

Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux

LIᵉ ANNÉE

BULLETIN HISPANIQUE

Fondé en 1898-1899
par G. Cirot, E. Mérimée, A. Morel-Fatio, P. Paris, G. Radet.

Tome 31 - 1929



SWETS & ZEITLINGER N.V. - AMSTERDAM - 1970

ANNALES DE LA FACULTE DES LETTRES DE BORDEAUX

BULLETIN HISPANIQUE

Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux

LIᵉ ANNÉE

BULLETIN HISPANIQUE

Fondé en 1898-1899
par G. Cirot, E. Mérimée, A. Morel-Fatio, P. Paris, G. Radet.

Tome 31 - 1929



SWETS & ZEITLINGER N.V. - AMSTERDAM - 1970

Réimprimé avec le consentement des propriétaires

GLOSES

SUR LES " MARIS JALOUX " DE CERVANTES

Cervantes n'est peut-être pas absolument original dans la conception du *Don Quichotte* [1]. Il ne l'est pas absolument non plus, et cela on le sait depuis longtemps, dans l'*entremés* et les deux nouvelles où il a traité le thème du Mari jaloux. Comment l'eût-il été? Ce thème n'était pas, ne pouvait pas être nouveau.

Pourtant, là encore, son originalité est très forte, et l'on peut la mesurer, puisqu'on a des termes de comparaison : et elle est, chose remarquable, dans l'invention autant que dans le style.

1. Cf. *Un aspecto en la elaboración del « Quijote »*, discurso leido en la inauguración del curso de 1920-1921, por Ramón Menéndez Pidal, presidente del Ateneo, el dia 1 de Diciembre de 1920, et *Nota adicional sobre la elaboración del « Quijote »*, por R. Menéndez Pidal (*Rev. de Fil. Esp.*, 1920, p. 389). Adolfo de Castro, dans *Varias obras inéditas de Cervantes sacadas de un códice de la Colombina con nuevas ilustraciones sobre la vida del autor y el Quijote* (Madrid, 1874), a publié un *Entremés de los Romances* où il voit une première ébauche de *Don Quichotte* par Cervantes lui-même. (Cet entremés a été reproduit par M. Cotarelo y Mori dans sa *Colección de Entremeses de la N. B. A. E.*, t. I, p. 157). M. Menéndez Pidal y voit un *entremés* antérieur au chef-d'œuvre de Cervantes, mais auquel Cervantes est étranger et dont il s'est inspiré, au contraire, au moins pour ses premiers chapitres, où son héros, comme celui de l'*entremés*, cite des passages, non de romans, mais de romances, et s'identifie lui-même avec des personnages illustrés par ces romances. La thèse de M. R. Menéndez Pidal paraîtra aussi solide qu'ingénieuse, si l'on songe combien serait invraisemblable la supposition que l'entremés se soit inspiré du *D. Quichotte*, étant donné que l'on n'y retrouve pas le nom de ce dernier, non plus que celui de Sancho Pança, alors que déjà en juin 1605, quelques mois après la publication de l'immortel chef-d'œuvre, des mascarades où figuraient soit D. Quichotte seul, soit D. Quichotte avec Sancho Pança, se voyaient à Valladolid, comme en témoigne Thomé Pinheiro da Veiga dans ses *Fastigimia* (p. 119 et 204 : on peut voir la traduction de M. N. A. Cortés). Le Bartolo et le Bandurrio de l'*Entremés de los Romances* sont presque certainement les prototypes, très rudimentaires et vulgaires du reste, de l'*hidalgo* de la Mancha et de son fidèle écuyer. — D'autre part, le conte de l'Etudiant de Salamanque, que cite Adolfo de Castro dans ses préliminaires à l'*Entremés*, p. 130, peut être considéré comme le germe du type de D. Quichotte, et ce germe a pu être transmis à Cervantes par la tradition orale, dont le *Cartapacio* de 1600-1613 cité par A. de Castro n'a conservé qu'un très succinct résumé. On peut donc conclure que l'originalité du *Don Quichotte*, qui est immense, n'est pas absolue.

Pour affirmer cette originalité, il ne sert à rien de nier la part des souvenirs qui ont pu flotter dans l'esprit de Cervantes et y provoquer la formation de combinaisons nouvelles. Qu'il ait pris ses modèles dans le vif, c'est admis. Qu'il ait renouvelé un thème vieux comme le monde, c'est certain. Encore faut-il voir comment ce thème a été traité auparavant, ne serait-ce que pour apprécier davantage l'art du grand écrivain. Il ne s'agit pas de lui rendre justice; il s'agit de savoir l'admirer. Et cela, on peut le faire en gros et *grosso modo;* mais on peut aussi le faire en détail, en examinant de près la facture et l'idée, la technique et l'esprit.

C'est ce que je me propose ici, sans la moindre prétention d'apporter du nouveau. J'ai simplement voulu réunir, autour de données fournies par d'autres, des observations que chacun est amené spontanément à faire en lisant ces productions.

Je me suis plu, au passage et à diverses reprises, à citer le livre très remarquable et déjà classique de M. Américo Castro, *El pensamiento de Cervantes*, avec lequel on ne peut se dispenser de se demander si l'on est d'accord, l'affirmation étant, à mon avis, un sérieux critérium, vu l'ampleur et la pénétration de cette enquête, qui a remué, retourné, labouré si profondément un sol jusque-là, sauf exceptions notoires, bien superficiellement travaillé. En ce qui concerne les *Nouvelles*, ni le *Cervantes* de Paoli Savj Lopez[2], ni même *Las novelas ejemplares de Cervantes* de F. A. de Icaza[3], deux études pourtant fort distinguées, n'avaient été aussi avant, non plus que *La verdad sobre el Quijote* de N. Díaz de Benjumea, où se lisent des observations intéressantes, encore que l'auteur y renonce à faire

> un análisis minucioso y concienzudo de estos doce trabajos del Hércules literario español [4].

J'aurai, bien entendu, à citer plus d'une fois *El Loaysa del Celoso extremeño* de M. Rodríguez Marín.

2. Napoli, 1913; trad. Solalinde, Madrid, Calleja, 1917.
3. 2e éd., Madrid, 1914.
4. Madrid, 1878, p. 291.

I

Les sources.

El viejo celoso et *El celoso extremeño* ne sont, en somme, que le développement d'un conte très ancien, que nous trouvons dans la fable XII de la *Disciplina clericalis* (*Patrologie latine* de Migne, t. CLVII, col. 685) du juif aragonais Pedro Alfonso, baptisé en 1106.

Et ce conte, nous le relisons, tout bonnement traduit, dans le *Libro de los enxiemplos* de Sánchez de Vercial (*B. A. E.*, t. XLI, p. 505, n° ccxxxv), puis résumé dans le *Corbacho* de l'Archiprêtre de Talavera (p. 113 de l'éd. Pérez Pastor[5]), qui a supprimé les détails du début, justement ceux que Cervantes a repris.

Une différence essentielle est d'abord à noter. Dans le conte du Moyen-Age, le jaloux est un jeune homme, « mancebo ». Dans l'*entremés* de Cervantes, nous sommes en présence d'un mari « viejo y reviejo, y más que viejo », comme crie avec rage la propre nièce de la jeune femme. Et dans la nouvelle, le mari, qui était parti pour les Indes à 48 ans et y était resté vingt années, qui enfin, à l'heure où il s'aperçoit de sa mésaventure, compte avec une amertume complaisante, qu'il y a « un año, un mes, cinco días y nueve horas » qu'il a épousé sa femme, n'est pas loin, par conséquent, des 70. S'il s'en donne « casi ochenta », ne le prenons tout de même pas au mot, car là il exagère visiblement, pour grossir ses torts quand, sur son lit de mort, il finit par les reconnaître.

La moralité qui de là découle est double. C'est d'abord, comme dans le vieux conte et comme dans *L'Ecole des Maris* de Molière, que

> ... les soins défiants, les verrous ni les grilles
> ne font pas la vertu des femmes ni des filles.

5. Cf. R. Schevill, *Ovid and Renascence in Spain*, p. 137, et p. 240 de l'édition des *Comedias y entremeses* de Cervantes (t. IV), par le même et Ad. Bonilla (1918).

C'est à cette édition que l'on aura de préférence recours pour la nouvelle de *El celoso extremeño*, parce qu'on y trouve la rédaction définitive et la rédaction du ms. Porras; mais je renvoie aux pages de l'éd. de la *Lectura*, due à M. Rodríguez Marín. Pour le *Curioso impertinente*, je renvoie au t. III du *D. Quijote, Nueva edición crítica* du même érudit.

Et ensuite, et surtout peut-être, que la disproportion d'âge est fatalement désastreuse : nous verrons plus loin que Cervantes n'a pas été le premier à développer pareille vérité (mais il n'en est rien dit dans le conte ancien); lui-même l'a au moins indiquée et soulignée ailleurs, dans le *Persiles*, ainsi que l'a vu M. A. Castro dans son livre *El pensamiento de Cervantes* (p. 134).

D'autre part, dans la nouvelle comme dans l'*entremés* de Cervantes, nous ne retrouvons que la première partie du conte, c'est-à-dire en somme l'exposition, où l'on nous fait voir ce mari qui enferme sa femme, tout en la traitant bien d'ailleurs, dans une maison très haute, munie d'une seule porte, et qui garde seul les clefs, les mettant, quand il dort, sous son oreiller : cette clef, la femme trouve le moyen de s'en emparer en enivrant son mari. Encore Cervantes ne parle-t-il des clefs, dans son *entremés*, qu'en manière d'allusion.

La seconde partie, le bon tour que joue la femme à son mari qui l'a surprise hors de la maison la nuit, et qu'elle arrive à faire sortir tout en rentrant elle-même et en criant au scandale, nous la voyons complaisamment (et combien plaisamment) traitée dans le *George Dandin* de Molière et dans *El Casamiento desigual* de Ramón de la Cruz, lequel d'ailleurs, sans aucun doute, s'est inspiré directement de Molière[6].

En revanche, dans *El viejo celoso*, il semblerait que Cervantes se soit souvenu d'un autre conte (VIII) de Pedro Alfonso, traduit par Sánchez de Vercial (XCI) : la *sábana* qu'on déploie pour permettre au galant, surpris, de s'échapper, est devenue le *guadamecí* qui lui permet d'entrer sans être vu, et la belle-mère a fait place à l'entremetteuse. La même histoire se trouve au surplus dans les *Gesta Romanorum* (ch. 123 de l'éd. Oesterley); et nous y reconnaissons sans peine une variété du conte du *Pliçon*, que M. Bédier retrouve, déjà bien caractérisée quoique condensée (car il ne s'agit que d'une allusion), dans un poète grec, Mnésiloque : « l'histoire de cette femme qui, en faisant admirer à son mari un manteau et en l'étalant sous ses

6. Cf. *Revue de littérature comparée*, 1923, p. 422.

yeux, a fait évader son amant caché[7] ». Et c'est à un subterfuge assez analogue que, dans une situation semblable, la femme du docteur Sagredo (*Marcos de Obregón*, Relación primera, Descanso III) doit de cacher son amant à son mari : le drap est remplacé par une planche, mais le galant ne se sort définitivement de là que grâce à une seconde péripétie renouvelée d'une fable de Pedro Alfonso[8], et d'ailleurs fort joliment présentée.

Dans la scène où Cañizares reçoit dans la figure le contenu d'un bassin plein d'eau, ce qui l'oblige à se nettoyer et permet au galant de sortir, on peut aussi ne voir qu'une variante du conte de Pedro Alfonso (VII), où la femme, surprise par son mari qui rentre parce qu'il s'est blessé à un œil, lui met la langue sur l'autre œil sous prétexte de le préserver du mal[9]. Ce conte est traduit également dans Sánchez de Vercial (XC) et correspond au ch. 122 des *Gesta Romanorum*. Dans le *Corbacho* (p. 169), la femme a une autre idée qui est plus analogue à celle de Cervantes, et qui a l'avantage d'être exécutable sans qu'il soit nécessaire que le mari revienne avec un œil abîmé : elle lui projette sur la figure le lait de ses seins gonflés, et le résultat est le même que dans Cervantes. La version a aussi un inconvénient : elle est un peu réaliste pour la scène, et l'on comprend que Cervantes ait substitué le bassin, si tant est que l'idée ne lui en ait pas été fournie telle quelle par la tradition. L'archiprêtre donne au surplus d'autres variantes : la femme qui trouve que son mari s'est couvert de poils et se met en devoir de les lui enlever; celle qui laisse tomber la chandelle et demande une allumette à son mari; celle qui fait examiner à son mari un chaudron trouvé et qui l'en coiffe. « Millares

7. J. Bédier, *Les Fabliaux* (Paris, Champion, 4e éd., 1925), p. 119 et 320.

8. La fable IX de Pedro Alfonso (Patr. lat., CXVII, col. 682), où une femme surprise par son mari est tirée d'affaire par sa mère, qui place l'amant devant l'huis, un glaive à la main, immobile et muet, et fait croire à son gendre que cet homme est entré poursuivi par trois assaillants. Le mari se laisse convaincre; il admet que l'homme l'a pris lui-même pour un de ceux qui voulaient le tuer et s'explique ainsi son attitude. Il déclare à la belle-mère qu'elle a bien fait de lui sauver la vie, et tout le monde se met à table.

9. Dans la Nouvelle VI de l'*Heptameron*, le mari est borgne, et la femme « en l'embrassant et le baisant, le prit par la tête et lui bouchoit d'une main son bon œil, et lui demandoit : « Voyez-vous point mieux que vous n'aviez accoutumé? » Mais si l'ami peut sortir pendant ce temps, le mari n'est pas dupe.

destos se escrevirian », déclare l'archiprêtre; et Cervantes, s'il a inventé l'histoire du bassin, n'a pas eu grand'peine. « ¡Agua va! » est un avis qu'on devait entendre souvent dans la rue à son époque; et Quiñones de Benavente en a tiré un jeu de scène dans son *entremés* de *La Maya*[10].

Ainsi, dans *El viejo celoso*, Cervantes a pu tirer parti de trois contes qui, chose notable, se retrouvent dans la plus vieille tradition espagnole. Dans *El celoso extremeño*, il n'en a utilisé qu'un, si du moins il l'a utilisé directement. Faut-il déduire de là que la nouvelle a été écrite après l'*entremés?* Pas forcément, puisque, comme je l'ai indiqué plus haut, la nouvelle suit, plus loin que l'*entremés*, le conte pris pour point de départ.

L'histoire de Floire et Blanceflor, qui est du XII[e] siècle, et que Cervantes a pu connaître par la traduction espagnole publiée en 1512 ou celle de 1604, est à rappeler ici, d'abord parce que Blanceflor, elle aussi, se trouve enfermée (par l'amiral de Babylone qui l'a achetée et se réserve de la prendre pour femme pendant un an, puis de la faire occire, conformément à son habitude); ensuite parce que sa prison est un palais merveilleux, décrit avec complaisance par le poète; enfin parce que son ami trouve le moyen d'arriver jusqu'à elle. Mais nous reviendrons tout à l'heure sur ce dernier point, très intéressant pour nous.

D'autres rapprochements sont à signaler et l'ont été du reste.

Pour la nouvelle, tout au moins, il y a, comme l'a montré un fin lettré, M. Eugenio Mele[11], une certaine correspondance avec la première partie de deux nouvelles italiennes : la 13[e] de Sercambi, la 4[e] du *Mambriano* de l'Aveugle de Ferrare; et avec l'histoire racontée par Fiordelisa dans l'*Orlando innamorato* de Boiardo.

La nouvelle de l'Aveugle de Ferrare présente, avec celle de Cervantes, une identité partielle bien caractéristique : c'est le fait que le vieillard s'éprend d'une enfant et l'obtient de ses parents. Je dis le fait, non la façon, qui est sensiblement différente.

10. Dans *La Culta latiniparla*, Quevedo fait allusion à l'usage malséant quand il joue sur le double sens de *servicio* : « Cuando la preguntaren : « ¿Cómo va vuesa » merced? », por no responder con nota de *Agua va* y la palabra fregona : « Al ser- » vicio de vuesamerced », dira : « Estoy a vuesamerced oficiosa y afecta ».

11. *La novella « El celoso extremeño » del Cervantes* (*Nuova Antologia*, 1 oct. 1906).

Il n'y a pas à faire entrer ici en ligne de compte la nouvelle de Sercambi, qui n'a certainement pas été connue de Cervantes, puisqu'elle n'a été publiée qu'en 1816 [12]. Elle n'a d'ailleurs de commun avec celle de Cervantes que le fait de tenir la femme enfermée et de la faire séduire par un jeune homme; et comme les quelques détails que nous pouvons relever sur ces deux points se retrouvent plus ou moins fidèlement (notamment le conduit souterrain qui permet au séducteur l'accès de la chambre où se tient la belle) dans l'*Orlando innamorato*, c'est évidemment vers ce poème qu'il convient de se tourner. Dans la seconde moitié, Sercambi s'est complu à une intrigue invraisemblable dont on ne retrouve heureusement rien ni dans Boiardo ni dans Cervantes. Le jeu auquel s'amuse Antoniotto, l'amant, qui fait passer Levina comme une muscade aux yeux pourtant méfiants du mari, est passablement dangereux, surtout étant donné que le mari n'est autre que le « soldano di Babilonia », mais c'est assez puéril : comment se figurer qu'un sultan ait pu se laisser abuser, et que la femme ait pu être assez adroite pour se retrouver chaque fois dans sa chambre au moment précis où il s'y présentait, alors qu'elle venait de passer de longs moments en sa présence, mais en compagnie de son amant, devenu son mari avec l'autorisation du sultan lui-même, qui lui a tenu le doigt au moment de la remise de l'anneau?

Dans l'*Orlando innamorato*, on trouve des traits essentiels repris par Cervantes : le mari a passé la soixantaine [13]; il entoure sa jeune femme d'un grand luxe; il a soin de garder toutes les clefs :

> Di gioie e d'oro e d'ogni altro diletto
> Era io fornita troppo a dismisura,
> Fuor del piacer che si prende nel letto,
> Del quale auea più brama e maggio cura;
> Il vecchio, che avea ben di cio sospetto,
> Sempre tenea le chiavi a la cintura...

12. Elle est l'une des vingt de l'édition de 1816 (Venise) que d'Ancona a reproduites (*Novelle di Giovanni Sercambi*, Bologna, 1871) en y ajoutant les douze de l'éd. de Lucques, 1855, et une treizième de l'éd. de Lucques, 1865.

13. L'altro de gli anni avea più di sessanta
(Parte I, cànto XXI, 51).

Il se fait une loi de prohiber la présence de toute espèce d'animaux mâles [14]; mais la charge va un peu loin :

Le pulici scotea del vestimento
E tutte fuor de l'uscio le cacciava;
Né stava per quel di più mai contento.

Se una mosca con meco ritrovava
Anzi diceva con molto tormento:
E femina ovver maschio questa mosca ?
Non la tenere, o fa ch'io la conosca.
(Parte I, c. XXII, 16-17.)

L'Agrisippe du *Mambriano* ne distingue point les sexes :

Se una mosca gli volava addosso
Immediate tutto pavoroso
Temendo da costei esser rimosso
Via la cacciava...

Cervantes ne parle que de chats et de chiens : c'est moins outré, moins ridicule donc. Au surplus, dans sa nouvelle, il a soin de laisser entendre que seuls les mâles étaient proscrits, ce qu'il néglige de faire dans l'*entremés*, où il n'avait pas à y regarder de si près. Mis en veine, sans doute, dans la nouvelle comme dans l'*entremés*, il a tenu à ajouter que les tapisseries où figurent des hommes ont été également bannies. Dans la nouvelle il admet les femmes, mais dans l'*entremés*, il ne veut que des « verduras », ce qui d'ailleurs prépare assez bien la réception que fera Cañizares à la voisine, quand elle viendra offrir son *guadamecí* où sont représentés de beaux chevaliers.

Au surplus, dans l'*Orlando innamorato*, la donnée initiale est la même que dans le conte de la *Disciplina clericalis* : le vieux mari séquestre sa femme. Mais il y a une divergence : dans le conte, le jaloux a du moins aménagé une fenêtre pour que la recluse pût regarder au dehors; et c'est ainsi qu'un jour, pendant qu'il était au marché, la femme « se mit à la fenêtre selon

14. « No... visitara a todas horas la casa, desterrara della los gatos y los perros, solamente porque tienen nombre de varón » (*El viejo celoso*); « aun no consintió que dentro de su casa hubiese animal que fuese varón. A los ratones della jamás los persiguió gato, ni en ella se oyó ladrido de perro : todos eran del género femenino ». (*El celoso extremeño*, p. 103 de l'éd. des *Novelas ejemplares*, par Rodriguez Marín). La dernière phrase manque dans l'éd. contrefaite de 1614, nous prévient M. Rodriguez Marín, qui ajoute : « huelgan después de lo que se acaba de decir »; mais Cervantes a tenu à préciser que son *celoso* n'en voulait qu'au sexe fort.

son habitude pour regarder les gens qui allaient et venaient; elle aperçut ainsi un autre *mancebo*, beau et bien fait, dont elle devint amoureuse ». Dans l'*Orlando innamorato* comme dans la nouvelle de Sercambi, la femme est littéralement emprisonnée dans une tour. Mais le paysage est romantique :

> Là mi stava io, d'ogni diletto priva,
> I campi e la marina a riguardare
> Perchè la terra è posta in su la riva
> D'una spiaggia deserta, al lato al mare...
>
> (XLIII, XCI, XCIV.)

L'histoire aussi. Le bel Ordauro, l'amant de jadis, qu'elle avait cru obtenir comme époux grâce à un subterfuge qui s'est tourné contre elle[15], achète un palais dans les environs et, comme l'Antoniotto de Sercambi, trouve le moyen de creuser un souterrain qui, une belle nuit, le mène aux pieds de Fiordelisa. Cette histoire, qui n'est pas sans attrait, Cervantes en a gardé les deux faits principaux, la femme emmurée[16], et le jeune homme qui arrive jusqu'à elle malgré les obstacles, mais il l'a complètement transformée.

Bandello raconte, dans la Nouvelle xxv de sa Seconde partie, l'histoire d'un mari jaloux cruellement, mortellement berné par sa femme. Celle-ci, non seulement reçoit l'amant sur qui elle a jeté son dévolu, mais, sachant son mari caché dans le grenier, trouve le moyen de l'y enfermer, et lui donne une frayeur telle en faisant brûler des paillasses dans la cour, qu'il n'a d'autre ressource que de se jeter par une fenêtre dans la rue, où on le relève mourant. Dans l'introduction aux *Novelas ejemplares* (t. III, p. 391) de l'édition R. Schevill et A. Bonilla, il est dit que cette histoire « tiene muchos puntos de semejanza con la cervantina ». Je n'en suis pas frappé pour ma part. La femme n'est pas séquestrée : l'auteur explique qu'en Provence, où se passa la chose,

> tra gli uomini et le donne s'usa grandissima domestichezza ed

15. Elle a fait proclamer qu'elle appartiendra à l'homme qui aura l'avantage sur elle à la course (XXI, 55-68) et c'est le sexagénaire Frederico qui l'a emporté en jetant des pommes d'or qu'elle a la faiblesse de s'attarder à ramasser. Même stratagème dans les *Gesta Romanorum*, éd. Oesterley, p. 366.
C'est l'histoire d'Atalante et d'Hippomène.

16. C'est le mot : « después que aquí nos emparedaron » (p 125)

ella a mal grado di lui andava ove più le piaceva e ragionava e scherzava con tutti, seguitandola perciò sempre il marito (p. 141).

La donnée de Cervantes est toute différente, puisqu'elle pose, au moins théoriquement, le principe de l'*incomunicación*, qui donne à l'histoire et à la thèse tout leur intérêt.

Il est bien question de clefs, comme dans *El celoso extremeño*, et d'un serviteur qui trahit la confiance de son maître en les remettant à la femme, mais nous sommes loin de la désopilante série de scènes imaginées par Cervantes.

Quant aux copieuses réflexions dont Bandello a fait précéder son conte, elles cadrent peut-être avec les idées de Cervantes, mais rien n'indique que celui-ci s'en soit inspiré.

C'est avec plus de fondement que M. Rudolph Schevill, dans *A Note on El curioso impertinente*[17], a rapproché de cette nouvelle le curieux récit du *Crotalón*[18]. Or, on pourrait en détacher, pour la mettre en marge de *El celoso extremeño*, cette phrase qui dépeint Licinio et semble annoncer le fameux Loaysa :

... suçedio que Satanas despertó la soñolienta affiçion que estaua adormida en vno de aquellos mançebos, generoso e hijo de algo, de quien fue seruida Ginebra antes que casasse. El qual con gran continuaçion tornó a la requerir y passear la calle, soliçitandole la casa y criados. Pero a ella poco la mouio, porque çiertamente te amava a ti : y tanbien porque ella conoçia tu amor y cuydado en la guardar.

Sauf que le jeune homme avait, comme l'Ordauro de Boiardo, connu et courtisé la jeune femme avant le mariage de celle-ci, n'est-ce pas le début de l'intrigue de Loaysa, qui, pour être un vaurien, n'en est pas moins « generoso e hijo de algo »[19] ? Néanmoins, avec l'amant de Ginebra, nous sommes

17. *Revue hispanique*, 1910, t. XXII, n° 61, p. 447.
18. *Origenes de la Novela*, *N. B. A. E.*, t. VII, p. 136.
19. « Estos son los hijos de vecino de cada collación, y de los más ricos della », dit Cervantes dans les deux rédactions, en parlant de Loaysa et de ses pareils. Nulle invraisemblance, d'ailleurs, à ce qu'il n'y eût pas trop à manger chez lui, comme insinue Cervantes : « y aquel dia dió de comer la Loaysa tan bien como si comiera en su casa, y aún quizá mejor, pues pudiera ser que en su casa le faltara » (p. 127). Nous savons par la *Gitanilla* le dénuement des familles les plus huppées. Et ce n'était pas un signalement, ni même un recoupement suffisant comme l'insinue M. Rodríguez Marín (*El Loaysa...*, p. 305). Cf. plus loin, p. 40.

loin de ce diable de garçon tenace et astucieux que sa jolie mine, son talent de guitariste et surtout les circonstances serviront si bien à souhait. Là est la trouvaille géniale de Cervantes, et il nous y faudra revenir, pour bien en savourer l'agrément et le comique.

Réserves faites, bien entendu, pour ce que Loaysa peut devoir à Floire, comme nous verrons.

La manœuvre ingénieuse de Loaysa n'est, du reste, pas sans analogie avec celle du beau cavalier Adonio, dans le récit du pilote au chant XLIII de l'*Orlando furioso*. Adonio s'est déguisé en pèlerin mendiant, et montre un chien savant qu'il fait danser avec son chalumeau :

> E cominciò a sonar certe sue canne,
> Al mi suono danzando il can rizosse.
> La voce e'l grido alla padrona vanne,
> E fece sì, che per veder si mosse.

Seulement le chien est une fée. Or, Cervantes n'a pas recours ici (pas même pour s'en moquer, comme au sujet de Montesinos) au merveilleux, ni à la magie : une jolie et fine psychologie lui a suggéré un moyen tout naturel, bien que compliqué, pour forcer la porte si bien verrouillée de Carrizales; ce qu'il faut retenir, c'est que, comme l'Arioste, il l'a fait en musique.

Ce qu'il convient de remarquer aussi dès à présent, c'est que Cervantes, pas plus dans les nouvelles que dans l'*entremés*, n'a eu l'idée de faire adresser par le mari à sa femme des objurgations comme en adresse à Argia son époux, le *giudice*, le *dottor* Anselmo, quand il entreprend le voyage que l'astrologue lui a prédit fatal à son honneur :

> ... Pur che, qual ti lascio or, tu mi ti renda;
> Pur che, come or tu sei, mi sie rimesa,
> Fa ch'io non trovi nè poder nè cosa.
> ... Il mio onor, dice al fin, ti raccomando...
>
> XLIII, XCI, XCIV.)

Ce silence, cette abstention n'est pas sans éloquence. Ne rien dire est encore le plus sûr, pensait Cervantes, et c'est un ridicule de moins.

Dans *El viejo celoso* et dans *El celoso extremeño*, nous avons deux variétés de Célestines : Hortigosa et la dueña Marialonso

(alias González). Nous verrons comment Cervantes les a conçues. Notons seulement pour l'instant que, dans l'aventure d'Adonio et de la belle Argia, le rôle d'intermédiaire est joué par une nourrice (*balia*), d'ailleurs sans personnalité, simplement cupide.

Or, la cupidité est un trait qui, s'il se trouve encore marqué dans Hortigosa, est complètement absent chez la duègne comme chez tous les personnages de *El celoso extremeño*. Il est remplacé par la convoitise passionnelle, sauf chez un personnage qui n'y saurait être accessible, et pour cause.

D'autre part, Adonio triomphe des scrupules de la belle Argia grâce surtout aux moyens mirifiques dont il dispose; et l'appât du gain ne lui assure pas seulement la bonne volonté de la *balia;* la jeune femme, pourtant comblée par son mari, qui lui abandonne tous ses biens, est encore sensible à l'intérêt: et l'Arioste mentionne ce mobile parmi ceux qui la décident :

Della puttana sua balia i conforti,
I prieghi dell'amante e la presenzia,
Il veder che guadagno se le apporti,
Del misero dottor la longa absenzia,

Lo sperar ch'alcun mai non lo rapporti,
Fero ai casti pensier tal violenzia,
Ch'ella accettò il bel cane, e per mercede,
In bracchio e in preda al suo amator si diede.
(XLIII, cxv.)

Che da doni grandissimi corrotta
Data ad altri s'avea la donna in preda.
(XLIII, cxviii.)

Dans *El celoso extremeño*, Cervantes semble s'être fait une loi, ou une coquetterie, d'exclure absolument la question argent. Tout le monde y est désintéressé, non seulement les femmes, on a vu pourquoi, mais même l'eunuque nègre, qui a tout ce qu'il faut, ayant à boire et à manger tant qu'il en veut [20]. Que pourrait-il désirer de plus?

Il a pourtant (et c'est essentiel pour la marche de l'action)

20. « con la ración que me da mi amo, y con los relieves que me dan las esclavas, sobrará comida para otros dos... aqui tengo un jarro que cabe una azumbre justa y cabal : ésta me llenan las esclavas, etc. (p. 119 et 120).

une passion, la musique, que d'ailleurs il ne connaît pas, mais qu'il brûle d'apprendre.

Il n'est pas impossible que Cervantes ait entrevu cette silhouette dans *La lena* d'Alfonso Velázquez de Velasco. Ce n'est pas sans raison que Menéndez Pelayo (*Orígenes de la Novela*, t. III, p. CCLXXXVII) et les derniers éditeurs des *Novelas ejemplares*, Schevill et Bonilla (t. II, p. 382, et t. III, p. 391) ont attiré notre attention sur l'analogie que présente avec l'amusante scène de Cervantes celle que l'un des personnages de *La lena* évoque (p. 413) en quelques mots, en disant que son passe-temps consiste à *zinguerrear en una guitarra* avec un *negro bozal*. Non point que pareille suggestion n'ait pu se produire dans l'esprit de l'ingénieux Cervantes à propos de n'importe quel nègre qu'il aurait vu sur le pas d'une porte s'essayant à racler une guitare sous la direction de quelque mendiant, mais le sujet même de *La lena*, le titre sous lequel elle parut aussi, celui de *El celoso*, la date de l'édition, 1602 (Milán), le fait que l'action se passe à Valladolid, donnent lieu de penser que Cervantes a pu connaître la pièce et arrêter son imagination sur le bref mais pittoresque tableau auquel fait allusion Velasco.

Et il y a d'autant plus lieu de ne pas écarter cette supposition, que l'on trouve dans la pièce de Velasco d'autres analogies, soit avec *El viejo celoso*, soit avec *El celoso extremeño*. La *Lena*, d'abord, dont le rôle commence avec le prologue, n'est pas sans ressemblance avec Hortigosa, non plus que le soupçonneux Cervino avec le Jaloux de l'*entremés*. Comme celui-ci, mais plus brutalement, Cervino met l'entremetteuse à la porte; c'est même par là qu'il commence, la jetant « por la escalera abajo » (*Oríg. de la Novela*, t. III, p. 391). Elle essaiera tout de même de rentrer sous prétexte de vendre des *galanterías* (p. 395), dont quelques-unes sont, comme le *guadamecí* d'Hortigosa, des curiosités, puisqu'elles sont censément faites avec les cheveux de ses filles. Elle n'a pas grand'peine non plus à mettre à mal la femme de Cervino, laquelle ne demande pas autre chose (p. 406), vu l'impuissance de son mari (p. 427). Toutes les femmes qui évoluent alentour prennent du reste, l'une après

l'autre et tôt ou tard, amant ou mari. Là, à vrai dire, s'arrêtent les ressemblances, car le jaloux de Velasco, sa femme, sa fille, et tous les personnages sont conçus comme des personnages qui ont tout leur temps pour parler, et non, comme dans l'*entremés*, simplifiés et réduits, par les nécessités mêmes du genre, à l'aspect de silhouettes aux profils un peu durs et anguleux.

Il ne s'agit pas ici de comparer la longue pièce en cinq actes de Velasco avec la pochade de Cervantes. On peut dire cependant que, malgré ses longueurs, *La lena* ne manque pas d'intérêt; que la langue en est savoureuse; que l'intrigue en est amusante, encore que lente et compliquée, aussi vraisemblable en tout cas que celle de *El viejo celoso;* enfin, qu'il s'y trouve des scènes tout à fait plaisantes (la scène VIII de l'acte III, par exemple, ou la scène III de l'acte IV), grâce à ce qu'on peut appeler l'ironie de la situation et du discours. Il faut la lire pour situer l'*entremés* et les deux nouvelles de Cervantes, qu'elle les ait inspirés ou non. On y voit l'inconvénient de « no dexar hazer su curso a la Natura » (p. 422), et que « los que no se fiaren de sus consortes estarán tan seguros como de no caer los ojas d' el arbol en fin de otoño » (p. 435). On y trouve une ambiance sociale et littéraire qui explique un peu comment Cervantes a été amené à traiter à trois reprises la question du mari jaloux. C'était en somme une question à la mode, et pour longtemps encore.

La séquestration à laquelle Cervino soumet sa femme et sa fille n'est pas absolue. Il les laisse aller à l'église, aux vêpres, et c'est même cette tolérance qui rend possible la farce qu'on lui joue; de sorte que la démonstration est plutôt *contraproducente*. Cervantes, dans sa nouvelle, tout en laissant à cet égard une certaine liberté à la femme, conformément aux mœurs espagnoles et par conséquent pour la vraisemblance, a restreint le plus possible cette liberté, de manière à rendre impossible toute intrigue. Le mari ne peut faire moins que de laisser sa femme aller à la messe, mais le matin, à l'aube :

Sólo los días que iba a misa veía las calles, y esto era tan de mañana, que, si no era al volver de la iglesia, no había luz para mirallas (p. 104).

Cervantes ne dit pas si le mari l'accompagnait. L'affirmative est peu probable. Dans sa nouvelle de *Los tres maridos burlados* (*Cigarrales*, 1621), Tirso de Molina, qui nous présente là un autre *celoso*, est plus explicite, quand il parle de

las pendencias que le costaba el día que salía a misa, que con ser al amanecer y en su compañía, aun de las puntas del manto, porque la llegaba a la cara, tenía celos...

Je reviendrai sur les détails de la claustration elle-même, car Cervantes leur a donné beaucoup d'importance; et son insistance procède du désir de bien démontrer que le luxe le plus raffiné de précautions ne peut fermer la porte à l'occasion, à la tentation, à la faute.

J'aurai de plus à relever un emprunt évident au *Guzmán de Alfarache* pour la scandaleuse scène où Cañizares est bafoué.

El curioso impertinente ne paraît pas remonter à des sources aussi anciennes ni aussi populaires que *El celoso extremeño* et *El viejo celoso*. *L'Orlando furioso* a dû en fournir l'idée première et la moralité :

Mia donna è donna, ed ogni donna è molle :
Lasciam star mia credenza, come stasse.
Sin quí m'ha il creder mio giovato e giova ;
Che poss'io megliorar per farne prova ?

(XLIII, VI.)

Ainsi parle le prudent Rinaldo, quand il se refuse à l'épreuve du verre où ne peuvent réussir à boire les maris trompés. Cervantes renvoie expressément à l'histoire que raconte à cette occasion le vieil hôte de Rinaldo; mais, comme l'a remarqué Clemencín [21], il confond ce vieillard avec le « docteur », c'est-à-dire avec Anselmo, mari de la belle Argia, dont l'histoire scabreuse se lit quelques strophes plus loin dans l'*Orlando furioso* : sans doute Cervantes n'avait que sa mémoire pour bibliothèque. C'est du reste à cette même histoire qu'il a dû emprunter le nom de son Curieux mal avisé.

D'autre part, comme l'a très bien montré M. R. Schevill dans la note rappelée plus haut, il y a entre le récit du *Crotalón* et la nouvelle de Cervantes des coïncidences curieuses. Celles-ci

21. Cf. la note de M. Rodríguez Marín, qui a reproduit celle de Clemencín.

peuvent d'ailleurs s'expliquer par la nécessité de l'adaptation à un goût plus moderne, sans que nous ayons à recourir à la supposition bien arbitraire que l'auteur du *D. Quijote* aurait lu en manuscrit l'œuvre pseudonyme de Cristobal de Villalón. Que la Camila de *El curioso impertinente*, comme la Ginebra du *Crotalón*, se trouve entourée de ses suivantes au moment où l'amant, vrai ou fictif, tente, sérieusement ou non, de la séduire, c'est là un trait assez naturel de la vie espagnole; et que l'une comme l'autre soit sensible aux larmes, cela dénote simplement une époque plus délicate où les femmes ne sont plus censées n'avoir d'yeux que pour les joyaux. Or ce sont là les deux caractéristiques les plus saillantes qui rendent semblables les deux récits espagnols et les différencient du conte du vieillard dans l'Arioste. Il paraît assez évident que Cervantes a pu les imaginer spontanément, et indépendamment de Villalón. Cependant, un doute peut subsister et conduire à admettre la possibilité d'une transmission de la fiction de ce dernier jusqu'à Cervantes par la voie orale : il y a, en effet, deux autres points moins importants assurément, mais signalétiques. De côté et d'autre la femme emporte ses bijoux « quantos tenía » selon Villalón, « los mejores » selon Cervantes, qui ajoute « algunos dineros » : elle n'a pas cette précaution dans l'Arioste. De côté et d'autre également, l'homme meurt de chagrin : dans l'Arioste il se console en soumettant ses hôtes à l'épreuve du *vaso*.

Mais n'y a-t-il pas des différences notables entre les deux récits? Notables, énormes même. Anselme a bien eu, après une première épreuve (naturellement inefficace, puisque ce n'était qu'un semblant), l'idée de faire tenter sa femme par l'or et les bijoux, moyen qui réussit auprès de la jeune épouse dans les deux contes déjà rappelés de l'*Orlando furioso*[22], et qui

22. Turbossi nel principio ella non poco
Divenne rossa, ed ascoltar non volle;
Ma il veder fiammegiar poi, come foco,
Le belle gemme, il duro cor fe molle...
(XLIII, XXXVI.)

Facea nascer le doble a diece a diece,
Filze di perle, e gemme d'ogni sorte :
Si che il superbo cor mansuefece...
(XLIII, CXIV.)

entame fortement la fidélité de celle de Menesarco dans le *Crotalón*[23]. Mais Lotario n'y a nullement recours. Lorsque, par des démonstrations purement sentimentales, il est venu à bout de la vertu de Camila, il s'empresse de rendre au mari l'argent que celui-ci a tenu à lui remettre en manière de provision; et son geste venge heureusement l'honneur de la femme qui s est donnée à lûi, et non vendue, en même temps qu'il satisfait son amour-propre d'homme, puisqu'elle s'est donnée à lui par passion, par amour. Il y a là comme une critique détournée du procédé vulgaire, bon pour la femme vulgaire[24], que l'Arioste, dans l'histoire que le vieillard raconte à Rinaldo et aussi dans celle d'Anselmo, n'a pas craint de montrer comme suffisant, et que l'auteur du *Crotalón* n'a pas eu davantage scrupule d'employer. Par ce seul fait, le petit roman de Cervantes s'est vraiment modernisé, et il monte à cent coudées au-dessus de celui du poète italien et à peu près autant au-dessus du *Crotalón;* ses deux amants y gagnent la sympathie du lecteur, et l'odieux du vil appât proposé retombe sur le seul mari, qui, comme s'il avait appris dans l'Arioste l'art de séduire les femmes, ne paraît pas douter de l'efficacité de l'or et des bijoux ni de leur supériorité sur les paroles, puisqu'il ne met ceux-là en ligne que lorsqu'il croit celles-ci repoussées.

Bien está, dijo Anselmo. Hasta aqui ha resistido Camila a las palabras; es menester ver como resiste a las obras; yo os daré mañana dos mil escudos de oro para que se los ofrescáis, y aun se los deis, y otros tantos para que compreis joyas con que cebarla; que las mujeres suelen ser aficionadas, y más si son hermosas, por más castas

23. « Y vista su importunidad y las joyas que le ofrecias, los quales bastan a quebrantar las diamantinas peñas fue conuencida a te faboreçer por del todo no te desesperar. »

24. Non da bellezza nè da prieghi indotta,
Ma da guadagno e da prezzo corotta.
(*Orl. fur.*, XLIII, LXXXVIII.)

Ce n'est pas que Cervantes conteste le pouvoir de l'argent, tout au moins sur la femme pauvre; témoin ce *razonamiento* célèbre de Don Quichotte : « La mujer hermosa y honrada cuyo marido es pobre merece ser coronada con laureles y palmas de vencimiento y triunfo. La hermosura, por sí sola, atrae las voluntades de cuantos la miran y conocen, y como a señuelo gustoso se la abaten las águilas reales y los pájaros altaneros; pero si a la tal hermosura se le junta la necesidad y estrecheza, tambièn la enbisten los cuervos, los milanos y las otras aves de rapiña: y la que está a tantos encuentros firme, bien merece llamarse corona de su marido. » (II, 22, *Nueva ed. crít.*, t. IV, p. 442.)

que sean, a esto de traerse bien y andar galanas; y si ella resiste a la tentación, yo quedaré satisfecho, y no os daré pesadumbre (p. 61).

Ce sera même la tentative suprême. Et ce sera aussi l'ironie suprême du récit, que l'inutilité, complète effectivement, de cette tentative, alors que celle des paroles, qui en fait n'a pas encore été effectuée mais est d'ores et déjà jugée inopérante par le mari, se trouvera largement suffisante. En nous disant que Lotario reçut les quatre mille écus, Cervantes a soin d'ajouter qu'il reçut « cuatro mil confusiones », c'est-à-dire qu'il s'en trouva quatre mille fois confus et troublé; et cela, parce qu'il ne savait plus quel mensonge inventer, comme le déclare explicitement Cervantes, mais aussi, je suppose, parce que cet argent était un affront pour lui autant que pour la femme[25]. L'emploi négatif qu'il en fait sauve en tout cas la situation et le met lui-même en bonne posture auprès de nous comme auprès de Camila.

Exactement comme dans l'*Orlando furioso*, la femme, dans le *Crotalón*, en vient à dire qu'elle consentirait si elle était sûre que personne n'en saurait rien[26]. Rien de pareil dans Cervantes, qui présente son héroïne comme une femme noble et pure, et la chute comme exclusivement et mystérieusement passionnelle, ce qui est, nous le verrons, le point réellement intéressant (et admirablement marqué) de sa thèse.

Une autre différence, déjà signalée par Benjumea (p. 296) fait décidément de la nouvelle de Cervantes un roman moderne.

Todos los héroes llevados por curiosidad o amor propio a la práctica de esta prueba (l'épreuve de la femme), lo fueron en las obras

25. MM. Xavier de Cardaillac et Labarthe, dans leur traduction (t. II, p. 121), disent : « il reçut les quatre mille écus, et en même temps quatre mille *préoccupations*. » Cela exclut le sous-entendu que j'admets. De toute façon, je substituerais à *préoccupations* un mot comme *perplexités* ou *causes de trouble*.

26. ... Che mi compiacería, quando credesse
Ch'altra persona mai nol risapesse.
(*Orlando furioso*, XLIII, XXXVI.)

« Yo effetuaria tu voluntad y demanda, Liçinio, si fuesse yo cierta que no lo supiesse nadie. » (*Crotalón*.)

D. Quichotte ne peut faire moins que de constater ce qui est une vérité d'expérience, encore que désolante : « ... la buena mujer no alcanza la buena fama solamente con ser buena, sino con parecerla; que mucho más dañan a las honras de las mujeres las desenvolturas y libertades públicas que las maldades secretas. » (II, 22, t. IV, p. 443.)

de los antecesores, por instigacion maligna de otros, en quienes dominaban la envidia, el odio o el interés, circunstancia que hacía sus cuadros un tanto inmorales; y los que así no proceden se movieron por vanagloria ridícula, confiados en la firmeza de sus mugeres, temeridad loca que aumenta si es posible lo inmoral del cuento, y reduce su importancia a los ojos de la conciencia del marido. Cervantes solo estendió y ensanchó sus horizontes y le elevó y engrandeció, haciendo que *el pensamiento se originase en el ánimo del marido*, y desvaneció su tinte inmoral poniendo a Anselmo interesado en el secreto de la prueba y animado a intentarla por contar con la discreción de un verdadero amigo. Anselmo cree en la virtud de Camila; pero no está completamente seguro de si es virtud a prueba. Aunque no cree lo bastante para no dudar, duda lo suficiente para no dar entera fe, y esta sombra de duda, muy propia en lo humano, es lo que le dispone a la tentativa sin vanagloria, sin jactancia, al propio tiempo que sin timidez : y esta distinta posición y situación del personaje es *lo que eleva a su novela sobre los groseros cuentos de sus antecesores :* de modo que no solo no toma Cervantes de Ariosto, que a su vez tomó de otros, sino que los deja a todos y toma por camino nuevo, teniendo el arte de dar originalidad en sus manos y con su ingenio, a lo que podíamos llamar un argumento tan viejo como el de la manzana.

J'ai tenu à reproduire tout au long cette page très bien inspirée, d'un petit livre déjà ancien qu'on ne voit guère figurer dans les bibliographies. Avec une légère exagération, elle me paraît donner la note juste en ce qui touche l'originalité de *El curioso impertinente* par rapport à l'Arioste.

La Nouvelle XXXV de l'*Heptameron*[27], intitulée « Industrie d'un sage mari pour divertir l'amour que sa femme portoit à

27. Cette nouvelle, dont doit s'être inspiré Bandello, a repris un thème déjà vivant; et il semble que la nouvelle de Bandello ait inspiré à Lope la *comedia* de *El Castigo del discreto*. Voir l'édition de cette pièce par W. L. Fichter (cf. *Bull. hisp.*, 1927, p. 226), et notamment p. 17 et ss. Elle serait de 1606-1608, postérieure au *Don Quijote*. Elle présente avec la nouvelle de Cervantes une double analogie qui tient, d'une part, à l'origine du sujet, de l'autre, à une particularité qui n'est ni dans Bandello ni dans Marguerite de Navarre, et que Lope a très heureusement imaginée, se souvenant, sans doute, de l'anecdote que, dans l'histoire de l'Abencerraje (du moins selon le texte de l'*Inventario*), un vieillard raconte au sujet de Narváez (cf. *Bull. hisp.*, 1928, p. 264) : c'est que la femme s'éprend d'un homme dont son mari lui a fait l'éloge. Le tort de ce mari (sauf en ce qu'il est doublé d'une conduite volage) n'est pas aussi évident que celui du Curieux de Cervantes, mais il est plus vraisemblable et tout aussi dangereux. Lope devait, en lisant le conte de son rival, trouver, comme le Curé, que « si es fingido, fingió mal el autor ». Aussi les deux intrigues seraient-elles intéressantes à comparer: mais il suffira d'y inviter le lecteur,

un cordelier », toute semblable à la Nouvelle I, 35, de Bandello, n'est pas sans offrir quelques points communs avec *El curioso impertinente* : de part et d'autre le mari feint d'aller en voyage pour surprendre sa femme. Mais il n'est pas nécessaire d'avoir lu les contes de la reine de Navarre ni de Bandello pour imaginer pareil stratagème; et, au surplus, l'Arioste le fournissait[28].

Enfin, parmi les sources de Cervantes, il ne faudrait pas oublier Guevara. La *Letra para D. Juan Parelloso Aragonés en la cual se trata que las mujeres que tienen sus maridos ausentes, las hemos de socorrer, mas no ir a visitar* (Ep. I, 54, *B. A. E.*, t. XIII, p. 168) contient des conseils analogues à ceux que donne, bien inutilement, au Curieux mal avisé, son ami et futur rival. Guevara répond, ou feint de répondre, à un correspondant qui lui a demandé ou est censé lui avoir demandé des nouvelles d'une tante dont lui, Guevara, est le voisin. Et il répond d'une façon cassante par une leçon d'usages :

Yo, señor, os confieso que ni la he visto, ni aun la entiendo de ir a ver si ella no me envia a llamar; porque a las mujeres que tienen los maridos ausentes, aunque tengamos obligación de servirlas, no tenemos licencia de visitarlas. Dos cosas son las que jamás se deben prestar ni de nadie confiar, es a saber la espada que traemos y la mujer con que casamos; porque parece muy bien al hombre la espada ceñida, y muy mejor parece a la mujer, que se esté en casa guardada. La casta Lucrecia, teniendo a su marido Colatino en la guerra de los volscos, por quererla visitar el disoluto Tarquino, él a solas, y ella sola, se siguió dello, que Roma se escandalizase, la guerra se desbaratase, Lucrecia se matase y Tarquino se perdiese. Digo esto, señor, para que a las mujeres de nuestros amigos, que tienen a sus maridos ausentes, abasta socorrerlas con dineros si los han menester, y entender en algún negocio si nos le encomendaren, sin que las llevemos a festejar ni las frecuentemos con visitas. La malicia de los hombres es muy continua, y la honra de las mujeres es muy delicada; y por eso hemos de mirar mucho cómo las hablamos y a qué hora las visitamos, porque no demos a los vecinos que decir ni a los maridos que sospechar.

28. Il a été repris dans le *Crotalón*, dans lequel, comme dans l'*Orlando furioso*, la transformation magique du mari et son apparition sous les traits du beau jeune homme peut rappeler le déguisement du mari sous le froc du cordelier dans la nouvelle de l'*Heptameron*.

Il est naturel que deux hommes de bon sens soient ainsi d'accord; il n'en est pas moins notable que Cervantes s'entende si bien avec Guevara :

« ... no se han de visitar ni continuar las casas de los amigos casados de la misma manera que cuanda eran solteros; porque, aunque la buena y verdadera amistad no puede ni debe de ser sospechosa en nada, con todo esto, es tan delicada la honra del casado, que parece que se puede ofender aun de los mesmos hermanos, cuanto más de los amigos » (p. 25).

« Decía él [Lotario], y decía bien, que el casado a quien el cielo había concedido mujer hermosa tanto cuidado había de tener qué amigos llevaba a su casa como en mirar con qué amigas su mujer conversaba; porque lo que no se hace ni concierta en las plazas, ni en los templos, ni en las fiestas públicas ni estaciones (cosas que no todas veces las han de negar lo maridos a sus mujeres). se concierta y facilita en casa de la amiga o la parienta de quien más satisfacción se tiene » (p. 27).

Quant au vieillard jaloux, la *Letra para mosen Puche* (Ep. I, 51, *B. A. E.*, p. 159 et ss.) contenait de bonnes vérités à son usage... et Cervantes a pu les méditer :

Torno otra vez a decir que de cuando en cuando no es malo cerrarle la puerta [a la mujer], apartarla de la ventana, negarle alguna salida. quitarle alguna sospechosa compañía; mas esto ha de hacer el marido con tan grande cautela que muestre fiar más de la bondad que ella tiene, que no en la guarda que la pone. Alabo y apruebo que los hombres sean con sus mujeres cautelosos; mas no tengo por seguro que sean demasiadamente celosos; porque son de tal calidad las mujeres, que ninguna cosa tanto procuran como es lo que mucho les vedan. Si el marido tiene de su mujer sospecha, debese aprovechar de cautelas, no amonestándola en las palabras; porque si la mujer una vez se ve lastimada y afrentada, ella buscará modos y maneras para hacer verdadera la sospecha, y esto no por el apetito que tenía de ser viciosa, cuanto por ver a su corazón del marido vengado (p. 163).

Ce ne sont là, sans doute, que des rapprochements entre les idées. Ils ne sont pourtant pas forcés, et encore moins celui-ci, qui paraît assez s'imposer, d'autant plus que la phrase de Cervantes s'y trouve réellement imprégnée de guévarisme :

Cañizares. — Señor compadre, señor compadre, el setentón que se casa con quince, o carece de entendimiento, o tiene gana de visitar el

otro mundo lo más presto que le sea posible. A penas me casé con doña Lorencia pensando tener en ella compañía y regalo, y persona que se hallase en mi cabecera y me cerrase los ojos el tiempo de mi muerte, cuando me embistieron una turba multa de trabajos y desasosiegos; tenía casa, y busqué casar; estaba posado, y desposéme.

Compadre. — Compadre, error fué, pero no muy grande; porque, según el dicho del Apóstol, mejor es casarse que abrasarse.

Comment ne pas se rappeler ici la *Letra para mosen Rubín... letra para la mujer que se casa con algún viejo* (*E.*, I, 56, *B. A. E.*, p. 171).

... Si la mujer que os dan es rica, téngolo por cosa provechosa; si es hermosa, téngolo por cosa deleitosa; si es generosa, téngolo por cosa honrosa; mas si es moza, téngolo por cosa peligrosa, porque ella terná que suspirar en veros viejo, y vos ternéis que guardar en ser ella tan moza. No sé a cuál de vosotros ponga la culpa ni en cuál halle disculpa, vos, señor, en os casar, o ella en os tomar; porque moza de veinte años, con viejo de sesenta años, es vida de dos años. Mirad bien lo que haceis, y mirad mucho lo que tomais, y reconoced a la con quien os casais; que casarse el hombre de tal edad con tan tierna edad, desde agora os profetizo que o ella os desame, o ella os infame, o ella os acabe.

Dans *El celoso extremeño*, nous retrouvons également comme un écho de ce passage :

... debiera considerar que mal podían estar ni compadecerse en uno los quince años desta muchacha con los casi ochenta míos (p. 166).

Ajoutez à cela les proverbes latins et leurs plaisants commentaires, comme il y en a si fréquemment dans Guevara. Ceci, pourrait-on croire, est dans quelque lettre de l'évêque de Mondoñedo, et cependant c'est le *Viejo celoso* qui parle, commentant un proverbe de ce genre que *Lotario* cite également, non moins à propos, dans *El curioso impertinente* (p. 35) :

Habeis de saber, compadre, que los antiguos latinos usaban de un refrán que decia : *Amicus usque ad aras*, que quiere decir : « El amigo hasta el altar... Y yo digo que mi amigo *usque ad portam*, hasta la puerta... »

Ces citations un peu pédantes, il faut le dire, semblent pourtant avoir moins plu à Cervantes qu'à Lope de Vega, qui en

use et en abuse, toujours plaisamment et avec grâce, dans ses Nouvelles et la *Dorotea*. Plusieurs personnages de *La lena* de Velasco en débitent à l'envi. Cervantes les a remplacées heureusement dans le *Don Quijote* par les *refranes* vulgaires, mine autrement riche et amusante.

Les jeux de mots, si fréquents dans Guevara, fusent chez Cervantes, mais sans excès :

...él supo tan bien fingir la necesidad o necedad de su ausencia... (*Curioso imp.*, p. 204).

Mais un homme qui, comme Cervantes, a vécu près du peuple, n'avait pas besoin d'apprendre de l'auteur des *Lettres familières* l'art de jouer sur les mots.

Tout ce foisonnement d'idées morales et de thèmes littéraires, dont il faudrait, pour en avoir une idée complète, retrouver les germes dans beaucoup d'autres textes encore (par exemple dans ceux dont Oesterley donne la liste dans son édition des *Gesta Romanorum* à propos des contes cités dans cet exposé), a eu comme son aboutissement dans les trois œuvres que nous étudions. Le génie de Cervantes, éminemment réceptif, a su recueillir, puis élaborer, accommoder à son époque, dessinant, à l'aide de mosaïques éparses, trois productions assez diverses qui portent sa marque bien personnelle et ont l'apparence de l'originalité la plus spontanée. En fait, cette originalité est toute dans son génie.

II

El viejo celoso.

La bouffonnerie était de mise dans un *entremés;* elle l'était tout particulièrement dans un thème pareil. Cervantes n'avait qu'à puiser dans les contes, et c'est ce qu'il a fait, tout en ajoutant quelque peu de son cru, nous l'avons déjà constaté et nous le constaterons encore.

Mais plus que la bouffonnerie, car on s'y attend, ce qui frappe, au premier chef, c'est la psychologie des personnages.

Elle n'a rien de l'impersonnalité presque abstraite des contes du Moyen-Age, où le mari n'est qu'un nigaud, et la femme qu'une coquine très délurée. Il est même vraiment étonnant que dans une pièce si courte, qui ne comportait guère à cet égard que des ébauches, l'auteur ait pu nuancer ainsi les figures, au point d'en faire des caractères. C'est qu'il a su procéder par indications sommaires, sans doute, mais nettes et suggestives. Silhouettes, ai-je dit; mais qu'on voit respirer.

Cañizares est un homme prudent et méfiant : c'est le trait essentiel et traditionnel. Mais il est généreux, et pas seulement avec sa femme, qu'il comble de tout ce qui peut s'acheter, et à qui, à la lettre, il a fait une prison dorée (c'est dans la donnée même du thème); il l'est aussi avec la voisine abhorrée. Avec celle-ci, à la vérité, c'est pour se débarrasser d'elle : s'il lui donne un doublon, ce n'est pas pour autre chose, mais il ne trouve pas trop cher ce qui peut lui valoir la paix. Harpagon ne sera pas si large avec Frosine; mais Cañizares n'est pas un avare, loin de là : seulement un mari jaloux. A chacun son vice, ou son travers.

En fait, il est plus que généreux, il est magnifique. Sa jeune femme sait le reconnaître :

Que no quiero riquezas, señora Hortigosa : que me sobran las joyas y me ponen en confusión las diferencias de colores de mis muchos vestidos; hasta eso no tengo que desear, que Dios le dé salud à Cañizares; más vestida me tiene que un palmito y con más joyas que la vidriera de un platero rico.

Elle aussi, elle est une figure curieuse et vraie, à la fois près et loin du type traditionnel de l'épouse infidèle. Tandis que la femme que nous présente l'Arioste n'est pas indifférente à la vue des pierreries, et la Ginebra de Villalón non plus, si ce n'est pas le sentiment, comme chez la Camila du *Curioso impertinente*, c'est du moins quelque chose que nous mettons bien au-dessus de la cupidité, c'est l'amour, ou plus exactement l'instinct sexuel, qui conduit doña Lorenza, tout comme la Fiordelisa de Boiardo. Il y a là un trait brutal, voulu d'ailleurs, et plus moderne déjà. Confondre la femme mariée avec la courtisane était d'une psychologie par trop simpliste, puérile,

archaïque. Cervantes n'a pas commis pareille erreur. La jeune femme de son *entremés* est une femme qui veut vivre et dont les sens réclament. Elle est nature.

Nature aussi, terriblement nature, la petite Cristinica. Enfant terrible et fillette dévergondée, elle ne peut évidemment point ne pas choquer. Elle n'a pas assez d'injures pour le mari, son oncle. Elle est le démon incarné, le mauvais esprit qui tente et pousse l'hésitante doña Lorenza. Peut-être, après tout, le christianisme de l'auteur et des auditeurs pouvait-il y voir une personnification de Satan lui-même. C'est bien ce que dit la jeune tante :

Otra vez torno a decir, y diré cien mil veces, que Satanas habla por tu boca...

Mais elle n'est pas que l'interprète ou l'instrument de Satan, elle veut sa part, sa bonne part, comme femme, du fruit défendu. Jouant sur le mot *pintado*, que la matrone Hortigosa emploie pour dire que le *frailecico* qu'elle lui amènera lui conviendra à merveille, elle déclare effrontément de sa voix aigrelette :

Que no le quiero pintado, sino vivo, vivo, chiquito, como unas perlas.

Malgré la concurrence, le souvenir écrasant de la grande Célestine, Hortigosa se révèle comme une artiste en son genre. Aussi agissante, elle est moins discoureuse, sauf lorsqu'il faut noyer le mari dans un flot de paroles et retenir son attention par une histoire pitoyable, au sujet d'un garnement de fils qu'il s'agit de tirer des mains de la justice. A tout prendre, elle est plus scénique et l'on pourrait, pour le théâtre, la préférer à Célestine elle-même, si celle-ci, l'ancêtre, n'avait *a priori*, oserai-je dire, la priorité, et surtout l'infernal mérite de séduire l'innocente Melibea, tandis que Hortigosa trouve Lorenza excédée, à bout, toute disposée à prendre du bon temps, s'il n'y a pas de risque. Voyez cette vieille coquine excitant les désirs et calmant les inquiétudes de doña Lorenza :

El mozo es como un ginjo verde; quiere bien, sabe callar... yo le pondré al galán en su aposento de vuestra merced, y le sacaré, si

bien tuviese el viejo más ojos que Argos, y viese más que un zahorí, que dicen que ve siete estados debajo de la tierra.

Tout le beau discours qu'elle fait au mari n'a en apparence qu'un but, offrir, en manière d'occasion, son *guadamecí* : c'est du beau travail, c'est neuf; elle le laissera pour ce qu'il voudra lui donner! Il serait difficile d'imaginer plus d'adresse. Elle se trompe quelque peu, assurément, si elle prend le mari pour un homme intéressé, capable de profiter de sa détresse, comme elle s'est trompée quand elle vantait à la femme la fortune et la générosité du galant; mais précisément ces erreurs de psychologie et ces tâtonnements donnent au personnage d'autant plus de vérité, car voyez comment, après un pas de clerc, elle sait se retourner. Et quand elle empoche le doublon de Cañizares, tout en offrant à nouveau ses services à la « señora doña... » dont elle feint d'ignorer le nom, « que no sé como se llama »! Notons encore l'habileté avec laquelle elle se donne l'allure et joue le rôle de voisine *pegadiza*, alors qu'elle est, outre cela, tout autre chose. A la belle-mère du conte, on voit que Cervantes a substitué un type autrement personnel et caractérisé. Cela dit sans contester qu'il n'a eu qu'à le faire revivre : mais il a eu la manière.

Son originalité est plus évidente en ce qui concerne Doña Lorenza et sa nièce. Ces deux types de femmes paraissent être sortis tout armés de son cerveau. Ils sont assurément dans la tradition des contes, par la désinvolture et le dévergondage que leur attribue l'auteur; mais je ne vois nulle part une franche petite horreur comparable à la nièce, ni une femelle plus impudique que la tante, une fois surmontées ses craintes (je ne dis pas ses scrupules, car le fait est qu'elle n'en a point). Il y a là un trait bien cervantesque : non pas l'outrance, peut-être, mais la crudité, le réalisme à la Teniers que l'on rencontre souvent dans le *Don Quichotte* ou dans les *Novelas ejemplares*, avec un mouvement rapide et violent, dont le meilleur exemple est peut-être la scène de la bataille dans le grenier (*Quijote*, I, 16). L'impudeur est, avouons-le, poussée un peu loin, dans la scène finale, tellement loin qu'aujourd'hui un public tant soit peu propre ne l'admettrait point ou ne l'accepterait qu'à

titre de curiosité et qu'au nom de la liberté dans l'Art, car s'il n'y en a pas pour les yeux, il y en a pour les oreilles, et trop en vérité. L'auteur a vu là un trait plaisant, doublement plaisant, puisque le mari croit à une plaisanterie, et qu'il s'agit bien, en effet, d'une plaisanterie, mais autrement réelle qu'il ne l'imagine. C'est proprement le procédé dramatique bien connu : *engañar con la verdad.*

Il faut reconnaître du reste que Cervantes n'est pas complètement original ici. Comparez dans le *Guzmán de Alfarache* (I, 2), la jeune femme[1] qui dit à son vieux protecteur, au moment où elle vient de le tromper :

En mi vida no he tenido tan descansado rato...

Et l'auteur d'ajouter

No mentia la señora, que *con la verdad engañaba*, y mostrando el rostro un poco alegre, alabó mucho el remedio que le habían hecho, diciendo que le había dado la vida. El señor se alegró dello...

A moins de supposer l'*entremés* de Cervantes écrit antérieurement à la publication du *Guzmán de Alfarache* (1599), il faut bien accorder la priorité à Mateo Alemán. Cervantes a pour lui du moins le mérite d'avoir mis cela à la scène. Est-ce un mérite? On peut le contester. Il y a tout de même des choses qui passent dans un récit et que le théâtre met trop en évidence.

Cristina elle-même en est suffoquée :

¡Jesús, y qué locuras y qué niñerías! Riñala tío, porque no se atreva, ni aún burlando, a decir deshonestidades.

Il est vrai que cette petite rouée enfonce justement ainsi le pauvre mari dans la conviction que ce n'est qu'une farce. C'est du comique trop gros, trop abject si l'on veut; mais c'est du comique, parce que, par quelque côté qu'on le voie, c'est inattendu, déraisonnable, fou.

Et Cañizares s'écrie alors :

¿Bobeas, Lorenza? pues a fe que no estoy yo de gracia para sufrir esas burlas.

1. La propre mère de Guzmán.

Autrement dit, « même comme plaisanterie, ce n'est pas à faire! ». L'immoralité à part, n'est-ce pas digne de Molière? Oui, c'est bien le comique de situation, où notre grand Molière triomphe; et il est difficile, dans le genre, de trouver mieux, ou plus fort. Seulement, encore une fois, il y a là un abus scénique; et Molière n'a jamais été aussi loin, et nous ne nous en plaignons nullement.

Ce n'est du reste pas là, dans l'*entremés,* un accès isolé d'impudeur. D'abord, c'est, remarquons-le, le sujet lui-même qui amène la scène. Pouvait-il éviter celle-ci du moment qu'il traitait celui-là? Certes oui, parce qu'en tout il y a les tempéraments. Mais on sent que l'auteur n'a aucun scrupule. Il s'en donne à cœur joie, et c'est bien la même inspiration qui anime toute la petite pièce. Nous touchons peut-être là un des lobes saillants et caractéristiques de son cerveau, dirait un phrénologue.

La thèse que soutient Cervantes, thèse dont M. A. Castro a montré les antécédents chez les écrivains de la Renaissance (*El pensamiento de C.*, p. 136) et qui n'est autre, nous le savons, que celle de l'*Ecole des Maris*, ne pouvait-elle être soutenue avec plus de décence? Evidemment oui; il n'y a qu'à relire la pièce de Molière pour s'en convaincre. Mais évidemment aussi Cervantes ne s'est pas cru, au moins dans cette petite pièce, obligé à tant de considérations; il s'est, comme on dit, déboutonné. C'était l'occasion, ou jamais. Il s'est même amusé à certains sous-entendus qui pourraient passer inaperçus aux yeux d'un lecteur innocent :

— Tía, la llave de loba [2] creo que se la pone entre les faldas de la camisa.

. . . .

— No lo creas; sobrina, que yo duermo con él, y jamás he visto ni sentido que tenga llave alguna.

2. Covarrubias (au mot *lobado*) assure que « *cerradura de loba* se dixo a similitud de los dientes del lobo, que son sus guardas », ce que le *Dicc. de Autoridades* (au mot *loba*) reproduit purement et simplement en y joignant une traduction latine : *dentata sera lupata*. Mais M. Rodriguez Marín, dans une note à ce passage (p. 117), reproche à García de Arrieta, qui donne la même explication, de l'avoir inventée, et s'en rapporte à Oudin, qui traduit l'expression par « serrure à ressort, qui ne se peut ouvrir d'un costé ni d'autre sans la clef ». Quoi qu'il en soit, la *llave de loba* était la clef correspondant à celle qu'il fallait avoir pour ouvrir cette serrure.

Je n'ai pas le moindre doute que Cervantes ait prêté ici à cette polissonne de Cristina une intention sournoisement égrillarde. L'auteur du *Don Quichotte* et des Nouvelles « exemplaires » monte souvent très haut; il descend aussi volontiers très bas, plus bas que Molière, qui était retenu par le bon ton relatif de la cour et de la société. Voyez cette phrase qui n'a l'air de rien au ch. XV de la Ire partie du *Don Quichotte*.

Sucedió pues que a Rocinante le vino en deseo de refocilarse con las señoras facas, y saliendo así como las olió de su natural paso y costumbre, sin pedir licencia a su amo tomó un trotico algo picadillo, y se fué a comunicar su necesidad con ellas; mas ellas, que a lo que pareció debían de tener más gana de pacer que de al, recibiéronle con las herraduras y con los dientes...

Ce naturalisme, moins retenu que celui de notre La Fontaine dans ses fables, perce dans d'autres endroits du *Don Quichotte*, par exemple au ch. XLIII de la Ire partie où Rocinante encore répond à l'appel des sens et par suite cause le supplice de son pauvre maître, qui se trouve suspendu par le poignet :

Sucedió en este tiempo que una de las cabagalduras... se llegó a oler a Rocinante, que melancólico y triste, con las orejas caídas, sostenía sin moverse a su estirado señor; y como, en fin, era de carne, aunque parecía de leño, no pudo dejar de resentirse y tornar a oler a quien le llegaba a hacer caricias; y así, no se hubo movido tanto quanto, cuando se desviaron los juntos pies de D. Quijote...

Ces citations étaient à faire ici, non pour l'édification du lecteur, sans doute, mais pour la mise au point nécessaire à qui veut étudier le génie de Cervantes.

Faisant allusion à la scène dévergondée de tout à l'heure, M. A. Castro (*El pensamiento de Cervantes*, p. 135) nous adresse en passant cet avis :

Tengan eso en cuenta quienes toman en serio la « ejemplaridad » de las novelas, y no sospechan el grado de maliciosa hipocresía de que podía ser capaz el autor.

On pourrait objecter qu'il ne s'agit pas ici d'une nouvelle, mais d'un *entremés;* néanmoins, je crois qu'il faut convenir que l'*ejemplaridad* des *Novelas* ne peut consister dans la moralité des scènes. Elle est dans la leçon qui se dégage de l'immo-

ralité même, parce que cette leçon nous apprend la vie, et nous prémunit contre l'illusion, la chimère, la sottise. C'est ce qui ressortira sans peine de l'examen des deux nouvelles *El celoso extremeño* et *El curioso impertinente*. Dans l'une comme dans l'autre de ces nouvelles, nous verrons la place que Cervantes a donnée à la grivoiserie, pour laquelle il a réellement un faible, bien qu'elle ait pu donner lieu chez lui à des repentirs. Ce serait ne pas vouloir le voir tel qu'il est, que de détourner les regards à ces moments-là.

En somme, c'est un peu de débauche naturaliste. Réaction voulue contre l'idéalisme des romans pastoraux et des romans de chevalerie? C'est bien possible. Ou une manifestation de sa nature d'homme, un exubérant et exigeant besoin d'expansion vitale, animale et grossière, comme chez Rabelais? C'est ce que M. Castro (*El pensamiento de C.*, p. 348) appelle « vitalismo sensible e individualista », en l'opposant au « racionalismo abstracto y universalizador ». Il ne s'agit pas d'une doctrine, mais bien d'un instinct profond, brutal, impérieux qui est ce qu'il y a de plus intime à l'âme humaine, ou au cœur humain si l'on préfère, et qui se rebelle contre les entraves sociales et religieuses. Et c'est, semble-t-il, une règle pour Cervantes, que d'en défendre les droits, toujours, bien entendu, sans en avoir l'air[3].

N'oublions pas, du reste, que dans la Célestine il y a tel passage combien scabreux (qu'il soit ou non de Rojas lui-même); que *La lena* offre l'équivalent ou à peu près, de ce qu'il y a de pis dans *El viejo celoso;* et que le *Tirant lo Blanch* est un savant manuel du boudoir et de l'alcôve[4]. Il y a donc des antécédents littéraires assez marquants, en Espagne même, — et dans des œuvres qu'on vante et qu'on lit, sans parler de celles qu'on vante et lit moins, comme la *Lozana andaluza*, et sans

3. Voir la note très documentée de M. Castro à la p. 349 du même ouvrage, où sont exposées les idées de Cervantes sur le mariage et sa prédilection pour « el sacramento de la voluntad marital », en dépit des prescriptions du Concile de Trente. Voir aussi p. 242.

4. Cf. *Bull. hisp.*, 1923, p. 91-92. Il y aurait long à dire, à ce sujet, sur le *Tirant lo Blanch*, dont la traduction par de Caylus pourrait passer pour une amplification complaisante ou une élucubration du XVIIIe siècle, si la comparaison avec l'original n'en démontrait la fidélité.

remonter aux *Serranillas* de l'Archiprêtre de Hita — pour expliquer, chez Cervantes, si on le juge indispensable, les débordements d'une humeur folâtre et d'une verve graveleuse, le « trotico algo picadillo[5] » que l'auteur prend parfois à l'instar de Rocinante, et qui n'empêche pas, hâtons-nous de le dire, le ton et l'allure d'être ailleurs plus dignes du théâtre :

— ¿ Tiene celos, señor compadre?
— Del sol que mira a Lorencita, del aire que la toca, de las faldas que la vapulan.

C'est presque poétique, en tout cas expressif, et Tirso de Molina s'en est peut-être souvenu dans le passage que j'ai déjà cité. Peut-être, au surplus, Cervantes s'est-il souvenu lui-même de l'histoire de l'Abencerraje, où le héros déclare « ya tenía invidia del sol que la tocava[6] ».

Mais cet *entremés* de Cervantes, est-ce du théâtre? La question est quelquefois formulée, et la réponse peu favorable. « Petit monde d'amusantes marionnettes », dit Ernest Mérimée! « Farces mouvementées et spirituelles, intéressantes en elles-mêmes et comme des tableaux réalistes de la vie vulgaire, pris sur le vif », avait dit Fitzmaurice-Kelly, qui rappelle en outre que *El viejo celoso* « a été flétri par Grillparzer comme la pièce la plus éhontée que les annales du théâtre enregistrent », ce qui n'est peut-être plus vrai à l'heure qu'il est. Mais si l'on s'écarte du point de vue de la moralité, assurément capital, il semble difficile de ne pas reconnaître certaines qualités dramatiques.

D'abord la vivacité du dialogue. Voici une scène où la concision et la vivacité n'ont d'égale que la profondeur de la pensée, car il s'agit, d'un côté, de l'honneur, et de l'autre, du plaisir :

— ¿Y la honra, sobrina?
— ¿Y el holgarnos, tía?

5. « Le petit trot quelque peu guilleret », comme traduisent assez heureusement MM. Xavier de Cardailhac et Labarthe (p. 146).

6. Cela dans le texte de l'*Inventario*, car dans la *Parte de la Coronica* publiée dans le *Bull. hisp.* (1928, p. 157) on lit « ya tenía imbidia del sol y tambien de los planetas que la veyan, y de la tierra que pisava, de la cama donde dormía », etc.; mais n'est-ce pas là un lieu commun de la phraséologie amoureuse?

— ¿Y si se sabe?
— ¿Y si no se sabe?
— ¿Y quién me asegurará a mí que no se sepa?

Les deux thèses sont posées, et opposées par leur pointe; elles se heurtent comme deux épées. L'honneur avant tout! Avant tout, le plaisir! L'argument perfide en faveur du plaisir est que tout, en somme, ne se sait pas; et si tout ne se sait pas, on est bien sot de se priver; il faut courir la chance. Mais l'honneur est timoré : qui l'assure du secret et le garantit contre la médisance? C'est bien là l'oscillation, le va-et-vient des consciences vulgaires.

Surtout, c'est bref. Telle était la loi de l'*entremés*, depuis l'origine. Pas de discours, et c'est notable chez l'auteur du *Don Quichotte* et de *El curioso impertinente*, où les personnages ne s'en privent point. Mais ceci, c'est fait pour être joué, non déclamé.

Comment, en dépit de son caractère populaire, la *comedia* espagnole, influencée par le théâtre érudit, s'est laissé entraîner vers les formes artificielles auxquelles s'est complu notre théâtre romantique, vers la déclamation, vers la tirade, aussi bien avec Lope de Vega et Tirso de Molina qu'avec Calderón, c'est ce qu'il serait intéressant de faire ressortir; mais il suffit de mettre à côté, comme témoin, un *entremés* de Cervantes, celui-ci par exemple, pour mesurer la distance entre ce *genero chico*, conçu d'une façon vraiment réaliste, et la *comedia;* pour comprendre aussi combien celle-ci au fond, quels que soient sa puissante et indéniable originalité et son espagnolisme, n'a qu'un réalisme apparent, factice et conventionnel.

L'*entremés*, on le sait, a continué à vivre à côté de sa brillante rivale; il lui a même survécu, avec Ramón de la Cruz.

Moins artificiel, mais aussi peu scénique que possible, l'art de la *Célestine* et de ses imitations, comme la *Lena*, comme la *Dorotea*, n'aurait guère dépassé le seuil du XVIIe siècle, si Lope de Vega n'avait repris, à la fin de sa vie, l'ébauche de cette dernière œuvre, certainement essai de sa jeunesse. Les personnages, dans ce théâtre-là, ne déclament pas; mais trop sou-

vent ils bavardent. Si intéressant qu'il puisse être, le bavardage ne fait pas du théâtre.

Dans ses *entremeses*, Cervantes a su employer la bonne formule.

III

El celoso extremeño.

Dans *El celoso extremeño*, ce que j'admirerais d'abord, c'est l'agencement même des trois parties du récit.

La première partie comprend les antécédents longuement déduits du jaloux : l'idée qui lui vient tout à coup, et sur le tard, quand il n'a plus qu'à jouir de la vie avec sa fortune, de se marier; les précautions qu'il prend pour ne pas être victime de son imprudente décision; la vie retirée qu'on mène dans sa maison. La seconde partie, c'est l'intrigue : le mystère même de cette maison éveille la curiosité et le désir d'un mauvais sujet, bien décidé à mettre tout en œuvre pour venir à bout de son idée; et tout l'intérêt consiste dans les moyens qu'il va employer, favorisé par les circonstances et l'état d'esprit de ceux du dedans comme par le concours de ceux du dehors. La troisième partie apportera le dénouement et la moralité.

Si la première partie est longuement exposée, c'est que l'auteur a d'abord voulu faire connaître à fond les personnages, et surtout le principal, la victime, qui est aussi le vrai coupable. Cervantes pose un problème moral et social. Il ne veut pas le poser dans l'abstrait. Son jaloux n'est pas un jaloux quelconque; ni la femme qu'il épouse, une femme quelconque. Qu'a-t-il fait, lui, avant le mariage? Il a d'abord dissipé son patrimoine, en Espagne, en Italie, dans les Flandres. Pour se refaire, il est allé aux Indes, à l'âge de 48 ans, je l'ai rappelé; et au bout de vingt ans il y a fait fortune. Il revient à Séville, où il ne retrouve aucun de ses amis. Il réfléchit. Que faire de lui-même et de sa fortune? Aucune envie de revenir aux affaires, au commerce. Il a de quoi vivre, et largement. Retourner dans

son pays d'Extremadoure? Mais il se doute que dans ce pays pauvre il serait l'objet de bien des importunités. Se marier, ne serait-ce que pour avoir à qui léguer sa fortune? Mais il se sent d'un naturel trop jaloux et il connaît trop la vie pour se risquer. Cependant, en dépit de ses réflexions là-dessus, il suit une impulsion subite, lui, l'homme d'âge, l'homme d'expérience : c'est qu'il a aperçu à un balcon le minois d'une fillette de 13 ou 14 ans.

Malgré tout, s'il est impulsif, il n'en est pas moins un homme de précaution, l'homme de toutes les précautions. Il commence par s'informer sur le compte des parents, qui se disent nobles, et qui le sont en effet, ce qui ne les empêchera pas de consentir à une union mal assortie sous le rapport de l'âge, au contraire, car ce sera redorer leur blason en casant leur fille. Il a donc une première garantie : il ne prendra pas pour femme une fille de rien; ni, comme le jaloux du *Crotalón*, la fille d'une femme de rien; elle aura des principes et de l'éducation, une ascendance correcte.

A cette garantie morale, encore illusoire peut-être à ses yeux, il en ajoutera d'autres, plus matérielles et sur lesquelles il compte davantage. Ici nous retrouvons accumulés les moyens indiqués dans le conte de Pedro Alfonso, et dans l'*Orlando innamorato*, et d'autres encore : cette fois rien ne sera négligé; et ces détails sont plaisants. Il fait exécuter pour sa fiancée tout un vestiaire, mais à la mesure d'une femme de la même taille afin d'éviter l'approche directe d'un tailleur [1]; il achète une maison avec eau courante, jardin, orangers; il fait aveugler toutes les fenêtres qui donnaient sur la rue, de manière qu'elles n'aient plus vue que sur le ciel, déclare non sans intention Cervantes, et la prévoyance est même poussée jusqu'à en faire autant à toutes les fenêtres de la maison.

Ce n'est pas tout.

Il faut maintenant entourer la jeune femme, tant pour qu'elle ne succombe pas à l'ennui, que pour la garder et la protéger. Il y aura donc, pour lui tenir compagnie, jusqu'à neuf femmes : la duègne, très sûre, assurément, deux *doncellas*,

1. Il n'y avait pas alors de « tailleuses », sans doute.

quatre esclaves blanches et deux noires. Même au temps de Cervantes ce ne devait pas être une petite affaire que de se créer un intérieur pareil! Mais il s'agissait d'imaginer et de poser comme réalité un maximum de confort et de conditions favorables, afin que l'expérience (car il s'agit d'une expérience) fût vraiment concluante. Il fallait que la jeune femme fût choyée, distraite, et vécût non pas solitaire, ce qui serait barbare et dangereux, mais dans un petit monde qui fût comme séparé de la terre, une autre planète, et où l'on fût bien; autrement dit encore, une manière de paradis. Et ce paradis sera bien gardé. L'ange, ce sera un nègre, mais un vieux nègre eunuque, auquel, en dépit de cette particularité (qui ne devait tout de même pas être banale alors, même à Séville), et par surcroît de précautions, l'entrée sera interdite, car le pauvre diable sera nuit et jour enfermé entre deux portes dont le maître gardera les clefs; quelque chose comme une sœur tourière qui ne pourrait sortir de son tour, et je ne jurerais pas que ce *socarrón* de Cervantes n'a pas pensé à pareille assimilation. En tout cas, ce nègre est bien l'une des plus joyeuses fantaisies qu'ait dessinées sa plume, et en même temps, notons-le, une de ses inventions les plus opportunes, car sans le nègre, il n'y a plus ni comique d'une part, ni possibilité de mettre l'intrigue en mouvement; partant, plus rien. Mais nous nous en rendrons compte tout à l'heure. Pour l'instant, admirons seulement les précautions prises, et reconnaissons que Carrizales avait bien fait les choses [2].

Aussi, arrivé là, ayant énuméré toutes les mesures prises par le sage Carrizales; ayant constaté le résultat obtenu, grâce à elles et grâce aussi au caractère aimable du maître et à sa libéralité vis-à-vis de sa femme et de ses servantes, puisque toutes, au bout d'un an de noviciat (c'est l'expression plaisamment employée), font profession de persévérer dans ce genre de vie jusqu'à la mort; ayant, dis-je, marqué le point, c'est-à-dire le triomphe de la méthode, et fait entrevoir les perspectives les

2. M. Rodríguez Marín (*El Loaysa...*, p. 304) note un passage de la première rédaction disparu dans la seconde : « Quería fondar en la parroquia une Capellanía, con cargo de decir todos los días de fiesta y domingos una misa un poco después de amanecido, como lo hizo. »

plus encourageantes, l'auteur s'arrête, et interpelle le lecteur pour le prendre à témoin :

Dígame ahora el que se tuviere por más discreto y recatado qué más prevenciones para su seguridad podía haber hecho el anciano Felipo...

C'est après cette apostrophe impressionnante qu'il place la charge un peu grosse des chats et des chiens proscrits, des tapisseries où il n'y a que des femmes, des fleurs, des paysages. Tout à fait complet; et nous n'avons pas de peine à admettre que jamais on ne vit de monastère si bien clos, de nonnes plus recueillies ni de pommes d'or si bien gardées. Il n'y a plus qu'à commencer l'épreuve et à mettre en scène le tentateur. Ici, rien de romantique ni de romanesque. C'est tout ce qu'il y a de plus simple comme de plus fatal, parce que ce qui va arriver découle des précautions prises pour l'empêcher.

Et pourtant, la femme qui va être induite en tentation, non seulement a été bien élevée et sort d'un milieu convenable (l'homme s'en est assuré, nous le savons), mais est une honnête fille. Sa bonne volonté est évidente. Ce n'est qu'une enfant, qui ne connaît rien de la vie, et à qui, en fin de compte, les plaisirs matrimoniaux, « los frutos del matrimonío », offerts par un vieux mari ne sont ni délectables ni désagréables, « ni eran gustosos ni desabridos », par la bonne raison qu'elle n'en a pas, souligne Cervantes, connu d'autres. Elle vit là comme une petite fille, dans cette maison confortable, s'amuse à la poupée, en attendant de donner, quand elle aura quelques années de plus, le spectacle touchant auquel se complaît la chaste imagination de Fr. Luis de León quand il peint l'intérieur de la *Perfecta casada*, entourée de ses femmes et présidant à la *labor*, ne vivant que pour son mari, sa maison et le ciel, sans plus s'occuper du monde.

Ce n'est pas, comme dans l'*entremés*, une Célestine qui a le rôle principal dans la tentation. Il y en a une, mais ici c'est l'amant en personne qui agit, pénètre et séduit, tandis que dans l'*entremés* il ne se montre même pas, se glissant, comme l'amant du conte, furtivement derrière le *guadamecí*, pendant qu'Hortigosa pérore. D'autre part, à l'inverse encore de ce qui

se passe dans l'*entremés*, la Célestine ne vient pas du dehors, en voisine. La donnée même de l'histoire l'interdisait, car il est entendu que personne n'entre dans la maison, et c'est assez de travail que d'y faire pénétrer le *maestro* : le loup est dans la bergerie, sous l'aspect du berger auquel a été confiée la chère brebis. C'est une « dueña de mucha prudencia y gravedad » comme affirme Cervantes avec cette componction narquoise qui est peut-être son trait le plus marqué. Et ce sera une surprise de plus que de la voir lever le masque et pousser l'amant dans les bras de la *señora* afin d'avoir son tour, condition qu'elle posera effrontément à Loaysa, au moment psychologique, pour accorder le concours de son éloquence et de son autorité... Mais au point où seront les choses, elle n'aura que trop facilement raison des dernières résistances de la jeune femme.

C'est donc le beau jeune homme qui devra assumer toute la conduite de l'affaire, et cela en deux temps : gagner le nègre pour franchir le premier seuil, puis trouver le moyen d'avoir la clef du maître afin de franchir le second, et pour cela employer un soporifique, poudre ou onguent.

L'affaire nous est présentée d'une façon aussi plaisante qu'ingénieuse. Loaysa, qui ne connaissait pas l'emmurée, s'est simplement douté de son existence. Le trait est fort naturel, étant donné le personnage, et c'est d'une psychologie très fine :

Asestó a mirar la casa del recatado Carrizales, y viéndola siempre cerrada, le tomó gana de saber quién vivía dentro...

Il ne tarde pas à être fixé. Là est une femme, que tient enfermée un mari jaloux : comme de juste il veut arriver à la voir. Les amis ne lui manquent point; ils l'aideront, dans une sorte de conjuration, et ce sera une partie joliment intéressante pour ces desœuvrés qui n'ont autre chose à faire que de courir après les femmes. L'intrigue de Boiardo se passait entre ciel et terre, dans un pays de rêve; celle de Cervantes se déroule bien sur terre. Elle est même bien espagnole, et qui mieux est, andalouse. Elle nous donne une idée de la vie à Séville aux environs de 1600, et Cervantes a soin de nous définir la classe ou la catégorie des jeunes gens dont Loaysa fait partie : il s'agit

de « gente ociosa y holgazana » qu'on appelle communément, ajoute-t-il, « gente de barrio », charmants euphémismes qui sont tout à fait dans la note du *Rinconete y Cortadillo*, et c'est bien, en effet, au même milieu que nous avons affaire. Nous sommes dans un monde réel, tellement réel, que, dans la curieuse et spirituelle étude déjà citée, M. Rodríguez Marín a cru pouvoir identifier notre Loaysa[3] avec un de ces garnements, non pas un quelconque d'entre eux, mais avec un individu qui a sa place dans l'histoire littéraire, dont il nous a écrit la biographie documentée, dont il nous a même exhumé l'œuvre poétique : on dirait une réplique sévillane de notre François Villon. Il s'agirait d'un certain Alonso Alvarez de Soria, qui, en 1603, termina sa vie fort peu exemplaire par la potence, et auquel Quevedo a fait allusion dans le *Buscón*[4], en lui donnant son nom et son surnom, *El Tuerto*, car il était borgne[5]. Il écrivit, entre autres choses, une *décima de cabo roto* contre Lope de Vega et donna ainsi le branle à un assaut de rimes, à bouts tronqués, auquel prirent part Cervantes et Góngora, et

3. Il ne l'a même écrite que pour prouver cette identité. Heureusement il y a mis autre chose : sa verve d'abord, puis tout ce qu'il nous apprend sur la Séville du temps de Cervantes. Acharné à trouver la solution d'un tout petit problème d'histoire littéraire, il nous a trouvé dans les archives quantité de faits menus et intéressants, qui forment tableau.

4. Rodríguez Marín, *op. cit.*, p. 204.

5. Et c'est parce qu'il était borgne que M. Rodriguez Marín, un peu trop ingénieusement, explique (p. 291-297) la leçon *assestó*, que portent, conformément aux deux premières, les anciennes éditions et la défend, un peu inutilement peut-être, contre *acertó* que Rosell y a substitué dans la *B. A. E.* et qu'on trouve du reste aussi dans l'édition de la 1re rédaction par Bosarte. C'est aussi parce qu'il était borgne, que Cervantes aurait imaginé d'affubler son séducteur, quand il se déguise en mendiant, d'un emplâtre sur l'œil. Sans doute on comprend que Loaysa, s'il est borgne, ait l'idée, pour ne pas être reconnu des passants, de se maquiller ainsi. Mais n'était-ce pas le déguisement obligé, ou indiqué aussi bien que les *muletas*, qui, elles, n'ont rien suggéré à M. Rodriguez Marín? En tout cas Cervantes a totalement négligé pareil défaut physique dans le portrait qu'il nous fait du jeune homme; et voir une intention dans les mots qu'emploient les femmes pour vanter ses yeux, qu'ils fussent « negros y adormecidos » (1re rédaction) ou « tan grandes y tan rasgados » et même « verdes, que no parece sino que son de esmeraldas » (2e rédaction), alors qu'en réalité il s'agit d'un borgne, me paraît la preuve d'une conviction sincère, mais m'inquiète un peu sur ce qu'il faudrait, à ce compte, deviner des arrière-pensées de Cervantes. De même, s'il faut supposer qu'en choisissant pour héros de l'aventure le fils d'un *jurado* qui habitait la *collación* de San Vicente, on a voulu cacher son nom, mais qu'en échange on lui a donné celui d'un *jurado* en titre de cette même *collación*, je veux bien admettre que l'auteur de *Don Quijote* s'est amusé à ces petits jeux; mais je préfère le voir transformant ses modèles, c'est-à-dire ses lectures et ses souvenirs, les élaborant; à l'aide de son expérience sans doute (et c'est ce qu'ont d'utile, d'intéressant, d'excellent, les recherches patientes de M. Rodríguez Marín), mais surtout avec son génie, je veux dire son esprit et son cœur.

auquel Lope répondit par un sonnet ordurier, dans la même technique, contre Cervantes[6].

Quoi qu'il en soit de cette identification, elle a tout au moins le mérite de nous rappeler que Cervantes s'est inspiré de l'ambiance[7]; qu'il a vu les gens vivre autour de lui; qu'il a su les peindre au naturel (si la lecture du *Rinconete y Cortadillo* ne suffisait à nous en convaincre). Une chose est certaine, c'est que l'action ne pouvait être mieux accrochée, si je puis risquer l'expression; et il faut admirer l'art avec lequel Cervantes a su reprendre un sujet en somme bien connu, pour le refondre dans le moule de la réalité vivante. Icaza a dit excellemment :

Del asunto de *El celoso extremeño* se me ocurre que sería en otras manos uno de tantos cuentos de *Las mil y una noches*. El viejo visir; la joven favorita; las esclavas del harén, blancas unas y negras las otras, herradas todas en el rostro; el negro eunuco y las dobles puertas, son factores bastantes para dar interés à la empresa que el seductor ha de realizar. El poder genial de Cervantes, con esos elementos de cuento exótico, crea un pedazo de vida genuinamente española. Es cierto que sólo en una tierra mitad árabe, donde las costumbres orientales tuvieron profundo arraigo, podría localizarse la narración. Pero ese sentimiento oriental va dentro de cada uno de los personajes : llévanle en la sangre; la atmósfera que les envuelve no es sino un barniz exterior. Los celos morunos de Carrizales son tan vividos como la resignación pasiva de Leonora, casada a los catorce años, y tanto como las tretas y ardides del astuto y apicarado galán. (*De cómo y porqué La tía fingida no es de Cervantes*, etc., 1916, p. 249.)

C'est précisément ce peu recommandable mais plaisant personnage de Loaysa qui donne à la nouvelle son caractère, son aspect non plus oriental ou mauresque, mais espagnol, proprement sévillan, et qui par conséquent la situe, la met dans une lumière nette et vive, lui communique un air de réalité qui, aux lecteurs du temps de Cervantes, devait apparaître comme contemporaine. Ce n'était plus un conte des *Mille et une nuits*, mais une histoire d'hier, une aventure récente, un scandale authentique.

6. *Id.*, p. 167.
7. Un bon complément nous est fourni à cet égard par M. Joaquín Hazañas y la Rua dans les préliminaires de *Los rufianes de Cervantes* (1906).

Le soin qu'a eu l'auteur de bien circonstancier l'origine, les antécédents du mari jaloux, s'est donc doublé, semble-t-il, du souci de fournir du séducteur un signalement correspondant plus ou moins à un individu que tous pouvaient reconnaître et au besoin identifier. C'est en cela que l'enquête de M. Rodríguez Marín avait sa raison d'être.

Au surplus, dans sa première rédaction, celle du fameux manuscrit Porras, Cervantes n'avait pas, comme dans l'imprimé, craint de s'étendre sur les *virotes* et leur genre d'existence[8]. Cependant, même après suppression, il en laisse entendre assez là-dessus pour rendre non seulement vraisemblable, mais pour ainsi dire toute naturelle l'entreprise de Loaysa, qui, c'est évident, n'avait rien de mieux comme occupation.

Par ailleurs, l'idée de faire du galant un musicien était assez naturelle dans le pays de la danse et du romance. Vicente Espinel l'a eue également : la farouche femme du docteur Sagredo ne résiste pas à la bonne voix et à la guitare du garçon barbier. Espinel était, comme on sait, musicien, et il savait comme personne le pouvoir de la musique. Mais, dans son récit, il n'y a qu'une conquête; dans celui de Cervantes, il y en a onze, si je compte bien : c'est d'abord le nègre, puis les servantes, négresses incluses, et la duègne (point capital), enfin la maîtresse de céans. Rien de magique, et pourtant c'est proprement un charme. Le but visé n'en est que mieux atteint (au moins moralement, si l'on admet, comme le veut le texte imprimé, que le conquérant s'endort sur ses lauriers avant de les avoir cueillis). Quoi de plus plaisant que cet enthousiasme, cet emballement successif et collectif? Ce n'est pas de la pure fantaisie, pas du tout; c'est au contraire bien observé et très vrai. Le ressort est tout ce qu'il y a de plus simple. Mais il est aussi essentiel qu'efficace, ce ressort. C'est parce que Loaysa a su inspirer au nègre l'idée, la manie d'apprendre à jouer de l'instrument et à chanter que le nègre se prête à tout ce qu'on voudra. Il s'agit

8. M. Rodriguez Marín donne en note dans son édition de la « Lectura » le passage, dont, dans son texte imprimé, Cervantes déclare que « por buenos respectos se deja ». La lecture attentive, et sans préoccupation de thèse à soutenir, suggérerait assez l'idée de fils de famille oisifs, élégants, et médisants, plutôt que véritablement malfaisants (si ce n'est sur le chapitre des femmes). Cf. plus haut, p. 10.

d'abord de laisser entrer le *maestro* dans la place, celle où se tient le nègre lui-même, en attendant mieux; il n'y a qu'à enlever tout bonnement les clous de la serrure, quitte à les remettre aussitôt, à l'aide des outils glissés sous la porte par un trou du côté des gonds. Pour que la combinaison réussisse, il faut et il suffit que le bon nègre aime la musique, ait l'idée de l'apprendre, et soit persuadé qu'il a toutes les dispositions pour cela. Lui inspirer l'idée et la persuasion est l'habileté suprême de Loaysa... et de Cervantes.

Bien que ce soit déjà fort plaisant, ce n'est pas bouffon, parce que, précisément, c'est fin à force d'être vrai. Elle ne commence que maintenant, la bouffonnerie, moins brutale du reste et plus piquante, en somme, que dans *El viejo celoso*.

Elle est d'abord dans la scène où les femmes ayant fait un trou [9] regardent chacune à son tour Loaysa, toujours entre deux portes, mais débarrassé de son emplâtre et de sa défroque de mendiant. Jugez de ce qu'elles aperçoivent, ces femmes qui, depuis un an, n'ont pas vu un être mâle : un jeune homme, bien fait et de belle mine, vêtu d'une culotte de taffetas fauve, large, à la mode des marins [10], d'un pourpoint de même étoffe avec des galons d'or, avec un berret de satin de la même couleur, un col amidonné garni de dentelles et à grandes pointes [11].

Toutes le contemplent, y compris les négresses : il leur semble voir un ange. Et pour qu'elles puissent mieux l'admirer sans rien en perdre, voilà que le nègre l'éclaire en promenant une torche tout le long de son corps, du haut en bas [12]. Tableau suggestif. Les spectatrices ne tiennent plus en place; elles supplient leur maîtresse de laisser entrer le beau musicien.

Mais c'est le moment de nous rappeler que, dans les deux versions de l'histoire de Floire et Blanceflor, Floire arrivait à rejoindre sa bien-aimée grâce à un double stratagème dont a

9. M. A. Castro (*El pensamiento de C.*, p. 136), relève le même artifice, bien simple en vérité, dans *El laberinto de amor*, une des comédies de Cervantes. C'est par une crevasse dans le mur qui sépare leurs chambres que Pyramus et Tisbé peuvent converser (éd. de Boer, *Classiques français du Moyen-Age*, v. 313 et ss.).

10. « Anchos a la marinesca », détail ajouté dans la 2e rédaction (*El Loaysa...*, p. 63).

11. Un de ces cols que, dans l'entremés de la *Cárcel de Sevilla* (attribué à tort ou à raison à Cervantes) demande, pour la toilette suprême, un condamné à mort.

12. Détail ajouté dans la seconde rédaction (cf. *El Loaysa...*, p. 63).

pu s'inspirer Cervantes. Sur le conseil d'un hôte devenu son ami, il s'est approché de la tour où est enfermée sa belle en faisant semblant de prendre des mesures pour en construire une semblable une fois rentré dans son pays; et c'est ainsi qu'il s'abouche avec le portier, qu'il intéresse à son sort en jouant avec lui aux échecs et en lui rendant ce qu'il lui a gagné, en lui faisant même don d'une coupe (voir l'édition d'Edélestand du Méril, dans la Bibliothèque Elzévirienne, 1856, p. x de l'Introduction, et p. 76 et ss.). Le portier le cache dans une corbeille de fleurs destinée à Blanceflor; c'est une autre pucelle qui la reçoit, par suite d'une erreur, d'où affolement général. Floire n'en arrive pas moins jusqu'à Blanceflor. Notons le vêtement qu'il a mis pour la circonstance :

> Un blïaut ot vestu vermeil :
> Car de l'huissier en ot conseil,
> Por cou qu'avoit une coulor
> Et li vestimens et la flor.
>
> (V. 2037.)

Dans la seconde version, la corbeille est envoyée, non par une attention feinte du portier, mais sur l'ordre galant de l'amiral, ce qui est plus plaisant, plus vraisemblable aussi.

Moins poétique assurément, l'habile et patiente ruse qu'emploie le héros de Cervantes est peut-être plus comique.

Quand il aura pénétré dans le sérail [13], nous aurons une seconde édition, non moins folle, de cette scène fantastique : ce sera cette fois la duègne Marialonso qui, prenant une lumière, se mettra à regarder, toujours de haut en bas, le beau garçon, tandis que l'une des femmes s'écriera : « Oh! le joli toupet qu'il a, si bien frisé! » une autre : « Oh! quelle blancheur de dents! Du diable si les pépins de la pigne, quand ils sont épluchés, sont plus blancs et plus jolis! »; et une autre : « Oh! quels grands yeux bien fendus! Par ma mère, ils sont verts, on dirait des émeraudes! » Celle-ci louera la bouche, celle-là les pieds, et à elles toutes elles en feront, nous dit Cervantes, l'anatomie par le menu, une vraie *pepitoria*, comparaison culinaire assez cocasse, mais bien indiquée, car c'est

13. C'est le mot qu'emploie Cervantes : *serrallo*.

bien pour elles une fricassée de poulet dont chacune attrape ou convoite un morceau.

Et pendant ce temps, Léonora se taira et regardera; et la comparaison, certes, ne sera pas à l'avantage de son mari. Elle, la plus intéressée, fera beaucoup moins de démonstrations : c'est que, pour elle, c'est plus sérieux; et puis, c'est une dame!

Il y a là deux scènes qui se font pendant et qui sont du meilleur de Cervantes, par le mouvement, la vie, la vérité, et surtout le débordement d'allégresse. Mais il y en a une autre, non moins comique, placée entre les deux et menant de l'une à l'autre. Bouffonne encore, en effet, est l'idée que la candide Léonora émet d'exiger de Loaysa le serment qu'il ne fera autre chose, une fois introduit, que de chanter et de jouer quand on le lui commandera. Et il ne suffit pas qu'il dise : « Je le jure! » Il faut qu'il jure sur la vie de son père et sur la croix, et qu'il baise la croix; à quoi Loaysa ne fait nulle difficulté, baisant jusqu'à trois fois de sa bouche indigne, *sucia*, comme il dit lui-même, la croix qu'il forme de son pouce et de son index. Mais ce n'est pas fini : lorsque Leonora envoie la clef, moment solennel, elle exige qu'il ratifie le serment, et la duègne renchérit, parle de lui faire baiser la croix six fois... pour décharger sa conscience peut-être, car elle doit bien se douter de ce qui adviendra et ne paraît guère le redouter. Léonora est sûrement de bonne foi, mais la duègne, qui est ce qu'on appellerait aujourd'hui une *jamona*, se trouve en état de savoir ce que valent de tels serments : elle veut se donner l'attitude digne qui lui convient, éluder aussi les responsabilités éventuelles et même probables. Nous touchons ici à une sorte de comique délirant, où Cervantes est inimitable. On peut dire que, là, il est superlativement en verve. C'est le vaudeville qui commence. Le genre n'a peut-être pas très bonne réputation, parce qu'on l'a galvaudé. Mais à ce début, où il s'apparente à l'*entremés* et au *saynete*, c'était une création. Le fait est que nous retrouvons là le mouvement, la vie et l'entrain de *El viejo celoso*. Avec plus de gaîté, plus d'ampleur aussi. Il y a dix personnages en scène (le onzième dort, surveillé par le douzième, la femme).

L'élan donné, il y a comme un feu roulant. Lorsque la duègne déclare à Loaysa

En mi conciencia todas las que estamos dentro de las puertas de esta casa somos doncellas como las madres que nos parieron excepto mi señora... (p. 144),

l'affirmation, comme note M. Rodríguez Marín, et l'unique exception faite, sont «donosísimas», car il résulte de cette phrase volontairement entortillée qu'elles ne sont pas plus vierges que leurs mères, et si la *señora* fait exception, c'est que, précisément et à l'inverse, elle l'est encore. Mais ce qu'ajoute la duègne n'est pas moins plaisant (si l'on admet le genre) : il ne serait pas juste, d'après elle, qu'en échange de deux, trois, mettons quatre chansons, elles s'exposent à perdre «tanta virginidad como aquí se encierra». Et la négresse Guiomar, dans son jargon, donne le mot de la situation : «qu'il jure tout ce qu'il voudra, une fois entré, il oubliera tout», et c'est évidemment ce que pense *in petto* la duègne.

Tout cela est, j'avoue, de la grosse et grossière bouffonnerie (libre au lecteur de faire la grimace!); et cela continue avec l'*obligación guarantigia* que Loaysa débite sur un ton impressionnant, très digne des moments les plus solennels de Don Quichotte,

... por la intemerata *eficacia*, donde más santa y largamente se contiene, y por las entradas y salidas del santo Líbano monte, y por todo aquello que en su proemio encierra la verdadera historia de Carlomagno, con la muerte del gigante Fierabrás...

Pas plus que ce par quoi il jure, ce qu'il jure ne peut d'ailleurs le compromettre, puisqu'il s'engage seulement à considérer ce qu'il pourra faire contre l'ordre de ces dames, «comme nul, non fait et non valable». Après cela, il n'y a plus, n'est-ce pas? qu'à le laisser entrer [14].

Notons que Léonora n'a pas assisté à la cérémonie : l'auteur n'a pas voulu la mêler à ces sottises, c'eût été la rabaisser. Elle

14. «Con sólo lo jurado podías entrar en la misma sima de Cabra» lui déclare une des *doncellas* dans la 2e rédaction. Je regrette d'être encore incrédule quand M. Rodriguez Marín (*El Loaysa...*, p. 311) voit là une allusion à la charge du *jurado* exercée par le père d'Alonso. Je suis d'ailleurs bien confus de me montrer si rétif.

se contente du rapport qu'on lui fait sur les serments prêtés, et elle se félicite de les avoir exigés; ce qui est, par contre, une jolie et fine surcharge à la charge elle-même. C'est la duègne qui les a reçus, et c'est une des *doncellas* qui les a déclarés capables d'attendrir les pierres. La vraisemblance et une certaine bienséance relative, conditions du vrai comique, n'ont donc pas souffert.

Pour corser encore, un incident : la négresse Guiomar, à son grand désespoir chargée par Léonora de la remplacer pour la surveillance du dormeur, se venge à sa manière par une fausse alerte, et tout ce monde s'égaille, affolé, jusqu'à ce que la duègne, allant à pas de loup s'assurer de la chose, revienne à la course en relevant ses jupes, pour tranquilliser sa maîtresse, seule restée là; les servantes alors se risquent une à une pour voir ce qui en est. Je parlais de vaudeville tout à l'heure. N'est-ce pas un film américain qui passe sous nos yeux, avec ses trémoussements et ses gambades?

Non, pas tout à fait, car ce ne sont pas seulement la trame et les péripéties qui mettent ici l'imagination en joie, c'est aussi la manière même de raconter, c'est le style, c'est l'esprit qui par instants donne l'impression d'un feu d'artifice. Là est la grande magie de Cervantes : cette profusion de sous-entendus, de malices, à chaque page, par moments à chaque phrase; des quantités de mots drôles, d'expressions trouvées, qu'il faut naturellement goûter dans ce castillan appris à Séville. Pour dire que Léonora trouvait Loaysa mieux fait que son mari : « Le *iba pareciendo* de mejor talle que su velado »; la progression marquée par *iba pareciendo* est bien difficile à rendre en français; le mot *velado* est charmant ici, pour *marido*. A deux reprises, les femmes de Léonora sont comparées à des colombes, et cela de la façon la plus naturelle et la mieux appropriée : « Vint la nuit, et la troupe de colombes accourut à l'appeau (*reclamo*) de la guitare »; et quand Guiomar donne sa fausse alerte aux danseuses, c'est la comparaison vraiment homérique, bien que très moderne par un détail, avec la troupe de colombes qui mange tranquillement dans les champs les semences, et qui, au crépitement furieux de l'escopette, s'effraie, se

soulève et sans plus penser à la nourriture, confuse, affolée, traverse les airs... La phrase elle-même paraît se soulever et planer, majestueuse :

Quien a visto banda de palomas estar comiendo en el campo sin miedo lo que ajenas manos sembraron, que al furioso estrépito de la disparada escopeta, confusa y atónita cruza por los aires, tal se imagine que quedó la banda y corro de las bailadoras, pasmosas y temerosas, oyendo la no esperada nueva que Guiomar había traído... (p. 151).

La comparaison est revenue, et tout aussi à propos, à l'esprit de Cervantes, dans *Rinconete y Cortadillo*, pour décrire l'effroi des sujets de Monipodio dans une circonstance fort analogue :

...todos, cuál por una y cuál por otra parte, desaparecieron, subiéndose a las azoteas y tejados, para escaparse y pasar por ellas a otra calle. Nunca disparado arcabuz a deshora, ni trueno repentino, espantó así a banda de descuidadas palomas como puso en alboroto y espanto a toda aquella recogida compañía y buena gente la nueva de la venida del alcalde de la Justicia.

L'image, notons-le bien, n'est pas seulement jolie, gracieuse, poétique; elle est juste, merveilleusement adaptée, expressive. Ne l'est-elle pas encore lorsque Carrizales se compare au ver à soie qui fabrique lui-même la maison où il doit mourir (p. 167)? Rappelons-nous comment sainte Thérèse, de son côté, comparait au ver à soie l'âme qui doit mourir à elle-même pour vivre en Dieu [15].

On peut prévoir qu'il coûtera peu d'efforts à un tel écrivain pour s'élever bien au-dessus des fantaisies dont il vient d'amuser le lecteur; et bien que nous arrivions au drame tout à coup, avec la chute de Léonora et le réveil (réel cette fois) du vieux mari, le ton va remonter bien vite, pour toucher au tragique et au sublime, ou peu s'en faut, dans l'aveu de l'erreur et dans le renoncement. Pareil mélange de plaisant et de sévère, de grotesque et de grand, est bien sans conteste dans la norme de la *comedia* espagnole; mais je doute qu'il y ait jamais été réalisé avec une telle virtuosité, et une tension aussi forte des deux côtés, le comique y étant généralement accessoire quand la

15. Voir G. Etchegoyen, *L'Amour divin*, p. 341-345.

fin est une catastrophe. Ici, bien que la solution où l'on court et où la logique nous mène, soit pénible et réellement catastrophique, le comique n'en est pas moins l'élément essentiel et même caractéristique. Un sujet triste traité gaiement aussi longtemps que faire se peut, voilà ce qu'est cette nouvelle, plutôt, je crois, qu'un sujet gai terminé tristement.

Surtout, on sent que l'auteur s'intéresse à ses personnages. Ce ne sont pas pour lui des caricatures, des grotesques, ni des personnages imaginaires, mais des êtres bien vivants, des amis qu'il connaît bien, et dont le sort l'inquiète et l'attriste. Il nous tient longuement au chevet de Carrizales moribond et nous apitoye sur sa destinée pourtant ridicule et méritée [16]. Il se passionne pour l'histoire qu'il raconte. Nous l'avons vu interpeller le lecteur [17]; pour un peu il interpellerait les personnages, et c'est bien ce qu'il est tenté de faire pour Carrizales :

> Bueno fuera en esta sazón preguntar a Carrizales, a no saber que dormía... Pero ya queda dicho que no había para que preguntárselo, porque dormía más de aquello que fuera menester... (p. 157).

Il ne s'en privera pas avec le Curieux mal avisé, qui ne s'endort que moralement; mais alors le ton général du récit permettra cette prosopopée. Ici, le mode est franchement comique, jusqu'aux approches du dénouement, et c'est avec humour et désinvolture qu'il se contente d'indiquer son intention, déclarant qu'il ne vaut pas la peine de la mettre à exécution, puisque le personnage intéressé dort, et dort plus que de raison.

Tant de verve étourdissante ne doit pas nous faire négliger cette merveille qu'est la psychologie de ce mari jaloux, et la leçon qui en découle.

Sans préparation, sans donner de raisons, sans explications d'aucune sorte, après nous avoir donné à entendre que ce célibataire restera célibataire, que c'est bien réfléchi, bien pesé, on nous annonce son mariage : pareil revirement n'est pas rare, et nous sentons, sans commentaires préalables, combien

16. « Sólo la pluma de Cervantes ahondando en la psicología de *El Celoso*, al par que trazaba su retrato exterior, pudo hacer de aquel hombre viejo, feo y engañado, no una figura de burla y de escarnio, sino de compasión y melancolía.» (Icaza, *De cómo... « la Tía fingida » no es de Cervantes*, p. 240.)

17. Voir plus haut, p. 36.

la volte-face de Carrizales est en somme vraisemblable, quoique absurde.

Au moins prendra-t-il une femme d'un âge raisonnable? Non pas! Avec une enfant de treize ou quatorze ans!

La folie pure! Le défi au bon sens! Mais l'homme s'est dit : « C'est une enfant; je la formerai. C'est une cire molle; je lui mettrai l'empreinte qu'il faut. Elle ne connaît rien du monde. D'où lui viendrait la tentation, si je l'enferme dans un nid bien coquet, bien chaud, bien fermé à tous les vents? »

Il a donc construit, non pas une maison (il n'a eu qu'à l'acheter), mais un rêve, un rêve impossible, et c'est là qu'est sa faute. Il a voulu vivre contrairement aux possibilités naturelles et en même temps aux habitudes, aux idées reçues, aux possibilités sociales, une vie à lui, faite pour lui et par lui. Il n'a pas prévu la fissure : le trou, l'*agujero;* ni la musique; ni la manie de son nègre eunuque; ni la frénésie qui fera vibrer toutes les femelles qui entourent sa femme; ni le désir qui naîtra au cœur de sa femme elle-même. Il n'a rien prévu.

En se mariant, Anselme, lui, n'a fait qu'une chose très naturelle : il a épousé une jeune fille dont il s'est épris. C'est après le mariage que, pour lui, la folie commence. Pour Carrizales, c'est après avoir bien compris, avec un grand bon sens, que ce serait folie de se marier, c'est quand il est décidé à ne pas le faire qu'il le fait. Le hasard l'a fait passer dans une rue, etc.[18] Celui qui écrit cela connaissait la nature humaine; il savait ce qu'est la volonté chez un homme.

Notez que son personnage est précisément un homme de volonté. Il n'y a qu'à le voir agir, préparer sa vie nouvelle, sa maison et son train de maison, sans rien laisser au hasard, sans précipitation. C'est un homme de volonté, comme son frère Cañizares, comme son cousin Anselmo, comme Don Quichotte lui-même. Ce n'est d'ailleurs pas non plus l'intelligence qui lui manque, ni la pénétration, ni la facilité discursive, non plus qu'à Anselmo et à Don Quichotte. Mais il ne sait pas plus qu'eux se rendre compte des conditions de la vie; il ignore

18. « Y estando resuelto en esto y no lo estando en lo que había de hacer de su vida, quiso su suerte que pasando un día por la calle... »

comme eux la vraie réalité; il n'est qu'un fantaisiste, qu'un constructeur, qu'un idéologue; il a une myopie qui ne lui permet pas de voir la paille de l'acier [19]. Cela, c'est sa mort, comme pour Anselmo. M. A. Castro a très bien vu cette « manera cervantina de poner systemáticamente término a las vidas de quienes han cometido un fundamental disparate ». (*El pensamiento de C.*, p. 128; cf. p. 352). Si Cañizares en réchappe, c'est au prix de la plus grotesque épreuve, et c'est parce que l'*entremés*, écho direct des vieux contes et d'esprit populaire, doit être comique et non tragique. Don Quichotte, lui, ne mérite pas la mort, parce que sa folie ne heurte pas la nature [20] Il est dans les nuages, soit; mais ce n'est pas un crime, ni même une « faute lourde » que de s'éprendre d'une maritorne et de la traiter en princesse. C'est un crime, ou c'est une « faute lourde » de violer les lois naturelles. Et ces lois naturelles, ce sont celles qui dérivent des conditions mêmes de la vie et que l'expérience et le bon sens nous enseignent. Voilà ce qu'il faut comprendre. La volonté ne peut rien là-contre. Elle ne peut que précipiter l'issue fatale.

Voilà donc, dans cette simple nouvelle, une inattendue leçon pour l'intelligence et la volonté, et en même temps pour l'orgueil humain : ne pas aller, ne pas vouloir aller contre les lois qu'a fixées la Nature, la Providence, Dieu, quel que soit le nom, lois que nous devons connaître par l'usage du simple bon sens et de l'expérience, et que nous connaîtrons à nos dépens si nous persistons à les transgresser.

IV

El curioso impertinente.

Ce n'est pas le comique qui caractérise précisément *El curioso impertinente*.

Non point qu'il soit absent ni qu'il manque de sel : quelle situation plus plaisante que celle de cet homme qui, par pure

19. Voyez *La paille dans l'acier* de Marcel Prévost.
20. Je ne pense pas, en effet, comme M. A. Castro sur ce point. La mort de D. Quichotte n'est pas une conséquence de sa folie. C'est pour éviter la concurrence d'un autre Avellaneda, et aussi parce qu'il fallait bien en finir.

complaisance pour un ami, fait la cour, ou feint de faire la cour à la femme de celui-ci, et qui, pour commencer, appuie son coude sur le bras du siège, met sa joue dans sa main ouverte, et, après s'être excusé de ce mauvais procédé, déclare qu'il veut se reposer un peu en attendant le retour du mari? C'est tout juste s'il n'accepte pas, comme le lui propose la dame, de s'installer pour cela sur l'espèce de divan qu'on appelait l'*estrado* : il se contente de dormir sur sa chaise. Et les séances continuent ainsi, même après que le mari l'a contraint à accepter quatre mille écus pour livrer le grand assaut en tentant la cupidité féminine, si bien qu'un jour Anselmo ayant regardé par la serrure s'aperçoit qu'en une demi-heure Lotario n'a pas dit un mot à Camila!

Il y a même là une jolie comédie, qu'on voit très bien à la scène, le bon Lotario jouant un jeu très fin et le pauvre Anselmo faisant figure de maniaque, un peu à la manière d'Alceste; le premier expliquant à l'autre ce qu'a été la première séance, et comment, à l'instar de l'ange des ténèbres, ainsi qu'il dit lui-même, il s'est présenté sous les apparences d'un ange de lumières pour gagner la confiance et la bonne volonté; ou encore, essayant de lui faire croire que Camila est décidément intraitable et inaccessible aux cadeaux comme aux discours, alors que Anselmo sait déjà à quoi s'en tenir sur l'attitude de son ami. Comique, évidemment, tout cela, mais d'une façon si discrète! Il y faudrait surtout une mimique montant toutes les gammes de l'ahurissement, sans gestes et par de si simples jeux de physionomie, par exemple pour marquer la stupéfaction de Lotario lorsque Anselmo lui a fait part de son désir :

... Y viendo que no decía más, después que le estudo mirando y a buen espacio, como si mirara *otra cosa* que jamás hubiera visto, que le causara admiración y espanto, le dijo... (p. 182).

« Comme s'il regardait quelque chose qu'il n'aurait jamais vu. » Je crois bien!

Plutôt cruelle que comique est la scène où Lotario, devenu l'amant de Camila, déclare à Anselmo qu'il peut être satisfait de l'épreuve. Il faut voir les sous-entendus et comprendre l'in-

tention [1], derrière la métaphore à dessein ampoulée du discoureur :

Conténtate, Anselmo, y no quieras hacer más pruebas de las hechas [2]; y, pues a pie enjuto has pasado el mar de las dificultades y sospechas que de las mujeres suelen y pueden [3] tenerse, no quieras entrar de nuevo en el profundo piélago de nuevos inconvenientes, ni quieras hacer experiencia con otro piloto de la bondad y fortaleza del navío que el cielo te dió en suerte para que en él pasases la mar deste mundo; sino haz cuenta que estás ya en seguro puerto, y aférrate con las áncoras de la buena consideración, y déjate estar hasta que te vengan a pedir la deuda que no hay hidalguia humana que de pagarla se escuse.

Contentísimo quedó Anselmo de las razones de Lotario, y así se las creyó como si fueran dichas por algún oráculo; pero con todo eso, le rogó que no dejase la empresa, aunque no fuese más de por curiosidad y entretenimiento; aunque no se aprovechase de tan ahincadas diligencias como hasta entonces... (p. 79).

Qui ne reconnaît ici la *socarronería* du *Rinconete*, où est poussé jusqu'à la virtuosité cet art d'*engañar con la verdad*, vanté par Lope de Vega dans son *Arte nuevo de hacer comedias* (v. 319-326) [4].

Cette façon de tromper en disant la vérité, si courante dans le théâtre espagnol, et dont nous avons noté un exemple assez scabreux dans *El viejo celoso*, Cervantes l'a exploitée ici à fond tout comme s'il s'agissait d'une *comedia*, et l'on a comme l'impression d'une scène esquissée pour être mise en dialogue. On voit Anselmo priant Lotario d'écrire des vers en l'honneur de Camila, qui sera désignée par le nom de Clori, et proposant, non seulement de les écrire lui-même, mais de dire à sa femme que cette Clori désigne une dame dont Lotario est amoureux, ce qui pourrait jouer un mauvais tour à Lotario en le brouillant avec Camila, si celle-ci n'était mise au courant par son ami; de sorte que le pauvre Anselmo

... iba añadiendo eslabón a eslabón à la cadena con que se enla-

1. Ce qu'on n'a pas toujours fait. Voir la note 5 de la p. 74 de Rodriguez Marín, qui relève une bévue de Cortejón.
2. Il ne tient pas à ce que le mari s'adresse à d'autres pour renouveler l'épreuve.
3. Il en sait quelque chose !
4. Voir le commentaire de Morel-Fatio dans son édition (*Bull. hisp.*, 1901, p. 402).

zaba y trababa su deshonra, pues cuanto más Lotario le deshonraba, entonces le decía que estaba más honrado... (p. 80).

Nous trouvons donc dans cette nouvelle les éléments d'une comédie, tout comme dans telle nouvelle de Lope de Vega, *La prudente venganza*[5]. Nous y trouvons jusqu'à une sorte de petit hors-d'œuvre, l'esquisse d'une petite scène à effet, dont Lope de Vega a donné une jolie réplique dans *Peribáñez y el Comendador de Ocaña*[6], et que constitue l' *a b c* des amoureux[7]. Cela, sans même faire entrer en ligne de compte un imbroglio final sur lequel nous reviendrons tout à l'heure et dont il est douteux que Cervantes ait prétendu faire quelque chose de comique. On peut presque dire que cette nouvelle est l'argument tout préparé d'une *comedia*, et tout divisé : 1er acte, l'exposition et le *cortejo* simulé; 2e la chute; 3e l'imbroglio en question. Il se trouve que l'auteur a divisé en trois morceaux son récit, les répartissant entre trois chapitres; et ces morceaux correspondent respectivement, au moins les deux derniers, aux actes supposés. Entre le 1er et le 2e il a préféré couper, sans doute pour piquer la curiosité, juste avant le texte de la lettre que Camila inquiète envoie à son mari pour le mettre en garde. En coupant après cette lettre et la réponse d'Anselmo, la division serait parfaite. Bref, avec des dialogues où les personnages, selon les habitudes du théâtre d'alors, exposent avec ampleur leurs raisons et leurs sentiments, on soutiendrait volontiers que Cervantes pensait à une comédie, lorsqu'il rédigeait sa nouvelle[8].

Il est visible, au demeurant, que Cervantes a beaucoup moins cherché l'effet comique dans cette nouvelle que dans *El celoso extremeño*. Aussi bien le problème posé par lui comportait-il plus de gravité. Il s'agissait d'une femme placée non plus entre

5. Voir *Bull. hisp.*, 1926, p. 325.

6. Rapprochement noté par M. Rodriguez Marín, p. 84, n. 7.

7. Parodie des Alphabets composés en grand nombre, depuis ceux de Francisco de Osuna, pour l'édification des chrétiens. Cf. Miguel-Angel, *Rev. de Archivos*, 1914, et E. Allison Peers, *Studies of the Spanish mystics*, p. 83.

Je ne crois pas, cependant, du tout que Cervantes, pas plus que Lope de Vega, ait eu une intention impie, — pas plus que celui qui composerait aujourd'hui le « catéchisme » ou les « Dix Commandements des amoureux ».

8. On sait que Guillen de Castro en a tiré une comédie à laquelle il a donné le même titre. Cf. la note de M. Rodriguez Marín, p. 57, n. 2.

un trop vieux mari et un séducteur quelconque, volontairement quelconque, mais entre un mari qu'elle aime et l'ami de son mari. Il ne s'agissait plus de refaçonner une de ces moralités léguées par le Moyen-Age, où le mari est berné par le premier godelureau venu, mais de pousser une étude délicate où les personnages étaient supposés, en principe et au début, aussi vertueux, aussi nobles, aussi purs d'instinct et de volonté que peuvent l'être deux hommes et une femme d'élite : un peu l'atmosphère de la *Doña Luz* de Juan Valera. Deux amis dignes l'un de l'autre par la délicatesse des sentiments; une femme « honesta, honrada, recogida y desinteresada ». Il s'agit de montrer le désastre moral causé par une curiosité imprudente, maladroite et maladive. A coup sûr, Cervantes était capable de traiter un tel sujet sur le mode comique. Il ne l'a pas fait ou ne l'a fait qu'avec une grande discrétion; sans doute parce que c'eût été nuire à l'effet cherché. Nul inconvénient à le faire dans *El celoso extremeño* : le mari n'y est pas présenté comme autre chose qu'un parfait égoïste, dont seule la confession atténue les torts et corrige l'erreur; la femme est une honnête fille, sans plus, surtout sans personnalité, ni volonté. Ici la donnée même du thème exige le maximum de valeur morale chez chacun des protagonistes. Et il faut ce maximum pour qu'il vaille la peine de faire une démonstration. Car si le mari, la femme et l'ami ne sont point des êtres humainement parfaits, il y aura trop de chances pour qu'une chute s'ensuive fatalement. C'est trop connu, trop *couru*, comme on dit. Ce qu'il vaut la peine de démontrer, c'est que, même si l'on met toutes les conditions de moralité dans ce jeu à trois, il ne peut en sortir que confusion, mensonge et crime, et que ces trois êtres seront dévalorisés, dégradés; que, par conséquent, la prudence la plus élémentaire interdit de tenter l'aventure, de réaliser l'épreuve, de vérifier ce à quoi il vaut mieux tout bonnement croire : la vertu *inconditionnelle* d'une honnête femme.

Ce qui est le conseil rappelé par Don Quichotte :

Opinión fué de no sé qué sabio que no había en todo el mundo sino una sola mujer buena, y daba por consejo que cada uno pen-

sase y creyese que aquella sola buena era la suya, y así viviría contento. (II, 22, t. IV, p. 443.)

Donc point de nègre, de négresses, de duègne excitable; point de musique ni de musicien séducteur. Il y aura bien, pour amener le dénouement, une intrigue, mais une vulgaire, bien vulgaire intrigue de servante : histoire de bonne dont la vulgarité même donnera un air plus vrai, une ambiance plus réelle à l'intrigue principale, et en même temps plus de vigueur à la conclusion, puisqu'elle ravalera nos héros, si beaux naguère, au rang de la domesticité en la mêlant à ses drames de couloirs et d'office. Il y aura, pour finir, ce qu'on appelle une « comédie », celle que Camila, pour sauver la situation, jouera à son stupide mari, farce infâme qu'on s'étonnerait à bon droit de voir si complaisamment développer par Cervantes, si l'on n'était amené à supposer que le but de l'auteur était de montrer à quelle ignominie, par la faute du mari, était descendue la femme. Ce n'est certes point ce qu'on préférera, ni même louera sans réserve dans le récit : c'est d'abord un peu long, un peu compliqué. Mais ce n'est pas inutile, car il faut y voir la conséquence de la faute commise, la conclusion, la moralité du récit : l'avilissement suprême de la femme et de l'ami, sans tragédie, sans drame; rien qu'une pauvre comédie d'alcôve avec un peu de sang, une piqûre que se fait une simulatrice pour se tirer d'un mauvais pas. Et peu s'en faut que nous ne nous détournions avec dégoût, surtout quand nous voyons l'ami admirer la « sagacidad, prudencia y mucha discreción » de sa trop habile complice.

Le vrai comique est dans la situation même qu'a voulue et créée le mari, dans l'intrigue nouée par lui, dans l'illusion où il est que, en recourant à son ami pour cette expérience, il ne risque rien, après tout, car son ami saura s'arrêter à temps. Mesurez la façon dont cela est dit :

Y muéveme, entre otras cosas a fiar de ti esta tan árdua empresa el ver que si de ti es vencida Camila, no ha de llegar el vencimiento a todo trance y rigor, sino a sólo tener por hecho lo que se ha de hacer, por buen respeto, y así, no quedaré yo ofendido más de con el deseo, y mi injuria quedará escondida en la virtud de tu silencio,

que bien sé que en lo que me tocare ha de ser eterno como el de la muerte.

Le comique tient donc, exactement, comme dans le *Don Quichotte*, à la conception même du héros, qui est non pas un fou, à proprement parler, ni, par ailleurs et en dehors du cas présent, un imbécile, mais un homme à idée fixe, un homme qui suit son idée, et par cela seul incapable de rectifier ses désirs d'après les suggestions du simple bon sens; d'autant plus qu'il a incontestablement une grande lucidité d'esprit, une pénétration, une logique, une faculté discursive à démonter les plus raisonnables. Anselmo et Don Quijote sont cousins germains, si bien qu'on peut vraiment trouver la nouvelle parfaitement adaptée au roman[9]. Dans l'une comme dans l'autre nous avons comme une étude sur les aberrations intellectuelles, comme nous en avons une dans *El celoso extremeño*, comme nous en avons une encore dans *El licenciado Vidriera*. Pourquoi Cervantes s'est-il complu à cette littérature qui confine avec l'observation scientifique du fou, avec la psychiatrie? Probablement parce qu'il a vu là une mine à exploiter, comme d'autres écrivains, d'aujourd'hui ou d'hier, ont exploité un filon heureux, découvert par leur génie ou par le hasard.

Ce qui, dans l'œuvre de Cervantes, et plus particulièrement dans la série consacrée aux maniaques, relie davantage le *Curioso impertinente* au *Don Quijote*, c'est précisément la logique et la faculté discursive. Don Quichotte a toujours raison, ayant toujours, pour le prouver quand besoin est, de ces arguments péremptoires auxquels il n'y a rien à répondre. Il semble qu'on entende quelque prédicateur. Que d'exemples à citer! La façon dont il discute (I, 37-38) sur les inconvénients respectifs de la vie militaire et de la vie universitaire n'est-elle pas merveilleuse d'habileté, de finesse et de bon sens? Par moments, on peut se demander si l'auteur n'a pas appris les secrets et les méthodes de cette entraînante et persuasive éloquence dans les traités de Louis de Grenade ou dans les *Nombres de Cristo* de Fray Luis de León. Serait-ce une parodie, un « A la

9. C'était l'idée de N. Díaz de Benjumea, acceptée par A. Castro (*El pensamiento de Cervantes*, p. 123) : : « Anselmo tiene notable analogía con D. Quijote ».

manière de... »? J'en doute, car comment supposer tant d'irrévérence, même quand le sujet traité est sérieux, comme lorsqu'il s'agit de comparer les mérites et les épreuves du soldat et de l'étudiant? En tout cas, jusque dans les moments où il déraille, Don Quichotte en impose. Que dire, quand il affirme que, pour lui, Maritorne est la plus belle des femmes, ou que les guerriers qu'il voit s'avancer ne sont nullement des moutons, ou que, s'il n'ose trancher par une *sentencia definitiva*[10] la question de l'*albarda* ou du *jaez*, il n'hésite pas entre la *bacía* et le *yelmo?* Il y a là comme une dislocation de l'entendement, partagé en deux zones, l'une obscure et l'autre lumineuse; et toujours, dans l'une comme dans l'autre zone, la même confiance en soi-même, et la même virtuosité, comme si l'auteur avait le dessein de montrer l'inanité du mécanisme intellectuel chez l'homme, en face de la vie et des réalités les plus simples, dans le cas du moindre détraquement ou déséquilibre mental. Dans ces *distinguo* où excelle Don Quichotte, nous retrouvons la dialectique des *razonamientos* d'un *letrado* du XVIe siècle, capable de faire blanc le noir et inversement; toute la rouerie des sophistes grecs s'y retrouve, mais avec cette particularité que le sophiste ici est de bonne foi.

Au surplus, déjà dans la *Galatea*, qui ne parut que deux ans après la *Perfecta casada*, ne voyons-nous pas tel personnage (Elicio, l. III, p. 194 du t. I de l'édition Bonilla-Schevill) s'expliquer savamment sur l'amour et le peu de mérite qu'il y a à aimer une belle femme? Cervantes donc déjà aimait ces dissertations subtiles, et il n'avait plus à en apprendre les secrets.

Anselmo, lui aussi, nous le voyons imperturbable dans son *razonamiento*, plein de finesse et d'à-propos, la repartie aisée, la démonstration subtile, évidente, sans réplique. Il est par là même et par là seul déjà plus intéressant et plus sympathique que le jaloux de l'autre nouvelle, qui, sauf sur le lit de mort, est un silencieux, un de ces hommes peu communicatifs qu'ins-

10. C'est l'expression dont se servent déjà les conciles espagnols. Celui de Tolède (en 400) porte une *sententia diffinitiva* contre Priscillien (appendice II du t. VII de l'*Espana sagrada*).

tinctivement l'on n'aime guère. Si l'on peut reprocher quelque chose à Anselmo, c'est précisément de trop se confier, de trop s'extérioriser; mais au moins on le connaît, on ne le redoute point. L'aveu, l'analyse qu'il fait de sa propre manie, cette façon d'indiquer lui-même le remède à son obsession, comme s'il s'agissait d'un autre malade, est peut-être l'élément le plus curieux de ce petit roman.

« Bien es verdad que está loco », déclare M. A. Castro (*El pensamiento de C.*, p. 127). Oui, pour le moment, occasionnellement, et uniquement sur le point qui fait l'objet de la nouvelle. Et c'est cette spécialisation de la folie que Cervantes a su comprendre et saisir sur le fait dans la série de productions (je dirais volontiers « études ») dont *El curioso impertinente* est comme un chapitre.

Mais Don Quichotte ne cherche qu'à démontrer son propre bon sens, qu'il sent mis en doute par son entourage. Anselmo veut de plus induire son ami à un acte ou à une série d'actes que celui-ci réprouve au nom de la morale et plus encore du bon sens. Aussi quelles précautions oratoires, quelle insistance, quelle astuce pour obtenir au moins une expérience qu'on arrêtera dès les premiers indices d'insuccès! Rien ne le démonte, lui non plus. Lorsque Lotario lui a clairement fait savoir à quel point son projet est dangereux et condamnable, il se retourne avec une souplesse réellement déconcertante. Eh bien, oui! il a tort; mais, il l'avoue, il est comme ces femmes malades qui ont la manie de manger de la terre, du plâtre, du charbon et des choses plus dégoûtantes encore et c'est pourquoi, pour lui comme pour elles, il faut recourir à un artifice, afin d'arriver à la guérison : pour lui, cet artifice consiste à donner un commencement d'exécution à son projet, de manière à calmer sa lubie. Le fou, le maniaque indiquant lui-même son remède! Que répondre? Et comment l'ami sûr et dévoué qu'est Lotario refuserait-il son concours? Le tout est de l'engager dans l'affaire; et après une première tentative, on lui en proposera une autre. Il ne s'agit que de commencer. Et quand il prendra son ami en flagrant délit de mensonge, quel triomphe! Quels reproches et quelle confusion pour le rétif séducteur! C'est

alors qu'on pourra lui faire honte de sa mauvaise volonté, lui forcer la main et frapper le grand coup, par une absence de huit jours. Astuce inconsciente de demi-fou, admirablement conçue, admirablement exposée! C'est là ce qu'il y a d'extraordinaire et de génial dans la nouvelle de Cervantes et en fait un petit chef-d'œuvre de psychologie auquel nous n'avons rien de comparable dans la littérature antérieure. Comme dans le *Celoso extremeño*, l'agencement est quelque chose d'étonnant. C'est une combinaison de chaînons, subtils et souples, dont la force réside dans l'observation et la vérité psychologiques.

De cette vérité, pourtant, Cervantes ne semble pas lui-même très sûr; il admet en tout cas que l'on en doute, et par une plaisante autocritique il encourage à le faire.

« Cette histoire, déclare le Curé, me semble bien; mais je ne puis me persuader qu'elle soit vraie; et si c'est une invention, l'auteur l'a mal inventée, car on ne peut imaginer qu'il y ait un mari assez sot pour vouloir tenter une expérience aussi coûteuse. » S'il en était ainsi, l'intérêt de l'histoire serait bien infime. Mais Cervantes a eu soin d'en certifier l'authenticité en la rattachant à un événement historique : l'un des héros, affirme-t-il, mourut dans une bataille que livra Monsieur de Lautrec au grand capitaine Gonzalve de Cordoue. Quoi qu'il en soit de l'exactitude de ce fait en lui-même, notre auteur a évidemment tenu à répondre d'avance à l'opinion du Curé : mais si! c'est très possible, et la preuve, c'est que le pauvre Lotario a été tué en telle et telle circonstance. La caution vaut ce qu'on voudra, et Cervantes ne cherche pas à en imposer autrement. Il veut seulement laisser une impression de réalité. Et s'il fait intervenir le Curé, s'il relate sa réflexion sceptique, c'est qu'il se plaît à ces mouvements contraires qui déroutent le lecteur et le forcent à juger par lui-même sans lui imposer de conclusion définitive. Il a même la coquetterie de laisser le dernier mot au Curé, qui n'a pas l'air de prendre tout cela au sérieux et qui, s'il ne paraît pas trop dédaigner la façon de conter, fait en somme toutes réserves sur la vraisemblance et l'invention. « S'il s'agissait d'un galant et de sa dame, passe encore, mais entre mari et femme! »

Distinction subtile! Le Curé admet donc comme possible qu'un amant cherche à éprouver la fidélité de sa maîtresse : ce sont là jeux d'amour. Mais que le mari joue avec son honneur, voilà qui confine à l'impossible (« tiene algo del imposible »)! Or c'est là précisément le cas (*el caso*) envisagé par Cervantes, et par là même la question posée touche au problème si volontiers agité dans la *comedia* espagnole; c'est un des nombreux *casos* que se plurent à imaginer et à traiter Lope de Vega et ses contemporains ou successeurs, touchant l'honneur marital. Il ne s'agit pas d'un roman comme les autres : l'amour n'y est qu'au second plan; il n'y joue même qu'un rôle fâcheux, contraint au début et répugnant à la fin. Mais là précisément est l'originalité, aujourd'hui encore, de cette nouvelle. Ici, le mari et l'amant ne sont pas en lutte. C'est la femme qui se trouve avoir à lutter contre l'un et l'autre. Ils se coalisent pour la tenter et pour la perdre. C'est une conjuration de l'amitié contre un cœur de femme, et c'est ce cœur de femme qui aujourd'hui nous intéresse, beaucoup plus que l'insanité du mari.

Quoi qu'en dise le Curé, il n'est pas tout à fait inimaginable qu'un mari commette l'indiscrétion de douter de sa femme et de la mettre à l'épreuve d'une manière ou d'une autre. La manière imaginée par Cervantes n'est qu'une des nombreuses manières possibles; et Cervantes l'a choisie parce qu'elle mettait en conflit l'amour et l'amitié, ce qui formait en soi un beau sujet, et, comme je l'ai dit, portait au maximum les garanties, les obstacles opposés à l'amour et abattus par lui.

La possibilité du cas est donc parfaitement admissible, et l'intérêt psychologique indéniable. Il n'en coûte pas au lecteur d'accepter les données, à part quelques réserves de principe. Et une fois ces données admises, quelle revanche en détail pour la vraisemblance si elle a eu à souffrir pour l'ensemble!

Mais nous arrivons à l'instant tout à fait psychologique : le retournement de la situation. Lotario, pris lui-même dans le piège où il sert d'appeau, est d'abord saisi d'admiration pour cette femme honnête et sage, pour cette femme si belle, si digne d'être aimée. Le pas est franchi. Il l'aime; et malgré ses

scrupules, il se met à lui faire la cour, s'échauffant, s'excitant d'autant plus qu'il sent plus de réserve, de froideur et de résistance. N'est-ce pas de la belle et grande comédie? N'est-ce pas d'une vérité criante? C'est là qu'est la charnière de l'intrigue, c'est là qu'est le moment réellement dramatique, avec la chute de la femme, second moment, conséquence du premier.

Première conclusion : l'amitié ne vaut pas contre l'amour. Deuxième conclusion : il n'y a pas de femme inconditionnellement honnête. Certes, ce ne sont pas des conclusions fermes comme en fournissent les démonstrations géométriques. Ce sont des conclusions d'expérience, de probabilité, comme peut en fournir la vie, et aussi le roman, image plus ou moins arbitraire, plus ou moins véridique de la vie, en opposition avec les idées abstraites et *a priori*. M. A. Castro l'a très bien vu (*El pensamiento de C.*) :

> El error de Anselmo es doble. Piensa que su mujer es un ser abstracto que guardará honestidad, sabiendo que él consiente en hacerla convivir con el amigo que la corteja... Erróneo es también es su concepto de la amistad : Lotario, obligado por Anselmo a decir amores a una dama bella y joven, ha de permanecer en el plano abstracto del respeto amistoso. La naturaleza vital sigue su camino, y Anselmo hace girar su mente en el vacío... (p. 127) [11].

Que dire du style? Il s'agit là de trois chapitres du *Don Quichotte* : il est clair que nous ne pouvons envisager ici une étude complète. Mais nous relèverons, comme nous avons fait pour *El celoso extremeño*, quelques traits notables. Nous avons constaté déjà la parenté d'Anselmo et de Don Quichotte comme discoureurs. Notons aussi la facilité entraînante avec laquelle Lotario s'exprime. Non seulement tous les arguments imaginables sont mis en valeur dans son discours, mais on y sent

11. Ce ne serait pas un hors-d'œuvre que de comparer ici avec la nouvelle de Cervantes la *comedia* du même titre que Guillén de Castro en a tirée (cf. H. Mérimée, *L'art dramatique à Valencia*, p. 588, et A. Castro, *Rev. Filo. Esp.*, 1916, p. 360), car les remaniements opérés par celui-ci ne sont peut-être pas tous dus aux nécessités scéniques. Mais c'en serait un que d'examiner ce que peut devoir à cette même nouvelle *El verdugo de su esposa* de Doña María de Zayas (rapprochement judicieusement indiqué par M. Rodriguez Marín, p. 26), car je ne me suis pas proposé de suivre la fortune et l'influence de *El curioso impertinente* à travers toute la littérature.

comme une onction sacerdotale. Qu'on dise si le passage qui commence par « Cuando Dios crió a nuestro primero padre... » et qui finit par « ...y sea tenido por deshonrado sin que él lo sepa » ne rappelle pas, même par la construction balancée et symétrique des phrases, telle page de *La perfecta casada!* Cervantes a-t-il plus ou moins consciemment imité le célèbre petit traité, paru en 1583 et réimprimé pour la sixième fois en 1603 [12]? Ou a-t-il simplement copié les prédicateurs, ce qui le mettait en fait dans le ton cérémonieusement familier adopté par le moine augustin? Je pencherais vers la première hypothèse, mais la seconde est par elle-même assez probable.

On remarquera, d'autre part, le pittoresque et la justesse de mainte image, de mainte expression rencontrée sans effort :

Vióse Lotario puesto en la estacada que su amigo deseaba, y con el enemigo delante, que pudiera vencer con sola su hermosura a un escuadrón de caballeros armados (p. 59).

Mais où les images jaillissent avec autant d'abondance que de grâce et d'appropriation, c'est dans le discours que Lotario tient à son ami pour le détourner de son absurde projet. Elles viennent comme autant d'arguments, avec cette force toute spéciale, pourtant si fragile au fond, que donne l'analogie apparente des êtres et des choses, et qui a fait le succès de la littérature des emblèmes. La femme est comparée successivement au diamant, qu'il serait bien imprudent de mettre à l'épreuve de l'enclume et du marteau; à l'hermine, dont le chasseur s'empare en l'acculant à de la boue qu'elle se refuse à franchir; à un miroir de cristal, que trouble la moindre haleine; aux reliques (*adorarlas y no tocarlas*); à un beau jardin dont le maître permet tout juste que le passant admire de loin et à travers les grilles les fleurs parfumées.

Combien l'image est expressive lorsque l'auteur montre le malheureux Anselmo allongeant chaînon à chaînon la chaîne de son déshonneur [13], ou lorsque, dans la même phrase, il

12. Il professe en tout cas une grande admiration pour Luis de León (*Galatea*, Caliope).

13. Voir plus haut, p. 51.

constate que l'estime du mari pour sa femme croissait en proportion de son déshonneur :

> ... todos los escalones que Camila bajaba hacia el centro de su menosprecio, los subía, en la opinión de su marido, hacia la cumbre de la virtud y de su buena fama (p. 80).

A chaque page, comme dans *El celoso extremeño,* des trouvailles de style, des mots plaisants que les commentateurs n'ont pas toujours su [14] apprécier ni même comprendre :

> Comenzó Lotario a descuidarse *con cuidado* de las idas en casa de Anselmo (p. 25) [15].

Il en est, nous l'avons vu, qui rappellent étonnamment Guevara.

Précisément parce que le sujet, et le ton par conséquent, étaient plus sévères que dans *El celoso extremeño*, le style semble plus riche d'humour, plus « pince sans rire », et davantage peut-être dans la note générale du *Don Quijote*. C'est, du reste, assez naturel, bien que rien ne prouve qu'il n'ait pas écrit la nouvelle avant le roman. C'est en rédigeant celle-là qu'il se serait fait la main. Aussi avait-elle sa place tout indiquée dans celui-ci, à côté de *El cautivo*, si différent à bien des égards.

V

Conclusion.

Les deux nouvelles *El celoso extremeño* et *El curioso impertinente* sont, jusqu'à un certain point, antithétiques par leur sujet. Dans l'une, Cervantes s'est proposé de démontrer que les précautions les plus minutieuses ne peuvent rien garantir; dans l'autre, s'il fait voir encore les dangers de la défiance exagérée, il indique non moins clairement la niaiserie d'un excès de confiance, car la morale de l'histoire est en somme que le mari eût bien fait d'accorder plus de crédit à sa femme et

14. M. Rodriguez Marín a su leur dire leur fait.
15. Voir la note de M. Rodriguez Marín.

moins à son ami. Les deux nouvelles se complètent donc : il faut les envisager ensemble pour savoir où l'auteur a voulu en venir; et il est clair que l'*entremés* ne peut en être séparé, mais ce n'est pas là qu'on peut s'attendre à y trouver le vrai Cervantes, vu le caractère nécessairement burlesque et outrancier du genre. Aussi, de même que nous avons réuni les trois œuvres pour en exposer les sources, en partie communes, réunissons-les maintenant pour en condenser les enseignements.

Outre qu'elles se complètent, ce qui fait la parenté la plus proche entre ces deux nouvelles, en face des autres nouvelles de Cervantes et de celles de Lope de Vega, c'est peut-être leur caractère pratique. Ce sont des moralités, et non pas des histoires. Ce sont des *casos*, des problèmes de morale en action. Ce sont des leçons. Elles ont cela de commun avec l'*entremés;* et ceci encore, que le sujet traité est le même : « la jalousie, ses inconvénients ».

Mais la jalousie est une passion aussi naturelle, aussi normale que l'amour, dont elle est comme un corollaire. Elle n'est pas quelque chose d'exceptionnel; elle n'est pas plus maladive, si elle est contenue, que l'amour lui-même. C'était indiscuté, en tout cas, au temps de Cervantes. « Donde hay amor hay celos », déclare Guillén de Castro[1]. Aussi n'est-ce pas à la jalousie, dans son essence, dans son droit, que s'en prend Cervantes. Il a seulement voulu montrer son inutilité pratique, par conséquent son ridicule[2]. La femme sera fidèle si elle veut; elle le voudra peut-être si elle aime, et encore! Car même si elle ne déteste pas son mari comme Lorenza, même si elle s'en accommode faute de mieux et de tentation comme Leonora,

1. Cité par H. Alpern dans son édition de *La tragedia por los celos*. C'est contre cet aphorisme que s'élève Bandello dans la nouvelle citée, p. 9.

2. Cette vérité psychologique, Cervantes l'a exprimée avec force et insistance dans la *Gitanilla*. Voici à ce sujet des citations que me communique M. Jean Sarrailh :

Preciosa dit à Andrés : « ... sepa que conmigo ha de andar siempre la libertad desenfadada, sin que la ahogue ni turbe la pesadumbre de los celos... y en el primero cargo en que quiero enteraros es en el de la confianza que habéis de hacer de mí, y mirad que los amantes que entran pidiendo celos o son simples o confiados » (éd. Lectura, p. 42); cf. ce qu'affirme le vieux gitane : « libres vivimos de la amarga pestilencia de los celos » (p. 69), et encore p. 90, 106.

Je rappellerai aussi l'épithète plaisante du l. III de la *Galatea* (t. I de l'édition Bonilla-Schevill, p. 183) : « el enfadoso lecho del celoso marido », et la résignation de Camacho.

même si elle l'aime comme Camila, elle peut en venir à aimer un autre homme, succomber tout au moins, même sans amour, comme Lorenza et la Leonora de la première rédaction. C'est au mari de savoir s'y prendre, et surtout de ne pas recourir à la violence des moyens externes, de ne pas provoquer d'une manière ou d'une autre l'occasion fatale. La compression (l'internement en est la forme la plus simple et la plus matérielle) ne vaut rien; la mise à l'épreuve ne vaut pas davantage. L'une comme l'autre est une erreur de psychologie, donc une sottise, et la sottise se paie, parce qu'elle va contre la loi qu'a établie la force des choses. Aussi bien Carrizales et Anselmo, au moment de mourir, prennent-ils sur eux toute la faute, ou du moins une bonne part. Celui-là veut prendre vengeance sur lui-même « como del más culpado en este delito »; celui-ci proclame que « no estaba ella obligada a hacer milagros ». C'est en somme par le fait de leur volonté mal dirigée, aveugle, qu'ils ont poussé au mal leurs femmes, qu'ils les ont amenées à l'oubli du devoir. Et pour l'une comme pour l'autre, la catastrophe vient des circonstances, « por la marcha fatal de los sucesos » dit avec raison M. A. Castro (*El pensamiento de C.*, p. 327). Pour l'une comme pour l'autre, elle serait inattendue, inexplicable sans toute la trame que l'auteur a tissée avec une logique presque cruelle :

> Leonora, se rindió, Leonora se engañó, y Leonora se perdió... (p. 156).
>
> Rindióse Camila; Camila se rindió... (p. 71).

C'est par la même exclamation[3] qu'il constate le fait que tout semblait rendre invraisemblable. Mais ces circonstances, qui les a créées, de part et d'autre, si ce n'est le mari? Et qui est donc en définitive responsable, et coupable, si ce n'est le mari?

On mesure par là toute la distance qui sépare ces deux productions de l'abondante série de celles (en particulier les *comedias*) où est traitée la question de l'honneur marital. Le point de vue est tout autre. Voyez la nouvelle *La prudente venganza*

3. M. Rodriguez Marín l'a noté, en commentant heureusement le passage du *Curioso impertinente*.

et la *comedia El médico de su honra* de Lope de Vega[4], *A secreto agravio secreta venganza* et *El médico de su honra* de Calderón. Le droit à la vengeance n'y est pas mis en question. Lope, dans la nouvelle que je viens de rappeler, a bien l'air de trouver le carnage excessif; mais c'est là une de ces réflexions *a parte* dont il sème plaisamment son récit : cela ne l'empêche pas de s'en donner à cœur joie, et aucun des complices et des témoins n'en réchappe. Calderón, au moins a su réduire le nombre des victimes, mais il va droit devant lui, sans s'apitoyer. Il s'agit de montrer un bel exemple, un cas bien historié, un plan bien agencé et bien exécuté de vengeance. Le thème était tout à fait dans le goût du public, et il a été repris sous diverses formes bien des fois.

C'est en songeant à l'éventualité de ces vengeances classiques, que M. A. Castro, au sujet de nos trois héroïnes et de la *Luisa* du *Persiles*, a pu écrire (*El pensamiento de C.*) :

> Todas esas mujeres infringen la fe jurada a sus esposos, y, por ello, nada les acontece... (p. 308).

A Doña Lorenza, il n'arrive rien, en effet; mais encore une fois il s'agit d'une farce. A Leonora, il n'arrive rien non plus, du moins de ce qui aurait pu lui arriver avec un autre mari, ou avec un autre auteur. Mais tout de même, elle se repent, jusque dans la seconde version, où elle se défend d'avoir rien commis d'irréparable; et elle se fait nonne après la mort de son mari. Quant à Camila, elle se réfugie aussi au couvent, et (il y a une nuance) elle y reçoit le voile quand elle apprend la mort, non de son mari, mais de son ami; enfin elle meurt bientôt de chagrin, châtiment dont seule est susceptible une âme délicate.

Cervantes a pris exactement et sans doute consciemment le contre-pied de ce qu'on pourrait appeler la morale dramatique d'alors, inévitablement tragique. C'est qu'il est réfractaire à l'idée de vengeance, même à l'idée de l'honneur marital,

4. Cf. mon article *Valeur littéraire des nouvelles de Lope de Vega*, dans le *Bull. hisp.*, 1926, n° 4.

telle qu'elle était conçue alors et littérairement exploitée. C'est ce qu'avait entrevu déjà Benjumea (p. 297) :

Parece como que en esta novela trata Cervantes de desterrar el fundamento de las ideas exageradas del honor, que recientemente preocupó la presunción hidalga de los españoles...

Inutile, au surplus, de revenir sur tout ce qu'a dit à ce sujet M. Castro dans ses deux articles de la *Revista de Filología española*, 1916, notamment p. 357 sq., puis dans *El pensamiento de C.*, p. 379 sq.[5].

Cervantes s'est-il souvenu du Christ disant à la femme adultère : « Je ne te condamne pas non plus; va-t'en, et ne pèche plus à l'avenir »? On ne peut s'empêcher de songer à cet enseignement quand on entend les paroles de pardon de Carrizales et d'Anselmo. Mais dans ses deux nouvelles, dont une est pourtant traitée sur le mode gai, Cervantes n'en punit pas moins la femme coupable. Seulement il ne la punit que par la honte, le regret et le remords. Les complices, eux aussi, sont punis : Loaysa, comme il le mérite, n'étant qu'un vaurien, par l'éloignement et le silence de sa victime; Lotario, infiniment plus intéressant et noble, par sa propre volonté qui l'éloigne de Camila et l'entraîne vers une mort glorieuse.

En somme, tout le monde reçoit son châtiment. Mais le plus châtié, c'est le mari; et directement, non point par incidence. C'est, en effet, lui qui est rendu le premier responsable, qui est le premier visé par Cervantes.

« Sagesse! prudence! » lui crie-t-il. L'homme enfreint-il ce précepte, si conforme à la loi grecque de la *mesure?* Il n'a plus qu'à disparaître, non pas par le suicide, comme le stoïcien

5. Je renverrai également aux p. 27-72 de l'introduction que M. W. L. Fichter a mise en tête de son édition de *El castigo del Discreto* de Lope de Vega (cf. plus haut, p. 19) et où sont passées en revue les *comedias inspirées* à ce poète par le thème de la vengeance lavant l'infortune ou le soupçon d'infortune conjugale. Sur une cinquantaine de *comedias* ayant trait au problème de l'honneur marital, Lope, nous dit M. Fichter, laisse la femme coupable impunie dans une dizaine de cas; et parmi ces pièces, il y en a une qui tourne à la farce, comme *El viejo celoso* de Cervantes, c'est *El cuerdo en su casa;* et *El castigo del discreto* présente le même caractère, la femme, qui du reste n'a péché qu'en désir et en intention, n'y recevant en somme qu'une volée et l'affaire se terminant en gaîté. Le pardon n'était point dans le programme des *comedias*, non plus que l'impunité pour la femme adultère : on comprend que tout cela ait paru à Lope peu *cortesano*.

(car Cervantes est chrétien), mais en vertu d'une sorte de condamnation implicite qui lui interdit de vivre désormais, sa faute étant contraire à l'ordre naturel. Il y a là une conception profonde qu'a très bien vue aussi M. A. Castro dans son beau livre *El pensamiento de C.* (p. 353), si souvent cité par moi. Mais ce qu'il faut noter encore, c'est que cette conception est surtout vraie parce qu'elle devrait l'être, car elle ne répond sans doute pas absolument à la réalité de tous les jours. C'est là le coup de pouce du marchand sur la balance; du moins, si Cervantes le donne, ce coup de pouce, c'est qu'il estime avoir fait bonne mesure, et que, s'il gagne indûment d'un côté, il perd du côté des conventions à respecter (l'interdiction du suicide par exemple). Au fond, il a raison. Il y a des conditions qui font la vie impossible, l'air irrespirable. Carrizales et Anselmo n'ont plus qu'à disparaître, d'une manière ou d'une autre.

Par application de la même mécanique distributive de sanctions, il est logique, sinon toujours vrai ou vérifiable, que le principal coupable, de même qu'il a poussé autrui à la faute, le pousse aussi dans la mort ou quelque chose d'équivalent. Si Loaysa disparaît tout bonnement, c'est qu'il n'est qu'un être sans signification ni valeur morale. Il n'a qu'à aller se faire pendre ailleurs. Lotario, qui est un homme de cœur, n'a plus, lui, qu'à aller se faire tuer, mais d'une mort qui rachète et qu'on envie. Leonora et Camila ne vivent plus que pour le ciel.

Ce n'est point par hasard, ni pour en finir d'une façon ou d'une autre, que Cervantes termine ainsi ses deux nouvelles. C'est qu'il a une façon à lui de comprendre les choses, et cette façon est loin d'être aussi banale qu'on pourrait le supposer. Elle dénote, elle implique un parti pris, un système, une philosophie peut-être.

Qu'est-elle, cette philosophie? C'est ce que M. Castro a expliqué, et je n'y reviens que pour souscrire, avec de légères réserves, à ce qu'il a dit. S'il est vrai, comme l'écrivait récemment au sujet du livre de M. Castro [6] M. Marcel Batailion, que

6. *Revue de littérature comparée*, 1928.

l'« aspiration à un christianisme intérieur... fut l'âme de l'érasmisme espagnol », que « le catholicisme, à l'époque du Concile de Trente, s'assimila une forte dose d'esprit réformateur » et « ne rejeta certes pas l'exigence érasmienne de ramener la conscience chrétienne vers le mystère central du christianisme », on peut affirmer que Cervantes représente bien ce courant. Il n'est pas nécessaire, pour cela, qu'il ait lu Erasme. Comme l'explique très bien encore M. Bataillon, « l'érasmisme ainsi entendu pénétra assez largement dans l'Espagne de Charles-Quint, pour que Cervantes ait pu en respirer quelque chose dans l'Espagne de Philippe II, où nul ne lisait plus Erasme ». Exactement comme on était jadis en France (et non pas seulement M. Homais) voltairien sans avoir lu Voltaire.

Cervantes, philosophe : ce n'est assurément qu'au sens très large qu'on peut lui accoler pareil titre. Mais il n'est pas exagéré de parler de la « pensée » de Cervantes, surtout si on ne la présente pas comme une pensée originale et toute personnelle, mais simplement une pensée vigoureuse et animatrice. Il s'agit, non d'une philosophie spéculative, mais d'une philosophie pratique, procédant d'une certaine vue sur le monde, d'une certaine compréhension de la loi morale : tout ce qu'on peut attendre d'un homme qui n'a d'autre prétention que d'écrire un roman, ou des nouvelles.

Peut-être, si cette philosophie coïncide avec celle des penseurs de la Renaissance, faut-il expliquer le fait non seulement par l'influence ambiante, directe ou non, de ces penseurs sur l'auteur du *Don Quichotte*, mais aussi par cette simple constatation que, comme eux, il pense par lui-même et procède par observation, par intuition personnelle, au lieu de s'en tenir à un dogme, ou à une morale établie. Quoi qu'il en soit, cette philosophie est caractérisée par un sens aigu de la vie, et de l'espèce d'équilibre qui rend celle-ci possible, mais qui n'est atteint qu'après des tâtonnements, des oscillations entre l'imaginaire et le réel.

Dans le domaine pratique, cette philosophie peut s'énoncer par l'adage antique : *In medio stat virtus*. Il faut être raisonnable, d'abord en se rendant compte de ce qui est réalisable;

puis en ayant confiance, sans niaiserie. C'est la leçon, bien simple, et en deux points, qui se dégage des deux nouvelles, bien clairement. L'*entremés* n'est que la mise en scène féroce et forcenée du premier point, que *El celoso extremeño* expose avec plus d'agrément et d'humanité. *El curioso impertinente* démontre l'autre point, beaucoup plus délicat et raffiné. Mais l'enseignement est plus élevé qu'il ne semble.

Ecoutons ce que, sur son lit de mort, déclare Carrizales : « On ne peut éviter par des prévisions humaines le châtiment que la volonté divine veut donner à ceux qui ne mettent pas entièrement en elle leurs désirs et leurs espérances. » C'est l'expression la plus nette de la *conformidad*. S'en remettre à Dieu, ou, comme nous disons, à la grâce de Dieu. Ne pas le faire expose à des conséquences où le chrétien voit un châtiment. Ainsi pour Cervantes, le manque de confiance en Dieu est une faute.

M. A. Castro, qui cite ce même passage (*El pensamiento de C.*, p. 354), le commente en note comme aboutissant à l'idée qu'il ne faut pas aller contre « el principio infinito que ordena y anima la vida natural ». Cette morale naturaliste est-elle opposée en fait à la morale chrétienne? Cervantes déclare, d'autre part, à propos de Camila (p. 72), qu'on ne triomphe de la passion amoureuse qu'en la fuyant, et qu'il faut éviter le corps à corps avec un si puissant adversaire, parce qu'il faut, pour vaincre ses forces humaines, des forces divines[7]. Il semble bien parler en chrétien ici; et ne serait-ce pas transposer, sinon défigurer sa pensée, que de voir là une pure concession aux croyances courantes ou une peu sincère formule verbale? Même en enlevant, comme le fait à coup sûr M. Castro, au mot hypocrisie tout sens fâcheux, je pense que pareille hypocrisie n'est pas imputable à notre auteur. On peut voir tout simplement dans ce passage comme dans le précédent la conviction profonde d'un sujet de Philippe II.

Je ne prétends pas, du reste, que ce soit au nom de la

7. « Ejemplo claro que nos muestra que sólo se vence la pasión amorosa con huilla, y que nadie se ha de poner a brazos con tan poderoso enemigo, porque es menester fuerzas divinas por vencer las suyas humanas » (p. 72).

morale chrétienne que Cervantes réprouve et châtie la conduite de Carrizales et celle d'Anselmo[8]. Il me semble même que, chrétiennement parlant, Carrizales n'est pas coupable. Il ne l'est, et Anselmo ne l'est surtout qu'en vertu des lois de la saine raison, dans la préoccupation où chacun peut être de se procurer le bonheur passager d'ici-bas, ce qui n'est pas forcément opposé à un christianisme bien compris. Mais, et en cela M. Castro est pleinement dans le vrai, le point de vue de Cervantes est autre que le point de vue purement chrétien; sans lui être opposé, me contenterai-je d'ajouter. Que les fautes entraînent d'elles-mêmes leur sanction, c'est une idée qui cadre avec la doctrine de l'Evangile; mais c'est une idée qui peut se concevoir en dehors de l'Evangile. Et la preuve, c'est qu'elle est familière aux anciens. Lorsque Œdipe se crève les yeux et se retranche ainsi du monde des vivants, que fait-il, sinon appliquer volontairement à lui-même ce principe d'inéluctable fatalité?

Au surplus, si quelque chose frappe dans la psychologie de ces femmes, c'est le peu de place que tient dans leur âme le scrupule religieux, pourtant si fort chez toute femme chrétienne. Peut-être au fond, Cervantes, en dehors des expériences terre à terre de sa vie, n'a-t-il pas connu réellement la femme de son temps et de son pays. Rien d'impossible à ce qu'il l'ait imaginée d'après ses lectures et d'après sa fantaisie, comme il a imaginé les héroïnes de sa Galatea : et au surplus n'est-ce pas le procédé habituel? En dehors de la confession (et encore!), l'homme n'a, pour connaître le cœur de la femme, que les occasions sentimentales, et comme il n'y a pas de science du particulier, que d'autre part il ne s'agit pas d'expériences *in vitro*, ni de modèle posant pour une étude d'académie, seul un Don Juan amateur de psychologie autant que de succès pourrait, tout en posant des jalons, prendre des notes et faire de la science. Autrement il n'y a que l'*a priori* ou l'intuition; et je suppose que tel fut le cas de Cervantes. Seulement il a eu l'intuition juste et claire.

8. « Pecados que para el católico serían venialísimos, son para nuestro autor merecedores de la extinción vital » (A. Castro, *El pens. de C.*, p. 358).

Peut-être aussi a-t-il fait abstraction de ce qu'il savait, au moins en ce qui concerne la conscience religieuse de la femme. En fait, nous sommes là en présence d'une de ces conventions comme il y en a de si impératives dans la vie mondaine. Prenons garde, en effet, que le scrupule religieux ne tient pas davantage de place dans la psychologie féminine de la *comedia*. Il semble que la femme y soit, si l'on peut dire, areligieuse (je n'invente pas le mot[9]). On y fait abstraction de son intimité de croyante, comme si ses sentiments et sa conduite n'y avaient ni racines ni aboutissants. C'est que sa moralité est censée reposer sur le seul sentiment de l'honneur. Postulat conventionnel en vérité; mais il faut bien le reconnaître : ni la *comedia* ni la *novela* ne relèvent des seules directives de la pure doctrine chrétienne. Elles s'alimentent surtout d'expérience et de fantaisie humaines. La pensée religieuse y reste inexprimée, ou ne se manifeste que par échappées, comme dans les deux ou trois phrases que nous avons relevées chez Cervantes.

Ramenée à ce niveau purement humain dans les trois œuvres que nous avons examinées, la moralité féminine comporte trois degrés différents. Dans l'*entremés*, la femme honnête est entraînée tout simplement par le démon de luxure, dont une entremetteuse se fait l'instrument et une fille perverse l'avocate. Dans *El celoso extremeño*, aussi bien selon la 1re rédaction que selon la 2e, elle a un rôle plus passif, et l'entraînement est dû en grande partie à l'ambiance et aux circonstances. Dans *El curioso impertinente*, elle se donne non plus pour le plaisir, mais pour faire plaisir.

Bien entendu, la jalousie du mari est dans les trois cas la cause déterminante.

Mais, après tout, le thème de la jalousie est-il bien le thème dominant dans ces trois œuvres de Cervantes? N'est-il pas secondaire par rapport au thème de la faiblesse féminine (et masculine à l'occasion) devant la tentation de luxure? Oui, c'est cette faiblesse foncière de la nature humaine, que, conforme en cela aux enseignements chrétiens, il a voulu montrer. Et

9. Il a été improvisé (c'est ce qui excuse sa formation hétéroclite) par un parlementaire.

par là même il se relie à toute la tradition du Moyen-Age. C'est visible dans *El viejo celoso;* ce l'est encore dans *El celoso extremeño;* et ce l'est aussi, à y regarder de près, dans *El curioso impertinente.* Benjumea écrivait avec raison (p. 297), dans sa langue parfois bizarrement imagée :

Bien da allí a entender (dans *El curioso impertinente*) con la libertad y en el *Celoso extremeño* con la opresión, que por todos los caminos se va a la Roma de la flaqueza humana, cuando ésta se halla bajo el imperio de tentaciones poderosas.

Pourquoi, lorsqu'il s'écrie : « Rindióse Camila; Camila se rindió... », ajoute-t-il : « pero ¿qué mucho, si la amistad de Lotario no quedó en pié? » si ce n'est parce qu'il croit (par une illusion à laquelle il semble tenir) l'amitié plus solide que l'amour, l'ami plus fidèle *a priori* que la femme? Il y a donc dans sa pensée, à l'égard de la femme, un vieux levain de scepticisme que n'a pas encore neutralisé l'idéalisme moderne. Mais là, encore une fois, qu'enseignait le christianisme, si ce n'est que, sans le frein religieux, il n'y a pas de force morale qui puisse empêcher l'accomplissement attrayant de la grande loi biologique?

Nous avons remarqué avec quelle incompréhensible inconséquence Carrizales se décidait en fin de compte au mariage le plus contre-indiqué pour lui. C'est aussi (pour ne pas parler de Lorenza, dont la psychologie est beaucoup plus rudimentaire), chez Leonora un peu, et chez Camila tout à fait une inconséquence que de succomber, si l'on s'en rapporte à ce qu'elles étaient avant la tentation. Cette inconséquence, Cervantes nous en explique les mobiles, les circonstances, mais non la raison profonde, qu'il nous laisse deviner : l'inclination naturelle à l'amour, pour laquelle il n'y a pas d'obstacle humain. Mais il suffit de voir l'insensibilité de Zoraida, l'héroïne du *Cautivo*, vis-à-vis de son père, quand elle l'abandonne sur une plage déserte :

Alá sabe bien que no pude hacer otra cosa que la que he hecho, y que estos cristianos no deben nada a mi voluntad, pues aunque quisiera no venir con ellos y quedarme en casa, me fuera imposible,

según la priesa que me daba mi alma a poner por obra esta que a mí me parece tan buena como tú, padre amado, la juzgas por mala [10].

Cervantes était d'autant plus autorisé et à l'aise pour faire de cette femme une fille dénaturée, toute à sa passion, que nul scrupule religieux ne pouvait être censé la retenir; mais nous avons constaté que ce ne sont pas ces scrupules-là qui arrêtent ou retardent Camila et Leonora dans la glissante voie de l'adultère.

Chez Zoraida, toutefois, il ne peut être question d'inconséquence, tandis que c'est précisément cette question qui fait l'intérêt psychologique dans les deux autres cas de Camila et de Leonora.

Ajoutez l'inconséquence de Lotario, qui, lui aussi, dément tout un passé d'amitié fidèle et sûre. Ce sont ces inconséquences, ce sont ces secousses imprévues, en apparence illogiques, qui donnent le plus l'impression de la vérité, de la vie, bien telle qu'elle est (pauvres de nous!), et qui constituent la moralité profonde de ces deux *novelas*, — à bon droit qualifiées d'*ejemplares* par leur génial auteur, puisque, comme dit Savj-Lopez de Lotario et de Camila (p. 136), et comme on peut le dire de Leonora, « ils ont péché pour notre édification ».

C'est par ce sentiment, en somme très chrétien, de la faiblesse humaine, que Cervantes se distinguerait de Molière, dont il se rapproche par la conception morale, conception qui, chez l'un comme chez l'autre, s'exprime avec une certaine indépendance à l'égard de la morale purement religieuse ou s'y surajoute.

Et c'est encore ce sentiment, ajouterai-je pour finir, qui fait de ces deux mêmes *novelas* de véritables romans modernes, ancêtres littéraires aussi bien d'une *Germinie Lacerteux* que d'une *Madame Bovary* [11].

Il ne s'agit pas seulement d'un bon conseil pratique pour les maris. Il s'agit de porter la lumière dans les tréfonds de

10. Tome III de la *Nueva edición* de Rodriguez Marín, p. 261.
11. On sait que la parenté de Flaubert avec Cervantes a frappé M. Ortega y Gasset (*Meditaciones del Quijote*, p. 190) et M Castro (p. 69, n. 2) comme Savj-Lopez.

l'âme humaine, enquête réaliste qui implique une acuité et une sincérité de vision tout à fait rares.

Mais, ce que ne sont guère nos romanciers réalistes, pas plus Flaubert que les Goncourt, Cervantes a su être amusant. La tradition vigoureuse des contes et l'exemple prestigieux de Boccace l'ont gardé de la morosité. C'est par là que ses deux nouvelles, malgré leurs tendances et leurs dénouements tragiques, sont bien sœurs de son *entremés*. Vérité, vérité cruelle; mais gaieté quand même; et vive la vie, en attendant la mort!

Comme Molière donc encore, Cervantes a su rire devant la sottise humaine. Mais, ce que n'a pu faire Molière, il est descendu de ses tréteaux; et alors nous le voyons pris de pitié pour ceux dont il dénonce la sottise, comme pour celles et ceux dont il met à nu la faiblesse. Peut-être avons-nous là le secret de la sympathie qu'il nous inspire : sous le conteur, nous trouvons un homme.

C'est l'homme, autant que l'artiste, que la comparaison de l'œuvre avec ses sources nous fait découvrir et admirer.

Puissent ces trop longues gloses y contribuer, ne fût-ce que parce que dès les premières pages on les aura mises de côté pour relire *El viejo celoso, El celoso extremeño, El curioso impertinente!* Gloses ou divagations, elles auraient servi à quelque chose.

GEORGES CIROT.

P.-S. — La *Macette* de Mathurin Régnier n'ayant paru qu'en 1612, je n'avais pas à en parler ici; voir pourtant l'édition donnée en 1900 (Société nouvelle de Librairie et d'Edition) par Ferdinand Brunot et plusieurs de ses élèves, et surtout l'introduction, au sujet des antécédents et des modèles de cete satire. J'ai également laissé de côté *Tirant le Blanc*, où pourtant Placer-de-mi-vida et la Viuda Reposada ont pu suggérer quelque chose à Cervantes : j'eusse été entraîné un peu loin peut-être.

LA CASA VELÁZQUEZ

L'inauguration de la Casa Velázquez a eu lieu le 20 novembre dernier. Cette cérémonie fut l'occasion de fêtes, au cours desquelles l'amitié franco-espagnole s'est affirmée avec un éclat exceptionnel. A ce plein succès, tout a contribué.

Et d'abord le temps, facteur important en pareil cas, semblait s'être mis aux ordres des organisateurs. A un début de novembre aigre et froid succéda le plus radieux des arrière-automnes. Les fêtes furent embellies par un ciel constamment sans nuage, une atmosphère tiède et dorée. La Casa Velázquez, qui dresse une façade de classique palais madrilène parmi les collines ocreuses couvertes de chênes verts et de pins, devant l'amphithéâtre bleu des *sierras*, prenait toute sa beauté, tout son sens, dans cette glorieuse lumière.

Ensuite, le nombre et la qualité des personnalités françaises qui répondirent à l'appel du Conseil d'administration. A défaut du Ministre de l'Instruction publique, empêché au dernier moment, notre gouvernement avait délégué M. Leygues, ministre de la Marine, assisté du maréchal Pétain et de M. Paul Léon, directeur des Beaux-Arts. Autour d'eux se trouvaient réunis les représentants des grands établissements scientifiques et artistiques des Universités, des comités de rapprochement franco-espagnol : au total, près de deux cents personnes (de nombreux délégués étaient accompagnés de leur famille), formant comme une ambassade extraordinaire, riche en noms illustres, et bien propres à montrer à nos amis espagnols que la France mesure toute l'importance de la nouvelle fondation. Quelques noms donneront une idée de cette variété : l'Académie des Beaux-Arts était représentée par son secrétaire perpétuel M. Widor, un des plus ardents promoteurs de la Casa Velázquez, par MM. Denys Puech et Girault; l'Académie des Inscriptions, par MM. Diehl et Radet; l'Académie des Sciences morales, par MM. Thamin et Tessier; l'Académie des Sciences, par MM. Sabatier et Lallemand; le Ministère des Affaires étrangères par M. Pila, chef du service des Œuvres françaises à l'étranger; l'Enseignement supérieur par M. l'inspecteur général Petit-Dutaillis, directeur de l'Office national des Universités, par M. Dion, secrétaire de l'Ecole normale supérieure, par MM. les pro-

fesseurs Martinenche (Paris), Plattard et Sarrailh (Poitiers), Bataillon (Bordeaux), et par des délégations importantes des deux Universités fondatrices de nos œuvres d'Espagne : Bordeaux, avec M. le recteur Dumas, M. le doyen Cirot, M. le doyen honoraire Radet, MM. les professeurs Chaîne, Ferradou, Guyot, Laumonier; Toulouse, avec M. le recteur Dresch, MM. les professeurs Sabatier et Boussagol. Le Comité de rapprochement franco-espagnol de Paris avait délégué son président, l'amiral Lacaze, son secrétaire, M. Marvaud, MM. Robert David, ancien sous-secrétaire d'Etat, Ledoux, Fourcade; celui de Bordeaux, le Dr Moure, président, MM. Alioth, secrétaire général, et Benoît. La ville de Paris avait envoyé une délégation de son Conseil municipal, conduite par M. Florent-Matter; celle de Bordeaux était représentée par MM. Quinsac, directeur de l'École des Beaux-Arts, Philippar, président des Messageries maritimes, Gounouilhou, directeur de la *Petite Gironde*. Citons encore M. le sénateur Humblot, M. André Fribourg, ancien député, M. Lefèvre, architecte de la Casa Velázquez, M. Réau, rédacteur en chef de la *Gazette des Beaux-Arts*, etc. Ce ne fut pas seulement de France que les visiteurs affluèrent : le gouvernement du Maroc tint à affirmer sa sympathie pour nos œuvres d'Espagne en déléguant M. Gotteland, directeur général de l'Enseignement, accompagné de MM. Lévi-Provençal, directeur, et Ricard, professeur de l'Institut des Hautes Etudes marocaines; du Portugal, étaient venus, avec M. Bourdon, directeur de l'Institut français, quelques-uns de nos plus fidèles amis portugais : MM. José de Figueiredo, directeur du Musée d'art ancien de Lisbonne, Vergilio Correia et Costa Lobo, professeurs à l'Université et à l'Institut de Coimbre.

Enfin la cordialité de l'accueil fait à nos compatriotes par l'Espagne rehaussa singulièrement l'éclat des fêtes. A côté des réceptions qui eurent lieu à la Casa Velázquez et de celles qu'offrit notre ambassadeur, M. le comte de Peretti (envers lequel nos œuvres d'Espagne et plus spécialement la Casa Velázquez ont contracté une si forte dette de reconnaissance), il y en eut une foule d'autres, organisées par le gouvernement espagnol, les corps constitués, les particuliers. Tous rivalisèrent d'attentions délicates envers nos représentants, les accueillant avec ce mélange de splendeur et de courtoise simplicité qui est la marque traditionnelle de l'hospitalité espagnole. Raconter en détail les fêtes et cérémonies diverses qui remplirent ces journées serait impossible ici; mais le simple résumé du programme est d'ailleurs assez suggestif :

Le mardi 20, à 11 h. 30, S. M. Alphonse XIII inaugurait la nouvelle maison de France, à laquelle il a témoigné, dès l'origine, le plus bienveillant intérêt : cérémonie très solennelle, où les habits verts de nos académiciens, les toges de nos professeurs se mariaient

aux uniformes chamarrés des hauts dignitaires espagnols et du Corps diplomatique.

Trois discours furent prononcés : discours de M. Pierre Paris, rappelant avec une émotion communicative la genèse de la Casa Velázquez et associant à la cérémonie du jour le souvenir de ses ouvriers disparus : Imbart de La Tour, l'architecte Chifflot; discours de M. Leygues, évoquant les multiples liens, passés et présents, qui rapprochent la civilisation de l'Espagne et de la France; discours du général Primo de Rivera, célébrant l'amitié franco-espagnole et souhaitant la bienvenue à la nouvelle institution.

L'inauguration fut suivie d'un déjeuner intime offert par Alphonse XIII aux représentants du gouvernement français; à l'issue du repas, le souverain tint à faire visiter lui-même à ses hôtes les grands appartements du palais. — Dans l'après-midi, thé chez le duc d'Albe, qui fit aux délégués français, avec une bonne grâce charmante, les honneurs du beau palais de Liria. — Le soir, le Roi et la famille royale voulurent bien revenir à la Casa Velázquez pour assister à un brillant concert, qui fit alterner des artistes de l'Opéra et de la Comédie-Française avec des chanteurs et guitaristes andalous.

La journée du 21 fut consacrée à Tolède : départ à 8 h. 30 dans des autocars gracieusement offerts par une grande marque française; réception à la Casa del Greco par le marquis de la Vega-Inclán, qui l'a aménagée avec un goût raffiné; visite de la cathédrale et de la ville sous la conduite du plus aimable et du mieux renseigné des guides, Angel Vegüe y Goldoni; déjeuner dans le cadre si « castizo » de la nouvelle *Hospedería toledana;* réception chez le comte de Romanones, au *Cigarral* de Buenavista sur le bord du Tage, en face de Tolède émergeant d'une brume dorée; tour classique des *cigarrales*, jusqu'à la Virgen del Valle où les excursionnistes admirèrent le plus splendide coucher de soleil qui se puisse imaginer sur la ville impériale. — Au retour à Madrid, réception au Cercle des Beaux-Arts avec un charmant spectacle de danses espagnoles; le soir, grande réception et nouvelle représentation théâtrale, à l'ambassade de France.

La journée du 22 commença par une excursion en autocar au splendide château de Manzanarès El Real, qui se dresse au pied du Guadarrama : ainsi les délégués français purent comparer les deux paysages si différents, au contact desquels s'élève Madrid — Déjeuner au Ministère d'Etat, offert par le gouvernement espagnol, au cours duquel les toasts les plus cordiaux furent échangés. — Visite aux terrains sur lesquels va s'élever la cité universitaire, réception à l'Université centrale, thé à l'ambassade avec concert d'œuvres de Maurice Ravel, exécutées par le maître lui-même et les artistes

qui l'accompagnaient dans sa tournée de concerts en Espagne. — Enfin, le 23, un banquet offert aux artistes français par le Ministre de l'Instruction publique clôturait dignement la série des fêtes.

On voit combien ce programme fut chargé et que rien ne manqua à sa variété comme à son agrément. Encore ce résumé reste-t-il forcément incomplet. D'autres réunions sympathiques se déroulèrent en marge du programme officiel. L'une au moins doit être rappelée ici : c'est le déjeuner offert, le 23, par D. Ramon Menéndez Pidal, et qui réunit aux hispanistes français de passage à Madrid quelques membres du *Centro de Estudios históricos*. Rien ne pouvait plus toucher nos universitaires que cette manifestation de sympathie qui leur permit de rencontrer dans une atmosphère tout intime et cordiale quelques-uns des plus éminents parmi les savants espagnols de notre époque. Et cette réunion, qui leur parut trop brève restera certainement parmi les meilleurs souvenirs de leur séjour à Madrid.

Telles furent ces fêtes mémorables, qui, différentes en cela de beaucoup d'autres fêtes, laissent quelque chose après elles. Désormais, en effet, la Casa Velázquez n'est plus un beau rêve; la persévérance infatigable de ses créateurs a trouvé sa récompense. L'œuvre nouvelle apparaît bien vivante; son installation matérielle se consolide; des bourses nouvelles rendront bientôt trop étroite la partie déjà construite; la vie collective des savants et des artistes qu'elle abrite s'organise dans une atmosphère de cordialité et d'entrain. On peut attendre dans un avenir prochain de beaux fruits de leur travail et de si heureux débuts encouragent à presser l'achèvement de cette vaste entreprise. A côté de l'Institut français qui reste, par sa situation au cœur de Madrid, le centre naturel de l'enseignement des choses de France et des échanges intellectuels franco-espagnols, la Casa Velázquez doit permettre à un nombre croissant de jeunes Français, choisis parmi l'élite, de s'imprégner profondément d'une civilisation dont la France reconnaîtra de plus en plus l'importance et la grandeur.

G.

BIBLIOGRAPHIE

Josep Gudiol i Cunill, *La Pintura mig-eval Catalana*, **volum I : Els Primitius. — Primera Part :** *La Pintura mural.* **Barcelone, S. Babra, 1927, in-8°, 638 pages, 232 figures.**

On sait l'intérêt vraiment unique que donne au musée de Barcelone la collection de fresques romanes qui y a été rassemblée et mise en sûreté au prix de longues et presque insurmontables difficultés. Lorsque ces œuvres se trouvaient encore exposées au vandalisme ou à la cupidité dans les rustiques églises de montagne où elles étaient restées presque intactes, l'Institut d'Études Catalanes avait attiré l'attention sur leur importance et leur valeur dans une série de remarquables publications. M. l'abbé Gudiol, le savant conservateur du Musée Épiscopal de Vich, consacre aujourd'hui à ces peintures murales un beau volume qui doit être le premier d'une série sur la peinture en Catalogne au Moyen-Age.

Après avoir brièvement résumé les origines de la peinture dans les pays de langue catalane, rappelé ce que l'on peut savoir sur la condition des peintres au Moyen-Age, et énuméré les documents relatifs à ceux de ces artistes catalans dont on connaît les noms, l'auteur étudie la tradition et la technique de la peinture murale; puis il décrit dans le plus long chapitre de ce premier volume les diverses œuvres qui en sont parvenues jusqu'à nous; et il indique enfin dans les deux derniers chapitres quels sont les thèmes iconographiques et les thèmes décoratifs que présentent les fresques romanes de Catalogne. L'illustration est abondante et bonne.

Il est à peine besoin de dire combien ce répertoire de peinture romane est précieux; et il serait utile de faire connaître de même les fresques médiévales plus ou moins récemment découvertes qui subsistent en France. Il n'y a pas dans l'Europe Occidentale d'ensemble comparable à celui que les églises des Pyrénées catalanes nous ont conservé, œuvres rustiques pour la plupart et dues souvent à de naïfs artistes de villages, mais d'autant plus précieuses que nous trouvons jusque dans les plus humbles édifices le reflet fidèle d'un art qui recouvrait dans les plus beaux monuments romans les murs aujourd'hui privés de leur parure primitive.

Il y aura à étudier un jour en détail les sources d'inspiration de cet art catalan, à en analyser la beauté, et à tâcher d'en grouper les œuvres par écoles. Mais c'est là l'œuvre de l'avenir; et il faut s'estimer

heureux pour l'instant que des savants comme M. l'abbé Gudiol nous fassent ainsi connaître avec compétence et ferveur les primitifs catalans. Nous souhaitons que les volumes suivants paraissent bientôt, avec la conviction qu'ils présenteront aussi le plus vif intérêt.

E. LAMBERT.

Les Mystiques des Pays-Bas et la Littérature espagnole du seizième siècle, par **Pierre Groult**. Louvain, Uystpruys, rue de la Monnaie, 10-12, 1927, 288 pages in-8°. 35 francs.

Voici un livre qui a paru en même temps que celui de M. Allison Peers, dont nous avons rendu compte dans notre dernier fascicule; et l'on peut dire qu'il faut les lire ensemble, car ils se complètent singulièrement.

Citant une phrase de l'*Historia de los Heterodoxos* contre l'opinion de Rousselot, qui niait toute influence de la mystique allemande en Espagne, l'auteur de ce travail fait cette déclaration (p. 48) :

> Pour le dire tout de suite, je n'ai point l'entière assurance du grand historien et, plus que tout autre, je regrette que Menéndez n'ait point indiqué les faits et les documents sur lesquels, sans doute, il basait sa certitude. Loin de nier l'influence de notre mystique en Espagne, j'apporterai des arguments en sa faveur. Mais, jusqu'à présent, cette influence ne m'a point paru aussi large que l'affirme Menéndez; jusqu'à présent, elle a pour elle, la plupart du temps, beaucoup plus de probabilités et de vraisemblances que de preuves décisives [1].

Bien entendu, dans « mystique allemande » Menéndez Pelayo incluait la mystique néerlandaise, dont il nomme précisément les principaux représentants, Ruysbroeck, Henri Herph, Denys Richel (Rijckel, dit le Chartreux). Et l'on voit que M. P. G. aborde son sujet sans idées préconçues, avec un certain scepticisme, dont il renouvelle l'expression un peu plus loin (p. 91), et presque sans espoir, dirait-on. Bonnes dispositions pour une enquête; les résultats n'en seront que mieux acceptés. Il est fâcheux que de ce qu'il appelle les témoignages externes, catalogues, index, etc., seuls les index aient pu lui être utiles; mais le fait que l'index publié par la Faculté de théologie de Louvain fut la base de ceux de Valdés (1559) et de Quiroga (1583) est à retenir. Et il faut en considérer d'autres : les relations étroites, particulièrement en matière d'impression et de librairie, qui existaient au XVIe siècle entre les Flandres et l'Espagne; le cas de García de Cisneros, dont on sait l'influence sur saint Ignace, et qui fit imprimer par des Allemands, dans son monastère de Mont-

1. P. 149, M. P. G. cite d'ailleurs une phrase de l'*Historia de las ideas estéticas* où Menéndez Pelayo semble revenir sur son opinion.

serrat, des ouvrages[1] parmi lesquels on compte le *De spiritualibus ascensionibus* de Gérard de Zutphen, moine de Windesheim; la traduction ou les deux traductions castillanes du *De quatuor novissimis* de Rijckel (sans compter la traduction catalane), et celle d'un autre livre du même titre et dénommé également *Cordial*, dont l'auteur serait Gérard de Vliederhoven; les traductions de l'*Imitation de Jésus-Christ*, ou *Contemplus mundi* (attribué alors à Gerson), parmi lesquelles celle, tant de fois imprimée, de Louis de Grenade, qui se déclara pour l'attribution, aujourd'hui préférée, à Thomas a Kempis, moine rhénan d'un monastère de l'Overyssel.

Quant aux Allemands proprement dits, qu'on peut distinguer mais non séparer des Néerlandais, vu les relations courantes entre eux et les influences réciproques, les quatre in-folios de la *Vita Christi* traduite par Ambrosio de Montesino, et les *Institutiones* attribuées à Tauler, publiées en espagnol à Coïmbre en 1551 (sans parler de la traduction latine de Surius), constituent leur apport certain.

Celui des Néerlandais peut être augmenté conjecturalement. Les index de 1559, 1583, 1612 proscrivent la *Theologia mystica* de Henri Herph, dont une édition latine fut dédiée à Ignace de Loyola (ce qui ne laissa point d'embarrasser la Compagnie); et il semble qu'il y en ait eu une traduction espagnole, également prohibée, sous le titre d'*Espejo de perfección*. Pour le *Rosetum* du Bruxellois Mombaer (Mauburnus) et les *Noces spirituelles* de Ruysbroeck, écrites en flamand mais traduites par Jordaens, puis par Surius en latin, rien que des inductions, c'est vrai, en faveur, tout au moins, d'une diffusion très sporadique; et autant peut-on en dire de quelques autres livres moins importants.

Mais l'examen des œuvres mêmes des mystiques espagnols est autrement démonstratif. Le P. Watrigant a mis en lumière les emprunts de García de Cisneros à Gérard de Zutphen (directement ou non), à Mauburnus surtout; et il a cherché à prouver que saint Ignace a pu aussi bien puiser directement dans ces deux derniers auteurs que dans l'*Exercitatorium* : il reste au moins qu'il a subi leur influence, comme il a subi celle de l'*Imitation*.

Entre la *Subida del Monte Sion* de Bernardino de Laredo et le *Directorium* de Henri Herph (inclus dans la *Theologia mystica* publiée sous son nom), M. P. G. entrevoit des relations étroites, mais comme il n'a pu juger de l'œuvre de Laredo que d'après l'aperçu qu'en donne M. R. Hoornaert dans *Sainte Térèse écrivain*, il n'insiste pas, préférant étudier le *Tercer abecedario* d'Osuna, aujourd'hui accessible grâce à l'édition du P. Mir. Après avoir analysé ce livre

1. Voir là-dessus, outre l'étude du P. Watrigant à laquelle renvoie M. P. G., celle du P. Albareda dans le t. II des *Analecta Montserratensia* (1918); cf. *Bull. hisp.*, 1922, p. 169.

désormais fameux; expliqué ce que l'auteur entend par *recogimiento* (M. A. Peers a noté le sens élastique de ce mot chez Osuna); souligné le décousu de l'exposition (M. A. Peers en a été frappé lui aussi), lequel ne tient pas uniquement à la disposition alphabétique; critiqué l'emploi des textes sacrés à tout propos et hors de propos, « une pure jonglerie »; admiré son style imagé (« Osuna ne pense que par image », p. 115); caractérisé enfin son œuvre en quelques pages bien venues, encore qu'inattendues dans l'exposé de cette enquête, M. P. G. examine le *Tercer abecedario*, antérieur à l'arrivée de l'auteur aux Pays-Bas, et aboutit à quelques constatations plus ou moins positives. Tout d'abord, si Gerson est cité très souvent par Osuna (une quarantaine de fois, a compté M. P. G.), ce n'est pas pour l'*Imitation*, ce qui nous ramènerait à Thomas a Kempis; mais cela ne veut pas dire que ce dernier livre n'a en rien inspiré le pieux Alphabet : il y a au moins des rencontres. Ensuite, le *Rosetum* de Mombaer est allégué dans un passage très important et d'une façon on ne peut plus explicite. Peut-être s'y réfère-t-il en deux autres endroits; en d'autres, à Herph. Avec Ruysbroeck, il y a d'étranges analogies. Voilà donc bien des indices dont M. P. G. ne cherche du reste pas à tirer des conclusions fermes.

Plus loin, il essaie de dresser le bilan des dettes de l'Espagne à partir de 1550. Pour Louis de Grenade, l'*Imitation*, Herph; pour sainte Thérèse, l'*Imitation* encore, sans parler de l'influence transmise par les *Exercices spirituels*, dont la pratique n'a pu lui être étrangère. Pour saint Jean de la Croix, Ruysbroeck, semble-t-il, comme l'indique discrètement M. Baruzi. Mais sur ces écrivains, comme sur Jean de Jésus-Marie, M. P. G. passe rapidement pour s'attacher à Juan de los Angeles, non sans avoir au préalable fait observer que certaines images ou expressions typiques, fréquentes chez les mystiques espagnols, et d'ordinaire expliquées par l'influence des *Dialogues d'amour* de Léon l'Hébreu, peuvent aussi bien provenir des mystiques du Nord et sont au surplus d'un usage ancien et général, d'une provenance biblique quelques-unes.

Des mystiques du Nord, Juan de los Angeles a connu Tauler, sainte Hildegarde (celle-ci peut-être uniquement par Tauler), David d'Augsbourg, Ruysbroeck, Harphius, Denis le Chartreux, Thomas a Kempis et Louis de Blois (p. 203).

M. P. G. ne se contente pas d'énumérer ces sources; il mesure leur importance respective par rapport à l'auteur de la *Lucha espiritual* et de la *Conquista*. La plus importante est l'œuvre de Henri Herph, que M. P. G. reproche au P. Torró d'avoir confondu avec Henri de Baume, et dont il suit la trace évidente, en même temps que celle de Ruysbroeck, tout au long de la *Conquista* et du *Manual* qui en forme la seconde partie. Non seulement Herph a été utilisé, mais il a été

démarqué, traduit, copié sans que son nom soit toujours cité, il s'en faut :

> ... l'on pourrait dire que l'œuvre même de Jean des Anges est une traduction de la *Theologia mystica* ou, si ce mot est trop fort, disons qu'elle en est une vulgarisation espagnole... (p. 264).

Mais pourquoi l'auteur de ces larcins ne les a-t-il pas avoués? M. P. G. suppose que Herph, bien qu'enfin approuvé par Rome, ayant été jadis condamné, pouvait inquiéter. Mais Juan de los Angeles le recommande par ailleurs! S'il avait senti le fagot, quelle imprudence de le vulgariser! Le cas reste donc quelque peu mystérieux.

Un chapitre de ce livre est consacré à défendre les mystiques des Pays-Bas contre l'accusation d'avoir été les inspirateurs des *Alumbrados* et des hétérodoxes comme J. Valdés et Servet. L'argumentation (car il y en a une) n'est pas dénuée de portée; mais M. P. G., qui paraît avoir pris cette défense à cœur, ne se sent pas assez solide sur le terrain espagnol (il confesse n'avoir pas étudié Valdés); et il y aurait peut-être lieu de reprendre la question pour la serrer davantage, en se dégageant de la préoccupation de savoir si les hérétiques étaient ou non des gens indésirables, une infamie ou un honneur pour leur pays. On conçoit d'ailleurs l'empressement avec lequel M. P. G. renvoie aux études de D. Miguel Asín sur Abenarabi dont l'influence sur les *Alumbrados* paraît avoir été autrement efficace et certaine que celle des mystiques du Nord.

En somme, de cette enquête, où se révèle autant de conscience que de perspicacité, et qui permet une mise au point tout au moins provisoire, il ressort que, à part des similitudes ou coïncidences à revoir de près, la mystique flamande n'a vraiment rayonné sur l'Espagne qu'au début et à la fin du siècle, chez García de Cisneros et chez Juan de los Angeles. Cette enquête, M. P. G. se doit de la compléter, de la pousser aussi loin que possible et de la rédiger dans une forme et sur un plan définitifs. G. CIROT.

Henri Bédarida, *Les premiers Bourbons de Parme et l'Espagne (1731-1802). Inventaire analytique des principales sources conservées dans les Archives espagnoles et à la Bibliothèque Nationale de Madrid*; Bibliothèque de l'Institut de Florence (Université de Grenoble); Série I, tome X. Paris, 1928, in-8°, VIII-216 pages.

Cette thèse complémentaire se rattache au livre important publié par M. Bédarida, sur la politique des Bourbons de Parme au XVIIIe siè-

cle[1]. L'auteur a étudié méthodiquement aux Archives de Simancas, aux Archives de Madrid, les documents qui permettent de suivre l'histoire de leur établissement et de leur politique. Ces documents sont énumérés, analysés et commentés en quatre chapitres chronologiques : I. Don Carlos et Parme (1725-1738); II. Don Philippe avant son installation à Parme (1737-1749); III. Règne de Don Philippe et débuts du règne de Don Ferdinand (1749-1771); IV. Règne de Don Ferdinand, de la chute de Dutillot à la veille de l'occupation française (1771-1802). Les analyses sont exactes, précises; le commentaire historique donne sur les faits auxquels les documents se rapportent des renseignements abondants et utiles. Une riche bibliographie et un index soigneusement établi complètent cet excellent travail.

A. RENAUDET.

Bibliographical and historical description of the rarest books in the Oliveira Lima collection at the Catholic University of America, compiled by **Ruth E. V. Holmes**, assistant librarian of the ibero american library, Washington. 1927, in-8°, 367 pages.

La publication de ce livre n'a précédé que de quelques mois la mort du grand historien et critique brésilien. Il nous apporte beaucoup plus que son titre ne semblait promettre. La description de chaque document (il y a 209 articles) est accompagnée d'une notice substantielle qui en détermine l'importance relative. La bibliothèque de M. Oliveira Lima, offerte à l'Université catholique de Washington, comprend 40.000 volumes. Elle a été rassemblée, au cours d'une longue carrière, par un écrivain dont l'œuvre embrasse tous les aspects de l'histoire du Brésil et qui a profité de ses nombreux déplacements comme diplomate, au Pérou, au Venezuela, au Japon, en Belgique, aux Etats-Unis, pour compléter sa documentation. Elle représente, par suite, à cause de la méthode rigoureuse qui a présidé au choix des volumes, un instrument de travail incomparable. Le catalogue, dû en partie à la collaboration de savants étrangers (M. Prestage, de l'Université de Londres; M. Orban, auteur d'une excellente anthologie de la littérature brésilienne), est établi par Mme Holmes dans un esprit très large et avec un sens très averti des nécessités pédagogiques et scientifiques. Nous n'y avons relevé qu'une erreur (Malherbe ne devrait pas figurer à la p. 189) et de très rares lacunes (on pourrait, à propos de l'infant D. Henri, des voyageurs du XVIe siècle et de Rodrigues Lobo, mentionner en outre les travaux de MM. Beazley, Chinard,

1. *Parme et la France de 1748 à 1789*. Paris, 1927, in-8°.

Ricardo Jorge). L'ouvrage, sous sa forme actuelle, est appelé à rendre de grands services aux hispanisants, ainsi qu'aux américanistes. On y trouvera, non seulement l'indication de tous les répertoires bibliographiques des deux continents, mais, à l'occasion de chaque problème soulevé, une mise au point judicieuse.

La bibliothèque de M. Oliveira Lima nous semble particulièrement riche en ce qui concerne les explorations des Indes Occidentales et Orientales, les rapports du Brésil et de la Hollande, l'iconographie américaine, les langues indigènes. Signalons au surplus, parmi ces bibliographies partielles qui constituent comme autant de programmes de recherche, beaucoup d'éléments nouveaux sur le sébastianisme et les faux Sébastiens, le Prieur de Crato, la médecine portugaise, la question du monopole commercial, les Juifs et l'Inquisition, les Jésuites, l'évangélisation de la Chine et du Japon, l'Abyssinie, les relations intellectuelles entre le Portugal et l'Angleterre. Le travail de M[me] Holmes, qui complète utilement la bibliographie des grandes découvertes de Consiglieri Pedroso, offre surtout l'avantage de nous renseigner sur le contenu et la valeur des œuvres cataloguées et de condenser, en un petit nombre de notices bien faites, les derniers résultats acquis, dans ces différents domaines, par l'érudition brésilienne, portugaise, espagnole, française, anglaise, allemande, hollandaise et américaine.

G. LE GENTIL.

E. Gómez de Baquero (Andrenio), *Pirandello y Cía.* « *Mundo Latino* », Madrid, s. a. (1928), in-16, 303 pages.

C'est avec le même plaisir — et le même profit — qu'il nous a été donné de lire — relire serait plus exact, puisqu'il s'agit de chroniques réimprimées — ces pages, que lorsqu'en 1905 nous savourions le premier recueil d'*Andrenio*, des critiques publiées à Barcelone chez Henrich y Cía sous le titre : *Letras é Ideas*. Depuis, nous n'avons cessé de suivre la production au jour le jour de ce journaliste qui sait unir à un style parfaitement à l'aise une suffisante maîtrise de la matière traitée pour que son encyclopédisme apparaisse généralement de bon aloi et fasse, en tout cas, impression sur le lecteur de formation supérieure à la moyenne. Gómez de Baquero se distingue, en effet, entre tous ses confrères écrivant pour cette portion du public cultivé qui est loin d'être aussi restreinte, en Espagne, qu'on se l'imagine trop souvent, chez nous, par une ampleur de vues renforcée d'une réelle étendue d'information étrangère, d'une sûreté de jugement critique et d'un sens philosophique véritables, qui l'ont depuis des années mis au premier rang des juges de pensée et de langue. Non que nous mé-

connaissions le mérite respectif de tous ces essayistes et érudits dont la pléiade — même en y incluant Unamuno, *Azorín*, José Ortega et Salaverría — s'allonge aujourd'hui au point de déborder les cadres où, tant bien que mal, essaie encore de la maintenir le dernier en date des historiographes de la littérature espagnole, Romera-Navarro et de franchir les limites ou jalons que, dans ses quatre derniers volumes, essayait de lui fixer le passionné et un peu redondant R. Cansinos-Assens — voir sa *Nueva Literatura* (Madrid, Editorial Páez, 1925 et 1927) — pour s'étaler, joyeuse d'intrépide jeunesse et d'ardente nouveauté, dans les colonnes, accueillantes à tout ce qui brûle de renverser le passé, de l'organe de Giménez-Caballero, cette *Gaceta Literaria* à la fois « *ibérica, americana, internacional* » et, si souvent, simplement juvénile à l'excès. Mais, en dépit des impatiences révolutionnaires de tant d'éphèbes brûlant de conquérir leur place au soleil, même et surtout au prix d'un bluff sans autres bases que celles d'une camaraderie experte à ces généreuses joutes de réclame à titre de revanche, les esprits qui possèdent quelque lest de doctrine ne se laissent pas si aisément émouvoir et leur estime reste assurée à qui a su conquérir par une œuvre solide et longue le crédit et la clientèle de ceux qui continuent à vouloir lire pour apprendre quelque chose.

Les précédents volumes critiques de Gómez de Baquero — la première série de *Novelas y Novelistas*, de 1918, actuellement à peu près épuisée et que doit compléter sous peu un second volume et *De Gallardo a Unamuno*, qui parut en 1926 — nous ont familiarisés avec la manière du collaborateur actuel de *El Sol* et nous la retrouvons dans les pages du livre qui fait l'objet de ces notes rapides. Ces chapitres successifs sur Pirandello — à l'occasion du tapage que suscita cet écrivain en Espagne, ou plutôt à Barcelone, lors de sa venue en cette ville en décembre 1924, alors qu'il déclara à Felipe Sassone (voir l'*A B C* du 25 décembre 1924 : *Pirandello habla con A B C*) qu'il lui semblait que ni Carducci ni d'Annunzio n'avaient de raison d'être —, Anatole France — conférence de l'Institut français de Madrid —, le Centenaire de Renan, celui de Mme de Sévigné — c'est du troisième centenaire de sa naissance, en 1926, qu'il s'agissait et l'on sait que, chez nous, il y eut, à cette occasion, toute une copieuse littérature et de belles exhumations graphiques, dans divers périodiques —, sur le comte von Keyserling et ses logomachies, si bien persiflées dans l'analyse qu'en donne ce clair esprit, qui ne renie pas là sa latinité — naguère affirmée, lors de la grande trahison, quand il alla en Italie, dans l'automne de 1916, y contempler l'effort des combattants, d'où naquit son livre de 1918 : *Soldados y Paisajes de Italia*, préfacé par le sénateur Guido Mazzoni, alors à Madrid —, sur les subtilités d'Oswald Spengler, mises à leur juste place d'imaginations sophistiques, en dépit du délire admiratif d'Ortega (D. José) — sur lequel nous tenons à

rappeler ce qu'a écrit Salaverría, d'abord dans *Retratos* en 1926, p. 173-221, puis dans *Instantes*, l'année suivante, p. 167-184 — et enfin — nous sautons trois courtes contributions intermédiaires — sur Jean Cassou et sa vision « romantique » de l'Espagne : ces successifs chapitres se lisent — en dépit de quelques légères erreurs, le plus souvent purs errata qui n'ont pas été corrigés, ou qui ont échappé à la correction typographique, comme c'est (même en Espagne, où l'art de l'imprimerie se maintient) trop souvent le cas — d'une traite, avec, redisons-le, car c'est exact, autant de plaisir que de profit. Gómez de Baquero n'écrit pas, lui, pour le plaisir d'aligner d'incongrus paradoxes, loués par des littérateurs illettrés comme le fin du fin de l'art nouveau. Son originalité ne réside pas dans une suite de défis au bon sens, baptisée modernisme. Il parle en homme du monde, qui n'a pas trop d'illusions sur la littérature, mais qui, tout de même, l'estime assez pour la traiter avec respect. Suffisamment détaché de certains esclavages qui asservissent une plume de critique, il est trop gentleman pour dire crûment leur fait à quelques sots. S'il s'y voit forcé, — car, généralement, le silence est son arme et c'est bien la plus aisée, en même temps que la plus dangereuse —, il excelle dans l'art de dorer la pilule et cette urbanité de vieille souche vaut infiniment mieux que les diatribes où le fiel se tempère de faux dédain. Conférencier, il n'a pas à changer de manière et c'est encore le critique que nous entendons parler, comme lorsqu'en 1922 il alla à Florence, à l'occasion de la Foire internationale du Livre, exposer avec trois autres compatriotes, certains aspects de la littérature et des arts et industries du livre en Espagne. Ce qu'il dit alors sur la renaissance du roman au XIXe siècle a été recueilli dans un volume, paru en 1924 à « *Mundo Latino* ». On y découvre aisément l'habileté de l'homme de droit — car Gómez de Baquero est un juriste et une de ses autres conférences, parue à Madrid en 1916 comme l'autre, imprimée à Coïmbre la même année et qui roule sur l'extension et la transformation de l'Université espagnole, traite de *Las Fuentes del Derecho en la presente Crisis jurídica* — qui sait comment capter, par des arguments efficaces, l'attention d'un public. Et ce compréhensif esprit a tout de même conservé assez de foi en lui-même pour se risquer à écrire des contes, des fantaisies — tableaux de mœurs ou lettres à une « *Amaranthe* » qui, sans doute, elle, n'est pas « de sa rente » — qui, si elles ne constituent pas pour nous la note caractéristique de son talent, nous font souvenir que le « *ne, sutor, ultra crepidam* », qu'il serait, si souvent, loisible d'adresser à ces savetiers improvisés critiques littéraires, ne s'applique pas à qui a su composer ces ravissantes petites fantaisies, desquelles les *Escenas de la Vida moderna* — dix-sept miniatures ou filigranes, dont la brièveté n'est pas tout le mérite —, parues en 1913 à « *Renacimiento* », nous font attendre avec une

légitime curiosité le *Guignol* annoncé, sur la feuille de garde, déjà, du *Gallardo*, comme devant être « *de próxima publicación* [1] ».

CAMILLE PITOLLET.

1. *P.-S.* — Postérieurement à l'envoi de cet article au *Bulletin hispanique*, nous avons pu lire (en août, peu avant notre départ pour l'Espagne, que nous avons parcourue *de cabo a rabo*, jusqu'aux derniers jours de septembre) le dernier volume de M. Gómez de Baquero. Il s'intitule : *Nacionalismo e Hispanismo y otros Ensayos* et a paru au *Centro Editorial Minerva*, à Madrid, ce dernier été. Il se compose de huit chapitres, comme toujours réimpressions d'articles précédemment parus, dont nous ne retiendrons, dans ce *P.-S.* rapide, que le troisième : *La Literatura española moderna*, p. 63-123. Si, comme nous le disions dans la *Renaissance d'Occident*, M. Gómez de Baquero reste toujours le critique « le plus clairvoyant, le plus pondéré, le plus équitable de l'Espagne actuelle » (n° d'août 1928, p. 143, *note 1* à notre article sur le Manuel de M. Romera-Navarro), nous ne cacherons pas que ce nouveau volume nous a semblé abriter — sauf pour Benavente, mué en bouc émissaire, alors qu'Unamuno l'a comparé à... Sudermann ou Hauptmann (*Soliloquios y Conversaciones*, p. 189) — une tendance à l'universelle conciliation, qui, si elle est d'un sage — et c'est là chose si rare, qu'elle mérite tous nos hommages — pourrait aussi dénoter une inclination à je ne sais quel opportunisme académique que l'on est habitué à rencontrer chez les écrivains « arrivés ». Passons lorsque M. Gómez de Baquero disserte en l'été de 1928 sur « la faillite de l'opinion libérale en Espagne » et, tout à la fin de cette dernière dissertation de son volume, p. 260, nous avertit que ce sont là paroles prononcées... en 1922 et à l'adresse d'un groupe libéral monarchiste, de tendance de gauche. Qu'il faille, en conséquence, « considérer comme révolues » des choses qui, « avant l'expérience de 1923 » (laquelle dure encore), paraissaient « possibles et conciliables », c'est parfaitement exact, mais on eût aimé à connaître — maintenant que la liberté du livre a été, de nouveau, à peu près concédée à l'Espagne — ce que pensait, depuis l'expérience en question, de la valeur du libéralisme M. Gómez de Baquero. Du moins ne désarme-t-il pas dans son admiration pour Unamuno et cela est, sans doute, assez éloquent, encore que fort discutable du seul point de vue littéraire, non plus politique, car la confusion des deux genres serait ici des plus périlleuses. Au demeurant, l'hispaniste véritable ne lit de tels ouvrages de critique qu'en réservant son opinion propre, chaque fois qu'elle est fondée — et c'est le cas ici, où l'on ne traite que d'auteurs arrivés, où l'on ne cite les jeunes qu'en passant et où les grandeurs de second ordre sont parfois confondues avec des valeurs de tout premier plan: mais sans doute les points de vue diffèrent-ils avec les degrés de latitude : revoyez Pascal — et il est, aussi bien, d'une saine doctrine *nullius iurare in verba magistri*. Nous avions relevé un certain nombre d'errata dans les précédents volumes critiques de M. Gómez de Baquero et ne les avons pas signalés dans l'article ci-dessus, parce que ne lui étant pas imputables. Mais quand, dans ce livre, il cite le vers de Dante sous la forme :

...mezzo del chemin di nostra vita,

il faut bien croire que le prote du *Centro Editorial Minerva* n'est pas dans le train de la moderne Espagne et est resté un vulgaire gallicisant, au lieu d'aller, comme tout *hijo de vecino* qui se respecte, à la suite de Giménez Caballero, par les sentes de Teutonie, hors laquelle il n'est point de salut. Nous pourrions allonger la liste de ce petit sottisier. A quoi bon? M. Gómez de Baquero y verrait une intention hostile, qui n'est pas dans notre esprit à son endroit et, encore une fois, le seul lecteur valable de tels ouvrages est le lecteur qui sait lire *cum grano salis*, au bout de la plume, ou au bout des lèvres. Celui-là n'a pas besoin que nous nous arrêtions à ces minuties et des autres, point ne nous chaut..., d'autant plus qu'ils ne lisent pas le *Bulletin Hispanique*, même si appartenant à ces « *oficinas y negociados* » dont parle avec un dédain juvénile R. L[edesma] R[amos] au n° 42 de la *Gaceta Literaria*. Nous nous abstiendrons donc de futiles remarques et recommanderons ce nouveau livre, sans autre arrière-pensée que celle d'avoir l'air de vouloir nous conquérir après la lettre une bienveillance que quelques malentendus précédents — dus à notre livre

Feliu Elías, *L'Escultura Catalana Moderna*. Volum II : *Els Artistes*. Barcelone, 1928. Editorial Barcino (Collection *Enciclopedia Catalunya*, vol. VII), 240 pages in-8°, 59 figures en 32 planches.

Nous avons déjà signalé ici [1] le livre de M. Feliu Elías sur *La Sculpture catalane moderne*. Le tome II de l'ouvrage a paru maintenant, non moins utile et intéressant que le précédent. Le premier volume contenait une histoire générale de la sculpture en Catalogne au XIXe siècle et dans le premier quart du XXe. Le deuxième est conçu sur un plan tout différent : c'est un répertoire alphabétique donnant pour chaque artiste une biographie sommaire, une appréciation de son talent, une liste de ses œuvres, et quand il y a lieu, une courte bibliographie. Sous une forme commode et bien présentée, nous avons là un véritable dictionnaire qui complète, on ne peut mieux, l'œuvre de M. Elías.

E. LAMBERT.

sur Blasco Ibáñez — avaient risqué de compromettre et qui, heureusement, n'a pas été victime, finalement, de telles contingences.

La note bibliographique qui précède était composée typographiquement depuis plusieurs mois et, retardée dans sa parution, nécessite une courte adjonction, qui n'a pu y figurer C'est au sujet de l'hommage projeté à Gómez de Baquero. On sait peut-être que c'est en novembre dernier qu'il en a été question en Espagne. A ce propos, et tout en approuvant une telle initiative, nous croyons intéressant d'observer que *Andrenio*, procédant des files conservatrices, représente actuellement — avec cette sympathique vieillesse pleine de juvéniles fougues, cette prodigieuse faculté d'assimilation qui le met, comme ampleur de vues, au-dessus du si fécond Zozaya, trop peu lu hors d'Espagne, cette limpidité de style et d'idées — une refonte du Gómez de Baquero d'avant-guerre. De celui-ci, que reste-t-il? L'ancien libéralisme. Certes, et c'est là, à cette heure, bien quelque chose, en Espagne, encore qu'on le retrouverait en plus d'un chroniqueur, peut-être moins « humain » cependant que celui-ci. Mais le libéralisme de Gómez de Baquero a, du fait des circonstances politiques dont est gratifié son pays, tout de suite pris des airs de gauche et de là l'accroissement de popularité, considérable, de l'écrivain. *El Sol*, qui a proposé l'hommage, a aussitôt été approuvé par le *Liberal*. Cela confirme bien ce que nous venons de dire.

1. *Bulletin hispanique*, 1927, p. 427.

CHRONIQUE

~ Reçu de M. S. Griswold Morley ce mot :

« Berkeley, Calif., 17 oct. 1928.

» Merci de m'avoir envoyé les épreuves de la lettre de Mme F.-K. Naturellement, il n'y a rien à dire ni à changer. Cependant, je vous avertis que ces emprunts de la part de M. E. Mérimée, dont parle Mme F.-K., sont, selon mon avis, tout à fait insignifiants. Ceux, au moins, qu'a signalés M. Foulché-Delbosc dans son compte rendu le sont, et je n'en connais pas d'autres. Quelques coïncidences verbales, rien de plus, dont on pourrait probablement trouver la source commune dans Ticknor ou autre part. Votre dévoué, S.-G. Morley. »

~ On nous prie d'insérer l'avis suivant :

« The Todd Memorial Volumes (Publishers : The Columbia University Press), to appear in 1929, will contain some forty articles and tributes by friends, colleagues and students of the late Professor Henry Alfred Todd of Columbia University. These contributions by R. Menéndez-Pidal, Pio Rajna, J. Anglade, G. Cirot, C. H. Grandgent, F. Boas, F. M. Warren, L. H. Gray, H. C. Lancaster, F. de Onís, etc., cover not only the field of Romance, but also of General Linguistics and Literatures. The two Volumes will cost $ 10.00. A list of subscribers' names will appear in the Volumes, the final date for including such names in the list being April 15, 1929. Please send all orders to Dr. P. Taylor, 400 West 119 St., New York City, U. S. A. »

~ Ezio Levi, C. r. sur Le Strange, H. Thomas, W. Giese, W. Mulertt, Z. García Villada, B. Aguilar y Cuadrado, dans *Nuovi Studi medievale*, t. III (1927).

~ L. Karl, *Recherches sur quelques ouvrages scientifiques du Moyen-Age* (notamment sur *La Chirurgie, le traitement des chevaux et des oiseaux*, en latin et en catalan, par Théodoric le Catalan), dans *Revue des Bibliothèques*, 1928, janvier-mars.

~ H. C. Heaton, C. r. de *Saggi di bibliografia teatrale spagnuola* d'Antonio Restori (*The Romanic Review*, 1928, n° 3).

~ Mercedes Gaibrois de Ballesteros, *Fray Munio de Zamora*. Extrait de *Abhandlungen aus dem Gebiete der mittleren und neueren Geschichte und ihrer Hilfswissenschaften* (Hommage à H. Fincke), 1925. Verlag der Aschendorffschen Verlagsbuchhandlung, Münster i.

W. C'est ce même Fr. Munio qui fut dénoncé par la lettre publiée dans le *Bull. hisp.* par M. Américo Castro (1923, p. 193).

~ F. Courtney Tarr, *Larra's Duende satírico del Día* (repr. from *Modern Philology*, août 1928). Explication du titre et analyse des cinq cahiers publiés par M. Cotarelo. Intéressant pour l'histoire des *Costumbristas*.

~ Nous avons signalé (*Bull. hisp.*, 1928, p. 107), le t. I des *Œuvres de Madame de La Fayette publiées d'après les textes originaux avec une introduction et des notices* par Robert Lejeune (Paris, à la Cité des Livres, rue Saint-Sulpice, 27). Le t. II (1928) contient *La Princesse de Montpensier* et *La Comtesse de Tende* (avec les variantes de ces deux œuvres), *Le Princesse de Clèves*. Cette jolie édition de l'auteur de *Zayde* fait honneur aux imprimeurs comme à l'érudit et distingué éditeur.

~ *Probremas de xeografía galega. Notas encol das formas de poboazón labrega* por Ramón Otero Pedrayo (Publicazóns do « Seminario de Estudgos galegos »); *Nós*, Real 36-1°, A Cruña, 1927. 38 pages, avec gravures et plans [notamment « Os cabaceiros da Borgueira »]. Très intéressants détails techniques.

~ *Realtá e Fantasia nelle Memorie di Diego Duque de Estrada.* Nota letta all'Academia di Scienze morali et politiche della Società Reale di Napoli dal socio Benedetto Croce; Napoli, Tipografia Sangiovanni, 1928. Estratto del vol. LII (parte prima) degli Atti della R. A. di Sc. mor. et polit. di Napoli; 27 pages. L'illustre hispanisant italien montre à quel point il faut se défier de la véracité de l'auteur des *Comentarios del Desengaño* (ainsi que l'avait indiqué M. Serrano y Sanz), et que le plus sûr est de ne pas recourir à son témoignage, sauf peut-être pour la peinture des mœurs et aussi pour celle de la mentalité espagnole au temps de Philippe III et de Philippe IV.

~ Signalons, pour réparer un oubli accidentel, un opuscule de 120 pages, avec 19 planches, *Alrededores de Salamanca*, par le P. César Morán Bardón, Salamanca, Est. tip. de Calatrava, 1923. C'est le récit de neuf excursions archéologiques, récit sans prétention, mais non sans intérêt.

~ Louis Bertrand, *Philippe II à l'Escorial* (*Revue des Deux Mondes*, 1er et 15 déc. 1928, 1er et 15 janvier 1929).

~ P. et J. Larat, *Les « Lettres d'une religieuse portugaise » et la sensibilité française* (*Revue de Littérature comparée*, octobre 1928)

~ P. José Lobeira, *Proyecto de una edición crítica de las poesías originales de Fr. Luis de León* (*Religión y Cultura*, nov. et déc. 1928). P.-F. Marcos del Río, *La doctrina mística de Fr. Luis de León* (*ibid.*).

~ Lire dans la *Época* des 17 et 24 décembre 1928 un article signé Luis G. de Valdeavellano : *Una institución ejemplar. Como se trabaja en el Centro de Estudios históricos.*

~ August C. Mahr, *Dramatische Situationsbilder und- biltypen. Eine Studie zur Kunstgeschichte des Dramas* (Stanford University, California, 1928); 95 p. Un chapitre est consacré à Calderón, *La vida es sueño.*

~ Hans Rheinfelder, *Das wort « Persona », Geschichte seiner Bedentungen mit besonderer Berücksichtungen des französischen und italienischen Mittelalters* (*Beihefte zur Zeitschrift für romanische Philologie*, Heft 77), Max Niemeyer Verlag, Halle (Saale), 1928. 200 p. in-8°. Pour l'espagnol, n'y avait-il pas lieu de citer le verbe curieux *personarse* (= se présenter, se rendre en personne à tel endroit)?

~ C. Pitollet, *Sur une nouvelle histoire de la littérature espagnole* (Romera-Navarro), dans *La Renaissance d'Occident*, août 1928; *Vacances en Espagne* (*ibid.*, nov. et déc.); *Quelques notes sur Enrique Gomez Carrillo*, Ed. de « La Renaissance d'Occident », Bruxelles, 1928.

~ **Publications récentes** :

Nécropole ibérique de Setefilla. Lora del Rio (Sevilla). *Fouilles de 1926-1927*, par G.-E. Bonsor et R. Thouvenot (*Bibliothèque de l'École des Hautes-Etudes hispaniques*, fasc. XIV), Bordeaux, 1928; 63 p. in-8°, 1 carte et 8 planches, 20 francs.

Mercedes Gaibrois de Ballesteros, *Sancho IV de Castilla*, premio del duque de Alba otorgado por la Real Academia de la Historia, t. I, 1922; t. II et III, 1928, Madrid, Talleres « Voluntad », Serrano, 48.

Los Clásicos olvidados (Nueva Biblioteca de Autores españoles, publicada bajo la dirección de Pedro Saínz y Rodriguez). Vol. I. *Obras escogidas de Don Bartolomé José Gallardo*, Edición y notas de Pedro Saínz y Rodriguez, Catedratico de la Universidad de Madrid, tomes I et II, Madrid, MCMXXVIII; chacun, 7 ptas.

Juan Cano, Ph. D., *La Poética de Luzán*, The University of Toronto Press, Toronto, 141 pages in-8°, 2⁰⁰ frais de poste compris.

Angel Vegue y Goldoni, *Temas de Arte y de Literatura*, Madrid, MCMXXVIII, 188 pages petit in-8°.

Spain and Spanish America in the Libraries of the University of California. A Catalogue of books. I. The general and departmental Libraries, Berkeley, California, 1928, 846 pages.

18 février 1929.

LA RÉDACTION : P. PARIS; G. CIROT, *secrétaire*;
G. RADET, *directeur-gérant.*

Vol. XXXI Avril-Juin 1929 N° 2

LES SOURCES DE L' " ORACULO MANUAL " DANS L'ŒUVRE DE BALTASAR GRACIAN ET QUELQUES APERÇUS TOUCHANT L'"ATENTO"

Il est dans la critique que l'on a faite de l'œuvre de Baltasar Gracián deux points qui n'ont été en somme qu'effleurés, mais qui, dans un sens, présentent cependant un intérêt appréciable pour la connaissance de l'auteur. Ce sont d'abord les sources directes de l'*Oráculo manual* — nous voulons dire les rapports qui peuvent exister entre cet ouvrage et les autres traités; c'est ensuite l'existence même de cet *Atento* dont il a été si souvent question. Or ces deux problèmes sont liés et nous voudrions y apporter quelques précisions.

M. Coster, dans son livre[1], recherche plutôt, en s'inspirant souvent de M. Bouillier, les sources de pensée de l'*Oráculo* chez Sénèque, Pline, Antonio Pérez, même Bacon, et ce n'est qu'incidemment, et sans intention bien déterminée, qu'il cite en notes quelques-unes des concordances qui existent entre l'*Oráculo*, d'une part, le *Héroe* et le *Discreto*, de l'autre. La recherche des idées de Gracián chez les moralistes antérieurs ou contemporains est intéressante, certes, mais d'un intérêt limité et M. Bouillier — faisant ainsi galamment sa propre critique — le dit fort bien dans ses *Notes sur l'Oráculo manual*[2]. On pourrait sans doute retrouver dans les papiers de Morel-Fatio des indications précieuses, puisqu'il en fait mention dans son *Cours au Collège de France*[3], mais il ne s'est jamais expliqué clairement sur ce sujet.

1. Adolphe Coster, *Baltasar Gracián (1601-1658)*, *Revue hisp.*, t. XXIX, Paris, 1913.
2. *Bull. hisp.*, 1910, t. XII.
3. *Ibid.*, 1910, t. XII.

L'*Oráculo* nous est présenté par Lastanosa comme un florilège des œuvres de Gracián. Il estime, dans sa préface au lecteur, qu'il lui faut savoir gré d'offrir sous une forme brève « les douze Gracians »[4]. Il n'est guère utile de discuter, après M. Coster, quels sont les ouvrages qui se cachent sous cette mention obscure, mais nous devons raisonnablement souscrire à l'assertion de Lastanosa, qui donne cet « oracle » comme un ensemble de maximes toutes choisies parmi les ouvrages de Gracián. La confrontation de l'*Oráculo* avec le *Héroe* et le *Discreto*, nous le verrons, permet d'affirmer qu'un grand nombre de maximes sont directement tirées de ces deux traités. Y aurait-il donc une partie originale dans l'*Oráculo?* Chez un auteur, l'idée paraîtrait singulière, sans doute, de donner pêle-mêle, dans un livre qui ne prétend qu'à offrir des « maximes choisies », des transcriptions et des fragments originaux. Il ne semble pas que l'*Oráculo*, qui est sans doute, malgré les apparences et selon le dire de M. Coster, l'œuvre de Gracián, contienne donc aucune partie à proprement parler originale. Quand nous disons originale, nous ne prétendons pas qu'aucun texte n'ait été remanié lorsqu'il a été inclus dans l'*Oráculo*. Bien au contraire — et nos rapprochements en feront foi — un grand nombre de maximes ne sont composées que de phrases refaites, retouchées, adaptées à cette forme lapidaire qui n'était malheureusement pas celle des autres traités[5]. Nous considérons ainsi l'*Oráculo* comme étant uniquement fait d'emprunts. Ce n'est pas, à proprement parler, un recueil de morceaux choisis, mais plutôt un résumé de l'œuvre. Nous n'avons cependant comme fait certain que ses correspondances avec le *Héroe* et le *Discreto*. Notre premier soin sera d'établir ces correspondances. Nous en ferons deux groupes qui comprendront :

1° Les maximes composées de phrases littéralement empruntées à l'un ou à l'autre des deux traités, avec parfois des modifications et des additions qui servent de lien;

2° Les maximes qui reposent sur un emprunt partiel aug-

4. « *...el ofrecerte de un rasgo todos los doce Gracianes.* »

5. V. en particulier les maximes 210, 223, 238 et cf. avec *Discr.* VII, XVI, XVII. Les phrases les plus significatives reproduites forment souvent le fond même de la maxime.

menté de variantes ou d'un développement nouveau, mais d'esprit semblable. Cette deuxième série de concordances ne permet aucune conclusion formelle; nous nous contenterons de les signaler sans insister.

Nous ne dissimulons pas, en effet, que cette dissociation et ces attributions ne sauraient présenter une bien grande rigueur. Nous avons déjà dit que certaines phrases, en passant des deux traités dans l'*Oráculo*, souffraient parfois des modifications assez importantes; il n'est pas non plus impossible que d'autres passages que nous avons cru reconnaître avec certitude ne proviennent réellement d'une source différente. Les correspondances qui existent entre le *Héroe* et le *Discreto* nous en montrent suffisamment le danger[6].

6. *Primor* XIV et *realce* II; *primores* VII, XII, XVI et *realce* XXII.

Ces réserves faites, nous allons dresser sommairement le tableau des concordances[7], sans prétendre en épuiser entièrement la liste. Il nous restera à tenter l'attribution des maximes considérées comme originales.

Héroe,	*Primores.*		Discreto,	*Realces.*	
I.	Maximes,	94, 95, 98.	I.	Maximes,	2, [196], [198].
II.	—	98.	II.	—	122.
III.	—	[298].	III.	—	55.
IV.	—	102.	IV.	—	73, 131.
V.	—	65, [101].	V.	—	22, [4].
VI.	—	61.	VI.	—	71, [186].
VII.	—	63.	VII.	—	93, [77].
VIII.	—	[67].	VIII.	—	25, [105], [210].
IX.	—	18, 34, [89].	IX.	—	76, 79.
X.	—	36, [31].	X.	—	51, [140].
XI.	—	36, 38.	XI.	—	85.
XII.	—	40.	XII.	—	59, [110], [257].

7. Les maximes correspondant au premier groupe sont indiquées par un chiffre simple; les autres par un chiffre entre crochets.

Il convient en outre de noter quelques maximes douteuses qui peuvent fort bien se rattacher au *Héroe* et au *Discreto;* telles sont les maximes 3, 9, 19, 20, 23, 27, 28, 30, 32, 46, 48, 96, 153, 196, 231, 282, 287, 298, et peut-être quelques autres. Il y a aussi certaines maximes qui touchent à l'un des sujets sur lesquels Gracián revient si souvent qu'on ne saurait dire à quel ouvrage elles peuvent bien revenir. Telles sont celles qui traitent de l'amitié, de la douce communication des esprits, du perfectionnement qu'apporte l'art aux dons naturels. V. maximes 11, 108, 111, 156, etc.

Héroe,	Primores.	Discreto,	Realces.
XIII.	Maximes, 127.	XIII.	Maximes, 99, 130, 277.
XIV.	— 42.	XIV.	— 8, 69.
XV.	— 44.	XV.	— 56, 57.
XVI.	— 81.	XVI.	— [223].
XVII.	— 123.	XVII.	— 6, 39, [238].
XVIII.	— 75, [73].	XVIII.	— 87.
XIX.	— 83, [73].	XIX.	— 49, 281, [43], [140].
XX.	—	XX.	— 295, [121].
		XXI.	— 53.
		XXII.	— 14, [70].
		XXIII.	— 21.
		XXIV.	—
		XXV.	— 229.

A quels ouvrages attribuer les autres maximes? L'*Oráculo* fut publié en 1647, bien que la première édition qui nous soit connue soit celle de Madrid, 1653. A cette époque, Gracián avait déjà publié le *Héroe* (1637), le *Político* (1640), l'*Arte de ingenio* (1642), et le *Discreto* (1646). Peut-on noter des emprunts faits à l'*Arte de ingenio* ou au *Político?* Sans doute y a-t-il bien des pensées communes que l'on pourrait incidemment découvrir dans ces traités. Le nombre des idées de Gracián n'est point illimité et l'on sait qu'il se plaît à les répéter à satiété. Mais il n'y a entre ces ouvrages et l'*Oráculo* aucun emprunt formel. Il faudra donc admettre que les maximes dont nous sommes embarrassés ont été empruntées à des pages alors manuscrites. Après 1647, Gracián ne publie qu'une refonte de l'*Arte de ingenio*, l'*Agudeza y arte de ingenio* (1648) et les trois parties du *Criticón* (1651, 1653, 1657). Nous négligeons à dessein le *Comulgatorio* et la *Predicación fructuosa* qui sont des œuvres purement religieuses. Les correspondances entre le *Criticón* et les traités sont nombreuses, comme on peut s'y attendre, mais elles ne permettent d'établir rien de net. La composition même du *Criticón* laisse entendre que Gracián a puisé dans ses traités le contenu moral de l'œuvre et que seule la composition est chose nouvelle. D'ailleurs, la date de publication de cet ouvrage est vraiment trop tardive pour qu'on puisse raisonnablement y chercher la source de certaines maximes.

Ce serait donc vers des œuvres manuscrites qui n'ont jamais été l'objet d'aucune publication qu'il nous faudrait orienter nos recherches. Nous connaissons le titre de deux ouvrages qui devaient être d'après Lastanosa au nombre des « douze Gracians ». Il s'agit du *Galante* et de l'*Atento*. De l'existence du *Galante*, que l'on conteste le plus souvent, nous n'avons qu'un maigre témoignage[8]; par contre, nous avons de l'*Atento* plusieurs références. C'est tout d'abord le sonnet acrostiche bien connu du chanoine Salinas :

> *Atento* ya *el Varón*, Varón perfecto
> Corra en la Prensa con veloz carrera.

Si l'on s'en tient à ces deux vers, l'*Atento* devait être à cette époque sur le point d'être publié, mais étant donné le caractère même du sonnet, on ne peut y attacher trop d'importance. Par contre, nous trouvons dans le *Discreto* de nombreuses indications. Nous lisons au *realce II* : « *Entra el recato sondando los fondos, especialmente si presiente profundidad, como lo encargaremos en nuestros* AVISOS AL VARÓN ATENTO »; au *realce VIII* : « *... y con esto vamos, uno a su historia... y yo mi filosofía del* VARÓN ATENTO »; enfin, au *realce XI* : « *Gran lección es ésta de saberse hacer estimar, de saber vender una eminencia, afectando el encubrirla para conservarla y aun aumentarla con el deseo, que en los* AVISOS AL VARÓN ATENTO *se discurrirá con enseñanza.* »

De ces passages nous pouvons tirer quelques déductions Et c'est d'abord que l'ouvrage qui devait porter le titre de *el Atento* ou de *Avisos al Varón atento* était avant 1646 (date de la publication du *Discreto*) suffisamment avancé pour qu'on en pût annoncer l'impression prochaine; en second lieu, que Gracián y travaillait alors couramment. Nous trouvons là en outre des indications intéressantes touchant son contenu; nous y reviendrons plus bas. En somme, pour découvrir les sources des maximes de l'*Oráculo* qui nous intéressent, nous aurons recours à deux ouvrages dont nous ne savons que bien peu de choses : nous connaissons l'existence du premier sur la foi

8. V. préface au *Discreto* de Lastanosa.

d'un vague témoignage; nous sommes, il est vrai, plus heureux en ce qui concerne le second.

On ferait, semble-t-il, une erreur assez grossière en considérant les œuvres de Gracián comme des ouvrages composés d'une façon systématique et suivie. Le manque absolu de classement et de composition, l'esprit même de ses développements, son goût des associations aventureuses et des facettes laissent assez bien pénétrer sa méthode. On dirait mieux son manque de méthode, car Gracián ne s'est sans doute jamais embarrassé des règles de la composition. Gracián n'avait pas de plan d'ensemble. Son esprit procédait par éclairs, par brusques associations, mais il n'y a pour ainsi dire pas de progression dans sa pensée. Ce qui est constamment en progrès chez lui, ce qui constitue en fait le travail réel, c'est la hardiesse paradoxale de sa pensée, c'est l'acuité de ses pointes. On sent bien comme Gracián tourne constamment autour d'une même idée qui lui est chère, comme il est l'esclave de cette idée, comme il en note les différents aspects, sans se lasser, comme il retombe ainsi dans d'inévitables redites. En vérité, ses idées ne sont point rivées à une même chaîne; elles se développent, si l'on peut dire, comme les cercles que font les gouttes de pluie à la surface d'une eau calme; elles présentent des centres multiples.

Lorsque Gracián a voulu coordonner ses idées, il n'a pas eu recours à un lien logique, mais à un lien « romanesque », le *Criticón* en fait foi. On imagine ainsi assez bien Gracián comme un homme usant de petits tiroirs, un homme à fiches et — qui est pis — perdant ses fiches. Après cette longue digression, peut-être sera-t-il plus aisé d'imaginer ce que pouvait être le « cabinet » de Gracián. On voit assez bien ses papiers classés sous différentes étiquettes : *héroe*, *discreto*, *galante*, *atento*, etc. C'est là qu'il déposait le fruit de ses *prontitudes de ingenio*, c'est là qu'il faudrait peut-être aussi chercher le secret des « douze Gracians ».

Le *Galante* a pu de la sorte exister, mais, à notre sens, un *Galante* qui devait être une œuvre non point esquissée, mais simplement mise en train par quelques maximes déjà mûres. L'*Atento*, par contre, devait être beaucoup plus avancé.

Le *realce IV* du *Discreto* porte le titre *de la galantería* et le P. de Courbeville traduit ce titre avec bonheur par *la grandeur d'âme*[9]. Faut-il admettre que le *Galante* ait été conçu comme une amplification de ce chapitre? S'il en était ainsi, on pourrait lui attribuer quelques maximes de l'*Oráculo*, en particulier celles qui portent les nos 52, 54, 103, 128, 165, 241, peut-être 178 et 272 — en somme rien de bien important ni de bien certain. Seul, l'*Atento* demeure, et nous voulons, suivant le développement logique de notre procédé, tenter d'y rattacher les maximes qui se sont montrées jusqu'ici rebelles.

Peut-on confirmer, justifier cette attribution? Nous avons vu que les seules indications utiles que nous ayons de l'*Atento* se trouvent dans les chapitres du *Discreto*. Grâce aux passages des *realces* II et XI que nous venons de voir, nous avons pu tout au moins pressentir le contenu du traité. Ces phrases, qui n'ont d'intérêt que par le service qu'elles nous rendent, nous disent en substance : Prudence, méfiance; n'allez point vous engager avant d'avoir pénétré les desseins de votre adversaire, avant d'avoir bien mesuré ses moyens. La seconde recommande de dissimuler, de se mettre à l'abri, de doubler son mérite par le mystère en sachant user de la curiosité et du désir d'autrui. Mais n'est-ce pas là toute la matière de nos maximes? Il suffit d'y jeter un rapide coup d'œil pour s'en convaincre. Il n'en est guère parmi elles qui ne se puissent rattacher à ces théories de prudence mondaine, de « stratégie courtisane » qu'évoquait déjà pour nous le mot *atento*[10]. Décisives sont en ce sens les maximes 5 (*hacer depender*), 26 (*hallar su torcedor a cada uno*), 47 (*huir los empeños*), 78 (*arte en el intentar*); mais il faudrait les citer presque toutes. Et s'il y a parmi ces maximes bien des idées que l'on a déjà pu noter dans les chapitres du *Héroe* et

9. A ce sujet, M. V. Bouillier veut bien nous écrire ceci : « Sans être de ceux qui dénient tout mérite à Courbeville, je n'estime pas qu'il ait traduit « avec bonheur » *galantería* par *grandeur d'âme*. La *galantería* suppose bien la grandeur d'âme (*alteza de ánimo*), mais elle ye joint le *lucimiento*, le *despejo*. Je préférerais donc traduire par *galanterie*, avec un sens archaïque. »

10. V. *atento* dans les *primores* I et II où il exprime cette concentration de volonté — purement *agressive* — cette acuité, cette pénétration que l'on rencontre dans *notante* qui ajoute, lui, à tout cela, un élément nouveau de *critique*. Dans l'*Oráculo*, *atento* prend, au contraire, un sens plus large qui le rend plus voisin de la simple prudence.

du *Discreto*, il est certain qu'aucune d'entre elles n'était encore parvenue comme ici à son complet développement, à son point de perfection. A notre avis, c'est donc bien là qu'il faut chercher l'*Atento*.

Outre cette raison de simples correspondances, il en est une autre qui, pour puérile qu'elle puisse sembler, a cependant son importance. L'*Oráculo*, on le sait, est composé sans aucun plan, sans aucune méthode[11]. Si l'on y peut noter un certain souci d'unification dans la terminologie, on ne saurait en dire autant de la matière même. Chaque traité apporte ses maximes dans une simple juxtaposition; le *héroe* y garde son nom et le *discreto* fait de même. C'est le signe certain de l'origine. Or, nous voyons de même *atento*, *atención* employés avec une généralité bien significative, en particulier dans les maximes 7, 11, 30, 33, 41, 112, 129, 142, 160, 164, 179, 188, 252; cela peut être un sérieux indice.

Nous sommes du reste bien loin de penser que nous nous trouvions là en présence d'un *Atento* intégral. Il est plus probable que l'*Oráculo* n'en contient que la substance dépouillée de tout l'appareil rhétorique et anecdotique qui pouvait y être attaché. Rien ne nous permet du reste de pousser notre hypothèse plus avant.

Si l'on veut bien admettre la légitimité de nos déductions et rendre ainsi à l'*Atento* le plus grand nombre des maximes, on comprendra toute l'importance de ce traité Ce ne sont pas ses théories sur l' « héroïsme », non plus que les nuances métaphysiques qu'il a tenté d'introduire d'une façon assez arbitraire dans le *Discreto*, qui ont valu à Gracián de devenir l'ami de Schopenhauer ni qui ont provoqué le regain de popularité dont il jouit aujourd'hui. Gracián doit cela à ses maximes de morale pratique, mondaine, maximes si souvent paradoxales et cruelles, qui venaient en majeure partie de l'*Atento*. Ce sont

11. Autre observation de M. Bouillier. « Y a-t-il une déduction à tirer de ce que les maximes de l'*Oráculo* se présentent sans ordre? N'est-ce pas un phénomène usuel chez les moralistes aphoristiques, La Rochefoucauld, Vauvenargues, etc.? Cela ne tient-il pas tout simplement aux difficultés d'un classement méthodique, qui, quoi qu'on fasse, serait pour le chercheur un guide moins commode et moins sûr qu'un bon index? » On peut cependant faire observer que les auteurs allégués ont précisément dû s'autoriser de l'exemple de Gracián. [G C.]

elles qui faisaient dire à Rémy de Gourmont : « Il (Gracián) est comme le Machiavel de la vie pratique[12] ». C'est dans cet *Atento*, qu'il est malheureusement impossible de restituer dans son intégralité, que Gracián est parvenu au point «vrai» de sa doctrine; c'est là qu'il a exprimé, avant d'écrire le *Criticón*, le meilleur de lui-même. Dans l'*Atento*, parfait manuel de l'homme de société, on apprend à « tâter le pouls des affaires » [13], à « savoir user de ses amis » [14], à « ne s'embarrasser jamais avec les sots » [15], à « ne point mourir du mal de fou » [16], à « ne point montrer le doigt malade » [17], à « n'être point colombe en tout » [18], en un mot, à devenir *maestro del arte de marear en palacio* [19].

Que si enfin l'on s'étonne de ce que l'*Atento* soit demeuré jusqu'ici introuvable, on en veuille chercher la raison dans la conclusion logique de tout ceci : La matière de l'*Atento*, grâce à Lastanosa ou à Gracián lui-même, peu importe, était tout entière passée dans cet « oracle portatif » qui résumait l'ensemble de son œuvre; il n'était plus besoin dès lors d'offrir au public un écrit dont chacun connaissait déjà la substance, et Gracián fit sagement en ne le publiant jamais.

Maurice LACOSTE.

12. *Chemin de velours*, Mercure, 1902.
13. Maxime 104.
14. 158.
15. 197.
16. 208.
17. 145.
18. 243 (traduction d'Amelot).
19. *Disc.* VI.

TRADUCTION DE NEUF CHAPITRES DU « DISCRETO »[1]

X

L'homme qui sait choisir[2].

Éloge.

Tout le savoir humain (si tant est, comme dit Socrate, que quelqu'un ait du savoir) se réduit aujourd'hui au talent de bien choisir. On n'invente plus que peu de chose, ou rien, et dans les matières les plus importantes, toute nouveauté doit être tenue pour suspecte.

Nous sommes déjà à la fin des siècles. Jadis, en l'âge d'or, on inventait; plus tard, on a ajouté; maintenant, tout n'est plus que répétition. Toutes les choses sont avancées à un tel point qu'il ne reste plus rien à faire, sinon à choisir. Le choix est l'essentiel dans la vie, et le talent de bien choisir est une des plus importantes faveurs de la nature, qui ne le prodigue point, afin que sa rareté, jointe à son excellence, en double le prix.

C'est pourquoi nous voyons, tous les jours, des hommes à l'esprit subtil, au jugement pénétrant, d'ailleurs studieux et instruits, qui se perdent quand ils ont à faire un choix. Ils choisissent toujours le pire, ils s'en tiennent au parti le moins avisé, ils se plaisent à ce qui est le moins plausible, s'attirant ainsi le blâme des gens judicieux et le mépris des autres. Tout leur réussit mal; ils n'arrivent jamais à se faire applaudir, ni même à agréer. Jamais ils n'ont rien accompli de remarquable, et tout cela, parce qu'il leur manque ce don précieux de savoir choisir, tant il est vrai que ni l'étude ni l'esprit ne suffisent quand le bon choix est absent.

Son importance est transcendante, tant par le nombre que par la gravité des cas où il doit intervenir. Il est nécessaire dans tous les emplois, et particulièrement dans les plus hauts, car il est le complément de la perfection, la source des succès, le sceau de la félicité, et, lorsqu'il fait défaut, ni l'industrie, ni le travail, ni les avantages du rang ne sauraient le suppléer; tout se gâte et rien ne réussit.

Nul n'obtiendra jamais la réputation d'être consommé dans un emploi quelconque, s'il n'est pas doué d'un goût sûr. Ce don de bien

1. Voir *Bull. hisp.*, 1926, p. 356, et 1928, p. 26.
2 *Hombre de buena elección.* Cp. *Or.* 51.

choisir a fait, à lui seul, la gloire de plusieurs monarques éminents, qui se sont signalés dans le choix de leurs entreprises, comme dans celui de leurs ministres. Car, dans les affaires d'État, une erreur suffit pour tout perdre et pour tomber dans le discrédit, et un succès pour tout gagner et acquérir une immortelle réputation. Tels se sont trompés dans le choix des entreprises, d'autres dans celui des instruments, et tous ont détruit, par de si funestes erreurs, l'or très précieux de leurs couronnes.

Il est des emplois dont le principal exercice consiste à choisir, et où il s'agit de se subordonner plutôt que de diriger. Tels sont tous ceux qui ont pour but d'enseigner avec agrément. Que l'orateur préfère donc les arguments les plus plausibles et les plus imposants; que l'historien s'attache à mêler l'agréable à l'utile; que le philosophe marie le spécieux et le sentencieux. Que tous ils aient égard au goût universel d'autrui, qui est la norme du choix, et qui doit être préféré parfois au goût plus critique ou plus particulier qu'on a soi-même, ou qu'aurait tel ou tel. Il en est là comme d'un festin où il vaut mieux satisfaire le goût des invités que celui des cuisiniers, a dit le plus délicieux de nos compatriotes et notre poète favori [3]. Qu'importe que les choses soient fort au goût de l'orateur, si elles ne le sont pas à celui du public pour lequel il les apprête? Tel auditeur préférera une subtilité, tel autre applaudira une comparaison, ou réciproquement.

Dans les arts mécaniques [4], le choix trouve également à s'exercer; ainsi, nous avons vu deux artistes éminents se disputer la renommée, l'un par la délicatesse et la perfection, si bien que chacune de ses œuvres paraissait, en elle-même, l'effort suprême de l'art, alors que leur ensemble ne donnait pas pleine satisfaction. Au contraire, l'autre, dans aucune de ses œuvres, ne put arriver à l'extrême délicatesse du fini, à la perfection complète. Néanmoins, il eut le don de choisir ses sujets, à tel point qu'il conquit les applaudissements universels [5].

L'art de choisir naît, en premier lieu, de notre propre goût, quand il est bon; ce goût, il faut l'avoir confirmé par l'épreuve auprès du goût d'autrui, qu'il importe de bien connaître; vous aurez ainsi l'avantage de pouvoir ne vous en rapporter qu'à vous-même, sans dépendre d'autres avis; car vous pourrez avoir la confiance que ce qui vous plaît à vous chez les autres, leur plaira aussi chez vous. Le bon goût fait le bon choix, et, quand on a le bonheur de le possé-

3. Martial : *Nam coenae fercula nostrae*
Malim convivis, quam placuisse cocis. (IX. 82. *Ad Aulum.*)

4. *En las vulgares artes.* On sait que la peinture n'était pas comprise dans les sept arts libéraux.

5. Si l'on se reporte au *Heroe* (VII), il en résulte qu'ici Gracián a fait allusion d'abord au Titien, puis à Velasquez, — bien que ses commentaires soient peut-être de nature à étonner aujourd'hui les critiques d'art.

der, tout réussit. Et si, malgré son absence, quelque chose tourne bien, ce n'est guère qu'un effet du hasard.

Au contraire, un goût mauvais gâte tout; même si les choses sont excellentes, parfaites, il en détruira la valeur par sa mauvaise manière de les disposer; et il y a des goûts si étranges qu'ils choisissent toujours le pire; on dirait qu'ils mettent toute leur application à se tromper; ils réservent les pires raisonnements pour les occasions les plus importantes, et c'est quand l'attente est la plus grande qu'ils la frustrent davantage par leur absurde conduite; ils font ainsi ménage constant avec la sottise.

Un modèle de bon goût, c'est l'abeille; de mauvais goût, c'est la mouche. Dans le même jardin, l'une ira aux parfums, l'autre aux puanteurs.

Et ces gens dont le goût est malade soit par ignorance, soit par caprice, ces estropiés du jugement, qui font toujours suivre une première erreur d'une autre plus grande, le pire et le plus surprenant, c'est qu'ils voudraient communiquer leur mal à tout le monde; ils prétendent que leur avis paradoxal fasse règle pour les autres; ils poussent même l'aberration jusqu'à s'étonner que leurs extravagances et leurs sottises ne soient pas pour tous un régal appétissant.

Chez quelques-uns le goût n'est déréglé que pour certaines choses, tandis que pour le reste il est parfaitement normal. Mais, d'ordinaire, quand la racine est malade, tous les fruits de l'arbre sont gâtés.

L'art de choisir suppose, outre un goût excellent, une juste compréhension de toutes les circonstances requises pour réussir dans chaque cas particulier. Il doit s'attacher d'abord à saisir l'occasion, ce qui est la première condition du succès; il ne se contentera pas de ce qui serait parfait en soi, mais seulement de ce qui convient en la circonstance, car la meilleure des choses est quelquefois la moins à propos dans le moment. Que si les moyens réunissent l'excellence et l'opportunité, alors on sera sûr de l'heureuse issue. Réglez-vous sur les exigences du temps, considérez bien l'emploi à pourvoir, sachez discerner les personnes et vous ajuster dûment aux circonstances, ainsi vous arriverez à un choix parfait.

La passion est l'ennemie jurée de la prudence, et, par conséquent, du bon choix; elle ne s'inspire jamais des convenances, mais de ses impulsions; elle préférera au succès la satisfaction de son caprice. Tous ses favoris sont bons, non pas qu'ils le soient réellement, mais parce qu'elle veut les voir tels; elle affecte même de se tromper volontairement. Ainsi, tout est mal conçu, et sera encore plus mal exécuté.

Les occasions où il faut choisir sont nombreuses et d'extrême

importance. En premier lieu, il s'agit de choisir son emploi ou son état, c'est-à-dire sa vie entière. Choix dans lequel on réussit ou se trompe pour toujours; en ce dernier cas, c'est se vouer à une infortune irrémédiable. Le malheur est que les résolutions les plus importantes se prennent dans un très jeune âge, dépourvu de savoir et d'expérience, alors que la plus grande prudence et la plus complète maturité y seraient à peine suffisantes [6].

Ce n'est pas une moindre question, que de choisir ses amis, qui doivent être pris à l'élection et non au hasard; c'est une affaire qui dépend beaucoup de la prudence, et, plus encore, des contingences. On a aussi à choisir ses familiers, qui seront les auxiliaires de notre vie, et, le plus souvent, nos ennemis déguisés.

Mais, s'il était possible de choisir ses enfants, ce serait le plus grand des bonheurs. Toutefois, dans ce monde, il y a des gens si capricieux qu'ils feraient les pires choix; la nature leur a donc rendu service en les déchargeant de ce soin, puisque, même quand le Ciel leur a donné de bons enfants, il est des parents qui les gâtent par leur exemple ou par leur négligence. On voit tant de gens qui gaspillent les faveurs de la nature et de la fortune!

Il n'y aura jamais de perfection quand le choix fera défaut. Pouvoir choisir, et choisir bien, c'est double avantage. Ne pas choisir, c'est prendre en aveugle ce qui est offert par le hasard ou par la nécessité. Que celui donc qui ne possède pas l'art de choisir, le recherche dans le conseil ou dans l'exemple, car, pour réussir, il faut ou savoir, ou écouter ceux qui savent.

XII

L'homme qui sait faire une bonne sortie [7].

Lettre au Docteur D. Juan Orencio de Lastanosa, chanoine de la sainte église de Huesca, ami tout particulier de l'auteur [8].

Si je croyais, avec le vulgaire, que la Fortune a existé, je croirais aussi, mon cher Chanoine et ami, que sa demeure était telle qu'une

6. Cp. avec un passage du ch. 1 : *Genio è Ingenio*, où Gracián exprime la même idée. On peut se demander s'il n'a pas fait allusion à sa propre destinée? Il n'y a certainement aucune raison de douter qu'il ait vécu, comme le dit Latassa, en « *exacto Religioso y muy celoso en los destinos de su profesión* ». Néanmoins, avec son esprit si indépendant, si *singular*, le vœu d'obéissance passive a dû parfois lui être dur à observer; on en voit la preuve dans les infractions qui, vers la fin de sa vie, lui ont attiré les rigueurs de son Ordre.

7. *Hombre de buen dejo*. Cp. Or. 59.

8. Ce personnage, *singular amigo del autor*, est le frère cadet de D. Vincencio Juan de Lastanosa. Au chap. 27 de l'*Agudeza*, Gracián cite de lui une « comparaison ingénieuse », tirée d'un sermon sans doute.

maison à deux portes, très différentes l'une de l'autre, et opposées de toute manière : l'une en pierres blanches, dignes de former l'urne propice d'où sortira le plus heureux destin; et l'autre, au contraire, de pierres noires, dont la sombre couleur est du plus fatal augure; l'une majestueuse et brillante, l'autre humble et lugubre. D'un côté, le contentement, le loisir, l'honneur, l'abondance, les richesses et toutes sortes de félicités. De l'autre, la tristesse, les fatigues, la faim, le mépris, la pauvreté, et toute l'engeance du malheur. Bref, l'une s'appelle la porte du plaisir, et l'autre, celle du chagrin. Tous les mortels fréquentent cette maison, et entrent par l'une ou l'autre de ces portes; mais, d'après une loi inviolable et observée avec une rigueur absolue, celui qui entre par une porte doit sortir par l'autre; personne ne peut donc sortir par celle de son entrée, mais seulement par la porte opposée. Celui qui est entré par le Plaisir sort toujours par le Chagrin, et réciproquement.

C'est le malheur commun des gens fortunés d'avoir des commencements très heureux et une fin des plus tragiques. Plus les applaudissements ont salué leurs débuts, et plus les rumeurs hostiles accompagnent leur fin. Le point essentiel n'est pas d'avoir l'agrément populaire à ses débuts, car toute entrée est applaudie; le difficile est d'exciter le regret général à sa sortie, car ils sont rares ceux qui font désirer leur retour.

Oh! combien de soleils avons-nous vus se lever au sourire de l'Aurore, et au nôtre, et se coucher ensuite, tristement, dans un sombre sépulcre! A leurs premiers rayons, le matin, ils ont été salués par le chant joyeux des oiseaux; puis, ce chant devient moins harmonieux, et, au terme de leur course, ils disparaissent au milieu du hurlement des oiseaux de nuit.

Les hautes charges ont toutes des façades magnifiques, mais pauvre est leur envers. Les entrées au pouvoir sont accueillies par des acclamations, et les sorties par des malédictions. Que d'applaudissements à une autorité qui commence, soit parce que le vulgaire a toujours le goût du changement, soit parce qu'on espère des faveurs particulières ou des avantages pour le bien public! Mais, lorsque cette autorité prend fin, quel silence! Et encore doit-elle s'estimer heureuse quand on se borne au silence!

Combien il est adoré, soit par espérance, soit par crainte, le favori qui entre au pouvoir! Et pourtant, lors même que sa valeur n'ait pas démenti la faveur qui lui était échue [9], lors même qu'il ait su renou-

9. ¡ *Qué adorado, ó de la esperanza ó del temor, entra un valimiento; si el mismo no se desmintiera á la mitad de la diccion dividida...* Nous voyons là un jeu de mots intraduisible sur *valimiento*, dont la première moitié serait prise, par un à peu près, pour *valía* ou *valor*, et la seconde pour un temps du verbe *mentir*.

veler son crédit en haut lieu, il ne saura échapper, tôt ou tard, à une infortune facile à pronostiquer. Quand on finit, on est toujours méconnu, et toutes les charges de l'État deviennent, contre celui qui les exerce, des charges d'accusation, sinon de par la justice, du moins de par la malveillance triomphante. Le contentement soulevé par les débuts se transforme, à la fin, en nombreux mécontentements. Alors qu'il n'y aurait pas d'autre accident que celui d'arriver à son couchant, — le soleil lui-même, au déclin, perd son prestige —, l'éclat s'obscurcit et l'affection se refroidit. Le bonheur accompagne rarement ceux qui sortent, et les acclamations ne persistent pas jusqu'à la fin. Autant la Fortune est aimable pour ceux qui viennent, autant elle est discourtoise pour ceux qui s'en vont.

Les amitiés elles-mêmes s'acquièrent dans la faveur et se perdent dans la disgrâce. On s'envole jusqu'au faîte de la fortune pour en être précipité de haut en bas. C'est la destinée ordinaire que dans tous les emplois, dans toutes les situations, lorsqu'on est entré par la porte de la popularité et du bonheur, on sort par celle de l'impopularité et du malheur.

La Fortune porte un vêtement de deux couleurs extrêmes, en symbole de sa vicissitude : un voile blanc sur sa poitrine, un voile noir sur ses épaules. Gardez-vous bien d'attendre qu'elle vous tourne le dos. La plus sage prudence est de mettre toute son application à bien finir, et de viser plus à faire une heureuse sortie qu'une entrée acclamée. Le vigilant Palinure ne gouverne pas son vaisseau par la proue, mais par la poupe; c'est là qu'il faut se tenir pour gouverner le sien dans le voyage de la vie.

Quelques-uns ont des commencements heureux en tout, et dignes de l'être. Ils débutent dans leur charge avec l'agrément général, ils s'élèvent au milieu des applaudissements; les amitiés leur viennent avec la faveur; tout s'annonce heureusement pour eux. Mais, le plus souvent, ils ont une fin tragique et pleine d'amertumes. Toute l'infortune leur a été réservée pour le dessert, de même que le goût amer reste au fond d'une médecine.

Excellent précepte pour commencer et pour finir que celui de ce Romain qui disait avoir obtenu toutes les dignités avant de les désirer, et les avoir toujours quittées avant qu'elles fussent désirées par d'autres. Cette seconde partie du précepte est encore plus importante que la première, quoiqu'il soit bon dans son entier. La première est faveur du sort, mais la seconde est l'œuvre d'une rare prudence. Le malheur est quelquefois le châtiment de l'ambition intempérée, et c'est grande gloire que de se retirer avant sa venue. La consolation des sages est d'avoir quitté les choses avant d'être quittés par elles, et tel est le conseil qu'ils nous donnent.

On pourra aussi régler son heureuse fortune en l'accompagnant

d'une façon courtoise jusqu'à la porte où l'on prendra honnêtement congé d'elle; c'est ainsi qu'elle nous permettra de conserver la faveur publique, au point que l'acclamation générale qui a salué votre entrée se convertira en regret universel de votre départ.

Il ne faut jamais finir par une rupture, qu'il s'agisse d'amitié, de faveur, d'emplois ou dignités; toute brisure endommage la réputation, outre la peine qu'elle cause.

Parmi les heureux, il n'en est guère qui aient échappé au revirement final de la Fortune, car plus grande a été la félicité, plus triste est son issue. Exceptons cependant ceux qui se sont retirés à temps, soit par effet du sort, soit par propre sagesse.

A quelques héros le Ciel même a fourni le remède, en rehaussant leur fin par le mystère, et en faisant d'elle un triomphe, comme pour Moïse disparu et pour Elie enlevé. De même, dans l'antiquité païenne, Romulus disparut en des circonstances douteuses, où l'on vit un mystère et non la perfidie des sénateurs, et il en fut d'autant plus révéré.

D'autres héros, malgré leur grandeur, ont terni, comme le dragon, la gloire de leurs exploits par une fin malheureuse. Quand Hercule fila, il fut lui-même la Parque fatale à son immortalité, et il mit à ses prouesses non pas un couronnement, mais une limite, conséquence ordinaire de telles faiblesses [10]. Matière à regret pour les vaillants, et à désabusement pour les sages.

Seule la vertu est comme le Phénix, qui renaît au moment où il paraissait mourir, et convertit en vénération éternelle les applaudissements qui saluèrent sa première apparition.

XIV

Ne pas céder à l'humeur [11]

Invective.

Le célèbre Olympe est le roi des montagnes, non parce qu'il se dresse au-dessus des plus orgueilleuses, — sa supériorité l'y oblige; non parce qu'il se montre de toutes parts, — la grandeur doit se proposer à l'imitation; non parce qu'il est le premier à resplendir

10. *Hiló Hercules, hecho Parca de su propia inmortalidad, y pusó no colofón, sino colón á sus proezas, que asi se usa.*

11. *No rendirse al humor.* Cp. *Or.* 69.

sous les rayons du soleil, — la majesté est une sphère d'éclat; non parce qu'il est couronné d'étoiles, — le sommet du rang est aussi celui de la félicité; ni enfin parce qu'il a donné son nom, ou l'a emprunté au ciel même, — la souveraineté a toujours fourni matière à la Renommée. Mais bien, parce qu'il ne cède jamais aux vulgaires impressions extérieures, la plus grande seigneurie étant celle de soi-même. Tout au plus, les vents arrivent-ils à baiser son pied, les nuages à lui servir de tapis; mais ils ne vont pas au delà. Ainsi l'Olympe demeure immuable, comme une grandeur inaccessible aux passions.

L'homme vraiment grand ne s'abandonne pas aux vulgaires flux et reflux des humeurs, ni même des passions. Il se maintient toujours au-dessus de ce bas dérèglement. Par l'heureux effet d'une prudente réflexion sur lui-même, il reconnaît quelles sont ses dispositions du moment, ce qui est procéder en maître de son âme. Plusieurs se laissent honteusement tyranniser par leur humeur régnante, défaut grossier et fréquent; et, entraînés par elle, ils disent et commettent des choses déraisonnables. Ils soutiennent aujourd'hui ce qu'ils contredisaient hier; tantôt ils s'appuient sur la raison et tantôt ils la foulent aux pieds, sans jamais suspendre leur jugement, ce qui est la pire des extravagances.

Ces gens-là, n'essayez pas de les prendre par la raison : ils n'en ont point; d'un jour à l'autre, ils s'entêtent en sens contraire. Après avoir commencé par se contredire eux-mêmes, ils contredisent ensuite tous les autres. Quand on connaît leur insupportable humeur, le mieux est de les abandonner à leur incohérence, car ils ne font que s'engager et se dégager.

Toujours dans leurs lunes, ils refusent tout sous la planète de Saturne, et ils accordent tout sous celle de Jupiter. Ce vilain défaut ne corrompt pas seulement la volonté, mais il s'attaque aussi au jugement; il altère tout, la faculté de vouloir comme celle de raisonner, ainsi que le fait toute passion quand on ne la contient pas.

Il importe beaucoup de connaître son intempérance d'humeur pour en triompher; et même, il conviendra parfois de pencher vers l'extrémité opposée, s'il paraît nécessaire d'incliner la balance, afin d'obtenir l'équilibre requis par la prudence.

C'est un homme vraiment supérieur, celui qui s'entend à prévenir et à corriger son humeur; il y a là, en effet, une maladie morale, et le sage doit s'y comporter comme dans celles du corps, où l'on ne prétend pas qu'un sirop de miel est amer, encore que le goût malade le trouve tel : le jugement sait rectifier. Ainsi faut-il procéder dans les altérations de l'âme.

Il y a des gens d'une impertinence si outrée qu'ils sont toujours en proie à quelque humeur, toujours déformés par la passion, intolérables pour ceux qui ont affaire à eux, trouble-fête dans la conver-

sation, ennemis de l'affabilité; ils gâtent tous les moments donnés au bon goût. Ce sont, d'ordinaire, de grands contradicteurs de tout ce qui est bien, et les parrains de toutes les sottises; à chaque raison ils en opposent une contraire; ils prennent le contre-pied de ce que dit un autre, uniquement parce qu'il s'est prononcé avant eux; s'il ne les avait devancés, ils auraient prôné les mêmes choses que lui. Et si l'autre, en homme de bonne compagnie, leur cède, et même se range à leur avis pour éviter tout incident, les voilà qui passent aussitôt à l'avis contraire et font échouer tous les efforts de la politesse. Certes, ils sont plus incurables que les vrais fous, car avec ceux-ci il suffit de se prêter à leur marotte, mais avec eux, c'est pire. Inutile aussi de faire appel à leur raison; n'en ayant point, ils ne vous entendraient pas.

Celui qui n'est pas habitué à cette espèce de gens, — quoiqu'il y ait des nations entières qui sont affectées d'un tel défaut — s'étonne, au début, d'une si étrange extravagance; mais, dès qu'il l'a sondée, il se dérobe avec grâce, car un homme de sens et d'esprit se tire agréablement de tout par quelque façon galante. Cependant, lorsque deux individus pareillement atteints de cette intempérance d'humeur se rencontrent et s'entreprennent, je l'engage à regarder, tout en ne s'en mêlant point, et je lui promets alors le meilleur des moments, pourvu qu'il se tienne à l'abri, et que, protégé par la barrière de la prudence, il suive le spectacle que donnent ces fous, à l'instar de taureaux.

Que si, en rare et grave occasion, un homme perd son sang-froid, et va même jusqu'à la colère, ce n'est pas une raison pour le qualifier de vulgaire, car ne jamais se fâcher, c'est vouloir être toujours tel que la bête. Mais la perpétuelle intempérance d'humeur, et vis-à-vis de personnes de tout rang, est une insupportable grossièreté. Le déplaisir causé par un esclave ne doit pas altérer le caractère d'un homme libre. Mais celui qui n'a pas assez de capacité pour se connaître aura encore moins le courage de s'amender.

De là vient que les individus de cette sorte, très entichés de leur manie, recherchent les occasions de s'y livrer, et sont toujours en quête d'incidents. Ils entrent dans la conversation comme dans une petite guerre, ils provoquent des querelles, et tels que d'odieuses harpies acharnées contre le bon goût, ils mettent partout leurs griffes et leur infection, tant par leurs actes que par leurs paroles. Et c'est bien pis, quand leur maudite humeur s'accompagne de quelque lecture, encore qu'ils ne sachent, comme les sots, que des choses mal sues. Alors ils deviennent des Bacheliers en présomption, puis des Licenciés en malignité, enfin des monstres d'impertinence.

XV

Avoir l'inspiration prompte et heureuse[12].

Problème.

La foudre était l'arme la plus sûre de Jupiter; à sa puissance instantanée il a dû les plus grandes de ses victoires. Par elle, il a vaincu la révolte des Géants, car la promptitude est la mère du succès. L'aigle avait mission de lancer les rayons de la foudre, parce que les exploits de la promptitude furent toujours réservés à ceux qui ont un puissant essor.

Il est des hommes qui excellent par la profondeur de la pensée, et d'autres par une suprême vivacité d'esprit; on admire les premiers, on aime les seconds.

Assez tôt fait, si c'est bien fait, a dit le Sage. Nous n'examinons jamais si l'œuvre a coûté du temps, ou non, mais bien si elle est parfaite; c'est là ce qui règle l'estime; le tôt ou le tard ne sont que des accidents, ignorés ou vite oubliés; seul le résultat demeure. Du reste, le plus souvent, ce qui a été fait vite se défera vite et finira tôt parce qu'on l'a fini tôt. Plus ses enfants sont venus au monde avec une chair tendre, et plus Saturne les dévore aisément. Ce qui doit durer une éternité doit en mettre une autre à se faire.

Mais si tout succès mérite l'estime, seul le succès rapide et imprévu soulèvera les applaudissements; le bonheur et la promptitude lui donnent double prix. Quelques-uns pensent beaucoup, pour toujours faillir après; et d'autres réussissent toujours, sans y avoir pensé auparavant. La vivacité d'esprit supplée à la profondeur du jugement, et ce qui s'offre d'emblée rend superflue la délibération. Il n'y a rien de fortuit pour ceux chez qui une présence d'esprit, toujours fidèle, tient lieu de prévoyance.

Les esprits vifs charment le goût, et les inspirations soudaines excitent l'admiration comme par un sortilège, d'où vient qu'elles sont tant applaudies. Les succès moyens, mais obtenus à l'improviste, font plus d'effet que de très grands qui avaient été préparés à la longue. C'est un dit excellent dans sa brièveté que celui-ci « Le temps et moi, nous en valons deux autres; moi seul, sans le temps, je vaux n'importe lequel[13]. » Voilà qui est parler, et plus

12. *Tener buenos repentes.* Gracián a disserté souvent sur l'impromptu en paroles et en actions : *Oraculo*, 56, 57. — *Heroe*, III. — *Agudeza*, 17, 18, 41, 45, 46.

13. Voir la note 4 du chap. III (*Bull. hisp.*, 1928, p. 37). La seconde partie de l'aphorisme est : *El sin tiempo, y yo, á cualquiera.*

encore, agir. Ici le temps veut tout dire : le conseil, la prévoyance, le moment, la maturité, l'attente, toutes choses qui sont des gages de succès. Mais l'homme d'inspiration ne se fie qu'à sa promptitude et à son heureuse fortune.

Lorsque la prévoyance prépare, que la prudence délibère et que le moment est attendu, l'exécution avorte le plus souvent, tandis que la promptitude, à elle seule, enfante le succès; applaudissez à son bonheur et à sa vaillance; comparez les brillants résultats de l'inspiration soudaine avec les erreurs d'une lente délibération.

Quelques-uns n'attribuent ces succès qu'à l'heureux hasard; ils devraient y voir aussi une perspicacité prodigieuse. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce privilège des héros ne doit rien à l'art, mais tout à la nature et à la bonne fortune. Il ne peut y avoir effet de l'art, quand c'est à peine si l'attention a joué. L'aisance de conception vient à la rescousse lorsqu'il n'y a pas place pour la réflexion, et la prompte résolution, qui s'offre quand le temps manque pour penser, a comme auxiliaires : la maîtrise de soi, qui préserve de l'anxiété, et ce *je ne sais quoi*, que rien ne déconcerte. De sorte que cette promptitude, maîtresse des difficultés autant que d'elle-même, a le droit de dire, non pas : « Je suis venue, j'ai vu et j'ai vaincu », mais : « J'ai vaincu, ensuite j'ai vu et je suis venue. »

C'est dans les circonstances les plus pressantes que les hommes au génie prompt révèlent le mieux leur vivacité et leur intelligence. De même que le péril redouble le courage, la difficulté redouble la perspicacité. Certains ne raisonnent jamais mieux que dans les embarras pressants; l'urgence leur donne des ailes; plus le péril est grand, mieux ils s'en tirent. Il y a, en effet, une antipéristase supérieure [14], qui augmente l'intensité de l'intelligence, la subtilité de l'esprit, en même temps qu'elle renforce efficacement la prudence.

Il est bien vrai que l'on voit des têtes prodigieuses, qui, à l'improviste, réussissent dans tout, et qui, si elles réfléchissent, se trompent toujours. Ce qui ne s'offre pas à elles sur-le-champ ne leur viendra jamais; chez elles il n'est rien à espérer ni de la délibération, ni de la remise au lendemain. En revanche, elles ont nombre d'heureuses inspirations, car la nature prévoyante a compensé par une remarquable promptitude ce qui leur manquait en réflexion; et, grâce à un tel secours, elles n'ont rien à craindre des contingences.

Ces dons d'inspiration ne sont pas seulement admirables, mais grandement utiles. Une sentence improvisée a suffi pour valoir à Salomon la réputation d'être le plus sage de tous les hommes, et pour le rendre plus redouté que par ses richesses et sa puissance.

14. *Antiparistasi*, L'antipéristase est ainsi définie au Dictionnaire de l'Académie française : « l'action de deux qualités contraires, dont l'une augmente la force de l'autre ».

Si Alexandre et César ont mérité d'être les favoris de la Renommée, ils le doivent à deux inspirations subites : l'acte d'Alexandre coupant le nœud gordien est demeuré célèbre, et le mot de César en faisant une chute mérite aussi d'être applaudi [15]. Chacun de ces deux traits improvisés valut à l'un et à l'autre la conquête d'une partie du monde, et les fit reconnaître capables de commander à l'univers.

Si les promptes reparties ont toujours été goûtées, les promptes actions méritent d'être acclamées. L'heureuse promptitude dans l'effet suppose une activité éminente dans la cause, c'est-à-dire la subtilité de conception, la sagesse d'exécution, un ensemble de qualités d'autant plus remarquable qu'il va de la vivacité à la prudence, de l'ingéniosité au bon jugement.

C'est une qualité des héros; elle ne peut se rencontrer que chez eux, et c'est elle qui fait leur renommée. Elle prouve un grand fonds, et une non moindre élévation. Souvent nous l'avons reconnue, et nous l'applaudissons à juste titre chez ce grand héros, notre patron, le très excellent duc de Nochera, D. Francisco Maria Carrafa, au prodigieux tissu de talents et d'exploits, dont le sort a bien pu couper la trame, mais que la noirceur de nos temps n'a pu entacher. Rien n'égalait la maîtrise qu'il montrait dans les cas les plus désespérés, l'imperturbabilité de son raisonnement, son brio d'exécution, la noble aisance de tout son procédé, la rapidité de ses succès. Où d'autres, découragés, haussaient les épaules, lui mettait les mains à l'œuvre. Rien d'imprévu pour son attention, rien de confus dans sa vivacité; chez lui rivalisaient l'ingéniosité et la prudence, et, bien qu'à la fin la fortune l'ait abandonné, la renommée lui est restée fidèle [16].

Chez les généraux et les hommes de guerre, l'heureuse promptitude est la qualité la plus grande, aussi nécessaire qu'elle est sublime, leurs actions réclamant presque toujours la soudaineté dans la décision et la rapidité dans l'exécution. Là, il n'est pas possible de se livrer à l'étude des contingences, ni de prévenir les hasards; il faut agir selon l'occasion, et c'est là que triomphe une promptitude opportune, qui assure la victoire.

Mais, quant aux rois les meilleurs sont ceux qui pensent le plus, car toutes leurs actions sont éternelles. Ils ont à penser pour beaucoup de monde, et à prendre les conseils de sages auxiliaires; tout cela est nécessaire pour le bien universel. Ils ont le temps et le lit pour mûrir leurs résolutions; ils pensent toute la nuit pour assurer la prospérité du jour. Enfin, ils ont plus à exercer leur tête que leurs bras.

15. *Teneo te, Africa!* Voir *Agudeza*, XVII.
16. Le duc de Nochera fut successivement vice-roi de Navarre et d'Aragon. Voir *Agudeza*, LV.

XVII

L'homme en son point de perfection[17].

Dialogue entre le Dr D. Manuel Salinas, chanoine de la sainte église d'Huesca, et l'auteur.

AUTEUR. — Une curieuse particularité chez les Perses, c'est qu'ils ne voulaient pas voir leurs enfants avant l'âge de sept ans. Sans doute, parce que l'amour paternel, pourtant le plus grand de tous, ne suffisait pas pour cacher ou même voiler à leurs yeux les imperfections communes à la première enfance. Ils ne considéraient leurs enfants comme leurs que quand ils les voyaient en état de raisonner.

CHANOINE. — Eh bien! Si un père ne peut supporter l'ignorance de son jeune enfant, et si, avant de l'admettre à communiquer avec lui, il attend sept années que la noble faculté de la raison l'en ait rendu digne, faut-il s'étonner qu'un homme intelligent ne puisse supporter un sot qui lui est étranger, et qu'il l'écarte de son commerce familier?

AUTEUR. — La nature, si prévoyante qu'elle soit, ne conduit pas ses œuvres à la perfection dès le premier jour; l'art, non plus, malgré ses ressources. L'une et l'autre vont, chaque jour, en améliorant leur ouvrage, jusqu'à lui donner enfin son complément.

CHANOINE. — De là vient que les choses, même les plus grandes, n'ont jamais que des commencements petits, et qu'elles n'arrivent que peu à peu à leur suprême accomplissement. Les choses qui atteignent vite leur perfection valent peu, et ne durent guère; une fleur s'épanouit vite, et meurt de même, mais un diamant, après avoir été lent à se former, a pour durée l'éternité.

AUTEUR. — Sans doute il en est de même pour les hommes, qui, du premier coup, ne sont pas tout faits. Ils vont, chaque jour, se perfectionnant, au moral comme au physique, jusqu'à ce qu'ils arrivent au complément si désirable de la conscience, à la maturité du goût et à la perfection de toutes leurs facultés.

CHANOINE. — C'est si vrai que nous avons constamment occasion de voir et de critiquer ce phénomène chez certains hommes qui ont

17. *El Hombre en su punto*, Cp. *Or.* 6.

18. Manuel de Salinas y Lizana, chanoine de la cathédrale, professeur de droit romain à l'Université d'Huesca; auteur de poésies sacrées, et d'une traduction en vers de Martial, constamment citée dans l'*Agudeza*.

pourtant du savoir et de la raison; néanmoins, on reconnaît qu'ils ne sont pas encore complets, qu'il leur manque quelque chose, et parfois le plus essentiel. Il y a du plus et du moins dans les bonnes qualités, et l'on ne devient que par degrés un *discret* accompli. Les uns n'en sont encore qu'aux promesses, mais ils se feront. Il en est d'autres plus avancés en tout, et quelques-uns qui sont déjà parvenus au plein développement de leurs qualités. Ce n'est certes pas une petite affaire que d'arriver à être en tout un homme consommé.

Auteur. — Je dirais qu'il en est de même que pour le vin, surtout pour le plus généreux; au début, il a une douceur fade, ou une âpreté désagréable; bref, il n'est pas encore fait. Mais, dès qu'il commence à fermenter, il commence aussi à se purger de sa lie; il perd, avec le temps, sa crudité première, il corrige son insipide douceur et acquiert ses qualités généreuses de force et de saveur; sa couleur même est un charme, et son odeur un attrait. Il est alors en son point, régal des hommes et nectar des dieux. A ce propos, je comprends pourquoi la Fable conte que Jupiter porta dans sa cuisse, jusqu'à gestation, Bacchus, son enfant avorté; il ne l'introduisit pas dans sa bouche parce que l'imperfection lui eût été désagréable au goût. Quant à son cerveau, il le réservait pour la sage Minerve.

Chanoine. — De même, dans le vase fragile du corps, l'âme va se perfectionnant chaque jour. Elle n'est pas tout de suite en son point. Tous les hommes commencent par la douceur insipide de l'enfance, puis par la plaisante verdeur de la jeunesse; ils ont le goût des plaisirs, l'inclination à des choses futiles, à des emplois peu sérieux, à des occupations frivoles. Et encore qu'il arrive parfois, mais bien rarement, que chez certains la maturité devance l'âge, on reconnaît à quelque chose d'imparfait qu'elle est venue avant terme. Plusieurs cherchent à démentir par un sérieux, soit naturel, soit affecté, ces imperfections de la jeunesse; mais bientôt ils cessent de s'observer, et ils retombent dans les défauts juvéniles, montrant ainsi qu'ils n'étaient pas encore au point d'achèvement.

Auteur. — Le temps est un grand médecin, à la fois vieux et expérimenté.

Chanoine. — Lui seul peut guérir de la jeunesse, qui est réellement une sorte de maladie. Dans un âge plus mûr, les pensées sont aussi plus mûries et plus élevées, le goût plus délicat, l'esprit plus éclairé, le jugement plus sain, la volonté plus ferme. A la fin, on devient un homme fait, un homme consommé, dont le commerce est agréé par les gens les plus entendus. On réconforte par ses conseils, on assiste par ses utiles offices, on délecte par sa conversation, et l'on fait preuve, en tout, d'une générosité virile.

AUTEUR. — Mais ces hommes eux-mêmes, avant d'en arriver à leur maturité, combien de défauts ne nous ont-ils pas fait subir? Que d'âpreté dans leur esprit, que d'aigreur dans leur commerce, que d'intempérance dans leur conduite!

CHANOINE. — Oui, quel tourment n'est-ce point, pour un homme déjà mûr et sage, que d'avoir à s'ajuster, par nécessité ou par convenance, à l'un de ces hommes incomplets, non encore mûris! Ce tourment n'égale-t-il pas, s'il ne le dépasse, celui inventé par Phalaris, qui faisait lier corps à corps et bouche à bouche un vivant et un mort? Car ici le supplice est pour l'âme, qui s'épuise dans un contact disparate.

AUTEUR. — Mais plus tard cet homme incomplet en viendra à réfléchir sagement sur ses imperfections passées; il reconnaîtra, avec bon sens, les erreurs de son ignorance ou de son imprudence, il condamnera son mauvais goût, et rira lui-même de sa légèreté; devenu grave, il réprouvera maintenant, en sa judicieuse réflexion, ses égarements d'autrefois et les penchants qui ont été cause de ses imperfections.

CHANOINE. — Le mal est que certains n'arrivent jamais à se perfectionner, à être des hommes faits.

AUTEUR. — C'est qu'il leur manque quelque pièce, soit dans le goût, ce qui est déjà un assez grand mal, soit dans le jugement, ce qui est pire.

CHANOINE. — Et souvent, nous voyons bien qu'il leur manque quelque chose, mais nous ne saurions définir quoi.

AUTEUR. — J'ai observé aussi que le Temps va d'un pas fort inégal, pour former les hommes.

CHANOINE. — C'est que pour les uns il vole, pour les autres il boite; tantôt il se sert de ses ailes, tantôt il prend ses béquilles. Il y a certains hommes qui atteignent bien vite la perfection, en quelque matière que ce soit; il en est d'autres qui tardent à se faire, et cela, parfois au détriment de tous, parce qu'ils ont un devoir envers tous. Car les hommes n'ont pas à se parfaire seulement au point de vue de la prudence commune, il faut aussi qu'ils acquièrent les perfections propres à chaque état, à chaque emploi.

AUTEUR. — Ainsi, un roi lui-même a besoin de se faire?

Chanoine. — Oui, il ne naît pas tout fait; c'est là qu'il faut une grande somme de prudence et d'expérience, car mille perfections sont nécessaires pour arriver à un si grand accomplissement. Un général se fait au prix de son sang et de celui des autres; un orateur, à force d'étude et d'exercice. Quant au médecin, avant de tirer du lit un malade, il en a jeté cent dans la tombe. Tous les hommes vont se formant peu à peu, jusqu'à ce qu'ils parviennent à leur point de perfection.

Auteur. — Et, je le demande : ce point, quand ils y sont arrivés, demeure-t-il fixe?

Chanoine. — Non, et c'est là le malheur de notre inconstance. Il n'y a pas de bonheur fixe, pas plus qu'il n'y a d'astre fixe de la Lune à la Terre; il n'existe dans le monde aucun état permanent, mais un changement perpétuel. Tout est en voie de croissance ou de décroissance, et tant de variations amènent toujours un déclin.

Auteur. — Par conséquent, il en est pour le moral comme pour le physique; avec l'âge déclinent la mémoire et même l'intelligence.

Chanoine. — Oui, et c'est pour cela qu'il convient d'avoir atteint sa perfection morale en temps utile, et de mettre à profit la saison où l'on peut jouir des choses et surtout du commerce avec les hommes entendus.

Auteur. — Que d'efforts et de conditions pour arriver au comble de ses qualités et de sa perfection!

Chanoine. — Vulcain commence par frapper avec son marteau; puis, la Divinité l'assiste. Aux faveurs de la nature, il sied d'ajouter la culture, je veux dire l'étude, et le commerce assidu avec les sages, dans les livres avec ceux qui sont morts, et dans la conversation avec les vivants. Joignez-y l'expérience, ce guide sûr, l'observation judicieuse, le maniement des grandes affaires, la variété des emplois; tout cela en vient à produire un homme consommé, un homme fait et parfait, que l'on reconnaît à la sûreté de son jugement, à la délicatesse de son goût. Mesuré dans ses paroles, réfléchi dans ses actions, docte en ses dires, sage dans sa conduite, il est le centre de toute perfection.

Auteur. — Je dirai donc que l'on ne pourra jamais estimer assez l'homme arrivé à un tel point.

Chanoine. — Non seulement il faut l'estimer, mais il y a grand profit à le rechercher pour ami, à obtenir ses conseils, à gagner son patronage, et enfin à le supplier de se faire votre maître.

XVIII

La culture et l'élégance[19].

Fiction héroïque.

L'art fut votre père, ce grand précepteur de la nature. Il vous a mises au monde en vous destinant à donner la perfection à toutes choses. Sans vous les plus grandes actions sont vouées à l'insuccès, et les meilleurs travaux perdent leur prix. Nous avons vu des esprits prodigieux, soit par leur force d'invention, soit par celle de leur raisonnement, mais si dépourvus d'élégance et d'ordre qu'ils ont recueilli plus de mésestime que d'applaudissements.

Sans votre grâce, le sermon le plus grave et le plus docte demeure insipide. Sans votre heureux apprêt, l'argumentation la plus autorisée est impuissante; sans votre ornement, le livre le plus érudit paraît fastidieux; enfin le plus rare mérite d'invention, le choix le plus judicieux, l'érudition la plus profonde, l'éloquenec la plus aimable, si vous ne leur avez donné votre lustre, se laissent accuser d'indigne et vulgaire rusticité et condamner à l'oubli.

Au contraire, on voit des œuvres qui, à l'examen rigoureux, n'offrent rien d'éminent, ni comme invention, ni comme profondeur, et qui cependant obtiennent le succès, parce qu'elles sont élégamment présentées. Il en est de même pour tous genres de qualités, tellement votre perfection est prépondérante. La laideur elle-même, avec le secours de l'élégance, a souvent vaincu la beauté; et souvent aussi, la beauté a succombé pour s'être négligée. La perfection se fie à elle-même, et les trop confiants ont toujours été vaincus. Plus un vêtement est riche, et plus il perd à être mal arrangé, parce que son éclat même fait davantage ressortir le défaut.

Enfin, avec vous le peu paraît beaucoup, et sans vous le beaucoup ne paraît rien.

Vous avez eu pour mère la bonne ordonnance, celle qui donne a chaque chose sa place, et qui introduit partout l'harmonie. L'agrément consiste beaucoup en ce que chaque partie soit en son lieu.

19. *De la Cultura y Aliño.* Il ne paraît pas possible de trouver une expression adéquate à *aliño*, qui contient à la fois l'idée d'ornement, et celle de bel ordre, d'agréable *alignement.* Morel-Fatio a donné cette paraphrase : « Importance de la culture de l'esprit, de la correction et du goût. » (*Sommaire du Cours du Collège de France, B. H.*, juillet-septembre 1910). — A la maxime 87 de l'*Oraculo*, intitulée de même, on voit les traductions suivantes : *Cultiver et embellir* (Amelot), — *L'esprit de politesse et d'ordre* (Courbeville; de même, dans *L'Homme Universel*), — *Bildung und Eleganz* (Schopenhauer), — *Culture and Elegance* (Jacobs).

Hors de son centre, tout produit de la nature souffre violence, et tout produit de l'art se déforme. A une même place dans le ciel, tel astre sera à son zénith, et tel autre à son déclin; car c'est selon le lieu que brille l'éclat. Le désordre amène la confusion, et celle-ci le déplaisir. Ce qui est mal composé n'est qu'une masse grossière et indigeste, odieuse à tout homme de bon goût. Les choses bien composées, outre un aspect aisé qui égaye, ont une harmonie qui charme.

Le bon choix des choses serait déplorablement compromis, si ensuite elles étaient gâtées par une grossière négligence. C'est pitié qu'une inculte barbarie leur fasse perdre ce qu'elles offraient d'excellent et d'exquis. On se lasse bientôt des conceptions les plus neuves et les plus élevées, des raisonnements les plus ingénieux, de l'érudition la plus variée et la plus rare, si tout cela rebute le goût par l'incurie de l'apprêt.

La sainteté elle-même doit avoir une sorte d'élégance; elle est doublement édifiante quand elle s'allie à l'urbanité chrétienne. Le grand patriarche, archevêque de Valence, D. Juan de Rivera, sut admirablement les réunir toutes deux. Combien il joignait le goût à la sainteté! Il éternisa sa piété et sa culture par la fondation du somptueux collège sacré, où des prêtres doctes et exemplaires associent tout ensemble la ponctualité des rites, la richesse des ornements, l'harmonie des chants, la dévotion dans le culte, et la belle ordonnance en tout.

La sainteté ne gagne rien à la rusticité et ne perd rien à s'unir aux lumières, puisque nous voyons aujourd'hui l'urbanité dans la sainteté et la sainteté dans l'urbanité chez un autre patriarche, non différent du premier, mais son grand imitateur [20], D. Alonso Perez de Gusman, qui prouve que la vertu et la *discrétion* n'ont rien de contraire. Le même tribut d'éloges est dû à ce grand modèle des prélats, qui réunit si bien la sainteté, la culture et l'érudition, D. Juan de Palafox, évêque de Puebla, que la prédiction avait appelé, de bonne heure, à son illustre dignité [21] Par ces exemples, on voit avec admiration combien aujourd'hui la sainteté s'allie à la culture, et la perfection à l'élégance.

Ce n'est pas assez que l'intelligence soit épurée, il faut que la volonté le soit aussi. Que l'esprit de politesse intervienne donc dans

20. *Imitador* (1646). Plusieurs des éditions suivantes portent *intimador*, ce qui ne peut être qu'une coquille.

21. Juan de Palafox (1600-1659), auteur d'ouvrages religieux. Au moment où Gracián écrivait, Palafox n'était pas encore engagé dans le conflit avec les Jésuites, qui le fit rappeler du Mexique en 1649. (Il devint ensuite évêque d'Osma, Vieille Castille). — Dans la *Vida de D. Juan de Palafox* par Rosende (Madrid, 1666), on lit que, tout jeune enfant, il avait été l'objet de la prédiction suivante, de la part d'un « saint évêque, confesseur de Ste Thérèse » (le nom de cet évêque n'est pas donné) : « *O, que buena ventura tendras, niño mio !* »

les opérations de ces deux grandes facultés, et, si la science doit avoir son élégance, pourquoi la volonté serait-elle barbare et grossière?

Vous avez eu pour frères le *je ne sais quoi*, le bon goût et le décorum, qui embellissent et agrémentent tout, non seulement l'écorce extérieure, c'est-à-dire le vêtement, mais bien plus encore la personne intérieure, à laquelle ils donnent sa véritable parure.

Combien le monde n'était-il pas inculte et grossier, quand il se trouvait encore tout entier plongé dans la barbarie! La Grèce, bientôt civilisée, commença d'introduire l'élégance à mesure qu'elle étendait son empire. Ses cités furent des modèles, tant par leurs édifices que par les mœurs de leurs citoyens. Les Grecs tenaient pour barbares toutes les autres nations, et ils n'avaient point tort. Ce sont eux qui inventèrent les trois ordres d'architecture pour l'ornement de leurs temples et palais, et les sciences pour leurs célèbres académies. Ils surent être des hommes, parce qu'ils furent cultivés et élégants.

Mais les Romains, avec la grandeur de leur esprit et de leur puissance, à mesure qu'ils accroissaient leur domination, augmentèrent leur culture, et, non seulement ils devinrent les émules des Grecs, mais ils les surpassèrent, en bannissant presque du monde entier la barbarie, pour la remplacer en toutes choses par la culture et la belle ordonnance. Il reste des vestiges de leur grandeur et de leur civilisation dans quelques édifices encore debout; et aujourd'hui, quand on veut faire l'éloge d'un beau travail, on dit que c'est une œuvre de Romains. On remarque également cet heureux souci de l'art dans quelques statues, où le rare talent du sculpteur a éternisé la mémoire des héros qu'elles représentent. Jusque dans les monnaies et dans les sceaux on admire cette recherche, car les anciens voulaient l'élégance en tout, et n'abandonnaient rien à la barbarie.

Oh! le célèbre musée, le beau théâtre de toute cette civilisation antique, grecque ou romaine, que celui de notre plus grand ami, D. Vincencio Juan de Lastanosa, cet homme d'autant de goût que d'érudition, qui, par son musée de souvenirs, entretient l'honneur de l'ancienne Rome, et qui, par ses lumières, est une gloire de l'Aragon! Chez lui, vous trouverez la collection la plus variée, soit en statues, soit en pierres précieuses, comme aussi en anneaux, médailles, vases, urnes, camées et estampes. Si vous voulez goûter toutes les curiosités de l'art réunies ensemble, visitez son musée si original, et si vous voulez admirer une savante et rare érudition de l'antiquité, recherchez son ouvrage sur les médailles espagnoles inconnues, sujet de véritable et haute importance par sa curiosité et par sa nouveauté [22].

Mais ce qui fait surtout l'excellence et l'honneur de la civilisation

22 *Museo de las medallas desconocidas españolas* (Huesca, 1645).

romaine, ce sont les œuvres immortelles de ses prodigieux écrivains. Là brillent à la fois les talents de l'auteur et les exploits de ses héros, de sorte qu'on voit l'esprit de l'un rivaliser avec la vaillance des autres.

Quelques pays conservent encore l'héritage de cette culture romaine, et, entre tous, l'Italie, si policée, qui fut le centre de son empire. Toutes les cités italiennes sont bien ordonnées, au point de vue politique, comme au point de vue matériel. En Espagne, les cités valent par le mérite des hommes plutôt que par le côté matériel; ce qui n'est point un éloge, car la barbarie, si peu que soit son domaine, reste ce qu'elle est, c'est-à-dire une cause de discrédit. En France, l'élégance est tellement en faveur qu'elle arrive à un degré de magnificence, du moins chez la Noblesse. On a de l'estime pour les Arts, de la vénération pour les Lettres; la galanterie, la courtoisie, la *discrétion* y sont à leur plus haut point. Les plus illustres gens de noblesse se piquent d'être aussi les plus doctes, les plus riches de lecture; car les hommes n'y cultivent rien tant que le savoir. Entre tant de personnages éminents, brille aujourd'hui le prodigieux François Filhol, chanoine de la cathédrale Saint-Etienne, de Toulouse, homme d'autant d'esprit que de goût, comme l'attestent ses deux bibliothèques, dont l'une composée de ses propres ouvrages, et l'autre de ceux de tous les auteurs [23].

L'agrément et l'utilité sont vos fruits! Car, si dans un jardin ce qui réjouit le plus, après le bon choix des plantes et des fleurs, c'est leur heureux arrangement, combien l'attrait sera plus grand, lorsque, dans le jardin de l'âme, la saveur des paroles, la galanterie des actions seront encore relevées par la culture!

On voit des hommes naturellement enclins à l'élégance, et pour qui l'on dirait que la toilette en toutes choses n'est pas un effort, mais un besoin; ils ne supportent le moindre désordre en rien de ce qui les touche. Ils ont le gooût inné de la parure, morale autant qu'extérieure; leur cœur souffrirait de tout ce qui est négligence. Alexandre tenait à la belle ordonnance jusque dans ses armées qui, d'après Quinte-Curce, ressemblaient plutôt à des rangs de graves sénateurs qu'à des files de soldats en désordre. Au contraire, d'autres hommes ont un cœur si nonchalant qu'il n'a jamais été soucieux, et encore moins impatient, de la correction et de l'art; de sorte que tout ce qu'ils font est mêlé de grossièreté, et entaché de barbarie.

Le goût de l'ordre et de l'élégance n'est pas uniquement une qualité de surface, mais il témoigne parfois d'un grand mérite substantiel, car il provient de la capacité d'esprit. Et c'est en déployant

23. Sur François Filhol, mentionné également dans l'*Agudeza* (62, *in fine*), voir Coster (Ad.) : *Antiquaires d'autrefois* (Toulouse, 1911).

cette qualité dans la manière de bâtir un feu — action bien servile et vulgaire — que le Taïcosama fit ses premiers pas dans la carrière qui le conduisit à être empereur du Japon, et à devenir le maître de tous après avoir été le domestique d'un particulier. Par une prodigieuse fortune, il vit se transformer en sceptre dans ses mains le bois qu'elles avaient disposé en bon ordre pour bâtir un feu [24].

C'est là un illustre exemple de ce que peut cette éminente qualité du *discret*. On ne s'étonnera donc pas qu'elle soit si en faveur parmi les personnages de mérite, car elle suppose une telle condition, ou bien elle y fait parvenir.

Tels sont les éloges que les trois Grâces décernaient à l'élégance, en assurant que, dans tout ce qu'elles venaient de dire, elles n'avaient fait que retracer ce modèle de culture, de belles et galantes façons, de courtoisie, d'érudition, d'esprit lucide et pratique, enfin ce parfait *discret*, qui est l'excellentissime D. Duarte Fernandez Alvarez de Toledo, comte d'Oropesa [25].

XXI

Diligence et intelligence[26].

Emblème.

La Nature créa deux hommes; un sort malheureux les réduisit à néant; l'Industrie, plus tard, les fit renaître en un seul. L'un donc était devenu aveugle, l'autre boiteux, et ainsi chacun des deux était inutile. Mais l'Art survint, invoqué par la Nécessité, et pour remède il leur prescrivit de se prêter mutuellement secours, dans une indépendance réciproque.

« Toi, l'aveugle, dit-il, prête tes pieds au boiteux; et toi, boiteux, prête tes yeux à l'aveugle. » C'est ce qu'ils firent, et ils se trouvèrent bien du remède. Celui qui avait de bons pieds prit sur ses épaules celui qui prêtait ses yeux, et ce dernier servit de guide à l'autre. Le boiteux appelait l'aveugle son Atlas, et celui-ci l'appelait son Ciel.

Un homme judicieux vit ce prodige de l'Industrie, et, désirant en faire un ingénieux emblème, il demanda quel était celui des deux qui portait l'autre. Il reçut la réponse suivante :

La Diligence a autant besoin de l'Intelligence que celle-ci a besoin

24. Hidoyoshi, ou le Taïkosama, fils de paysans, fut un des plus célèbres souverains du Japon. Il régna de 1586 à 1590.

25. Oropesa, président de la Cour de justice de Valence, est mentionné dans le *Criticón* (II, 2) comme ayant délivré la province « *del veneno sanguinario, bandolero* ».

26. *Diligente é Inteligente.* — Cp. *Or.* 53.

d'elle. L'une sans l'autre vaut peu; réunies, elles peuvent beaucoup. La Diligence exécute promptement ce que l'Intelligence médite à loisir, et une exécution diligente assure le succès d'une conception bien réfléchie.

On a vu des hommes très diligents, artisans de grandes choses, précieux dans l'exécution, mais à qui l'intelligence faisait complètement défaut. C'est de l'un d'eux qu'un critique, alors que d'autres célébraient sa diligence, dit avec irrévérence : « S'il était aussi intelligent qu'il est diligent, il ferait, sans nul doute, le grand ministre d'un grand monarque. »

Mais on ne peut rien confier à cette sorte d'hommes, tant qu'ils sont seuls; car, s'ils courent, ils font aussi courir les plus grands risques, ils tombent vite dans l'erreur si on les laisse à eux-mêmes, et toute leur activité s'emploie à des insuccès. Ce n'est pas ce qui s'appelle mettre fin aux affaires, mais y trouver sa propre fin. Ces gens-là semblent courir la poste à bride abattue, toujours bien fermes dans leur sottise. Et ce qu'il y a de bon, c'est qu'en général ils ont horreur de la délibération, et la remplacent par l'exécution.

L'excès de diligence est une passion des sots; ne voyant pas les obstacles, ils agissent sans précaution; ils courent à l'aveuglette, et ils poussent le manque d'attention jusqu'à ne pas s'apercevoir qu'ils ne font pas attention; car celui qui n'a pas d'yeux pour voir, en a encore moins pour se voir lui-même.

Il y a des hommes qui ont leur prix lorsqu'ils sont commandés, parce qu'ils exécutent avec une très heureuse diligence, mais qui ne valent rien pour commander, parce que leur jugement est mauvais et leur décision pire encore; ils trébuchent toujours d'erreur en erreur. Il y a des gens pour chaque métier : tels sont faits pour le premier rang, tels autres pour le second.

Mais ce n'est pas une infortune moindre que celle d'une grande intelligence qui n'a pas le don d'exécution; ses conceptions les plus heureuses se flétrissent dans leur fleur, gelées par l'irrésolution, dépouillées des brillantes espérances qu'elles donnaient; ainsi elles dépérissent dans l'abandon.

Certains qui savent trouver les solutions les plus judicieuses et prendre les décisions les plus plausibles, échouent ensuite dans l'exécution; ils compromettent l'excellence de leurs projets par une lenteur intempestive; ils font un bon départ, mais une mauvaise arrivée, parce qu'ils ont trop tardé en route. Ils ont beaucoup de raisonnement, ce qui est le principal; ils jugent bien et apprécient ce qui convient le mieux; mais par une légère paresse dans l'exécution, ils laissent perdre tout.

Il en existe d'autres, peu appliqués à ce qui importe le plus, et passionnés pour ce qui importe le moins, jusqu'au point d'avoir de

l'antipathie pour leurs obligations, car il n'y a pas toujours concordance entre le génie naturel et l'emploi; ces gens-là ont beau rencontrer des difficultés plus grandes dans l'objet de leur fantaisie, ils y apportent un goût si vif qu'ils les surmonteront toutes. Leur fuite devant le devoir provient donc de la répugnance plutôt que de la peur, de l'ennui plutôt que de la paresse. La bonne application est un don, et des plus importants, car on ne la trouve pas toujours associée à l'emploi, même aux plus hautes charges, fussent-elles souveraines. Que de fois elle se départ d'une tâche sublime pour se vouer à quelque vulgaire futilité!

Il est vrai que généralement les sages sont lents : pour observer beaucoup, il faut souvent s'arrêter; comme ils découvrent tous les inconvénients, ils voudraient aussi prévoir tous les remèdes. Chez eux la diligence ne se trouve donc que rarement jointe à l'intelligence. Celle-ci est désirable chez les gouvernants, et celle-là chez les combattants. Et celui qui réunit l'une et l'autre est un prodige.

La grande promptitude d'Alexandre fut la mère de sa grande fortune; il conquérait tout sans rien laisser pour le lendemain. « Que reste-t-il à faire pour l'an prochain? », demandait-il. Et César, cet autre modèle des héros, disait qu'il avait achevé ses incroyables entreprises avant d'en avoir délibéré, soit pour ne pas se laisser effrayer par leur grandeur, soit même pour ne pas s'attarder en y pensant. Son mot était toujours : Marchons! et jamais : Laissons marcher les autres! La promptitude suffit à faire du lion le roi des animaux, quoique nombre d'entre eux le surpassent, les uns par leurs armes, les autres par leur dimension, et d'autres par leur force; mais il sait les vaincre tous, par sa promptitude.

C'est l'opposition de ces deux qualités extrêmes qui perpétue le conflit entre les valeureux Espagnols et les belliqueux Français. Le ciel maintient entre eux la balance égale, la prudence espagnole faisant contrepoids à la vivacité française; il a opposé la lenteur des uns à la fougue des autres. A son manque de promptitude, l'Espagnol supplée par le conseil; au contraire, le Français expie par la témérité son incroyable diligence. Ainsi, les victoires demeurent indécises, et les succès se compensent selon les circonstances et les temps. César tâta le pouls aux deux nations, et il vainquit l'une en la prévenant, l'autre en l'attendant. A toutes deux, le grand Auguste aurait pu recommander sa devise : *Festina lente*, et elles eussent trouvé avantage à ce juste milieu.

Le Bien a beaucoup d'adversaires, parce qu'il est rare, tandis que le Mal est en nombre; au Mal, tout vient en aide. Pour arriver à la vérité et au succès, il n'est qu'un seul et difficile chemin; sur celui de la perte, il y a beaucoup de médecins et peu de remèdes. Contre le parti le meilleur, toutes choses se conjurent : les circonstances

changent, l'occasion passe, le temps fuit, le lieu n'est plus propice, la saison est perfide, enfin tout se ligue contre vous. Mais l'intelligence et la diligence, alliées ensemble, triomphent de tout.

XXII

De la manière et de la bonne grâce[27].

Lettre au Dr D. Bartolomé de Morlanes,

Chapelain du Roi en la sainte église de N. D. del Pilar, à Saragosse.

Par son grand précepte, Cléobule a mérité d'être le premier des sages; c'est donc le premier des préceptes [28]. Mais, s'il a suffi de l'enseigner pour acquérir le nom de sage, et de premier parmi les sages, quel nom donner à celui qui le pratiquera? Car, savoir les choses et ne pas les faire, ce n'est pas être un philosophe, mais un rhéteur.

En toutes choses, la circonstance importe autant que la substance, et même, plus encore. En effet, ce que nous rencontrons tout d'abord, ce n'est pas l'essence des choses, mais leur apparence. C'est par l'extérieur que nous venons à connaître l'intérieur. Par l'écorce, c'est-à-dire la manière, nous apprécions le fruit, c'est-à-dire la capacité, à tel point que si une personne nous est inconnue, nous la jugeons sur son air.

La manière est un des éléments du mérite, et celui qui frappe le plus l'attention. Elle peut s'acquérir, et, par conséquent, on est inexcusable d'en manquer. Il est vrai que chez quelques-uns elle a son principe dans un heureux naturel, mais c'est l'art qui lui donne son complément. Chez d'autres, elle est entièrement l'œuvre de l'art, dont l'effort peut suppléer ici, et même avec avantage, aux lacunes du naturel. Mais quand le naturel et l'art se trouvent réunis dans la même personne, ils lui confèrent le don de plaire avec autant de facilité que de succès.

La manière a aussi pour effet d'embellir singulièrement toutes les actions et tous les emplois. La vérité est forte, la raison est efficace, la justice est puissante; mais, à défaut de la manière, tout se déprécie, tandis qu'avec elle tout vaut davantage. La manière supplée à toutes les imperfections, même à celles de la raison; elle dore les erreurs, elle farde les laideurs, elle corrige les disgrâces de la nature; enfin, elle dissimule tous défauts.

27. *Del Modo y Agrado*. Cp. *Or.* 14.
28. Μέτρον ἄριστον, *modus optimus;* la plus excellente des choses, c'est la mesure.

Que d'affaires graves et importantes ont été compromises par une manière mauvaise, et combien la bonne n'en a-t-elle pas rétablies et heureusement conclues, alors qu'elles semblaient déjà désesperées!

Ce n'est pas assez que le grand zèle chez un ministre, la vaillance chez un capitaine, la science chez un savant, la puissance chez un prince, s'il ne s'y joint cette si importante qualité de forme. Elle est l'ornement politique du sceptre, l'émail de la couronne; il n'y a même aucun emploi où elle soit plus nécessaire que dans celui de gouvernant. Chez les supérieurs, c'est un grand moyen de gagner les gens que de se montrer humains plutôt que despotes. Quand on voit un prince faire fléchir son pouvoir en faveur de l'humanité, on se sent doublement obligé envers lui. Il faut régner premièrement par le cœur de ses sujets, et ensuite par sa puissance. Conciliez-vous la faveur et même les applaudissements de tous, sinon par don naturel, du moins par effet de l'art; vos admirateurs ne regarderont pas si votre heureuse manière est naturelle ou empruntée, ils se contenteront d'en jouir et de l'acclamer.

C'est une qualité aussi utile qu'elle est aimable. Il y a des choses qui valent peu par elles-mêmes, et qui cependant sont estimées pour leur façon. Celle-ci peut donner de la nouveauté au passé, et même le remettre à la mode. Si les circonstances sont adaptées au goût présent, elles corrigeront la fâcheuse vétusté de la substance. Le goût va toujours en avant, et ne revient jamais en arrière; il ne se nourrit point des choses passées, il est toujours attiré par la nouveauté; mais on peut lui donner le change par quelque jolie petite façon nouvelle. Les circonstances peuvent rajeunir les choses, et leur faire perdre cette rancissure et cette monotonie toujours insupportables, surtout dans les imitations qui ne sauraient jamais égaler la hauteur et la nouveauté du modèle premier.

Cela se voit particulièrement dans les œuvres de l'esprit, car les choses même les plus connues demeureront attrayantes si l'orateur sait les dire, et l'historien les écrire, d'une manière nouvelle.

Quand les choses sont de choix, on peut les répéter jusqu'à sept fois, sans lasser; néanmoins, tout en ne produisant pas l'ennui, elles n'excitent pas l'admiration. Aussi est-il besoin de les assaisonner d'une autre façon pour qu'elles sollicitent l'attention; la nouveauté est séduisante, elle charme le goût, et un simple changement d'apprêt suffit pour donner aux objets du renouveau, ce qui est le grand art de plaire.

Par ce procédé, que de choses des plus vulgaires et courantes n'ont-elles pas été renouvelées, rehaussées, embellies, jusqu'à être des plus prisées et admirées! Et, au contraire, que d'autres, et des plus exquises, faute de cet apprêt, ont manqué de piquant pour le goût, et n'ont pas réussi à plaire!

La manière est, avec raison, considérée comme un attribut du *discret*. Tel dira les mêmes choses qu'un autre, et cependant il offensera, tandis que l'autre flattait. Tant il peut y avoir de différence et d'importance dans le *comment!* Tant on obtient par une belle manière, alors qu'on gâte tout par une mauvaise! Et s'il y a déjà grave inconvénient à manquer de manière, que sera-ce quand on en aura une manifestement mauvaise, et désagréable à dessein, surtout si l'on occupe un haut emploi public! Nous avons eu trop souvent l'occasion de voir et de blâmer chez certains personnages l'affectation, l'orgueil, la sécheresse, la grossièreté, l'humeur insupportable, et autres monstrueux défauts de ce genre, qui les rendaient inaccessibles. « Ton sourcil froncé n'est en soi qu'un léger défaut, disait un sage, et pourtant il suffit pour te rendre déplaisant toujours et à tous. » Au contraire, l'agrément de la mine fait présager celui de l'esprit, et la beauté est une garantie de l'aimable humeur.

Avant tout, la manière se plaît à dorer le *non*, à le faire plus apprécier qu'un *oui* mal assaisonné; elle sucre si adroitement les vérités qu'elle leur donne l'air de flatteries; et parfois, quand elle semble flatter, elle désabuse, en disant à l'intéressé, non ce qu'il est, mais ce qu'il devrait être.

La manière est l'unique ressource de ceux qui manquent de véritable fond; en la prenant pour secours, ils obtiennent plus que d'autres par leurs perfections naturelles. Elle supplée, avec avantage, à des lacunes essentielles, dans tous les emplois supérieurs ou inférieurs. Ce qu'il y a de curieux, c'est qu'elle ne peut se définir, parce qu'on ne sait en quoi elle consiste; ou, si l'on veut, nous dirons qu'elle représente toutes les perfections réunies des trois Grâces.

Et, pour ne pas invoquer toujours les prodiges de l'antiquité, ni l'héroïsme des temps passés, rappelons que, de nos jours, on a vénéré, admiré et applaudi universellement cette galante qualité, à son degré suprême, chez notre grande et héroïque Reine, Isabelle de Bourbon [29], celle qui non seulement continua, mais accrut le glorieux renom et l'heureuse sagesse des Isabelles catholiques d'Espagne. Entre tant de dons privilégiés, elle possédait une manière si brillante, un charme si souverain, qu'elle dérobait les cœurs de ses sujets, et arrivait à ensorceler chacun. Chez elle, la bonté opérait plus que la divine majesté royale. Elle fit beaucoup en peu de temps; vivante, on l'aima; morte, on la pleura. Sans doute, la Mort portait envie à celle qui lui disputait l'empire du monde; ou bien, le Ciel envia pour lui cet ange, cette sainte. La Mort et le Ciel l'arrachèrent à nous,

29. Fille d'Henri IV, née en 1602, morte en 1644.

qui étions plus heureux par elle; elle a mérité ici-bas le nom de *la Désirée*, qui est le plus beau pour les reines, et, là-haut, l'éternelle gloire, la félicité suprême.

XXIV

La perfection suprême du « discret ».

Panégyrique.

Les os du corps humain reprochaient[31] à la langue son défaut de consistance bien connu; ils insistaient sur sa légèreté qui fait qu'elle n'hésite pas à devancer l'entendement lui-même, et ils n'en finissaient point d'exagérer les risques vulgaires qui résultent de sa débilité.

Mais la langue, habile à tirer parti d'elle-même, se défendait en donnant pour exemple le cœur, ce principe de la vie et ce roi des autres membres, qui, lui aussi, est tout entier composé de chair. Elle invoquait également le cerveau, ce siège de la conscience, qui pourtant est beaucoup plus mou qu'elle-même. Mais ces arguments ne lui réussirent point; le cœur et le cerveau déclinèrent la comparaison, le premier en faisant valoir son courage, et le second sa grande stabilité.

Dans cette extrémité, la langue, tirant force de sa propre faiblesse, dit : « Quoi! je vous parais si débile? Mais faites attention que, si je veux, je suis plus forte que le plus solide de vous tous; et, bien que vous me voyiez toute de chair, je suffis à briser, non seulement des os, mais des diamants! » Tous les os éclatèrent de rire, surtout les dents, qui firent menace de l'arrêter, comme elles en ont coutume. « Oui, je vous le dis, répéta la langue, et je le prouverai avec une évidence telle que vous vous y rendrez unanimement. Sachez, et que le monde entier l'apprenne aussi, que quand je dis la vérité, je suis la force entre toutes les forces; nul alors ne peut lutter contre moi; et, sur la foi de la vérité, je m'impose à tous.

» Fort est le monarque, qui peut tout accomplir; forte est la femme, qui sait tout obtenir; fort est le vin, qui noie la raison; mais plus forte est la vérité, et moi qui la maintiens. » C'est vrai, c'est vrai! s'écrièrent-ils tous, et ils se donnèrent pour vaincus. La langue demeura triomphante, et se multiplia par milliers pour redire et célébrer sa victoire.

30. *Corona de la Discreción.*

31. *Zaherian* (et nom *caerian*, comme le portent maintes éditions) *á la lengua...*

La Vérité, cette grande reine, a sa retraite dans le cœur et son tribunal dans la langue; c'est à celui-ci que viennent toutes les causes, sinon en première instance, du moins sur appel du Désabusement.

C'est ainsi qu'il advint dans le célèbre débat qui s'éleva entre les qualités les plus sublimes de l'homme absolument parfait, pour savoir quelle était la plus digne de figurer au sommet du globe d'or, Couronne éternelle de la Vérité. Les parties litigantes étaient : la grandeur d'âme, la majesté d'esprit, l'estime, la réputation, l'universalité, la juste ostentation, la galanterie, le *je ne sais quoi*, l'agrément, le bon goût, la culture, l'art de gagner les cœurs, la réserve, le savoir, le jugement, l'impassibilité, la sérénité, la gravité, l'ascendant, l'attente, l'ingéniosité, la belle manière, l'esprit d'accommodement, l'exécution, l'attention, la sympathie sublime, l'impénétrabilité, la capacité indéfinie, et nombre d'autres qualités d'aussi haute importance.

Le débat commença par une généreuse émulation; mais il dégénéra ensuite en une querelle, aussi mémorable que passionnée, non seulement entre les qualités elles-mêmes, mais entre ceux qui s'en prévalaient. Ceux-ci étaient peu nombreux, mais tous remarquables : les plus grands hommes de leurs siècles, géants de la Renommée, prodiges en diverses supériorités; en un mot, tous héros immortels.

Chacun d'eux apportait sa passion et sa puissance dans cette compétition, et revendiquait la suprématie pour son attribut; les sages par le raisonnement, les vaillants par la force, et les puissants par l'autorité. L'ardeur à se disputer l'immortel renom, la lutte entre les applaudissements contraires, devinrent si chaleureuses que l'on vit tout le royaume de l'héroïsme en flammes pendant cette illustre guerre.

Dans la discussion, le Renommée se montrait variable, et la Fortune très indécise, selon les temps, les coutumes, le génie des diverses nations. Dès lors, chacun des prétendants se confirmait dans la bonté de sa cause, et la victoire ne se déclarait pour aucun. Les sages, considérant que tout litige est enfant du Chaos et de la Confusion, proposèrent aux autres compétiteurs de régler celui-ci par l'arbitrage et non par la querelle. Tous acceptèrent, et convinrent de s'en remettre à une sage, prudente et juste sentence. Mais, comme il arrive souvent, ce n'était sortir d'une difficulté que pour tomber dans une autre plus grande : celle de savoir à quel tribunal recourir.

En effet, il y avait longtemps que Astrée [32], désespérant du monde terrestre, s'était retirée au ciel; aller devant Momus, c'était se faire

32. Astrée, fille de Jupiter et de Thémis, quitta la terre pour les astres depuis la fin de l'âge d'or.

condamner tous, car la malignité ne rend justice à personne; elle condamne tout sans examen. Seule restait la Vérité; mais il y a bien des siècles qu'elle s'est éloignée et se tient dans sa retraite, se sentant enrouée et même privée de la voix. Malgré tout, à la prière des sages, ses amants passionnés, et après avoir demandé un sauf-conduit aux rois, qui le lui accordèrent, mais pour cette seule fois, elle consentit à paraître, d'autant plus belle qu'on la voit de plus près, d'autant plus parée que sa nudité est plus complète, — telle enfin que le printemps dont elle a pris la beauté avec le nom [33]. Elle n'avait qu'une suite peu nombreuse, mais brillante; et, quoique détestée par beaucoup, elle fut respectueusement accueillie par tous.

Elle s'assit dans son tribunal, sous la lumière du soleil de midi. Les parties commencèrent à exposer leur cause, en faisant leur propre éloge, de la manière que nous avons dite. Toutes, elle les félicita, et toujours en termes si particuliers que chacune la croyait gagnée à sa cause Mais, à la fin, elle se déclara ainsi :

« Eminentes parures de l'homme cultivé, très précieuses qualités du *discret*, j'avoue sincèrement que je vous admire et vous célèbre toutes; mais je ne puis laisser de dire la vérité; sinon, je me manquerais à moi-même. Je dis donc qu'il existe un soleil qui vous prête à toutes son éclat, qui fait la splendeur de l'héroïsme, le couronnement de la *discrétion*. En guise de sphère, il a un autel sacré dans l'illustre chrétien D. Luis Mendez de Haro, le type le plus accompli de cette qualité suprême [34]. Sénèque l'a appelé l'unique bien de l'homme; Aristote, sa perfection; Salluste, l'immortel blason; Cicéron, la cause du bonheur; Apulée, la ressemblance avec la divinité; Sophocle, une perpétuelle et constante richesse; Euripide, un trésor caché; Socrate, le réceptacle de la fortune; Virgile, la beauté de l'âme; Caton, le fondement de l'autorité. Bias, en la portant toute seule avec lui, disait qu'il portait tous ses biens. Isocrate l'eut en partage; Ménandre en fit sa devise, et Horace, son meilleur joyau; Valère Maxime la déclara sans prix; Plaute a dit qu'elle trouvait en elle-même sa récompense; le grand César, qu'elle était la fin suprême de toutes les autres qualités. Et moi, je la désigne en un seul mot : la Vertu. »

VICTOR BOUILLIER.

33. ... *que tomó de la primavera con el nombre la belleza*. Jeu de mots sur *verdad* et le latin *ver*.

34. Luis Mendez de Haro (1598-1661), neveu d'Olivarès, et son successeur comme premier ministre depuis 1644.

VARIÉTÉS

A propos de la Nouvelle de l'Abencerrage.

Dans l'article posthume que nous avons publié dans notre numéro d'avril 1928, Henri Mérimée relevait l'incroyable anachronisme commis dans les trois rédactions aujourd'hui connues de l'histoire de l'Abencerrage : Rodrigo de Narváez, contemporain de Ferdinand *el de Antequera*, mêlé à des faits qui sont forcément datés de juin 1484 à avril 1485.

Au moment où l'histoire de l'Abencerrage est placée, Alora est censée appartenir aux Chrétiens, et Rodrigo de Narváez en est l'*alcoide*, comme il l'est d'Antequera; Cártama et Coín appartiennent aux Mores, comme le dit le *cantar d'Abindarráez :*

Nascido en Granada
criado en Cártama
enamorado en Coyn
frontero de Alora.

L'on sait, du reste, que le jeune More raconte comment le roi de Grenade, pour donner de l'avancement à l'alcaide de Cártama, lui avait confié la forteresse de Coín. Or, en fait, si Coín et Cártama ne furent prises que bien plus tard, par Ferdinand V, en 1485 et presque en même temps, ce qui s'accorde avec notre récit, en revanche Alora ne le fut qu'un an auparavant, en 1484 [1].

1. Cf. l'*Hist. de los hechos del marqués de Cádiz* (*Doc. inéd.*, t. CVI, ch. XXVII et XXIX) où les dates, incomplètes, ressortent pourtant du contexte. Lafuente Alcántara qui, dans son *Historia de Granada* (t. II, p. 43), a fait place à l'anecdote, notait déjà que « tanto Antonio de Villegas, como Jorge de Montemayor y algunos autores modernos que los han copiado sin crítica, incurren en un anacronismo suponiendo a Narváez alcaide de Antequera y Alora. Esta villa no fue conquistada hasta el tiempo de los reyes Católicos. » Mais il n'a rien déduit de cette constatation, et il a cru que Conde avait utilisé des sources arabes, alors que celui-ci n'a fait que résumer le récit de Villegas ou celui de Montemayor en le débarrassant des données dont il ne pouvait manquer d'apercevoir les inconvénients chronologiques (cf. Menéndez Pelayo, *Tratado de los romances viejos*, t. II, p. 246), et en ajoutant un détail inédit, à savoir que le More était fils de l'*alcaide* de Ronda. Je relèverai d'autre part ce que H. Mérimée déclare, à savoir que « une version peu connue », sur laquelle il se proposait de revenir dans un autre article, remplace Alora par Ronda, ce qui, du reste, ne change rien à la difficulté, Ronda n'ayant été prise par les chrétiens qu'en 1485. C'est à l'*alcaide* de Ronda, son captif, que, dans le romance de Pedro de Padilla (*Tesoro de varias poesías*, 1580, n° 1134 de Durán), D. Manuel Ponce de Léon accorde la liberté pour qu'il aille retrouver la belle Fátima qui l'aime : l'auteur n'a-t-il fait que suivre une tradition qui localisait ainsi la même anecdote en y mettant d'autres personnages? Rien ne prouve qu'il se soit borné à démarquer le récit de l'*Inventario* ou de la *Diana*.

C'est ce que Henri Mérimée a très bien noté (p. 170). Mais il s'est peut-être avancé en datant de 1482 le massacre des Abencerrages auquel fait allusion notre récit. Il y eut bien, en 1482, une révolte des Abencerrages contre Muley Hacen : Lafuente Alcántara, dans son *Historia de Granada* en parle (t. II, p. 198), et Hernando del Pulgar fait, à ce propos, allusion à un massacre; récent ou ancien c'est ce qu'il ne précise point :

... la mayor parte de los alcaydes e cabeceras de aquel Reyno, en especial el linage de los Abencerrages, dexaron al Rey, porque había degollado a ciertos caballeros parientes suyos, e tomaron a un su fijo, e alzáronle por Rey (p. 375).

Mais si l'on rapproche de ce passage celui de Luis del Mármol Carvajal que reproduit Menéndez Pelayo, p. 261 du t. II de son *Tratado de los romances viejos*, il paraît bien que Pulgar fait allusion au même massacre que Carvajal [2], massacre perpétré un certain temps, autant qu'il ressort du contexte, avant la révolte. De ces massacres, il a pu y en avoir plusieurs, comme dit Menéndez Pelayo; les Abencerrages étaient un parti autant qu'une famille : ils durent être décimés bien des fois. On peut ici penser au massacre que Lafuente Alcántara (t. II, p. 144) place en 1453. Je vois que Modesto Lafuente, au t. IV de son Histoire, p. 410, note 2, déclare n'être pas d'accord avec Lafuente Alcántara au sujet de l'origine du nom de la « salle des Abencerrages », origine que lui-même attribuerait à un autre supplice des Abencerrages « ordonné par Boabdil [3] », mais quand il arrive à parler de Boabdil, il donne décidément ce massacre comme ordonné par le père de celui-ci, Muley (t. V, p. 154). Il est clair, en tout cas, que si l'aventure d'Abindarráez se situe aux environs de 1484-85, comme l'a établi Henri Mérimée, le massacre des Abencerrages auquel il y est fait allusion ne pouvait, dans l'esprit du narrateur, avoir eu lieu en 1482, puisque le jeune More déclare que seul son père et un oncle purent rester à Grenade, à condition que les enfants qui naîtraient d'eux seraient élevés hors de la ville; et il continue :

Yo salí al mundo del vientre de mi madre, y por cumplir mi padre el mandamiento del Rey, embióme à Cártama...

Il y avait donc de cela une vingtaine d'années au moins; c'est donc à l'année 1453 probablement, mais sûrement pas à l'année 1482, que l'auteur primitif a pensé, s'il a placé l'aventure aux environs de 1484-85.

2. « ...los Abencerrajes... porque estaban mal con el Rey à causa de haberles muerto ciertos hermanos y parientes... » (*B. A. E.*, t. XXI, p. 139.)

3. « ...ejecutado algún tiempo después por Boabdil ». On sait que Pérez de Hita attribue, en effet, à ce roi l'ordre d'exécution de trente-six Abencerrajes (p. 274); mais sur quel fondement historique?

Mais s'il l'a placée sciemment à cette date, comment a-t-il commis l'anachronisme étrange que l'on sait?

En parcourant la *Crónica de los Reyes católicos* de Diego de Valera, publiée par M. Juan de M. Carriazo (cf. *Bull. hisp.*, 1928, p. 262), j'ai fait connaissance avec un Rodrigo de Narváez, nommé trois fois dans cette chronique : d'abord p. 150, à propos du siège de Loja (1482), où il fut chargé d'une reconnaissance sur les hauteurs de la *sierra* d'Almoacén (Santo Albohacen dans Hernando del Pulgar, *B. A. E.*, t. LXX, p. 372); puis p. 182, où il est qualifié d'*alcaide de Bailén* et chargé de garder, avec l'*alcaide* de Marchena, la ville et la forteresse d'Alozaina [4], située entre Casarabonela et Coín, comme remarque le chroniqueur; enfin, p. 209, où il est dit que le marquis de Cadix

mandó a Rodrigo de Narváez, su alcayde de Baylén, que con cinquenta lanças llevase en las espaldas de sus batallas los moros que avían salido de Moclín.

Cela en 1486, après la prise de Loja, c'est-à-dire que les dates auxquelles il est question de lui débordent celles où se place nécessairement le célèbre récit anonyme.

N'y aurait-il pas eu, par hasard, une confusion entre les deux *alcaides* du même nom?

Il n'est pas invraisemblable que l'auteur d'une première rédaction ait pris pour protagoniste le Rodrigo de Narváez, *alcaide* de Baylen, et qu'un second rédacteur ait confondu celui-ci, sciemment ou non, avec l'*alcaide* de Fernando *el de Antequera;* ce qui rendait toute chronologie impossible : mais c'était, apparemment, le moindre de ses soucis.

Lafuente Alcántara (t. II, p. 168 sq.) raconte une scène fantastique, organisée pour frapper l'imagination d'Enrique IV, en 1469 ou 1470, par Hernando de Narváez, second fils du fameux Rodrigo, et, lui aussi, gouverneur d'Antequera. L'alternance habituelle des prénoms donnerait lieu de penser, si Argote de Molina ne nous l'interdisait presque, que l'*alcaide* de Bailén était son fils, petit-fils par conséquent de celui dont la personnalité, plus imposante assurément, se serait substituée à la sienne dans l'immortelle notoriété du petit roman pseudo-historique d'Abindarráez et de Jarifa [5].

On comprend que le nom de Narváez, mis au bas d'une sorte de portrait composite de famille, ait pris quelque importance et quelque place dans l'imagination populaire et dans la littérature.

Comme le suppose encore Menéndez Pelayo, il a pu y avoir des romances de frontières, dont serait l'écho très diminué le *cantar-*

4. Prise un peu après Alora (cf. Valera, ch. LVII; Mármol de Carvajal, *Rebelión y Castigo de los Moriscos de Granada, B. A. E.*, t. XXI, p. 141).

cillo ci-dessus reproduit, remplacé dans la *Diana* par un *canción* de douze vers. D'autre part, Rodrigo de Narváez (celui d'Antequera) est le héros d'un romance publié par D. Ramón Menéndez Pidal et considéré comme ancien par Menéndez Pelayo (t. II du *Tratado*, p. 193, et *Romances populares*, t. X de l'*Antología*, p. 359). Il a pu se produire un amalgame entre les traditions relatives aux deux Rodrigo de Narváez.

Autrement, il n'y a qu'à admettre que cette délicieuse histoire, qui fait triptyque avec l'idylle d'Amadis et d'Oriane et avec celle d'Ozmin et Daraja, a été rédigée du premier coup par un auteur qui tenait au cadre historique, mais n'était pas très sévère, ou pas très fort, sur les dates. Il aurait fait, comme l'insinue Menéndez Pelayo (p. 252), tout simplement ce qu'a fait en plus grand Ginés Pérez de Hita dans ses *Guerras civiles de Granada*.

***

En regard de cette liberté, il n'est pas sans intérêt de constater, au contraire, l'historicité au moins apparente et correcte du petit roman d'Ozmin et Daraja que Mateo Alemán, donnant l'exemple et le modèle à Cervantes, a inséré dans la première partie de son *Guzmán de Alfarache*. Non seulement l'action s'insère très bien dans les dates et les données historiques fournies par l'auteur (et si celui-ci a imité la nouvelle de l'Abencerrage en situant ainsi son récit, du

5. Touchant l'*alcaide* de *Fernando el de Antequera*, Lafuente Alcántara (t. II, p. 43, n. 1) et Ménendez Pelayo (t. II, p. 246) ne citent que Hernando del Pulgar dans *Claros Varones* (tit. XVII). H. Mérimée cite de son côté la chronique de Jean II (attribuée à Pérez de Guzmán), dans la *B. A. E.*, t. LXVIII, p. 329, où il est dit que l'Infant avait donné l'ordre à Rodrigo de Narváez de se tenir prêt pour l'escalade de la tour d'Antequera. Voir aussi p. 318, où D. Rodrigo et quelques autres sont chargés de prendre position sur une sierra qui dominait le château, et p. 331 : « Y el Infante puso por alcayde en el castillo e la villa a Rodrigo de Narbáez, su doncel, y era caballero mancebo esforzado, a de buen seso e buenas costumbres, y era hijo de Fernán Ruiz de Narbáez, que fué buen caballero, y sobrino del Obispo de Jaen; e mandóle que tuviese en la fortaleza veinte hombres darmas tales quales entendiese que convenía para la guerra e guarda. » A l'année VI (1412), p. 342, il est dit que « Diego González, señor » de la Guardia, e Fernán Ruiz de Narbáez » (son père, sans doute) furent rachetés au roi de Grenade pour 19.000 *doblas*. Voir sur ses origines Lafuente Alcántara, t. II, p. 42, note 2. Il ne semble pas qu'Argote de Molina, dans *Nobleza de Andalucía* (l. II, ch. CLXXXIII) ait fait preuve de beaucoup de critique en utilisant le récit de l'*Inventario* de Villegas pour parler de Rodrigo de Narváez. Mais il nous donne des renseignements généalogiques intéressants (p. 296) : « Fue casado Rodrigo de Narváez con doña Beatriz de Monsalvo. Tuvo en ella hijos a Pedro de Narváez, y a don Fernando de Narváez, y a Dia Sanchez de Narváez y a doña Gloira de Narváez que caso con el Asistente Fernando de Villafañe. » Pedro de Narváez lui succéda dans l'Alcaidía et mourut sans succession; puis Fernando; mais Fernando et Dia ne laissèrent qu'une fille chacun, toujours d'après Argote, qui ajoute : « Posee oy esta Alcaydía don Diego de Narváez desciendente deste tronco ilustre. » (*Ibid.*)

moins l'a-t-il fait avec vraisemblance et exactitude), mais encore on y voit intervenir des personnages qui sont en effet intervenus au cours des événements qui servent de cadre. C'est au moment du siège de Baza, et nous retrouvons, dans le préambule de notre récit, les faits et les noms que cite Pulgar aux chapitres CIV et suivants de la 3e partie. Sans reproduire ici le texte des premiers paragraphes du ch. VIII du Guzmán, il suffira de citer les passages de Pulgar qui peuvent les appuyer et dont s'est peut-être inspiré Mateo Alemán.

Ch. CIV : « La Reyna acordó de quedar en la cibdad de Jaén » (*B. A. E.*, p. 461).

Ch. CVIII : « ... la Reyna, que tenía cargo de dar orden en el proveimiento de la guerra... » (p. 487), cf ch. CXXI.

Ch. CIX : « El Rey... mandó luego asentar dos reales sobre aquella cibdad (Baza). En el uno mandó que estoviese el artillería e todos los pertrechos que se traían en la hueste para combatir, e en este real mandó que se aposentasen el Marqués de Cáliz, y el Marqués de Aguilar, ... e Luis Fernández Puertocarrero, Señor de Palma, e los Comendadores de Alcántara e Calatrava...» (p. 488). «... el Rey acordó de fazer une gran cava e palizada que llegase del un real donde él estava fasta el real do mandó estar la artillería... E allende desto, porque tomaba circuito de una legua, y era necesario copia de gente para la guardar, mandó edificar en ella quince castillos de tapias, etc. » (p. 488).

Ch. CXVI : « El Rey algunos días iba desde su real a lo alto de la sierra, por ver la cava e castillo... E mandó a Don Rodrigo de Mendoza, e a Don Hurtado de Mendoza, Adelantado de Cazorla, capitanes de la gente del Cardenal de España, e a Don Sancho de Castilla, que habían tenido la guarda del campo en la sierra la noche antes, que no dexasen la guarda que tenían fasta que viniesen los Condes de Cabra e de Urueña, y el Marqués de Astorga... E porque de la cibdad salían más moros en ayuda de los que primero acometieron la pelea, el Rey mandó al Conde de Tendilla que acometiese a los moros par otro lugar... Visto por el Rey que los moros duraban en la pelea por aquellas partes, embió a mandar al Maestre de Santiago que cometiese a los moros por una parte, e al Marqués de Cáliz, e al Duque de Náxera e a los Comendadores de Calatrava e Alcántara, e a Francisco de Bovadilla, que entrasen a ferir en los moros por la parte del real donde estaba el artillería... E los christianos los siguieron firiendo e matando en ellos, fasta que los metieron por los arrabales de la cibdad, en los quales entraron muchos de los peones christianos, e sacaron de las casas de los moros ropa e todo lo que fallaban... » (P. 495.)

C'est ici que Mateo Alemán place très adroitement la capture de Daraja, bien qu'il ne soit pas question, dans Pulgar, de prisonniers, ni surtout de prisonnières. Il a tout simplement imaginé la contrepartie du romance sur le *Maestre* de Calatrava (88 a) :

Mucho cristiano mancebo, y mucha linda cristiana.

On voit qu'il a dû prendre dans la chronique tous les éléments

historiques de son préambule [6], sans y ajouter autre chose que... l'héroïne de son roman, comme, bien entendu aussi, le héros.

Ch. CXXI : « La Reyna... acordó de ir al real que el Rey tenía sobre la ciudad de Baza, e partió de la ciudad de Jaen... » (P. 498.)

Ch. CXXVII : « El Rey e la Reyna, que estaban en la cibdad de Córdoba, acordaron de ir a tener el invierno deste año (1490) la cibdad de Sevilla. » (P. 505.)

Alemán donne, sur les origines des deux héros, des renseignements qui pourraient, au premier abord, sembler controuvés :

Daraja, ya dije quien era su padre (alcaide de Baza). Su madre fue sobrina. hija de hermana de Boabdelín, rey de aquella ciudad, que había tratado el casamiento. Y Ozmín, primo hermano de Mahomet, rey, que llamaron chiquito, de Granada.

Mais ce Boabdelin n'est pas celui que l'on connaît sous le nom de Boabdil, c'est Abo-Abdil-l-lah Muhammad, frère d'Abul-Hacen, et dit El Zagal; et Mahomet, *el Chiquito*, n'est autre que le fameux Boabdil, Abo-Abdil-l-lah Muhammad, fils d'Abul-Hacen. Voir là-dessus les notes de Rosell à la *Continuación de la Crónica de Pulgar por un Anónimo* (*B. A. E.*, t. LXX, p. 514).

*
* *

J'avais déjà attiré l'attention sur l'observation de Henri Mérimée en rendant compte de la thèse de M. Harry Austin Deferrari (*Bull. hisp.*, 1928, p. 265). Je m'étais, d'autre part, arrêté sur le nom *Troco*, que l'auteur de ce travail explique par une mauvaise lecture de *trõço*. J'aurais pu signaler le romance 324 de Durán :

En el tiempo que Mercurio
En Occidente reinaba,
Hubo en Venus su mujer
Un hijo que tanto amaba.
Púsole por nombre Troco,
Porque muy bien le cuadraba...

C'est le 112 de la *Primavera* (*Antología de poetas líricos cast.*, t. VIII, p. 227), et il est marqué comme tiré du *Cancionero llamado*

6. On peut comparer avec Bernáldez (ch. XCII, *B. A. E.*, même tome, p. 634-636); mais c'est évidemment de Pulgar qu'Alemán s'est servi : ses emprunts présentent une littéralité incontestable. On sait que la Chronique de Pulgar avait été publiée en 1567, après l'avoir été sous le nom d'Antonio de Nebrixa en latin d'abord (1545 et 1550), puis dans l'espagnol original (voir la préface de Monfort). La Chronique de Bernáldez ne l'a été qu'au XIXe siècle. Cf. également la trad. de la *Guerra de Granada* de Palencia par A. Paz y Mélia, p. 113.

Flor de Enamorados de Juan de Linares (1575), de la *Silva de varios romances* (1582) et de la *Rosa de amores* de Timoneda (1577).

Il y est question aussi de *Salmancia*, avec la variante *Salmacia* dans la *Silva* et dans Timoneda, qui, dans le romance sur Abindarráez (1094 de Durán) parle encore de *Salmacia* là où le roman met *Sálmacis*.

De deux choses l'une : ou bien ce romance 324 a été refait sur un plus ancien, antérieur à l'*Inventario* et à la *Parte de la Corónica*, et nous serions en présence d'une légende mythologique néo-classique, inconnue, ce me semble, de l'antiquité, et connue de l'auteur auquel nous devons la nouvelle d'Abindarráez; ou bien le romance a été composé par un lecteur de la nouvelle, lequel se sera amusé à raconter l'histoire de ce *Troco* énigmatique [7] et de cette *Sálmacis*, devenue, par quelque accident typographique, *Salmacis ou Salmancia.*

Dans la seconde hypothèse, on peut accepter l'ingénieuse et très vraisemblable explication fournie par M. Deferrari, et inspirée, paraît-il, par M. Crawford : *tronco* > *trôco* > *Troco.* Dans la première hypothèse, la difficulté est tout simplement reculée, et l'on peut encore de même supposer que de *tronco* est né ce *Troco*, fils de Mercure et de Vénus. Cette genèse est d'ailleurs toujours en rapport avec la légende d'Hermaphrodite; et il y a de cela trois commencements de preuve. C'est d'abord le nom de cette déesse *Salmancia*, qui ne peut qu'être une déformation de *Sálmacis;* c'est ensuite l'analogie partielle de situation entre la légende authentique et la légende ici présentée; c'est enfin le fait que Troco est fils de Vénus et de Mercure, exactement comme Hermaphrodite. Nous avons donc là un dérivé, une déformation plutôt, et une déformation qu'on peut expliquer par la désinvolture ou par l'ignorance du poète ou de l'auteur dont il s'est inspiré.

Comme je ne connais pas d'allusion à ce *Troco* antérieure à la nouvelle de l'Abencerrage, je suis bien obligé de croire que la seconde hypothèse est la vraie, et qu'il ne faut pas voir dans le passage de la nouvelle où il est question de lui (passage omis dans la *Diana*) une allusion à une légende déjà répandue d'une manière ou d'une autre. C'est Linares qui, en quête de sujets mythologiques comme ceux qu'il a collectionnés ou traités dans *Flor de enamorados* (*Hipomenes*, n° 463; *Píramo y Tisbé*, n° 464; *Leandro y Hero*, n°s 466 et 467, etc.), a dû mettre à jour cette production : qu'elle soit de lui

7. La raison pour laquelle le nom de *Troco* convenait (*cuadraba*) au personnage est d'ordre étymologique, à ce qu'il semble :

Criáronsele las diosas
En la montaña Troyana.

ou d'un autre, elle peut très bien avoir pour origine la méprise supposée par M. Crawford et M. Deferrari.

Il n'est cependant pas interdit de supposer que ce *Trocus* puisse provenir, par un autre avatar alphabétique, du fameux *Crocus*, dont la légende aurait plus d'analogie avec celle à laquelle semble avoir pensé l'auteur de l'*Abencerraje*, puisque ce Crocus fut amoureux d'une nymphe; et le nom de cette nymphe, *Smilax*, n'est pas sans quelque ressemblance avec *Salmancia*. Ce serait donc un souvenir encore des *Métamorphoses* d'Ovide dont on sait la popularité en Espagne au Moyen-Age :

Et Crocon in parvos versum cum Smilace flores (IV, 283).

Ausone (*Idylles*, 6, 11) se souvient de « Crocus auricomans », mais ne fait pas allusion à la légende.

Crocus, suivant une autre tradition, aurait été aimé par Mercure et tué accidentellement par lui (Forcellini.)

Il n'est pas plus question de *Crocus* que de *Trocus* dans les *Gesta Romanorum*, non plus que dans Gil de Zamora.

G. CIROT.

« El celoso extremeño » et l'Histoire de Floire et de Blanceflor.

En passant en revue les sources possibles de Cervantes pour son *Celoso extremeño* (*Bull. hisp.*, 1929, p. 6 et 41), j'ai signalé des rapprochements à faire entre cette nouvelle et l'histoire de Floire et Blanceflor. J'aurais pu en ajouter un autre : le pardon de l'Amiral après qu'il a surpris les deux amants.

Par la même raison qui m'a fait laisser de côté bien d'autres comparaisons plus ou moins partielles ou lointaines dans un sujet qui en comporterait par trop si l'on voulait ne rien omettre, j'ai négligé de signaler en même temps le *Filocolo*, ou *Filocopo* de Boccace, qui, comme on sait et comme l'expose longuement l'éditeur des deux poèmes français, reproduit l'histoire de Floire et de Blanceflor avec des variantes et surtout d'insupportables longueurs. Les points de contact que j'ai signalés entre les deux poèmes français, d'une part et la nouvelle de Cervantes sont, en effet, quelque peu réduits quand on passe à l'œuvre de Boccace. Là, le jeune homme ne donne plus comme excuse, pour s'être approché de la tour où est enfermée son amie, son désir d'en construire une pareille une fois revenu dans son pays,

Mais por icou l'esgar et voi
Qu'en mon païs tele feroie,
Se jamais venir i pooie...

P. 8 de l'éd. E. du Méril),

excuse qui a pu suggérer par quelque association d'idées la manœuvre très technique de serrurerie à laquelle se livre Loaysa. Le Philocope, lui, donne comme prétexte que son cheval s'est emporté et l'a entraîné jusque-là, et que s'il s'est aventuré dans ces parages c'était pour voir cette tour dont il avait entendu parler; son faucon, à la poursuite d'une perdrix, s'étant perché sur la tour, il l'avait réclamé, et l'appel avait effrayé le cheval (p. 484-5 de l'éd. de Venise, 1538; la trad. française de 1575, f° 364, est exacte, mais tronquée).

Tout cela est simplifié dans la rédaction espagnole de *Flores y Blancaflor* publiée par A. Bonilla (Madrid, Ruiz hermanos, 1916) d'après l'édition gothique (s. l. n. d.) dont il y a un exemplaire à la Sorbonne et qui est datée par Salvá de 1532-1533. La curiosité n'est plus pour rien dans les excuses; il n'est question que de chasse : Flores remontait la rive quand il a vu un héron (garza) et a lancé son faucon : héron et faucon sont allés vers la tour, et lui-même est venu voir s'il pouvait trouver son faucon. Je noterai aussi que le second poème français insiste sur la donnée du premier :

A la tor est venuz errant;
De mesurer a fait senblant
Combien avoit et haut et bas;
Une ligne i mist a compas...
« Vassal, es tu engignéor,
Qui ci mesures notre tor ?... »

Ni dans le *Filocolo*, ni dans le *Flores* espagnol il n'est question du costume mis par l'amoureux pour la circonstance, détail qui n'est pas sans saveur ni opportunité [1]. Il est vrai que, dans le roman de Boccace, Florio et ses compagnons prennent tous une livrée violette quand ils s'embarquent pour aller à la recherche de Biancofiore (p. 341 et f° 262). Rien de tel dans le *Flores y Blancaflor*.

Dans les deux poèmes français, en tout cas, il manque un trait qu'on trouve dans le *Filocolo* comme dans *El celoso extremeño*. Floire ne prend conseil que du pontonnier Daire; outre ce Daire (Dario), le Philocope a d'autres amis qui s'intéressent à son sort, Ascalione, Bèllisano, qu'il tient au courant, en même temps que Dario, de la bonne marche de l'intrigue auprès du portier (p. 489 et f° 359); c'est même par Ascalione qu'il connaît Bellisano, et par Bellisano qu'il connaît Dario. Cela nous rappelle assez les amis de Loaysa. Flores, lui, ne connaît que Dario, lequel porte en outre le nom (*apellido* sans doute) de Lobrondo (p. 90).

1. Ce n'est pas *marinesca*, comme porte ma note 13 de la p. 42, mais bien *marineresca* qu'il faut lire, conformément aux éditions Rodríguez Marín et Bonilla-Schevill.

Lorsque Cervantes s'écrie :

Bueno fuera en esta sazón preguntar a Carrizales, a no saber que dormía, que adonde estauan sus advertidos recatos, sus recelos, sus advertimientos... etc. [2],

ne se rappelle-t-il pas l'avertissement de Boccace à son héros pareillement endormi :

O Florio, ora que fai? Tu fai contra a l'amorose leggi. Niun sonno si conuiene a sollecito amadore... (p. 176 et f° 135v)

et n'est-ce pas une plaisante parodie?

On peut donc admettre que Cervantes s'est souvenu du roman de Boccace. Mais l'histoire de Floire et Blanceflor devait aussi flotter dans sa mémoire, et pas forcément peut-être grâce à la rédaction espagnole (du moins celle qu'a publiée Bonilla), puisque celle-ci supprime des détails non dépourvus pour nous d'intérêt, quoique secondaires.

Il ne s'agit pas pour moi de reprendre ici la question des rapports entre le *Filocolo* et les autres versions de l'histoire de Fleury et Blanchefleur (tels sont leurs noms dans la traduction française du *Philocope* de 1575) y compris le *cantar* italien *Florio e Biancofiore*, L'*Advertencia* mise par A. Bonilla en tête de son édition, montre assez, et plus encore que l'Introduction d'E. du Méril, la complication de ce chapitre d'histoire littéraire.

Je ne voulais, à propos de *El celoso extremeño*, que noter les points de contact relevés par moi dans les deux poèmes français; j'ai préféré ne pas alourdir mon exposé déjà bien long par une note plus circonstanciée. Mais il est difficile de tirer un fil de cet écheveau sans tirer l'écheveau tout entier. C'est ce que je fais à présent par acquit de conscience.

Il n'est certes pas probable que Cervantes ait eu connaissance de nos poèmes; mais il en savait la substance et maint détail par l'une des éditions espagnoles de cette histoire, comme par le *Filocolo*, et aussi, je suppose, par la voie orale, dont on ne doit pas nier *a priori* l'existence dans un pays où étaient déjà célèbres, au temps de l'Archiprêtre de Hita, et même avant lui, les noms et les aventures des deux amants. On aurait bien tort de ne pas tenir compte de ce dernier appoint.

Il est clair que pour le thème même de l'amant qui pénètre dans la maison, tour, prison ou harem, où est enfermée sa belle, Cervantes n'avait pas besoin d'avoir lu l'histoire de Fleury et Blanchefleur dans une rédaction quelconque. Mais certains détails,

2. Le texte Porras-Bosarte diffère légèrement.

même menus, et justement parce qu'ils sont menus, peuvent trahir leur provenance et mettre sur la voie soit des lectures dont notre auteur a pu s'inspirer bien longtemps parfois après les avoir faites, soit des récits qu'il a pu entendre; et cette seconde hypothèse met, entre lui et les textes antérieurs que nous connaissons, un brouillard gênant, mais qu'il faut bien accepter.

Or, nous savons que l'un des deux poèmes français, le second des deux publiés par E. du Méril, celui qui passe pour la version populaire, était fait pour être récité aux pèlerins de Compostelle. Un miracle y est relaté qui rappelle ceux des légendes compostelliennes. Au surplus, dans toutes les rédactions, prose ou vers, les parents de Blanchefleur font le pèlerinage de Compostelle, et c'est dans une Espagne plus ou moins fantaisiste que se passe au moins une partie de l'action (cf. l'*Advertencia* de Bonilla, p. XXVIII-XL). Si bien que sans admettre que, comme le suggérait Bonilla, cette histoire soit d'origine espagnole; sans aller avec lui (p. XLVI) jusqu'à rapprocher *Montoire* de *Menturio*, mentionnée dans les actes du premier concile de Lugo, et la ville de *Naples* où, d'après le premier poème, le roi more tient sa cour, du *Napoli* également cité dans les mêmes actes, et évidemment situé en Espagne même (car on pourrait tout aussi bien supposer que le *Naples* du *Floire et Blanceflor* est le *Noples* de la Chanson de Roland, identifié par M. Boissonnade, *Du nouveau sur la Chanson de Roland*, p. 117, avec Napal, forteresse du Sobrarbe), on peut au moins, en présence des romances qui ont trait peu ou prou à cette histoire, et que Bonilla passe en revue, reconnaître que peu de sujets ont été plus popularisés en Espagne de toutes les manières.

Mais ce n'est pas tout.

La 4[e] nouvelle du *Mambriano* de l'Aveugle de Ferrare (Francesco Bello), que M. E. Mele, ainsi que je l'ai rappelé (p. 6), a rapprochée de *El celoso extremeño*, présente avec l'Histoire de Floire et Blanceflor et avec le *Filocopo* une certaine analogie dans l'intrigue même, je veux dire dans la façon dont l'amant est introduit chez la femme à l'insu de son mari ou maître[1]. En effet, sa mère, pour la guérir de la mélancolie où l'amour l'a fait tomber, se faisant sa complice, l'enferme dans un coffre qu'elle prie le vieil Agrisippe, le mari, de recevoir et de garder chez lui pendant une absence à laquelle elle est obligée. Le petit jeune homme n'a qu'à sortir de son coffre pour obtenir ce qu'il désirait, et cela dure trente-deux jours : c'est à peu près aussi vraisemblable que le petit jeu d'Antoniotto et de Levina dans la nouvelle de Sercambi. A la fin, pourtant, le vieillard s'aperçoit de quelque chose, grâce à certain détail assez

3. Agé de 80 ans : c'est l'âge approximatif que se donne le *Celoso extremeño*, dans l'exagération du repentir.

dégoûtant (voir l'analyse que donne[2] Giuseppe Rua dans l'excellente étude à laquelle renvoie M. E. Mele, *Novelle del Mambriano del Cieco da Ferrara*, Torino, E. Loescher 1888). La suite se retrouve (comme l'indique G. Rua) dans la 4e *Patraña* du *Patrañuelo* de Timoneda : c'est la légende pseudo-virgilienne de la *Bocca della verità*. Cervantes n'en a point tiré parti, sans doute parce que, même s'il l'a connue, elle n'eût pas cadré avec le dénouement très moral et très simple qu'il envisageait.

On voit que le souvenir de Floire et Blanceflor nous entraîne bien loin. Il nous entraînerait plus loin encore si nous voulions suivre, avec G. Rua, de proche en proche la filière des contes qui présentent des affinités avec celui de l'Aveugle de Ferrare, soit le premier des *Comptes amoureux* publiés sous le nom de « Madame Flore Jeanne », vers 1531, postérieurement au *Mambriano*, qui le fut en 1509, et avec lequel il a des ressemblances textuelles; soit avec les nouvelles II, 9, du *Decamerone*, III, 10 des *Ecatommiti* de Giraldi Cintio et l'*Arcadia in Brenta* de Vacalerio, pour le stratagème du coffre-fort, auquel Cervantes a substitué celui que l'on sait, combien plus plaisant, et surtout neuf! Si la comparaison avec tant de contes antérieurs a quelque utilité, c'est bien parce qu'elle nous met le doigt sur les trouvailles du génie. C'est le même pollen qui a fécondé, mais dans ce jardin-là il y a des fleurs incomparablement mieux venues que d'autres.

La nouvelle de l'Aveugle de Ferrare comme celles de Boiardo et de Sercambi, remonte, cela n'est pas niable, à la nouvelle intitulée *Reclusa* ou *Inclusa* dans le livre des *Sette Savi di Roma* et dans l'*Historia Septem Sapientium Romae* (cf. Rua, p. 69, Menéndez Pelayo, *Oríg. de la novela*, t. I, p. XXVI); et cette nouvelle roule en somme sur le même thème que le conte de la *Disciplina clericalis* et de Sánchez Vercial, du moins pour la première moitié, où est exposée la situation de la femme emmurée jusqu'à laquelle cherche à pénétrer l'amant. C'est surtout par le détail des clefs gardées si soigneusement par le mari, que ce conte, appartenant au domaine littéraire plus spécialement espagnol, ou hispano-oriental, a laissé des traces dans la nouvelle de Cervantes.

Nous sommes donc en présence d'un chassé-croisé ou d'un entrecroisement tel, qu'il devient bien difficile de préciser quelles sont en fait les sources de Cervantes. Mais la précision n'est pas possible; elle ne l'est que sur un émiettement infini. Bien compliqué serait le tableau synoptique qui indiquerait les points de contact entre cette seule nouvelle de *El celoso extremeño* et toutes celles que j'ai indiquées, ou que d'autres ont indiquées.

4. D'après l'éd. de Venise, 1549.

Et il en ressortirait que, si Cervantes a pu recueillir beaucoup de détails dans sa mémoire, il les a tellement agités, secoués, comme dans un kaléidoscope, que c'est une vision toute nouvelle qu'il nous offre. C'est qu'il a su y mettre les couleurs de la réalité contemporaine et de l'observation psychologique.

G. CIROT.

Les Nouvelles exemplaires de Cervantes en Italie.

I. — La première traduction française et la traduction italienne de G. Alessandro de' Novilieri Clavelli.

La traduction des *Nouvelles* de Cervantes faites par Guglielmo Alessandro de' Novilieri Clavelli est de Venise, 1926. D'après les faits que nous allons citer, il semblerait que le traducteur italien a eu entre les mains un exemplaire de la traduction française publiée par F. de Rosset et V. D'Audiguier en 1614-1615 [1].

Dans sa préface aux six Nouvelles qu'il a traduites, D'Audiguier traitait assez cavalièrement l'auteur espagnol. S'il veut concéder que Cervantes « est l'un des meilleurs » auteurs de l'Espagne, et même que « les Espagnols ont quelque chose par-dessus nous en l'ordre et en l'invention d'une histoire », il se hâte de qualifier ces jugements : « Ce qu'ils ont sur nous, ils l'ont emprunté des Grecs, comme l'ordre de ces Nouvelles qui est imité de l'Histoire éthiopique ou des amours de Dafnis et Cloé... » Il entache de faiblesse le style de Cervantes, qu'il prétend réformer : « Je n'ay point traduit... mot à mot... Je pense avoir dit ce qu'il vouloit dire... Je croy te donner cette version plus nette et par conséquent meilleure que l'original. »

Le traducteur italien critique d'une façon toute semblable son original, et n'hésite pas non plus à dépriser le style de l'espagnol : « Io t'offero dunque queste novelle del Cervantes, stimato essere uno de' piu leggiadri scrittori c'habbia la Spagna, in tutto quello ch'egli ha scritto : e particolarmente in questa pregiata fatica ove si scorge ogni novella con ordine imitato dall' Historia Etiopica... E gia che sia quasi sempre di ordinario che le tradottioni non habbiano quella vivacita... delli loro originali; tuttavia, senza temerita posso dire che nell' esemplare di questa (nella quale ho reciso di molte seccagini superflue ed inutili, ed in lor vece messo cose necessarie per concatenar meglio i sensi da quelle interrotti) non vi è cosa male c'habbia qui luoco ne cosa bene che non campeggi qui. E se tu sei intelligente della lingua spagnuola e la confronterai con questa,

1. Paris, in-8°; autres éditions, avant 1626 : 1618 (selon Foulché-Delbosc, Préf. au Lic. Vicriera, 1892); 1621 (B. Nat.); 1625 (2 impressions : voir 1. Rius, 2. *Rev. hisp.*, t. XV, 1906, p. 824.)

a te stara il giudicare... se la tradottione che ti presento vaglia l'originale... »

On ne voit pas trop bien ce que signifie au juste cet « ordre... imité de l'Histoire éthiopique, etc. ». Dans son *Prólogo* aux *Nouvelles*, Cervantes annonce son *Persiles y Sigismundo* en le traitant de « libro que se atreve a competir con Heliodoro [2] ». Il y a dans les *Nouvelles* mêmes bien des traits qui pouvaient être inspirés par les romans grecs [3]. Une marque noire qui se trouve sur le bras de Chariclée et des joyaux qu'elle porte servent à la faire reconnaître par son père et sa mère, ce qui correspond au dénouement de la Jitanilla. Ce dénouement se rapproche encore davantage de celui de *Daphnis et Chloé*, roman qui a d'autres points de ressemblance avec la Jitanilla [4]. Chariclée conseille à Théagène de feindre de répondre à l'amour que témoigne envers lui sa geôlière Arsace. Dans des circonstances pareilles Leonisa prescrit la même conduite à son « amant libéral ». Chez Héliodore toujours, des pirates, épris de Chariclée, s'égorgent les uns les autres. On se souvient du combat naval que se livrent le cadi et les deux bachas amoureux vers la fin de l'*Amante Liberal*. Il y aurait plusieurs autres cas à citer pour être complet.

Le titre de la version italienne fait une mention spéciale des arguments que le traducteur a réunis à la table au commencement du volume : « Il Novelliere Castigliano tradotto dal sig. G. Alessandro, etc. e da lui fatti gli argomenti... » Il est reparlé de ces arguments dans la préface « Son stato per un buon pezzo tra il si e il no s'io doveva farci gli argomenti... » Or, sur douze de ces arguments il y en a neuf [5] qui sont traduits presque mot à mot de l'édition Rosset et D'Audiguier. On en jugera par les citations que nous donnons ci-dessous.

Argument de l'Amant Liberal (*Paris, 1614-15*).

Un gentilhomme de Trepane, ville de Sicile, nommé Ricard, est pris des Turcs avec Leonise sa maistresse, par un estrange accident. La fortune leur est si contraire au commencement, qu'elle exercice durant leur

2. Dans la première édition : Cliodoro.

3. Dès 1554 (selon Salvá) on avait traduit en espagnol d'après le français l'Histoire de Théagène et Chariclée.

4. On a exposé Daphnis et Chloé avec des articles d'habillement et de petits joyaux qui les font reconnaître par la suite. Leurs parents adoptifs les élèvent « plus délicatement qu'on ne fait les enfants des bergers, leur faisant apprendre les lettres... » (Je cite la traduction Amyot-Courier). La *Jitanilla*, de même, sait lire et écrire : « A mi nieta la he criado yo como si fuera hija de un letrado », dit la vieille Égyptienne. Daphnis, poursuivi par ses parents qui l'ont reconnu, fuit vers un précipice : « et possible par un étrange accident allait être aussitôt perdu que retrouvé. » Le père de Preciosa ne veut pas qu'elle l'abandonne de nouveau pour un époux : « Aun apenas hoy la habemos hallado y ya quereis que la perdamos ! »

5. Les arguments de *Rincon. y Cort.*, *El Lic. Vidr.*, *El Cas. Eng.* ne présentent pas la même uniformité.

servitude toutes ses plus extrêmes rigueurs. Plusieurs grands des Turcs se rendent amoureux de Leonise, et s'entretuent pour la posséder. Et enfin elle et Ricard se sauvent riches des despouilles des ennemis, et se marient ensemble

Lo Amante Liberale.

Un gentiluomo da Trapani citta di Sicilia, chiamato Ricardo, vien preso da' Turchi, con Leonisa sua innamorata per via d'uno stranissimo accidente. In quell' infelice principio la sorte si mostra cosi cruda ad ambedue che mentre sono schiavi, ella adopera contro di essi ogni sua rigidezza. S'innamorano della schiava Leonisa alcuni Turchi, signori di portata, e per farsene posseditori s'uccidono l'un l'altro. Ed in fine ella e Ricardo si salvano carchi e ricchi delle spoglie de' loro padroni, e si maritano insieme.

Il ne s'agit pas là d'une ressemblance fortuite. Il n'y a d'ailleurs rien d'étonnant à ce que l'auteur italien mette ainsi à profit la version de Rosset et D'Audiguier, puisqu'il venait précisément de traduire des ouvrages français. Dans sa préface aux *Nouvelles*, il parle des « tradottioni che gli ultimi due anni io feci d'una parte dell' Historia di Francia del Mattei [6]... ». Nous pouvons donc conclure en toute confiance qu'il a connu la traduction française [7]. Cependant, il ne semble pas qu'il s'y soit fié pour l'explication du texte espagnol, car sa version a l'air d'être, en général, plus correcte que l'autre.

II. — Signorina Zingaretta de Florido de Silvestris [8].

E. Mele, dans *Studi di Filol. Moderna* (1909), cite, d'après Moratín (*Obras Postumas*, Madrid, 1862, 2, 55), une comédie de Florido de Silvestris qui serait « une imitation ou une traduction de la *Gitanilla de Madrid* de Solis ou de la pièce de Montalvan sur le même sujet [9] ». Or, à lire seulement le titre de la pièce italienne, il est impossible de se méprendre sur sa source : *Signorina zingaretta*

6. Il est question peut-être de l'ouvrage suivant : *Historia di Francia... divisa in sette libri di Pietro Mattei... tradotta... dal sig. Conte Alessandro Senesio...* Parte prima, Brescia, 1623, Parte seconda, Venetia, 1623 » (in-4°, Mus. Br.)

7. C'est peut-être de cetté traduction que parle Antonio : « gallicam interpretationem laudari scio. »

8. Pour l'explication des nombreux échantillons de la langue des zingari que l'auteur a répandus dans cette pièce, on peut consulter : *Journal of the Gipsy Lore Society*, vol. VII, 1913-14.

9. Malgré les assertions de Salvá, qui n'est pas précis sur les éditions, on tend à croire maintenant avec La Barrera que la *Gitanilla de Madrid* attribuée à Montalvan n'est autre que celle de Solis. G. W. Bacon, dans sa bibliographie de Montalvan (*Rev. hisp.*, t. XVII, 1907), ne connaît pas d'exemplaire de cette comédie supposée. Notons que Montalvan parle avec éloges de la pièce du jeune Solis : « D. Antonio de Solis escrivió la Gitanilla, comedia excelente, y quien conoce su espíritu talento y ciencia a todas luces, creerá que como en esto fué superior lo será en lo demas ». *Para Todos*, Sevilla, 1736, p. 532.

comedia, soggettò estratto dalla vita di Lazzaririglio (sic) *di Tormes. alias Piccariglio. Fatto rappresentabile dall' accademico Disunito* [10] *detto l'incapace.*

Le sujet de la comédie n'a rien à voir avec les trois parties du *Lazarillo* espagnol, mais se base sur la traduction de la *Jitanilla* de Cervantes que Barezzo Barezzi a insérée très arbitrairement dans son *Picariglio Castigliano* [11].

Florido de Silvestris, comme Solis, ajoute des complications à l'intrigue de Cervantes. Mais il y a dans la Signorina Zingaretta bien des passages transcrits presque mot à mot du texte de la nouvelle; tandis que Solis, qui écrit en vers, ne conserve pas souvent les expressions de Cervantes. L'éloquente description de la vie nomade que Cervantes met dans la bouche d'un vieux bohémien se retrouve en partie dans la pièce italienne. C'est le vieux Jacuppo qui parle : « Noi siamo signori, ma di campagne, di selve, de' monti, de' fiumi, de' fonti, d'arbori e vigne che ci danno frutti senza pagar denari; le grotte son nostre case e palazzi etc. [12]. ».

Le passage où Don Juan fait connaître sa passion à Preciosa est copié fidèlement par Florido de Silvestris ·

Sono cavaliero e figluolo di un padre qualificato quanto altro per queste parti, e benche sia di nobilita e qualita che dico desidero ancora essere signore grande per accrescer grandezza alla grandezza che io bramo a voi signora cara desiderandovi per mia sposa e unica signora. Sig : Nonna date mi licenza che io risponda etc. [13].

Cervantes ne s'étend pas sur l'enlèvement de Preciosa ni sur les articles auxquels on finit par la reconnaître. Par contre, l'auteur italien s'arrête sur ces détails avec une minutie et une sympathie qui rappellent tout à fait la manière de Victor Hugo. Nous ne supposons nullement une nouvelle source pour *Notre-Dame* [14], mais qu'on nous permette de ne pas laisser ce petit ouvrage sans citer, à titre de curiosité, quelques fragments. Le frère de la bohémienne parle de sa sœur qui avait été envoyée en bas âge chez sa tante : « Il signor

10. L'épître est signée Florido de Silvestris. Les dictionnaires de pseudonymes donnent sous *Incapace* ou *Disunito*, Florido de Silvestris comme le vrai nom de l'auteur. La comédie se trouve sous la rubrique *Silvestris* dans le catalogue de la Bibl. Nat. Mais Florido de Silvestris est-ce que ce n'est pas toujours un pseudonyme? Tiraboschi cite une académie de Disuniti comme existant à Fabbriano (dans la Romagne) au XVI[e] siècle (t. VII, parte I, p. 152, Firenze, 1819).

11. Venetia, 1622. Voir Mele, *loc. cit.*

12. Acte 4, Sc. 8. Cp. Cervantes, *B. A. E.*, p. 106. Solis ne fait que paraphraser ce passage (commencement de la troisième journée). Hardi en traduit une bonne partie en son curieux jargon (2, 4). Sallebray (2, 2) suit de très près le texte de Rosset et D'Audiguier en y ajoutant quelques traits insignifiants pris dans Hardi.

13. Acte 2, Sc. 5. Cp. *B. A. E.*, p. 103.

14. Selon Georges Le Gentil, Victor Hugo se serait inspiré chez Antonio de Solis. (Voir *Bull. hispan.*, vol. I, p. 179.)

Padre... spese molti denari in gioie ed in drappi ed in particolare in un vezzo di perle orientali in mezzo delle quali era una *medaglia d'oro*... la putta... era poi vestita... con un paro di scarpettine [15] bene adorne ed in superficie di ciascuna *era pure una rosa rossa*... » Un jour la tante laisse l'enfant qui dort, sous la garde d'une vieille femme. Des bohémiens surviennent et demandent à boire. La vieille va chercher le vin. « Tornata e volendo dare il vino non vide pui zingari (la cuna era coperta al solito) che subito partirono... Pigliarono ancora il forzieretto dove erano le gioie della putta... La balia tornata con la sig. Zia ando di volo alla cuna *coperta al solito* e visto che la putta non era dentro diede un strido, che subito cade tramortita in terra [16]... »

G. HAINSWORTH.

Quelques mots sur Tirso de Molina.

I. Le début de « El Condenado por desconfiado ». — Les trois premières scènes de *El Condenado por desconfiado* offrent au lecteur un ensemble de réminiscences, ou, à tout le moins, d'« airs connus », qui ne peut manquer de fixer son attention.

La Ire (monologue de Paulo) semble une transposition « a lo divino » de l'éloge de la vie pure et calme des champs, tel qu'on le trouve dans le « Beatus ille » d'Horace et dans le « Fortunatos nimium » de Virgile; ce dernier s'inquiète même de connaître les secrets de l'univers, la marche des corps célestes, etc.; comme Paulo, mais avec une moins coupable curiosité, le poète latin voudrait « Aquesos tafetanes luminosos — Rasgar... un poco — Para ver... ». Un gongorisme parfois peu louable ternit la belle simplicité latine, et éclate dans des vers tels que :

Aquí estos arroyuelos
Girones de cristal en campo verde...

15. On laisse avec Chloé « des patins dorés et des chaussettes brodées d'or ».

16. « Un dimanche qu'elle vint à l'église avec une *croix d'or* au cou... Le bon Dieu lui donna une petite fille... Cette petite était plus emmaillotée de rubans et de broderies qu'une dauphine du Dauphiné ! Elle avait entre autres une paire de petits souliers... Sa mère les lui avait cousus et brodés elle-même... C'étaient bien les deux plus mignons *souliers roses* qu'on put voir... Ses jolis *petits pieds roses* surtout... Elle profita d'un moment où l'enfant dormait sur son lit... et courut raconter à une voisine, etc. A son retour n'entendant pas des cris en montant son escalier elle se dit *« Bon ! l'enfant dort toujours... »* (*Notre Dame de Paris, Gr. Ecr.*, I, 327-9.)

Plus précise est une réminiscence qui apparaît dans la sc. III; Paulo s'exprime ainsi :

El sueño me venció, viva figura
(Por lo menos imagen temerosa)
De la muerte cruel...

Comment ne pas penser à Lupercio Leonardo de Argensola et à son fameux sonnet :

Imagen espantosa de la muerte,
Sueño cruel... ?

Tout à fait curieuse, enfin, est la parodie d'un romance bien connu, telle que nous la trouvons réalisée dans le monologue de Pedrisco (sc. II); le *gracioso* se plaint de la nourriture, trop sobre en vérité, que lui fournissent les lieux choisis par Paulo pour y faire sa retraite :

Aquí al sonoro cristal
De un despeñado cristal
Digo a estos olmos sombríos :
« ¿ Dónde estáis, jamones míos,
Que no os doléis de mi mal ?
Cuando yo solía cursar
La ciudad, y no las peñas
(Memorias me hacen llorar),
De las hambres más pequeñas
Gran pesar solíais tomar.
Erais, jamones, leales :
Bien os puedo llamar tales
Aunque ya de las mortales
No tengáis ningún pesar. »

Déjà Don Quichotte s'était souvenu du romance du Marquis de Mantoue et même de celui de Tirsi; et il les avait quelque peu confondus et mêlés dans la fièvre des aventures. Le romance de Tirsi semble suffire à expliquer toutes les réminiscences de Pedrisco :

¿ Dónde estás, señora mía,
Que no te duele mi mal ?
O no lo sabes, señora,
O eres falsa y desleal.
De mis pequeñas heridas
Compasión solías mostrar,
Y agora de las mortales
No tienes ningún pesar...
Aquesto Tirsi decía
Cantando en su soledad
Memorias de su señora
Y testigos de su mal.
(Durán, *Romancero general*, t. II, p. 486 a, nº 1545.)

Ailleurs, au cours de la pièce, deux passages témoignent d'une certaine connaissance de la vie de César :

Dans la sc. VII de l'acte II, Enrico donne du courage à Galván en lui disant :

> Pues, haz cuenta que César va contigo.

Et le César de Plutarque dit au batelier qui tremble devant la tempête : « Que crains-tu? Tu portes César et sa fortune. »

Au IIIe acte, sc. XV, Anareto reprend la retentissante formule du Rubicon, quand il dit à son fils Enrico :

> ... Advierte
> Que ya está echada la suerte.

II. « El enigma biográfico de Tirso de Molina » (Madrid, 1928). — C'est le titre d'un article que R. M. Tenreiro consacre à Mme Blanca de los Ríos de Lampérez dans *A. B. C.* du 24 novembre 1928. Il nous semble intéressant de donner une idée de son contenu, à l'intention des nombreux étudiants qui s'occupent, cette année, de Tirso et du « Condenado por desconfiado ».

Mme Blanca de los Ríos étudie Tirso depuis bien longtemps. En 1922, dans le n° du 12 novembre de *A. B. C.*, elle publiait un document qui permettait de fixer à 1583 la date de naissance du célèbre dramaturge; et notons, en passant, qu'avec cette date nous comprenons mieux qu'avec celle de 1571 le fait que Tirso ne soit connu comme auteur dramatique qu'en 1606.

Durant le printemps de l'année 1928, le même critique a lu, à l'Académie de Jurisprudence de Madrid, une conférence au cours de laquelle elle a fait part à son auditoire d'une découverte troublante. Après avoir longtemps cherché, et toujours en vain, l'acte de baptême de Gabriel Téllez, Mme B. de los R. a trouvé au registre paroissial de San Ginés un acte « qui se détache par l'abondance des témoins et le soin particulier avec lequel il a été écrit; cet acte se rapporte à un nommé Gabriel, fils de Gracia Juliana et de père inconnu ». En marge, sept lignes de la même écriture; les lignes 2, 3 et 4 sont biffées avec insistance; c'est à peine si quelques traits dépassent en haut et en bas la zone des ratures; et Mme B. de los R. propose de lire :

Gabriel — *Téllez Girón* — *hijo del* — *duque Osuna* — No balga esto — Hier° Campos.

Dans le corps même de l'acte, un blanc a été laissé après le prénom Gabriel, comme si le prêtre se proposait d'ajouter le nom du père, qu'il connaissait bien, lorsque celui-ci aurait reconnu le fils de Gracia Juliana, son propre fils. En attendant cette reconnaissance, le bon curé aurait écrit en marge les quatre premières lignes citées plus

haut; puis, la reconnaissance ne se faisant pas, il aurait été obligé de biffer les trois lignes compromettantes.

Hypothèses que tout cela, mais combien plausibles et passionnantes! Ainsi on s'expliquerait, dit l'auteur, l'abondance des luttes fraternelles, qui est une des caractéristiques du théâtre de Tirso; l'intérêt qu'il porte aux fils abandonnés; sa façon d'opposer l'individu qui triomphe par ses propres moyens à celui qui n'est grand que par la naissance; son dédain des nobles et en particulier son animosité contre la maison de Girón.

Souhaitons, avec R. M. Tenreiro, que les hypothèses de M[me] B. de los R. soient bientôt confirmées par l'examen paléographique du document et, si possible, par d'autres découvertes.

Gabriel BOUSSAGOL.

BIBLIOGRAPHIE

Georges Marçais, *Manuel d'art musulman : L'Architecture (Tunisie, Algérie, Maroc, Espagne, Sicile).* Paris, Picard, 1926-1927 ; 2 vol. in-8°, 968 pages et 506 figures.

Il ne sera sans doute pas inutile de signaler dans le *Bulletin hispanique* tout l'intérêt que présente pour les hispanisants le beau livre de M. Georges Marçais sur l'art musulman occidental. On sait comment la librairie Picard a donné une extension considérable à la collection de ses *Manuels d'Archéologie et d'histoire de l'art* en publiant de nouveaux volumes comme ceux de M. le Dr Contenau sur l'*Archéologie Orientale* ou en développant largement les volumes déjà parus. Parmi ceux-ci le *Manuel d'Art musulman* publié il y a une vingtaine d'années n'était plus au courant des découvertes récentes; et le tome Ier surtout, consacré par H. Saladin à l'architecture, était tout à fait insuffisant. La nouvelle édition doit comprendre huit volumes au lieu de deux; et les deux volumes relatifs à l'Islam Occidental, dont la rédaction avait été confiée à M. Georges Marçais, sont maintenant parus. Plusieurs chapitres y sont au premier chef intéressants pour les hispanisants.

C'est tout d'abord le troisième chapitre sur le Califat de Cordoue Après avoir rappelé l'histoire de cette période glorieuse entre toutes pour l'Espagne par le rayonnement de la brillante civilisation andalouse, l'auteur étudie successivement l'architecture et la décoration des monuments. La grande œuvre de cette époque, la « somme » de l'art hispano-mauresque du VIIIe au Xe siècle, est, comme on sait, la Grande Mosquée de Cordoue, aujourd'hui transformée en cathédrale. M. Marçais analyse les diverses parties qui composent cet édifice exceptionnel, et montre comment la mosquée primitive, élevée par Abd er Rahman Ier dès la fin du VIIIe siècle, a pu être en partie inspirée par la Grande Mosquée construite à Damas par l'Omeiyade El Walid Il passe ensuite aux monuments musulmans de Tolède, où la petite mosquée de Bib-Mardom, plus connue sous le nom d'« ermita del Santo Cristo de la Luz », est un reste à peu près unique d'art islamique en Castille avant la Reconquête. Et il résume enfin ce que les fouilles récentes des archéologues espagnols ont fait connaître des résidences somptueuses que les Califes ou les Vizirs de Cordoue s'étaient fait bâtir près de la capitale andalouse à Medinat-ez-Zahra, El-Amiriya et Medinat-ez-Zahira.

Le chapitre suivant est également tout à fait important pour l'étude de la civilisation et de l'art hispaniques. Après avoir passé un peu rapidement sur la période mal connue des « Reyes de Taífas » au xi[e] siècle, dont il ne subsiste guère que quelques maigres restes à l'Aljafería de Saragosse, M. Marçais y donne une vue générale tout à fait neuve de l'art hispano-berbère dans les empires almoravide et almohade. On sait que les monuments pourtant nombreux en Espagne de cette période si importante dans l'histoire de l'Islam y ont été par la suite à peu près complètement détruits et que la célèbre Giralda de Séville y représente presque seule ce qu'a été au xii[e] siècle la puissante action des grands Califes almohades. L'étude des monuments de l'Afrique du Nord, analysés déjà en partie pour l'Algérie par M. Marçais lui-même, puis révélés au Maroc par notre ami regretté Henri Basset et par M. Henri Terrasse, permet aujourd'hui de combler cette lacune considérable dans la connaissance que nous avions de la civilisation islamique; et l'on voit par là tout ce que le *Manuel d'art musulman* fournit ici encore de nouveau aux hispanisants.

Ceux-ci trouveront ensuite dans le cinquième chapitre une large étude de l'art islamique en Espagne et en Berbérie aux xiii[e] et xiv[e] siècles, l'époque qui nous a laissé le célèbre Alhambra de Grenade. Les passages consacrés par M. Marçais à cette dernière grande œuvre des Maures en Espagne, tout imprégnée de la mélancolie qui s'attache à l'histoire de la dynastie nazréide, pourront être sans doute complétés sur certains points quand seront achevés les travaux qui sont en cours d'exécution sous la direction éclairée de M. Torres Balbás, l'architecte conservateur du palais. Pour ceux qui ne connaissent que l'Espagne, ce long chapitre du *Manuel d'art musulman* sera une véritable révélation en leur montrant comment l'étude de l'art hispano-mauresque du xiv[e] siècle doit être complétée et est prodigieusement enrichie par la connaissance des nombreux monuments du Maghreb, au premier rang desquels il faut citer la nécropole de Chella, les médersas de Fès, la grande mosquée de Taza et les oratoires de Tlemcen.

Enfin, M. Marçais a fait avec juste raison une place dans son livre à l'art mudéjar d'Espagne. Il ne pouvait sans doute songer à l'étudier en suivant le même plan systématique que dans ses autres chapitres, car cette forme d'art n'a fait jusqu'ici l'objet d'aucune étude d'ensemble, et le résultat des recherches des archéologues espagnols est presque complètement inaccessible hors d'Espagne. M. Marçais s'est donc borné pour l'instant à analyser les monuments les plus importants de Tolède, de Séville et de Cordoue. Mais cela seul suffit à faire comprendre quelle large place l'Espagne chrétienne elle-même a tenue dans l'histoire de l'art islamique. Et par là encore le nouveau *Manuel d'art musulman* apporte aux études hispaniques une contribution d'une inappréciable valeur.

E. LAMBERT.

Elisabeth Ahlenstiel-Engel, *Arte árabe*, Traduction et notes en espagnol de José Camón. Barcelone-Buenos Aires, Editorial Labor, 1927, 134 pages in-8°, 17 figures, 32 planches.

Dans la même collection que le très utile petit livre de M. González Palencia sur l'*Histoire de l'Espagne musulmane*, la librairie Labor publie un autre volume de vulgarisation générale sur l'*Art arabe*, traduit de l'allemand par M. José Camón. A vrai dire, l'ouvrage original, dû à Mme Ahlenstiel-Engel, est plutôt un essai qu'un véritable manuel d'art musulman; et le principal intérêt en était de résumer pour le grand public le résultat des découvertes qui ont récemment enrichi en Orient notre connaissance des origines de l'art de l'Islam, à Mchatta et Samarra par exemple. Quand l'auteur passe ensuite à l'étude des mosquées et des palais en Égypte, en Syrie, dans le Maghreb et en Espagne, puis à celle des arts industriels dans ces mêmes pays, il ne donne de l'art musulman qu'une esquisse extrêmement sommaire et incomplète, ne tenant pour ainsi dire aucun compte de tout ce que nous ont révélé les monuments du Maroc.

La deuxième partie, contenant des « considérations esthético-critiques » sur le plan des mosquées et des palais, sur les façades des mosquées, des minarets et des palais, et sur la décoration, les arabesques et les couleurs, est également beaucoup trop rapide et trop générale pour être considérée autrement que comme une très brève esquisse, et non comme un véritable manuel, ne ressemblant en rien par exemple aux deux gros volumes du *Manuel d'art musulman* de M. Georges Marçais.

En attendant la publication dans la même collection d'un volume consacré plus spécialement à l'art musulman occidental par Don Manuel Gómez Moreno, les notes nombreuses et importantes ajoutées par le traducteur au texte de Mme Ahlenstiel-Engel complètent heureusement celui-ci en ce qui concerne l'Espagne, et donnent une première idée de la doctrine du maître éminent dont les remarques de M. José Camón utilisent le cours professé en 1922-1923 à l'Université de Madrid.

E. LAMBERT.

F. Almela i Vives, *La Catedral de Valencia*. Barcelone, Editorial Barcino, 1927, in-8°, 88 pages, 28 planches. — **Joan Bergós**, *La Catedral Vella de Lérida*. Barcelone, Editorial Barcino, 1928, in-8°, 222 pages, 36 planches.

L'ancienne cathédrale de Lérida et la cathédrale de Valence présentaient à l'origine de nombreuses ressemblances. L'une et l'autre conservent encore des portails romans tout à fait semblables qui datent seulement du XIIIe siècle; et les clochers octogonaux ajoutés hors

œuvre à toutes deux par le XIVe siècle sont des œuvres très analogues de la puissante et originale école d'architecture gothique qui s'est développée dans les États alors unis de Catalogne et d'Aragon, en même temps que de véritables tours-minarets où se perpétuent des traditions locales laissées aux portes de la Catalogne carolingienne et romane dans les régions longtemps demeurées musulmanes du Sud-Ouest Catalan et du « Levante ». Puis ces deux importants monuments ont subi au cours des siècles des avatars fâcheux qui en ont diversement, mais profondément altéré le caractère.

Ce sont les changements de la mode et du goût qui ont transformé la cathédrale de Valence au point d'en rendre l'architecture et la décoration primitives tellement méconnaissables à l'intérieur qu'aucune reconstitution n'en est plus possible aujourd'hui. Avec un guide de 600 pages publié en 1909 par M. José Sanchis y Sivera, le petit livre très maniable de M. Almela i Vives est la seule monographie consacrée à ce curieux monument; et il donne une idée suffisante de toutes les modifications qui ont, au XVIIIe siècle surtout, supprimé à l'intérieur l'œuvre du Moyen-Age, alors que celle-ci reste à l'extérieur en grande partie intacte au milieu des constructions adventives qui ont entouré la cathédrale.

La porte dite du Palais est, au croisillon sud, la seule qui ait conservé quelque chose de la tradition romane longuement attardée à Valence comme à Lérida et dans toute la Catalogne; et elle ressemble tout à fait à la porte dite des Infants à l'ancienne cathédrale de Lérida ou au portail principal de l'église d'Agramunt. Au contraire le croisillon nord a conservé, avec la porte dite des Apôtres, toute une façade de transept qui est, pour la sculpture comme pour l'architecture, une des œuvres les plus importantes de l'art gothique au sud des Pyrénées. A la croisée du transept, un grand « cimborio » octogonal est une autre œuvre magistrale du même style. Enfin, à gauche de la façade principale qui date seulement du XVIIIe siècle, la célèbre tour du « Miquelet » complète la silhouette bien connue de la cathédrale valencienne et atteste la valeur des artistes qui s'étaient, au XIVe siècle, entièrement assimilé dans les domaines des souverains communs de Catalogne et d'Aragon l'art gothique venu de France.

On trouve également à l'ancienne cathédrale de Lérida quelques œuvres de la même époque et du même art : quelques chapelles, en particulier celles qui ont remplacé au croisillon méridional les deux absidioles primitives; la tour-minaret, élevée en avant du cloître qui précède lui-même la nef de l'église comme l'atrium des anciennes basiliques; la porte dite des Apôtres, par où l'on entre dans ce cloître à l'ouest; enfin un certain nombre de tombeaux et de sculptures souvent fort belles.

Mais à part ces quelques modifications ou additions relativement

peu importantes, ce qui donne à cette cathédrale de Lérida son intérêt exceptionnel, c'est que l'œuvre primitive, construite au XIII[e] siècle dans un style archaïsant encore tout plein de traditions romanes, y a, au contraire de ce qui s'est passé à Valence, subsisté presque entière jusqu'à nos jours. Elle a été sauvée des prétendus embellissements de l'époque classique par le fait qu'une nouvelle cathédrale a été élevée sur un autre emplacement au XVIII[e] siècle. Il est vrai que la construction de celle-ci était due à un malheur presque aussi grave pour la vénérable basilique : elle avait été, à cause de sa situation stratégique, transformée en caserne; et, depuis lors, des troupes n'ont cessé d'y être cantonnées. On conçoit quels ravages de tout genre ce changement de destination a pu causer dans le malheureux édifice; et il faut souhaiter qu'une désaffectation dont il est aujourd'hui question répare le mal dans la mesure du possible, car l'ancienne cathédrale de Lérida reste encore, malgré les sévices dont elle a souffert, un monument de premier ordre.

Elle développe en somme le même type si original que celle de Tarragone : le transept très saillant s'ouvre, ou plutôt s'ouvrait, vers l'est sur cinq absides en échelon, et est surmonté d'une magnifique tour-lanterne octogonale; la nef est flanquée de larges bas-côtés dont elle est séparée par de puissants massifs de seize colonnes adossées ou engagées, et à part les absides en cul de four, tout l'édifice est couvert de robustes voûtes d'ogives sans formerets qui sont à peu près le seul élément d'architecture gothique dans un monument où la tradition romane est par ailleurs encore toute-puissante en plein XIII[e] siècle. Les deux portes du transept, celles d'importance inégale qui s'ouvrent au milieu des bas-côtés, et les trois qui font communiquer le cloître avec l'église à la façade occidentale de celle-ci sont également toutes romanes, en même temps qu'on y sent par moments l'action persistante de l'art mauresque; et l'influence de la sculpture gothique ne se marque guère encore que dans la décoration magnifique de certains chapiteaux à personnages de la nef.

La cathédrale de Lérida est ainsi une des œuvres les plus riches et les plus récentes d'une école architecturale à laquelle on doit, non seulement en Catalogne la cathédrale de Tarragone, mais encore en Navarre et en Castille un nombre considérable d'autres monuments très puissants dans l'archaïsme trapu de leurs massives proportions. Il faut savoir gré à M. Joan Bergós de l'avoir clairement décrite dans un livre de format commode et bien illustré.

Ces deux monographies viennent s'ajouter dans la collection « Sant Jordi » à celles que l'« Editorial Barcino » a déjà consacrées à la cathédrale de Barcelone et à l'abbaye de Poblet; et d'autres volumes doivent suivre sur les églises romanes de Terrassa, la cathédrale de Majorque et le monastère de Santas Creus.

E. LAMBERT

Mercedes Gaibrois de Ballesteros, *Sancho IV de Castilla*. T. I, 1922, Madrid, Tip. de la *Revista de Archivos*, XIV-240-CCII p.; t. II, 1928, Madrid, Talleres « Voluntad », Serrano, 48, 400 pages; t. III, 1928, DXX pages.

C'est avec des égards particuliers, surtout si l'on en feuillette d'abord le troisième tome, occupé tout entier par des documents, que l'on abordera la lecture de ce livre, œuvre d'une femme qui a consacré sa prime jeunesse à d'aussi austères études, et qui a eu la conscience de vider une à une les archives, puis la vigueur de construire le monument d'un règne. Une première récompense lui a été octroyée, le prix du duc d'Albe, sur le choix de l'Académie de l'Histoire (1921); une seconde a été la satisfaction d'aboutir et de publier; une troisième sera l'estime en laquelle sera tenue cette publication quand on aura pris la peine et le temps de la lire et de l'étudier. Et je ne crois pas qu'on se défende d'un sentiment d'admiration devant l'érudition et le labeur que suppose un tel ensemble.

La documentation qui en constitue l'armature n'est pas toute dans le troisième volume. Le premier contient le *Libro de diferentes cuentas de entrada y distribución de las rentas reales y gastos de la Casa real en el reinado de Don Sancho IV* (146 pages), d'après la copie du P. Burriel, avec les corrections qu'a permis d'apporter à cette transcription la découverte, postérieure à l'impression, de l'original conservé à l'Archivo Histórico Nacional. Viennent ensuite le *Registro de Cancillería de los años 1283 a 1286* et l'*Arrendamiento de las Rentas reales a Don Abraham et Barchilón* (1287). Le tout a été largement exploité pour l'élaboration de l'ouvrage.

Mais ce n'est pas tout. Non seulement de nombreuses notes illustrent le bas des pages, mais chaque chapitre, ou peu s'en faut, est suivi de discussions ou d'éclaircissements auxquels sont consacrées des notes plus copieuses, puis d'une description des privilèges de l'époque qui vient d'être étudiée.

Sur une base aussi solide, l'auteur a pu se donner et donner au lecteur l'agrément d'une présentation moins austère, en vingt chapitres d'une lecture facile et rapide, avec des titres *llamativos* qui rappellent ceux de Pérez Galdós dans ses romans (dans *Gloria* par exemple), par leur libellé quelque peu romantique : *En una mano el pan, y en la otra el palo* (III) [1]; *La privanza de un abad* (IV); *La tragedia de Alfaro* (VIII); *El reto* (X); *Et pusieron su amor en uno...* (XII); *Creximent d'amor et d'amistat* (XV); *La « fabla » del moribundo* (XX).

1. Phrase du reste empruntée à la Chronique même de Sanche IV. Peut-être des sommaires, comme dans Lafuente, eussent-ils été commodes. Ce serait une annexe facile à ajouter.

On peut se permettre, et c'est même d'une jolie élégance, de se donner une allure si dégagée, quand on a emmagasiné tout un stock de pièces à l'appui du récit. Le sujet s'y prêtait du reste étonnamment. Le règne de Sanche IV n'est pas le seul, ni même le plus dramatique de l'histoire d'Espagne; mais c'est un drame, une succession de drames; et il y avait là un élément à ne pas négliger dans un livre destiné à la lecture. Assurément, quand on ne tient pas à être lu, on n'a pas à se mettre en peine, et l'on peut négliger de tels artifices.

Il faut bien reconnaître aussi que dans la vie de ce roi il y a autre chose que des questions d'ambition ou de gouvernement. Il y a, comme pour Pierre le Cruel, une question d'amour, l'amour pour la femme élue, contre laquelle se liguent intérêts et principes confondus, politique et religion, ennemis extérieurs et intérieurs. Il y a l'épisode de cet abbé de Valladolid, jadis confident intime, suspect au moins de manque de franchise dans une négociation délicate avec le roi de France, disgracié et mourant de chagrin après avoir exhalé ses plaintes dans une poésie qui nous est parvenue, tandis que la Chronique consigne laconiquement l'impression produite sur le roi par cette mort, en disant : « plúgole... » Il y a encore les menées du seigneur, puis comte de Vizcaye, D. Lope Díaz, contre la reine, sa belle-sœur pourtant, contre le roi lui-même; sa promesse de mariage, alors qu'il était marié, à la stupide Marguerite de Narbonne, veuve de l'infant D. Pedro, enfin sa mort sous les coups du roi et de ses *ballesteros*, aux côtés de son gendre, D. Juan, frère du roi, que sauve l'apparition de la reine, alors enceinte d'un enfant qui mourra onze ans plus tard, muet! Il y a enfin la lutte odieuse, mais inévitable, contre deux enfants, les Infants de la Cerda, qu'un de leurs oncles, Pierre III, commence par enfermer dans une forteresse, dont un autre, Philippe le Hardi, paraît se désintéresser, en attendant que leur cousin Philippe le Bel sacrifie leurs droits à la couronne de Castille et qu'un autre cousin, Alphonse III d'Aragon, les fasse sortir de prison et prenne leur parti pour se servir d'eux. Et il ne faut pas oublier, pour terminer, le tragique sacrifice d'Alphonse Pérez de Guzmán el Bueno, défenseur de Tarifa, symbole d'une époque et d'un pays, non plus que la fin pénible et douloureuse, moralement et physiquement, de ce monarque dont les onze années de règne[2]

2. Sans compter les huit années où il fut, avec l'aveu d'abord, puis contre l'aveu de son père, le prince héritier. Que Sancho, durant ce temps, se soit considéré comme une espèce de régent, ainsi que le suggère Mme G. de B., c'est possible, mais en fait le titre qu'il se donnait et qu'on lui donnait, était, en latin, celui de *filius maior et heres*, comme l'appelle Gil de Zamora en lui dédiant son *Liber de praeconiis Hispaniae :* ce qui est d'accord avec ce que Mme G. de B. nous dit des sceaux de Sancho à cette époque, abstraction faite du cas isolé qu'elle signale p. 8 du t. I.

furent onze années de lutte aussi bien contre les ennemis du dedans que contre ceux du dehors.

Mais le sujet offrait, pour l'auteur et pour le lecteur, un autre élément d'intérêt : la révision d'un procès, un peu comme celle à laquelle J. B. Sitges a songé en écrivant son livre *Enrique IV y la excelente señora llamada vulgarmente la Beltraneja* (1912); mais cette fois le héros était plus digne, car au moins c'était un homme; et si son attitude envers son père est susceptible de critique, son activité, son habileté et sa bravoure [3] lui concilient au moins, comme à Pierre le Cruel, certain respect.

Dès le début (ch. II, p. 23, note 1), l'auteur, tout en se défendant de porter sur son personnage un jugement anticipé et précipité, affirme que si sa physionomie morale « no es la de un santo, no es tampoco la de un tirano sanguinario ». Et il n'est pas hors de propos, dans la conclusion (t. II, p. 381), de rappeler qu'en somme ce roi « no ofrece sin embargo en este sentido gran contraste con el propio Alfonso *el Sabio*, que mandó matar a su hermano el infante don Fadrique ».

Le fait est que nous n'avons ici affaire ni à une apologie ni même à un plaidoyer. L'exposé, très simple, très objectif, sans une phrase qui vise à l'éloquence ou à l'effet, n'en est que plus convaincant.

C'est à l'aspect politique du règne que s'en tient l'auteur; et si, pour l'histoire des institutions, il nous offre un matériel abondant, il s'est dégagé de l'obligation, qui l'eût entraîné bien loin, de tout classer et rédiger en chapitres. A cet égard, il y a là une mine en réserve. En tout cas, le chapitre II, consacré à la *corte*, est très intéressant et bien poussé, depuis la famille et l'entourage immédiat du roi, jusqu'aux *joglares* et *juglaresas*, sur lesquels il y a quelques détails (voir aussi t. II, p. 235) qui peuvent s'ajouter à ceux du livre bien connu de M. R. Menéndez Pidal. Sur l'affermage des revenus du roi au juif *El Barchilón*, protégé de D. Lope Díaz, l'auteur a su également en dire long en quelques pages.

L'histoire ainsi conçue, il fallait bien, cela va de soi, suivre l'ordre chronologique des événements de cette existence agitée et si peu stable. Il n'y avait qu'à se conformer, sur ce point, à la vieille Chronique anonyme. Mais tout est suffisamment ramassé, en un style alerte et simple, en des alinéas très courts, pour que la lecture de chaque chapitre se fasse d'une traite et laisse une idée claire. Car là était l'écueil : il a été surmonté avec prestesse, malgré la complica-

3. Je prends le mot dans son sens français, non dans celui qu'on attache en espagnol à ce surnom de *Bravo*, et qui, si vraiment il a été donné à Sanche IV à cause de la répression cruelle des *Bejaranos* (t. II, p. 13), signifie quelque chose de plus que *irascible*, proposé par Mme G. de B. : il équivaudrait plutôt, sinon à « féroce », du moins à « terrible », ou encore, si l'on veut y voir une allusion à son tempérament, à « violent », ou « farouche ».

tion des négociations et des intrigues avec Pierre III et Alphonse III, avec Philippe le Hardi et Philippe le Bel, avec l'infant Don Juan et D. Lope Díaz, avec les rois musulmans, avec les papes Martin IV, Honorius IV et Nicolas IV, etc.

Bien entendu, la Chronique particulière de Sanche IV n'est pas le seul texte allégué. D'abord le manuscrit qu'on en conserve à l'Académie de l'Histoire est au besoin cité (p. 61, 184, 189, 199 du t. I, etc.); puis Ibn-Khaldoun (trad. De Slane), *El Cartas* (trad. Huici), qui donne une espèce de journal de l'invasion de 1285; la Chronique de Jofre de Loaysa, les *Anales Toledanos*, le *Cronicón de Cardeña*, celui de Don Juan Manuel et la quatrième Chronique générale; les *Anales* de Zurita et ceux d'Ortiz de Zúñiga; la *Monarchia Lusitana* (dont le mérite est hautement proclamé), l'*Historia genealogica da Casa Real Portugueza* d'A. Caetano de Souza, et d'autres ouvrages anciens ou modernes plus ou moins connus, parmi lesquels je ne citerai que le *Mémoire* de G. Daumet *sur les relations de la France et de la Castille*. On voit que de la Chronique ancienne il y a loin à la synthèse critique que nous avons aujourd'hui à notre disposition, surtout si l'on ajoute tout ce qu'ont fourni les documents publiés soit dans le recueil des *Cortes* publié par l'Académie de l'Histoire, soit ailleurs, sans reparler de ceux que Mme G. de B. a joints à son ouvrage. En particulier pour la tragédie d'Alfaro, tous les textes ont été confrontés et discutés, et il y a là, entre bien d'autres, de très bonnes pages de critique historique (t. I, p. 198-203). Dans le même ordre d'idées, je signalerai, un peu au hasard, la note de la p. 335 du t. II au sujet de Guzmán *el Bueno*.

C'est seulement dans une note du t. I de la p. 48 que Mme G. de B. aborde la question de l'attribution des *Castigos e documentos*, et simplement pour s'élever contre la méthode de discussion de M. Pascal Groussac et ses conclusions, et pour promettre une étude à part. Mais elle s'est plu à insister en toute occasion sur ce qu'on pourrait appeler les accointances de Sanche IV avec la littérature. Le fils d'Alphonse X eut pour précepteur le franciscain Gil de Zamora, l'homme le plus savant du temps, une manière d'encyclopédiste qui lui dédia même une de ses œuvres (en latin [4]). Qu'il ait eu, comme plus tard Jean II, une cour littéraire, ce serait peut-être beaucoup dire; mais les poètes qu'il eut pour amis, au moins au début de son règne, et son affection pour D. Juan Manuel, nous autorisent à admettre que son règne n'a pas été, dans l'ordre intellectuel, une parenthèse d'atonie et d'inculture.

Un index des documents et un index onomastique facilitent le maniement et l'utilisation de cet ouvrage, qu'illustrent bon nombre de planches.

G. CIROT.

4. Et l'eût-il dédiée à son royal élève, si celui-ci n'avait pas su quelque peu le latin?

Flor Nueva de Romances Viejos que recogió de la tradición antigua y moderna R. **Menendez Pidal**, 1928, 294 pages in-8°.

Ce joli volume, orné de dessins « adaptados del antiguo » par J. Mario, nous apporte deux choses également précieuses.

D'abord une anthologie de romances, une *Flor nueva* qui reprend la tradition du XVIe siècle, et pour la confection de laquelle l'érudit qui a le plus approfondi cette littérature et tous les problèmes connexes s'est donné la latitude de remanier les textes connus et établis, en y apportant même des variantes de son invention. Une telle hardiesse n'était permise qu'à lui, mais qui ne le louerait de l'avoir prise? Car enfin, comme il le fait remarquer très justement, que faisaient les éditeurs des *Cancioneros de romances* et des *Primaveras* et des *Flores* et des *Rosas*, il y a près de quatre siècles, si ce n'est récolter, aussi bien dans la tradition orale que dans les recueils ou dans les *pliegos* déjà imprimés, des textes qu'ils accommodaient de leur mieux? Or l'auteur des belles études que nous admirons tous n'a pas des romances une connaissance simplement livresque : étendant sur toutes les régions de l'Espagne, à commencer par les Asturies, sa patrie, et, on peut le dire, sur les deux hémisphères le champ de son enquête, il en a retrouvé, quelquefois après d'autres folkloristes, mais souvent aussi par sa propre enquête, au cours de ses voyages, la tradition encore vivante, et aussi fidèle que pouvait l'être celle que saisissaient l'imprimeur d'Anvers, Martín Nucio, ou le libraire de Valence, Timoneda. Il peut dire, avec une satisfaction aussi fondée que compréhensible : « Yo me encuentro así que soy el español de todos los tiempos que haya oído y leído más romances. » Il peut le dire : tout le monde le sait; et c'est aussi pour tout le monde une satisfaction sincère, parce qu'on est avide d'entendre un témoin irrécusable sur une question si passionnante.

C'est donc, en somme, un choix de romances du goût de M. R. Menéndez Pidal et arrangés par lui, un spicilège personnel, mais sans préjugés, où les productions plus récentes voisinent avec les plus anciennes. Le point de vue artistique les a mis sur un même plan.

Pour le romance *Amores trata Rodrigo*, ce n'est aucune des rédactions données par Durán ni par Wolf (Menéndez Pelayo), que nous trouvons là (I, 2), mais une plus brève, postérieure à celles-là. Et qu'importe, puisque le plus ancien a été inspiré par une Chronique, celle de Pedro del Corral! En voici un autre qui n'a paru qu'en 1605 et a été refait en 1614 et 1679 (II, 3). Pour celui de la pénitence du roi Rodrigue, la lettre est assez différente, au moins vers la fin, de celle des éditeurs du XVe siècle, et l'on retrouve le vers connu de Cervantes « ya me comen, etc. ». Pour *Gerineldo*, nouvelle version,

inspirée par des versions de Ségovie, de Catalogne, de l'île Madère et de New Mexico. Aux n°s 34, 35, 36, 37 des *Rom. tradicionales de Asturias* (t. X de l'*Antol.* de Menéndez Pelayo), est substituée un récit où, plus que dans aucun autre, se manifeste la compassion de la meurtrière pour le mort; il y manque le détail du 34, qu'on retrouve dans le n° 30 :

> Mas abajo do bebiemos quedóme la espada mía.
> — Mientes, mientes, caballero, qu'ende la traes tendida.

Mais l'élément essentiel s'y retrouve : l'agresseur tué à l'aide de son propre poignard (ou de son épée) par la jeune femme qu'il a voulu mettre à mal, exactement comme dans l'épisode de l'archiprêtre du *Fernán González*.

Le n° 8 (Bernardo del Carpio, *En los reinos de León*) prend une fin empruntée aux versions judéo-marocaines. Les n°s 13 et 14 (sur le même) combinés avec une version manuscrite, ont donné un beau romance qui représente le morceau d'épopée dont s'est inspirée la Chronique générale (§ 654) dans l'énumération à coup sûr épique des chevaliers que Bernardo poste sur sa route quand il va trouver le roi. La seconde partie du fameux romance *¡Oh, Belerma!* est empruntée par M. Menéndez Pidal à un manuscrit de la Bibliothèque Nationale de Paris; et celui des Noces de Doña Lambra a été combiné à l'aide des trois versions; avec la fin d'une des trois versions a été constitué un romance à part (*los agüeros*).

On voit l'esprit et la méthode.

Nous trouvons ici groupés, dans quatre livres, les romances sur le roi Rodrigue, Bernardo del Carpio, les Sept Infants de Lara, le Cid, plus vingt-deux romances divers parmi les plus fameux; dans un cinquième sept romances *fronterizos* et *moriscos;* dans un sixième quatre romances *pastoriles y villanescos*. Tout cet ensemble a un aspect nouveau, quelque peu révolutionnaire, par rapport aux habitudes qui faisaient considérer comme définitif l'établissement de ces textes consacrés par l'impression depuis si longtemps. En fait, ces textes n'étaient pas définitifs, puisqu'ils dépendaient d'enquêtes incomplètes et parfois arbitraires. Il n'y avait pas de raison pour ne pas les refaçonner, à condition qu'ils le fussent, comme c'est le cas, par une main experte et autorisée. Mais enfin, c'est une révolution.

Moins neuve pour ceux qui ont étudié les travaux du maître, de notre maître à tous, mais aussi précieuse, est la préface de 41 pages qui précède ce recueil. On y trouvera exposées les raisons pour lesquelles le *romancero* est quelque chose de particulièrement, sinon exclusivement espagnol, et les idées maîtresses auxquelles toute une vie de recherches convergentes et réellement scientifiques a donné une consistance imposante. Je n'analyserai pas, car il serait difficile

de résumer, en des formules exactes et brèves à la fois, des conclusions déjà très condensées. Je ferai seulement une remarque pour finir.

On connaît la théorie de M. Menéndez Pidal au sujet du Romance sur la mort du prince de Portugal (cf. *Bull. hisp.*, 1923, p. 168). De même que ce romance, sous ses diverses formes, n'est qu'une dérivation de celui d'Ambrosio Montesino, de même celui que M. Menéndez Pidal intitule *El Enamorado y la Muerte* (*Un sueño soñaba anoche*, p. 78) et nous donne d'après la tradition orale du nord-est de l'Espagne, de la Catalogne et des juifs espagnols de Grèce, et qui n'avait été publié jusqu'ici que par Milá, procéderait d'un romance de Juan del Encina *Yo me estando reposando.*

Le 3ᵉ sur Bernardo del Carpio, publié pour la première fois en 1600, est devenu traditionnel récemment.

Il y a là une vue très intéressante, que M. Menéndez Pidal, dans son *Proemio*, illustre d'un autre exemple, celui de la *cancion de Moriana*, devenue un romance. Cette instabilité, qui se manifeste soit par « absorción de las formas líricas por el metro propio de la vieja epopeya », soit par la transformation d'un romance une fois livré à la foule, peut faire comprendre ce qui s'est passé pour l'épopée, elle aussi retaillée, refaite, découpée et réduite pour se survivre dans la forme toujours vivante du romance. G. CIROT.

Luís de Camões, *Os Lusíadas*, Edição Nacional. Imprensa Nacional de Lisboa, 1928. 375 pages de texte + CCLX pages d'introduction et de notes. Petit in-8° carré.

Voici une édition des *Lusiades* qui fera époque : Un texte pur, établi avec une scrupuleuse attention par le professeur José Maria Rodrigues, le maître des études camoniennes, auquel une longue familiarité avec le poème et avec ses sources a permis de rectifier tant de mauvaises leçons. Une annotation explicative à la fois abondante et discrète, dans laquelle ce même savant a résumé vingt-cinq ans de recherches personnelles, et toutes les études spéciales dont les *Lusiades* ont été l'objet depuis un demi-siècle du point de vue géographique, nautique, cosmographique, botanique, etc.

Le poème est orthographié selon les règles aujourd'hui admises universellement en Portugal. Toutefois on a conservé les formes anciennes dont le maintien était nécessaire à la métrique ou à la rime, et aussi ces archaïsmes « qui renferment beauté et noblesse verbale, et, pour ainsi dire, patinent le bronze des vers ». A la fois rajeunie et vénérable, accompagnée des indispensables éclaircissements, la vieille épopée peut enfin devenir le « Livre d'Heures » des Portugais instruits, selon le vœu des récents éditeurs.

Au nom de M. J. M. Rodrigues, il faut associer, en effet, celui du grand poète Afonso Lopes Vieira, à qui revient l'initiative de cette « édition nationale ». Son goût exquis a visiblement présidé à l'impression du livre, dont l'École typographique de l'Imprimerie nationale, succédant à la Typographie de la Bibliothèque nationale de Lisbonne, a su faire un petit chef-d'œuvre d'élégance.

Le portrait de Camoens qui est reproduit en tête du volume est une très curieuse miniature exécutée à Goa, en 1581, — peut-être par un artiste japonais, — d'après les indications de plusieurs amis du poète. Il ressort des explications de M. José de Figueiredo, l'éminent directeur du Musée d'art ancien de Lisbonne, que c'est là, probablement, l'effigie la plus digne de foi qu'on possède de Camoens. C'est à coup sûr la plus savoureuse et la plus touchante.

L'introduction est celle que la regrettée Dª Carolina Michaelis de Vasconcellos avait composée pour son édition des *Lusiades* dans la *Bibliotheca romanica* de Strasbourg (Heitz).

Marcel BATAILLON.

Juan de Valdés, *Diálogo de la lengua*, Edición y notas por **José F. Montesinos** (Clásicos Castellanos, t. 86. Madrid (La Lectura) 1928. In-12 de LXXVIII–222 pages.

Montesinos m'a amicalement repris, dans la *R. F. E.* (t. XIV, p. 293) et dans ce volume-même (p. XLIX, n. 2), de laisser peser un doute sur l'attribution de ce *Diálogo* à Juan de Valdés. Doute hypercritique, je le reconnais. La paternité du livre ne peut être recherchée que dans le cercle valdésien de Naples. Et dans ce cercle, qui comptait peu d'Espagnols, on ne voit pas d'écrivain, hormis Juan, à qui l'attribuer. Ce n'est donc pas moi qui blâmerai Montesinos d'enjamber tranquillement le petit intervalle qui nous sépare, ici, de la certitude. Et comment n'être pas d'accord avec lui sur ce point que, dans la discussion soutenue il y a dix ans par le P. Miguélez et M. Cotarelo, l'argumentation de ce dernier est « concluante pour l'essentiel »?

Depuis 1919, le *Diálogo* était enfin accessible, grâce à M. Moreno Villa, dans une élégante édition populaire (Calleja). Mais il était bon que la collection *Clásicos Castellanos* s'enrichît à son tour de cette œuvre exquise, à tous les détours de laquelle on croit surprendre le génie-même de la langue en train de prendre conscience de soi. Il était bon que l'on confiât cette édition à un philologue formé à l'irréprochable discipline du *Centro de estudios históricos* et capable de mettre en relief le côté scientifique du *Dialogue*, puisque celui-ci anticipe, de façon souvent géniale, sur les premières constructions de la philologie romane qui viendront trois siècles après. Il eût été mieux encore de placer entre ses mains des photocopies des

trois manuscrits connus et de le mettre à même de réaliser une édition définitive. Montesinos, travaillant à Hambourg, a dû se contenter du minutieux *apparatus* donné par Boehmer dans son édition savante des *Romanische Studien* (1895), pour laquelle il avait fait collationner avec soin le manuscrit de la Bibliothèque nationale de Madrid. Consolons-nous en pensant que ce manuscrit doit bien être l'archétype des deux autres (puisque ceux-ci présentent une même lacune correspondant à deux feuillets arrachés du *Matritensis*), et en constatant que Montesinos a su améliorer le texte de Boehmer grâce aux matériaux réunis par Boehmer lui-même : sur divers points, il revient au texte du manuscrit, auquel le précédent éditeur avait fait subir des corrections inutiles ou maladroites; et surtout il se garde de certaines systématisations orthographiques opérées par Boehmer au risque d'être plus valdésien que Valdés. En somme, le tact critique de Montesinos et le scrupule de son illustre devancier lui ont permis d'établir un texte qui n'est peut-être pas l'édition définitive, mais qui en diffère, sans doute, assez peu. Les typographes lui ont malheureusement joué quelques mauvais tours. Signalons, en outre des *Errata* notés à la fin du volume, qu'il faut lire, p. 117, l. 14, *no os aconsejo* et p. 185, l. 5, *nos tornaremos*.

L'annotation est surtout critique. Elle tend à rendre sensible au lecteur l'incertitude de la transmission du texte. Il n'est pas indifférent de savoir que le manuscrit de Madrid a de nombreuses notes marginales de plusieurs mains et que ces notes, le plus souvent, complètent le texte qui sans elles resterait inintelligible. Les tâtonnements des éditeurs précédents, de Mayans à Boehmer, ne manquent pas d'intérêt non plus. Peut-être eût-il fallu pourtant, dans une collection destinée à un large public, retrancher un peu sur les notes critiques pour donner plus de place à l'annotation explicative. On regrette d'autant plus la rareté des éclaircissements de Montesinos qu'ils sont toujours judicieux. On dirait qu'il a voulu ne pas revenir sur les points déjà étudiés par Boehmer, et se borner à des remarques qui ne feraient pas double emploi avec celles de son devancier (telles les notes où il utilise le *Vocabulario de refranes* de Correas, resté inédit jusqu'à notre siècle). Travaillant pour une collection qui ne s'interdit pas la vulgarisation de bon aloi, il aurait pu faire un choix dans les notes de Boehmer, d'autant plus que l'édition de ce dernier — c'est lui-même qui nous le dit — « est rare, même dans les bibliothèques allemandes ». En tout cas, on ne peut que le louer d'avoir, à l'exemple du grand romaniste allemand, complété son édition par un *Index des proverbes* et par un *Index des mots et des matières*. Ce dernier, bien plus maniable que celui de Boehmer, utilise ingénieusement les ressources de la typographie.

L'introduction est excellente, tant dans sa partie biographique que dans celle qui est consacrée à l'étude du *Diálogo*. Signalons toutefois, p. XVI, une erreur d'interprétation déjà commise par Cotarelo (*Bol. de la Real Acad. Esp.*, t. VII, p. 190). Alonso de Valdés écrit à Dantiscus (Tolède, 14 février 1529) : « Gravissimus mei Joannis morbus effecit ut neque dialogum de capta urbe neque rationem singularis certaminis ad te mittere possim, nam alium amanuensem suis duellis occupavit Cancellarius. » Ce secrétaire malade dont parle Alonso n'est pas son frère Juan, mais bien, comme le suggère la fin de la phrase, un des scribes (*amanuenses*) fonctionnaires de la Chancellerie impériale. En effet, dans une lettre du même au même, de quinze jours antérieure et publiée dans le même recueil (*Homenaje a Menéndez Pelayo*, t. I, p. 399), on peut lire ceci : « Nos hic tui rectissime valemus praeter unum Joannem Oberemburgensem, qui parum abfuit quin Stygiam paludem navigarit. » Jean d'Obernburg figure bien comme *scriba* dans les *Ordenationes* de la Chancellerie rédigées en 1524 et publiées par Fermín Caballero (*Alonso y Juan de Valdés*, p. 34). Dans l'ensemble, j'ai plaisir à constater la concordance des vues de Montesinos sur la jeunesse de Valdés avec celles que j'ai présentées en tête de mon édition du *Diálogo de Doctrina Cristiana* (Cf. *Bull. hisp.*, t. XXIX, p. 293). Cet accord est d'autant plus précieux que nous avons travaillé chacun de notre côté, Montesinos ayant rédigé son introduction alors que la mienne était encore sous presse. Au reste, nos deux études sont entièrement différentes par l'étendue du sujet traité et par le « grossissement » adopté.

Sur Valdés en Italie, on trouvera, mise en œuvre par Montesinos, toute une une documentation jusqu'ici éparse et presque inaccessible (en Espagne et en France tout au moins). Les fragments déjà publiés de la correspondance de Juan de Valdés avec le cardinal Ercole Gonzaga (1535-1537) lui ont inspiré le désir de remonter à cette source encore inédite. Dans un post-scriptum à son introduction, il nous promet une édition commentée de ces lettres où l'auteur des *Cent dix considérations divines* se montre passionnément mêlé à la politique hispano-italienne. Dès maintenant (Cf. son récent article dans *Volkstum und Kultur der Romanen*, I. Jahrg. — 2. Heft. p. 183-191. Hamburg, 1928), il peut affirmer que Valdés fut l'agent politique non du cardinal, mais de l'Empereur, et que s'il apparaît parfois avec le titre de *secrétaire impérial*, ce n'est pas par confusion avec son frère Alonso. Il fut réellement investi d'une mission officielle et probablement rattaché au personnel politique de la vice-royauté de Naples. Par la publication qui nous est annoncée, l'« image stylisée » que nous ont transmise, de Valdés, ses disciples pieux, et dont le charme, après quatre siècles, est toujours aussi

prenant, va acquérir un nouveau relief, d'une âpreté peut-être inattendue.

MARCEL BATAILLON.

P.-S. — Le compte rendu qui précède était remis à l'imprimeur quand D. Francisco de B. San Román, dont on connaît les belles découvertes concernant le Greco, a publié le testament de l'humaniste Alvar Gómez de Castro, retrouvé par lui aux archives notariales de Tolède (*Boletín de la Real Academia Española*, oct. 1928, t. XV, p. 542-566). Ce document, d'importance capitale pour l'histoire de l'humanisme espagnol, met fin à toute discussion sur l'attribution du *Diálogo de la lengua* à Juan de Valdés. On y peut lire en effet (p. 553) : « Ansi mesmo la Gramatica de Romance de Antonio de Nebrija quiero que se enquaderne con *el dialogo de Valdes de la lengua española, que tengo escrito de mano*, y que se ponga en la libreria de la dicha Sta Yglesia, etc. » M. San Román a même pu établir que le manuscrit ainsi légué à la cathédrale de Tolède n'est autre que celui dont la Bibliothèque nationale de Madrid est aujourd'hui l'héritière : sept des annotations marginales de ce manuscrit sont de la main d'Alvar Gómez (main que Boehmer, dans son édition critique, désignait par la lettre ε).

Il est clair que, lorsque Alvar Gómez dit : « el dialogo *de Valdes* », il sait ce qu'il dit. D'une part, il a fait ses études à l'Université d'Alcalá à une époque où le souvenir de Juan de Valdés y était encore très vivant : il prend son grade de bachelier le 2 juin 1537 [1], ce qui suppose qu'il soit entré à la Faculté des Arts en 1534 ou 1533, et c'est en 1529 que les théologiens de l'Université avaient tenu de nombreuses réunions pour examiner le *Diálogo de Doctrina Cristiana* de Valdés. D'autre part, Alvar Gómez eut alors pour maître l'excellent helléniste Francisco de Vergara, auquel il succéda : or, Francisco avait été l'ami intime de Juan de Valdés pendant le séjour de celui-ci à Alcalá, et il est difficilement croyable qu'il ne soit pas resté en relations avec lui après son départ pour l'Italie. Enfin, Francisco étant mort en 1545 et Alvar Gómez s'étant transporté à Tolède, dont l'Université prenait un nouvel essor grâce au *Maestrescuela* Bernardino de Alcaraz (1552), il s'y lia d'une étroite amitié avec le frère aîné de son ancien maître, le chanoine Juan de Vergara, qui avait été, lui aussi, l'ami de Valdés et quelque peu son protecteur. Ce survivant de la grande bataille pour Erasme honora Alvar

1. Arch. Hist. Nac. de Madrid, *Universidad*, Lib. 397 f (Libro de Actos y Grados 1523-1544) f° 95^{v}. Cf. f° 107^{r} : A. G. licencié le 30 septembre 1538; — f° 147^{r} : le 12 mars 1542 on confère la « petite chaire » de grec à A. G. « que la solia tener »; — f° 162^{v} : le 10 mai 1543 il obtient la chaire principale de grec, sans doute abandonnée par Francisco de Vergara pour cause de maladie; — f° 165^{r} : c'est seulement cette année-là, le 6 septembre 1543, qu'il prend le grade de maître ès arts, exigé pour occuper une chaire magistrale.

Gómez de sa confiance, au point de lui transmettre les papiers (et jusqu'aux lettres d'Erasme) qu'il conservait en souvenir des temps héroïques (Cf. le testament d'Alvar Gómez, p. 550, qui les lègue à son tour, conditionnellement, au chapitre de Tolède). Peu d'Espagnols furent donc mieux placés qu'Alvar Gómez de Castro pour se renseigner sur Juan de Valdés et sur ses écrits.

M. San Román suggère que le manuscrit du *Diálogo de la lengua* lui vint probablement aussi de Juan de Vergara, qui avait pu le recevoir de l'auteur lui-même. Qui sait s'il ne lui vint pas plutôt de Francisco de Vergara? Celui-ci, à la veille de sa mort [2], avait recours à Peregrina, ancien secrétaire de son frère Juan parti chercher fortune à Rome, pour obtenir la collation de certains passages d'Héliodore sur un manuscrit très ancien du Vatican. Que l'intermédiaire ait été, en l'occurrence, Juan ou Francisco de Vergara, on imagine assez bien l'un des deux frères s'adressant à Peregrina pour avoir une copie du *Diálogo* de Valdés.

Des papiers de Juan de Vergara (probablement du manuscrit-même qu'il avait transmis à Alvar Gómez) il reste à la Bibliothèque nationale de Madrid au moins une épave, dans le Ms. 17460 du fonds Gayangos : ce ne sont que quelques dizaines de feuillets, numérotés de 139 à 167, et provenant à coup sûr d'un recueil plus important. Il y a dans ces papiers des brouillons autographes de Vergara et des copies de la main de son secrétaire. Il vaudrait la peine de comparer cette écriture avec celle du manuscrit du *Diálogo*.

M. B.

Rebecca Switzer, *The Ciceroniane Style in Fr. Luis de Granada.* Instituto de las Españas en las Estados Unidos. New-York, 1927; VI-159 pages, petit in-8°.

Cette étude, inspirée par M. Federico de Onís, nous apporte une contribution intéressante pour l'étude si délicate et si complexe de la stylistique espagnole au XVI[e] et au XVII[e] siècle.

Il semblerait que, du jour où furent publiées les *Epistolas familiares* de Guevara, on n'eût plus eu qu'à les lire pour apprendre à écrire, et l'on sait combien leur influence a été grande, puisqu'on la

2. Cf. dans Bonilla, *Clarorum Hispaniensium epistolae ineditae*, Parisiis, 1901 (extr. de la *Revue hispanique*, t. VIII), p. 63, la lettre de Juan de Vergara au bibliothécaire du Vatican Aug. Steuchus Eugubinus : ce dernier avait répondu à Francisco au moment même où celui-ci venait de mourir. — Sur Peregrina, cf. dans le procès de Juan de Vergara (Arch. Hist. Nac. Inquisición de Toledo, Leg. 223, n° 42, f° CCCVI[r]) la déposition du licencié Miguel Ortiz, le 15 avril 1534. Peregrina y est qualifié d'« escriviente » de Vergara. Il est dit également dans cette déposition qu'il a quitté son maître, au grand regret de celui-ci, depuis un an et demi, « por poder en Roma medrar más ».

retrouve dans la prose de Cervantes et de Lope de Vega comme dans celle d'Agustín de Rojas. Mais l'œuvre de Guevara, par son abus de l'esprit, ne devait pas paraître une école appropriée à tous les tempéraments ni à tous les genres; et ce n'est pas ce badinage, si délicieux quand on est disposé à le goûter, qui pouvait gagner le procès de la dignité du castillan et démontrer péremptoirement que la langue indigène était apte à exprimer des idées sérieuses. La rhétorique en était trop fantaisiste et primesautière, comme l'inspiration trop futile, d'apparence au moins, pour faire et parfaire l'éducation des prosateurs de bonne tenue et de rang distingué.

On conçoit donc l'importance et la raison d'être de la *Rhetorica ecclesiastica* de Louis de Grenade, parue 37 ans après les premières *Epîtres familières;* on conçoit aussi la nouveauté et l'attrait du *Libro de la oración y meditación*, postérieur à ces dernières seulement de quinze ans. Mais sa renommée comme orateur date de l'époque même où le futur évêque de Mondoñedo, encore évêque de Guadix, déjà célèbre par son *Marc-Aurèle*, n'avait pas encore donné sa célèbre collection de *razonamientos* et de *letras*, avec le *Menosprecio de Corte*, l'*Aviso de privados* et l'*Arte de Marear*. On peut donc presque dire que l'auteur de la *Guía de pecadores* s'est formé à l'écart et à l'abri de pareille influence. Son maître a été Cicéron, avec Quintilien, qui ne l'éloignait pas de ce dernier.

C'est aussi de Cicéron que se réclamait celui qui a été le modèle de Guevara, Hernando de Pulgar (voir R. Costes, *Antonio de Guevara, son œuvre*, p. 134); mais le Cicéron de Pulgar comme celui de Guevara, c'est exclusivement celui des *Epistulae*, le Cicéron *facetus*, et non le Cicéron des traités sur l'Orateur et l'Art oratoire. Avec Granada, nous sommes dans le sillage de la *Rhetorica ad Herennium*, mais avec un homme qui est lui-même un grand orateur, fort admiré de son temps, qui a le feu sacré des Pères de l'Eglise, qui a pratiqué saint Jean Chrisostome, saint Cyprien, saint Augustin, et qui réalise au plus haut degré l'accord entre le classicisme païen et la culture chrétienne, cherchant en cela une mesure qu'il reproche à saint Jérôme de n'avoir pas su garder dans son admiration pour Cicéron.

Cet accord se double d'un autre, entre l'humanisme et ce modernisme qui consiste en une revendication d'essence très nationaliste en faveur de la langue castillane, revendication hautement exprimée par Ambrosio de Morales dans le *Discurso sobre la lengua castellana* dont il a fait précéder, en 1582, le *Diálogo* de son oncle, le *maestro* Fernán Pérez de Oliva *Sobre la dignidad del hombre* (p. 135-253 du t. II des *Opúsculos*), *discurso* publié déjà trente-six ans plus tôt (1546), en tête du même *Diálogo*, avec les œuvres de Francisco Cervantes de Salazar (v. p. 135 du même tome). Aussi le P. Mariana, bien qu'il ait eu, pour écrire en latin son Histoire d'Espagne, une

raison assez spécieuse, faire connaître aux étrangers le passé de son pays, représente-t-il une mentalité humaniste assurément rétrograde, opposée au mouvement triomphant. Il est clair que Granada, qui songeait avant tout à l'apostolat, à l'édification des fidèles et non à l'instruction des érudits, et pour qui le latin ne pouvait être un moyen de communiquer sa pensée, était naturellement porté à opérer comme un transfert du capital antique au profit de la langue vulgaire, et à reprendre en grand et au complet le programme implicitement esquissé par Alphonse X et ses collaborateurs.

Bien entendu, comme le rappelle Miss Rebecca Switzer, Cicéron était le grand maître dont se réclamaient les gens de la Renaissance; et bien avant Pulgar et Guevara, ceux qui écrivaient en langue vulgaire ont plus ou moins pratiqué les recettes tirées de ses traités ou inspirées par son exemple. Une revue de ces écrivains situe assez bien Granada; entre eux tous,

> Oliva, by his polished and dignified language, and Antonio de Guevara, by his natural eloquence and extravagant use of the Ciceronian figures, represent two extremes of style which were to be combined in Fr. Luis de Granada (p. 33).

Ce dernier, en effet, sans tomber dans l'excès du célèbre franciscain, a su se tenir en contact avec le peuple et lui parler sa langue, tout en la relevant le plus possible.

Les enseignements de la *Rhetorica ecclesiastica* ne sauraient être bien nouveaux pour quiconque a médité dans son jeune temps les préceptes des Traités de rhétorique naguère en grand honneur dans nos classes. Mais pareil traité était une nouveauté en 1576; et ce qui en fait l'intérêt pour nous, c'est, d'une part, que les exemples sont pris aussi bien dans la Bible et les Pères que dans les classiques, et, d'autre part, que l'auteur a appliqué dans ses propres œuvres les conseils ainsi formulés, et cela toujours d'une façon raisonnable et appropriée.

C'est ce dernier point que Miss Rebecca s'est attachée à faire ressortir, en comparant, successivement, soit sous les rubriques de la rhétorique latine (*Amplificatio*, *Affectus*, *Perspicuitas*, *Ornatus*), soit sous celles, plus modernes, de *Langue et syntaxe*, Phrase ou Période (*Sentence*), Genre de style (*Aptness*). Procédant à un dépouillement méthodique, elle a certainement épuisé la matière et dressé un répertoire qui vaut par le détail autant que par l'ensemble. On y saisit l'originalité dans l'imitation, l'habileté dans l'adaptation aux besoins d'une langue moderne, la sûreté dans le goût, si bien que l'on comprend ce qu'avait de durable et de définitif cet enseignement si éloigné de tout excès comme de tout engouement passager. Il ne s'agissait pas d'une mode, forcément passagère, mais d'une doctrine

solide, puisée aux meilleures sources de l'antiquité, et vivifiée par l'exemple soutenu d'une œuvre dont le fond valait et méritait la forme, dans un équilibre parfait.

C'est pourquoi le travail auquel s'est livré Miss Rebecca Switzer était utile et doit être consulté pour mieux comprendre comment la prose espagnole est arrivée si vite à cette maturité qui étonne, dès le XVI[e] siècle.

G. CIROT.

Fernando de los Ríos, *Religión y Estado en la España del siglo XVI*. Nueva York, 1927 (Publ. de l'Instituto de las Españas en los Estados Unidos), 114 pages in-12.

L'essentiel de ce petit volume, en tête duquel l'auteur est présenté au public américain par M. Angel del Río, est une conférence faite par l'éminent professeur de Grenade à Columbia University. Elle reprend, sur une base plus large, le sujet d'une communication au Congrès international de philosophie de Harvard : *Carácter religioso del Estado español en el siglo XVI y su influjo en el derecho colonial español.*

La thèse n'est pas sans rapport avec celle qui a été esquissée ici-même (*Bull. hisp.*, t. XXVII, 1925, p. 5-17) sous le titre *Honneur et Inquisition*, à propos de l'identité fondamentale du sentiment national et du sentiment orthodoxe dans l'Espagne de la Contre-Réforme. Mais chez un théoricien du droit politique, c'est en fonction de l'Etat que le problème se pose, non du point de vue de la psychologie individuelle ou collective. F. de los Ríos montre donc comment l'État espagnol, au moment où il détient l'hégémonie, est un « État chrétien » aspirant, en dépit de la Réforme, à réaliser une « Confédération » des peuples chrétiens contre les infidèles : le terme est de Charles-Quint lui-même dans son fameux discours de Rome (1536). La scission de l'Europe une fois consommée, on voit cet État identifier de plus en plus ses intérêts avec ceux de l'Église catholique, à laquelle, d'ailleurs, il imprime fortement sa marque à Trente. On le voit « se former » en un corps unitaire qui n'a plus rien d'une communauté consentie et pour lequel l'idée même de tolérance est inconcevable. Véritable « État-Église » dont la conception répond, semble-t-il, à une tendance permanente de l'État : on nous en montre d'autres expressions chez Rousseau, et, plus près de nous, chez Gentile, « nymphe Égérie du fascisme ». Pour Fernando de los Ríos, l'intérêt grandissant que suscite la Contre-Réforme, et avec elle l'Espagne, son champion, s'explique par un profond besoin de surmonter l'opposition longtemps inconciliable entre une humanité unifiée par l'universalité d'un dogme et une humanité travaillée par les efforts individuels de la raison. On peut juger très diversement, à ses fruits,

l'action espagnole en Amérique : sa grandeur apparaît à quiconque met l'absolutisme religieux dont elle s'inspire en balance avec le pur mercantilisme. La législation coloniale de l'ancienne Espagne considère « les Indes » comme le prolongement du territoire espagnol. La confusion des points de vue religieux et juridique dans la justification de la conquête entraîne la reconnaissance d'un véritable droit naturel de l'indigène : de là l'admirable doctrine de Las Casas, de Vitoria et de leurs successeurs, œuvre de la raison théologienne, qui fut l'inspiratrice des législateurs, et dont n'approche pas le droit colonial des nations dites libérales.

MARCEL BATAILLON.

Correspondance de la Cour d'Espagne sur les affaires des Pays-Bas au XVIIe siècle, recueil commencé par **Henry Lonchay** (†) et continué par **Joseph Cuvelier** avec la collaboration de **Joseph Lefèvre**. Tome II. *Précis de la correspondance de Philippe IV avec l'Infante Isabelle (1621-1633)*. Bruxelles, Kiessling, rue Coudenberg, 44; 1927, XIV-799 pages.

J'ai signalé dans notre fascicule n° 2 de 1925, p. 168, le t. I de cette publication, due à l'Académie royale de Belgique, et plus particulièrement à la Commission royale d'Histoire, dont le secrétaire est l'éminent M. Pirenne. J'ai indiqué les circonstances dans lesquelles M. Cuvelier en a été chargé par suite du décès de Lonchay. Ce que M. Cuvelier n'avait pu faire pour le t. I, il l'a fait pour celui-ci, c'est-à-dire qu'il a complété le dépouillement, du reste pas toujours complet ni suffisant, des Archives de Simancas par Lonchay, en procédant à celui des archives de la Secrétairerie d'Etat et de Guerre, conservées aux Archives générales de Bruxelles, ce qui a décuplé le total des pièces analysées.

Ce tome II contient la correspondance de Philippe IV avec l'archiduc Albert († 13 juillet 1621, quelques lettres seulement), puis avec l'infante Isabelle, sa tante. Cette correspondance est en espagnol, rarement en français; l'original et la minute se trouvent, selon la provenance, à Simancas ou à Bruxelles, du moins quand il n'y a pas eu perte de l'une ou de l'autre. La perte des deux a dû se produire rarement, de sorte que les deux séries se complètent assez bien, sans compter qu'il a subsisté des copies. Il y a aussi des lettres de ou à Ambrosio Spinola, Carlos Coloma, l'historien, qui fut gouverneur de Cambrai; l'abbé Scaglia, ambassadeur du duc de Savoie; Emmanuel Sueyro, chef du service d'espionnage espagnol à Anvers; P. P. Rubens, le peintre, qui fut agent diplomatique du roi d'Espagne et de l'infante Isabelle; marquis de Bedmar, mar-

quis d'Aytona; Pierre Roose, président du Conseil privé à Bruxelles; comte d'Egmont; Olivares, etc. Il y a des consultes du Conseil d'Etat de Madrid, de la Jointe de Commerce de Madrid, de l'évêque de Ségovie, du dominicain Iñigo de Brizuela, confesseur de l'archiduc Albert, etc.

M. Cuvelier, dans une courte mais substantielle préface, donne une idée des conclusions qui se dégagent de cette documentation : l'obstination d'Olivares, le manque de ressources et la faiblesse de Philippe IV ont empêché l'infante, soit de tenir tête, soit de réaliser un compromis.

Le dénuement d'un ambassadeur comme Mirabel (lettre du 26 avril 1630) qui déclare qu'il n'y a pas un marchand à Paris ou à Bruxelles qui voulût lui avancer un réal, tant il s'est discrédité en manquant aux nombreux engagements qu'il avait contractés, la détresse de l'infante elle-même en face de tout ce qui s'impose à elle de dépenses, tout cela accuse un gâchis formidable. Il est intéressant de constater que « quant au respect dû au Roi, il y a lieu d'être satisfait du clergé et de la noblesse », mais que « il y a des villes qui élisent leurs magistrats et où les gouverneurs nommés par le Roi n'ont qu'une autorité limitée... et aux Etats il est difficile de les obliger à accorder ce qui leur est demandé de la part du Roi. C'est le cas, notamment, pour les provinces wallones, où, pour ce motif, les négociations sont plus malaisées qu'en Flandre et en Brabant » (fin juin 1630). Rien qu'en feuilletant ces sommaires analytiques très bien rédigés, on a l'impression d'être en présence de la matière brute et authentique de l'histoire, qui, taillée par l'historien, mise en valeur, aura peut-être plus d'éclat mais guère plus d'intérêt, et que de détails mis de côté, que de poids forcément perdu!

Un index de 64 pages sur deux colonnes facilitera singulièrement les recherches.

G. CIROT.

Fidelino de Figueiredo, *Historia de la Literatura portuguesa*. Colección Labor, Barcelona, in-8°, 391 pages.

M. Fidelino de Figueiredo, actuellement professeur à l'Université centrale de Madrid, était bien le spécialiste le plus qualifié pour écrire une histoire de la littérature portugaise appelée à une large diffusion. Il représente à la fois le point de vue de l'érudit et celui du vulgarisateur. On le sait très informé de la critique étrangère. Et il y aurait de l'injustice à ne pas reconnaître qu'il a puissamment contribué, avec un entier désintéressement et un zèle infatigable, au développement des études portugaises en Europe et en Amérique.

La rédaction d'un manuel est, par définition, une entreprise périlleuse. Il risque, au bout de quelques mois, de retarder sur la science. En outre, il implique un choix toujours exclusif. L'auteur atteint son but quand il enregistre des résultats acquis définitivement. On peut estimer qu'il le dépasse quand il ouvre, par surcroît, des perspectives nouvelles aux chercheurs. L'*Historia de la literatura portuguesa* répond à ce double objet. On y relèvera, sans doute, quelques lacunes. M. F. de Figueiredo aurait pu s'étendre davantage sur les chroniques de Fernão Lopes et sur les *redondilhas* de Camões, accorder aux épopées de Corte Real et de Francisco de Andrade la même importance qu'à celles de Pereira Brandão et de Rolim de Moura, insister sur la polémique de Verney au XVIII[e] siècle, parler de la poésie d'hier (Antonio Nobre) quand il accueille l'érudition d'aujourd'hui (comte de Sabugosa). La plupart de ces objections disparaissent pour qui veut s'en tenir aux déclarations mêmes de l'auteur. Prenons son livre, puisqu'il nous y invite, comme « guía de lecturas de extranjeros curiosos ». Il devait tout naturellement y incorporer le résultat de ses propres investigations : d'où certains développements, que nous chercherions vainement ailleurs, sur l'historiographie d'Alcobaça, l'épistolographie, le rôle de l'Académie d'Histoire et de l'Académie des Sciences. On lui saura gré, en même temps, de nous faire profiter de l'abondante production de ces dernières années. Son étude sur Camões est en partie renouvelée par l'utilisation des travaux de M. J.-M. Rodrigues. Il est tenu compte, au surplus, des publications récentes de textes (lettres de Vieira, écrits de Ribeiro Sanches sur l'éducation, proses d'Antero de Quental, romans posthumes d'Eca de Queiroz). Enfin, l'application d'une méthode compréhensive élargit les horizons du lecteur. M. F. de Figueiredo, disciple avoué de Menéndez y Pelayo, se place au point de vue moderne de la littérature comparée. Il croit à l'existence d'une culture péninsulaire dominant, expliquant les manifestations locales. On comprend, puisqu'il s'adresse à un public hispano-américain, qu'il insiste plus spécialement sur les rapports de la littérature portugaise et de la littérature espagnole. Il est démontré, en effet, que certains genres, la poésie lyrique, le roman chevaleresque, le théâtre, poursuivent une évolution qui les oblige, à mesure qu'ils se renouvellent, à passer, à repasser les frontières. De nombreuses questions de priorité se posent. Deux au moins, concernant la *Castro* de Ferreira et le *Palmeirim d'Angleterre*, sont définitivement résolues en faveur du Portugal. Mais il reste des matières à discussion. M. F. de Figueiredo, en général, se montre moins annexioniste que ses compatriotes. L'*Amadis*, contrairement à l'opinion soutenue par M. Lopes Vieira, lui semble d'origine extra-péninsulaire. Et il persiste — c'est la position qu'il avait prise dans

ses écrits antérieurs, — à considérer la *Diane* comme espagnole d'inspiration. On lui doit, en tout cas, d'ingénieuses remarques sur l'influence de Góngora et de Gracián en Portugal, sur le degré d'hispanisme des écrivains bilingues, sur la réaction de ses compatriotes en présence du genre picaresque. C'est la première fois, d'autre part, qu'une histoire de la littérature portugaise est écrite d'un point de vue luso-brésilien. Gonçalves Dias, fondateur d'une poésie autochtone, se trouve ainsi rattaché au mouvement des médiévistes de Coïmbre. Et la littérature coloniale s'enrichit d'un moraliste de valeur, Matias Ayres, tiré pour la première fois de l'obscurité.

Ayant à choisir entre deux points de vue, celui du critique dont le rôle est d'établir une hiérarchie, celui de l'érudit que des scrupules d'ordre scientifique orientent vers les énumérations complètes, il semble que M. F. de Figueiredo ait préféré le second. La méthode de ses prédécesseurs, qui attachaient aux valeurs littéraires une importance exclusive, les condamnait à nous présenter des aspects fragmentaires de chaque genre, de chaque auteur. Elle tendait, au surplus, à donner les chefs-d'œuvre comme isolés, comme inexplicables. M. F. de Figueiredo s'efforce d'embrasser le phénomène littéraire dans toute sa variété, dans toute sa complexité. Il ne sera plus permis de juger le P. Manuel Bernardes sur le seul ouvrage qui a fait sa réputation auprès des pédagogues, la *Nova Floresta*. Il conviendra, par contre, de rétablir, dans l'évolution d'un genre, tous les intermédiaires, de reconstituer la trame, la filiation. C'est dans ce double champ, étude des œuvres ignorées des grands auteurs, étude des auteurs de second et de troisième ordre figurant les anneaux d'une chaîne ininterrompue, que s'affirme la maîtrise de M. F. de Figueiredo. Les spécialistes auront, par suite, l'agréable surprise de rencontrer, çà et là, outre d'utiles bibliographies permettant de retracer les métamorphoses d'un thème, d'un lieu commun littéraire, maint aperçu nouveau conduisant à des recherches entièrement originales (documents inédits sur les romans de chevalerie, mystique oratorienne).

Un livre ne vaut pas seulement par sa méthode — on a vu qu'elle est particulièrement suggestive — mais par ses résultats. M. F. de Figueiredo, chez qui l'on ne sent aucun enthousiasme systématique pour les opinions les plus récentes, n'est pas de ceux qui veulent du nouveau à tout prix. Certains de ses compatriotes le jugeront même trop conservateur. En ce qui regarde, notamment, la biographie de Camões, il maintient la tradition de Catherine d'Ataide, bien que les travaux de M. J.-M. Rodrigues sur l'infante D. Maria et de M. Afranio Peixoto sur Dinamene l'aient fortement ébranlée. Il continue d'affirmer, avec les premiers éditeurs, que le poète a rempli à Macau les fonctions de *provedor-mor dos defuntos e ausentes*.

Tel n'est pas l'avis de M. da Cunha Gonçalves dont l'argumentation paraît au moins spécieuse. Il est possible, d'autre part, que Luciano Cordeiro n'ait pas tranché définitivement la question de l'authenticité des *Lettres portugaises*. On comprend fort bien qu'un historien de la littérature attende, pour changer ses positions, des preuves irréfutables. L'expectative, en présence d'opinions probables ou seulement vraisemblables, est une attitude scientifique. Mais sur bien des points M. F. de Figueiredo apporte des faits nouveaux (sources de Baltazar Teles, utilisation par Lucena de la relation de Mendes Pinto). Et ses jugements de valeur, en bien des cas, modifient utilement les opinions reçues. On avait certainement exagéré, sous l'influence d'Oliviera Martins et plus récemment du saudosisme, l'importance du lyrisme pastoral, de Bernardim Ribeiro et de Christovam Falcão. Une réhabilitation de l'école italianisante et de Ferreira s'imposait. De même on avait injustement sacrifié les érudits et les savants du XVIIIe siècle. Il apparaît enfin que la marquise d'Alorna, contrairement au préjugé courant, a beaucoup plus contribué que Filinto Elysio à la genèse du romantisme.

La contribution de M. F. de Figueiredo nous semble particulièrement importante en ce qui concerne l'historiographie, la littérature moralisante et l'exotisme. L'auteur nous renseigne sur les mutilations subies par les chroniques du XVIe siècle; il détermine le degré de compétence et de véracité de chaque historien, fait une distinction, à l'époque suivante, entre les éléments solides et les éléments caducs de la *Monarquia lusitana*, accompagne, au XVIIIe siècle, le travail fécond des académies, insiste avec raison sur certains aspects moins connus de l'œuvre d'Herculano, notamment sur les *Opúsculos*, apprécie à leur juste valeur, qui est de premier ordre, les ouvrages de Gama Barros et de Sousa Viterbo. Enfin, étudiant les ramifications et les interférences, il accorde une place à deux genres très florissants et dont le second profite, actuellement, d'un regain de faveur, le roman historique et l'histoire romancée.

Les chapitres qu'il consacre à l'histoire de la littérature à tendances moralisantes ont tout l'attrait d'une révélation. Nous savions déjà que la sagesse antique et la tradition chrétienne venaient se fondre, en Portugal, dans le mouvement de la Renaissance. Mais nous découvrons, au XVIIe et au XVIIIe siècle, toute une série d'œuvres qui, très inégales au point de vue littéraire, présentent un indiscutable intérêt psychologique, social ou politique (Miranda, Sousa de Macedo), mouvement d'autant plus intéressant que, par l'intermédiaire du P. Theodoro de Almeida, il rejoint le romantisme. On aura du reste quelque peine à le distinguer du roman allégorique (*Serão político*, *Peregrino de América*) et de la mystique proprement dite.

Enfin, M. F. de Figueiredo, soucieux de faire ressortir l'originalité propre de la culture nationale, réserve une place d'honneur à l'exotisme. Il ne semble pas qu'on possède aujourd'hui sur Mendes Pinto, maître incontesté du genre, tous les éléments d'appréciation. Certes la documentation portugaise, au moins en ce qui regarde le Japon, lui est nettement favorable. On ne saurait en dire autant des témoignages anglais concernant l'Indo-Chine. M. F. de Figueiredo, quoi qu'il en soit, a raison d'insister sur l'intérêt documentaire de l'*Histoire tragico-maritime* et du vaste cycle des itinéraires, des routiers et des portulans. Nous lui saurons gré surtout, car il s'efforce d'établir la continuité d'une tradition qui survit à l'empire d'Asie et d'Amérique, de nous signaler une importante production moderne consacrée à l'Angleterre, à l'Espagne, à l'Extrême-Orient. Il n'a manqué à Wenceslao de Moraes, pour connaître la fortune de Lafcadio Hearn, que d'écrire dans une langue moins ignorée que le portugais.

L'histoire de M. F. de Figueiredo s'adresse, comme la collection *Labor* tout entière, à plusieurs publics d'orientation différente. Les débutants feront bien de se reporter aux conseils de la page 379 qui leur permettront de choisir et d'élaguer. Mais l'ouvrage nous paraît surtout convenir aux spécialistes. Il vaut principalement comme incitation à la recherche. On en garde l'impression que de vastes domaines sont encore à défricher (œuvres écrites en castillan, en latin, en hébreu, manuscrits concernant l'Orient), que certaines personnalités de premier plan, intéressant le mouvement général des idées, attendent vainement une monographie. On s'aperçoit, au surplus, que l'étude philologique et stylistique des grands prosateurs du XVIIe siècle est à reprendre. M. F. de Figueiredo ne se contente pas de nous imposer dogmatiquement une science faite. On le surprend, et c'est le charme de son livre, en plein travail d'investigation. Nous avons la certitude qu'il ne tardera pas lui-même à se dépasser.

G. LE GENTIL.

CHRONIQUE

~~ Antonio Machado, dont l'œuvre poétique est peut-être la plus forte et la plus savoureuse qu'offre l'Espagne d'aujourd'hui (Cf. Montesinos, *Die moderne spanische Dichtung*, p. 49-58, et *Bull. hisp.*, t. XXX, p. 102), vient de publier en un volume (Espasa-Calpe, 1928, 7 pesetas) ses *Poesías completas*. A l'édition de 1917 s'ajoutent les *Nuevas canciones* (1917-1925) (pourquoi n'y trouve-t-on pas les délicieuses *Canciones del alto Duero*, reproduites par Montesinos, p. 149, d'après *España*, 1922, n° 304?) et le *Cancionero apócrifo* (1924-1925), que connaissent déjà les lecteurs de la *Revista de Occidente*.

~~ P.-U. González de la Calle, *Contribución a la biografía del « Brocense »*. Madrid, 1928, 27 p. in-8°.

Un dominicain espagnol, Fr. Beltrán de Heredia, a remis la main, à l'Archivo Histórico Nacional de Madrid, sur divers documents relatifs au « Brocense », et les a signalés au biographe du vieux maître de Salamanque. M. González de la Calle, qui avait pu déjà, dans son *Francisco Sánchez de las Brozas* (Madrid, V. Suárez, 1923), p. 430 sq., affirmer le caractère apocryphe du testament daté du 2 janvier 1601 et donner comme date *probable* de la mort du « Brocense » le 11 décembre 1600, voit ses conclusions confirmées à quelques jours près par un document d'inquisition : l'humaniste, poursuivi par l'Inquisition de Valladolid, était dans cette ville, « recluso » chez son fils le Dr Lorenzo Sánchez, lorsqu'il mourut le mardi 5 décembre à quatre heures de l'après-midi. Dans la même liasse se trouvent des pièces publiées en 1843 dans le t. II de la *Colección de Docum.inéd.*, en particulier la liste des manuscrits personnels saisis parmi les papiers du « Brocense » et qui furent restitués à son fils le médecin. M. González de la Calle la réimprime correctement, car son premier éditeur l'avait défigurée. Chemin faisant, il note que les documents cités par N. Alonso Cortés, dans ses *Datos acerca de varios maestros salmantinos* (*Homen. a Menéndez Pidal*, t. I, p. 790-793) comme se rapportant au « Brocense », concernent en réalité son homonyme Francisco Sánchez Aguilar, « catedrático de Prima de Gramática » à Salamanque.

~~ La Sociedad de Bibliófilos españoles publie (Madrid, 1928), avec une intéressante préface de M. Amalio Huarte y Echenique, le rarissime traité intitulé *Origen y dignidad de la caza*, par Juan Mateos, arbalétrier de Philippe IV.

~~ Dans *O Instituto* (vol. 75, n° 4, Coimbra, 1928), Mme Augusta Faria Gersão Ventura identifie *As flores Hiacintinas de Camões*.

Il ne s'agit pas du glaïeul des moissons (*gladiolus segetum*), comme l'admettait Ficalho (*Flora dos Lusiadas*) induit en erreur par Littré, traducteur de l'*Hist. Nat.* de Pline, mais bien du pied d'alouette (*Delphinium Ajacis;* en portug. *espora*). Des photographies, jointes à de nombreuses citations de mythologues et de botanistes anciens, entraînent la conviction. M. BATAILLON.

∿ Manuel Criado et Manuel L. Ortega, *Apuntes para la historia de Ceuta*, tome I. Compañía Ibero-Americana de Publicaciones, Madrid, s. d. (1928), 430 p. in-12. Il y aurait quelque injustice à se montrer sévère pour un ouvrage qui se présente sous le titre modeste de notes. On pourra regretter néanmoins que les auteurs n'aient indiqué à peu près aucune de leurs sources. En outre, le texte, qui nous mène jusqu'à l'abdication de Charles IV, est d'une lecture quelque peu fastidieuse, et les quinze documents publiés en appendice paraissent d'inégal intérêt. L'histoire de Ceuta reste à faire; mais il semble certain que le livre de MM. Criado et Ortega ne sera pas complètement inutile à celui qui voudra l'écrire.

∿ *Topografía e Historia General de Argel*, por el maestro Fray Diego de Haedo. Sociedad de Bibliófilos Españoles. I. Madrid, 1927, XVII-446 p. in-8°. Le texte castillan de Haedo n'avait pas été réimprimé depuis 1612, date de sa publication à Valladolid. M. Ignacio Bauer nous aura donc rendu un grand service en nous permettant de lire sans difficulté le texte original de la *Topografía* et de l'*Epitome de los Reyes de Argel*. Le volume est fort bien présenté.

Robert RICARD.

∿ André-E. Sayous, *Observations d'écrivains du XVIe siècle sur les changes et notamment sur l'influence de la disparité du pouvoir d'achat des monnaies* (Extrait de la *Revue Economique internationale*, nov. 1928), Bruxelles, Goemaere, 2, rue de la Limite; 1928, 32 pages. « Les observations les plus intéressantes sur les changes se trouvent dans des publications espagnoles, mal connues jusqu'à ce jour et difficiles à se procurer, qui ont été échelonnées de 1542 à 1588... », etc.

∿ M. J.-J.-A. Bertrand donne, au cours de cette année scolaire, à l'Université de Barcelone, un cycle de conférences sur la Littérature comparée de l'Espagne. Le titre d'ensemble est le suivant : *Esquisse d'une histoire de la littérature comparée de l'Espagne*. Trois conférences sont consacrées aux grands sujets espagnols hors d'Espagne (Le Cid, Don Juan, Don Quichotte), trois aux grands écrites); trois aux grands hispanophiles étrangers (Allemagne, Angleterre, France); trois aux grands voyageurs étrangers en Espagne (allemands, anglais, français); trois aux grands écrivains étrangers en Espagne (Goethe, Byron, V. Hugo).

~ André Rouveyre, *Supplément à l'Homme de Cour de Balthasar Gracián*. Editions du Trianon, 5, rue Campagne-Première, 119 p. Cinquième de la Collection *Suppléments à quelques œuvres célèbres*, ce petit volume contient 4 gravures (portrait de Gracián, portrait de Rouveyre d'après Matissa, et deux rébus érotiques signés Rouveyre); et il se compose de trois chapitres : 1° reproduction très abrégée de l'*Etude critique* signalée par nous dans notre n° de janvier 1926, p. 105; 2° « Gracian et les femmes » (indiqué comme dû à « Critile », pseudonyme d'un chroniqueur théâtral au *Mercure*), petite compilation de ce que Gracián a dit des femmes dans le *Criticón*, avec quelques commentaires sur les causes possibles de sa misogynie, causes complexes et difficiles à discerner (trouvait-il que les femmes manquaient de conversation? n'y a-t-il pas un élément traditionnel de satire? etc.); 3° « Carnet d'Andrenio » (aphorismes d'A. Rouveyre sur les femmes).

~ Nous avons signalé dans notre numéro de juin 1928 (p. 288) deux volumes de la Collection *Les Classiques pour tous* (Paris, Hatier) dus à M. Camille Pitollet. En voici un troisième, *El sí de las niñas*, également avec introduction et notes, plus un appendice sur la *Comedia nueva*. M. Pitollet évoque le souvenir de son ancien camarade d'études, feu Francisco Oroz, qui publia le même texte dans la collection Mérimée (Garnier) et qui de plus en donna une traduction (ainsi que de la *Comedia nueva*) dans *Pièces choisies du Théâtre espagnol*, en collaboration avec Louis Dubois, chez Garnier, Paris, 1899.

Pour la biographie de Moratín et en particulier son séjour à Bordeaux, M. Pitollet a pris la peine de se renseigner; et cette introduction de dix pages mérite de ne point passer inaperçue.

Cette collection est très bien comprise, établie économiquement, mais décemment, et rendra service, non seulement dans les classes, mais aux lecteurs de toutes catégories.

~ Henry Lang, *The metrical forms of the Poem of the Cid* (*Publications of the Modern Language Association of America*, vol. XLII. n° 3, sept. 1927). — E. F. Parker, *Additional notes on ser and estar* (n° 4, dec. 1927, p. 1066-1069). — Joseph E. Gillet, *Danza del Santíssimo Nacimiento, a sixteenth-century play by Pedro Suárez de Robles* (vol. XLIII, n° 3, sept. 1928). — Florence Whyte, *Three autos of Jorge de Montemayor* (vol. XLIII, n° 4, dec. 1928). — Alfred E. Lussky, *Cervantes and Tieck's Idealism* (*ibid.*). — H. C. Heaton, *On la Selva Confusa attributed to Calderon* (vol. XLIV, n° 1, march 1929).

~ Les *Mélanges de linguistique et de littérature offerts à M. Alfred Jeanroy* (Paris, Ed. E. Droz, 1928) contiennent un article de M. J. D. M. Ford, au sujet de la connexité du *Don Quichotte* et des nouvelles qui y sont incluses, notamment celle du *Curioso impertinente*.

~~ M. G. Radet, qui a toujours été un fervent de l'Espagne et qui fut l'un des compagnons de M. Pierre Paris lors de la randonnée de 1908 à travers les Universités du nord de l'Espagne, origine de l'*Intercambio* (voir le *Bull. hisp.*, 1908, p. 321, et 1909, p. 105), a donné à la *Revue Philomathique* de Bordeaux (1929, n° 1) sur *La Casa Velázquez*, à l'inauguration de laquelle il assistait comme représentant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, une chronique de 22 pages à la fois minutieuse et personnelle (reconnaissance pour l'accueil, souvenir très vif des choses vues, quelque note humoristique à l'occasion). Un regard en arrière sur tout ce qui a préparé, retardé, puis fait réussir le grandiose projet, donne à celui-ci sa portée et sa signification. Deux gravures reproduisent la médaille commémorative de D. Mariano Benlliure, et une autre, la façade de la *Casa*, d'après un cliché du *Sud-Ouest économique*. Cette dernière revue a, en effet, publié dans son numéro de janvier 1929, à propos de l'inauguration, un article dû à M. Pierre Paris lui-même

~~ Publications récentes : Manuel León Sánchez et José Cascales Muñoz, *Antología de la cuerda Granadina*, Mexico, 1928. Impr. Manuel León Sánchez, calle de la Misericordia, 7; 398 p. in-8°. 15 ptas ou $ 6.00.

Arturo Farinelli, *Italia e Spagna*, 2 vol. de 442 et 462 p. in-8°; Torino, 1929, Fratelli Bocca; L. 86.

Ramon Lull, A biography by E. Allison Peers, M. A. London, Society for promoting Christian Knowledge, New York and Toronto : The Macmillan Co. 1929; XVIII-454 pages. 18 sh.

Die Legende on Barlaam und Josaphat auf der iberische Halbinsel. Untersuchungen und Texte, von Gerhard Moldenhauer. (Romanistische Arbeiten herausgegeben von Karl Voretzsch, XIII). Max Niemeyer Verlag, Halle (Saale), 1929. 348 p. in-8°. 36 R. M.

~~ Le n° 64 (janvier-mars 1929) du *Bulletin de la Société d'Études des professeurs de Langues méridionales* contient les discours prononcés au Sénat le 12 février dernier au sujet de la situation faite inconsidérément à l'enseignement de l'espagnol et de l'italien dans nos lycées et collèges. Nous sommes pleinement d'accord avec cette Société. Le congrès qu'elle doit tenir à la Pentecôte lui donnera l'occasion de renouveler et de préciser ses revendications.

G. C.

18 avril 1929.

LA RÉDACTION : P. PARIS; G. CIROT, *secrétaire;*
G. RADET, *directeur-gérant.*

Vol. XXXI Juillet-Septembre 1929 N° 3

LES SOURCES ESPAGNOLES

DE

L' "OPUS EPISTOLARUM ERASMI"

Si Menéndez y Pelayo avait assez vécu pour voir paraître les tomes IV, V, VI et VII de l'*Opus Epistolarum Erasmi* [1], nul mieux que lui n'aurait su dire à quel point, grâce à cette publication monumentale, s'est enrichie notre connaissance du mouvement érasmien d'Espagne. D'abord par la lumière que cette admirable édition répand à profusion dans tous les recoins de la vie d'Erasme, dans l'histoire de sa pensée et de ses écrits, dans son entourage historique, proche ou lointain. Ce qui faisait le plus défaut pour comprendre l'érasmisme espagnol dans les temps héroïques où Don Marcelino entreprit son *Historia de los heterodoxos españoles*, c'était une vue à la fois précise et nuancée d'Erasme et de son milieu, de la Réforme et du rôle qu'il y joua. Cette connaissance neuve d'Erasme et de sa signification historique s'est constituée depuis vingt ans : elle est due, pour une bonne part, à M. et Mme Allen et à quelques beaux travaux que leur magistral *Opus* a rendus possibles. Ce n'est pas en quelques pages que l'on en pourrait déduire les conséquences touchant le sens de l'érasmisme espagnol.

Mais il n'est guère de chapitres de l'histoire d'Erasme et de son influence auxquels l'*Opus Epistolarum Erasmi* n'ait apporté des matériaux inédits, d'importance souvent primordiale. Et combien de documents imprimés restaient impénétrables, ou sim-

1. *Opus Epistolarum Des. Erasmi Roterodami* denuo recognitum et auctum per P. S. Allen et H. M. Allen, Oxford : t. I (1906) : 1484-1514 [Ep. 1-297]; II (1910) : 1514-1517 [Ep. 298-593]; III (1913) : 1517-1519 [Ep. 594-992]; IV (1922) : 1519-1521 [Ep. 993-1251]; V (1924) : 1522-1524 [Ep. 1252-1534]; VI (1926) : 1525-1527 [Ep. 1535-1801]; VII (1928) : 1527-1528 [Ep. 1802-2081].

plement inaccessibles jusqu'au moment où ils furent incorporés, avec les éclaircissements nécessaires, dans ce grand recueil! C'est des sources inédites auxquelles ont puisé M. et Mme Allen que je voudrais parler ici aux hispanistes. Ailleurs [2], après la publication du t. VI de l'*Opus*, j'ai appelé l'attention sur la correspondance d'Erasme avec le marchand anversois Erasme Schets, qui éclairait d'un jour si neuf certains aspects de l'érasmisme péninsulaire. Les *Goclenii epistolae*, qui nous sont révélées peu à peu d'après la collection autographe conservée à Bâle, offrent elles aussi plus d'un détail concernant l'Espagne ou les Espagnols de Louvain. C'est aux sources proprement espagnoles que je veux me limiter ici, parce que leur état fragmentaire pose de multiples problèmes, et que la scrupuleuse érudition des éditeurs de l'*Opus* permet enfin d'y voir plus clair. Essayons de faire le point. Nous verrons peut-être s'amorcer des pistes capables de tenter un chercheur heureux.

I. Les papiers de la Chancellerie impériale et le Ms. de la Real Academia de la Historia.

Il était probable *a priori* que, si l'Espagne gardait des archives érasmiennes inexploitées, elles devaient être cherchées en suivant la trace des deux amis les plus actifs et les plus puissants qu'Erasme ait eus en Espagne : le secrétaire impérial Alonso de Valdés et le chanoine Juan de Vergara, secrétaire de l'archevêque de Tolède. Les découvertes faites depuis un siècle confirment cette hypothèse générale, encore qu'il ne soit pas toujours possible de retracer la destinée des précieux papiers depuis la mort de leur premier détenteur jusqu'à notre époque.

La collection de Valdés est celle qui eut le moins de vicissitudes. Ses papiers personnels, étant mêlés à ceux de la chancellerie impériale, suivirent le sort de ces derniers lorsque, en 1572, Diego de Ayala, véritable organisateur des Archives de Simancas, incorpora à son dépôt « un coffre contenant les papiers

2. *Erasme et la Cour de Portugal*, Coimbra, 1927. (Extr. de *Arquivo de Historia e Bibliografia*, t. II).

ayant appartenu au Secrétaire Valdés, sur les affaires d'Etat[3] ». Ils sommeillèrent dans la vieille forteresse jusqu'au moment où Tomás González, chanoine de Plasencia, chargé de la réorganisation des Archives au lendemain des spoliations napoléoniennes, classa et inventoria sommairement la section d'*Estado*. Les papiers de la chancellerie impériale formèrent alors les liasses qui sont aujourd'hui numérotées de 603 à 606. Tomás González était assez érudit pour voir l'intérêt exceptionnel de certaines pièces. Il les mit à part et en fit un paquet sur lequel il écrivit : *Treinta y seis cartas escritas por diversas personas al Canciller Gattinara, privado del Sr. Emperador Carlos V, y al Secretario Alfonso de Valdés.— Envoltorio con nueve cartas originales de Erasmo al Canciller Gattinara y otros. Hay dos minutas de cartas del Arzobispo Fonseca...* Il envoya le tout en 1818 à l'Académie de l'Histoire, qui le fit relier en un volume connu sous le titre de *Cartas de Erasmo y otros* (Est. 18, Gr. I, 5).

Le jeune érudit berlinois Gotthold Heine, qui fit en 1846-1847 un fructueux voyage de recherches à travers l'Espagne, fut, semble-t-il, le premier à vouloir publier certains documents de ce recueil. Il en prit des copies, que sa mort prématurée (1848) l'empêcha d'utiliser. Après lui, l'épigraphiste Hübner copia quatre lettres[4] inédites de ce Ms., à la requête de Mommsen qui les désirait pour son ami Böcking, l'éditeur d'Ulrich de Hutten. Celui-ci se procura aussi un index détaillé du Ms. et encarta le tout dans son exemplaire des *Spicilegia Autographorum* de Burscher, aujourd'hui conservé à la Bibliothèque Universitaire de Strasbourg : on y peut lire, en tête des copies, « Accepi a Mommseno, Berolini 16. April. 1861. Böcking. » L'attention de Böcking avait été sans doute attirée sur ces documents par une publication tronquée qu'en avait faite Adolph Helfferich, Privatdozent de l'Université de Berlin (*Zschr. f. d. histor. Theologie*, 1859, IV. Heft. p. 592-616). Ce dernier donnait aussi un

3. *Guia histórica y descriptiva del Archivo General de Simancas*, Madrid, 1920, p. 33. Il est probable que, avant d'être réclamés par l'autorité royale, ces papiers étaient restés à Cuenca, aux mains du regidor Andrés de Valdés, frère aîné d'Alonso et son exécuteur testamentaire. On y trouve en effet (f° 539 de la liasse 604/1553) une lettre adressée, semble-t-il, à leur mère, par Thomas Camps (datée de Tolède 6 mai 1534, près de deux ans après la mort d'Alonso).

4. Allen, Ep. 1643, 1700, 1747, 1872.

fragment d'une lettre de Vergara à Erasme (29 juin 1528, Allen, VII, Ep. 2004) qu'il attribuait à Gattinara sans ombre de raison. La lettre écrite par Gattinara à Erasme le 29 avril 1526 (Allen, VII, Ep. 1700) parut tout au long dans le t. V des œuvres de Hutten (p. 509).

Il était réservé à Fermín Caballero de puiser à la même source, pour son ouvrage sur les frères Valdés, une trentaine de lettres d'Alonso ou de ses amis, négligées jusqu'alors (1875) comme n'étant pas d'Erasme ou à Erasme, mais presque toutes du plus haut intérêt pour l'histoire de l'érasmisme espagnol. Le diligent biographe des *Conquenses ilustres* était malheureusement vieux et malade quand son livre parut et les inédits qui en doublent la valeur sont trop souvent défigurés par des fautes de copie ou d'impression.

L'intérêt du Ms. de l'Académie de l'Histoire pouvait sembler épuisé par cette publication. Les éditeurs du nouvel *Opus Epistolarum Erasmi* ont su y découvrir pourtant un document original très précieux (t. VII, Ep. 1877) : il s'agit du *Gustus responsionis ad Articulos a Monachis notatos*, qu'Erasme envoya au Grand-Inquisiteur Manrique dès les premiers jours de septembre 1527. Rédigé en hâte, cet « avant-goût » de la réponse d'Erasme ne traite que des deux premiers chapitres du cahier de propositions érasmiennes examiné à Valladolid. Il représente « environ le premier quart » de l'*Apologia ad Monachos quosdam Hispanos* qui devait être imprimée l'année suivante.



Fermín Caballero, qui connaissait bien la provenance des *Cartas* de l'Académie de l'Histoire, avait eu l'idée de faire rechercher à Simancas si certains documents concernant les Valdés et l'érasmisme n'avaient pas échappé au chanoine Tomás González. Son attente n'avait pas été déçue, et, pour ne rien dire des renseignements découverts dans les *Quitaciones de Corte* ou les *Memoriales de la Cámara*, les liasses de correspondance de la chancellerie impériale lui avaient fourni encore des pièces intéressantes (*Alonso y Juan de Valdés*, Apéndice, n[os] 19, 21, 24, 40,

47, 50, 56, 57, 59, 63, 64). D'autre part, certains papiers de même provenance se trouvaient dans des liasses dites *Sueltos de Estado*, alors égarées parmi les fonds de la *Escribanía mayor de rentas* : telle est la source de la très intéressante lettre de P. J. Olivar à A. de Valdés (Valence, 1er septembre 1528) publiée par F. Caballero (n° 35).

M. et Mme Allen ont voulu revoir, à Simancas, les liasses dépouillées jadis à la requête de cet érudit, et c'est ainsi qu'ils ont découvert la minute d'une lettre de Charles-Quint à Erasme, datée de Grenade, 4 août 1526 (t. VI, Ep. 1731), et où l'Empereur, félicitant le philosophe de rompre des lances contre Luther, l'assure de sa protection contre les attaques venant du camp orthodoxe. De notre côté, nous avons trouvé à glaner encore, dans les mêmes séries, trois documents que le *Bulletin* a publiés en tout ou partie (t. XXVI, 1924, p. 29 et 33; t. XXVII, 1925, p. 238. Cf. Allen, VI, VII, Ep. 1784*, 1790* et 1902 introd.).

A l'heure actuelle, il est douteux que les Archives de Simancas recèlent encore d'importants matériaux inédits pour la correspondance générale d'Erasme. A moins toutefois que ne reparaissent des liasses égarées, comme ce fut le cas des *legajos sueltos de Estado*. De pareilles découvertes ne seront possibles que par le progrès, toujours lent, des travaux de mise en ordre et de catalogation des fonds.

II. Les papiers de Juan de Vergara. Les *Miscellanea* d'Alvar Gomez et le Ms 17.460 de la Biblioteca Nacional.

On pouvait se demander, jusqu'à ces derniers temps, si Vergara n'avait pas légué ses papiers à la Bibliothèque capitulaire de Tolède, qui possède le manuscrit de sa traduction d'Aristote. Pourtant, quiconque a cherché dans cette direction a pu se convaincre aussitôt que c'était une fausse piste. Une autre hypothèse apparaissait bien plus séduisante : Vergara devait avoir donné ses manuscrits à l'humaniste tolédan Alvar Gómez de Castro, puisque la collection de ce dernier, telle qu'on peut s'en

faire une idée par le catalogue de la bibliothèque d'Olivares à laquelle elle fut incorporée, comprenait des éléments provenant, de toute évidence, de Juan de Vergara. Cette hypothèse vient de se convertir en certitude grâce à la découverte, par M. San Román, du testament d'Alvar Gómez[5] : On y voit, en effet, celui-ci disposer non seulement du manuscrit de la *Physique* d'Aristote traduite en latin par Vergara, qu'il lègue à la bibliothèque capitulaire, mais encore d'un certain « libro de mano de cosas del Doctor Vergara y Cartas de Erasmo y de otros » : ce manuscrit, il le destine aussi à la bibliothèque du chapitre, mais sous réserve qu'il soit examiné par l'un de ses exécuteurs testamentaires, le doyen D. Diego de Castilla ou l'Archidiacre de Guadalajara, García de Loaysa Girón.

Qu'est-il advenu de ce précieux volume, où Vergara avait réuni sans doute les plus chères reliques de son passé d'humaniste érasmien? Il semble avoir été joint aux recueils de lettres et de notes érudites qu'Alvar Gómez avait formés lui-même et dont son testament avait condamné la plupart à la destruction. Ses exécuteurs testamentaires sauvèrent tous ces papiers, et, soit qu'ils aient été légués par Diego de Castilla à son frère D. Luis, soit que ce dernier les ait acquis lors du règlement de la succession d'Alvar Gómez[6], les *Miscellanea* de l'humaniste tolédan passèrent au pouvoir de D. Luis de Castilla, puis du comte-duc d'Olivares.

La bibliothèque du premier ministre de Philippe IV fut une des plus célèbres de son temps, et elle nous est bien connue par un catalogue manuscrit dont plusieurs copies subsistent, et dont Gallardo a imprimé d'importants extraits au t. IV de son *Ensayo de una bibl. de libros raros y curiosos* (p. 1479 sq.). On y voit figurer à l'article *Miscellanea*, et avec la cote *Caxón I, nos 1-22*, 22 volumes in-4° de mélanges manuscrits provenant d'Alvar Gómez, auxquels font suite 5 « codicillos pugillares » numérotés de 23 à 27. Au total, 27 manuscrits dont les 4 premiers sont aujourd'hui conservés à la Biblioteca Nacional de Madrid (*Alvari Gometii Miscellanea*, t. I, II, III et IV) et dont les 5 derniers,

5. *Boletín de la Real Acad. Esp.*, t. XV (1928), p. 542-566.
6. Deux hypothèses formulées par M. San Román, *ibid.*, p. 555, n. 17.

gros carnets de notes érudites, sont à l'Escorial : l'identification de ceux-ci est d'autant plus aisée qu'ils portent encore la cote de la bibliothèque du Comte-Duc, et M. San Román a relevé sur certains la signature autographe de D. Luis de Castilla.

Parmi les 18 volumes disparus, plusieurs étaient principalement composés de lettres. Le catalogue de la bibliothèque d'Olivares, à l'article *Cartas de hombres doctos y otros*, donne un aperçu de ce que contenaient à cet égard les tomes 13, 14 et 15. Or, si les tomes 13 et 15 étaient visiblement constitués de lettres d'Alvar Gómez ou de ses amis, la liste de noms donnée pour le tome 14 fait aussitôt penser à la génération précédente. Je la reproduis ici [7] avec des éclaircissements et des remarques chronologiques qui prendront tout leur sens si l'on considère que Alvar Gómez était en 1538 un obscur bachelier de vingt ans [8] :

Diego López de Zúñiga [† 1531. Pour sa correspondance avec Vergara, cf. Allen, t. IV, Append. xv. Ils avaient collaboré tous deux à la Bible polyglotte d'Alcalá], *Alvar Gómez*, *Matheo Gilberto* [évidemment Gian Matteo Giberti, secrétaire du cardinal de Médicis, puis dataire de celui-ci quand il devient pape sous le nom de Clément VII. Le fait qu'il n'est désigné ici ni comme cardinal ni même comme évêque de Vérone autorise l'hypothèse que la correspondance en question soit antérieure à 1524, et remonte peut-être à 1522, année où Giberti passa par l'Espagne (Cf. Pastor, *Histoire des Papes*, trad. franç., Paris, 1913, t. X, p. 320)], *Egido* [le célèbre Egidio Canisio, général des Ermites de saint Augustin, connu sous le nom d'Egidius de Viterbe, promu cardinal en 1517, cf. Pastor, *op. cit.*, VII, 159. Il s'agit sans doute d'une correspondance antérieure à cette date], *Columna* [Pompeo Colonna, promu cardinal en 1517, cf. Pastor, *op. cit.*, VII, 157, mort en 1532, d'après Pius Gams, *Series episcoporum*, p. 851], *los Cardenales Armelino* [Francesco Armellini, promu cardinal en 1517, cf. Pastor, *op cit.*, VII, 156], *Piccolomino* [Jean Piccolomini, promu cardinal en 1517, cf. Pastor, *op. cit.*, VII, 158; mort en 1538, d'après Pius Gams, *Series episcoporum*, p. 851], *Cesarino* [Alexandre Cesarini, promu cardinal en 1517, joue un rôle important sous Paul III, en 1539, cf. Pastor, *op. cit.*, VII, 158, XI, 155], *Sibo* [Cibo, cardinal dès le temps d'Alexandre VI, cf. Pastor, *op. cit.*, VI, 85], *Columna* [cf. *supra*], *Valle* [Andrea della Valle, promu cardinal en 1517, cf. Pastor, *op. cit.*, VII, 158], *Sadoleto* [Jacopo Sadoleto, 1477-1547, secrétaire de Clément VII, cardinal en

7. D'après Gallardo, *Ensayo*, t. IV, p. 1509.
8. Cf. *Bull. hisp.*, 1929, p. 166, n. 1.

1536], *Dertosa* [Adrien d'Utrecht, Cardinalis Dertusensis, c'est-à-dire de Tortose, est le seul cardinal titulaire de cet évêché au XVIe siècle. Promu au cardinalat en 1517, il devint pape en 1522. Collaborateur et successeur de Cisneros tant comme inquisiteur général que comme régent en Castille], *Geronimo Auditor* [Girolamo Ghinucci, Auditore di Camara, nommé à cette charge par Adrien IV, cf. Pastor, *op. cit.*, IX, 63], *Arzobispo de Capua* [Nicolas Schomberg (?) ou Thomas Caracciolo (?). Ils occupèrent ce siège, l'un de 1520 à 1537, l'autre de 1537 à 1546, cf. Pius Gams, *op. cit.*, p. 868], *de Verona* [G.-M. Giberti (cf. *supra*), qui occupa ce siège de 1524 à 1543, cf. Pius Gams, *op. cit.*, p. 806], *de Toledo Fonseca* [Alfonso de Fonseca, mort en 1534, archevêque de Tolède pendant les dix dernières années de sa vie, et dont Vergara était le secrétaire], *Obispo de Pistoia* [sans doute Antonio Pucci, évèque de Pistoia de 1519 à 1541, promu cardinal en 1531. Cf. Pius Gams, *op. cit.*, p. 750 et Pastor, *op. cit.*, t. X, 278], *Luis Vives* [le grand humaniste valencien, mort en 1540. Pour sa correspondance avec Vergara, cf. Bonilla, *Clarorum Hispaniensium Epistolae ined.* Extr. du t. VIII de la *Rev. hisp.*, Paris, 1901, p. 73 sq. et 87 sq.], *Gutierrez* [« El bachiller Francisco Gutiérrez » dénoncé par Diego Hernández, le 27 mai 1532, comme étant « paniaguado y deçipulo » de Bernardino Tovar, le demi-frère de Vergara. Cf. Arch. Hist. Nac. Inq. de Toledo, Leg. 223, n° 42. *Procès de Vergara*, f° XLIIII^v], *Pier Juan Olivero* [Pedro Juan Olivar, l'humaniste valencien, ami d'Erasme et de tout le groupe érasmien d'Espagne], *Juan Andrea* [sans doute l'humaniste valencien « Joannes Andreas Straneus », ami de Vives et auteur de notes critiques sur l'*Hist. nat.* de Pline, dont un Ms. subsiste à la Bibl. Nac. de Madrid. Cf. Mayans, *J.-L. Vivis Vita*, p. 95], *Orozco* [sans doute Cristóbal de Horozco, le médecin humaniste, disciple et ami du Commandeur Grec, auteur des *Annotationes in interpretes Actii medici*, Bâle 1540], *Franz^co Delfo* [François Dilft, d'Anvers, en latin Franciscus Dilfus, qui finit par être ambassadeur de Charles-Quint à Londres, de 1544 à 1550, cf. Allen, t. VI, p. 256. Il était venu en Espagne à deux reprises, recommandé par Erasme à ses amis espagnols, d'abord en 1528 et en 1530. Cf. Dans Erasmi *Opera*, Leyde 1703, t. III, col. 1347. Ep. MCLI une lettre d'Erasme à Vergara, confiée à Dilft à l'occasion de son deuxième voyage dans la péninsule. On y lit : « Is (=Dilfus) nunquam desiit narrare quantum tibi, quantum tuis fratribus debeat »], *Cavildo de Toledo* [le chapitre auquel Vergara appartenait en qualité de chanoine], *Antonio Xoarez* [sans doute le médecin mentionné par Erasme dans une lettre du 26 août 1528, Allen VII, p. 448, Ep. 2029, l. 63 : « Madriti medicus quidam nomine Xuares, utriusque literaturae peritissimus, nobis fauet ». On retrouve le même personnage dans une lettre de Diego Gracián de Alde-

rete « Joanni Roderico » : « Post discessum tuum hinc [la lettre est datée de Madrid] inii amicitiam cum Doctore Soareo et Francisco a Bergara, graecarum literarum professore ». Cf. Ms. du Duc d'Albe, f° 14[r]], *Alexio Vanegas* [Alejo Vanegas ou Venegas, le célèbre humaniste tolédan, auteur de la *Diferencia de libros que ay en el universo* et de la *Agonia del transito de la muerte*. Bonilla, *op. cit.*, p. 52, publie une lettre de lui à Vergara, qu'il appelle « mi Maecenas »], *Florian de Ocampo* [le chroniste. Pour sa correspondance avec Vergara, cf. Bonilla, *op. cit.*, p. 54 sq.], *Decio Valentino* [l'humaniste Francisco Decio, de Valence, où il fut professeur de rhétorique], *Pintiano* [Hernán Núñez de Toledo, le grand helléniste, annotateur de Sénèque et de Pline, professeur à Alcalá, puis à Salamanque, connu sous les noms de Fredenandus Pintianus et El Comendador Griego. Pour sa correspondance avec Vergara, cf. Bonilla *op. cit.*, p. 44 et p. 50, n. 1], *Franchino* (?), *Pedro Rodriguez* (?), *Alonso Cortona* [cousin des Vergara, mentionné comme traducteur de quelques opuscules de Plutarque dans Alvar Gómez, *De rebus gestis a Francisco Ximenio Cisnerio*, f° 162-3 du Ms, cité par Bonilla, *op. cit.*, p. 64, n. 1], *Antonio Augustin* [le célèbre humaniste, plus tard archevêque de Tarragone, connu comme érudit dès 1543. Cf. Charles Graux, *Essai sur les orig. du fonds grec de l'Escurial*, Paris 1880, p. 280], *todo el Collegio sacro, del Farnesio* [probablement Pier Luigi Farnèse, neveu et favori du pape Paul III] *y otros, muchas de Juan de Vergara.*

Même sans cette indication finale, on serait fondé à identifier le tome 14 des *Miscellanea* d'Alvar Gómez avec le « libro de mano de cosas del Doctor Vergara » que possédait l'humaniste tolédan. En effet, si l'on excepte deux noms de personnages inconnus et toute une série de prélats romains dont Vergara put recevoir ou détenir des lettres en sa qualité de secrétaire du cardinal de Cisneros et de Fonseca, qui nécessairement correspondaient avec divers membres du Sacré Collège, il reste une liste d'humanistes dont les rapports épistolaires avec Vergara sont ou bien connus, ou bien hautement probables. Ce recueil était volumineux (plus de 360 feuillets) et ne contenait pas seulement des lettres, à en juger par cette autre indication [9] contenue dans le catalogue de la Bibliothèque du comte-duc d'Olivares s. v. *Apostoles* : « *Respuesta de Joan de Bergara*

9. Non relevée par Gallardo. Je cite d'après le Ms. de la Bibliothèque particulière du Roi d'Espagne : *Bibliotheca Selecta del Conde Duque de Sanlucar.*

a una duda, si la potestad que dio Christo a los Apostoles, fue igual a todos. Ms. Cax. I, num. 14, fol. 361 ».

Toutefois, une objection s'offre : Comment la liste reproduite plus haut ne contient-elle pas le nom d'Erasme? La réponse est bien aisée. Alvar Gómez était mort en 1580. C'est trois ans plus tard que les écrits d'Erasme, dans lesquels les index espagnols précédents avaient fait des coupes sombres, furent prohibés quasi totalement. Sa correspondance imprimée fut bientôt soumise à expurgation, et l'Archivo Histórico Nacional de Madrid conserve (Inquisición, Leg. 4444, n° 39) une liste expurgatoire manuscrite qui complète, sur ce point, l'Index de 1612.

Il est infiniment probable, dans ces conditions, que les lettres d'Erasme contenues dans l'*Epistolario* de Vergara furent, au moins en partie, arrachées du recueil. Si un bibliothécaire courageux les y laissa ou ne les fit pas toutes disparaître, on comprend qu'il n'ait pas poussé la témérité jusqu'à faire figurer le nom d'Erasme au catalogue.

L'hypothèse d'une mutilation du recueil est plus vraisemblable. Il semble même que la partie érasmienne la plus compromettante de la collection, soustraite aux expurgations inquisitoriales, ait été transmise jusqu'à nous, tandis que le reste est aujourd'hui perdu. Je veux parler du Ms. 17460 de la Biblioteca Nacional de Madrid, ayant appartenu à Pascual de Gayangos. Si l'on fait abstraction d'un certain *Dialogus belgicus* daté de 1583 et relié arbitrairement avec ces papiers, on se trouve en présence d'une soixantaine de feuillets numérotés à partir de 139 (donc provenant d'un recueil plus vaste) et contenant des lettres — originaux, brouillons et copies — dont la réunion ne s'explique bien qu'entre les mains de Vergara.

1° F° 139. De Juan de Vergara à Alfonso de Virués, Grenade, 31 juillet 1526. Copie de la main du secrétaire de Vergara (Publ. dans Bonilla, *Clar. Hisp. Epist.*, p. 81, et dans Allen VI, 495, où l'on trouvera aussi, p. 499, la réponse de Virués à Vergara, de Burgos, 9 oct. 1526, imprimée pour la première fois in-extenso d'après le Ms. autographe de Leipzig).

2° F° 143. D'Erasme à l'archevêque de Tolède Fonseca, Bâle, 3 septembre 1526. Copie de la main de Vergara (Publ. par Helfferich, *loc. cit.*, qui la croyait, on ne sait vraiment pourquoi, adressée à

Maldonado; par Bonilla, *Erasmo en España*, p. 148, et par Allen, VI, Ep. 1748).

3° F° 144. D'Erasme à Joannes N. (=Juan Maldonado), Bâle, 30 mars 1527. Copie due sans doute à un secrétaire d'Alonso de Valdés. Ce dernier (cf. Allen, Ep. 1839) reçut la lettre, qui portait comme adresse : « Clarissimo uiro domino Ioanni Maldonato siue Alfonso Valdesio », et la jugeant compromettante entre les mains d'un aussi mince personnage que Maldonado, simple régent de collège à Burgos, il l'intercepta. Vergara, érasmiste *di primo cartello*, fut probablement considéré comme digne d'en détenir une copie. Mais, sur celle-ci, le nom du destinataire fut soigneusement supprimé (Publ. par Helfferich, *loc. cit.;* par Bonilla, *Erasmo en España*, p. 149; et par Allen, VII, Ep. 1805).

4° F° 148. De Juan de Vergara à Luis Vives [Valladolid, 12 avril 1527]. Brouillon autographe du n° 6 (Publ. par Bonilla, *Clar. Hisp. Epist.*, p. 77 et partiellement par Allen VI, 501).

5° F° 150. De Vergara à Gonzalo Gil, s. l. n. d. Brouillon autographe et d'ailleurs inachevé (Publ. incorrectement par Bonilla, (*Clar. Hisp. Epist.*, p. 105, qui l'intitule sans aucune vraisemblance : *Ignoti cujusdam ad Gonsalvum Peretium epistola.* Le personnage auquel Vergara s'adresse — *Gonsale Praeceptor*, — est évidemment Gonzalo Gil. Sur ce dernier, professeur de Nominales à Alcalá quand Vergara y était étudiant, cf. *Bull. hisp.*, t. XXV, p. 36).

6° F° 151. De Vergara à Vives, Valladolid, 12 avril 1527. Copie soignée du n° 4, par le secrétaire de Vergara.

7° F° 153. De Vergara à Erasme, Valladolid, 24 avril 1527. Copie par un secrétaire de Vergara. Celui-ci a, de sa main, écrit l'en-tête. (Publ. par Menéndez y Pelayo en appendice aux *Heterodoxos españoles*, 1re éd., 1880, t. II; 2e éd., 1928, t. IV, d'après une autre copie conservée à l'Académie de l'Histoire; et par Allen, VII, Ep. 1814).

8° Un folio non numéroté, et évidemment égaré ici. Lettre à Martínez Silíceo, le félicitant pour son élévation à l'archevêché de Tolède, datée de Nimègue, 10 février 1546. (Publ. par Bonilla, *Clar. Hisp. Epist.*, p. 85, comme étant de Vergara, et sans nom de lieu. quoiqu'on lise nettement sur le Ms. : *Ex Noviomago Menapiorum.* Il est fort douteux que la lettre soit de Vergara.

9° F° 159. De l'archevêque de Tolède, Fonseca, à Erasme, Valladolid, 24 avril 1527. « Copie soignée par un secrétaire, sans nul doute d'après un brouillon », au jugement d'Allen VII, Ep. 1813, qui donne les variantes de notre Ms. (Lettre publiée du vivant d'Erasme dans l'*Opus epistolarum* de 1529).

10° F° 162. De Vergara à Erasme, Valladolid, 24 avril 1527. Autre copie du n° 7, de la même main, et également avec en-tête autographe de Vergara.

Cet ensemble de documents (auquel le n° 8 est probablement étranger) provient si évidemment des papiers personnels de Vergara qu'on peut avec une quasi-certitude le regarder comme ayant appartenu au recueil légué par lui à son ami Alvar Gómez et qui, après la mort de celui-ci, se trouva intercalé parmi les volumes de ses *Miscellanea*. Ce n'en est, hélas ! qu'une infime partie, moins du dixième. La hardiesse des lettres n°s 3 et 7 (= 10), qui constituent la moitié de ce débris, expliquerait que cette trentaine de feuillets ait été arrachée de bonne heure à l'ensemble. Et l'on comprendrait du même coup pourquoi aucune des lettres contenues dans ce Ms. 17460 ne figure dans une collection de copies faites au XVIIIe siècle, par un érudit qui disposait, semble-t-il, de l'*epistolario* de Vergara.

III. **Les copies.**
Le Ms. 18.675 de la Biblioteca Nacional de Madrid et la Collection Heine (Münich).

Les copies auxquelles je viens de faire allusion sont en partie conservées à la Bibliothèque Nationale de Madrid, dans une boîte de *Papeles Varios* qui porte, à la section des manuscrits, le n° 18.675. Bonilla les avait publiées dans ses *Clarorum Hispaniensium Epistolae* et personne ne s'était posé la question de leur provenance, lorsque, en 1922, le tome IV de l'*Opus epistolarum* d'Allen vint révéler l'existence à Münich d'une autre série de copies rapportée d'Espagne en 1847 par Gotthold Heine : et les deux séries, de la même main, se complètent si parfaitement, leur composition est si parfaitement analogue que l'on peut être assuré qu'elles formèrent primitivement un tout.

Or, si nous passons en revue les copies de Madrid publiées par Bonilla, que trouvons-nous? D'abord dix lettres de Vergara dont une à Diego López Zúñiga (Allen, t. IV, p. 631, Bonilla, p. 19, la donnait par erreur comme étant d'Alfonso de Valdés), une à Florian Docampo (Bonilla, p. 58), une à l'évêque Juan de Cazalla (Bonilla, p. 60), une à Agostino Steuco, de Gubbio, bibliothécaire du Vatican (Bonilla, p. 63), quatre à Luis César (Bonilla

p. 66 sq.), une à Erasme (Bonilla, p. 72) et une à Vives (Bonilla p. 73). Ensuite une lettre à Vives écrite par Vergara au nom du collège S. Ildefonso d'Alcalá pour lui offrir la succession de Nebrija, et quatre lettres d'auteur douteux à Luisa Sigea, à Alfonso de Valdés, à un évêque (Cazalla ?) et à un médecin (Xuarez? Villalobos?), qui toutes les quatre peuvent fort bien, d'après leur date et leur contenu, être de Vergara (Bonilla, p. 22, 50, 84). Enfin six lettres adressées à Vergara, une par Hernan Nuñez, el Pinciano (Bonilla, p. 44. P. 50, n. 1 est citée, de la même collection, la copie d'un brouillon de lettre inachevé de Vergara à Hernan Núñez), une par Alejo Venegas, deux par Florian Docampo, et deux par Vives : quatre correspondants dont il existait des lettres dans ce tome 14 des *Miscellanea* d'Alvar Gómez que nous avons cru pouvoir identifier avec l'*epistolario* de Vergara. Les deux seuls documents qui ne rentrent pas dans les catégories précédentes sont deux lettres de Diego Gracián à J. Vázquez del Marmol (Bonilla, p. 94) : la seule qui soit datée (1557) est postérieure de plusieurs mois à la mort de Vergara. Mais rien ne s'oppose à ce qu'elles aient été copiées dans un autre volume des *Miscellanea* d'Alvar Gómez. Ajoutons que la collection de *Papeles Varios* n° 18675 contient un document non publié par Bonilla et intitulé *Pars epistolae confutatoria* : l'auteur en pourrait bien être Vergara, car c'est une diatribe contre l' « Estatuto de limpieza de sangre » imposé par Silíceo au chapitre de Tolède, mesure contre laquelle on sait que Vergara prit parti.

Examinons maintenant, au tome IV de l'Opus d'Allen (p. 632), la liste des 17 copies (de la même main que les précédentes) rapportées d'Espagne par Heine. Nous y voyons trois lettres de Vergara : une à Erasme (Allen, V, Ep. 1277), une à Diego López Zúñiga (Allen, IV, p. 623) et une à Vives (inédite, Bruxelles, 1522, incip. : *Audio acciri te*...). Ensuite une lettre d'auteur douteux à Miguel Gómez, l'un des théologiens érasmisants qui prirent part à la « Congregación » de Valladolid, en 1527 : elle pourrait fort bien être de Vergara, car elle est datée de Burgos, 5 février 1528, date à laquelle Fonseca et son secrétaire Vergara devaient se trouver à Burgos avec la cour (inédite, incip. : *Vul-*

gare est). Puis cinq lettres adressées à Vergara, deux par Erasme (Allen, V et VI, Ep. 1312 et 1684, cette dernière incomplète), et trois par Diego López Zúñiga (Allen, IV, p. 625-630). L'une de celles-ci, écrite en espagnol, au moment le plus aigu du conflit Erasme-Stunica, est un document psychologique de premier ordre. Zúñiga y dit entre autres choses, à propos des *Annotationes* de Lee contre Erasme : « hasta estonces nunca auia uisto nada de aquello, ni pensaba que nadie se ouiesse adelantado a echar garrocha a esse toro tan brauo antes que yo, porque quisiera yo mucho aquella gloria ». C'est bien, tracé par Zúñiga lui-même, le plus instructif portrait que nous ayons de ce bouillant champion de l'orthodoxie et de la science espagnole. La collection Heine comprend, de plus, deux lettres de Fonseca à Erasme (Allen, VII, Ep. 2003, et lettre encore inédite datée d'Alcalá 31 octobre 1531; incip.: *Iam diu nihil*) : toutes deux rédigées sans doute par Vergara en qualité de secrétaire de l'Archevêque; et deux lettres d'Erasme, l'une au secrétaire impérial Jean Lallemand (Allen, VI, Ep. 1554), l'autre au grand-inquisiteur Manrique (Allen VII, Ep. 1864). Enfin quatre lettres forment un groupe à part et se rattachent de toute évidence non à l'*epistolario* de Vergara mais à celui d'Alvar Gómez : elles sont respectivement d'A. Gómez à Pedro de Soto, de P. de Soto à A. Gómez, d'A. Gómez à Melchor Cano et de B. Arias Montano à Laevinus Torrentius. Nous savons par le catalogue de la Bibliothèque du comte-duc d'Olivares que le tome 10 des *Miscellanea* d'Alvar Gómez renfermait des lettres d'Arias Montano.

Une conclusion s'impose, semble-t-il. Les copies de la Bibliothèque Nationale de Madrid et celles de la Collection Heine sont deux débris d'une collection unique, constituée par un érudit du XVIII[e] siècle qui disposait, pour les copier, des manuscrits ayant appartenu aux *Miscellanea* d'Alvar Gómez, y compris le tome 14 constitué par l'*epistolario* de Vergara. Peut-être avait-il intégralement copié ce volume et fait une sélection dans les autres. En tout cas, tout semble venir d'une source commune. M. et M[me] Allen observent, à propos de deux lettres de la collection Heine (Ep. 1864 et 2003) qu'elles se trouvent dans le recueil de l'Académie de l'Histoire, et assurent qu'elles ont été, sans

nul doute, copiées d'après ce Ms. (t. IV, p. 632, n. 1). Je me permets d'en douter. Les documents que possède aujourd'hui l'Académie dormaient à Simancas profondément ignorés lorsque, au XVIIIe siècle, furent faites les copies en question. Il est bien plus vraisemblable que les mêmes lettres aient existé à plusieurs exemplaires, à la fois dans les papiers de Vergara et dans ceux de Valdés. Entre érasmiens fervents, on se passait des copies des lettres du grand homme, ou même de toute lettre qui le concernait. Valdés, détenant l'original d'une lettre d'Erasme à Manrique (Ep. 1864) put la prêter à Vergara pour qu'il la fît copier. Vergara, au rebours, put donner à Valdés le brouillon d'une lettre de Fonseca à Erasme (Ep. 2003), non sans en garder une copie pour lui. La présence d'Erasme à Jean Lallemand parmi mand parmi les papiers de Vergara s'expliquerait de façon analogue.

IV. Pistes à suivre.
L'original de l'*epistolario* de Vergara.
Le sort de la Bibliothèque du Comte-Duc.

Les hispanistes doivent bien de la reconnaissance à M. et Mme Allen pour la belle publication qui groupe les matériaux, jusqu'ici épars, de la correspondance générale d'Erasme. Grâce à leur *Opus epistolarum*, la situation s'éclaircit singulièrement aux yeux des chercheurs que tenterait la reconstitution de l'*epistolario* de Vergara : problème important entre tous pour l'histoire de l'érasmisme espagnol. Les deux sources auxquelles il s'agirait de remonter sont, d'une part, l'original même du recueil, dont le Ms. 17460 de la Biblioteca Nacional constitue sans doute une épave, — et, d'autre part, cette collection de copies du XVIIIe siècle, faites vraisemblablement d'après l'original, et dont il reste certains éléments à Madrid et à Münich.

Il faudrait savoir, si possible, comment les papiers constituant le Ms. 17460 sont parvenus entre les mains de Pascual de Gayangos, qui les légua à la Biblioteca Nacional. Si l'on conserve la correspondance de Gayangos, la question n'est peut-être

pas insoluble. Mais il n'est pas certain que la recherche de l'*epistolario* perdu en soit avancée, si cette trentaine de feuillets fut arrachée du recueil à une date ancienne, peut-être dès la fin du xvie siècle.

Le vrai problème serait plutôt de rechercher la trace des *Miscellanea* d'Alvar Gómez, dont ce recueil fit partie, après la dispersion de la bibliothèque d'Olivares. Il est loin d'être simple. Cette bibliothèque fameuse n'avait pas été seulement, pour les trésors que le Comte-Duc y avait accumulés, une oubliette, un in-pace, ou, comme disait Tamayo de Vargas, *el pozo Airón*[10]. Enrichie par des pillages de grande envergure, elle avait été pillée en détail, du vivant même d'Olivares, à tel point que l'un de ses plus précieux manuscrits grecs avait pu être volé et vendu pour quatorze réaux. Après la disgrâce et la mort du Comte-Duc, elle passa au monastère de l'Ange, de Séville. C'est du moins ce qu'assure Gallardo (*loc. cit.*) : le célèbre bibliophile — et bibliopirate, hélas! — ajoute qu'il possède des volumes de cette provenance. Le renseignement se trouve confirmé par certains livres aujourd'hui conservés à la Biblioteca Provincial y Universitaria de Séville : un précieux exemplaire des *Annotationes in Plinium* du Commandeur Grec, annoté par Zurita, porte l'indication suivante : *Deste Colegio del Angel de Carmelitas descalzos de Sevilla. Era del Conde Duque de su libreria. Comprola este convento año de 1648.* On lit à peu près la même chose sur un manuscrit de Démosthène avec cette précision supplémentaire que la bibliothèque d'Olivares « estaba en el Alcázar ».

Mais est-ce à dire que les Carmes achetèrent la bibliothèque en sa totalité, ou seulement la majeure partie, les manuscrits les plus précieux restant en réserve à l'Alcázar ou ailleurs? Cette deuxième hypothèse n'est pas dénuée de vraisemblance, puisque de nombreux manuscrits grecs et latins appartenant à l'Escorial[11] ont pu être identifiés comme provenant de la biblio-

10. Cf. Ch. Graux, *Essai sur les origines du fonds grec de l'Escurial*, Paris, 1880, p. 334.

11. Cf. Graux, *op. cit.* et Antolín, *Catálogo de los Códices latinos de la Real Biblioteca del Escorial*, Madrid, 1910-1916, 4 vol. Voir en particulier de nombreux manuscrits de Sénèque, et trois de l'*Hist. nat.* de Pline.

thèque du Comte-Duc, sans qu'on y relève aucune trace de passage par le couvent de l'Ange. Ce qui appartint à ce monastère en sortit lors des sécularisations de Mendizábal, vers 1834. D'après la tradition locale que j'ai recueillie, en 1916, de la bouche de D. José María Valdenebro, bibliothécaire de l'Université de Séville, les livres confisqués aux couvents furent alors entreposés à l'Alcázar, et bien mal défendus contre les bibliophiles de passage : Gallardo devait en savoir long là-dessus. Ce qui resta passa à la Biblioteca Provincial et peut-être à d'autres bibliothèques publiques.

Quant aux manuscrits ayant appartenu au Comte-Duc et aujourd'hui conservés à l'Escorial, il est difficile de dire au juste quand ils y entrèrent. Les manuscrits grecs, si minutieusement étudiés par Graux, ne lui ont pas permis de préciser ce point : toutefois, il a pu affirmer qu'ils n'étaient pas encore à la bibliothèque de l'Escorial lors de l'incendie qui la détruisit partiellement en 1671[12], et, d'autre part, la comparaison du catalogue de Miller (1848) avec celui du P. Cuenca (1777-1790) l'a amené à cette conclusion que le fonds grec n'a « ni augmenté ni diminué » depuis le dernier quart du XVIIIe siècle[13]. C'est donc entre 1671 et 1777 que l'Escorial s'enrichit des manuscrits grecs provenant de la bibliothèque d'Olivares, et il y a de grandes chances pour qu'elle ait reçu en même temps tous les manuscrits grecs, latins ou autres, qui lui viennent de la même source, y compris les *codicillos pugillares* qui formaient comme un appendice aux *Miscellanea* d'Alvar Gómez.

Pour qui connaît un peu l'histoire de l'érudition espagnole, il n'est pas malaisé de conjecturer que ces enrichissements se produisirent au moment où Juan de Iriarte, Pérez Bayer, Luis José Velázquez et le P. Burriel renouaient brillamment la tradition des humanistes du XVIe siècle. On sait quel prodigieux labeur de recherche accomplit Burriel entre 1750 et 1754[14], lorsque le ministre Carvajal le chargea de réunir des matériaux

12. Cf. Graux, *op. cit.*, p. 321 : « tout au moins peut-on assurer que, s'ils se trouvaient déjà au monastère lors de ce funeste événement, ils y étaient restés à part et sans être fondus dans la collection générale ».

13. *Ibid.*, p. XXI.

14. *Colección de documentos inéditos para la hist. de España*, t. XIII (1848), p. 229 sq. Correspondance de Burriel relative à cette missien

à Tolède en vue d'une grande Histoire ecclésiastique de l'Espagne. D'autres missions semblables fouillèrent les archives et les bibliothèques dans d'autres régions. Carjaval n'avait rien négligé pour le succès de l'entreprise, et Burriel mentionne avec reconnaissance[15] qu'il fit acheter à Plasencia la bibliothèque manuscrite ayant appartenu à l'archevêque de Tolède D. García de Loaisa (l'un des exécuteurs testamentaires d'Alvar Gómez de Castro). Déjà Charles Graux avait pu reconstituer l'histoire de tels manuscrits grecs qui appartinrent successivement au cardinal de Burgos, à García de Loaisa, au monastère des Dominicains de Plasencia, et enfin à la Real Biblioteca. Mais quand s'était effectué ce dernier transfert? « Cette date, disait Graux, nous échappe absolument[16]. » D'après le renseignement de Burriel, on peut la placer très peu après 1750. C'est évidemment alors que la grande Bibliothèque de Madrid s'enrichit d'un des plus précieux manuscrits ayant appartenu à Alvar Gómez : le *Diálogo de la Lengua* de Juan de Valdés. Il porte au dos, comme les manuscrits grecs étudiés par Graux, un petit carré de papier où on peut lire *Plasencia*[17]. Loaisa s'était donc approprié le *Diálogo* au lieu de le placer, selon les dernières volontés d'Alvar Gómez, dans la Bibliothèque capitulaire de Tolède... à moins que, l'ayant emprunté par la suite à celle-ci, il n'ait oublié de le lui rendre.

Il est très probable que, vers 1750, d'autres collections furent achetées par le gouvernement royal, et parmi elles celle qui avait été l'orgueil du Comte-Duc et qui renfermait les *Miscellanea* d'Alvar Gómez. Alors, sans doute, l'Escorial s'accrut de nombreux manuscrits grecs et latins ayant appartenu à Olivares. Mais pourquoi, selon quel principe partagea-t-on les papiers d'Alvar Gómez entre l'Escorial et la Real Biblioteca? On ne sait trop. Ce qui est certain, c'est que les cinq *codicillos* sont à l'Escorial, tandis que les quatre premiers volumes des *Miscellanea* sont à la Biblioteca Nacional de Madrid.

Que devinrent les dix-huit autres? Tel est, exactement cir-

15. *Loc. cit.*, p. 297.
16. Graux, *op. cit.*, p. 66.
17. San Román, *loc. cit.*, p. 554, n.

conscrit, le problème qu'il importerait de résoudre. Il faudrait savoir dans quelles conditions les bibliothèques de l'Escorial et de Madrid reçurent les éléments de la collection qu'elles détiennent encore. Malheureusement, il est douteux que leurs propres archives permettent de le préciser. Mais qui sait si parmi les papiers inédits de Burriel qui sont à la Biblioteca Nacional, ou bien dans la collection Velázquez de l'Académie de l'Histoire, on ne trouverait pas des indications là-dessus? Donnons encore ici un détail fourni par Allen, IV, 621, et qui peut avoir son prix si toutes les copies du XVIIIe siècle dont nous nous sommes occupés viennent d'une seule et même source originale et si cette source est bien la collection des *Miscellanea* d'Alvar Gómez : parmi les copies de la Collection Heine, on trouve une feuille se rapportant à une lettre, malheureusement perdue, d'Arias Montano, et on y peut lire *Copiada del tomo 412, folio 588 y 589*. « There cannot be many collections of Mss. large enough to contain 400 volumes of a series, each possibly with about 600 folios ». On ne peut que souscrire à cette judicieuse observation d'Allen. Ce n° 412 ne serait-il pas la cote que porta au XVIIIe siècle, dans une des bibliothèques royales d'Espagne, l'un des volumes des *Miscellanea* d'Alvar Gómez?

V. Pistes à suivre : les copies.

S'il est bien vrai que les copies de Madrid (Ms. 18675) et celles de Münich sont deux débris d'une collection unique, il est permis de supposer que celle-ci comprenait plus que ce que nous en connaissons aujourd'hui, et que l'érudit qui l'avait constituée, ayant à sa disposition les *Miscellanea* d'Alvar Gómez, avait copié intégralement l'*epistolario* de Vergara, comme étant le plus précieux de ces volumes : cette hypothèse est suggérée par la présence, parmi les copies de Madrid, de certains documents qu'aurait négligés un copiste soucieux de choisir, en particulier quelques brouillons fragmentaires et informes. Comment reconstituer cette collection de copies en son intégrité?

Il serait important de savoir à quel érudit elle est due. Il ne

s'agit pas, en effet, d'un scribe vulgaire. La note que nous avons reproduite un peu plus haut d'après Allen est suivie d'une remarque fort précise au sujet d'un détail de l'orthographe d'Arias Montano. D'autre part, une des copies de Madrid porte en marge la traduction latine d'une phrase grecque du texte, avec les initiales *J. A. C.* (Bonilla, *Clar. Hisp. Epist.*, p. 92, n. 1). Cette signature est-elle bien celle du copiste? Bonilla l'a-t-il bien lue? Il suggérait le nom de l'orientaliste José Antonio Conde. Ne possède-t-on pas des manuscrits de ce savant qui permettraient une vérification de cette hypothèse?

D'autre part, on pense naturellement à Burriel, et voici pourquoi. La Biblioteca Nacional possède, nous l'avons dit, les quatre premiers volumes originaux des *Miscellanea* d'Alvar Gómez. Mais elle possède aussi trois volumes de copies d'après ces originaux, et l'on nous assure [18] que le copiste est Burriel (ce qui confirmerait la supposition que la bibliothèque du Comte-Duc ait été acquise par l'autorité royale sur les indications de cet érudit). Les *papeles sueltos* de Madrid et de Münich, copies faites vraisemblablement d'après d'autres originaux de la même série, ne seraient-ils pas aussi de la main de Burriel? On possède assez d'autographes de ce dernier pour que la question puisse être aisément résolue.

Il se peut fort bien, du reste, qu'elle le soit négativement. Car d'autres érudits encore, dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, s'intéressèrent à l'humanisme espagnol du XVIe siècle et voulurent en publier, tout au moins en recueillir les monuments, épistolaires ou autres. Pour ne rien dire de Mayans, c'est le cas de Velázquez, de Cerdá y Rico, de Villanueva, d'Ignacio Aso. Afin d'orienter les recherches, il serait bon de savoir à quelle date la Real Biblioteca (aujourd'hui Biblioteca Nacional) reçut les copies actuellement groupées sous le n° 18675. Ses archives permettent-elles de le déterminer?

La collection Heine nous fournit une date relativement proche. Lorsque Heine, vers 1847, devint possesseur des copies du XVIIIe siècle qui sont aujourd'hui à Münich, celles-ci étaient-elles encore jointes à leurs sœurs de Madrid? En avaient-elles été

18. San Román, *loc. cit.*, p. 551, n. 8.

séparées depuis peu? Passaient-elles alors en vente, au sortir d'une bibliothèque privée? C'est possible. M. et Mme Allen (IV, 621) émettent l'hypothèse que, les copies étant alors conservées conjointement avec les originaux « some reasonably generous librarian or archivist presented the copies to Heine on the occasion of his Spanish visit, with a view to their being published when Heine returned to Germany. » C'est possible encore. Malheureusement la guerre civile, succédant à la guerre étrangère, avait livré les bibliothèques et archives publiques de l'Espagne à une telle incurie que les plus graves déprédations avaient pu être commises. Il ne serait pas surprenant que Heine ait acheté à quelque libraire médiocrement scrupuleux des documents volés à la Biblioteca Nacional. Ce qui autorise une semblable supposition, c'est que Heine rapporta de son voyage en Espagne des procès d'inquisition originaux [19] dont le passage aux mains de particuliers est explicable par le vol seulement : ceci se passait, il faut le dire, moins de quinze ans après la suppression définitive de l'Inquisition et avant que ses archives, dispersées à travers le royaume, fussent remises aux deux grands dépôts de l'Etat, Alcalá et Simancas.

Si donc il subsiste quelques chances de reconstituer la collection des copies de l'*epistolario* de Vergara, les recherches à entreprendre en ce sens ne devraient pas négliger les grandes bibliothèques publiques de Madrid. La section des Mss. de la Biblioteca Nacional est assez minutieusement cataloguée pour réserver peu de bonnes surprises. Il n'en va peut-être pas de même de certains fonds de l'Académie de l'Histoire, comme la Collection Velázquez. En tout cas, passer en revue les papiers de Burriel que conservent la Biblioteca Nacional et l'Académie de l'Histoire serait sûrement un travail instructif. Dans le bordereau sommaire [20] qui en fut dressé à sa mort (1762), lors de leur

19. Ils sont devenus la propriété de l'Université de Halle. Cf. E. Boehmer. *Aus spanischen Inquisitionsakten*, ap. Hollenbergs Deutsche Zeitschrift für christl. Wissenschaft, IV, 1861, p. 381 sq.; — E. Boehmer, *Franzisca Hernández und Frai Franzisco Ortiz*, Leipzig, 1865, Préface; — Ernst Schäfer, *Beiträge zur Geschichte des Spanischen Protestantismus und der Inquisition im sechzehnten Jahrhundert*, Gütersloh, 1902, t. II, 243 sq.; — H. C. Lea, *A History of the Inq. of Spain*, *New York*, 1922, III, 452, 453, 555.

20. Colección de docum. inéd. para la hist. de España, t. XIII (1848), p. 323 sq. Les documents publiés dans ce volume appartiennent à l'Académie de l'Histoire.

remise à la Real Biblioteca, on note sous le n° 63 « un tomo en pergamino que contiene diversas cartas y escritos, y está rotulado por fuera *Varias cartas de erudición* », et sous le n° 68 « un legajo sin cubierta que contiene varias cartas en folio y en 4° de diferentes eruditos, algunas antiguas y otras al Padre Burriel con respuestas de este ».

Il y aurait lieu aussi de rechercher ce qu'il advint de certaines bibliothèques privées. Cerdá y Rico[21], publiant, en 1781, ses *Clarorum Hispanorum opuscula selecta y rariora*, annonçait un deuxième volume, qui ne parut jamais, et qui devait contenir des opuscules et des lettres de Rodrigo Sánchez de Arévalo, Bernardino Carvajal, Diego Zúñiga, Francisco Peña, Pedro Fuentidueñas, Diego Salmerón, Antonio Agustín, Ambrosio de Morales, Juan de Vergara, Diego de Covarrubias, Alvar Gómez, Pedro Chacón, Felipe et Diego de Guevara; et il ajoutait : « omnia ex codicibus Mss. bibliotecae viri excellentissimi et numquam satis pro merito laudandi Emmanuelis de Roda et Arrieta ». Pourrait-on savoir ce que sont devenus les manuscrits de la bibliothèque de D. Manuel de Rueda y Arrieta?

Enfin[22] le *Catalogue des livres de la bibliothèque de feu don Simon de Santander*, par son neveu Don Carlos de la Serna y Santander (Bruxelles, 1792), mentionne sous le n° 3387 « un gros volume in folio » intitulé *Colección de cartas eruditas*. Ce Ms contenait « 234 lettres... des plus célèbres littérateurs espagnols du XVIe siècle », en particulier d'Alvar Gómez, Rodrigo Caro, Jean de Vergara, Alphonse Fonseca. Le recueil figure encore, en 1803, dans le *Catalogue des livres de la bibliothèque de M. C. de la Serna Santander*, publié par ce dernier, toujours à Bruxelles. C'est dans cette même ville que la collection fut vendue aux enchères « le 18 mars 1816 et les jours suivants » d'après Morel-Fatio[23] qui signale comme ayant appartenu à cette

21. Bonilla, *Clar. Hisp. Epist.*, p. 9, renvoyait à Gallardo, à Cerdá y Rico et au Catalogue de Serna y Santander, et il ajoutait : « quantum suspicor, cognatio quaedam est inter has collectiones. »

22. D. Amalio Huarte y Echenique, bibliothécaire à la Sección de incunables y raros de la Biblioteca Nacional de Madrid a bien voulu consulter pour moi les deux catalogues de la bibliothèque Serna Santander : je l'en remercie très cordialement.

23. *Bull. hisp.*, t. XXVII, 1915, n° 3; p. 6, n. 3 du tirage à part : *Un érudit espagnol au* XVIIIe *siècle : D. Gregorio Mayans y Sicar* (72 pages). P. de Gayangos,

même bibliothèque trente lettres originales de Mayans à Burriel : elles furent achetées par le bibliophile Van Hulthem de qui les tient aujourd'hui la Bibliothèque de Bruxelles. Elles avaient été recueillies par D. Juan de Santander, oncle de Charles Antoine de la Serna Santander et bibliothécaire principal de la Real Biblioteca. Peut-être est-ce aussi de Burriel et de D. Juan que provenaient les 234 lettres d'érudits du XVI[e] siècle. Mais à qui furent-elles adjugées? Est-ce à Bruxelles qu'il faut en chercher la trace?

*
* *

La question n'est pas simple, comme on voit. Et il convient de la poser dans toute sa complexité si l'on veut avoir quelque chance de la résoudre. Grâce à l'*Opus epistolarum Erasmi* de M. et M[me] Allen, il est désormais évident que la collection épistolaire de Vergara nous est connue partiellement sous deux formes : par des originaux provenant sans doute du recueil mentionné par le catalogue de la bibliothèque d'Olivares, et dont la provenance vient d'être confirmée par M. San Román grâce au testament d'Alvar Gómez; et par des copies faites au XVIII[e] siècle dans des conditions qu'il importerait de préciser. Il y a donc double espoir de retrouver l'ensemble perdu. On a essayé d'indiquer ici diverses directions où peut s'engager la recherche. Elle ne saurait aboutir que par la collaboration de tous ceux qui, par goût ou par métier, s'intéressent aux archives érudites de l'Espagne et à leur histoire. Les hispanistes de Bruxelles, de Halle ou de Münich peuvent avoir leur mot à dire. Mais mieux que tous autres, les membres du *Cuerpo de Archiveros* seraient à même de retrouver les précieux papiers, ou bien, s'ils ont disparu irrémédiablement, de nous faire savoir pourquoi leur recherche est vaine. C'est à eux et à tous les chercheurs de bonne volonté que les hypothèses et les interrogations précédentes sont dédiées, comme un pressant appel.

Marcel BATAILLON.

Catalogue of the Mss. in the spanish language in the British Museum, t. I, p. 158, mentionne (Egerton 604) un catalogue manuscrit (avec prix) des livres de D. Fernando de la Serna y Santander [Marqués de la Laguna de Terminos] et ajoute que cette bibliothèque, devenue la propriété de son frère D. Carlos, fut vendue aux enchères publiques à Bruxelles en 1803. N'a-t-il pas été induit en erreur par la date du catalogue imprimé?

LA DEFENSA DE LA LENGUA ESPAÑOLA

EN EL SIGLO XVI

I

Para los humanistas del Renacimiento, como es notorio, el saber y las bellas letras sólo podía hallarse en los clásicos de Grecia y Roma. Si en los modernos se echaba de ver algo bueno, era lo que habían aprendido o imitado de los antiguos[1]. El Renacimiento, pues, se identifica con el estudio del latín y del griego; en estas lenguas estaban los únicos modelos de excelencia literaria; eran los vehículos de la alta cultura; en ellas podían entenderse los hombres doctos de las diferentes naciones. El humanismo, en sentido ya didáctico, tendía a la formación de la mente *omnibus artibus quae ad humanitatem pertinent*. Y sólo las literaturas clásicas ofrecían al estudioso, bajo la más hermosa vestidura del arte de bien decir, lo mejor del pensamiento sobre la naturaleza y el hombre. En la enseñanza desvirtuóse por lo común la sustancia del humanismo concediendo importancia primordial y absorbente al estudio de las formas artísticas. Levantóse sobre el griego y el

1. Y aun para algunos, no menos famosos latinos que helenistas, todo el saber y el bien decir había de buscarse en Atenas exclusivamente; escuchemos a uno de estos humanistas, Roger Ascham, en *The Scholemaster* (1566) : « Now let Italian, and Latin itself, Spanish, French, Dutch, and English, bring forth their learning, and recite their authorities; Cicero only excepted, and one or two more in Latin, they be all patched clouts and rags, in comparison of fair woven broad-cloths; and truly, if there be any good in them, it is either learned, borrowed, or stolen from some of those worthy wits of Athens. » (*The Whole Works of Roger Ascham*, London, 1864, t. III, p. 134.) Pensamiento es también de nuestro Baltasar Gracián : « La ingeniosa Grecia, alma del mundo erudito, maestra de la policia, autora de la cultura y oficina de sabios y de personas, aquella que asqueó por barbaras a las demas naciones, fue siempre autora de toda inuencion y traça... » (*Agudeza y arte de ingenio*, en *Obras*, Amberes, 1669, t. II, p. 302.)

hebreo la lengua latina con romano señorío, se generaliza, y acaba por ser en el siglo XVI la lengua literaria y científica por excelencia. Y para los latinistas ninguna gloria había que conquistar escribiendo en la vulgar : ésta sólo podía traer la aprobación de los ignorantes; las obras latinas, en cambio, serían leídas por los doctos del mundo entero. Motivo era ya ése para desdeñar el habla del pueblo. Luego, aquellos grandes enamorados de la antigüedad debían sentir, más o menos conscientemente, que la lengua vulgar era la forjada por pueblos que los romanos calificaban de bárbaros. Hallábanla también demasiado pobre en recursos para expresar propia y bellamente los graves pensamientos de la filosofía. No se preguntaron si con toda su majestad y hermosura, la lengua de los romanos (no muerta, pero sí estacionada por largos siglos) se prestaba o no tan fácilmente como la vulgar para traducir el pensamiento del siglo XVI. Los latinistas, en su aristocratismo intelectual, no habían de inclinarse a admitir que el idioma vulgar, no por ser más común era menos digno, y que un bien es tanto mayor cuanto más comunicable y universal sea.

El amor a las lenguas antiguas no podía sofocar, a la larga, el uso literario de la lengua hablada : frente a la minoría distinguida de latinistas y helenistas, estaban el pueblo y las clases cultas, si no sabias. Por otra parte, la reacción de los ciceronianos contra el latín eclesiástico medieval, sus esfuerzos por restituirlo en su antigua pureza, contribuyeron a abolir el latín como lengua viva. Por motivos nacionales, religiosos, didácticos, surge en el siglo XVI un movimiento vindicador de las lenguas vulgares : se inicia en Italia, pasa a España y Alemania, luego a Portugal, Francia e Inglaterra. Adelantóse en ello Italia, como en los demás avances del Renacimiento. ¿Cómo podía menospreciarse allí largamente una lengua vulgar de tan noble tradición literaria? ¿cómo negarle modelos de pensamiento y de expresión artística al idioma que habían ilustrado y ennoblecido Dante, Boccacio y Petrarca? En ninguno otro país de Europa podían los defensores del vulgar utilizar argumento tan poderoso. Mas en ninguno otro podían los latinistas defender tan bien la lengua clásica : el latín era lengua

nacional con igual título que la toscana, puesto que había sido hablada por los antiguos romanos : conservar el latín era defender un patrimonio nacional, asegurar a Italia la herencia gloriosa de los antecesores. Un ingenio peregrino de las letras, latino eminente, echa todo el peso de su autoridad en la defensa de la lengua vulgar : el cardenal Pietro Bembo. Su libro *Le Prose : Nelle quali si ragiona della Volgar lingua* (1525) constituye un brillante alegato en favor del habla toscana. En esta defensa e ilustración del vulgar acompañan a Bembo dignamente el conde Baldassar Castiglione (*Il Cortegiano*, 1529) y el humanista Sperone Speroni (*Dialogo delle lingue*, 1542). En Alemania, Lutero le da un impulso decisivo con su versión de la Biblia, explicando dogmas y misterios de la religión en el habla que todos entienden, e instituyendo en ella el culto finalmente. En Portugal, el historiador João de Barros hace la apología de la lengua vulgar en su *Dialogo em louvor da nossa linguagem* (1540). Y calurosa y brillante es en Francia la *Déffence et illustration de la langue françoyse* (1549) de Joachim du Bellay. El inglés tiene su defensa como lengua científica y literaria en el *Toxophilus* (1544) y *The Scholemaster* (1566) de Roger Ascham, y en *Elementarie* (1582) de Richard Mulcaster. Los argumentos que en todas partes se emplean son análogos. No es cuestión de influencias literarias, salvo algún caso particular como el de Bellay, que en numerosos pasajes de su *Défense* copia del *Dialogo* de Speroni[2] : los motivos y circunstancias eran tan semejantes, que así había de resultar parecida la argumentación de unos y otros. Complicábase la cuestión en Italia por la lucha dialectal : mientras Bembo, Varchi y Gelli se declaran por el toscano, Castiglione, Trissino y Muzio prefieren la *italica lingua* o lengua mixta; lombardos, venecianos y romanos se oponen a conceder lugar privilegiado al habla de los florentinos. En España (y Francia estaba en el mismo caso), la cuestión dialectal no cabía plantearla : ninguna lengua o dialecto peninsular podía rivalizar política o literariamente con la lengua de Castilla.

2. V. Pierre Villey, *Les sources italiennes de la « Déffense et illustration de la langue françoise » de Joachim du Bellay*, Paris, 1908.

II

Tenemos todos noticia del florecimiento de las letras y la erudición en el reinado de los Reyes Católicos. La aristocracia de la sangre y de la espada quiere ser también aristocracia del espíritu. La reina Isabel da el ejemplo : los documentos de la época bien la muestran como iniciadora de la renovación intelectual. Estudia la reina, y ella y las princesas dominan el latín y merecen por eruditas el elogio de varón tan insigne en las letras como Luis Vives[3]. Las damas de la corte siguen su ejemplo : la condesa de Monteagudo, doña Juana Contreras, doña María Pacheco, etc. Doña Lucía de Medrano explica los clásicos latinos en la Universidad de Salamanca, y Francisca de Nebrija, hija del Maestro Antonio, sustituye a su padre en la de Alcalá; doña Beatriz Galindo, maestra de la reina, ostenta el sobrenombre de *la Latina*. Protege la reina el estudio de las humanidades, se rodea de eruditos y forma una especie de escuela palatina cuyos preceptores son Lucio Marineo Sículo y Pedro Mártir. « La reina fomentaba con ardor los proyectos literarios, disponía se compusieran libros y admitía gustosa sus dedicatorias, que no eran entonces, como ahora, un nombre vano, sino argumento cierto de aprecio y protección de los libros y de sus autores[4]. » Los grandes caballeros de la corte, que desde el reinado anterior se venían distinguiendo por su afición a las letras, hallan redoblado estímulo en el ejemplo regio. Recuérdese la tan citada frase de un escritor de aquel tiempo : « Jugaba el rey, éramos todos tahures; studia la reina, somos agora studiantes[5]. » Don Diégo López de Toledo, Maestre de Alcántara, traduce los *Comentarios* de César, y buen latino es también el Marqués de Denia; eminente bibliófilo y

3. « Aetas nostra quatuor illas Isabellae reginae filias, quas paullo ante memoravi, eruditas vidit. Non sine laudibus et admiratione refertur mihi, passim in hac terra, Ionnam Philippi conjugem, Caroli hujus matrem, ex tempore Latinis orationibus quae de more apud novos Principes oppidatim habentur, Latine respondisse... » (*De Christiana Foemina : Opera*, ed. Basilae, 1555, t. II, págs. 655-656.)

4. Clemencín, *Ensayo sobre el siglo literario de la Reina Doña Isabel*, en *Elogio de la Reina Católica*, Madrid, 1821, p. 400.

5. Juan de Lucena, *Carta exhortatoria a las letras*, en *Opúsculos literarios de los siglos XIV a XVI* (Bibliófilos españoles), Madrid, 1892, p. 216.

cultivador de las letras es Don Alonso de Fonseca; profundo conocedor de la historia antigua, el Marqués de Tarifa; Don Pedro González de Mendoza, hijo del Marqués de Santillana, hace versiones de Virgilio, Ovidio, Valerio Máximo y Salustio [6]; Don Gutierre de Toledo, hijo del Duque de Alba y primo del rey, desempeña cátedra en Salamanca; Don Pedro Fernández de Velasco explica a Ovidio y Plinio en la misma Universidad; y Don Alonso de Manrique, hijo del Conde de Paredes, enseña el griego en la Universidad de Alcalá : « llegó a mirarse el cultivo y amor de las letras como calidad esencial de la nobleza [7] ».

Enamorados son de la antigüedad, mas sin desdeñar aún la lengua vulgar : en el *Cancionero general* (1511) de Hernando del Castillo, cuyos poetas pertenecen en su mayoría al reinado de los Reyes Católicos, tiene nutrida representación la nobleza castellana : el Maestre de Calatrava, los duques de Medinasidonia, Alba y Albuquerque, los marqueses de Santillana, Astorga y Villafranca, los condes de Oliva, Benavente, Haro, Ribadeo, Coruña, Castro, Feria, Ureña, Paredes, Ribagorza, el Almirante de Castilla, etc. Vemos ejercitarse entonces la lengua española en todo género de asuntos, devotos, científicos, literarios. La lengua común tenía autoridad : dos siglos antes había reemplazado al latín como lengua oficial y había sido aplicada al cultivo de los más variados ramos del saber. Desde el siglo XIII hasta los albores del XVI, el latín queda reservado para el tratamiento de materias escolásticas y jurídicas. Aun los buenos latinistas del siglo XV, como Don Alonso de Cartagena, prefieren por lo común la lengua vulgar [8]. La afición a los clásicos griegos y latinos redunda en provecho del idioma de Castilla, pues ejercitándose en traducciones, los latinistas enriquecen e ilustran la lengua nacional. El menosprecio de nuestros humanistas hacia ella no se muestra hasta bien entrado el siglo XVI.

6. V. Pedro Salazar de Mendoza, *Crónica del gran Cardenal de España Don Pedro González de Mendoza*, Toledo, 1625, p. 66.
7. Clemencín, *op. cit.*, p. 52.
8. V. Menéndez y Pelayo, *Bibliografía hispano-latina clásica*, Madrid, 1902, págs. 822-824.

Por mandato de la Reina Católica, compone Alonso Fernández de Palencia el *Universal vocabulario en latín y romance* (1490), nuestro primer diccionario. El rey Fernando prueba igual interés por el fomento de la lengua y cultura castellana : fray Ambrosio Montesino traduce a petición suya la *Vita Christi* (1502-1503) de Ludolfo de Sajonia, el Cartujano; y aquel buen poeta que con sus obras levanta las formas de la poesía popular y el habla común a las alturas místicas, compone asimismo por orden del soberano el *Cancionero de diversas obras de nuevo trobadas* (1508), en cuya « Significación epistolar » o dedicatoria a Fernando el Católico le dice : « ...Desta causa me ha muchas vezes vuestra excelencia mandado que ayuntasse en vn breve compendio todos los tratados que de algunas materias y misterios de nuestra muy santa fe yo he rimado de coplas de deuocion en tiempos passados [9]. » Junto a los Reyes Católicos corresponde lugar de distinción, en la protección de la lengua, a dos eminentes prelados : fray Hernando de Talavera y el Cardenal Cisneros. El primero, arzobispo de Granada desde 1494, para atraer judíos conversos y moriscos a la iglesia, hacía cantar en ella coplas devotas y representar piezas religiosas en lengua castellana, a pesar de sus censores, que murmuraban de ello y decían « no era bien mudar la universal costumbre de la Iglesia, y que era cosa nueva decirse en la Iglesia cosa en lengua castellana [10] ». Hacía componer además obras en el habla común, como el *Vocabulista arábigo en letra castellana* (1505) de fray Pedro de Alcalá, vocabulario de voces que conserva nuestra lengua procedentes del árabe. Respecto del Cardenal Cisneros, con justicia se la ha llamado « Optimo protector del noble arte de la imprenta » : dirige y espléndidamente paga los trabajos de la monumental *Biblia complutense*, funda la Universidad de Alcalá (1508), recoge documentos y establece el primer archivo nacional, el de Simancas (1516), y lamentando continuamente en los sínodos la « dañosa ignorancia », estimula a los párrocos al estudio y a la instrucción de los fieles: hace verter al castellano la *Vida de Santa Catherina de Sena*,

9. Cit. Pérez Pastor, *La imprenta en Toledo*, Madrid, 1887, p. 29.
10. *V. N. B. A. E.*, t. XVI, p. VII.

la *Escala espiritual* de San Juan Climaco, tratados de San Buenaventura, escritos de San Vicente de Ferrer, y toda una larga serie de obras de devoción; imprime y reparte gratis cantorales. Todas estas traducciones iban afinando el instrumento de la lengua, en servicio de los grandes místicos que habían de venir más tarde. Y conociendo las ventajas que para el mejoramiento social ofrecía la divulgación de conocimientos científicos, ordena la composición de libros de materias profanas como el *Libro de agricultura* compilado por Gabriel Alonso de Herrera, en cuyo prólogo-dedicatoria al Cardenal se lee : « Quiso V. S. que nuestra lengua castellana no caresciesse de algo desto y con razon. Porque todo precepto que no se exercita, no aprouecha...; pienso yo no haber tentado pequeña empresa en ser el primero que escriba desta materia en nuestro castellano y abrir la puerta a otros demostrandoles el camino [11]. »

III

Pertenece a Antonio de Nebrija la gloria de haber sido el primero en someter a preceptos la lengua vulgar de España, en su *Gramática castellana* (1492). En ortología y ortografía, habíale precedido Don Enrique de Villena, cuyas observaciones en *El Arte de trobar* (1433), aunque breves e inconexas, son de considerable importancia para el estudio histórico de la lengua. Anterior es también el famoso *Proemio* (1449) del Marqués de Santillana, pero en este primer esbozo de nuestra historia literaria no hay nota alguna sobre la lengua : reconoce el autor que en España se han usado los versos « asaz prudente y fermosamente [12] », mas el elogio que esto pueda envolver para el idioma resulta rebajado con la clasificación de estilos que establece, reservando el *sublime* para los poetas en lenguas griega y latina, y destinando el *mediocre* a aquellos que en vulgar escribieron. En cuanto a su desprecio por los « romances y cantares de que las gentes de baxa y seruil condicion

11. Cit. Pérez Pastor, *op. cit.*, p. 87.
12. Ed. Sorrento, en *Revue hispanique*, t. LV, p. 30.

se alegran[13] », no es menosprecio de latinista (pues lejos estaba de serlo el Marqués), sino de artista esmerado que no podía sufrir las composiciones « syn ningun orden, regla, ni cuento ». Si la primera colección de refranes populares, los *Refranes que dizen las viejas tras el fuego*, pertenece en realidad a Santillana, como se viene creyendo, puede entonces juzgarse por ella del buen aprecio que hizo de la lengua vulgar. Y recordaremos, finalmente, como predecessor de Nebrija al cronista Alonso Fernández de Palencia, por el *Universal vocabulario en latín y en romance* que ya conocemos, siguiéndole Nebrija dos años después con el *Vocabulario romance-latino* (1492). Respecto del libro de *La gaya de Segovia o silva copiosisima de consonantes para alivio de trovadores*, anterior también a los de Nebrija y recopilado por Pero Guillén de Segovia (1490), es sólo un diccionario de rimas castellanas.

El Maestro Nebrija dedica su *Gramática* a la reina Isabel. Un pensamiento filosófico y fecundo para el desarrollo de la lengua común campea en esta dedicatoria : « siempre la lengua fue compañera del imperio[14] ». Muestra el ejemplo de los imperios antiguos : paralelo marchó en ellos el rudo comienzo de la lengua, y su florecimiento posterior, y final decaimiento, con el nacimiento, subsiguiente esplendor y última pérdida de su grandeza política; lo mismo que a las lenguas hebrea, griega y latina puede aplicarse a la lengua de Castilla. Cumplido el proceso del desarrollo histórico, ensanchados los dominios de España, vencidos todos los enemigos de la fe y de la patria, realizada la unidad nacional, ha llegado la hora triunfante del imperio en que florezcan las artes de la paz, y la cultura acompañe a la grandeza política. Y entre las artes de la paz, es la primera el arte que nos enseña la lengua. Había andado ésta suelta y fuera de toda regla. Un pensamiento patriótico anima al autor : fué siempre su deseo engrandecer las cosas de su nación, y ha de cumplirlo ahora reduciendo a arte el lenguaje castellano : quiere tener la gloria de ser el inventor de obra tan necesaria. Propicio considera el momento, « por estar ia

13. *Ibid.*, p. 29.
14. Ed. Walberg, Halle, 1909, fol. a-II.

nuestra lengua tanto en la cumbre, que mas se puede temer el decendimiento della, que esperar la subida ». Motivo patriótico también : las reglas del arte mantendrán la uniformidad del idioma, y las grandes hazañas relatadas por cronistas e historiadores quedarán así verdaderamente encomendadas a la inmortalidad, sin que la memoria de ellas perezca con la lengua, que sin reglas, en continuas mudanzas, cambiaría en otra. Por otra parte, con el dominio político ha de imponerse a los vencidos el habla castellana. En su Gramática, también, los extranjeros que están en comunicación con el reino podrán aprender nuestro idioma.

En tan gallarda defensa del habla nacional no había lugar para una sola nota de humillación : ninguna referencia a la latina en contraposición a la vulgar; el valor de ésta es tan sentido, que no se le ocurre al autor, príncipe de nuestros latinistas, defender el castellano de una posible superioridad del latín. Toda la dedicatoria-prólogo se halla informada en la significación política de la lengua; si alguna observación le es ajena, si en algo mira a la latina, es sólo cuando declara que la enseñanza de la gramática castellana servirá para aprender aquélla con mayor facilidad. Y termina indicando a la reina implicitamente su gran responsabilidad para la lengua patria, porque en su « mano e poder no menos esta el momento de la lengua que el arbitrio de todas nuestras cosas ». Es por lo tanto, Antonio de Nebrija, no sólo el maestro de los gramáticos españoles, reverenciado como tal en su tiempo y en los posteriores, y el primero de Europa en componer gramática de una lengua moderna [15], sino además, el primer español que hace la apología de la lengua común y señala su valor cultural y político.

Pocos años después de la *Gramática* del Maestro Nebrija sale a luz el primer *Arte de poesía castellana* (1496), de Juan del Encina, en cuya obra se funden los principios clásicos, la tradición trovadoresca y el gusto renacentista italiano. De la

15. La primera gramática italiana, *Le regole grammaticali* de Gianfrancesco Fortunio, es del año 1516; en Portugal, la *Grammatica da lingua portugueza* (1540) de João de Barros; y en Francia, el *Tretté de la grammere françoeze* (1550) de Louis Meigret.

Retórica había tratado medio siglo antes Alfonso de la Torre, en el tercer capítulo de su *Visión delectable*, pero no a modo de exposición doctrinal, sino apologético, y sin especial originalidad. Parécenos evidente que es a Encina y su *Arte de poesía* a los que alude Nebrija en el siguiente párrafo de la *Gramática* : « Pudiera yo mui bien en aquesta parte con ageno trabajo estender mi obra, e suplir lo que falta de un arte de poesia castellana, que con mucha elegancia compuso un amigo nuestro que agora se entiende, e en algun tiempo sera nombrado, e por el amor e acatamiento que le tengo pudiera yo hazerlo assi, segun aquella lei que Pithagoras pone primera en el amistad, que las cosas de los amigos an de ser comunes, mayormente que como dize el refran de los griegos, la tal usura se pudiera tornar en caudal. Mas ni yo quiero fraudarlo de su gloria, ni mi pensamiento es hazer lo hecho. Por esso, el que quisiere ser en esta parte mas informado, yo le remito a aquella su obra [16]. » Encina, por su parte, dice refiriéndose a Nebrija, que « una de las causas que le mouieron [a Nebrija] a hazer arte de romance fue que creia nuestra lengua estar agora mas empinada a polida que jamas estuuo..., e assi yo por esta mesma razon, creyendo nunca auer estado tan puesta en la cumbre nuestra poesia e manera de trobar, pareciome ser cosa muy provechosa ponerla en arte e encerrarla debaxo de ciertas leyes e reglas [17]. » Junto a la alta dignidad y excelencia que concede a la poesía, resalta su aprecio de aquellos romances y coplas que no muchos años antes eran para Santillana propios de « gentes de baxa y seruil condicion ». Digno de notar en esta brevísima preceptiva es la importancia que se da a la elocución castellana y a su pureza y elegancia.

Sabemos ya que la amena literatura se venía cultivando en lengua vulgar. Aunque no existiera aún lo que justamente cabría calificar de pedantería de latinistas, de menosprecio del habla común, se había procurado sin embargo darle a ésta alguna más dignidad latinizando el castellano (Juan de Mena,

16. Ed. cit., fol. d-4 v.
17. *Arte de poesía castellana*, ed. Menéndez y Pelayo, en *Antología de poetas líricos castellanos*, t. V, págs. 31-32.

Enrique de Villena, Arcipreste de Talavera, Alfonso de la Torre, Alonso de Palencia, etc.). La misma Gramática de Nebrija está compuesta con la mira en las reglas de la latina. El primero en formular valientemente el principio de « el uso común de hablar » es Juan de Valdés, en su *Diálogo de la lengua* (hacia 1535), de cuya obra no tenemos aún derecho a desposeerlo. Para él, la norma del castellano no ha de ser el latín, sino el uso común. Uno de sus reproches al Maestro Nebrija estriba en haberse servido de los preceptos latinos sin ponderar debidamente la índole de nuestra lengua[18]. Boscán, en su admirable versión (1534) de *El Cortesano*, hablaba todavía con cierta humildad del castellano : « aunque traducir este libro no es propiamente romanzalle, sino mudalle de una lengua vulgar en otra *quiza* tan buena[19] ». Valdés, en cambio, la halla noble, entera y abundante, muy superior a la toscana en riqueza de voces, consistiendo su mayor gracia y gentileza en hablar por metáforas. No se olvide que este humanista Valdés era hombre de juicio excelente, moderado en la palabra y eminentemente razonador; no le ciega el amor a las cosas españolas, y muestra en todo gran amplitud de criterio[20]. Tiene a la lengua española por tan gentil y elegante como la toscana; pero mucho menos ejercitada y enriquecida por buenos escritores; mientras la toscana había sido ilustrada por autores como Boccacio y Petrarca, que no sólo procuraron

18. La extremada severidad de Valdés al juzgar a Nebrija recae principalmente sobre su *Vocabulario romance-latino*, y no sobre la *Gramática* : « ¿ Vos no veis que aunque Librixa era muy docto en la lengua latina, que esto nadie se lo puede quitar, al fin no se puede negar que era andaluz y no castellano, y que escrivio aquel su vocabulario con tan poco cuidado que parece averlo escrito por burla ?... : dejando aparte la ortografia, en la qual muchas vezes peca, en la declaracion que hace de los vocablos castellanos en los latinos se engaña tantas vezes que sois forçado a creer una de dos cosas : o que no entendia la verdadera sinificacion del latin, y esta es la que yo menos creo, o que no alcançava la del castellano; y essa podria ser, porque el era de Andaluzia, donde la lengua no esta muy pura... Mas quiero que sepais que aun ay otra cosa porque no estoy bien con Librixa en aquel vocabulario, y es esta, que parece que no tuvo intento a poner todos los vocablos españoles, como fuera razon que hiziera, sino solamente aquellos para los quales hallava vocablos latinos o griegos que los declarassen. » (*Diálogo de la lengua*, ed. Boehmer, en *Romanische Studien*, t. IV, p. 343.) Nuevas referencias y censuras al insigne Nebrija se leen en las págs. 361, 363, 364, 368 y 379.

19. Ed. Libros de antaño, Madrid, 1873, p. 6.

20. Así le escucharemos decir en una ocasión : « Que sea de mi tierra o no, esto importa poco, pues quanto a mi, aquel es de mi tierra cuyas virtudes y suficiencia me contentan, si bien sea nacido y criado en Polonia. » (*Loc. cit.*, p. 414.)

escribir cosas buenas, sino también en estilo muy propio y gallardo, la lengua de España « nunca ha tenido quien escriva en ella con tanto cuidado y miramiento quanto seria menester para que hombre, quiriendo o dar cuenta de lo que scrive diferente de los otros, o reformar los abusos que aý oy en ella, se pudiesse aprovechar de su autoridad [21]. » Es la lamentación que hacia el mismo año expresa Garcilaso en su Epístola preliminar a la versión de *El Cortesano* : « tengo por muy principal el beneficio que se hace a la lengua castellana en poner en ella cosas que merezcan ser leidas; porque yo no se que desventura ha sido siempre la nuestra, que apenas ha nadie escrito en nuestra lengua sino lo que se pudiera muy bien escusar [22]... » A la ignorancia de la lengua latina en tiempos pasados atribuye Valdés, en parte, la negligencia común en escribir bien el castellano.

En su *Diálogo*, no sólo trata del origen y principio de las lenguas de España y de la gramática [23], sino también de libros importantes en nuestra lengua. Sus juicios críticos poseen singular acierto, y en pocas líneas sabe condensar las buenas cualidades que recomiendan a tal o cual escritor y sus particulares defectos. En todo cuanto se refiere a la lengua y estilo es juez severo y exacto : reconoce buena doctrina y alto estilo en Juan de Mena, pero le censura por haberse descuidado mucho

21. *Loc. cit.*, p. 342. Escribía Du Bellay algunos años después (1549) sobre la lengua francesa : « Et si nostre Langue n'est si copieuse et riche que la Grecque ou Latine, cela ne doit estre imputé au default d'icelle, comme si d'elle mesme elle ne pouuoit iamais estre si non pauure et sterile : mais bien on le doit attribuer à l'ignorance de notz maieurs, qui ayans (comme dict quelqu'vn, parlant des anciens Romains) en plus grande recommendation le bien faire, que le bien dire, et mieux aymans laisser à leur posterité les exemples de vertu, que les preceptes : se sont priuez de la gloyre de leurs bien faitz, et nous du fruict de l'immitation d'iceux : et par mesme moyen nous ont laissé nostre Langue si pauure et nue, qu'elle a besoing des ornementz et (s'il fault ainsi parler) des plumes d'autruy. » (*La déffence et illustration de la langue françoyse*, ed. Emile Person, Paris, 1892, p. 56.)

22. Ed. cit., p. 12.

23. Valdés tiene ciertas expresiones ligeramente desdeñosas para la gramática : « cosa tan baxa y plebeya como es punticos y primorcicos de lengua vulgar » (p. 341); las cuestiones de gramática califícalas de « niñerias de la lengua » (p. 345) y « gramatiquerias » (p. 360). No es de tomarse en consideración. El autor que con tanto juicio, conocimiento y novedad diserta sobre la gramática castellana, muestra sólo con tales expresiones la actitud de los grandes escritores que, sintiéndose maestros de la lengua, no se les ocurre consultar las reglillas gramaticales : saben que son ellos quienes con sus escritos están haciendo la gramática.

en el empleo de vocablos propios y naturales, a lo menos en las *Trescientas*, donde se quiso mostrar docto y resulta oscuro, poniendo palabras muy latinas, « como son *rostro jocundo, fondon del polo segundo* y *cinge toda la sfera*, que todo esto pone en una copla, lo qual a mi ver es mas escrivir mal latin que buen castellano[24] ». En *La Celestina*, la lengua va bien acomodada a las personas que hablan, pero le halla el defecto de amontonar vocablos algunas veces fuera de propósito, y de emplear ciertos latinismos que no se entienden, en vez de los propios vocablos castellanos. Y a continuación añade : « Corregidas estas dos cosas en *Celestina*, soy de opinion que ningun libro ay escrito en castellano donde la lengua este mas natural, mas propia ni mas elegante[25]. » Satisfácele el estilo de algunas comedias de Torres Naharro, por ser muy llano y sin afectación, aunque « aun en estas ay algunas cosas que se podrian dezir mejor, mas casta, mas clara y mas llanamente[26] ». Torres Naharro copia bien el lenguaje del mundo plebeyo, pero se pierde cuando quiere imitar el de la gente principal. Estima Valdés como coplas buenas « las que tienen buena y clara sentencia, buenos vocablos acomodados a ella, buen estilo sin superfluidad de palabras y sin que aya ni una silaba superflua por causa del metro, ni un vocablo forçado por causa del consonante[27] »; requieren de tanta sustancia como propiedad y justeza de la lengua; todo el bien hablar y escribir consiste en decir lo que se quiere con las menos palabras posibles, con gentileza y propiedad, de manera que de la cláusula o razón « no se pueda quitar ninguna sin ofender o a la sentencia della o al encarecimiento o a la elegancia[28] ». Contra los escritores latinizantes parecen ir derechos estos párrafos de Valdés sobre el estilo, de gusto tan moderno y de tan ejemplar enseñanza : « quando me pongo a escrivir en castellano, no es mi intento conformarme con el latin, sino esplicar el concepto de mi animo de tal manera que, si fuere

24. *Loc. cit.*, págs. 405-406.
25. *Ibid.*, p. 415.
26. *Ibid.*, p. 406.
27. *Ibid.*, p. 407.
28. *Ibid.*, págs. 382 y 404.

possible, qualquier persona que entienda el castellano alcance bien lo que quiero dezir...; muy pocas cosas observo, porque el estilo que tengo me es natural, y sin afectacion ninguna escrivo como hablo, solamente tengo cuidado de usar de vocablos que signifiquen bien lo que quiero dezir, y digolo quanto mas llanamente me es possible, porque a mi parecer en ninguna lengua esta bien el afectacion [29] ». Notable aprecio de la lengua vulgar hace Valdés en sus referencias a los refranes, en los cuales se halla toda la pureza de la lengua : « para considerar la propiedad de la lengua castellana, lo mejor que los refranes tienen es ser nacidos en el vulgo [30] ». Valdés, establecido en Italia desde 1531, debió de ser influído en sus ideas sobre la lengua vulgar, o al menos fortalecido en ellas, por su amigo Castiglione y, en todo caso, por el movimiento en defensa de la italiana, general entonces en aquella península y tema habitual de las tertulias literarias.

En el segundo tercio del siglo XVI abundan los ataques contra la supremacía del latín como medio de expresión en materias graves : Cristóbal de Villalón, en *El Scholástico* (hacia 1538), alega razones de patriotismo, de valor didáctico y de sentido común para justificarse de haber compuesto dicho libro en « nuestra castellana lengua », y no en latín : más fácilmente dice el hombre su pensamiento en la lengua propia que en la peregrina; la lengua que Dios y naturaleza nos han dado no debe ser menos estimada que la latina, griega y hebrea. « Harto es enemigo de si quien estima mas la lengua del otro que la suya propria [31]. » Quien desee agradar a todos, y a todos dar gusto y provecho con sus escritos, en su lengua propia ha de escribir. « Luego, ésta no sería algo inferior a las clásicas si los españoles cuidasen de ensalzarla y pulirla como los antiguos hicieron con las suyas [32]. » Y finalmente declara : « Yo por mi

29. *Ibid.*, págs. 376 y 402.
30. *Ibid.*, p. 344; véase también la pág. 416.
31. Ed. Bibliófilos madrileños, Madrid, 1911, t. I, p. 16.
32. Razones parecidas alegaba en favor de la lengua toscana uno de los precursores de este movimiento, Leone Battista Alberti, que entre 1440 y 1450 escribía lo siguiente : « E chi sarà quello temerario che pure mi perseguiti, biasimando che io scriva in modo che l'uomo m'intenda ? Piutosto forse i prudenti mi loderanno, se io scrivendo in modo che lui non m'intenda, prima cerco giovare a molti, che piacere a pochi; chè sai quanti siano pochissimi a questi dì i letterati. E molto

digo que quiero tanto la mia, que no la daria por quantas ay en el mundo, y creo que lo mesmo acaeçe a cada qual, aunque desea entender y saber otras mil. » El maestro toledano Alejo Venegas del Busto, en la *Agonía del tránsito de la muerte* (1544) protesta del desdén con que se trataba la lengua castellana, que era el fin buena hija de la latina : « Este vicio de menospreciar la propia lengua se extendio tanto cuasi por todo el mundo, que hasta hoy queda arraigado en la opinion de muchos vulgares. Mas los prudentes, que miran la cosa de dentro, hallan ser verdad lo que en otro lugar escrivio el mismo Marco Tulio, que debajo de capa vieja muchas veces habita sapiencia. Es lo mismo que dice el refran : *Debajo del sayal hay al.* Por lo cual, pues nuestra lengua castellana es derivada de la lengua romana, de la cual tomó nombre de romance, no es razon que se desprecie[33]... » Y Pedro Mexía, historiógrafo de Carlos V, escribía en estos términos : « Y pues la lengua Castellana no tiene, si bien se considera, porque reconozca ventaja a otra ninguna, no sé porque no osaremos en ella tomar las inuenciones que en las otras y tratar materias grandes, como los Italianos y otras naciones lo hazen en las suyas, pues no faltan en España agudos y altos ingenios. Por lo qual yo, preciandome tanto de la lengua que aprendi de mis padres como de la que me mostraron preceptores, quise dar estas vigilias a los que no entienden los libros Latinos, y ellos principalmente quiero que me agradezcan este trabajo, pues son los mas y los que mas necessidad y desseo suelen tener de saber estas cosas[34]. »

qui a me piacerebbe, se chi mi sa biasimare, ancora altrettanto sapesse, dicendo, farsi lodare. Ben confesso quell'antica latina lingua essere copiosa molto, e ornatissima; ma non però veggo in che sia la nostra oggi toscana tanto da averla in odio, che in essa qualunque benchè ottima cosa scritta ci dispiaccia... Nè posso io patire che a molti dispiaccia quello che pure usano, e pur lodino quello che non intendono, nè in sè curano d'intendere... E sia quanto dicono, quella antica appresso di tutte le genti piena d'autorità, solo perchè in essa molti dotti scrissero; simile certo sarà la nostra, se i dotti la vorranno molto con suo studio e vigilie essere elimata e pulita. » (Alberti, *Opere volgari*, Firenze, 1843-45, t. II, p. 221.) Y Castiglione escribía en 1518, en *Il Cortegiano*, lo que sigue : « e dico aver scritto nella mia, e come io parlo, ed a coloro che parlano come parl'io : e così penso non avere fatto ingiuria ad alcuno; chè, secondo me, non è proibito a chi si sia scrivere e parlare nella sua propria lingua; nè meno alcuno è astretto a leggere o ascoltare quello che non gli aggrada. » (Ed. Firenze, 1854, p. 4.)

33. Ed. *N. B. A. E.*, t. XVI, p. 260.

34. *Silva de varia lección* (1541) : ed. Amberes, 1603, Prohemio.

El *Discurso sobre la lengua castellana* (1546) del famoso cronista Ambrosio de Morales es, sin duda, la más sustanciosa, razonada y brillante apología de la lengua vulgar que en aquel siglo fué escrita; en su género, merece el mismo lugar de honor que, respecto del teatro, corresponde a la defensa de la comedia nueva hecha por Tirso de Molina en 1621. Aunque como historiador, Ambrosio de Morales fuera más concienzudo y metódico que artístico, mostró siempre interés y curiosidad por las cosas de la lengua : véase, como ejemplo, el libro IX (cap. III) de su *Crónica General de España*, en el cual hace observationes sobre el origen de vocablos castellanos. Tornando a su *Discurso*, se leerá en él que una buena parte de la prudencia en los hombres es saber bien el lenguaje en que nacieron, y no pequeño ornamento en el sabio expresarse con propiedad en la lengua común de que todos se sirven. Muéstrase el autor bien enterado del movimiento vindicador del idioma vulgar en Italia, y así tras citar el ejemplo de griegos y latinos, que tanto estimaron sus lenguas nativas, sin pensar que hubiese oro mejor para engastar sus pensamientos, no deja de celebrar la afición de los italianos por la suya propia y la defensa que de ella hacían los más doctos varones de aquel país; esclarecían su lengua con escritos graves y de mucha sustancia, aprendiendo griego y latín para aprovecharse de sus tesoros y, al par, enriquecer con tales despojos su patrio idioma. Duélese por ello de « la mala suerte de nuestra lengua Castellana, que siendo igual con todas las buenas en abundancia, en propiedad, variedad y lindeza, y haciendo en algo desto a muchas ventaja, por culpa o negligencia de nuestros naturales esta tan olvidada y tenida en poco que ha perdido mucho de su valor. Y aun pudierase esto sufrir o disimular si no hubiera venido en tanto menosprecio, que ya quasi basta ser un libro escrito en Castellano para no ser tenido en nada [35]

35. Dentro de la misma década se formulaba en Italia y Francia igual protesta : « in guisa che dir lingua Greca e Latina, par dire lingua divina; e che sola la lingua volgare sia una lingua inumana, priva al tutto del discorso dell'intelletto. » (Sperone Speroni, *Dialogo delle lingue* (1542), en *Opere*, Venecia, 1740, t. I, p. 198.) Y Du Bellay repite para su país : « en sorte que nommer la Langue Greque et Latine leur semble parler d'vne Langue diuine, et parler de la vulgaire, nommer vne Langue inhumaine, incapable de toute erudition. » (*Loc. cit.*, p. 90.)

Para mi es gran pesar el descuido que nuestros Españoles tenemos en esta parte, de no preciarnos de nuestra lengua, y asi honrarla y enriquecerla, antes tratarla con menosprecio y vituperio [36]. » Declara el error en que están algunos españoles, cuando creen que basta con el conocimiento de la lengua que la naturaleza misma enseña. Aboga por su estudio, y censura a los que piensan que todo trabajo y cuidado del bien decir ha de ser sólo para las lenguas griega o latina, desdeñando por superfluo el estudio de la propia. Diligencia y arte pide el conocimiento de la castellana. Los que tienen por afectación todo ornato, la condenan a un extraño abatimiento, y a perder todo su lustre y hermosura : « Yo no digo que afeytes nuestra lengua Castellana, sino que le laves la cara. No le pintes el rostro, mas quitale la suciedad. No la vistas de bordados ni recamos, mas no le niegues un buen atavio de vestido que aderece con gravedad [37]. » Alza su protesta contra quienes califican de afectados, amigos de novedades, ociosos y aun necios, a los otros que se esmeran con diligencia en su deseo de hablar bien. No faltan, desde luego, muchos españoles para quienes es poca pena tales calificativos, aquellos que tienen el prurito de singularizarse empleando vocablos extraños y nuevas maneras de decir que pocos entienden, sin prudencia ni juicio. Pero que el esmero que fué en todos los lenguajes estimado como cosa excelente, no sólo no lo procuren los españoles, sino que lo tengan además por vituperio, de esto es de lo que se queja y culpa a la nación. « Unos pocos Españoles necios que para hacerse estimar por sabios entre los ignorantes, hablan de manera que no los entiendan, ¿han de ser causa y bastar para que junto con ellos sean condenados todos los que con prudencia procuran hablar bien el Castellano [38]? » Y a continuación diserta bellamente sobre el arte de escoger los vocablos « y juntarlos con mas gracia en el orden y en la composicion, en la variedad de las figuras, en el buen aire de las clausulas, en la conveniente juntura de sus partes, en la melodia y dulzura

36. Ed. *Las obras del Maestro Fernán Pérez de Oliva*, Madrid, 1787, t. I, p. XVI.
37. *Ibid.*, págs. XXVII-XXVIII.
38. *Ibid.*, p. XXX.

con que suenan las palabras mezcladas blandamente sin aspereza, en la furia con que las unas rompen y entran como por fuerza y con rigor en los oidos y en el animo; y en la suavidad con que otras penetran muy sesgas y sosegadas, que parece que no las metieron sino que ellas sin sentirlo se entraron ». Distingue entre el hablar bien y el hablar con afectación; pero el hablar bien es diferente del lenguaje común, no en las palabras mismas, ni en la propiedad de la lengua, sino en el arte de combinarlas, en el escogerlas, apropiarlas y repartirlas y con diversidad mezclarlas, para que resulte la composición natural, copiosa y bien dispuesta. En vez de condenar el cuidado del bien decir, tan lejano de la afectación, hay que dolerse « de ver que estamos tan fuera de quererlo y saberlo hacer, que tenemos por mal hecho aun solo intentarlo[39] ». Esmero se necesita, porque aunque capaz el idioma de mucho ornamento, tiene entre otras cosas un estorbo para recibirlo con facilidad : la abundancia de partículas, cuya repetición causa fastidio al oído, y las cuales no pueden evitarse sino con especial cuidado en la elocución.

Ambrosio de Morales atribuye el desamor de los doctos hacia la lengua castellana al hecho de que no se venía escribiendo en ella sino vanos amores o fábulas vanas, y hallándola en viles usos, los escritores doctos tenían por bajeza encomendarle materias graves. « Como en un vaso acostumbrado antes a servir en viles usos nadie querria guardar alguna cosa noble y preciosa, asi en nuestra lengua, por verla tan mal empleada, no habia quien se atreviese a servirse della[40].» Debido a esto, a pesar de tener España singulares ingenios en las letras, sigue la lengua en la pobreza de antes; por el general menosprecio, los doctos ni se aficionan a ella ni la socorren con sus escritos. Faltaban buenos ejemplos del bien decir en los libros, con cuya lectura e imitación pudiera alcanzarse mejoría en el uso de la lengua; algunos libros hay, pero no muchos. Por fortuna, han venido algunos escritores que, venciendo el temor vulgar, y menospreciándolo, han empezado a sacar la lengua de su

39. *Ibid.*, p. XXXIV.
40. *Ibid.*, p. XXXVIII.

vil servidumbre, escribiendo en ella cosas graves y adornadas : mucho de la antigüedad se halla tratado con hermosa propiedad y limpieza en los libros de Pedro Mexía; las cosas viejas de España, en un castellano copioso, bien medido y ataviado, por Florián de Ocampo; el estilo familiar de Hernando del Pulgar, en sus cartas, posee la gracia y donaire de las epístolas de los latinos; el *Cortesano* « no habla mejor en Italia donde nacio, que en España, donde lo mostro Boscan por extremo bien en Castellano [41] ». Garcilaso es « luz muy esclarecida de nuestra nacion, que ya no se contentan sus obras con ganar la victoria y el despojo de la Toscana, sino con lo mejor de lo Latino traen la competencia, y no menos con lo muy precioso de Virgilio y Horacio se enriquecen »; harta elegancia y pureza halla en las obras filosóficas del Maestro Venegas; y en lindeza, gravedad y fuerza expresiva del idioma en asuntos divinos, señálanse los libros de fray Luis de Granada; y nuestro autor pone, finalmente, como ejemplo de amor a la lengua y de acierto en manejarla a su buen tío Fernán Pérez de Oliva, en párrafos que transcribiremos por la luz que arrojan sobre este paladín del vulgar y sobre el estado de la cuestión en su tiempo (primer tercio del siglo) : « como estaba todo puesto en dar a entender el mucho fruto de primor que podria producir su fertilidad [la de la lengua] siendo bien cultivada, no se puede dar del todo a entender quan grande fue el amor que tuvo a nuestra lengua; mas entiendese mucho quando se considera cómo un hombre que tan aventajadamente podia escribir en Latin y hacer mucho mas estimadas sus Obras por estar en aquella lengua, haciendo lo que los hombres doctos comunmente hacen, no quiso sino escrebir siempre el lenguage Castellano, empleandolo en cosas muy graves, con proposito de enriquecerlo con lo mas excelente que en todo genero de doctrina se halla... Fue hombre gravisimo y de singular autori-

41. *Ibid.*, p. XLI. Este elogio de la versión de Boscán, tan repetido después, es ciertamente de soberana justicia : su prosa es una maravilla de propiedad, gracia y soltura, no sólo dentro del siglo XVI, sino aun comparada con las mejores páginas del XVII; y en relación con el texto original de Castiglione, quien haya tenido la curiosidad de cotejarlos, habrá echado de ver la notable superioridad del estilo de Boscán.

dad, muy celebrada y reverenciada de todos los que lo conocieron; y por ella merecio primero ser Rector en la Universidad de Salamanca, y despues, poco antes que muriese, ya estaba señalado, como es notorio, para ser Maestro del Rey nuestro Señor, que entonces era niño. Pues con toda aquella gravedad, con toda aquella insigne autoridad, y con todo el menosprecio en que veia ser tenida nuestra lengua Castellana, nunca dexó de preciarla, nunca dexó de escribir en ella, y nunca perdio la esperanza de ensalzarla tanto con su buen decir, en que creciese mucho en estima y reputacion [42]. »

Que un escritor docto exponía su reputación al componer u ocuparse en la lengua vulgar, lo confirma León de Castro, catedrático de griego en Salamanca, cuando en el prólogo que puso a la colección de *Refranes o proverbios en romance* (1555) que había colegido y glosado su maestro Hernán Núñez de Toledo, se cuida mucho de dejar a salvo la reputación de este humanista, y la suya propia : « bien veo lo que a muchos parecera a cabo de tantos años de estudio, salir con vn Prologo, y en Romance, pues escriuirlo en Latin en obra de Romance no quadraua : pero es tanta la deuda que yo deuo al Comendador Hernan Nuñez, mi Maestro, que todo lo que a mi honor tocaua pospuse. Lo qual todo visto por el Lector cuerdo, espero que a mi no me porna culpa de escriuir en lengua vulgar [43]... » No sólo eran del gusto popular las colecciones de refranes, sino del gusto también de los letrados; y su cuidado en recogerlos y hacerlos imprimir favoreció la causa de la lengua vulgar. Dentro del siglo XVI se hacen numerosas colecciones [44]. Entre

42. Véase también la dedicatoria de Pérez de Oliva en su *Muestra de la lengua castellana*, ed. Atkison, *Revue hispanique*, t. LXIX, págs. 525-527.

43. *Refranes o proverbios en romance que coligió y glossó el Comendador Hernán Núñez*, ed. Lérida, 1621, Prólogo.

44. *Refranes glosados* (1500), de colector anónimo; *Refranes glosados* (1510), de Dimas Capellán; *Cartas en refranes* (1541), de Blasco de Garay; *Libro de refranes* (1549), con cuatro mil trescientos, de Pedro Vallés; *Refranes o proverbios en romance* (1555), de Hernán Núñez, que trae seis mil; *La philosophía vulgar* (1568), de Juan de Mal-Lara, con mil refranes glosados; *Refranes de mesa, salud y buena crianza* (1569), con doscientos setenta y uno, de Lorenzo Palmireno; *Refranes* (1580), de Francisco Moreno, con mil doscientos cincuenta comentados; *Siete centurias de adagios castellanos* (1595), de Juan de Melo, con prólogo de Ambrosio de Morales; *Teatro universal de refranes* (1599), de Sebastián de Horozco, con tres mil ciento cuarenta y cinco, glosados en verso. Véase la *Biblioteca histórica de filología castellana*, del Conde de la Viñaza, Madrid, 1893, cols, 1915-1996.

los muchos que hacen el elogio de los refranes, figura Blasco de Garay, racionero de la catedral de Toledo, quien en el prólogo a sus *Cartas en refranes* (1541) los considera como « vnos hijos legitimos de la costumbre, que nos enseñan las cosas que nuestros passados aprouaron..., de los quales es nuestra lengua Castellana tan excelente y tan abundosa, que casi en ellos contiene las verdades de muchas ciencias [45] ».

IV

En el último tercio del siglo XVI, la defensa de la lengua española es casi unánime. Acompañó al prestigio del imperio el prestigio del idioma. Difúndese, así como nuestra literatura, por Europa. Y en los libros de aquella época abundan las referencias al habla común y su apología. Martín Viciana, en el *Libro de alabanças de las lenguas* (1574), celebra la castellana por su primor, armonía y riqueza, y la tiene por superior a la portuguesa, francesa y toscana, apoyándose en la estrecha semejanza que la castellana guarda con la latina [46].

45. *Cartas en refranes*, en el tomo de *Refranes* de Hernán Núñez, ed. cit., fol. 386.

46. El deseo de probar tal semejanza entre las lenguas latina y castellana dió nacimiento a una curiosa y corta rama de nuestras letras : la composición latino-castellana. Tuvo su origen a fines del siglo XV. Martín Viciana, en su *Libro de alabanças de las lenguas hebrea, griega, latina, castellana y valenciana* (1574), cita una oración en castellano y latín al par, pronunciada por el embajador español Garcilaso de la Vega ante el Papa Alejandro VI en 1498. (*V.* Conde de la Viñaza, *Biblioteca histórica*, col. 22; Buceta, *La tendencia a identificar el español con el latín*, en *Homenaje a Menéndez Pidal*, I, 88-108.) En los principios del reinado de Felipe II, habiendo porfía con los escritores de Italia sobre cuál de las dos lenguas, la italiana o la española, guardaba más semejanza con la latina, el arzobispo de Toledo, Juan Martínez Silicio, compuso una página de prosa latino-castellana : « y los de aquel tiempo, asi en Italia como en España, se admiraron tanto de esto que hizo, y el Arzobispo nuestro estimó en tanto haberlo hecho y haber salido con su porfia y teson al cabo, que no se dedignó de añadirlo como por blason y titulo muy honroso a los muchos que por sus letras y dignidad tenia, gloriandose de ello y haciendolo imprimir debaxo de su nombre en el principio de las doctissimas obras que escribio de Aritmetica » (Diego de Aguiar [1621] : cit. Pérez Pastor, *Bibiografía madrileña*, t. III, p. 2.) Siguió en esto a Silicio el Maestro Pérez de Oliva, que escribió varias cartas en el mismo estilo y un diálogo en loor de la Aritmética impreso en sus *Obras* (ed. cit., págs. VII-X). Ejercitóse también en ello el Doctor Luis González, Consejero de la Inquisición, y Francisco de Castilla en una canción; Juan de Guzmán en las *Notaciones* que hizo sobre la primera *Geórgica* de Virgilio; el Maestro Martínez, al fin de su *Arte*. (*V.* Mayans, *Orígenes de la lengua española*, Madrid, 1873, t. I, p. 69.) Vino después Ambrosio de Morales, que nos dice : « Yo tambien probé a hacer algo desto, escribiendo asi una carta al Serenisimo Señor D. Juan de Austria, quando tuve el cuidado que se me mandó tener de sus estudios. Su Alteza me dixo holgaria de ver algo desto, y asi le escribi amonestandole a toda

En el mismo año, Antonio Alfonso Pimentel, en su *Tratado llamado Manual de escribientes*, lamenta el afán de novedades de los españoles, que en los vocablos como en los trajes y las cortesías están siempre inventando otros nuevos, y protesta de la introducción de palabras forasteras, teniendo nosotros las propias para cuanto se quiera decir. Al año siguiente, 1575, Gonzalo Argote de Molina elogia la gracia, hermosura y agudeza de los romances y redondillas de España, inimitables en las lenguas francesa e italiana [47]; y hablando del endecasílabo, verso grave y capaz de todo ornamento, lo declara bien recibido en España, « y aun se puede dezir que en nuestra lengua, por la elegancia y dulçura della, es más liso y sonoro que alguna vez paresce en la Italiana [48] ». Esta excelencia de la lengua para el cultivo de la poesía la manifiesta asimismo Jerónimo de Lomas Cantoral en el prólogo de sus *Obras* (1578), considerándola tan capaz que en número y gravedad excede a las otras lenguas vulgares, y en dulzura y abundancia ninguna otra le hace ventaja : ni más ni menos que en Italia y en Francia, donde los defensores de la lengua nacional, con igual entusiasmo, declaraban la suya superior a todas las modernas.

Garcilaso fué, sin duda, quien elevó el castellano a la dignidad de lengua artística. Y Fernando de Herrera quien hizo su defensa como lengua poética. En las *Anotaciones* (1580) a las obras de Garcilaso no vacila en sostener que « la lengua común de España, sus frases i terminos, su viveza i espiritu, i los sentimientos de nuestros poetas pueden venir a comparacion

grandeza y animandole en sus estudios del Latin, y suplicando a nuestro Señor por el buen suceso dellos », y transcribe la epístola (*loc. cit.*, págs. XII-XIV). En la *Vtil y breve institvtion para aprender los principios y fundamentos de la lengua hespañola* (1555) hay una epístola latina y española que reproduce el Conde de la Viñaza (*op. cit.*, cols. 479-481). Del año 1590 son los *Tercetos en latín congrvo y puro castellano* del Licenciado Diego de Aguiar, impresos más tarde (Madrid, 1621); es una epístola dirigida a Felipe III, siendo príncipe heredero (ed. Pérez Pastor, *Bibliografía madrileña*, t. III, p. 2.) En Portugal inició este género el historiador y gramático Juan de Barros : en su *Dialogo em louvor da nossa linguagem* procura mostrar la gran afinidad que tiene su lengua con la latina, « e para prova disto traz huns versos Portuguezes e Latinos, que foram os primeiros deste genero ». (Manoel Severim de Faria, *Vida de João de Barros*, Lisboa, 1778, p. XXII.)

47. Esta misma opinión la compartirán Lope de Vega (*Isidro*, ed. Barcelona, 1608, Prólogo), Quevedo (*Obras*, ed. Bibliófilos andaluces, t. II, p. 148) y el Príncipe de Esquilache (*Las obras*, ed. Amberes, 1663, p. 577).

48. *Discurso sobre la poesía castellana*, ed. Conde de la Viñaza (más fiel que la del insigne Menéndez y Pelayo), en *Biblioteca histórica*, col. 888.

con la elegancia de la lengua i con la hermosura de las divinas rimas de Italia[49] ». Quéjase también de que los españoles pongan más cuidado en la inteligencia del idioma italiano que en el suyo propio : « ¿por que a de ser tan atrevida la inorancia de los ombres, que no conocen la riqueza de nuestra lengua, aunque nacidos i criados en ella?... Cuando alcançaren los que admiran la lengua Italiana por exercicio i arte la fuerça i abundancia i virtudes de la nuestra, entonces sera licito que la condenen o alaben; pero sin dicernir las cosas en que la una iguala o se prefiere a la otra, es tirania insufrible de su mal juizio. Yo respeto con grandisima veneracion los escritos i la lengua de los ombres sabios de Italia, i encaresco i estimo singularmente el cuidado que ponen en la esornacion i grandeza i acrecentamiento della; i al contrario, culpo el descuido de los nuestros i la poca afecion que tienen a onrar la suya; pero (si esto no procede de mal conocimiento) no puedo induzir el animo a este común error; porque aviendo considerado con mucha atencion ambas lenguas, hallo la nuestra tan grande i llena i capaz de todo ornamento, que compelido de su magestad i espiritu, vengo a afirmar que ninguna de las vulgares le ecede, i mui pocas pueden pedille igualdad...; la nuestra es grave, religiosa, onesta, alta, manifica, suave, tierna, afetuosissima i llena de sentimientos, i tan copiosa i abundante, que ninguna otra puede gloriarse desta riqueza i fertilidad mas justamente. No sufre ni permite vocablos estraños i baxos, ni regalos lacivos; es mas recatada i observante, que ninguno tiene autoridad para osar innovar alguna cosa con libertad; porque ni corta ni añade silabas a las diciones, ni trueca ni altera forma; antes, toda entera i perpetua, muestra su castidad i cultura i admirable grandeza i espiritu, con que ecede sin proporcion a todas las vulgares, i en la facilidad i dulçura de su pronunciacion. » Señala Herrera el mal empleo que se hace de la lengua, de la estrechez y pobreza con que se la trata, y siendo tan abundante, la hacen corta y menesterosa[50] : por

49. *Obras de Garcilasso de la Vega, con anotaciones de Fernando de Herrera*, Sevilla, 1580, p. 73.

50. Muy pocos años después, Cervantes repetía la misma queja; hablando de la poesía, dice : « De mas de que no puede negarse que los estudios desta facultad

gusto excesivamente delicado se desechan dicciones puras, propias y elegantes, y se reemplazan con otras extranjeras, impropias y de significación menos vehemente. « Los Italianos, ombres de juizio i erudicion i amigos de ilustrar su lengua, ningun vocablo dexan de admitir, sino los torpes i rusticos [51]. Mas nosotros olvidamos los nuestros nacidos en la ciudad, en la corte, en las casas de los ombres sabios por parecer solamente religiosos en el lenguage, i padecemos pobreza en tanta riqueza i en tanta abundancia [52]. » Permitido le parece el valerse de la dicción forastera cuando no la tenemos propia, o si es de mayor significación, pero cosa de poco juicio es arrinconar las propias hermosas y eficaces para tomárselas a otra lengua. La buena elocución requiere pureza, propiedad y adorno. No se enriquece la lengua con vocablos humildes ni con voces extranjeras inexpresivas. « I en esto se puede dessear mas cuidado i diligencia en algunos escritores nuestros, que se contentan con la llaneza i estilo vulgar; i piensan que lo que es permitido en el trato de hablar, se puede o deve trasferir a los escritos, donde cualquiera pequeño descuido ofende i deslustra los concetos i esornaciones dellos [53]. » Insiste nuestro poeta en varios pasajes de sus *Anotaciones* sobre la superioridad de la lengua castellana, que juzga « mas grave i de mayor espiritu i manificencia que todas las que mas se estiman de las vulgares [54] »; tan flexible y expresiva, que « ninguna cosa se puede pensar que no se declare bien en nuestra lengua, i que ninguna ai tan dificil en las agenas que no l'alcance la nuestra [55] ».

— en el passado tiempo, con razon, tan estimada — traen consigo mas que medianos prouechos, como son enriquecer el poeta considerando su propia lengua, y enseñorearse del artificio de la eloquencia que en ella cabe, para empresas más altas y de mayor importancia, y abrir camino para que, a su imitacion, los animos estrechos, que en la breuedad del lenguaje antiguo quieren que se acabe la abundancia de la lengua castellana, entiendan que tiene campo abierto, fertil y espacioso, por el qual, con facilidad y dulçura, con grauedad y eloquencia, pueden correr con libertad... » (*La Galatea*, ed. Schevill y Bonilla, t. I, p. XLVIII.)

51. Jáuregui, en la dedicatoria (1607) al Duque de Alba de su versión del *Aminta* del Tasso, notará también que « nuestra poesia huye muchos vocablos por humildes que en la italiana se usan por elegantes ». (Ed. P. Estala, Madrid, 1819, p. 11.)

52. *Loc. cit.*, p. 121.

53. *Ibid.*, p. 267.

54. *Ibid.*, p. 292.

55. *Ibid.*, p. 553.

Diserta nuestro comentarista con alguna extensión sobre la introducción de voces nuevas, que aprueba, ya sean del latín o del italiano, o ya neologismos de cepa castellana. Recuerda a Garcilaso, que tuvo osadía y acierto en ello; sigamos su ejemplo, y el de los romanos, que enriquecieron su habla con voces griegas y aun bárbaras; sigamos también a nuestros mayores. « ¿Tuvieron los passados mas entera noticia de la habla que los presentes? ¿Fueron mas assolutos señores della[56]? » Mas la introducción de voces nuevas requiere de excelente juicio y prudencia : han de ser propias, significantes y necesarias, de tal modo que sin ellas no se declare el pensamiento en una sola palabra; la oración en que se introduzcan ha de ser tal « que dé autoridad al vocablo nuevo, que se entrepone en ella como una estrella; i ser corto i mui moderado en ellas, i formallas en modo que tengan similitud i analogia con las otras vozes formadas i inovadas de los buenos escritores[57]. Mas porque un autor ecelente no use ni se valga de algunas diciones, no se deven juzgar por no buenas i huidas dél para nunca usallas; porque otros pueden valerse dellas i dalles estimacion con sus escritos... I assi es licito i loable en los modernos lo que fue licito i loable en los antiguos. Mayormente que puede el poeta usar en todo tiempo con prudente libertad, por ornato, de vocablos nuevos; i le ofende i haze grandissima injuria quien le quiere privar de la facultad de ordenar con ellos su poema[58]. »

Notable por varios conceptos es el prólogo que Francisco de Medina puso a esta edición de las obras de Garsilaso con ano-

56 *Ibid.*, p. 573.

57. Con suma precisión señalará Jáuregui tales requisitos en su *Discurso poético* (1624) : « Mas el que induce nuevas palabras latinas, o bien de otra lengua, o como quiera que las invente, demas de ser limitado en el uso dellas, debe saber que se obliga a otros requisitos : que la palabra sea de las mas conocidas en la jurisdicion de su origen; que no consista en sola ella la inteligencia de lo que se habla, porque si la ignoran algunos, no ignoren tambien el sentido de toda la clausula; que se aplique y asiente donde otras circunstantes y propias la hagan suave y la declaren, usandola en efeto de modo que parezca nuestra. » (Ed. Jordán de Urríes, en *Biografía y estudio crítico de Jáuregui*, Madrid, 1899, p. 228.) Véase también sobre el mismo punto, Juan de la Cueva (*Exemplar poético*, ed. Walberg, Lund, 1904, Epist. I, versos 121-129, 133-135, 331-336), López Pinciano (*Philosophía antigua poética*, Madrid, 1596, págs. 230-231), Cervantes (*Quijote*, I, cap. XLIII) y Suárez de Figueroa (*El Passagero*, ed. Bibliófilos españoles, Madrid, 1914, p. 102).

58. *Loc. cit.*, págs. 274-275.

taciones de Herrera. Constituye un vigoroso alegato en pro de la lengua vulgar. Se maravilla de que un pueblo como el español, que con fortaleza y prudencia ha vencido el orgullo de naciones poderosas, muestre tanta flojedad y negligencia en el cultivo de la lengua, y no haya quien se duela de ver la hermosura de nuestra habla tan descompuesta y mal parada, « como si ella fuesse tan fea, que no mereciesse mas precioso ornamento, o nosotros tan barbaros que no supiessemos vestilla del que merece [59] », y esto habiéndonos cabido en suerte una lengua « tan propria en la sinificacion, tan copiosa en los vocablos, tan suave en la pronunciacion, tan blanda para doblalla a la parte que mas quisieremos ». Produce España ingenios admirables en todas las artes, pero en las letras, entre la muchedumbre de los que escriben en romance, muy pocos tienen el don de la perfecta elocuencia. No faltan libros llenos de erudición y curiosa diligencia, pero de estilo no tan lleno y adornado como lo pedía la dignidad del asunto y era de esperar de la eminencia de sus autores. « Esta perfecion de lengua que nosotros echamos de menos la esperaron gozar nuestros padres en los libros fabulosos [novelas de caballerías] que entonces se componian en España. Mas aunque en algunos ai mucha propriedad, i en todos abundancia, estan deslucistradas estas virtudes con tantos vicios, que justamente se les niega el premio de aquesta alabança; porque no son menos defetuosos en la elocucion que diformes i mostruosos en la invencion i en la traça de las cosas que tratan ». Alguna esperanza podía ponerse en los poetas y los predicadores, pero ni los unos ni los otros atendían bastante al cuidado de la lengua. Los predicadores siguieron dos caminos bien apartados : unos se contentaron con la severidad y sencillez evangélica, sin adornar sus sermones; otros, en vez de adornarse con modestia y gravedad, « se vistieron de un trage galano, pero indecente, sembrado de mil colores i esmaltes, pero sin el concierto i moderacion que se demanda [60] ». En cuanto a los poetas, los más obligados,

59. *Ibid.*, p. 2.

60. Reproche es éste que no deja de escucharse también, a menudo, en el siglo XVII. Así, Suárez de Figueroa escribía en 1612 : « Bien es verdad que muchos de los que atienden a la predicacion passan en flores las mas horas del pulpito, oluidados

puesto que aspiran a deleitar a los lectores, no le parecen faltos de agudeza y de buena gracia en el decir, pero sus palabras están vertidas con ímpetu natural, más bien que asentadas con el esmero que pide el arte.

Para nuestro prologuista, no estaba desbastada de todo punto la rudeza de la lengua; entre las causas de ello, señala como principal, « un depravado parecer que se arraigó en los animos de los ombres sabios, los cuales cuanto mas lo eran, tanto

del fruto que deurian hazer en el con la palabra de Dios. » (*Plaza vniversal de todas ciencias y artes*, ed. Perpiñan, 1630, Prólogo.) Gónzalez de Salas censura igualmente la afectación y oscuridad de poetas y prosistas, « i los Oradores aun, permitiendose tanto menos lugar al que escucha para averiguar la sentencia envuelta en obscuro lenguage que al que la descifra con la leccion... O grande desdicha la nuestra, i ruina infalible de los ingenios, si la verdad de la mejor doctrina i el desengaño de este error no lo estorbare apressuradamente ! » (*Nueva idea de la tragedia antigua*, Madrid, 1633, págs. 85-86.) Quien más se extiende y en tono de mayor aspereza sobre el mal gusto que se había enseñoreado de la cátedra sagrada, es el humanista Francisco Cascales, en sus *Cartas Philológicas* (1634) : defiende, sí, el lenguaje ilustrado contra la demasiado llaneza, y aun incultura, de los viejos predicadores : « Los viejos hablen en su lenguage rancio, que por ser viejos los oiremos con reverencia; pero dejen a los mozos que refresquen i remozen la lengua, pues con la mudanza de los tiempos se muda tambien el estilo de hablar... No se cansen los viejos con pensar que han de ir los mozos a su passo. Lo que en su tiempo fue bueno i mui estimado, ya no tiene precio ni estima : una edad sucede a otra, i en cada una corre su moneda, i la moneda corriente es sola la que vale. » (Ed. Madrid, 1779, p. 329.) Mas tras celebrar el estilo grave y magnífico de los buenos predicadores, agrega : « pero los desvanecimientos de los que llamais *cultos* son risa del pueblo i endechas de la religion Christiana. Oid lo que dixo un culto : *Libra cedulas de agua en bancos de piedra el capitan de Israel insigne por los rayos de su cornudo rostro.* Gallarda vanidad por cierto para decir que Moises sacó agua de una piedra. I otro culto, tan loco como este, dixo : *En este monte abotonado de riscos, cuyos arboles parecian estafermos del aire, el primer viviente cometio aquel archi insulto que perdio al genero humano.* Todo esto dice que quiere decir que Adam pecó en el paraiso. ¡ O culticias abominables ! ¡ O freneticos predicadores, indignos del pulpito venerable ! Otro dixo al tono de los passados, para significar el castigo que Dios hizo en los Egypcios en el mar bermejo : *Quedaron sumergidos en el Leteo del olvido los que para Mausoleos de immortal memoria sacó la diestra del altisimo, como ojos al margen del mar roxo para eternas notas sus protervas, si antidivinas emulaciones.* A tales predicadores, privacion de oficio, mordaza era a la gruta de su boca. » (*Ibid.*, p. 339.) Entre la gente de iglesia surge también airada protesta contra la cantaminación del culteranismo que sufría la cátedra sagrada. Un orador, tan elocuente en el púlpito como admirable en las letras profanas, Baltasar Gracián, se refería desdeñosamente a aquellos que, dejando la sustancial ponderación del texto sagrado, « dieron en alegorias frias, metaforas cansadas, haciendo soles y aguilas de santos, inares las virtudes, teniendo toda una hora ocupado el auditorio pensando en una ave o una flor. Dejaron esto y dieron en descripciones y pinturillas : llegó a estar muy valida la humanidad, mezclando lo sagrado con lo profano; y comenzaba el otro afectado su sermon por un lugar de Seneca, como si no hubiera un San Pablo; ya con trazas, ya sin ellas, ya discursos atados, ya desatados, ya uniendo, ya postillando, ya echandolo todo en frasecillas y modillos de decir, rascando la picazon de las orejas de cuatro impertinentillos bachilleres, dejando la solida y sustancial doctrina y aquel verdadero modo de predicar del boca de Oro [San Crisóstomo] y de la ambrosia dulcisima [San Ambrosio]... » (*El Criticón*, III, 10 : ed. Amberes, 1669, t. I, p. 385.)

juzgavan ser mayor baxeza hablar i escrevir la lengua comun, creyendo se perdia estimacion en allanarse a la inteligencia del pueblo. Por esta causa aprendian i exercitavan lenguas peregrinas; i con tal ocupacion i las de mas graves letras se venian a descuidar tanto de su proprio lenguage, que eran los que menos bien lo hablavan. De modo que ellos, que por su erudicion pudieran solos manejar con destreza estas armas, las dexaron en las manos del vulgo, el cual con su temeridad i desconcierto a usado dellas en la manera que sabemos. » A pesar de tantos impedimentos, no han faltado algunos que tuviesen admirable elocuencia, entre los cuales se debe contar primero a Garcilaso « en quien claro se descubrio cuanto puede la fuerça de un ecelente ingenio de España, i que no es impossible a nuestra lengua arribar cerca de la cumbre donde ya se vieron la Griega i Latina, si nosotros con impiedad no la desamparassemos [61] ».

La copiosa y excelente producción lírica del último tercio del siglo XVI contribuyó de tal modo a la elevación del castellano como lengua poética, que ya en 1592 podía Rengifo celebrarla por su flexibilidad, dulzura y abundancia : « No se han contentado nuestros Españoles con la poesia que ellos inuentaron, pero han querido imitar todos los buenos metros que en otras lenguas y naciones se han inuentado. Y assi, auiendo primero traydo los versos de onze y de siete syllabas y los Esdruxulos de Italia, han començado en nuestros tiempos a querer imitar los Latinos. Y no es poca alabança de nuestra lengua, que sea tan facunda que en ella se hallen y quepan todos los numeros juntos que por todas las demas lenguas estan esparzidos : ni es de marauillar que los Españoles tomemos a los Latinos sus versos, pues ellos han ya començado a hurtarnos los nuestros y a hazer octauas y redondillas en latin, de las quales he yo visto algunas suaues y graciosas [62]. »

61. Castiglione abriga idéntica esperanza para su lengua : « Se adunque degli uomini litterati e di buon ingegno e giudicio, che oggidi tra noi si retrovano, fossero alcuni, li quali ponessino cura di scrivere del modo che s'è detto in questa lingua cose degna d'esser letta, tosto la vederessimo colta ed abondante di termini e di belle figure, e capace che in essa si scrivesse cosí bene come in qualsivoglia altra. » (*Op. cit.*, págs. 46-47.)

62. *Arte poética española*, Salamanca, 1592, p. 18.

V

Veamos ahora algunas de las razones didácticas que se alegan en favor de la lengua vulgar. Bernabé de Bustos, en sus *Introdutiones grammáticas* (1533), obra destinada a la enseñanza del latín, escrita en castellano, manifiesta haberla compuesto en la lengua común para reducir la dificultad, no acrecentando la de aprender los preceptos con la de estudiarlos en lenguaje desconocido. Fray Miguel de Salinas, verdadero autor[63] de la *Rhetórica en lengua castellana* (1541), « compuesta por vn frayle de la orden de sant Hieronymo », se vanagloriaba de haber sido el primero en escribir en lengua romance sobre tales materias. Y su impresor[64], en la epístola dedicatoria, refiriéndose a las muchas retóricas que había en lenguas griega y latina, declara la necesidad que se sentía de un arte para la castellana, lengua tan abundante como las otras en las maneras de hablar. Este libro es, en realidad, una recopilación de retóricos griegos, cuyas reglas y observaciones son aplicadas al idioma castellano. No es aquel padre jerónimo el único que, entre la gente de iglesia, escribe para la enseñanza de la lengua, aunque ninguna de estas obras tenga particular significación[65] La *Suma y erudición de Grammática* (1550) del Bachiller Francisco Thamara, para instrucción de las lenguas castellana y latina, está en la vulgar y en metro, porque la medida y consonancia facilitan el estudio de los preceptos y ayudan la memoria a retenerlos. El Licenciado Villalón, en el « Prohemio al Lector » de su *Gramática castellana* (1558), empieza por sostener el valor, elegancia y perfección del lenguaje nacional. Refiere que, según todos, la perfección de una lengua se infiere de que pueda ser reducida a reglas, y que por esto se consideran de mayor perfección las lenguas hebrea, griega y latina; se maravilla de que los sabios varones de la nación no hayan intentado honrar su lengua natural compo-

63. V. Menéndez y Pelayo, *Ideas estéticas* (2da. ed.), t. III, p. 276. Salinas compuso también una *Ortografía y origen de los lenguages* (1563).

64. Juan de Brocar, ed. Alcalá, 1541.

65. Entre ellas, las *Reglas de ortografía* (1533), de fray Francisco de Robles, y el *Arte para bien saber leer y escriuir* (1552), de fray Andrés Flórez.

niendo un tratado de gramática. « También me mouio a este trabajo ver que estamos en edad que es necesario, pues vemos que se preçisa en todas las naciones muy sabios varones escreuir en sus lenguas muy vulgares, y ansi lo vsan varones Castellanos muy eminentes en el elegante estilo Latino escreuir : forçanse por el consiguiente a esta empresa ver el comun de todas las gentes inclinadas a esta dichosa lengua, y que les plaze mucho y se preçian de hablar en ella : el Flamenco, el Italiano, Ingles, Frances, y avn en Alemania se huelgan de la hablar... Tambien vemos que la lengua lo mereçe en si, por su elegançia, eloquencia y copiosidad : que cierto es muy acomodada a buen dezir[66]. »

No sólo se empieza a enseñar en castellano la gramática y la retórica, sino también la poética. Miguel Sánchez de Lima, en su *Arte poética en romance castellano* (1580), no deja de hacer alabanza de la poesía y contraponer la limpieza del verso a la mala prosa de los libros de caballerías, pareciéndole aquélla « tan prouechosa a la Republica Christiana, cuanto dañosos y perjudiciales los libros de cauallerias, que no siruen de otra cosa, sino de corromper los animos de los mancebos y donzellas », los cuales « tampoco tienen buena Rhetorica, y las sentencias son pocas, y essas muy trilladas, ni ay en ellos cosas de admiracion, sino mentiras de tajos y reueses[67] ». Juan López de Hoyos, el maestro madrileño de Cervantes, en la Aproba-

66. Ed. Conde de la Viñaza, *op. cit.*, cols. 482-483. El interés que despierta la lengua patria se extiende también a otras vulgares, en particular hacia la italiana. Así, Cristóbal de las Casas, en su *Vocabulario de las dos lenguas toscana y castellana* (1570), puede decir que entre las lenguas extranjeras, « una de las que mayor tesoro tiene y mayor comodidad para alcanzarla es la Toscana, cuyo conocimiento han procurado y procura tanta gente, que ya no hay hombre que no pretenda o dessee a lo menos aprenderla, y cierto con muy gran razon ». (*V.* Benedetto Croce, *La Lingua Spagnuola in Italia*, Roma, 1895, p. 27.) En Italia, bien conocida es la difusión que por razones políticas principalmente logró el castellano; recuérdese el dicho de Valdés : « ya en Italia assi entre damas como entre cavalleros, se tiene por gentileza y galania saber hablar castellano. » (*Diálogo de la lengua*, ed. cit., p. 340.) De las apologías de nuestra lengua en aquella península, copiaremos las siguientes palabras de Giovanni Giolito, en la dedicatoria (ed. 1583) de las *Osservationi della Lingua Castigliana* (1567), gramática escrita por Giovanni Miranda para uso de los italianos : « entre las muy copiosas, gentiles, esplicables y nobles lenguas, el primero lugar tiene la castellana, por ser ella compuesta de las dos muy puras de todas las otras, que son la Latina y la Italiana (!)... » (Croce, *op. cit.*, 26.)

67. Ed. Alcalá, 1580, Al Lector. Obedeciendo a conveniencias igualmente didácticas, se publican numerosos tratados para la aplicación de las ciencias. Antonio

ción de los *Principios de gramática* (1583) de Luis de Pastrana, afirma que es bien anden en romance, porque en la lengua materna se han de enseñar los principios de ella. Y continuán publicándose gramáticas en castellano para la enseñanza no sólo de nuestra lengua, sino también de la latina, como los *Principios de la gramática latina* (1586) de Juan Sánchez y el *Libro para aprender la latinidad* (1599) de Miguel Navarro.

Dos disposiciones de Felipe II favorecieron el uso literario del castellano y su enseñanza : al fundar la Academia de Matemáticas en Madrid (1583) dispone que la instrucción de todas las ciencias se dé en la lengua común [68]; y sabido es que el idioma oficial en los altos centros de enseñanza era el latín, con prohibición expresa (v. gr., en la Universidad de Salamanca) de emplear el castellano, excepto en unas pocas cátedras [68 d]. Pocos años después, en 1588, dicta el monarca otra disposición para que los maestros de escuela se sometiesen a examen y aprobación antes de poder dedicarse a la enseñanza, y que ningún maestro aprobado podría enseñar a leer y escribir la lengua castellana sino en cartillas impresas con licencia del Consejo Real. Dirigidos al rey están los *Apuntamientos de cómo se deben reformar las doctrinas* (1589) de Pedro Simón Abril : « Primer error en el enseñar comunmente las ciencias, es enseñallas en lenguas extrañas y apartadas del uso comun

Pérez escribe la *Summa y examen de chirurgía* (1568) por la mucha falta que tenían los cirujanos ignorantes del latín de un tratado en lengua vulgar, porque aun los ya escritos en romance estaban tan sobrecargados de citas y textos latinos, que no se entendían la mayor parte de la cosas. Razón idéntica expone Juan Fragoso en la dedicatoria al Cardenal Espinosa de sus *Erotemas chirúrgicos* (1570), informándole además de que la cirugía estaba en manos de romancistas. A estos y otros muchos tratados experimentales que venían imprimiéndose desde principios del siglo, siguen algunos propiamente científicos, pero son aun pocos los escritos en lengua española sobre zoologia, medicina, filosofía, derecho, bibliografía; riquísima, en cambio, es en aquel siglo la lista de obras de historia, geografía, náutica, sanidad, moral, historia y política en nuestra lengua. Algo, pues, prevalece por entonces el criterio de Juan de Huarte de San Juan, cuando escribe que « ninguno de los graves autores fue a buscar lengua extranjera para dar a entender sus conceptos; antes los griegos escribieron en griego, los romanos en latin, los hebreos en hebreo, y los moros en arabigo, y asi hago yo en mi español, por saber mejor esta lengua que otra ninguna ». Para Huarte, es la lengua latina « tan repugnante al ingenio en los españoles » como natural a otros pueblos. (*Examen de ingenios* (1575), ed. *B. A. E.*, t. LXV, págs. 447 y 450.)

68. *V.* José Fernández Montaña, *Felipe II el Prudente*, Madrid, 1912, págs. 338-364.

68 d. *V.* González de la Calle, *Latín « universitario »*, en *Homenaje a Menéndez Pidal*, I, 795-818.

y trato de las gentes, porque en los tiempos antiguos no hubo nacion tan barbara que tal hiciese..., sino que enseñaron los caldeos en caldeo, y los hebreos en hebreo, y lo mismo hicieron las demas naciones...; de donde resultaba que los discipulos entendian a sus maestros con gran facilidad, y los maestros enseñaban a sus discipulos con mayor llaneza y claridad; porque agora los mas de los que enseñan, por no enseñar en sus propias lenguas, sino en extrañas y poco usadas en el mundo, no declaran sus conceptos a los que aprenden por terminos llanos, claros y propios, sino por impropios y muy oscuros, de donde nace gran dificultad en el entenderse los maestros y los discipulos; y si acaso se halla algun maestro que entienda bien el propio uso del griego o del latin, los que le van a oir no son tan ejercitados en el uso de aquellas lenguas extrañas, que entiendan facilmente los conceptos y palabras del maestro... El primer error en el enseñar la gramatica, es no enseñar primero a los niños la gramatica de su propia lengua en las escuelas donde les enseñan a leer y escribir en ella... Porque si esto se hiciese tendrian luz de bien leer y bien escribir su lengua propia, cosa que hoy esta sin entenderse [69]. » Entre otros que sostienen el mismo criterio de Abril, mencionaremos a Pedro López de Montoya, que en su *Libro de la buena educación y enseñanza de los nobles* (1595), considera como error común enseñar la gramática latina en latín, recuerda el testimonio de Aristóteles sobre el principio de que en toda instrucción se ha de proceder de las cosas sabidas y claras a las oscuras, y se lamenta de que no sea todavía uso el enseñar las ciencias en lengua castellana, « como los Griegos y otras naciones las aprenden y enseñan en las suyas [70] ».

VI

En cuanto a la actitud de la iglesia española respecto del empleo de la lengua vulgar en materias religiosas, fué enteramente favorable hasta mediados del siglo XVI. Tradúcense del latín obras numerosas, y se escriben muchas originales. No se

69. Ed. *B. A. E.*, t. LXV, págs. 293-294.
70. Ed. Madrid, 1595, fol. 75.

halla bajeza alguna en poner los asuntos divinos en verso. En el reinado de los Reyes Católicos y en el de Carlos V brillan buenos poetas religiosos : en quintillas dobles está la *Vita Christi por coplas* (1482) del franciscano Iñigo de Mendoza; fray Ambrosio Montesino compone su ya citado *Cancionero* (1508) de materias piadosas, y romances sobre la Virgen, sobre las llagas del Salvador, sobre la Hostia sacramental, y sobre otros temas de religión; el cartujo Juan de Padilla escribe en versos de arte mayor el *Retablo del Cartuxo sobre la vida de Nuestro Redenptor Jesu Christo* (1516) y *Los doze triunphos de los doze Apóstoles* (1521); y como prosistas místicos sobresalen Bernardino de Laredo (1482-1540) y Francisco de Osuna (¿1497-1542?), precursores principales de los grandes maestros de la mística.

La actitud de la iglesia cambia a mediados del siglo. En 1559 aparece el *Catalogus librorum qui prohibentur mandato Illmo. ac Rmi. D. D. Fernandi de Valdes, Hispal. Archiepiscopi, Inquisitoris Generalis Hispaniae*. En este Indice se hallan condenadas obras devotas como los *Avisos y reglas cristianas* del P. Juan de Avila, el *Libro de la oración y meditación*, el llamado *Compendio de la Guía de pecadores* y el *Manual de diversas oraciones y espirituales ejercicios* de fray Luis de Granada. El inquisidor Valdés desaprueba la vulgarización de los misterios del amor contemplativo o las tentativas de elevar el pueblo a los grados místicos. El P. Juan de Avila había sido metido en la cárcel de la Inquisición (1532-1533) por su *Audi, filia et vide*, bella y larga parafrasis del Salmo XLIV. Fray Luis de León se verá también encarcelado, siendo uno de los capítulos de la acusación su versión castellana, tan admirable, del *Cantar de los cantares* (1561). Esta cuestión de traducciones de la Sagrada Escritura, que debía influir hasta cierto punto en toda la producción devota, queda bastante aclarada con la lectura de un precioso documento del año 1558 reimpreso por Gallardo en su *Ensayo*[71]. El autor es fray Bartolomé Carranza de Miranda, arzobispo de Toledo y teólogo eminente que defendió en el Concilio de Trento la traducción de la Biblia en len-

71. Tomo II, cols. 234-235.

guas vulgares : «Cuestion es, como digo, muy ventilada y sobre la cual han escripto algunos, pero yo no curaré de traer los fundamentos de los unos ni de los otros, que seria cosa muy prolija y sin provecho, sino lo que en esto me parece. Antes que las herejias de... Lutero saliesen... a esta luz del mundo, no sé yo que estuviese vedada la Sagrada Escriptura en lenguas vulgares entre ningunas gentes. En España habia Biblias trasladadas en vulgar por mandado de los Reyes Catolicos, en tiempo que se consentian vivir entre cristianos los moros y judios en sus leyes. Despues que los judios fueron echados de España, hallaron los jueces de la religion que algunos de los que se convirtieron a nuestra santa fe instruian a sus hijos en el judaismo, enseñandoles las ceremonias de la ley de Moisen por aquellas Biblias vulgares, las cuales ellos despues imprimieron en Italia, en la ciudad de Ferrara. Por esta causa tan justa se vedaron las Biblias en España; pero siempre se tuvo miramiento a los colegios y monesterios, y a las personas nobles que estaban fuera de sospecha, y se les daba licencia que las tuviesen y leyesen. Despues de las herejias de Alemaña... trasladaron la Sancta Escriptura en tudesco y frances, y despues en italiano y en ingles, para que el pueblo fuese juez y viesen como fundaban sus opiniones. Esto causó infinito daño, porque entienden la Escriptura como a cada uno se le antoja, y porque cada uno la saca como le parece que esta mejor para fundar sus opiniones, como por experiencia se ha visto en la provincia de Alemaña y en el reino de Inglaterra. Viendo los catolicos este daño, proveyeron con los remedios que convenian... En España... proveyeron en vedar generalmente todas las translaciones vulgares de la Escriptura, por quitar la ocasion a los extranjeros de tratar de sus diferencias con personas simples y sin letras. Y tambien porque tenian y tienen experiencia de casos particulares y errores que comenzaban a nacer en España, y hallaban que la raiz era haber leido algunas partes de la Escriptura sin las entender. Esto que se ha dicho hasta aqui es historia verdadera de lo que ha pasado.»

En las decisiones del Concilio de Trento sobre esta materia se sigue el criterio defendido por fray Bartolomé Carranza y

llevado a la práctica en España desde hacía bastantes años : que la experiencia enseña que si la versión en lengua vulgar de la Biblia se deja leer sin restricción, por la temeridad de los hombres ha de causar más daño que provecho; los obispos o inquisidores podrán permitir su lectura a aquellas personas cuya fe y piedad puede ser aumentada, y no dañada, con su lectura; semejante permiso se les dará por escrito, y quien sin él lea la Biblia o posea un ejemplar de ella no recibirá la absolución hasta entregarlo al Ordinario[72]. Otra resolución del Concilio y enteramente favorable a las lenguas vulgares es aquella en que se declara no existir razón alguna para prohibir las obras en romance que traten de la moral, la contemplación, la confesión, y temas similares, ni tampoco los sermones en lengua vulgar, siendo todo ello de sana ortodoxia[73].

El más decidido defensor del castellano, en materias religiosas, y el que más extensa y reiteradamente habla de esta cuestión es fray Luis de Granada. Su primera obra fué una versión (1538) de la *Imitación de Cristo*. El « Prólogo Galeato » que precede a su *Guía de pecadores* (1567) va destinado a servir de defensa « no solo del libro presente, sino tambien de los que nos y otros autores han escripto en lengua vulgar[74] ». No faltan personas graves, viene a decir, que condenan los libros de buena doctrina en romance : tienen razón en cuanto no debe escribirse en la lengua del pueblo altos misterios, ni referir o discutir los errores de los herejes, ni las cuestiones de teolo-

72. « Cum experimento manifestum sit, si sacra Biblia vulgari lingua passim sine discrimine permittantur, plus inde, ob hominum temeritatem, detrimenti, quam utilitatis oriri, hac in parte judicio Episcopi, aut inquisitoris stetur : ut cum concilio Parochi vel Confessarii, Bibliorum a Catholicis auctoribus versorum lectionem in vulgari lingua eis concedere possint, quos intellexerint ex hujusmodi lectione, non damnum, sed fidei atque pietatis augmentum capere posse; quam facultatem in scriptis habeant. Qui autem absque tali facultate ea legere seu habere praesumpserit, nisi prius Bibliis Ordinario redditis, peccatorum absolutionem percipere non possit. » (*De Libris Prohibitis* (1564), Regula 4.)

73. « ... Qui vero de ratione bene vivendi, contemplandi, confitendi, ac similibus argumentis, vulgari sermone conscripti sunt, si sanam doctrinam contineant, non est cur prohibeantur; sicut nec sermones populares vulgari lingua habiti. » (*Loc. cit.*, Regula 6.) Notaremos de paso el respeto que hacia los libros de la antigüedad clásica muestra el Concilio de Trento : la prohibición de obras obscenas e inmorales va acompañada de una salvedad a favor de los antiguos : « Antiqui vero ab Ethnicis conscripti, propter sermonis elegantiam et proprietatem permittuntur : nulla tamen ratione pueris praelegendi erunt. » (*Loc. cit.*, Regula 7.)

74. Ed. *B. A. E.*, t. VI, p. 10.

gía, así como tampoco conviene que la Biblia circule en lengua común, por las muchas cosas oscuras que contiene, necesitadas de aclaración; « mas querer que no haya libros en esta comun lengua que nos enseñen a vivir conforme a la religion cristiana que en el santo baptismo profesamos, tengolo por tan grande inconveniente como obligar a un hombre a la vida monastica, y no querer que leá y sepa las constituciones y estatutos della; pues no menos obliga al cristiano esta primera profesion, que al religioso la segunda. Y cuan culpado seria el religioso si se descuidase en aprender las leyes de su religion, tanto lo sera el cristiano en no querer aprender las leyes de la suya ». Para ser cristiano de corazón hay que saber los artículos de la fe que se profesa, no sólo por la tradición de los mayores, sino por uno mismo explícita y distintamente. « De modò que no basta pronunciar las palabras del Credo como las diria un papagayo, sino ha de entender lo que pronuncia, porque no venga a formar conceptos y sentidos extraños de lo que cree [75]. » No bastan los sermones ordinarios de la iglesia para enseñar y edificar a los creyentes; y agregará, no sin gracia, que además « muchos hay que mas son para ejercitar la paciencia de los oyentes, que para edificarlos ». Respecto de la objeción que se hace a la lengua vulgar sobre tomar muchos ocasión para algunos errores, responde que nada hay tan bueno y perfecto que no pueda torcer la malicia humana; en la más perfecta doctrina, en los Evangelios y Epístolas de San Pablo, han pretendido todos los herejes fundar sus doctrinas. Nínguna cosa existe, por buena que sea, de la cual no pueda abusar el hombre, pero no es razón que por el abuso de los pocos pierdan los muchos buenos el fruto de la sana doctrina; y cita la parábola de la cizaña, que nos enseña que los inconvenientes han de soportarse con tal de que los buenos no sean agraviados. « La conclusion de todo este discurso es que las leyes y el buen juicio no miran lo particular, sino lo comun

75. Recuérdanos esto unas chistosas palabras de Cervantes sobre el mismo tema : « — No soy poeta — respondio la mujer —; pero ya sabeis vos que tengo buen entendimiento, y que se rezar en latin las cuatro oraciones. — Mejor hariades de rezallas en romance; que ya os dijo vuestro tio el clerigo que deciades mil gazafatones cuando rezabades en latin, y que nos rezabades nada. » (*La ilustre fregona*, ed. Rodríguez Marín, Madrid, 1917, p. 89.)

y general : conviene a saber, no lo que acaesce a personas particulares, sino lo que toca generalmente al comun de todos, los cuales no es razon que pierdan por el abuso y desorden de los pocos. Ni tampoco mira a los particulares daños que traen las cosas, si son mayores los provechos que los daños, como se ve en la navegacion de la mar : porque si son grandes los daños de los naufragios, son mucho mayores los provechos de la navegacion. »

En la dedicatoria (1585) de su versión de la *Escala espiritual* de San Juan Climaco, que ya andaba en castellano desde principios del siglo, pero « en escuro y perplexo estilo », fray Luis toma en consideración una objeción de carácter meramente literario, la de que no debían ponerse los libros religiosos en romance por faltarles en éste la gracia del original. Como traductor, no podía con modestia alabarse de su propio estilo, y así responde que había necesidad de tales libros para ser leídos en voz alta en el refectorio de los monasterios, donde durante la comida y la cena hay lección ordinaria, así como en el coro y capítulo de varias órdenes (augustina, franciscana, bernarda y otras), considerando sin duda que aun los religiosos que pudiesen leer en latín no podrían fácilmente entenderlo escuchando su lectura. En el mismo lugar declara fray Luis la necesidad que había de verter en nuestra lengua las *Colaciones* de Juan Casiano, que por hallarse en latín resultaban oscuras para los religiosos menos latinos, y de cuya excelente doctrina no podían gozar «muchos religiosos y religiosas que del todo no lo saben [76] ». Su criterio en estas versiones era algo liberal : en la *Escala espiritual* manifiesta que los lugares del original que por su mucha brevedad se hacían oscuros los amplió, y que en otras pasajes suprimió palabras y cláusulas « por ser de cosas que no convienen para el pueblo rudo; porque con este cuidado se deben trasladar los libros de romance, dejando en su original para los sabios lo que no conviene al pueblo commun; para que asi pueda la gente vulgar leer la buena doctrina con mucho provecho, y sin ningun peligro [77] ». Debía de proceder, no

76. Ed. *B. A. E.*, t. XI, p. 281.
77. *Ibid.*, p. 284.

obstante, con mano muy discreta en las supresiones, porque leemos a continuación : « aunque esto no lo hice mas que en dos o tres lugares ».

Este temor a malas interpretaciones del vulgo que apunta fray Luis, se halla expresado en numerosas obras de la época. Temen que el pueblo, hallando las materias religiosas en su propio romance, se meta demasiado en honduras y bachillee por su cuenta. Así, el P. Chaves en la aprobación de cierto libro profano[78], refiriéndose a algunos sermones incluídos en él, escribe : « y aunque estan en vulgar, ninguna ocasion tomará dello el pueblo para hazerse bachiller, como de algunas cosas semejantes él se la suele tomar. »

La defensa de la lengua patria, y también aquellos recelos del P. Granada, son confirmados por un hermano suyo en religión, famoso humanista y poeta, fray Luis de León. En la introducción al libro primero *De los nombres de Cristo* (1583-1585) enseña que las Escrituras fueron dictadas por Dios para que nos sirviesen de consuelo en esta vida de trabajos, de clara luz en medio de las tinieblas, de remedio saludable a las pasiones; siendo tal fin universal, en provecho de todos los hombres, común ha de ser a todos su uso y lectura; por ello fueron compuestas en palabras llanísimas y en la lengua que entonces era vulgar; comunicóse después este tesoro a las demás gentes en sus lenguas comunes. Esto, de suyo bueno, y útil en aquellos tiempos pasados, es ahora ocasión de muchos daños; y así la iglesia, con maduro consejo, ha puesto tasa a la libre circulación de la Sagrada Escritura en lengua vulgar. Pero es obligación de todos los buenos ingenios componer en nuestra habla libros religiosos para el uso común de todos. En la dedicatoria del libro tercero de aquella obra hermosísima es donde fray

78. *Historia y relación verdadera de la enfermedad... y exequias de la Reyna de España Doña Isabel de Valoys*, por el Maestro López de Hoyos, Madrid, 1569. Otro peligro de los sermonarios en lengua corriente señala fray Antonio Pérez : « Pro y contra tiene, Christiano Lector, el haber sermonarios impressos en Romance. Atento que si por una parte son muy a proposito para enriquecer nuestra lengua, depositando en ella los tesoros y mineros del pulpito..., por otra son muy de peligro assi para los Predicadores como para los oyentes : pues pueden dormir los unos en quanto no predican, y los otros en quanto los predican, con el presupuesto y seguro que alli se tienen los sermones pintados y deletreados para cada uno y quando quisieren. » (*Apuntamientos de todos los sermones dominicales*, Medina del Campo, 1603, Prólogo al Lector.)

Luis hace valiente y clásica apología del idioma castellano. Por ella recibirá años más tarde el justo tributo de Lope de Vega :

> ...Tu fuiste gloria de Augustino Augusta,
> tu el honor de la lengua Castellana,
> que deseaste introduzir escrita
> viendo que a la Romana tanto imita
> que puede competir con la Romana[79]...

Recuérdanos fray Luis a Pietro Bembo, eclesiásticos ambos, latinos de puro y elegante estilo, muy cuidadosos de la expresión bella al manejar la lengua patria, y en cuya defensa echan el uno y el otro toda la autoridad que les confería su reputación de humanistas : su conversión a la lengua del pueblo debía de producir, y en realidad produjo, el escándalo de una deserción; gozaban ambos de prestigio altísimo en los dominios literarios, y sus opiniones acerca de la lengua vulgar hubo de influír decisivamente entre los cultos. Lo que el cardenal Bembo hizo por la lengua toscana, hízolo fray Luis por la española. Las ideas de nuestro augustino no eran nuevas, pero él les dió toda su fuerza dialéctica y la suma autoridad de sus escritos. Alude fray Luis a los que se habían maravillado de que un teólogo como él, de quien « esperavan algunos grandes tratados llenos de profundas cuestiones, aya salido a la fin con un libro en romance; otros dizen que no eran para romance las cosas que se tratan en estos libros, porque no son capazes dellas todos los que entienden romance; y otros ay que no los han querido leer porque estan en su lengua, y dizen que si estuvieran en latin los leyeran[80] ». Tener por fácil y de poca estima lo que se escribe en castellano es engaño y vicio común : empleada la lengua en cosas sin sustancia en el pasado, no la creen capaz de más altos empeños : « todo ello falta nuestra, y no de la lengua ni de los que se esfuerçan a poner en ella todo lo grave y precioso que en alguna de las otras se halla[81] ». Fray Luis se pregunta

79. *Laurel de Apolo con otras rimas*, Madrid, 1630, fol. 34.

80. *De los nombres de Cristo*, ed. Clásicos Castellanos, Madrid, 1914-1921, t. III, págs. 5-6.

81. Culpa de los escritores, y no de la lengua, era también para Speroni y Du Bellay : « io vi dico questa lingua moderna, tutto che sia anzi attempatetta che no, essere ancora assai picciola e sottil verga; la quale non ha a pieno fiorito, non che i frutti prodotti, che ella può fare : certo non per difetto della na-

¿por qué querer mejor las cosas graves en latín que en castellano? No será ciertamente por entenderlas mejor que en la propia lengua, por muy de latino que se presuma. Dirán que las materias graves piden lengua que so sea vulgar, para que con ellas se conforme la gravedad del decir; pero una cosa es el estilo, y otra la lengua en que se escriben; requiere aquél de conformidad entre lo que se dice y la forma de decirlo; mas en lo que toca a la lengua, ninguna tiene particular privilegio, sino que en todas puede todo decirse : « las palabras no son graves por ser latinas, sino por ser dichas como a la gravedad le conviene, o sean españolas o sean francesas; que si, porque a nuestra lengua la llamamos vulgar, se imaginan que no podemos escrevir en ella sino vulgar y baxamente, es grandissimo error; que Platon escrivio no vulgarmente ni cosas vulgares en su lengua vulgar, y no menores ni menos levantadamente las escrivio Ciceron en la lengua que era vulgar en su tiempo ». A los que dicen que no leen estos libros por estar en romance, y que en latín los leyeran, « se les responde que les deve poco su lengua, pues por ella aborrescen lo que, si estuviera en otra, tuvieran por bueno. Y no sé yo de donde les nasce el estar con ella tan mal; que ni ella lo merece, ni ellos saben tanto de la latina, que no sepan mas de la suya, por poco que della sepan, como de hecho saben della poquissimo muchos. Y destos son los que dizen que no hablo en romance, porque no hablo desatadamente y sin orden, y porque pongo en las palabras concierto, y las escojo y les doy su lugar; porque piensan que hablar romance es hablar como se habla en el vulgo, y no conoscen que el bien hablar no es comun, sino negocio de par-

tura di lei, essendo cosí atta a generar come le altre; ma per colpa di loro che l'ebbero in guardia, che non la coltivorno a bastanza; ma a guisa di pianta selvaggia in quel medesimo diserto, ove per se a nascere cominciò, senza mai nè adacquarla, nè potarla, nè difenderla dai pruni che le fanno ombra, l'hanno lasciata invecchiare e quasi morire. » (Speroni, *Dialogo delle lingue*, ed. cit., I, p. 183.) En términos idénticos, en defensa de la vulgar francesa, se expresaba Du Bellay en el siguiente pasaje de su *Déffence :* « Ansi puys ie dire de nostre langue, qui commence encores à fleurir, sans fructifier : ou plus tost comme vne plante, et vergette, n'a point encores fleury, tant se fault qu'elle ait apporté tout le fruict qu'elle pouroit bien produyre. Cela certainement non pour le default de la Nature d'elle, aussi apte à engendrer que les autres : mais pour la coulpe de ceux qui l'ont eue en garde, et ne l'ont cultivée à suffisance : ains comme vne plante suuaige, en celuy mesmes desert, ou elle auoit commencé à naitre, sans iamais l'arrouser, la tailler, laissée enuieillir et quasi mourir. » (Ed. cit., p. 57.)

ticular juyzio, ansi en lo que se dize como en la manera como se dize; y negocio que de las palabras que todos hablan elige las que convienen y mira el sonido dellas, y aun cuenta a vezes las letras, y las pesa y las mide y las compone, para que, no solamente digan con claridad lo que se pretende dezir, sino tambien con armonia y dulçura...; yo confiesso que es nuevo y camino no usado por los que escriven en esta lengua poner en ella numero, levantandola del decaymiento ordinario. El cual camino quise yo abrir, no por la presumpcion que tengo de mi, que sé bien la pequeñez de mis fuerças, sino para que los que las tienen se animen a tratar de aqui adelante su lengua como los sabios y elocuentes passados, cuyas obras por tantos siglos biven, trataron las suyas, y para que la igualen en esta parte que le falta con las lenguas mejores, a las cuales, segun mi juyzio, vence ella en otras muchas virtudes. »

En el prólogo a sus *Obras poéticas*, y refiriéndose en particular a las versiones de autores antiguos, dice fray Luis haberse inclinado a esto « solo por mostrar que nuestra lengua recibe bien todo lo que se la encomienda, y que no es dura ni pobre, como algunos dicen, sino de cera y abundante para los que la saben tratar [82] ». Allí también sostiene la dignidad de la poesía para tratar materias religiosas, « de lo cual es argumento que convence haber usado Dios della en muchas partes de sus sagrados libros, como es notorio ». Y en la advertencia al libro tercero de sus poesías, vuelve a insistir en que nadie debe tener los versos por nuevos o por ajenos de la Sagrada Escritura, « porque antes le son muy propios, y tan antiguos, que desde el principio de la Iglesia hasta hoy los han usado en ella muchos hombres grandes en letras y en santidad [83]... »

El notable desarrollo y la difusión de la poesía profana estimularon la producción devota en verso [84]. Juan González de la

82. Ed. *B. A. E.*, t. XXXVII, p. 2.

83. *Ibid.*, p. 45. Esta observación de fray Luis se venía ya haciendo por otros poetas religiosos, v. gr., fray Alberto de Aguayo : « E si alguno juzgare por liviandad escreuir cosa trobada, porque muchos reheprenden las cosas que menos saben, sepa que en esta manera escriuio y habló Moysen, David, Salomon y muchos de los prophetas. » (Traducción en coplas del *Libro de Boecio : De la consolación de la philosophía*, Medina del Campo, 1542, Argumento.)

84. Explicitamente lo declara así el Dr. Francisco López al frente de sus *Versos devotos en loor de la Virgen* (1573) : « Yo, pues, sabiendo que en nuestra España

Torre, en la dedicatoria de su *Diálogo llamado Nuncio legato mortal* (Madrid, 1580), confiesa que compuso esta obra en « metros redondos castellanos » (en quintillas) por ver que el pueblo ya no se cuidaba de leer cosa buena en prosa, sino que todos andaban buscando coplillas, romances y farsas, y así les da él esta farsa de la muerte. A otro escritor le fatiga el ánimo ver ensalzados hasta las nubes los hechos de un bárbaro Lautaro, de un Orlando, de un Rugero, « y que las inefables maravillas de mi Dios y Redentor esten calladas en el verso Castellano, o a lo menos no escritas en historia seguida y acabada, sino en fragmentos y divisiones; que aunque muchos dellos sean delicados y sutiles, acabanse quando habian de comenzar[85] ». Animaba al mundo eclesiástico, no sólo el propósito de dar enseñanza religiosa, sino de suministrar además lecturas morales que contrarrestasen la perversa influencia que ejercían los libros vanos, especialmente los de caballerías. Así lo declaraba expresamente en el año ya de 1534 el P. Diego Gracián, en su dedicatoria al obispo de Zamora de *Los oficios de Sant Ambrosio* (Toledo, 1534), de cuya traducción « ya que no se siguiese otro bien, ocupandose algunos en esta sancta lecion, se apartarán de leer otros libros prophanos de hystorias y hazañas fingidas. De los quales ay tanta abundancia en nuestros tiempos, no sin mucho daño de las costumbres y perdida del tiempo que en ellos se gasta y estragamiento del gusto del entendimiento para otros libros sanctos o verdaderos y de buena doctrina, en los quales pone el demonio vn continuo hastio. » No debió de hallar remedio el mal, porque la voz de predicadores, moralistas y escritores piadosos continúa tronando contra los libros de caballerías. Conforme a fray Luis de Alarcón, con la lectura

hay admirables ingenios, de que siempre fue fertilisima, y que de treinta años a esta parte ha sido generalmente muy acepta la manera de la composicion italiana, y que todo estado de personas se ha dado mucho a ella, considerando tambien que todos o los mas que en este genero de verso han escrito echaron a la mano izquierda de lo profano, quise tañerles delante como novicio y tosco tañedor en esta mi destemplada vihuela. » (Cit. Gallardo, *Ensayo*, t. III, col. 423.)

85. Francisco Hernández Blasco, *Universal Redención, Passión, Muerte y Resurrección de Nuestro Redento Jesu Christo*, Alcalá, 1584, Prólogo. Siguiendo también el ejemplo de los que recogían romances y poesías líricas en colecciones, algunos publican cancioneros a lo divino, como el *Vergel de flores divinas* (Alcalá, 1588) de Juan López de Ubeda, segundo cancionero de este género después del de fray Ambrosio Montesino.

de semejantes libros se avivan los vicios; los libros mundanales no son sino tizones del infierno : « del numero de estos libros son el latino Ovidio, y Terencio en algunas obras, y otros tales; en romance, un Amadis o Celestina, y otros semejantes[86] ». Considerando imposible, sin duda, vencer el gusto del pueblo por los libros de caballerías, se ingenian los religiosos en sacar a luz libros de caballerías a lo divino, reemplazando a los caballeros andantes con santos. Fray Jaime de Alcalá, que no condenaba a los caballeros que por su linaje y virtud son obligados a batallar lanza en mano por los fueros de la justicia, como reales caballeros andantes, pero que sí condenaba al par las ficciones y sueños de los Amadises, escribió para noticia de aquellos caballeros cristianos, como dice en el prólogo, su libro de la *Cavallería christiana* (Alcalá, 1570). Muchos libros fueron escritos en lengua vulgar, en vez de latín, por esta guerrilla literaria entablada contra los bravos paladines de las Orianas y Laureolas. En el prólogo de los *Discursos predicables a modo de diálogos* (1589), fray Juan de Tolosa nos declara haberlos escrito en lengua vulgar porque, además de ser así más apacibles y comunes para todos, ayudaría « a lo que tantos hombres graves y letrados escribiendo en ella han procurado, que es desterrar de nuestra España esta polvareda de libros de Cauallerias (que llaman) o de vellaquerias (que yo llamo) que tienen ciegos los ojos de tantas personas, que sin reparar en el daño que hacen a sus almas se dan a ellos, consumiendo la mayor parte del año en saber si Don Belianis de Grecia vencio al Castillo encantado, o si Don Florisel de Niquea, despues de tantas batallas, celebró el casamiento que desseaba[87] ». Hasta la aparición del *Quijote*, que acabó de enterrar a los ya medio muertos caballeros andantes (y no tanto por la sátira, como por haber sustituido la lectura de aquél a la de las novelas de caballerías), siguen escuchándose quejas, publicándose libros devotos como antídoto, y aun vertiéndose sólo para ello algunos del latín : fray Pedro de Vega traduce su *Declaración de los siete psalmos penitenciales* (1602), que había leído en latín en

86. *Camino del cielo* (1550) : cit. Gallardo, *Ensayo*, t. I, col. 62.
87. Pérez Pastor, *La imprenta en Medina del Campo*, Madrid, 1895, p. 263.

las Universidades de Valladolid y Coimbra, para aprovechar al mayor número de lectores y para seguir a los doctos que habían escrito tratados santos en romance a fin de desterrar de las manos de la doncella, y a veces de la monja, y de muchos otros, las Dianas y los Amadises.

El autor que con mayor puntualidad precisa aquellas lecturas profanas, y con más vivo estilo las condena, es otro defensor de la lengua vulgar de España, que en este concepto ha de ponerse junto a los dos Luises : el augustino Pedro Malón de Chaide. Su prólogo al *Libro de la conversión de la Madalena* (1588) es una larga, firme y bien razonada defensa del castellano. Escuchemos primero su opinión de ciertos libros profanos : « ¿ que otra cosa son libros de amores, y las Dianas y Boscanes y Garcilasos, y los monstruosos libros y silvas de fabulosos cuentos y mentiras de los Amadises, Floriseles y Don Belianis, y una flota de semejantes portentos como hay escritos, puestos en manos de pocos años, sino cuchillo en poder del hombre furioso? Pero responden los autores de los primeros, que son amores tratados con limpieza y mucha honestidad, como si por eso dejasen de mover el afecto de la voluntad poderosisimamente, y como si lentamente no se fuese esparciendo su mortal veneno por las venas del corazon, hasta prender en lo mas puro y vivo del alma... ¿Que ha de hacer la doncellita que apenas sabe andar, y ya trae una Diana en la faldriquera [88]?... ¿Como dira *pater noster* en las Horas la que acaba de sepultar a Piramo y Tisbe en Diana? ¿Como se recogera a pensar en Dios un rato la que ha gastado muchos en Garcilaso?... Otros leen aquellos prodigios y fabulosos sueños y quimeras sin pies ni cabeza, de que estan llenos los libros de caballerias, que asi los llaman, a los que si la honestidad del termino lo sufriera, con trastrocar pocas letras se llamaran mejor de bellaquerias que de

88. Bastantes décadas después debía de continuar en entredicho el arte de novelar, según vemos por el siguiente lugar de Tirso, donde emite un sensato juicio sobre tal cuestión : « Vno de los entretenimientos que... se nos ha auezindado en nuestro Reyno, y vsa Italia, es el nouelar : exercicio vituperado por vnos y defendido de otros, puesto que en mi opinion ni deue condenarse absolutamente, ni tampoco con generalidad canonizarse : porque aquellas nouelas merezeran alabança que en los sucessos exemplares y en las palabras honestas, satisfaciendo el gusto, no deprauan en las costumbres : lo que sera al contrario en sus opuestas. » (*Deleytar aprovechando*, Madrid, 1635, fol. 3.)

caballerias. Pues para reparo de los muchos daños que destos libros nacen, muchos celosos de la honra de Dios y amigos del bien y medra de los fieles han tomado la pluma y han escrito libros llenos de santa dotrina, de maravillosos ejemplos, de gravisimas sentencias y de dulce y deleitoso estilo, con los cuales han hecho mucho provecho a todos cuantos se han querido aprovechar de sus trabajos [89]. »

Sobre su defensa de la lengua castellana, confiesa Malón de Chaide que años atrás había empezado a escribir el *Libro de la conversión de la Madalena* a petición de una persona (Beatriz Cerdán) que no tenía noticia de la latina, y tanta contradicción y resistencia se le había puesto para que no prosiguiese en su empeño, como si ello fuera un sacrilegio o pusiera en grave perdición la república cristiana : que era bajeza escribir en nuestra lengua cosas graves; que tales materias no habían de andar en manos del vulgo liviano; que para Platón no era lícito profanar los misterios de le filosofía, y que Aristóteles escribió con tanta oscuridad como si no escribiera; que, en fin, los graves y antiguos filósofos presentaron sus doctrinas bajo enigmas y figuras. Responde él ahora, con San Agustín, que huelga le reprenda el gramático a trueque de que todos le entiendan, y reciban algún provecho los que poco saben de lenguas extranjeras. Respecto a que sea de poca autoridad el escribir en lengua común cosas graves, ¿hay nada más grave que la ley de Dios? Pues El la dictó y Moisés y los profetas la escribieron en la lengua que hablaba el zapatero, el cavador, el sastre, el tejedor. Pastor era el profeta Amós, criado en varear bellota, en apacentar su ganado, y cierto que no profetizó y dejó su profecía escrita en lenguaje que aprendiera en Atenas ni en Roma, sino en el que hablaban en su tierra. Pues si misterios tan altos se escribieron en la lengua del pueblo, ¿por qué se han de buscar ahora lenguas peregrinas para estampar lo bueno que saben y podrían divulgar los hombres sabios? No sólo podrían dar luz con su doctrina, sino ilustrar el castellano con su buen estilo. Y tomando en consideración un argumento tradicional de los teólogos, que la Sagrada Escritura se escribió en hebreo

89. Ed. *B. A. E.*, t. XXVII, págs. 279-280.

precisamente por ser lengua muy misteriosa, pregunta nuestro autor : ¿no se tradujo en griego? ¿no se escribió luego en latín? « Pues si nuestro español es tan bueno como su griego y como el lenguaje romano, y se sabe mejor hablar que aquellas lenguas peregrinas, y por poco bien que se escriba en el nuestro, se escribira con mas propiedad que en el ajeno, ¿por cual razon les ha de parecer a estos que es bajeza escribir en el cosas curiosas y graves [90]? » Escribió Platón y Aristóteles y Tulio, y todos los filósofos escribieron, en su lengua materna, en su castellano por decirlo así, y a todos pareció bien, « de suerte que la moza de cantaro y el cocinero, sin estudiar mas que los terminos que oyeron y aprendieron de sus madres, los entendian y hablaban de ello; y agora les parece a estos tales que es poca gravedad escribir y saber cosa buena en nuestra lengua ». Mas vale escribir en la natural y materna con pureza y propiedad, que no en la extranjera con mil impropiedades. « No se puede sufrir que digan que en nuestro castellano no se deben escribir cosas graves. Pues ¿como? ¿tan vil y grosera es nuestra habla que no puede servir sino de materia de burla? Este agravio es de toda la nacion y gente de España, pues no hay lenguaje ni le ha habido que al nuestro haya hecho ventaja en abundancia de terminos, en dulzura de estilo, y en ser blando, suave, regalado y tierno, y muy acomodado para decir lo que queremos, ni en frasis ni rodeos galanos, ni que este mas sembrado de luces y ornatos floridos y colores retoricos, si los que lo tratan quieren mostrar un poco de curiosidad en ello; esta no puede alçanzarse si todos la dejamos caer por nuestra parte, entregandola al vulgo grosero y poco curioso. Y por salirme ya desto, digo que espero en la diligencia y buen cuidado de los celosos de la honra de España, y en su buena industria, que con el favor de Dios habe-

90. Hacia el mismo año, y en tono parecido, se expresaba el cronista Antonio de Herrera : « Y entre otras razones, me ha mouido a escriuirla [su *Historia*] en esta lengua porque no me acontezca lo que a Albino, ciudadano romano, de quien se reya mucho Caton porque pudiendo escriuir en su lenguaje natural se escusaua porque lo hazia en lengua Griega; pues que la Castellana es antigua, noble, polida y abundante para dezir en ella por escrito y de palabra lo que se quisiere sin ayuda de otra. » (*Cinco libros de la Historia de Portugal y Conquista de las islas de los Açores*, Madrid, 1591, Dedicatoria.)

mos de ver muy presto todas las cosas curiosas y graves escritas en nuestro vulgar, y la lengua española subida en su perfecion, sin que tenga invidia a alguna de las uno al otro polo; de donde se seguira que la gloria que nos han ganado las otras naciones en esto, se la quitamos, como lo habemos hecho en lo de las armas. Y hasta que llegue este venturoso tiempo, que ya se va acercando, habremos de tener paciencia con los murmuradores los que somos de los primeros en el dar la mano a nuestro lenguaje prostrado [91].»

Este sentimiento patriótico, en que el valor de la lengua va enlazado con la grandeza del imperio, lo hallamos reflejado en muchos escritores de fines del siglo. No podía mirarse como humilde la lengua de un pueblo cuyos dominios, triunfos y poderío se extendían por el orbe. Así, fray José de Sigüenza, en la dedicatoria a Felipe III de la Segunda Parte de su *Historia de la orden de San Gerónimo* (1599), asienta que por hallarse escrita en el idioma castellano « la reconoceran por propria en la redondez del suelo. Tal es la grandeza y el espacio que ha ocupado en compañia de las Reales banderas nuestra lengua, cosa que nunca la gozaron la Griega ni Latina : de cuya clara ventaja y dicha le han de tener siempre inuidia entrambas [92]. »

91. Sobre la semejanza de los argumentos de Malón de Chaide y los que fray Luis de Léon utiliza, vale la pena de transcribir la siguiente aclaración que el primero hace en el prólogo citado : « cuando yo comence a hacer esta niñeria no faltó a quien le parecio mal que fuese en nuestra lengua española, y tuve necesidad de responder a esta acusacion que se me ponia, y entonces hice en un prologo lo que también pondre en este. Como despues, por las razones que he dicho, lo dejase todo a un rincon, y se han pasado algunos años, he visto que un librito impreso de tres años, y aun de menos a esta parte, puesto por un muy curioso y levantado estilo, y con terminos tan polidos y limados y asentados con extremado artificio, en quien se vera la grandeza y majestad de palabras de que nuestra lengua castellana esta como preñada, y que tiene gran riqueza y copia y mineros, que no se pueden acabar, de luces y flores y gala y rodeos en el decir, y que en aquel libro esta el adorno que los celosos del lenguaje español pueden desear (el libro de *Los nombres de Dios*, del padre maestro fray Luis de León, de quien digo), habiendole sucedido con el y su divulgacion lo que a mi con este antes de publicalle, tuvo necesidad de oponerse a la afrenta y sinjusticia que a la lengua se la hacia; y asi, constreñido deste agravio, añadio otro tercero libro a los dos que habia impreso, en cuyo principio hallé casi las mismas palabras que muchos años antes yo habia escrito a ese mismo proposito. Y aunque aqui pudiera yo dejar de poner las mias y remitir a los lectores a que alla las lean; con todo eso, pues esto es cierto que las escribi yo años antes, no dejaré de ponellas. Y nadie tenga a mucho que nos hayamos topado en esto; pues siendo verdad la que tratamos, y tan fundada en buena razon, no es milagro que topen dos con ella y con los fundamentos en que apoya y estriba... » (*Loc. cit.*)

92. Ed. *N. B. A. E.*, t. VIII, p. LIX.

En los últimos años del siglo, la producción piadosa en lengua romance es muy copiosa [93]. Buen número de libros de este género, escritos e impresos primero en latín, son vertidos al castellano y publicados por su mismo autor [94]. Los escritores devotos están ahora bien lejos de considerarlo inadecuado o impropio de estas materias, como por tal lo habían tenido tiempos atrás [95]. Fray Hernando del Castillo manifestaba en su *Historia general de la orden de predicadores* (1584) que transcribía algunos documentos antiguos « porque los naturales destos Reynos suelen gustar mucho de ver el barbaro lenguaje de sus antepasados, quando no tenian otro exercicio sino armas; y lo mucho que en pocos años se ha trocado y mejorado : pues ya es la lengua Castellana una de las mas polidas, copiosas y propias y elegantes que ay en el mundo, y la mas rica de todas, con hurtos agenos [96] ». El canónigo Alonso de Acevedo la consideraba como « muy propria y acomodada para que en ella se expliquen los soberanos y teologicos conceptos [97] ». Y fray Juan de los Angeles, que estima natural y conveniente que se escriba en la lengua común, y que además se goce en ésta lo que en la hebrea, griega, caldea y latina escribieron sus naturales, nos dirá en el libro de *Consideraciones sobre el Cantar de los cantares* (1601) que « como muchos hombres doctisimos han probado, es capacisima para todo cuanto se quisiere escribir en ella, lo cual consta por larga experiencia : que ya toda la Logica,

93. Bien podía Marco Antonio de Camos escribir en su *Microcosmia y gobierno universal del hombre christiano* (Madrid, 1595, p. 2.) : « Mejorado se ha el tiempo en lo que toca a sacar a luz libros vulgares por la comun utilidad. Con qué descuydo biuian los hombres en esta parte : todo era escriuir cosas prophanas, fabulas, libros de cauallerias... »

94. Entre los más importantes, la *Vida del P. Ignacio de Loyola* (1583) del P. Pedro de Ribadeneyra, y la *Summa llamada Nueva Recopilación y práctica del fuero interior* (1598) de fray Alonso de Vega.

95. Sirva como testimonio de ello lo que dice Diego Hortega de Burgos, a principios del siglo, en su traducción de los *Comentarios para despertamiento del ánimo en Dios*, de Luis Vives : « Hame sido la traduccion dificil por haber en ello algunas cosas en el sentido muy altas, en que era necessario poner gran atencion, y aun algunas veces parescer ajeno. Y demas desto, nadie ignora cuanta diferencia hay entre la elocuencia de la lengua Latina y la nuestra; porque la nuestra queda muy atras de la Latina; y dado que mi romance fuese el mas esmerado de todos, no podria alcanzar la fuerza de la habla Latina que lleva la obra presente. » (Gallardo, *op. cit.*, t. III, col. 221.)

96. *N. B. A. E.*, t. VIII, p. xxx.

97. *Creación del mundo* (1615), ed. *B. A. E.*, t. XXIX, p. 245.

Filosofia y Teologia Moral, Casos, Leyes, Sermones, Salmos y Cuestiones muy teologas andan en ella[98] ».

VII

A principios del siglo XVII se hablaba ya con orgullo general de la lengua española : aun los doctos latinistas la consideran propia y digna para tratar cualquier materia. Pero como no faltan todavía algunos que la tengan en poco, continúan los más haciendo su elogio y defensa. Los argumentos estaban agotados con las apologias del siglo anterior. Nada nuevo cabía decir en su defensa. No se hace sino repetir en formas varias lo ya dicho. Así, Bernardo Aldrete, cuya obra *Del origen y principio de la lengua castellana* (1606) encierra la principal apologia de la lengua hecha a principios del siglo, parece repetir como un eco (cap. I, lib. I) algo de lo dicho por Francisco de Medina, y particularmente en el capítulo último coincide notablemente en el sentido y en la expresión con los principales párrafos que en loor del castellano habían escrito Ambrosio de Morales[99], Herrera[100] y fray Luis de León[101] Las referencias de nuestros grandes escritores a esta materia tampoco ofrecen particular novedad, porque no hacen sino coincidir con la opinión de sus predecesores. Por ejemplo, Cervantes, cuando escribe : « Y a lo que decis, señor, que vuestro hijo no estima mucho la poesia de romance, doime a entender que no anda muy acertado en ello, y la razon es esta : el grande Homero no escribio en latin, porque era griego, ni Virgilio no escribio en griego, porque era latino. En resolucion, todos los poetas antiguos escribieron en la lengua que mamaron en la leche, y no fueron a buscar las extrangeras para declarar la alteza de su conceptos; y siendo esto asi, razon seria se extendiese esta costumbre por todas las naciones, y que no se desestimase el poeta aleman porque escribe en su lengua, ni el castellano, ni aun

99. *V.* Aldrete, ed. Madrid, 1674, fol. 88 v., col. 1.
98. Ed. *N. B. A. E.*, t. XXIV, p. 6.
100. *Ibid.*, col. 2.
101. *Ibid.*, col. 1.

el vizcaino, que escribe en la suya [102]. » Y nada nuevo nos parecerá ya lo que Lope de Vega dice en la dedicatoria a su hijo de *El verdadero amante* : « mas para que os persuado con autores, quando aun estais en los primeros rudimentos de la lengua Latina, cosa que no podeis escusar, aunque si hubiera quien os enseñara bien la Castellana, me contentara mas de que la supierades : porque he visto muchos que ignorando su lengua se precian soberuios de la Latina, y todo lo que esta en la vulgar desprecian, sin acordarse que los Griegos no escribieron en Latin, ni los Latinos en Griego, y os confiesso que me causa risa ver algunos hombres preciarse de Poetas Latinos, y en escriuiendo en su lengua parecer barbaros [103]... » Mayor interés ofrece su declaración de que la lengua castellana, « ya por tantos aumentos ha llegado a quererse ygualar a la Reyna de las lenguas [la latina] en Europa [104] », o cuando escribe en *La Dorotea* : « — Ayer estauamos en el Soto, y a este proposito le escriui vn Epigrama en vn libro de memoria. — ¿Latino o Castellano? — No sino Castellano, *que Latino ya no ay quien lo agradezca*, que es harta lastima [105] — No es por cierto, porque el Poeta, a mi juizio, ha de escriuir en su lengua natural, que Homero no escriuio en Latin, ni Virgilio en Griego, y cada vno esta

102. *Quijote*, II, XVI. V. Américo Castro, *El pensamiento de Cervantes*, 196-200.

103. *Comedias : Parte Catorze*, Madrid, 1621, fol. 195. A semejante impropiedad de los latinistas cuando escribían en castellano alude el menor de los Argensolas : « La lengua latina ha mucho que no sirve mas que de cubrir imperfecciones, que si parecieran en el lenguaje materno fueran insufribles. » (Bartolomé L. de Argensola, *Obras sueltas*, ed. Conde de la Viñaza, Madrid, 1889, t. II, p. 327.)

104. Dedicatoria de *Lucinda perseguida*, en *Comedias : Parte Décima Séptima*, Madrid, 1621, fol. 162. Quevedo, refiriéndose a la poesía de Francisco de la Torre, « que parece esta floreciendo hoy entre las espinas de los que martirizan nuestra habla, confundiendola », alude también a aquellos que « la confiesan rica por si, en competencia de la griega y latina, que soberbias la daban de mala gana limosna en las plumas de escritores pordioseros, que piden para ella lo que la sobra para otras ». (*B. A. E.*, t. XLVIII, p. 490). Ningún escritor ha hecho, como Lope, tan reiteradamente el elogio de nuestra lengua : « Sabroso es esto de Latinizar : ya me yua de vno en otro lugar aficionado a lo que reheprendo, pues pudiera auerlo dicho en mi lengua, tan noble, copiosa y rica como todas, aunque vn cierto Greguizante dixo que dexaua de romançar vn texto de Aristoteles porque hallaua para su declaracion baxa nuestra lengua... » (*Comedias : Parte Catorze*, ed. cit., Prólogo.) Para Lope el habla castellana es grave y sustancial : « vemos que lo que en ella es donayre y agudeza, en musica, en conuersacion, en prosa, en verso, siempre tiene el propio valor, a diferencia de otras lenguas, que de su parte tienen la gracia, mas que de la sentencia, pues traduzidas en la nuestra no lo seria. » (Dedicatoria de *El primer rey de Castilla*, en *Comedias : Parte Décima Séptima*, ed. cit., fol. 113.)

105. Idéntica lamentación había expresado Villegas, al decir irónicamente :

Deja el latinizar, que ya no vive

obligado a honrar su lengua, y assi lo hizieron el Camoes en Portugal, y en Italia el Tasso[106].»

A principios del siglo XVII, repito, está asentado ya firmemente el prestigio de la lengua vulgar en España, que « aun en personas vulgares esta tan valida y gallarda[107] ». Su defensa toma otra modalidad : no se hace con relación a la latina, como lengua literaria, sino que tratan de guardar y amparar su pureza en reacción contra el culteranismo. El origen de éste no me parece que ha sido aún exactamente visualizado. El estilo de los *cultos* en España y fuera de ella (gongorismo, eufuísmo, preciosismo, marinismo) tiene sus raíces, cuando no su desarrollo, en el siglo XVI : esto es bien sabido. Pero se ha buscado el motivo de su simultaneidad o de su correspondencia en influencias literarias de un pueblo sobre otro; y nadie ha considerado hasta ahora seriamente el que tengo por motivo principal. El siglo XVI es, como tenemos visto, siglo de lucha por la supremacía de las lenguas vulgares sobre el latín. En todas partes se procuró cuidarlas, enriquecerlas, levantarlas en dignidad, aspirando a que compitiesen con la romana. Esta tendencia común a la Europa occidental revistió en algunos autores, o grupos literarios, un exceso de esmero y erudición que les llevó al amaneramiento. Una causa nacional y propia, un nacionalismo lingüístico, es lo que, a mi juicio, trae el eufuísmo

sino solo en la pluma del germano
por ser su idioma barbaro y caribe.
(*Eróticas o amatorias* (1618), ed. Alonso Cortés, Madrid, 1913, p. 341.)

Claro está que, a pesar de todo, el latín, lengua oficial en las Universidades, continuaba siendo patrimonio de las personas cultas : suma ignorancia era desconocerlo enteramente, como se infiere del siguiente pasaje de Salas Barbadillo, escrito en 1621, entre otros varios que podríamos citar : « — Pienso que se holgará mucho de hablar a todos en latin por llamarlos de tu, con que le respondieran en castellano, con el cabal cumplimiento de las cortesias de nuestra lengua. — Latin, no lo sabe. — ¿ Es posible que es tan ignorante?... — ¿ Y no pudiera ser ignorante sabiendo latin? — Sí pudiera, y aun fuera lo mas posible; pero al fin fuera majadero en otra lengua, y tuviera necesidad de ser traducido en esta para que le conocieran; porque ser un ignorante tan claro que le entiendan todos, es gran desdicha. » (*El cortesano descortés*, ed. Bibliófilos españoles, Madrid, 1894, págs. 18-19.) Lo mismo viene a decir Polo de Medina más burlescamente : « Aora conozco que ay asnos en Látin. — ¿ Eso dudais?, dixo Lauro. No sabeis que el Asno de Oro de Apuleyo està en Latin? — Y bolviö Don Juan a dezir, mas quiero ser necio en Latin que en Romance, pues no me entenderan todos, pues todos no saben Latin. » (*Academias del jardín*, en *Obras en prosa y verso*, ed. Zaragoza, 1670, p. 105.)

106. *La Dorotea*, Madrid, 1632, fol. 126 v.

107. Cascales, *Cartas Philológicas*, ed. cit., p. 329.

en Inglaterra, el preciosismo en Francia, el marinismo en Italia, el culteranismo en España. Por lo que toca a nuestro país, acabamos de ver que los castellanistas, al par que se quejan del menosprecio que sufría la lengua, insisten unánimente durante todo el siglo XVI en que no ha tenido quien la escriba « con tanto cuidado y miramiento quanto seria menester » (Valdés), que no sería algo inferior a las clásicas si los españoles cuidasen de ensalzarla y pulirla (Villalón), que debe ponerse en ella todo el trabajo y esmero de bien decir que en sus lenguajes pusieron los antiguos (Ambrosio de Morales), y adornarla y engrandecerla y no contentarse con la llaneza del estilo común (Herrera), que son pocos los que escriben en estilo adornado y con el esmero que pide la perfecta elocuencia (Francisco de Medina), y que se debe poner en ella, finalmente, « número, levantandola del decaimiento ordinario » (Luis de León). Esa era la aspiración artística de todos. Y a ella responden Paravicino y Góngora y los gongoristas, pero no siempre con moderación y prudente juicio, tal como les acusaba Jáuregui en su *Discurso poético* (1624) : « En vez de sacar del idioma el licor que buenamente puede exprimirse, le hacen verter heces y amargura como a la naranja; no ha de ser tanto el aprieto. Pudieran considerar que ha habido otros no menos deseosos de ilustrar la poesia castellana y enriquecer el lenguaje, y que con tal designio han emprendido experiencias de excesos y efectuado muchos con felicidad; mas en otros que la lengua repugna han cesado, por no ultrajarla, y contenidose en lo razonable [108]. » El culteranismo trae la consiguiente reacción de los defensores de la pureza de la lengua y estilo poético, acaudillados por Lope de Vega : enriquecida ya la lengua castellana con los hurtos de la latina, se les quiere poner coto : la lengua está ya del todo formada, y se aspira no a mayores adornos y enriquecimientos, sino a mantener su propiedad y pureza [109].

University of Pennsylvania.

M. ROMERA-NAVARRO.

108. Ed. cit., p. 245.

109. Este aspecto de la defensa de la lengua es estudiado en *Lope de Vega y su defensa de la pureza de la lengua y estilo poético, con ilustraciones de contemporáneos*, a punto de publicarse en la *Revue hispanique*.

TRA VICERÉ, SCIENZIATI E POETI...

I. Galileo Galilei, il conde de Lemos e Bartolomé Leonardo de Argensola.

Le indagini del carteggio diplomatico del Governo toscano con quello spagnuolo compiute dal compianto prof. Antonio Favaro nell' Archivio di Stato di Firenze, misero in evidenza una ricca mèsse di documenti relativi alle varie trattative delle quali fu oggetto la proposta di Galileo Galilei di valersi dei Pianeti Medicei da lui scoperti per la risoluzione della determinazione delle longitudini in mare. I detti documenti, integrati con altri sullo stesso argomento rinvenuti nell' Archivio delle Indie di Siviglia e nell' Archivio generale di Simancas, dettero modo al Favaro di narrarci, in un capitolo dei suoi *Nuovi studi galileiani*, la storia dei negoziati, a più riprese intavolati e poi abbandonati, per cedere al Governo spagnuolo il ritrovato del Galilei; alla quale narrazione rimandiamo coloro che desiderassero conoscerla in tutt' i suoi particolari[1]. Noi ci limiteremo a ricordar qui, a proposito delle trattative riprese nel 1616, i rapporti che, in quell' occasione, intecedettero fra il Galilei, il conte de Lemos e Bartolomé Leonardo de Argensola; rapporti che, se non andiamo errati, sono sfuggiti a coloro che finora si sono occupati sia del Viceré spagnuolo che del suo segretario.

Riuscite senz' alcun risultato le trattative intavolate dal Governo spagnuolo nel 1612 per la cessione dell' invenzione galileiana, furono riprese quattro anni dopo personalmente

1. A. Favaro, *Nuovi studi galileiani*, cap. V: *Documenti inediti per la storia dei negoziati con la Spagna per la determinazione delle longitudini in mare*, in *Memorie del R. Istituto Veneto di Scienze, Lettere ed Arti*, vol. XXIV (1891), pp. 101-148.

dallo stesso Galilei, in occasione del suo soggiorno a Roma nel tempo del suo primo processo. Se ne fa un primo cenno in una lettera a Curzio Picchena, segretario del Gran Duca di Toscana[2], scritta da Roma il 23 aprile 1616: « Si trova qui — egli scrive — il rettor di Villa Hermosa, secretario dell' Ecc^{mo} Conte di Lemos, di ordine del quale mi è venuto a trovare; e tra le altre cose haviamo trattato della mia invenzione della longitudine. Fra 6 giorni torna a Napoli, e di lì passa subito in Spagna, onde mi penso che bisognerà rattacar quel filo che già fu promosso, di consenso col S. G. D., pure in questa materia: ma non moverò niente senza nuovo assenso di S. A., nè senza il consiglio e favor di V. S., come meglio gli dirò a bocca, non potendo, come ho detto, scrivere a lungo senza nocumento[3] ». Come si rileva da un' altra lettera del Galilei, scritta nel giugno dell' anno seguente all' ambasciatore toscano a Madrid, conte Orso d'Elci[4], il negozio fu da lui ravvivato con l'Argensola, in casa del cardinal Gaspare Borgia[5].

Prima di partire da Roma, il Galilei scriveva al Rettore di Villahermosa in data 16 maggio 1616, e, dopo essersi ricordato a lui con espressioni di viva gratitudine per le cortesie avute, gli comunicava che avrebbe informato il Granduca di quanto era passato fra loro circa il negozio che a voce gli aveva accennato, affinchè quegli desse incarico all' ambasciatore Orso d'Elci di trattarlo con esso Argensola e il conte de Lemos, onde, rimossi gli ostacoli che si potessero frapporre, non ostante la sua tarda età e la sua malferma salute, egli si potesse recare in Ispagna con la sicurezza che il suo ritrovato sarebbe posto allo prova[6]. In data 31 maggio dello

2. Curzio Picchena, nato a San Gemignano in Toscana nel 1550, morto a Firenze nel 1629: fu segretario di Cosimo II, poi capo del Consiglio di reggenza nella minorità di Ferdinando II (1621-1670): diè un' edizione, riscontrata su due mss. laurenziani, delle opere di Tacito.

3. G. Galilei, *Le opere*, Firenze, 1902, vol. XII, nº 1197, p. 256.

4. Ambasciatore di Cosimo Granduca di Toscana (1608-1621), presso Filippo III re di Spagna.

5. *Opere* cit., vol. cit., nº 1260, p. 237. Gaspare Borgia, nato nel 1585, creato cardinale da Paolo V, morto in Madrid nel 1645, arcivescovo di Toledo e membro del Consiglio regio.

6. *Opere* cit , vol cit., nº 1205, pp. 260–261.

stesso anno, l'Argensola rispondeva alla suddetta lettera con la seguente che si conserva nella Biblioteca Nazionale di Firenze in copia di mano di Galilei. Fu publicata per la prima volta nel carteggio galileiano in quell' edizione *nazionale* delle *Opere* del Galilei, che ha un solo difetto, quello di essere poco accessibile agli studiosi : onde non sarà forse inopportuno ristamparla qui[7] :

Quando recevetti la lettera di V. S. di 16 de' Maggio havevo dato largo conto alli SS[i]. Conti di Lemos e di Castro[8] del negozio che V. S. mi haveva trattato. Credo che io lo riferii a loro Ecc. ze con particolarità, e che risposi alle loro domande di maniera che restorno capaci. Dopo la ricevuta di essa lettera, e con occasione del discorso d' essa,

7. *Opere* cit., vol. cit., n° 1203, p. 262,. *Bartolomeo Leonardo d'Argensola* [*a Galileo in Roma*].

8. Il conte D. Francesco de Castro, fratello del conte de Lemos, allora ambasciatore del Re di Spagna a Roma. Nato a Madrid il 25 maggio 1579, sposò nel 1605, D[a] Lucrezia Legnano Gattinara, duchessa di Taurisano, figlia unica di Vittoria Paduano di Somma e vedova di Alessandro di Lignano Gattinara, esaltata da Marcello Macedonio (Filenio Pelegrino) nei suoi *Capitoli della Belleza*, ediz. Borzelli (Napoli, 1895, cap. II, vv. 31-36). Fu per ben tre volte luogotenente generale del Regno di Napoli. La prima volta, dal 9 marzo al 27 aprile 1900 — appena ventunenne, durante l'assenza di suo padre il viceré D. Fernando de Castro, recatosi a Roma a rendere obbedienza al Papa in nome di Filippo III. In quell'occasione gli diresse G. B. Manso un sonetto [*Poesie Nomiche*, Venezia, 1635, p. 211]. La seconda volta fu luogotenente quando, alla morte del padre (19 marzo 1601), prese per la seconda volta le redini del governo. In quell' occasione G. B. Marino, memore che il conte de Castro aveva tollerato ch' egli fuggisse a Roma dal carcere dov' era stato rinchiuso nell' ottobre del 1600 [Borzelli, *Il cav. G. B. Marino*, Napoli, 1898, p. 49], gl' indirizzó il son : *Come tacer del tuo valor? ma come* [*La Lira*, p. I, p. 129]. Fu luogotenente per la terza volta, quando D. Pedro suo fratello tornò in Ispagna e lasciò lui al governo dal 15 luglio 1616 fino alla venuta del nuovo vicerè Duca d'Ossuna . Il Marino gli diresse un son. quando corse voce che il De Castro doveva andare con l'armata ad Algeri : *Udir parmi di qua l'alte querele* [op. cit., parte cit., p. 111], e un altro, quando, come ambasciatore a Roma, in nome del Re di Spagna, presentò la chinea e il tradizinale donativo di settemila scudi : *Te sol fra mille a sostener chi il mondo* [op. cit., p. 122]. Un 'ode gli diresse G. B. Basile [*Ode*, Napoli, 1627, p. 97]; ed un' ode G. Chiabrera [*Delle opere*. In Venetia. 1782, pp. 67-69].

Amante dei buoni studi e delle lettere, già in Napoli nel 1599, si era adoperato a istituire un' accademia letteraria [M. Manfredi, *Gio. Battista Manso*, Napoli, 1919, p. 146]. A lui dedicava il D[r] Alonso de Acevedo il poema della *Creación del Mundo* (Roma 1615); e a lui, viceré di Sicilia, dedicava F. Cascales, le sue *Tablas Poéticas* (Murcia, 1617). Con lettera del 2 maggio 1613, il fratello Don Pedro gli mandava da Napoli la prima giornata di una sua commedia, probabilmente *La Casa confundida*, per sottoporla al giudizio di lui [A Paz y Mélia, *Correspondencia del conde de Lemos con d. Francisco de Castro, su hermano, y con el Príncipe de Esquilache* (1613-1620), in *Bull. hisp.*, t. V (1903), p. 253.

Alla morte del fratello, fu ottavo conte de Lemos; e, alla morte della moglie, avvenuta nel 1623, decise di entrare in un ordine religioso; di fatti, nel 1629, entrò nell' ordine dei Benedettini e prese il nome di Fr. Agustín de Castro, e con questo nome il poema del principe di Esquilache, *Nàpoles recuperada por el rey don Alonso* (Saragoza, 1651) porta fra le approvazioni, quella di lui. Morí a Burgos nel 1637.

son tornatò a far gl' offizii che mi son parsi necessarii, acciocchè, arrivando noi a Madrid, possa il negozio tirarsi avanti, poi che a quel ch' io intendo, è stato sino ad hora in silenzio, come oriuolo a cui mancasse la corda. Il Conte mio Signore, come quello che è stato presidente del Supremo Consiglio dell' Indie e che sa assai di navigazioni, ha preso molto piacere d'intender la proposizione, estimandola di sorta, che tengo per certo che aiuterà il progresso e successo di essa; e questa è la intenzione che mi ha dato. In questa conformità (serbando per ciò la lettera di V. S.) lo ricorderò a S. E., e per il restante parlerò con l'ambasciator del G. Duca, e per suo mezo scriverò a V. S., o, come adesso, per mezo del S. Ottaviano Vestrio Barbiano.

Mi duole molto che V. S. non si ritrovi con intera sanità: però mi dice l'animo che V. S. la ricupererà in arrivando a respirare l'aria di Firenze, chè la patria ha potere in maggior cose. Adesso quello che resta che dire a V. S. è che preghi Dio che ci dia buon viaggio, poi che haresultar da esso questo negozio, che io porto a mio carico. Desidero similmente che V. S. mi comandi altre cose di suo servizio, perchè vo con ansietà d'impiegarmi in esso, come lo manifesteranno le occasioni. E perchè ho notato quanto V. S. mi honora nelle cortesie della sua lettera, la supplico che habbia per bene che io le scriva secondo lo stile della pragmatica di Spagna, perchè mi è più familiare e più breve: non ostante questo, se V. S. gusterà del contrario, seguirò il gusto suo che a me sarà precetto inviolabile. Guardi Dio V. S., come io desidero.

Di Napoli, li 31 di Maggio 1616.

BART. LIONARDO ARGENSOLA.

Il 20 giugno 1616 partiva dalla Segreteria di Stato di Toscana un' informazione, evidentemente scritta dal Galilei, come del resto risulta dalla lettera di accompagnamento di Curzio Picchena al conte Orso d'Elci[9]; ed insieme un « ricordo » per l'Argensola della medesima Segreteria, anche scritto assai probabilmente dal Galilei[10]; — ed è l'ultima scrittura in cui troviamo mescolato nel negozio il nome del poeta spagnuolo.

Il conte Orso d'Elci, accettando di buon grado l'incarico di riaprire le trattative, ma questa volta direttamente per conto del Galilei, scriveva a quest' ultimo suggerendogli di mandare due lettere: una al Duca de Lerma e l'altra al conte de Lemos,

9. *Opere* cit., vol. cit., n° 1211, pp. 267-268.
10. *Opere* cit., vol. V, pp. 423-425.

offrendosi loro di recarsi in Ispagna, per proporre e dimostrare la sua invenzione, e per dare tutti gli ordini necessari per usarla.

Il Galilei si affrettò a seguire il suggerimento, e, in data 13 novembre 1616, gli scriveva mandando una relazione generale della sua proposta e insieme con essa due lettere in pari data, una per il Duca de Lerma[11] e l'altra per il conte de Lemos[12]. Ci piace di riferire qui la risposta di quest'ultimo[13].

El Embaxador del Sr Duque de Toscana me dió su carta de V. M., y comunicó el deseo que tenia de declarar a su Magd el modo que ha hallado para tomar en qual quiera tiempo con certidumbre la longitud; holgué mucho de oirle, y de ver la relacion general d'esto que me ha imbiado V. M ; lo qual es de tanta consideracion, que a mi parezer no dexará su Md de acetar la oferta que le haze, a que deve tener por cierto que en lo que me tocare, ayudaré con el gusto que se promete, y que con el mismo acudiré siempre a qual quiera cosa suya. G.de Dios a V. M. muchos años.

Madrid, a 18 de marzo 1617.

El Conde de LEMOS Y ANDRADE.

Non ostante che l'invenzione del Galilei fosse giudicata di gran momento dal Governo spagnuolo e che il Re di Spagna trasmettesse, per mezzo del Duca de Lerma, un ordine al Presidente del Consiglio delle Indie di prenderla in esame, le pratiche andarono per le lunghe senza purtroppo approdare a nulla. Il Consiglio volle interpellare in proposito alcuni periti, il cui responso non ci è noto; ma il silenzio c' induce a ritenere che non si stimò opportuno di dar seguito alle trattative, che, riprese più tardi nel 1620, non ebbero esito più fortunato[14]. Ci è piaciuto peraltro mettere in rilievo che, nelle trattative intercedute nel 1516, sia il Conte di Lemos che l'Argensola ci si presentano sotto un aspetto simpatico, per l'interessamento che in certo modo spiegarono per agevolare l'insigne scienzato in una possibile soluzione del suo importante negozio.

11. *Opere* cit. vol. XII, nº 1234, pp. 290-291.
12. *Opere* cit., vol. cit., nº 1233, pp. 289-290.
13. *Opere* cit., vol. cit , nº 1235, pp. 310-311. La firma è autografa.
14. A. Favaro, op. cit., p. 112 sgg.

II. Bartolomé Leonardo de Argensola, Francesco da Ponte e il Cervantes.

Alla morte di Lupercio Leonardo de Argensola, avvenuta inaspettatamente a Napoli il 27 febbraio 1613, dove l'Accademia degli *Oziosi*, di cui era socio, gli celebrò il 29 marzo solenni funerali[15], rimase vacante l'alta carica ch' egli occupava di cronista del Regno di Aragona. Fece istanza per ottenerla il fratello D. Bartolomé con lettera del 6 marzo 1613 ai Deputati d'Aragona[16], e appoggiò l'istanza il conte de Lemos con lettera del 18 marzo ai medesimi Deputati, nella quale aveva parole di vivo rimpianto per il povero Lupercio e di elogio per i meriti di D. Bartolomé: « El secretario Lupercio de Argensola, Cronista de ese Reyno — egli scrive —, es muerto, dejándome con el sentimento que se debe á la falta de tan gran sujeto de cuyo ingenio Aragón y toda España esperaba justamente grandes frutos. Ha conformado su muerte con la integridad de su vida con la qual y con su hijo que le sucede[17],

15. J. A. Pellicer, *Ensayo de una Bibliotheca de traductores españoles*. Madrid, 1778, p. 36. Se si tien conto che i funerali si celebravano in capo a un mese dalla morte, non si andrà errato nel fissare la data della morte di Lupercio al 27 febbraio 1613, all' età di cinquattaquattro anni, essendo nato il 14 dicembre 1559 [per la data della nascita v. il prologo del Conde de la Viñaza alle *Obras sueltas di Lupercio y Bartolomé Leonardo de Argensola*, [Madrid, 1889, t. I, p. x].

16. *Obras sueltas* cit., p. 349.

17. D. Gabriel Leonardo de Albión che, come suo padre e lo zio D. Bartolomé, fu socio dell' Accademia degli *Oziosi* [v. gli *anagrammi* che ad essi dedicó Gio. Battista Basile, *Le opere poetiche*, Mantova, 1613, p. 11, pp. 22-27]. — R. León Máinez [*Cervantes y su epoca*, Jerez de la Frontera, 1919, pp. 257 gg] avanzó l'ipotesi che D. Bartolomé leggesse in detta Accademia l'elegia *En la muerte del conde de Guelves* e le terzine *al conde de Castro* [*Poesías*, in *Bibl. de aut. Españ.* t. XLII, p. 344 e p. 346], senza considerare che l'Accademia s'inauguró soltanto il 3 maggio 1611. Le due poesie sono di epoca anteriore : l'elegia fu composta nel 1610, cioé nel secondo anniversario della morte del conte di Gelves, avvenuta a Valladolid nel 1608, come si ricava dai seguenti versi : « No es tiempo ya que el grave caso llores, | Pues desde que lo viste, dió el verano | La recompensa de la lluvia en flores, | Y, ceñidas las sienes el villano | Secunda vez de pálidas espigas, | A surcos fieles encomienda el grano ». Le terzine furono composte innanzi che D. Bartolomé venisse in Italia, prima dell' aprile del 1608, quando i tre fratelli, conte de Lemos, conte de Castro e conte de Gelves erano viventi tutt' e tre, sicché il poeta poteva dire « tres unidos corazones | Generoso respira un solo aliento, | Dando conformidad a sus acciones ». — In morte del conte di Gelves compose un' ode Gio. Battista Basile, pubblicata prima nel vol. *Dei madriali e ode* (Napoli, per il Roncagliolo, 1619), e poi nel volume *Ode* cit., pp. 136-137.

hallo algún consuelo. Al oficio de Cronista que ahora vaca y V. S. J. ha de proveer, á mi juicio, supuesto que en la eleccion se ha de atender á los meritos, que la obra y el ministerio piden, no hay en España quien tenga tanto derecho como el Doctor Bartolomé Leonardo...[18] ». In data 1 ottobre dello stesso anno, il conte de Lemos scriveva all' Agente di Spagna a Roma, D. Fernando de Andrade, per fare ottenere all' Argensola il canonicato di Saragozza[19]. Ma, non ostante così valide raccomandazioni, questi non ottenne allora nè il canonicato nè la tanto ambita nomina di cronista di Aragona. I Deputati, in data 25 maggio 1613, risposero che meritevole della nomina ritenevano il Dr Bartolomé Leonardo, ma avevano già nominato, a successore di Lupercio, il Dr Bartolomé Llorente, « persona de de la gravedad, ciencia y autoridad con todos los demás requisitos necesarios que para el oficio se requieren[20] » : nativo di Longares, priore e canonico del Pilar, era insigne archeologo e dottissimo storico : « theologus, latino græcoque sermone peritissimus » lo diceva Lupercio, in una lettera a Giusto Lipsio[21].

Morto il Llorente appena quattordici mesi dalla nomina, l'ufficio di cronista rimase vacante circa un anno, per essere andati divisi i voti fra il rettore di Villahermosa e il Dr Vincenzo Blasco de Lanuza, autore di storie aragonesi ; ma i nuovi deputati entrati in carica nel 1615, memori dell' autorevole raccomandazione del conte de Lemos e in considerazione dei meriti dell' Argensola, sebbene questi fosse lontano, a Napoli, lo nominarono a loro cronista, a unanimitá di pareri, con l'obbligo peraltro di ritornare entro sei mesi a Saragozza e di fissare il suo domicilio nella provincia di Aragona[22]. Con lettera 7 agosto 1615[23], il Vicerè ringraziava i Deputati aragonesi della nomina dell' Argensola, il quale, con letttera di

18. *Obras sueltas* cit., vol. II, pp. 373-374.
19. A. Pardo Manuel de Villegas, *Un Mecenas español del siglo XVII. — El Conde de Lemos*. Madrid, 1912, pp. 244-245.
20. *Obras* cit., pp. 374-375.
21. Pellicer, op. cit., p. 78. Intorno al Llorente, v. N. Antonii *Bibliotheca Hispana nova*, t. I, Roma, 1672, p. 154.
22. *Op.* cit., p. 95.
23. *Obras* cit., p. 350.

pari data, accettando l'ambita carica, esprimeva ai medesimi la sua gratitudine e annunziava loro che contemporaneamente gli era stato concesso dal Papa un canonicato nella Chiesa arcivescovile di Saragozza[24]. Poco tempo dopo, in data 20 ottobre, annunziava al marchese di Guadalete le due cariche di cui era stato insignito e in pari tempo gli chiedeva alcune memorie storiche per proseguire gli *Anales* dello Zurita, iniziando la narrazione dalla morte del Re Cattolico[25].

Da poco aveva preso possesso del suo nuovo ufficio di cronista, quando gli si presentó un' occasione favorevole a mostrare il suo zelo e la sua diligenza. Con lettera del 31 gennaio 1616, comunicava ai Deputati di Aragona che, nel secondo volume dei *Consejos* del marchese di Morcone, D. Francesco de Aponte, che era stato Reggente del supremo Consiglio d'Italia, del Collaterale di Napoli e poi monaco dei chierici riformati, ve n'era uno, il primo, col titolo *Pro regis fisco contra rebelles regni Aragonum*, che conteneva inesattezze che offendevano la verità storica: essendo già stato concesso il privilegio per la publicazione del volume dalla Cancelleria di Napoli, esortava i Deputati a chiederne al Vicerè la revoca[26]. Avutone incarico dai Deputati, l'Argensola presentò un memoriale al Consiglio Collaterale di Napoli, chiedendo la revoca del privilegio concesso al De Aponte. Il Consiglio, convinto delle buone ragioni esposte nel memoriale, ordinò che fosse impedita la pubblicazione dei *Consilia*; ma il marchese di Morcone, che era potente e autorevole, riuscí ad ottenerne ugualmente la publicazione, con l'omissione del *consilium* ch' era stato ritenuto ingiurioso verso il Regno d'Aragona[27].

24. *Obras* cit., vol. cit., p. 350.
25. *Obras* cit., vol. cit., p. 347-348.
26. *Obras* cit., vol. cit., p. 351-352. Per isbaglio il De Aponte è detto marchese de Marión.
27. *Consiliorum Sive Juris responsorum volumen secundum, reverendi Patris* D. Joannis Francisci De Ponte, *olim Praesidis Regiae Camerae Summariae, et in Neapolitano Gymnasio Feudorum Interpretis nemini secundi; Deinde in Supremo Italiae Consilio Regentis, et a latere in Neapolitano Regno Decani, Murconi Marchionis, Nunc vero omnibus propter Deum immortalem renunciatis Regularis, sanctae ac celebris Theatinorum Religionis. Cum privilegio. Neapoli, ex Typografia Tarquinij Longhi MDXVI Superiorum Permissu.* Il volume è dedicato al cardinale Scipione Borghese. Il primo volume era stato pubblicato nel 1595: *Consiliorum sive iuris Responsorum* Domini Johannis Francisci De Ponte *Iuriconsulti Patricii neapolitani, regiae Camerrae Summa-*

Ma chi era questo D. Francesco d'Aponte o de Ponte, marchese di Morcone? « Costui — c'informa il De Lellis — nel secolo congiungendo la scienza legale con la prudenza politica, fu prima Avvocato famoso, poi Presidente della regia Camera, indi Regente del Supremo consiglio d'Italia, e poi Regente della Cancellaria di Napoli e Decano del Collaterale, Lettore delle Consuetudini et Feudali nei pubblici Studii di Napoli, Sopraintendente della Giurisditione, Prefetto della Grassa, Marchese di Morcone e padre fra gli altri di uno prima Teatino, poi Vescovo di Troia e Nuntio all' Arciduca di Gratz, e di un altro, Cavaliere di S. Giacomo e marito di Donna Caterina de' Medici, nipote di Papa Leone XI; ma perchè conservava sempre viva la cognitione di sè stesso e la memoria dei pericoli da' quali Dio l'haveva liberato, risanato da una infermità, adempí il voto fatto di rinunciare ogni cosa, e così, morta la moglie, prese gli ordini sacri, e per stringersi con più forti legami d'amore col Signore Dio, si fece Teatino in SS. Apostoli, abbreviando il novitiato di sedici mesi in soli sei, per breve di Paolo V. Era di anni 72 e tre soli vi godè chiamato al Cielo ai 16 luglio 1616 in età quasi decrepita; si levava un' hora avanti il Matutino, e se ne andava in coro passando quel tempo in oration mentale e quando venivano i PP. in coro trovavano il suo luogo bagnato di lacrime. Poco dopo recitato il Matutino con li Padri, celebrava la sua messa con gran divotione. Gli haveva posto Dio benedetto una riverenza straordinaria verso il superiore, che, in sentendosi solo chiamare da esso tremava come una foglia su l'albero, del che esso solea meravigliarsi assai, che un huomo, che havea discorso le hore intiere col Re Filippo II senza timore, adesso temesse il solo nome del superiore. Non si poteva impedire il concorso de' Signori Grandi, che venivano ad esso per consulta, ai quali dava intiera sodisfattione, ma con un' arte mira-

riae Praesidis integerrimi in nobilissimo Neapolitano Gymnasio Feudorum interpretis acutissimi, et in summo italico consilio apud catholicum Philippum II, Hispaniarum Neapolisque Regem, Regentis meritissimi, in arduis maximorum Principum causis praesertim Feudalibus editorum. Ad eundem Catholicum Philippum II Regem. Cum indice, summariis, ac Argumentis, Cum privilegiis. Venetiis, Apud Franciscum de Franciscis Senensem, et Paulum Venturinum, M.D.XCV.

bile gli trasportava subito in ragionamenti spirituali et a comunicarli il gusto, che sperimentava nella religione. Diede in luce, essendo già religioso, un Tomo di 160 Consigli e mentre fu secolare un Tomo di 100 Consigli, il Trattato — *De potestate Proregis* —, le Decisioni del supremo Consiglio d'Italia, le Repetitioni feudali, e la Difesa della Censura di Paolo V[28] ». Nel 1613, mortagli la seconda moglie Caterina dei Medici, il Da Ponte, si fece teatino; ed il famoso giurista, che aveva fatto larga pompa del suo talento così nella dottrina che nell' eloquenza forense, divenne predicatore famoso. A lui G. B. Marino dedicava il seguente epigramma (*A P. Da Ponte Theatino, predicatore*[29]) :

Ponte se' tu, ma Ponte
Non già per tragittar genti guerriere
In contrade saraniere
Edificato da ingenier terreno
Su 'l Dannubio o su 'l Reno;
Ti stabilí sovra 'l corrente rio
De la città di Dio
Il fabro de le sfere,
Perchè, vinte le squadre al Ciel rubelle,
Peregrino mortal pass 'a le stelle.

A lui molto probabilmente volle alludere il Cervantes nel seguente passo del *Viaje del Parnaso* (cap. I, vv. 26-29) :

Dixe entre mi : si yo viniesse a verme
en la dificil cumbre deste monte,
y una guirnalda de laurel ponerme,
no embidiaria el bien dezir de Aponte...

Sono stati proposti quattro nomi per la identificazione di questo Aponte[30]; ma a nessuno meglio si addice l'espressione

28. Il passo di Carlo de Lellis, fu publicato da A. Borzelli, in appendice al Cav. G. B. Marino, Napoli, 1898, pp. 298-299. Per altre notizie biografiche e bibliografiche sul Da Ponte veggansi le ricche note di N. Cortese a *Gli avvvertimenti ai nipoti di Francesco d'Andrea*, in *Arch. stor. per le prov. napol.*, N. S., a. VII, XLV, fascicoli I-IV, 20 marzo 1923, p. 370-371. Fra le opere inedite ricorderemo due in ispagnuolo : il discorso *Quien busca Dios halla Dios* [Bibl. Naz. di Napoli, I, G, 9]. scritto a Madrid, e alcuni *Adviertimentos de buen govierno* [Bibl. Brancacciana, 5. D. 14]. Il *De potestate Proregis Collateralis Consilii et Regni Regimine Tractatus*, Neapoli, 1611, è dedicato al vicerè Conte de Lemos.

29. G. B. Marino, *La Lira*. In Venetia, 1638, parte III, p. 130.

30 Cervantes, *Viage del Parnaso*, ediz. R. Schevill y A. Bonilla, Madrid, 1922, p. 26 e la nota a p. 138.

el bien dezir che al marchese di Morcone, il cui nome di oratore risonó glorioso in Ispagna e in Italia nel seicento.

III. Un sonetto del conte di Villamediana al Marino

Alle notizie fornite dal Cotarelo sul soggiorno del conte di Villamediana in Italia[31], alcune aggiunte fece il Croce per ció che riguarda il soggiorno napoletano[32]. Ricordó che il Villamediana appartenne anche lui all' Accademia degli *Oziosi*, e pubblicò un sonetto che diresse a Giambattista Manso col titolo *Scusa di passione ostinata*, che fu poi stampato con molte varianti[33]; ricordò che fu in relazione con l'autore del « Cunto de li Cunti », Giambattista Basile, che in un madrigale lo lodò quale Virgilio e Mecenate insieme[34]; ed in fine mise in rilievo la parte ch' egli ebbe nel famoso torneo che si celebrò a Napoli il 13 maggio 1612, per l'annunzio delle alleanze matrimoniali fra le case reali di Spagna e di Francia, e del quale ci dette una descrizione il Cervantes nel *Viaje del Parnaso*.

Nelle guerre di Napoli e di Lombardia il Villamediana servì col grado di maestro di campo. Stette poi a Roma e a Firenze, dove fu ricevuto con molta cortesia dalla Granduchessa e non con altrettanta dal Granduca; e, nel 1615, era già di ritorno a Madrid[35]. Non sapremmo precisare dove e in quale occasione conoscesse il Marino, cui diresse il seguente sonetto *(Aconseja a un amigo al retiro[36])* :

Marino, si es tu nombre el que tiene
El honor de las Musas que castigo
De hado con violencia de enemigo,
Tolerante paciencia no previene?

31. E. Cotarelo, *El Conde de Villamediana*, Madrid, 1886.
32. B. Croce, *Due illustrazioni al « Viaje del Parnaso »* del *Cervantes*, in *Saggi sulla letteratura italiana del Seicento*, Bari, 1911, p. 155 sgg.
33. *Op.* cit., p 156. Il sonetto fu stampato anche nelle *Poesie Nomiche* di G. B. Manso, Venezia, 1635 p. 191.
34. Croce, *Saggi*, cit., p. 115.
35. N. Alonso Cortés, *La muerte del Conde de Villamediana*, Valladolid, 1928, p. 60.
36. J. de Tarsis conde de Villamediana, *Obras*, Madrid, 1636, p. 420.

Si el Dios del Arte en tu defensa viene,
Hecho del desengaño dulce amigo,
Menos solo estarás solo contigo
Pues en ti la virtud su premio tiene.

Superior en los casos y en las cosas
Baxarás a mirar gloriosamente.
Las inquietudes del glorioso Marte,

Y quando con emulaciones cautelosas
Alteren el sossiego a tu memoria
A ti te puedes de ti en ti escaparte.

Probabilmente questo sonetto fu composto quando il Duca Carlo Emanuele, prestando fede alle calunnie che il Marino si fosse preso giuoco di lui nella *Cuccagna*, lo cacciò in prigione dove rimase dall' aprile del 1611 al giugno dell' anno seguente: avvenimento che commosse cardinali e principi — fra gli altri il conte de Lemos [37] — che ne intercederono la grazia. In quella dolorosa circostanza il Villamediana volle forse anche lui ricordarsi al poeta napoletano, esortandolo a ritirarsi a vita privata, *procul negotiis*.

EUGENIO MELE.

37. BORZELLI, *op.* cit., p. 102. A mostrare la sua gratitudine al Conde de Lemos il Marino gli diresse un sonetto, in cui gli dice che Napoli si può reputar felice di essere governata da lui, e lo chiama: « ... *Lembo* divin, che copre il bel paese | che l'estinta Sirena in grembo serra » [*La Lira*, p. III, p. 109].

VARIÉTÉS

Le romance sur la capture de Boabdil.

La capture de Boabdil fait l'objet du romance n° 91 de la *Primavera* de Wolf (*Antología de poetas líricos castellanos* de Menéndez Pelayo, t. I, p. 182)[1]. Il se trouve dans le *Cancionero de romances*, éd. de Medina, 1570, et dans la *Rosa española* de Timoneda. La capture, y est-il dit, est due à trois chrétiens :

que fué aquel Diego Hernández, — de Córdoba es su apellido,
alcaide de los donceles, — hombre sabio y atrevido,
y aquel gran conde de Cabra, — que en su ayuda ha venido
y éste venció la batalla — y aquel trance ha reñido;
y otro, Lope de Mendoza, — que de Cabra había salido,
que andaba entre los peones — como un león atrevido[2].
... y llevábanlo a Lucena, junto adonde fue vencido...

Tous les chroniqueurs de l'époque parlent de l'événement et du rôle joué par le comte de Cabra et l'*Alcaide de los Donceles*.

Bernáldez, ch. LXI (*B. A. E.*, t. LXX, p. 611) : « apellidóse la tierra e salió el Alcayde de los Donceles con fasta setenta de a caballo, e unos pocos de peones, e asomó por un cabo e lado de los moros; e asomó el conde de Cabra por el otro cabo e lado de los moros, etc. »

Galíndez Carvajal, année 1583 (même tome, p. 544) : « En este año fué preso el Rey Muley Boabdech[3] de Granada, que llamaban el Chiquito, que le prendieron el conde de Cabra y el alcaide de los Donceles... »

Le continuateur anonyme de la Chronique de Pulgar (même tome, p. 513) : « ... e salieron contra él (Muley Bahudeli el Chiquito) el conde de Cabra que entonces era, y el Alcaide de los donceles que se halló en su villa de Lucena, etc. Y porque cada uno pretendió que él lo había prendido... hubo grandes diferencias entre el Conde de Cabra y el Alcaide de los Donceles... »

Seulement, ce qui déconcerterait quelque peu, c'est que Pulgar donne au comte de Cabra le nom que le romance donne à l'*Alcaide*

1. N° 1069 de Durán.
2. Timoneda : « como león bravo metido ».
3. Boabdeli.

de los Donceles (3ᵉ parte, ch. XX, même tome, p. 385) : « ... acordo (Bohaldeli) de entrar en tierra de christianos, e puso real sobre la villa de Lucena, que es del Alcayde de los Donceles... La nueva desta entrada vino a Don Diego Fernández de Córdoba, Conde de Cabra... fué para la villa da Lucena... e allí se juntó con él el Alcayde de los Donceles..., etc. » Cf. ch. IX, p. 375 : « Don Diego Fernández, Conde de Cabra... »

De même Valera, dans sa Chronique (éd. Carriazo), p. 199 et 242 : « y el conde de Cabra, Don Diego Fernández de Córdoba... »; tandis qu'il appelle Martín Fernández l'*Alcayde de los Donceles* (p. 147-148) du moins en 1482. Il est vrai que plus loin (p. 251) il distingue de l'*Alcaide de los Donceles* un « don Martín de Córdova, hermano del conde de Cabra », qui est peut-être le même que ce Martín Fernández.

Mais, ailleurs (p. 166), c'est Diego Fernández, qu'il appelle cet *Alcayde* : « Estando Diego Fernández, alcayde de los donzeles, en la villa de Antequera, fué certificado como muchos moros estavan juntos para entrar en tierra de christianos. Y esto sabido, él se fué a la villa de Lucena, e fizolo saber al conde de Cabra... »

Ce qu'Alfonso de Palencia confirme avec netteté, car à l'*Alcaide de los Donceles*, seigneur de Lucena, il donne expressément les mêmes nom et prénom qu'au comte de Cabra, son parent; et cela dans le récit très circonstancié qu'il fait du même événement (*Guerra de Granada*, traduction Paz y Mélia, p. 72) : « El Alcaide *de los Donceles* D. Diego Fernández de Córdoba, joven esforzado... En particular rogó al conde de Cabra D. Diego Fernández de Córdoba, pariente suyo, con quien le unían, además, lazos de extremado afecto..., etc. »

Valera donne, d'autre part, les mêmes prénom et patronymique à un oncle de l'*Alcayde de los Donzeles* (p. 169); peut-être un effet des répétitions des prénoms dans une même famille.

Quant à Lope de Mendoza « que de Cabra había salido », il est question de lui également dans Valera, p. 167, toujours à propos de la bataille de Lucena, et il est bien dit, en effet, qu'il était avec l'infanterie : « Y el conde (de Cabra) mandó a Lope de Mendoza su tío que se pusiesse con los peones por los esforçar; el qual, como fuese cavallero muy noble y esforçado, púsose a pie y esforçó de tal manera que la batalla se dió a banderas desplegadas, así por los unos como por los otros, bien aventuradamente; donde los moros fueron vençidos e puestos en fuída. »

On voit que le romance en question est impeccable historiquement, et ne dépend exclusivement d'aucune des chroniques aujourd'hui connues.

On peut donc le considérer comme un écho direct des événe-

ments, dont on sait l'importance, et dont on suppose sans peine la répercussion immédiate en Espagne et surtout sur le front; d'autant plus qu'il y eut une compétition entre le comte de Cabra et l'*Alcaide de los Donceles*, ou tout au moins contradiction dans leurs rapports officiels touchant la capture de Boabdil. Ainsi en témoigne Valera : « Y en la prisión del rey ay esta diferencia del memorial del conde al del *Alcayde de los Donceles*, porque el conde dize que... etc. » (p. 167); « Y el Alcayde de los *Donzeles* dize que... » etc. (p. 168).

Et Palencia fait allusion à ce différend qui, du reste, fut clos, dit-il, à l'amiable : « Algunos amigos de ambos quisieron inducirlos a disputarse la posesión del Rey cautivo; pero la prudencia del Conde evitó la controversia, y de común acuerdo dieron cuenta a los Reyes de lo acaecido » (p. 78).

Quoi qu'il en soit, ils furent reçus successivement, l'un le mercredi, l'autre le samedi, par le roi et la reine, puis, le dimanche, furent tous deux invités à dîner ensemble avec le roi, la reine et l'infante. C'est Valera qui relate (p. 169 sq.) ces détails, et avec une complaisance manifeste.

Je noterai aussi que Bernáldez donne le nom du premier cavalier qui rentra dans Loja après le désastre et y provoqua le deuil et les lamentations, ainsi qu'à Grenade, où ce fut également lui qui porta la nouvelle : « Cidi Caleb, sobrino del Alfaqui mayor del Albaicín de Granada.»

Pareille précision est étrange; d'autant plus que la scène est dramatisée par un dialogue (ch. LXI, p. 611). N'y aurait-il pas là un souvenir de notre romance ou d'un romance analogue? Rappelons-nous que Bernáldez est mort en 1513.

Notre romance, au surplus, place la scène à Grenade même.

G. CIROT.

UNIVERSITÉS ET ENSEIGNEMENT

Inauguration de l'Hôtel de l'Institut d'Études hispaniques de Paris.

L'Institut d'Études hispaniques de l'Université de Paris a été inauguré, le 29 mai 1929, par M. Gaston Doumergue, président de la République.

La cérémonie a eu lieu à l'hôtel même de l'Institut, rue Gay-Lussac, au seuil duquel le Président a été reçu par MM. Marraud, ministre de l'Instruction publique; Charléty, recteur de l'Université de Paris; Quiñones de León, ambassadeur d'Espagne; Martinenche, professeur à la Sorbonne et directeur de l'Institut; Ibañez de Ibero, secrétaire général; le marquis de Casa Valdés, membre du comité de direction et grand donateur de l'Institut; González Oliveros, directeur général de l'Enseignement supérieur en Espagne, représentant le gouvernement espagnol; Eusebio Díaz, recteur de l'Université de Barcelone; Américo Castro, représentant l'Université de Madrid; Aurelio Viñas, représentant l'Université de Séville; Gascón y Marín, membre de l'Académie des Sciences morales et politiques de Madrid; de Cubas, consul général d'Espagne; François Poncet, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts; Doreste, secrétaire particulier de l'ambassade d'Espagne; Humblot, sénateur; Lemarchand, président du Conseil municipal; Fleurot, président du Conseil général; Homero Seris, secrétaire du *Centro de Estudios históricos;* Cavalier et Vial, directeurs au Ministère de l'Instruction publique; Maurice Croiset, administrateur du Collège de France; Widor, secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts; Delacroix, doyen de la Faculté des Lettres. Etaient également présents les professeurs Schneider, de Martonne, Delpy, Collet, Ronze, Boussagol, Sarrailh, etc.; M. Lambla de Sarria, architecte de l'Institut; enfin, les principaux membres de la colonie espagnole et les ministres des républiques sud-américaines.

M. Charléty a rappelé dans quelles conditions avait été fondé l'Institut, et il en a sommairement indiqué le programme, ainsi que le règlement :

La première pierre de cet édifice fut posée il y a deux ans. Le zèle obstiné d'un Ibañez de Ibero, le talent de l'architecte, M. Lambla de Sarria, la géné-

rosité attentive et éclairée du principal donateur, M. le marquis de Casa Valdés, ont permis de l'inaugurer aujourd'hui. La brièveté de ce délai nous étonne et nous réjouit.

L'Université de Paris a offert au nouvel Institut le terrain sur lequel il s'élève. Elle s'en félicite. Obligée par sa prospérité croissante de sortir de ses murs anciens, elle cherche tous les jours des laboratoires plus vastes et de nouveaux centres d'études. Celui-ci lui est particulièrement cher.

Une maison consacrée aux études hispaniques, née d'une collaboration cordiale entre Espagnols et Français, n'oubliera pas ses origines. Institut de la Sorbonne, elle s'attachera à former à la fois des professeurs et des érudits. Ses portes ouvertes aux Espagnols comme aux Français qualifiés, elle devra répandre la connaissance de toute la civilisation de nos voisins. Sa bibliothèque ne sera pas réservée aux seuls étudiants. Tous les travailleurs y trouveront les ressources nécessaires à leurs études et à l'accomplissement de leurs missions...

M. E. Díaz a dit sa fierté d'appartenir au professorat espagnol et son affection pour la France, et il a ajouté :

... les deux Espagnols qui se détachent aujourd'hui au premier plan de la vie publique sont aussi un excellent exemple de l'affection, je pourrais dire passionnée, que nous éprouvons pour la France. Je veux parler du roi Alphonse XIII, grand esprit et grand cœur, et du général Primo de Rivera, illustre président du gouvernement. Dans les heures d'angoisse de la France, ils ont manifesté hautement leurs sympathies pour vous et pour votre cause. J'en ai publié, à ce moment-là, des témoignages significatifs dans le *Bulletin hispanique* [1].

Ont pris ensuite la parole : M. González de Oliveros, qui a annoncé que le général Primo de Rivera venait de faire ajouter une troisième année de français aux deux qui figuraient jusqu'ici au début des études secondaires, et de créer un baccalauréat des langues vivantes, où le français tient une place prépondérante; le marquis de Casa Valdés, qui a dit en termes émouvants son attachement à notre pays; enfin, M. Martinenche, dont nous regrettons de ne pouvoir reproduire tout le discours, d'une inspiration très élevée et d'un tour très délicatement spirituel. Faisant allusion aux magnificences de la Casa Velázquez, il débutait en disant :

Aucune de ces splendeurs ne vous est révélée aujourd'hui. Notre Institut est une petite demeure qui n'avance sur la rue qu'un portique étroit. Des fenêtres de nos salles de conférences ou de notre bibliothèque, nos étudiants, s'ils pouvaient être distraits, ne verraient qu'un jardin minuscule et des bâtiments consacrés à des sciences qu'on n'accuse guère de frivolité. Mais ce modeste hôtel est aussi une œuvre de bonne volonté. Ses donateurs et ses collaborateurs, réunis sous le double patronage de l'Espagne et de l'Université

1. 1917, n° 3, p. 215.

de Paris, sont également convaincus que l'amitié franco-espagnole a des vertus efficaces, et qu'elle ne dépend pas moins d'une connaissance méthodique que de l'élan d'une sympathie naturelle...

Au dîner de la Sorbonne, M. A. Castro, à son tour, a insisté sur l'opportunité de cette création, à laquelle s'intéresseront sûrement et dont profiteront les savants espagnols.

Nous espérons que tous ces discours seront publiés *in extenso;* nous ne pouvons ici que marquer la note d'excellente cordialité et de chaude sympathie qui les anime, et qui est du meilleur augure pour le nouvel Institut.

G. C.

Programme de licence d'espagnol à Bordeaux. 1929-1930

I. Certificat de philologie espagnole :

Ouvrages à consulter :

E. Bourciez, *Éléments de linguistique romane*, 2e éd. (Paris Klincksieck, 1923).

R. Menéndez Pidal, *Manual elemental de gramática histórica española*, 5e éd. (Madrid, V. Suárez, 1925).

W. Meyer-Lübke, *Introducción a la Lingüística románica. Versión de la tercera edición alemana con notas y adiciones por Américo Castro* (Madrid, Centro de Estudios histór., 1927).

Pedro Henríquez Ureña, *La versificación irregular en la poesia castellana* (Madrid, Centro de Estudios histór., 1920).

Les auteurs à expliquer au point de vue philologique seront pris parmi les auteurs du programme de certificat de littérature espagnole.

II. Certificat de littérature espagnole :

Poema de mio Cid (Cantar de las Bodas).

Primera Crónica general, §§ 619, 918, 919, 1027-1041, 1118-1130.

Romances, 8-18, 65-70, 84-90 de l'éd. Menéndez Pelayo.

Amadis, livre I.

Nebrija, *Gramática de la lengua castellana*, livre II, dans l'*Antología de poetas líricos castellanos* de Menéndez Pelayo, ou dans l'éd. de Ig. González-Llubera (Humphrey Milford, Oxford University Press, 1926).

Fernando de Herrera, *Canciones*.

Cervantes, *Rinconete y Cortadillo; El celoso Extremeño.*
Quevedo, *El Buscón.*
Calderón, *La vida es sueño* (comedia et auto).
Moratín, *El barón.*
José Maria Heredia, *Niágara.*
Amós de Escalante, *Ave Maris Stella.*
Concha Espiña, *El jayón.*

III. Certificat d'études pratiques :

A consulter :

V. Lampérez Romea, *Los grandes monasterios españoles* (col. popular de arte, Calleja, Madrid).
R. Altamira, *Psicología del pueblo español.*
Desdevises du Dézert, *L'Espagne de l'Ancien Régime.*
Emile Bertaux, *Les arts en Espagne* (Guide Joanne, *Espagne et Portugal*).
August L. Mayer, *La pintura española* (Colección Labor, 1926).
Ortega y Gasset, *España invertebrada.*
Maurice Legendre, *Portrait de l'Espagne.*

Mémoires en vue du Diplôme d'études supérieures.

Deux de ces mémoires sont à signaler. L'un, qui a pour auteur M[lle] Wintzer et porte sur l'histoire de Bougie, sera publié prochainement dans une revue algérienne. L'autre est de M[me] Gaulhiac-Bertaux et constitue une revue détaillée des différents types mis en scène par Ramón de la Cruz, revue esquissée déjà par M. Arthur Hamilton (cf. *Bull. hisp.*, 1928, p. 107).

Les auteurs de ces mémoires sont des étudiantes de Bordeaux.

BIBLIOGRAPHIE

Anuario de Historia de Derecho Español, t. IV, 1927 (Centro de Estudios históricos), 532 pages in-8°, 25 ptas.

Ce tome contient, comme les précédents [1], d'importantes études. En voici les titres. *Muchas páginas más sobre las behetrías*, par Claudio Sánchez Albornoz; *La influencia del derecho español en las instituciones públicas y privadas de Sicilia*, par Luis Genuardi; *Los antiguos cabildos de las Islas Canarias*, par José Peraza de Ayala et Rodrigo de Vallabriga; *La dispensa de matrimonio falsificada para el rey Sancho IV y María de Molina*, par E. Jaffé et H. Finke; *Algunos capítulos del formulario notarial de Abensalmún de Granada*, par le P. José López Ortiz.

L'article de M. Sánchez Albornoz (152 pages) complète et précise celui qu'avait donné l'*Anuario* en son tome I (cf. *Bull. hisp.*, 1926, p. 253; 1927, p. 156). Je relèverai cette affirmation que, seul, le seigneur, dans les *lugares de behetría*, perçoit les différents impôts, *infurciones*, *martiniegas*, *mañerías*, *nuncios* et *yantares*, et que les *diviseros* et *naturales* ne perçoivent que les *divisas* ou *naturalezas*, et encore ne les percevaient-ils que dans 272 *merindades* sur les 628 de Castille qui figurent au *Becerro;* or,

> en no pocas de estas behetrías, mientras percibían divisa los Laras o los Vizcayas, no la cobraban los otros naturales o diviseros, probable o seguramente los primitivos naturales del lugar, pues aquellos señores poderosos de Lara o de Vizcaya, diviseros en 240 behetrías, debieron serlo en mayoría de éstas por consentimiento voluntario o forzoso de los *naturales* de las mismas (p. 101).

En somme, si les Laras ou les Vízcayas percevaient, alors que de plus modestes *hidalgos* ne touchaient rien, c'est qu'ils surent s'imposer. grâce aux moyens dont ils disposèrent au temps d'Alphonse VIII et de Henri I.

Tout cet article constitue, du reste, une dissection et une réfutation de la théorie que M. Ernst Mayer a exposée dans son *Historia de las instituciones sociales y políticas de España y Portugal durante los síglos V al XIV*, et d'après laquelle dans les *behetrías*,

1. Pour le t. III, voir *Bull. hisp.*, 1928, p. 88.

qui étaient les anciennes *tertiae* romaines du temps des Wisigoths, il y avait trois classes de personnes : les *señores, hidalgos* de condition, Goths par l'origine, formant association et percevant la moitié des *pechos* [2], les propriétaires du sol, bourgeois habitant les villes, romains d'origine, et les paysans qui cultivaient la terre et payaient aux seigneurs les gabelles consignées au *Becerro* et aux propriétaires une rente dont ne parle pas ce document; enfin le *merino* aurait été chronologiquement le moyen terme entre le *villicus* et l'association des *infanzones*, parmi lesquels les behetrías choisissaient leurs protecteurs.

L'article signé E. Jaffé et H. Finke, traduit par J.-A. Rubio, fournit un complément intéressant au *Sancho IV de Castilla* de Mme Mercedes Gaibrois de Ballesteros sur la question de la dispense censément accordée par Nicolas IV en 1292, à propos de laquelle Flórez (*Reynas catholicas*) ne souffle mot. Le document dans lequel Boniface VIII fait la critique de cette soi-disant bulle est commenté avec sagacité, et du reste reproduit en appendice d'après les *Regesta* de ce pape.

Parmi les documents publiés dans ce fascicule de l'*Anuario*, je citerai des lettres du duc de Duras sur le commerce de Bayonne avec l'Espagne (1752); la suite de la Collection de formules juridiques castillanes au Moyen-Age par Galo Sánchez; le *Fuero de Estella*, par José Mª Lacarra; le Livre des privilèges des *Jurados* tolédans, par Ag. Millares. Suivent de nombreux comptes rendus. G. C.

Fuero de Jaca (última redacción) publicado por **José Mª Ramos y Loscertales**. Universidad de Barcelona, Facultad de Derecho. Libreria Bastinos de José Bosch, calle Pelayo, 52, Barcelona, 1927, XLIV-138 pages petit in-8°.

Nous avons signalé (1926, p. 382; 1928, p. 106, 286, 334) d'autres publications de cette collection, de formats disparates mais de destination identique, l'étude de l'histoire juridique. C'est M. Galo Sánchez qui la dirige, et elle témoigne d'une activité qui fait honneur à la Faculté de Droit de Barcelone.

Ce petit volume contient une introduction extrêmement intéressante pour qui veut comprendre l'évolution du droit foral dans un cas concret. Il s'agit du Fuero de Jaca,

> uno de los primeros intentos de recopilación del material juridico disperso — fazañas, fueros, costumbres, usos — en el Alto Aragón;

et c'est un des manuscrits où s'est conservée la dernière forme de ce Fuero, le XF4 de la Real Biblioteca, que M. Ramos y Loscertales

2. C'est au moment de l'union de la Castille et de la Navarre, au XIe siècle, sous Sanche III, que les *infanzones* auraient obtenu ce privilège.

reproduit ici, en attendant une édition critique, qu'il prépare, du même Fuero et de ceux de Navarre et de Tudela. Ç'a été pour lui l'occasion de reprendre la discussion entamée dans l'*Anuario de la Historia del Derecho* (t. I, p. 448), au sujet de la thèse de M. Ernst Mayer sur le *Fuero* de Sobrarbe, que celui-ci reconnaît dans le fond commun d'une série de textes navarro-aragonais, et en faveur de l'existence d'une *recopilación* officielle antérieure à 1090. Le savant professeur de Würzberg avait répliqué dans le t. III. de l'Anuario (1926), p. 156, notamment à propos du diplôme des *Cortes* de Huarte, que M. Ramos considère comme apocryphe.

G. C.

Anfós Par, *Curial e Guelfa* (Notes lingüístiques y d'estil). Biblioteca Balmes, Barcelone, 1928; in-8° de 97 pages

M. Par a publié, il y a quelques années, une copieuse *Syntaxe catalane*, fondée sur un dépouillement attentif des œuvres en prose de Bernat Metge — spécialement du *Somni* qui est de 1398 — et dont j'ai rendu compte ici-même (voir *Bull. hisp.*, t. XXVIII, p. 184). Il s'occupe aujourd'hui de la Nouvelle intitulée *Curial e Guelfa*, œuvre anonyme assez étendue, puisqu'elle n'a pas moins de 15.000 lignes, qui a dû être composée vers 1450, probablement à Barcelone ou dans les environs. Cette nouvelle n'est pas sans mérite littéraire; elle se distingue même par une certaine vivacité dans les peintures, quoique le caractère des héros principaux y reste un peu imprécis et n'y ait rien de très largement humain.

D'ailleurs, ce n'est point précisément là ce qu'y cherchait M. Par, et ce n'est donc pas aux considérations de ce genre qu'il s'est arrêté. Son étude est avant tout d'ordre philologique — philologique et stylistique pour mieux dire. Il s'est préoccupé d'établir dans quelle mesure le *Curial*, écrit au milieu du XVe siècle, se rattachait encore aux saines traditions du catalan classique ou s'en éloignait déjà; dans quelle mesure, par exemple, à cinquante ans de distance, il pouvait encore être rapproché de ce *Somni* de Metge qui reste pour lui le type par excellence du style catalan dans toute sa pureté. De là des comparaisons qui forcément sont minutieuses, non dépourvues toutefois d'intérêt pour l'histoire de l'idiome. A vrai dire, les renseignements sur l'orthographe et la phonétique qu'on arrive à tirer du texte en question sont plutôt minces : la graphie en est bonne, voilà tout ce qu'on peut dire, plus conséquente même et plus rationnelle que celle des manuscrits de Metge. Les constatations prennent une tout autre importance et deviennent vraiment intéressantes, lorsqu'on arrive au relevé des formes : ce relevé, M. Par l'a fait avec

soin, peut-être sans toujours discuter, autant qu'on le souhaiterait, les faits qu'il rapporte. Tel est, par exemple, le cas de la désinence *-os* qui, au cours du xve siècle, a remplacé les pluriels en *-es* dans les noms terminés par une *s* ou par une chuintante (ceux que les *Leys d'Amors* appellent les noms *integrals*). Dans le *Curial*, la substitution est accomplie, ou peu s'en faut (il y a 26 pluriels en *-os* contre 7 en *-es*). Comment s'est-elle faite? Voilà la question. Je crois pour ma part à une influence castillane, mais on a proposé aussi d'autres solutions, et notamment l'action exercée par l'article *los* : il n'eût pas été mauvais de dire un mot de tout cela. Sur la flexion verbale, il y a aussi à faire dans le *Curial*, et elles ont été faites ici, des remarques qui ont leur prix. On y voit notamment qu'à la date approximative de 1450, c'est-à-dire à la fin du Moyen-Age, la 1re pers. du sg. de l'indicatif présent apparaît encore dépourvue de toute désinence, et cela deux fois sur trois, dans le catalan de Barcelone; autrement, elle est en *-é*, et l'on ne trouve que trois formes en tout qui aient *-u*. A la 2e pers. du pl., on a régulièrement *-als*, *-ets*, *-its*, et six fois seulement *-au*, *-iu* : M. Par se félicite de voir son auteur anonyme si bien conserver la tradition, mais la question serait aussi de savoir si cet auteur n'est pas un peu en retard sur ses contemporains, et volontairement archaïsant. D'autres faits relevés à propos du verbe concernent déjà plus spécialement la syntaxe. Ainsi, dans le *Curial*, pas plus que dans l'œuvre de Bernat Metge, il n'y a aucune trace de ce parfait composé à l'aide de *anar* et de l'infinitif, qui est devenu une des caractéristiques du catalan : il devait cependant commencer à entrer sérieusement dans l'usage, mais on sait que les puristes ont longtemps répugné à s'en servir. En revanche, le *Curial* atteste que les futurs à éléments séparables étaient déjà décidément en forte décroissance. Quant à l'expression assez fréquente du pronom sujet devant le verbe, on peut y voir un simple gallicisme, et c'est bien mon avis.

J'en ai dit assez pour montrer l'intérêt de la présente étude, conduite avec le soin et la conscience dont l'auteur avait déjà fait preuve précédemment. Mais il est certain aussi que cette étude ne laisse pas d'être un peu tendancieuse, comme l'était du reste la *Sintaxi catalana*, et dans le même sens. M. Par s'est tracé un idéal de pureté classique auquel il voudrait tout ramener; il applique sa science de linguiste à remettre en honneur une norme qui s'est singulièrement altérée depuis cinq siècles. C'est une conception. Mais est-il bien prudent, au nom du passé, de résister plus ou moins à l'évolution qui entraîne les idiomes vivants? Et qui oserait dénier ce titre à une langue dans laquelle viennent d'être écrits, il n'y a pas si longtemps, des poèmes comme ceux de Verdaguer?

Edouard BOURCIEZ.

C. Pérez Bustamante, *Los orígenes del gobierno virreinal en las Indias españolas. Don Antonio de Mendoza, primer virrey de la Nueva España (1535-1550)*, avec une préface de Carlos Pereyra et une note préliminaire de Luis Blanco Rivero. Santiago, 1928, in-8°, xv-231 pages, 18 planches (*Anales de la Universidad de Santiago*, Volumen III).

M. Pérez Bustamante a été singulièrement bien inspiré en consacrant une monographie au premier vice-roi du Mexique, D. Antonio de Mendoza; ce grand et probe administrateur, qui gouverna la Nouvelle-Espagne de 1535 à 1550, méritait pour bien des raisons l'étude vivante et consciencieuse dans laquelle il s'est attaché à nous exposer sa vie et son œuvre. D'une très noble famille, né vers 1492-1493, sans doute à Grenade, du mariage de D. Iñigo López de Mendoza, deuxième comte de Tendilla, et de Dª Francisca Pacheco, D. Antonio de Mendoza fut nommé le 17 avril 1535 vice-roi de Nouvelle-Espagne et président de l'Audience de Mexico; quelques années auparavant, l'évêque de Mexico, Fr. Juan de Zumárraga, avait en effet signalé à l'empereur la nécessité de désigner, avec le titre de vice-roi, un personnage qui eût assez de prestige et d'autorité pour mettre fin à l'anarchie qui désolait le pays. Lorsque Mendoza débarqua à Vera Cruz, le 8 septembre 1535, l'ordre avait été en grande partie rétabli grâce au tact et à l'habileté de la seconde Audience et de son président, l'évêque de Santo Domingo, D. Sebastián Ramírez de Fuenleal. Mais, naturellement, son œuvre avait été surtout négative, et il est évident que dans ce pays neuf, occupé depuis fort peu de temps, presque tout restait à faire. Poursuivre l'exploration méthodique du territoire et des mers voisines, organiser l'administration coloniale et l'exploitation économique, veiller à la protection matérielle et morale des indigènes, telles étaient les tâches essentielles qu'on avait fixées au vice-roi; à cela venaient s'ajouter ou se mêler différents problèmes complexes, celui du régime foncier, celui des impôts, celui de la monnaie, celui de la main-d'œuvre.

C'est sous l'impulsion de Mendoza, ou avec sa coopération, que furent organisées les fameuses expéditions de Fr. Marcos de Niza et de Coronado dans le Nord du Mexique, les voyages maritimes de Hernando de Alarcón, de Pedro de Alvarado, de Rodríguez Cabrillo et de Villalobos. Mendoza fonda en outre la Monnaie de Mexico, régla le travail des indigènes, développa l'agriculture, l'exploitation minière, les travaux publics. C'est encore lui qui introduisit l'imprimerie dans le Nouveau-Monde. Il y fut aidé par l'évêque Zumárraga, avec qui il collabora étroitement; nul n'était mieux placé que les religieux, croyait-il en effet, pour protéger et civiliser les

Indiens, envers lesquels il connaissait pleinement sa responsabilité; aussi encouragea-t-il de tous ses efforts les travaux des missionnaires et contribua-t-il à la fondation de l'Université de Mexico.

L'œuvre accomplie par Mendoza en quinze ans est d'autant plus remarquable qu'elle fut gênée par des difficultés de toutes sortes. Il eut à dompter, en 1541, la terrible révolte des Indiens de Nouvelle-Galice, qui fut probablement, avant les troubles de l'Indépendance, la réaction la plus violente contre le christianisme et la domination espagnole; et, à cette occasion, les critiques les plus injustes ne lui furent pas épargnées. La promulgation de « las nuevas leyes », dues à l'initiative généreuse, mais brouillonne, de Las Casas, les imprudences du visiteur Tello de Sandoval, chargé de les appliquer, puis l'affreuse épidémie de 1545, la mort de Zumárraga en 1548, furent encore pour lui des causes d'ennuis et de pénibles épreuves. Ces préoccupations et un travail excessif minèrent sa santé; il fit une grave maladie dont il resta « très faible d'une jambe, et avec un tremblement dans les mains », qui l'empêchait d'écrire. Cependant, il réussit encore à réprimer une tentative de soulèvement contre l'autorité royale, et, en bon serviteur, il accepta, en 1550, d'aller gouverner le Pérou, car la situation y était toujours délicate. Mais la guérison était impossible et il mourut à Lima, le 21 juillet 1552, moins d'un an après son arrivée.

M. Pérez Bustamante donne en appendice le texte de trente-trois documents inédits qu'il a utilisés, et dont certains sont d'un grand intérêt. L'ouvrage comporte en outre une bibliographie et un index fort utiles, et des illustrations aussi abondantes qu'instructives.

Robert RICARD.

Un colaborador de los Reyes Católicos. El doctor Palacios Rubios y sus obras, por **Eloy Bullón y Fernández**, catedrático de la Universidad de Madrid. Madrid, V. Suárez, 1927, xi-400 pages in-8°; 15 ptas.

Deux aspects, nous dit l'auteur, recommandent Juan López de Palacios Rubios à l'étude et à la reconnaissance de la postérité : d'abord son intelligente et assidue intervention dans la législation première et dans le gouvernement de l'Amérique, puis l'influence considérable qu'il a eue sur les progrès de la législation civile castillane.

Il a rempli au surplus des fonctions qui prouvent l'estime où il fut tenu. Pendant vingt ans membre effectif (et non purement honoraire, comme c'était souvent le cas) du conseil royal, il a eu une part importante dans la rédaction des fameuses Lois de Toro (1505), qui donnèrent lieu à des discussions approfondies, sans

aboutir, on le sait, à une législation à l'abri de toute critique, par exemple en ce qui concerne les majorats, condamnés à la disparition à cause de leurs inconvénients sociaux : au moins Palacios Rubios avait-il formulé des réserves; mais le roi Ferdinand désirait peut-être, comme le suppose M. Eloy Bullón, pousser les nobles à se désintéresser, pour ne pas trop avantager leurs fils aînés, de leurs châteaux-forteresses, en quoi il aurait particulièrement réussi, au détriment de l'art, malheureusement [1]. Il y a en tout cas dans cette législation beaucoup à louer, au dire du savant professeur de l'Université Centrale, en particulier pour ce qui touche aux droits des femmes mariées et, d'une façon générale, à la remise en honneur du vieux Droit castillan, trop oublié alors au profit des jurisconsultes étrangers.

Il fut également président de la *Mesta*, qui acquit plus d'influence que jamais de son temps, et il a rédigé, en 1511, une *Compilación* de ses lois et ordonnances, imprimée avant 1522 [2].

Mais où son rôle méritait surtout d'être mis en lumière, comme l'a fait M. Eloy Bullón, c'est dans l'élaboration des mesures propres à protéger les Indiens, mesures qui lui ont valu l'éloge non suspect, à coup sûr, du P. Bartolomé de las Casas. Il y a là un chapitre fort intéressant pour l'étude impartiale de cette question.

Palacios Rubios fut aussi un écrivain au sens littéraire du mot : il est l'auteur d'un *Tratado del esfuerzo bélico heroico* [3], publié huit mois après sa mort, en 1524, et à propos duquel M. Eloy Bullón relève l'appréciation un peu cavalière et une erreur de Fitzmaurice-Kelly. Il avait également composé un traité *Del gobierno doméstico*, dédié à sa fille, mais perdu, et c'est fâcheux si l'on songe à tout ce qu'il nous apprendrait sur la vie du foyer à son époque. Le titre nous est donné en latin par son fils, Alonso Pérez de Vivero, et en espagnol par Nicolás Antonio, et il est vraisemblable que l'ouvrage, dédié à une femme, était bien dans cette langue. Mais, à part les *Leyes de Toro*, toute l'œuvre du jurisconsulte est en latin, y compris les commentaires qu'il a laissés sur ces mêmes lois (*Glossemata Legum Tauri*) et le *De justitia et iure obtentionis ac retentionis regni Navarrae*, qui n'est peut-être pas, parmi ses œuvres, celle où il mérite le mieux l'approbation des consciences modernes.

1. Peut-être, au surplus, s'ils n'avaient ainsi économisé sur la reconstruction, auraient-ils tout simplement détruit et refait dans un style moderne, ce qui n'aurait pas été non plus, ou ce qui aurait été moins encore un moyen conservatoire.

2. J. Klein, dans son étude si remarquable *The mesta* (Cambridge, 1920), avait du reste indiqué et loué son rôle à ce sujet.

3. Le titre fait penser au *Tratado de la perfección del Triunfo militar* d'Alfonso de Palencia, avec lequel il n'est pas, en effet, sans analogie, mais il ne se présente pas avec le caractère vaguement allégorique et touristique qui rapproche ce dernier du *Criticón*.

Il a su profiter de son autorité pour encourager les lettres, soit qu'il obtînt de Ferdinand 500 ducats pour l'impression des œuvres du *Tostado*, soit qu'il lui fît signer une lettre pour encourager Fray Francisco de Castillejo à poursuivre des travaux historiques, qui, du reste, n'ont pas vu le jour.

Dommage que l'on ne puisse retrouver le *De regni et principis regimine* qu'il écrivit à la fin de sa vie, le même, évidemment, que Nicolas Antonio intitule *De Regis institutione*, et déclare avoir existé dans la bibliothèque du comte-duc d'Olivares. Il eût été intéressant de le comparer avec le *Principe cristiano* de Ribadeneira et avec le *De rege et regis institutione* (primitivement *De principis institutione*) de Mariana.

On voit que la personnalité et l'œuvre de Palacios Rubios méritaient une monographie, et M. Eloy Bullón avait toute la compétence pour la rédiger. Il l'a écrite avec un désir bien légitime de montrer les bonnes intentions tout en ne cachant pas les erreurs de doctrine, dont la principale fut d'accorder à la Papauté des droits théoriques trop absolus, dont l'absolutisme était alors un postulat commode pour les prétentions de la monarchie espagnole, soit en Navarre, soit aux Indes. Nous n'avons pas là un panégyrique, mais une étude sereine et solide; d'ailleurs bien documentée et enrichie, en appendice, de pièces inédites.

Quatre planches, dont deux reproduisent des autographes de Palacios Rubios, illustrent le volume.

G. CIROT.

Arturo Farinelli, *Italia e Spagna*. Letterature moderne. Studi diretti da Arturo Farinelli. Torino, Fratelli Bocca, editori, 1929. T. I, XI-442 pages; t. II, 462 pages in-8°.

Ces deux volumes, dédiés à D. Ramón Menéndez Pidal et à la mémoire de Carolina Michaëlis de Vasconcellos (le 2e vol., en outre, à l'abbé et aux moines de Montserrat), sont constitués d'articles ou d'essais déjà publiés soit partiellement, soit sous la même forme.

Il eût été dommage de ne pas les mettre ou remettre en circulation. L'érudition immense et la curiosité infatigable de l'hispanisant italien méritent la sympathie et l'admiration, d'autant plus qu'elles ne se doublent pas de cette agressivité maladive et de ces prétentions débordantes qui en sont, chez quelques-uns, la rançon.

Un Italien d'une culture aussi large était singulièrement autorisé pour nous parler des rapports littéraires entre son pays et l'Espagne. Nous sommes fortement handicapés à ce point de vue par rapport à un Farinelli, un Croce, un Mele; mais Farinelli surtout, parce qu'il a été un hispanisant voyageur, pieux touriste, studieux pèlerin

des bibliothèques, et que ses accointances avec toute la production allemande (lui-même a écrit en allemand et dans des revues germaniques) lui ont donné, dès le début, une base solide et ample.

Le premier de ces volumes comprend trois études : *Petrarca in Ispagna (nell' Età Media)*; *Boccacio in Ispagna (sino al secolo di Cervantes e di Lope)*; *La Biblioteca del Santillana e l'Umanesimo italo-ispanico*. Le second, six : *Rapporti culturali e letterari nei primi secoli; Cenni sul dominio degli Aragonesi a Napoli; Ispanesimo nel Cinquecento — Rinascimiento e Decadencia; Tasso in Ispagna — Una versione inedita della « Gerusalemme »; La Spagna — Il Conti e altri Italiani del'700; La Spagna contemporanea vista da un Ispanista d'Italia;* plus trois appendices (les deux premiers en allemand) : le compte rendu donné dans l'*Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen*, en 1902, de l'*Arte nuevo de hazer comedias*, publié par A. Morel Fatio dans le *Bull. hisp.* (1901), et celui du livre de Ludwig Grashey, *Giacinto Andrea Cicogninis Leben und Werke* (1909); enfin, le premier essai de l'auteur : *Una epistola del capitano Cristóval de Virués*, à propos duquel il nous fait, comme dans son *Avvertenza*, de charmantes confidences sur les rêves et l'enthousiasme de sa jeunesse.

Il n'a sans doute pas tout réalisé, et son ardeur, sa ferveur s'est calmée; mais il aura tout de même fait quelque chose, et il sera longtemps impossible de parler des rapports entre l'Espagne et l'Italie sans prendre comme point de départ et sans consulter à mainte reprise des travaux aussi riches de faits et d'observations ou d'aperçus que la plupart des essais reproduits dans le présent recueil. Je n'aurai garde d'oublier de rappeler ici des études qui sortent du cadre italien, comme *Viajes por España y Portugal* ou *Marrano* et surtout *La vita è un sogno*, mais ce n'est pas le lieu de mentionner tant d'autres productions qui dépassent le cercle italo-espagnol. Qu'une telle activité ait su se rendre utile, grâce au choix de ses sujets et de ses projets, c'est ce dont nous ne pouvons que nous féliciter, puisque nous en profitons, et féliciter celui dont elle a rempli et fait la vie, car les érudits de son tempérament et de sa valeur sont les pionniers du savoir et de la culture.

G. CIROT.

CHRONIQUE

∿ Le XII[e] volume des *Estudis Universitaris Catalans* (en deux fascicules), publié en 1927 par l'Institution Patxot, forme un bel ensemble de bons articles. Citons, tout spécialement, l'étude de F. Camp sur la Guerre napoléonienne en Catalogne, les *Notes per a l'estudi de la influencia de les cançons de gesta franceses damunt la Crónica de Bernat Desclot*, par M. Coll i Alentorn (fasc. 1); *El papa i el Principat de Catalunya fins a la unió amb Aragó*, per P. Kehr (suite); *El repertori de manuscrits catalans*, de P. Bohigas; une *Collecció de polifonía del s. XVI*, de Mn. H. Anglès (fasc. 2). Le XIII[e] volume, dont un seul fascicule a paru en 1928, renferme la suite ou la fin de quelques importants articles, et de nouveaux travaux, comme : *Més documents sobre la cultura catalana medieval*, de J. Rius, *Els mapes catalans de la Bibliothèque Nationale de Paris*, par Gonçal de Reparaz (fils) (tiré à part). De nombreuses et importantes recherches d'histoire, des articles de bibliographie, des notes et chroniques complètent heureusement ces volumes qui font honneur à la science historique catalane.

∿ Grâce à l'appui matériel de l'Institució Patxot, l'Institut d'Etudes catalanes continuera ses publications. Ses *Mémoires* nous apporteront cette année deux belles études, celle de M. J. Puig i Cadafalch sur *Les Origines de l'Art roman* en Europe, et celle de M. R. d'Abadal sur *Les Capitulaires des Rois Francs*. M. M. R. d'Alos et N. d'Olwer travaillent à un vaste recueil des Inscriptions chrétiennes des pays catalans antérieures au XI[e] siècle. Dans le même sens, nous aurons prochainement une *Forma conventus Tarraconensis* (topographie romaine) — et, dans la collection Patxot, une *Sigillographie catalane* (de Sagarra et Patxot), la *Chronique de Bernat Desclot*, un *Journal d'Alphonse le Magnanime* et autres importants ouvrages d'histoire et d'art, qui sont une belle preuve de vie et le témoignage d'une noble ardeur scientifique.

∿ La Section Philologique de l'Institut d'Etudes catalanes continue sa série de *Memories*. M. J. Anglade, professeur à l'Université de Toulouse, y a édité en 1926 le manuscrit de la version en vers des *Flors del Gay Saber* qui se trouve à la Bibliothèque de Catalogne. Dans le vol. I, fasc. 1, M. Pompeu Fabra étudie *La Coordinació i la Subordinació en els documents de la Cancilleria catalana durant el segle XIV[e]* (Barcelone, 1926).

En 1927 ont paru, au titre de la Section Historico-archéologique :

Vol. I, fasc. 3. *Documents hebraics de Jueus Catalans*, par *gell*, par Pere Pujol i Tubau.

Vol. I, fasc. 2. *Paquimeres i Muntaner*, de A. Rubió i Lluch.

Vol. I, fasc. 3. *Documents hebraics de gueus Catalans*, par J. Millas i Vallicrosa.

Ces publications, luxueuses et austères, sont une suite et, en quelque sorte, une nouvelle forme de l'*Anuari*.

ʌʌʌ Sous la direction d'un grand homme de cœur, A. Gual, la Députation de Barcelone organise un cycle de grandes conférences espagnoles relatives au Théâtre en Espagne et en général au passé récent et à l'avenir du théâtre. Deux ont été publiées, en 1928, celle de J. Francés : *Un maestro de la escenografía : Soler y Rovirosa*, et celle de J. Montaner : *El teatro romántico español*. La première est d'intérêt surtout local; la seconde traite de quelques aspects du romantisme. Quelques pages, sur E. Gil, en particulier, qui ne fut pas du reste un dramaturge, méritent une mention. D'autres études vont suivre. Cet effort pour réveiller en Espagne le goût ,et le sens du grand théâtre vaut un cordial bravo.

ʌʌʌ Une active « Fondation » barcelonaise, l'Œuvre du *Cançoner Popular de Catalunya*, prépare une grande publication qui réunira tous les chants populaires catalans. En attendant, elle vient de nous donner, superbement édités, deux volumes de « Materials » confiés aux plus considérables folkloristes et musicologues. Le premier fascicule a déjà été signalé ici (1927, p. 238). Les deux fascicules suivants (vol. I, fasc. 2 et vol. II) portent le titre : *Memòries de Missions de Recerca, Estudis monogràfics, cròniques*, Barcelone, 1928. Le vol. I, fasc. 2, contient une étude intitulée : *La Versió Autèntica dels « Goigs del Roser de tot l'any »*, par L. Romeu, et les rapports de J. Llongueres et J. Tomás, d'une part, de H. Anglès et P. Bohigas, de l'autre, sur des missions de recherches touchant les chansons et la musique populaires, enfin des notes sur Milà et Pedrell. Vol. II. Etudes sur Marian Aguiló : *Cromatisme, modalitat i tonalitat en les cançons populars catalanes*, par Francesc Pujol, — *Elements gregorians dins la cançó popular catalana*, par Fr. Baldelló.

M. Francesc Pujol a résumé, dans une communication faite en français au Congrès de Vienne (mars 1927), les intentions, projets, buts et premiers résultats de cette vaste et magnifique entreprise.

ʌʌʌ La Bibliothèque de Catalogne a donné en 1926 le premier volume des Œuvres de J. Pujol (1573?-1626) avec des notes bibliografiques et une longue étude sur la Musique et les fêtes de saint Georges dans la Généralité de Catalogne au XVIIe siècle, par le très érudit musicographe M^en^ Anglès (Barcelone, 1926). De nouvelles publi-

cations, en particulier du manuscrit des Huelgas de Burgos, sont en préparation.

⁓ Signalons dans la *Gaceta Literaria* du 15 décembre 1928 un article (à suivre) sur l'Hispanisme français (de Francigeno).

⁓ G. Díaz Plaja, *Rubén Darío* (Figuras de la Raza). Madrid, 1927, 56 p. Notice vivante, informée et pleine de choses. C'est un travail de jeune, qui sait être bref. G. Díaz, déjà remarqué, se fait la main et se prépare par d'excellents travaux à l'œuvre féconde qu'on attend de lui.

⁓ G. Díaz Plaja, *Epistolario de Goya*, 1828-1928, Barcelona 1928, C'est un recueil de lettres populaires et sans ambition. Une longue préface de 43 pages, des notes fréquentes et abondantes orientent très suffisamment le lecteur. Le choix est bon et donne une idée variée de la personnalité de Goya.

J.-J.-A. BERTRAND.

⁓ F. Braudel, *Les Espagnols et l'Afrique du Nord de 1492 à 1577* (Extrait de la *Revue africaine*, nos 335, 336, 337, 2e, 3e et 4e trimestres 1928), 128 pages. — M. Braudel s'est efforcé, dans ce gros article, de mettre au point une question singulièrement confuse et, dans l'ensemble, mal connue; il y a réussi de la façon la plus heureuse. Son travail comporte en particulier une bibliographie très abondante et très précise qui sera extrêmement utile. Il y a joint quelques documents inédits et des indications originales qui résultent de ses recherches personnelles, et qu'on lira avec beaucoup d'intérêt.

ROBERT RICARD.

⁓ Deux congrès internationaux se tiendront à Barcelone à l'occasion de l'Exposition. L'un sera consacré à l'Histoire d'Espagne et se tiendra dans la première quinzaine de novembre; l'autre, à la Généalogie nobiliaire et héraldique, dans la seconde quinzaine du même mois. Le président du Comité exécutif du premier de ces congrès est le duc d'Albe, directeur de l'Académie royale d'Histoire; pour le second, c'est le marquis de Foronda, directeur de l'Exposition. Pour l'inscription à l'un comme à l'autre de ces congrès, s'adresser aux secrétaires respectifs, MM. Antonio Ballesteros et Angel Altolaguirre, León, 21, Madrid.

⁓ *Do valor histórico de Fernão Lopes. Esboço crítico de « D. Pedro I e a sua época » do Sr. general Moraes Sarmento, Lisboa, 1924*, por Dr. M. Gonçalves Cerejeira; « Coimbra editora », 1925; 61 pages. Défense du chroniqueur contre trois chefs d'accusation : « 1° que Fernão Lopes teve o propósito de denegrir a memória de D. Pedro; 2° que o fez como agente dos odios do clero; 3° que carece absolutamente de autoridade. » Témoignage d'Azurara. Le prétendu plagiat de la Chronique de Pierre le Cruel (d'Ayala) se réduit à l'utilisation,

assez littérale à vrai dire, de ce que le chroniqueur castillan a écrit sur la guerre entre la Castille et l'Aragon : « Os poucos documentos contemporâneos, relativos a factos narrados na crónica, que chegaram até nós comprovam a exactidão de Fernão Lopes. »

∾ Emilio García Gómez, « *La Forêt aux Pucelles* » (*Bol. de la R. Acad. de la Hist.*, 1927). Rapprochement de l'épisode du *Roman d'Alexandre*, absent du *Pseudo-Callisthène*, avec un passage de *La Perle* de El Xatibí, en relation peut-être avec celui de Masudi sur les jeunes filles de l'arbre Vac-Vac et par conséquent aussi avec les légendes relatives aux îles du même nom, qui ne seraient autres que le Japon. Ce court récit se trouve amené à propos de l'histoire de *Dulcarnain* (Alexandre le Grand); cf. l'article du même auteur signalé dans le *Bull. hisp.*, 1928, p. 105.

∾ Vicente Castañeda, *Notas biográficas acerca de fray Prudencio de Sandoval según los documentos que se conservan en el Archivo histórico nacional de Madrid* (*Revista de Ciencias jurídicas y sociales*, oct.-déc. 1928).

∾ *Virgilio Malvezzi e i suoi pensieri politici e morali. Memoria* letta all' Accademia di Scienze Morali e Politiche della Societa Reale di Napoli dal Socio Benedetto Croce. Napoli, Tip. Sangiovanni, 1928. Est. dal vol. LII (parte prima) degli Atti della R. Accademia di Scienze Morali e Politiche di Napoli. 41 pages. Il s'agit d'un écrivain bolonais, contemporain de Gracián, qui le loue et a peut-être subi son influence. En appendice, 47 pensées tirées de ses ouvrages.

∾ Ezio Levi, *I fiorentini nel Maestrazgo al tramonto del medio Evo*. Castellón, MCMXXIX. 16 pages (tiré à part du *Boletín de la Sociedad Castellonense de Cultura*). Les Florentins venaient y chercher la laine. Ils en rapportèrent peut-être aussi l'usage des concours poétiques; en tout cas, il y avait des échanges d'objets artistiques : coffres florentins en Catalogne, poteries, tapis et fers du *Maestrazgo* à Florence.

∾ Fidelino de Figueiredo, *Características de la Literatura Portuguesa*, traducción por Ramón María Tenreiro, segunda edición; « Virtus » Buenos-Aires, 1926, 71 pages. Texte de la première édition castillane (de 1915) avec des notes bibliographiques. Cet exposé, paru d'abord dans la *Revista de Historia* (n° 11), puis à part, en 1915, a été traduit en anglais, dès 1916, par Constantino José dos Santos (*Characteristics of Portuguese Literature*, Coimbra, Impr. da Universidade).

∾ M. F. do Estanco Louro, *Os Lusíadas e o povo português*. I. *No vocabulario*. Livraria Pacheco, rua do Mundo, 19, Lisboa. 1927, 45 pages. Liste de 1.725 mots du poème de Camões, divisée en mots populaires, érudits et désuets, avec, en regard, des références à d'autres auteurs, soit portugais, soit castillans (Garcilaso de la Vega, Mon-

temayor, etc.), soit italiens; dans ces deux derniers cas, l'emprunt a pu être fait directement au latin, source presque unique des néologismes, d'ailleurs relativement peu nombreux. « Em nenhum livro português, ha, como nos Lusíadas, um tão acentuado propósito de sinonímia, ou quási sinonímia, uma tão vasta amplitude de variaçoes morfológicas e sematológicas; um tão amplo registo da usual e popular supressão de sons, em contacto. »

~ *Como un rústico labrador engañó a unos mercaderes* (*A sixteenth century folk-tale*) *re-edited by* Joseph E. Gillet (Extrait de la *Revue hispanique*, t. LXVIII), 1926. — Variantes de ce conte en Europe et hors d'Europe.

~ E.-C. Hills, *Spanish patronymics in-z* (Extrait de la *Revue hispanique*, t. LXVIII), 1926. [Dans les copies des *Généalogies* qui se trouvent dans le ms. de l'Acad. de l'Histoire A. 189 (cf. *Bull. hisp.*, 1911, pl. XXVII et XXVIII), il y a des exemples de la désinence *et* à côté de *ez* : *aznaret*, *aznarez*; à noter (f° 97v) le *t* de *Blasquet* avec un crochet qui ne paraît pas involontaire.] — *Notes and queries on the meter of the Poem of the Cid* (Extrait de l'*Homenaje e Bonilla*, t. I.), 1927. En faveur de la versification amétrique, théorie qui s'impose de plus en plus.

~ Juan Millé y Giménez, *Comentarios a dos sonetos de Góngora* (de *Humanidades*, t. XVIII), *Buenos Aires*, Coni, Perú, 684; 1928. Il s'agit des sonnets « A los que dijeron contra las Soledades » (*Con poca luz y menos disciplina*, LXXIII de la *B. A. E.*) et « A don Francisco de Quevedo » (*Cierto poeta en forma peregrina*), avec l'interprétation littérale et l'interprétation allégorique ou *equivoca*.

~ Parmi les articles parus dans *Hispania* depuis 1926 (voir *Bull. hisp.*, 1927, p. 239), nous signalerons, en 1927 : *Spiritual Spain*, par M. J. Bernardete; *Castelvineses y Monteses de Lope de Vega*, par C. García-Prada; *Again the spanish superlative*, par A. Coester; *The post-positive pronoun in Spanish*, par Mary E. Buffum; *Uso de « le » por « les »*, par Cony Sturgis; *The relation of Lope de Vega's separate sonnets to those of his Comedias*, par Lucile K. Delano; *Concha Espina*, por S. L. Millard Rosenberg; *« Puedo hacerlo » versus « Lo puedo hacer »*, par R.-K. Spaulding; *Spanish culture in Italy in the seventeenth century*, par B. Croce; *Apuntes de un lector* (sur *Altar mayor* de Concha Espina, *La casa de la Troya* de Pérez Lugín) par J.-A. Rodriguez García; *Aesthetic elements in the art of fiction as advocated by Juan de Valera, Pardo Bazán, and Palacio Valdés*, par C. C. Glascock; *La mujer mandona de Shakespeare y de Juan Manuel*, par Ralph S. Boggs (un index pour les vol. VI-X, 1923-1927, a paru comme supplément du n° 1 de 1928). — 1928 : *Las mujeres de « La Araucana » de Ercilla*, par J. T. Medina; *The sonnet in the Golden Agen drama of Spain*, par Lucile K. Delano; *Use of adjectives*

by the Spanish mystics, par Wilfred A. Beardsley; *An interesting parallelism* (le récit de la bataille de Covadonga dans la Chr. générale et un passage de la *Cité de Dieu* de saint Augustin, par Gino U.-M. de Solenni); *A lost autograph of Lope de Vega*, par S. Griswold Morley; *Our Don Quixotte*, par Salvador de Madariega; *Influencia de Plauto y Terencio en al teatro de Ruiz de Alarcón*, par Elisa Pérez; *Enrique González Martinez*, par M. Alonso Cortés; *Ignored values of the preterit tense*, par E.-F. Parker; *Estudios sobre Calderón de la Barca*, par José M. de Osma (date de la *comedia Con quien vengo vengo); Documentos curiosos* (sur Bartholomé Leonardo de Argensola et Cristóbal de Castillejo, par M. Alonso Cortés (avec bibliographie de ce dernier); Notes diverses sur Díaz Mirón. Note de C.-E. Anibal sur l'article de H. Mérimée publié dans le *Bull. hisp.* (1928) sur l'Abencerrage; *Some influences of George Ticknor upon the study of spanish in the United States*, par F. Dewey Amner; *El hispanismo en la literatura hispano-americana* (à propos de Manuel Acosta y Lara), par R. Altamira (avec biographie et bibliographie de ce dernier); *La poesía campesina (folk-lore costeño ecuatoriano)*, par M. Chávez Franco; *El concepto de lo real en las últimas novelas de Unamuno*, par José Padín; *The complementary infinitive and its pronoun object*, par Guy Blandin Colburu; *Ramon Lull and the world of today*, par E. Allison Peers (avec bibliographie de ce dernier); *Antonio Machado*, par Ezio Levi; *La cultura española en la época del descubrimiento de América*, par Marcial Rossell; *Errors in biographies of Galdós*, par J. Warshaw.

∿ Louis Bertrand, *Une ténébreuse affaire. Philippe II contre Antonio Pérez* (*Revue des Deux Mondes*, 15 mars, 1er et 15 avril 1929).

∿ Carlton C. Rice, *Spanish Etymologics. Estragar, sesgar, simado, sosegar* (*Language Journal of the Linguistic Society of America*, vol. V, n° 1, mars 1929).

∿ Le 16e volume de la *Revista de Historia*, dont le directeur est le distingué Fidelino de Figueiredo, constitue un Hommage à Manuel de Oliveira Lima, auquel sont consacrés, du reste, plusieurs articles. A noter, entre autres, *Una antología hispanolusitana del siglo XVI*, par J. García Soriano; *Don Francisco de Portugal, Conde de Vimioso, adversario de Felipe II*, par J. Ma Rubio Esteban; *Spains Attitude towards the Renaissance*, par Aubrey Bell; *Quixotesco cartel de desafío fechado en el Toboso, año de 1641*, par Fr. Rodriguez Marín; *Las instrucciones de Felipe II a Juan Bautista de Tassis*, par C. Pérez Bustamante; *The English Archers at Aljubarrota, 1385*, par William J. Entwistle; *Annotações ao processo de António José da Silva, o Judeu*, par J. Lucio d'Axevedo.

∿ Robert Ricard, *L'émigration des Juifs marocains en Amérique*

du Sud (dans *Société des Américanistes de Paris*, 1928, p. 427; courte note sur ce mouvement non encore signalé).

~ *Les débuts de l'Age moderne, La Renaissance et la Réforme*, par Henri Hauser et Augustin Renaudet (*Peuples et Civilisation, Histoire générale* publiée sous la direction de Louis Halphen et Philippe Sagnac). Paris, F. Alcan, 108, boulevard Saint-Germain, 1929, 640 pages in-8°; 60 fr. L'histoire politique et économique y présente des vues d'ensemble, et l'histoire religieuse y est remarquable. L'Espagne y tient naturellement une grande place. P. 21, on semble voir dans l'appellation *los Reyes*, une particularité qui tiendrait à la conception du lien entre les couronnes : c'est tout simplement un hispanisme, car on dit aussi bien *los duques, los condes, los señores, los padres* (le père et la mère), et il faut traduire par « le roi et la reine ». C'est Jorge de Montemor (et non Montemar), Gutierre de Cetina (et non Catina), Hernando de Acuña (et non de Baña) qu'il faut lire p. 565 et à la table. — Pardon de tomber sur des vétilles dans un ouvrage de cette envergure et de cette valeur !

~ Angel Vegue y Goldoni, *Temas de Arte y de Literatura*. Madrid, MCMXXVIII; 188 pages petit in-8°. Vingt-deux articles, dont plusieurs touchent à l'histoire littéraire : *Cristo en el sepulcro y las Santas Mujeres; Ilustración a varios pasajes de Berceo; La Virgen del Sagrario como tema poético; El maestro Joseph de Valdivielso y su romancero espiritual; El Maestro Joseph de Valdivielso y Baltasar Elisio de Medinilla, poetas eucaristicos toledanos; Los cigarrales de Toledo en el Siglo de Oro*. Parmi ceux qui concernent l'histoire de l'art : *Un lugar común en la Historia del Arte español : el cambio de estilo en Tiziano, Navarrete, el Greco y Velázquez* (à propos d'une phrase de Gracián). Six notes sur Goya. L'auteur, qui est tolédan et a fait de Tolède sa principale étude, se trouve, par le fait, au centre de l'histoire littéraire et artistique de l'Espagne, celle du XVIe siècle surtout : privilège enviable et compétence précieuse.

~ *Mémorial Henri Basset. Nouvelles études nord-africaines et orientales*, 2 vol., Paris, 1928 (Publication de l'Institut des Hautes Études Marocaines, tomes XVII et XVIII).

Tome I. — Henry de Castries, *Trois princes marocains convertis au christianisme*, p. 141-158.

Georges S. Colin, *Les voyelles de disjonction dans l'arabe de Grenade au XVe siècle*, p. 211-218.

Gabriel Ferrand, *Les sultans de Kilwa*, p. 239-260.

Tome II. — E. Lambert, *Les chapelles octogonales d'Eunate et de Torres del Rio*, p. 1-8.

Louis Poinssot et Raymond Lautier, *L'inscription espagnole de la citadelle de La Goulette*, p. 185-196.

Robert Ricard, *Remarques sur l'« Arte » et le « Vocabulista » de Fr. Pedro de Alcalá*, p. 229-236.

Henri Terrasse, *La grande mosquée almohade de Séville*, p. 249-266.

∿∿ Dans *Les Humanités*, 15 juin 1929, *Quelques réflexions sur l'étude de l'espagnol*, par C. Pitollet. Constatations malheureusement trop exactes.

∿∿ La mort de M. Raymond Foulché-Delbosc sera déplorée par tous ceux qui ont à cœur le renom de l'hispanisme français et par tous ceux qui ont profité soit de ses travaux, soit de l'hospitalité de la *Revue hispanique*.

L'anathème et l'interdit qu'il avait lancés contre notre *Bulletin* dès sa création, et qui n'ont pas empêché celui-ci de vivre, au contraire, s'expliquent et s'excusent par la conviction où il était, bien à tort, que c'était là une machine montée contre lui.

Cela dit, rendons tous hommage à sa compétence indiscutée, à son talent dans la discussion, à son souci exigeant de l'exactitude, à son labeur précieux enfin. C'est une personnalité tout à fait marquante du monde hispanisant qui disparaît.

∿∿ Duque de Alba, *Necrología de Don Antonio Paz y Mélia*, Madrid, tip. de la Rev. de Archivos, Olózaga, 1; 1927. Pieux souvenir à l'érudit si estimable et si méritant, avec bibliographie sommaire à laquelle nous nous permettrons d'ajouter, ne fût-ce que par reconnaissance, les articles publiés dans le *Bull. hisp.*, 1903, p. 249-258 et 349-358 (*Correspondencia del Conde de Lemos con D. Francisco de Lemos, su hermano, y con el príncipe de Esquilache*); 1906, p. 154-162, 257-278, et 1907, p. 154-185 (*Cartapacio de diferentes versos a diversos asuntos compuestos o recogidos por Mateo Rosas de Oquendo*). Il avait d'abord, nous dit son biographe, songé à entrer dans la banque; Morel-Fatio, lui, y entra effectivement; ces deux hommes qui, comme érudits, eurent des goûts et des traits communs, et qui avaient l'un pour l'autre de l'estime et de l'amitié, faillirent donc tous deux devenir des financiers. — *Relaciones de la Nobleza con sus pueblos ý plan de una codificación de las ordenanzas dadas por los Señores à sus vasallos* (ibid., 1928). Démonstration très suggestive, par l'exemple des 80 *Ordenanzas* conservées aux archives de la Maison d'Albe, de la possibilité et de l'intérêt que présente le plan sus-indiqué, conformément auquel un prix avait été proposé par la « Diputación permanente de la Nobleza », prix non accordé, faute de concurrents sérieux. Un tel travail « restablecería en el concepto público el antiguo Derecho señorial, mal conocido y muy desfigurado no sólo en la vulgar representación del señor de horca y cuchillo, ejerciendo el *jus abutendi* con preferencia a todos los demás, sino-

en el juicio de las personas cultas, sin fuentes donde informarse, y, sobre todo, faltas de documentación auténtica. »

ꟷ Ernest Muret, *Notes sur Marcos de Obregon* (*Descansos et pauses;* Vincent Espinel en Italie; La fin du roman), dans *Mélanges de linguistique et de littérature* offerts à M. Alfred Jeanroy; Paris, E. Droz, 3, rue du Canivet; 1928.

ꟷ Ezio Levi, *Gli Almogàvari d'Italia* (Estratto da *Glossa Perenne, Giornale critico della letteratura italiana*, 1929). Milano, Fratelli de Silvestri, 9, Via Sansovino.

ꟷ Publications récentes :

Ramón Menéndez Pidal, *La España del Cid*, t. I. Dijubos de Pedro Muguruza, Editorial Plutarco, Madrid, 1929; IV-450 pages grand in-8°, 25 ptas.

Joseph-Sébastien Pons, *La Littérature catalane en Roussillon au* XVIIe *et au* XVIIIe *siècle. L'Esprit provincial. Les mystiques. Les Goigs et le théâtre religieux.* Toulouse, E. Privat; Paris, H. Didier, 1929; XXI-397 pages in-8° raisin; 40 fr. — *La Littérature catalane en Roussillon (1600-1800). Bibliographie* (ibid). 108 pages in-8°.

Studien über die Mundarten der Sierra de Gata, von Oskar Fink (Hamburger Studien zu Volkstum und Kultur der Romanen), Friederichsen, de Gruyter und Co. M. T. H. Hamburg, 36; 1929; VIII-130 pages, 1 carte et 2 planches, R M. 10.

Documentos de mi Archivo. La elección de Fernando IV, Rey de Romanos. Correspondencia del III marqués de Castel-Rodrigo Don Francisco de Moura durante el tiempo de su embajada en Alemania (1648-1656). La publica según los originales que obran en el Archivo de su Casa el Príncipe Pío, XVI marqués de Castel-Rodrigo. Madrid, 1929. XXVII-562 pages in-4°.

Orígenes del Español. Estado lingüístico de la Península ibérica hasta el siglo X, por F. Menéndez Pidal. Segunda edición, corregida y adicionada. Tomo I (*Revista de Filología española*, Anejo I). Madrid, Hernando, Quintana 31; 1929, XII-590 pages in-8°.

Un texte árabe occidental de la Leyenda de Alejandro, según el manuscrito ár. XXVII de la Biblioteca de la Junta para ampliación de Estudios. Edición, traducción española y estudio preliminar por Emilio García Gómez, profesor auxiliar de la Facultad de Letras de la Universidad de Madrid, Madrid, 1929. CLXII-108-76 pages in-8°.

6 juillet 1929.

LA RÉDACTION : P. PARIS; G. CIROT, *secrétaire;*
G. RADET, *directeur-gérant.*

Vol. XXXI Octobre-Décembre 1929 N° 4

GÓNGORA

En tous pays les grandes dates de l'évolution littéraire sont marquées par des luttes au cours desquelles s'épandent abondamment l'éloquence et la satire. De ces luttes, l'Espagne en a connu un assez grand nombre, de la Renaissance au Romantisme : aucune ne paraît avoir eu l'importance de la querelle surgie au XVIIe siècle entre le novateur Góngora et les partisans des traditions poétiques. C'est à la suite de la divulgation du *Polifemo* et des *Soledades* que s'élève la grande polémique littéraire, non plus seulement individuelle, mais véritable bataille rangée des soldats de la plume. Combattants et armes offrent une diversité inconnue au temps du « pétrarquisme »; on brandit contre l'adversaire les traditions, les textes anciens, ou bien la parodie et le sarcasme; il y a les panégyristes, les doctes, les railleurs; et la subtilité de chacun, sinon sa clairvoyance, est aiguisée par la passion.

De nos jours, Góngora et son école ont été le sujet de nombreuses et importantes études : nos contemporains montrent dans leurs travaux beaucoup plus d'impartialité et de sang-froid que n'était capable d'en montrer l'Espagne du Siècle d'Or : forts des méthodes scientifiques modernes, ils font la lumière sur la vie du poète, sur son caractère, sa culture, les sources de ses écrits. Ils ajoutent, en somme, ou bien opposent aux arguments de la passion qui se sont heurtés jadis ceux de la sereine raison.

La question semble donc devoir être épuisée. Pourtant, nous ne sommes pas encore satisfaits, et bien des interrogations qui

s'offrent d'elles-mêmes à notre esprit demeurent sans réponse ferme. Parfois même, nous avons à choisir entre les opinions contradictoires et également bien étayées des divers critiques ou biographes qui se sont occupés de Góngora. Dans ces conditions, il n'est peut-être pas inutile de repérer les points obscurs de la question, afin de tâcher d'y porter quelque lumière.

A peine abordons-nous le sujet, que nous sommes arrêtés par le terme même qui le désigne. Que signifient, au juste, le mot *culto* et ses nombreux dérivés : *cultismo, cultería, culterano, culteranismo?* Les définitions, certes, ne manquent pas; mais, que nous prenions les unes ou les autres, nous constatons toujours entre elles une contradiction foncière qu'on ne peut mieux mettre en relief qu'en rapprochant celles données par deux contemporains du poète : Cascales et Lope de Vega. Le premier, dans sa lettre à D. Luis Tribaldos de Toledo, définit ainsi la poésie de Góngora :

poesía ciega, enigmática y confusa, engendrada en mal punto y nacida en cuarta luna... con estilo tan fuera de todo estilo, y con lengua tan llena de confusión que parecen las de Babel todas dadas para cegar el entendimiento y castigar los pecados de Nemrot... poesía *culta* que, sin haber doctrina secreta sino sólo el trastorno de las palabras y el modo de hablar peregrino y jamás usado ni visto en nuestra lengua ni en otra vulgar, toscana, tudesca, flamenca ni francesa, camina como el lobo que da unos pasos adelante y otros atrás, para que así confusos no se eche de ver el camino que lleva...

Ouvrons maintenant *La Dorotea* de Lope de Vega; nous y trouvons le dialogue suivant :

LUDOVICO. — Bolviendo a nuestro soneto, de que nos avemos divertido, dezid algo deste nombre « culto »; que no entiendo su etimología...

CÉSAR. — Aquel poeta es culto, que cultiva de suerte su poema que no deja cosa áspera ni escura, como un labrador su campo : que esso es cultura, aunque ellos dirán que lo toman por ornamento... A mí me parece que al nombre « culto » no puede aver etimología que mejor le venga que LA LIMPIEZA Y EL DESPEJO DE LA SENTENCIA LIBRE DE LA ESCURIDAD; que no es ornamento de la

oración la confusion de los términos mal colocados, y la barbara frasis traída de los cabellos con metáfora sobre metáfora [1].
(*Dorotea*, IV, 2. Edition Américo Castro, « Biblioteca Renacimiento ».)

Les deux définitions s'opposent diamétralement : pour Cascales « poesía *Culta* » est synonyme de « poésie obscure », pour Lope la même expression signifie « poésie claire ».

Il est moins difficile qu'il ne semble, à première vue, de réduire cette contradiction entre deux adversaires du gongorisme : Cascales définit la nouvelle poésie (*Culta*, selon l'étiquette adoptée par l'école de Góngora) d'après le *Polifemo* et les *Soledades;* Lope, non sans malice, définit ce que « devrait » être une poésie *Culta*, c'est-à-dire « savante », par opposition avec ces mêmes œuvres. Il n'en est pas moins vrai que ce mot a, au XVII[e] siècle, deux sens différents, un sens particulier venant s'ajouter à son sens général : il peut désigner toute poésie érudite ou bien s'appliquer seulement à la poésie de Góngora.

L'équivoque subsiste aujourd'hui; et les critiques modernes n'ont pas réussi à s'en dégager complètement : la plupart emploient indifféremment, pour désigner la poésie du Cordouan, les termes « gongorisme » ou « cultisme » : M. Mérimée, dans son *Précis d'histoire de la littérature espagnole*, assure que les deux expressions sont « strictement synonymes ». (Page 214, 2[e] édition.)

Pourtant, il y a des dissonances : ainsi pour Cañete :

Góngora no es el padre del culteranismo, sino más bien su hijo más ilustre. La lectura de los libros de caballerías y la de los poetas del tiempo de Juan II°, la influencia italiana de Marino y el escolasticismo, que esclavizaron el pensamiento a la palabra y entronizaron el principio de imitación, introdujeron aquel estado social y literario que inficionaron a Góngora. (*Revista de Ciencias Literatura y Artes de Sevilla*, 1855, p. 137.)

Ainsi le gongorisme serait le dernier avatar du cultéranisme, mais ne s'identifierait pas à celui-ci, qui serait beaucoup plus

1. La même scène contient cette affirmation que « Garcilaso fué culto », en un sens bien différent de celui que l'école de Góngora donne à ce mot. On y trouve, en outre, un sonnet burlesque qui est probablement la meilleure parodie faite à cette époque de l'art cultiste, parodie à coup sûr très supérieure à celles de Quevedo sur le même sujet.

ancien et beaucoup plus complexe; rien n'empêcherait même telle œuvre *culterana*, c'est-à-dire érudite et rien de plus, d'être aussi différente d'un poème de Góngora qu'une tragédie de Voltaire l'est d'une tragédie d'Eschyle.

L'opinion de Cañete n'est pas isolée : la plupart des critiques retrouvent, en effet, les éléments du gongorisme chez plusieurs poètes antérieurs au XVIIe siècle et jusque chez Juan de Mena; cela ne les empêche pas de continuer à identifier gongorisme et cultisme.

La confusion augmente lorsque intervient la définition du conceptisme qui est souvent considéré comme un précurseur direct du cultéranisme; les conclusions généralement adoptées sont celles de M. Lucien-Paul Thomas dans *Le lyrisme et la préciosité cultiste en Espagne* :

> L'appellation *conceptiste* n'a rien d'absolu et ne doit pas être prise dans un sens diamétralement opposé à *cultiste*, mais doit indiquer la prédominance chez l'auteur de la recherche de pensées fines, tandis que l'épithète de *cultiste* marque la prédominance du style cultivé ou de l'érudition pédantesque sans exclure la présence de particularités conceptistes.

Avouons, avec toute la déférence due à celui qui a produit l'un des plus importants travaux écrits sur ce sujet, que de telles conclusions expriment plus d'embarras que de clarté.

Le mal vient, semble-t-il, de la facilité avec laquelle on admet que Góngora a créé, à l'exclusion de toute autre chose, une langue et un style, langue et style qu'on nous présente ordinairement comme érudits et non comme poétiques. L'espagnol littéraire étant, alors, en pleine évolution, et les moyens d'expression en voie d'accroissement, on ne peut manquer de trouver, et chez Góngora et chez les poètes de la même époque ou un peu antérieurs, des singularités qui tendent à enrichir ou à ennoblir la forme poétique; mais la seule forme ne suffit pas à constituer la poésie; et si Góngora n'a pas créé autre chose qu'une forme d'une originalité très relative, il n'y a pas de gongorisme. Il y en a un, au contraire, si Góngora a trouvé une nouvelle inspiration et tenté de lui donner la forme qui lui

convenait : si cela est, on n'a pas le droit de considérer le gongorisme comme une quelconque poésie érudite [2].

Si le gongorisme est incomplètement défini, il n'est pas étonnant qu'on ne soit pas d'accord sur l'évolution de Góngora. Là encore, les divergences sont flagrantes. Pour M. L.-P. Thomas, il y eut chez le poète une évolution « lente d'abord, puis tout à coup rapide et brusque » [3]. Cette opinion semble avoir été celle des contemporains de Góngora, puisqu'ils ne trouvaient guère à redire au style de la majorité des poèmes publiés dans les *Flores de Poetas ilustres* de Espinosa, et que le scandale attend, pour éclater, la révélation du *Polifemo* d'abord, puis des *Soledades* peu après.

Pour Adolfo de Castro, auteur des préfaces placées au début des *Poetas líricos de los siglos* XVI *y* XVII de la Collection Rivadeneyra, il n'y eut dans les grands poèmes gongoriques qu'une exagération de procédés déjà employés par le même poète longtemps auparavant, et même par d'autres :

> Nada hay más culto nada más gongorino (si se permite la frase) que muchas de los poesías amorosas del divino Herrera [4]... Por otra parte, Góngora en sus últimos años no hizo más que exagerar la afectación del estilo que ya descubrió en las poesías publicadas en 1605. En esto se asemeja el vate cordobés a las mujeres que se pintan, que empiezan por poco; pero como cada día se les va acostumbrando la vista al matiz que luce en sus mejillas, cada día, también, sin advertirlo, dan más color, hasta que, pasado algún tiempo, lo que al principio fué belleza, se convierte en fealdad ridícula ó repugnante [5].

Le choix entre les deux opinions n'est pas facile, car les arguments qu'on fait valoir, tant en faveur de l'évolution lente que de la révolution brusque, sont sérieux : il n'est pas discutable que les œuvres de Góngora antérieures à 1610 sont relati-

2. Le vide tant reproché à Góngora commence à être sérieusement discuté. Miguel Artigas, dans la biographie qu'il a écrite de Don Luis de Góngora, s'écrie : « Qué mayor asunto para un poeta lírico que la interpretación de la Naturaleza en el campo, aguas, selvas, desierto »; et dans une toute récente édition des *Soledades* Dámaso Alonso demande : « ¿ En qué estaban pensando los que dijeron que las *Soledades* estaban vacías? Tan nutridas están que apenas si en tan poco espacio pueden contenter tal variedad de formas. »

3. *Le lyrisme et la préciosité cultiste...*, ch. 5.

4. *Poetas liricos de los siglos* XVI *y* XVII, *B. A. E.*, t. 42, p. 7.

5. Id., p. 6.

vement simples, comparées au *Polifemo* et aux *Soledades;* il est certain qu'on ne trouve, dans ces dernières œuvres, aucun procédé stylistique absolument nouveau, tous ayant déjà été employés, quoique moins systématiquement, soit par le poète cordouan, soit par d'autres.

Là encore, il semble que les contradictions proviennent de ce qu'on s'attache uniquement à l'étude du style et qu'on distingue insuffisamment ce qui, en ce domaine, revient en propre à Góngora de ce qui fait partie de l'évolution normale d'une langue poétique s'enrichissant dans tous les sens.

On n'est pas non plus d'accord lorsqu'il s'agit d'apprécier les œuvres elles-mêmes. Pour Ménendez Pelayo, les *Soledades* sont un poème « sin asunto, sin poesía interior, sin afectos y sin ideas »; on ne peut être plus sévère. En revanche, le dernier en date des éditeurs des *Soledades*, M. Dámaso Alonso, en juge tout autrement : loin de trouver ce poème vide et inutilement obscur, il affirme : « No oscuridad : claridad radiante, claridad deslumbradora. Claridad de íntima, profunda iluminación [6]. » Les autres critiques ont généralement des opinions plus moyennes : De même que Lope de Vega, Cascales, Gracián, admiraient le talent de l'auteur tout en faisant de grandes réserves sur ses œuvres, de même nos contemporains reconnaissent, en général, le génie poétique de Góngora; mais ils condamnent l'obscurité, la recherche excessive de la forme et la futilité du fond dans ses œuvres les plus caractéristiques; d'ailleurs on ne s'occupe guère du fond, et M. L.-P. Thomas voulant caractériser le *Polifemo* et les *Soledades*, trouve en eux réunis « sous la forme la plus outrancière l'ensemble des traits qui se trouvaient répartis jusque-là dans les essais précédents », c'est-à-dire : une *emphase* qui dégénère en une *enflure* exaltée, une affectation pédantesque d'*érudition*, un *style* redondant, hyperbolique, surchargé de figures irrationnelles, un *vocabulaire* latin, savant et insolite, une *syntaxe* latinisante embrouillée et incorrecte, la prétention d'écrire en une *langue* lapidaire, concentrée, riche en beautés. Et dans ses conclusions, il reconnaît que « la réforme cultiste était pourtant nécessaire

6. *Soledades de Gongora*, *Revista de Occidente*, Madrid, 1927.

pour assouplir la *construction* castillane, enrichir le *vocabulaire*, faciliter l'*expression* des sentiments les plus nobles et les plus délicats ».

Ainsi, Góngora marquerait seulement une des étapes du développement de la langue et de la forme poétiques; en tant que créateur d'œuvres originales, il n'existerait pour ainsi dire pas : voilà ce qui nous paraît ressortir de telles conclusions.

Même ceux qui, comme Miguel Artigas et Dámaso Alonso, soutiennent la thèse de la beauté et de la richesse des poèmes gongoriques, s'attachent plutôt à l'étude de la vie de leur auteur ou à celle de ses ressources de versificateur qu'à la recherche de la conception particulière qu'il dut avoir de la Nature, si importante dans les œuvres qui marquent l'apogée du gongorisme, de la beauté et du sentiment, thèmes de toute poésie lyrique. Il semble pourtant qu'on doive chercher là la justification des audaces de Góngora; car, aurait-on le droit de proclamer grand lyrique un assembleur de mots et un démolisseur de la syntaxe, s'il n'existait pas une harmonie secrète entre les singularités de la forme et l'originalité du fond? C'est cette sorte d'originalité que nous nous proposons de rechercher.

Peut-être trouverons-nous aussi, en étudiant l'inspiration de Góngora, la clef des énigmes qui subsistent dans la querelle, pourtant bien connue en ses détails, que provoqua l'apparition du *Polifemo*. Il est déjà assez étrange que Góngora ait contre lui les plus grands poètes de son temps et que seuls combattent pour lui des érudits ou des écrivains de second ordre. Mais n'est-il pas tout particulièrement stupéfiant de voir lutter contre lui, dans les rangs des défenseurs de la clarté et de la simplicité, le conceptiste Quevedo dont les *jácaras* et même les écrits en prose, s'ils sont plus conformes à la syntaxe que ceux de Góngora, l'emportent sur eux souvent par la recherche et l'obscurité?

Rivalité personnelle, dit-on. L'explication est assez faible les œuvres de Góngora, qui n'ont pas été publiées de son vivant, ne pouvaient porter ombrage aux autres poètes. Et pourtant Quevedo aiguise ses sarcasmes avec une sorte de rage et la mort de Góngora même ne lui impose pas silence.

L'attitude de Lope de Vega, moins intransigeante, est encore plus difficile à expliquer : aussi n'a-t-on pas hésité à l'accuser d'hypocrisie et de duplicité. Selon certains critiques modernes, Adolfo de Castro et Miguel Artigas entre autres, Lope, envieux du succès de Góngora, avait peur de sa plume cruelle : c'est pourquoi il l'attaquait en secret, n'osant le faire au grand jour; bien mieux, il dissimulait ses véritables sentiments sous de basses flatteries.

Pour des raisons d'ordre psychologique, l'explication paraît bien fragile : Lope, tel que nous le connaissons, n'était pas homme à se contraindre si fort; en outre, s'il était plus vulnérable qu'un autre à cause des désordres de sa vie privée, il redoutait assez peu le scandale, de sorte que la peur qu'on lui prête est des plus hypothétiques. Nous serions pourtant obligés de le voir sous les couleurs défavorables dont on nous le peint en cette affaire, si vraiment des différences d'appréciation se manifestaient entre sa correspondance privée et les écrits destinés au public. Mais il n'en est rien : c'est plutôt la correspondance privée qui est la plus indulgente! D'ailleurs, lorsqu'il s'agit de Lope, il n'y a pas lieu de distinguer entre les lettres destinées à des particuliers et les autres écrits : tôt ou tard les uns et les autres connaîtront l'impression et le poète ne l'ignore pas. Mais en admettant même qu'il ait pu compter sur quelque délai avant la divulgation de ses lettres, il n'a certainement pas profité de cette circonstance : en effet, dans les comédies, œuvres de tout temps destinées au public, les traits satiriques abondent et aucune atténuation ne témoigne de la prudence de l'auteur : au contraire, c'est dans les lettres au duc de Sesa que Lope, tout en donnant les raisons qui lui font condamner les œuvres de la nouvelle école poétique, exprime aussi l'estime qu'il a pour le talent de Góngora. Ce n'est pas de cette façon que se manifestent l'envie et la peur.

C'est d'ailleurs se montrer injuste envers la race irritable des poètes que d'attribuer exclusivement à des raisons d'intérêt ou d'amour-propre les discussions qui s'élèvent entre eux. Sans doute, leur vanité littéraire est délicate et facilement froissée; mais l'âpreté de leurs querelles ne dépend pas de cela seule-

ment. Les poètes sont les prêtres d'un dieu : Apollon; ce dieu a son culte dont les rites varient avec les desservants, c'est-à-dire les écoles poétiques. Chacune, pourtant, a la certitude de détenir seule la vérité : de là une espèce de fanatisme qui fait considérer comme hérétique celui qui veut s'écarter du culte reconnu. Góngora était une sorte d'hérétique littéraire, et ce n'était pas seulement sa langue qui devait le faire juger ainsi.

Attachons-nous donc à définir son hérésie tout entière et à la comparer aux traditions qu'on lui oppose : en même temps que nous découvrirons son originalité profonde, nous saisirons mieux les motifs littéraires qui lui ont valu tant d'inimitiés.

L'étude de la forme étant faite et bien faite, nous nous occuperons surtout de l'inspiration, et plus particulièrement des trois thèmes éternels de la poésie : la Nature, la Beauté et l'Amour. Nous rechercherons dans quelles œuvres le poète a suivi les conceptions traditionnelles et dans quelles autres œuvres il s'en est écarté. De cette façon, peut-être arriverons-nous à préciser le moment où sa véritable originalité se fait jour. Cela fait, nous tâcherons d'écarter les écrivains qu'à tort, nous semble-t-il, du moins en ce qui concerne l'inspiration, on donne comme précurseurs de Góngora et de désigner ceux qui lui ont servi de modèles.

Garcilaso.

Pour dégager l'originalité de l'inspiration gongorique, force nous est de parcourir le domaine où se meut la lyrique profane[7] du XVIIe siècle et d'en indiquer les limites. Il n'est pas besoin pour cela d'étudier un grand nombre de poètes, ni d'examiner tous leurs thèmes habituels ou bien les sources où ils ont plus ou moins directement puisé : les diverses tendances poétiques du siècle se trouvent réunies chez deux poètes, l'un Castillan, l'autre Andalou qui, au moment où apparaît le gongorisme, sont considérés comme des maîtres et imités par tous ceux qui

7. Nous laissons de côté la poésie mystique trop particulière et les genres populaires qui sont plutôt satiriques, épiques ou didactiques, et ne paraissent pas avoir eu d'influence sensible sur l'évolution de la lyrique savante.

écrivent des vers d'amour ou des odes héroïques. Ce sont : Garcilaso de la Vega et Fernando de Herrera. Certains écrivains, comme Lope de Vega, avouent fièrement leur filiation :

Nunca se aparta de mis ojos Fernando de Herrera, por tantas causas divino : sus sonetos y canciones son el más verdadero arte de poesía. El que quisiere saber su verdad imítele y léale, que de Garcilaso no pienso hablar palabra, pues han llegado algunos a tanta libertad que llaman poetas mecánicos a los que se imitan; cosa tan lastimosa que por locura declarada carece de respuesta.

(*Respuesta a un papel que escribió un Señor destos reinos*, *B. A. E.*, t. 38, p. 141.)

Ainsi, le chef des *llanos* considère ces précurseurs comme ses maîtres; et s'il reconnaît que certains écrivains (des *cultos*, sans aucun doute) méprisent Garcilaso, il voit là une aberration exceptionnelle. Le chef de l'école adverse, Góngora, ne discute ni l'un ni l'autre; et lorsqu'il attaque ceux qui suivent Lope de Vega, il leur adresse ce reproche qui est un éloge indirect du poète favori de Charles-Quint :

... no está, yo lo fío,
En su *vega* Garcilaso.

N'eussions-nous pas ces témoignages d'admiration venus de camps opposés, qu'il serait facile de reconnaître dans tout poème écrit à cette époque l'influence ou de Garcilaso ou d'Herrera ou de tous les deux. Dans les œuvres de jeunesse de Góngora lui-même, ces influences sont très visibles, tant que ce poète n'a pas trouvé une inspiration originale, si bien que, pour saisir l'originalité de Góngora *culterano* et pour fixer l'époque à laquelle celle-ci commence à se manifester, il est nécessaire d'étudier l'héritage artistique laissé par Garcilaso et Herrera à leurs imitateurs, c'est-à-dire à tous les poètes du Siècle d'Or jusqu'à l'apparition de la nouvelle école poétique qui va causer une sorte de schisme dans l'unité littéraire réalisée par l'établissement de la Renaissance.

L'œuvre de Garcilaso se compose de trois églogues fameuses, d'un assez grand nombre de sonnets, de quelques élégies et d'un petit nombre de *canciones;* le reste, épîtres ou épigrammes d'un ton plus ou moins familier, n'appartient pas à notre étude. Le thème presque invariable des églogues, sonnets, *canciones*

et élégies, c'est l'amour; quelquefois, mais beaucoup plus rarement, apparaissent aussi l'amitié, ou la nostalgie de l'exilé. Dans tous les cas, le fond d'un poème de Garsilaso est constitué par un sentiment, et un sentiment très personnel. Rien d'étranger ne s'y mêle, ni philosophie, ni satire. La mythologie y est utilisée, mais en subordonnée : les Nymphes du Tage brodent, sur une trame faite de l'or du fleuve, non seulement des légendes païennes, mais aussi le panorama de Tolède et la mort d'Elisa, contemporaine du poète; et elles sympathisent avec lui lorsqu'elles évoquent la jeune morte.

... entre las hierbas degollada
Cual queda el blanco cisne cuando pierde
La dulce vida entre la hierba verde. (*Egloga III*)

Rien de commun entre cette manière vraiment lyrique et les fables impersonnelles de Hurtado de Mendoza, par exemple. Pour voir clairement ce que Garcilaso abandonne des traditions poétiques antérieures et ce qu'il apporte de nouveau, il n'est que de comparer l'une quelconque de ses compositions avec le poème le plus touchant que nous ait légué le Moyen-Age espagnol : les Stances de Jorge Manrique à la mort de son père. Ici, des considérations générales sur la brièveté de la vie humaine, sur la vanité des splendeurs terrestres, sur la religion : toutes choses qu'on ne trouve pas dans Garcilaso. En revanche, aucun souvenir vraiment vécu, alors que chez le poète de la Renaissance les joies et les douleurs passées, présentes et même futures sont sources inépuisables de poésie.

Il n'échappe pas à l'adversaire des « pétrarquistes », Cristóbal de Castillejo, que la prédominance du sentiment dans la poésie est bien l'innovation essentielle de Garcilaso, de Boscán, et d'une façon générale des poètes qui imitent les Italiens. Tandis qu'il fait preuve d'une indulgence railleuse envers les innovations métriques et ne souffle mot des néologismes, lorsqu'il écrit « contra los que dejan los metros castellanos y siguen los italianos », on perçoit un ton plus sévère quand il fait allusion à l'accent mélancolique adopté par les adeptes de la nouvelle école :

aquellos extremados
Que por estilo perfecto

Sacan del pecho secreto
Hondos amores penados.
Son del cuento
Garci-Sánchez y otros ciento
Muy gentiles caballeros
Que por esos cancioneros
Echan suspiros al viento.
Los requiebros y primores
¿ Quién los niega de Boscán
Y aquel estilo galán
Con que cuenta sus amores ?
Mas trovada
Una copla muy penada
El mismo confesará
Que no sabe donde va
Ni se funda sobre nada.
. . . .
Por donde los trovadores
Son de burlar y reir
Que no se dan a escribir
Sino penas y dolores.
Coplas dulces, placenteras,
No pecan en liviandad.
Pero pierde autoridad
Quien las escribe *de veras.*
. . . .
Cuanto más si el trovador
Pasa ya del caballete.

(*B. A. E.*, t. 32, p. 156 : *Contra los encarecimientos de las coplas españolas que tratan de amores.*)

Castillejo s'en prend ici à la poésie des *cancioneros* de son temps (*al presente*) aussi bien qu'aux introducteurs de la métrique italienne; mais c'est surtout à ceux-ci que le reproche convient : sans doute la poésie amoureuse a été cultivée en Espagne par d'autres et même bien avant eux, notamment par les troubadours de la cour d'Alphonse X le Savant : l'hyperbole y était de règle. Mais c'était là pur jeu d'esprit : l'érudition, l'ingéniosité des métaphores, les alliances de mots faisaient de la poésie courtoise un genre beaucoup plus intellectuel que sentimental.

La poésie de Garcilaso, au contraire, n'est pas ingénieuse; elle l'est même beaucoup moins que celle de son contemporain

et adversaire, Castillejo[8]; la tendresse et la mélancolie y sont exprimées sans allégories, sans indigeste érudition[9], presque sans *conceptos*, et donnent l'impression de la plus grande sincérité. C'est bien ce qui indigne Castillejo : il pardonnerait encore à ses adversaires et la monotonie de leurs thèmes et leurs exagérations; car il a beau dire

> Que nunca salen de muerte
> O de perderse la vida... ;

lui-même n'est pas sans reproche à cet égard[10]. Ce qu'il ne peut comprendre, c'est qu'ils s'expriment sérieusement (*de veras*). Il demeure attaché à la tradition de la poésie amoureuse légère, tandis que, chez les pétrarquistes, la poésie amoureuse est noble et grave. D'ailleurs, le thème amour sera, pendant de longues années, presque le seul thème de la poésie élevée. C'est sur le même ton grave et un peu larmoyant que s'expriment sur la même matière Gutierre de Cetina, Francisco de la Torre, Figueroa, Montemayor, et dans une bonne part de leur œuvre, Lope de Vega et Góngora. Un sentiment personnel, dépourvu de toute idéologie et exprimé avec une simplicité qui n'est d'ailleurs rien moins que familière, voilà le fond permanent de la poésie de Garcilaso et de ses imitateurs; or, ses imitateurs, ce sont tous les poètes castillans, jusqu'au moment où Herrera et Góngora proposeront de nouveaux modèles. Encore Garcilaso demeurera-t-il le maître incontesté de la majorité des écrivains en ce qui concerne l'églogue et la poésie pastorale.

Il y a place pourtant, dans cette poésie, pour la beauté et la Nature; une place bien moins importante que celle du sentiment, qui est roi. Dans la littérature du Siècle d'Or, la seule beauté considérée comme digne de la poésie lyrique, c'est la beauté féminine : il y a bien dans les églogues de Garcilaso des

8. Voir entre autres : « Torre de viento... a Ana » (*B. A. E.*, t. 32).

9. Quintana souligne, dans son *Tesoro del Parnaso español*, la façon indiscrète dont les anciens poètes étalaient leur érudition, et cite comme exemple une *cancion* du marquis de Santillana : « Antes el rodante cielo... » Rien de tel chez Garcilaso.

10. Que no me sirve la vida
Más que para sentir pena :
La grandeza de la cual
Bien basta para acabarme
Brevemente
(*B. A. E.*, t. 32, p. 112.)

Y aunque ya mi vida espere
Por amores peligrar
La tengo de aventurar
Que si por vos la perdiere
Tal perder sera ganar.
(*B. A. E.*, t. 32, p. 113.)

bergers, mais ils n'ont pas de traits physiques. Les personnages féminins, au contraire, sont assez souvent décrits, quoique sans grande précision. Invariablement, les nymphes ou les amantes des bergers sont blanches et blondes. « Cabellos de oro », « blancos cuellos »[11], « blancos pies », « blanca mano », « cuello de marfil » : telles sont les expressions qui reviennent à chaque instant; elles ont, il est vrai, un certain charme, mais n'évoquent aucun contour précis. Il semble qu'il subsiste dans la conception de la beauté féminine une sorte d'idéalisation qui peut provenir aussi bien de la poésie italienne que de celle des troubadours; mais cette idéalisation prive les portraits féminins de toute espèce de caractère.

La Nature non plus ne s'y présente pas avec des traits bien originaux; pourtant, les prés, les bois, les bords des ruisseaux sont le cadre habituel et charmant des idylles ou des désespoirs pastoraux. Mais, tout comme la Beauté, le paysage s'uniformise et nous avons beaucoup de peine à reconnaître la terre d'Espagne dans les églogues : de l'eau, de l'ombre, des oiseaux, des fleurs, voilà les traits qui conviennent également à la description des bords du Tage près de Tolède et à celle de l'île du Danube où le poète fut exilé :

Cerca del Tajo en soledad amena
De verdes sauces hay una espesura
Toda de yedra revestida y llena,
Que por el tronco va hasta el altura,
Y asi la teje arriba y encadena
Que el sol no halla paso a la verdura ;
El agua baña el prado con sonido
Alegrando la yerba y el oido.

Con tanta mansedumbre el *cristalino*
Tajo en aquella parte caminaba
Que pudieran los ojos el camino
Determinar apenas que llevaba.
Peinando sus cabellos de oro fino,
Una ninfa del agua do moraba,
La cabeza sacó, y el *prado ameno*
Vido de flores y de sombra lleno.

11. Voir Cirot : *A propos des dernières publications sur Garcilaso de la Vega.* (*Bulletin hispanique*, t. XXII, n° 4, 1920.)

Movióla el sitio umbroso, el manso viento,
El suave olor de aquel *florido suelo*.
Las aves, en el fresco apartamiento,
Vió descansar del trabajoso vuelo. (*Egloga III.*)

Après le Tage, voici le Danube :

Con un *manso ruido*
De agua corriente y clara
Cerca el Danubio una isla que pudiera
Ser lugar escogido
Para que descansara
Quien como estó agora no estuviera ;
Do siempre primavera
Parece en la *verdura*
Sembrada de las flores,
Hacen los *ruiseñores*
Renovar el placer o la tristura
Con sus blandas querellas
Que nunca dia y noche cesan dellas. (*Canción III.*)

Malgré l'inégalité du développement, il est évident que les traits essentiels des deux paysages sont identiques et que rien n'y distingue vraiment les rives du Danube de celles du Tage.

La même Nature aimable se retrouve dans le site indéterminé qui sert de cadre à la première églogue : c'est encore une eau claire qui

con sonido
Atravesaba el *fresco y verde prado*

et les bergers chantent

Al rumor que sonaba
Del agua que pasaba.

D'ailleurs, les paysages de Garcilaso sont délicieux, et si les traits ici indiqués reviennent presque immanquablement dans tous, il arrive aussi que le poète s'efforce de mieux caractériser tel site qu'il connaît bien et qui lui est cher : ainsi le panorama de Tolède dans la III[e] églogue, avec la boucle du Tage au pied du rocher sur lequel se dressent les vieux édifices, avec les roues hydrauliques, est loin d'être insignifiant. Mais ce n'est pas cette manière presque réaliste de traiter la descrip-

tion qui prévaudra chez les imitateurs de Garcilaso : ce sera le paysage *ameno*, riant et dépourvu de caractère [12].

A vrai dire, pour le poète lyrique du XVIe siècle, il n'y a guère d'autre réalité poétique que le sentiment; quant au monde extérieur, il fournit bien peu de traits originaux à la poésie : la description et le portrait sont fixés une fois pour toutes et n'admettent pas, dans la poésie élevée, le réalisme qui les rénoverait. L'expression, afin de se mettre en harmonie avec le contenu des œuvres lyriques, tend à se simplifier et répudie les vieux accessoires de la poésie courtoise : allégories, alliances de mots et autres procédés du même genre. La langue cherche à s'enrichir par des néologismes et à se libérer d'une syntaxe rigide, sans pourtant tomber dans l'extravagance.

On ne peut se dissimuler que cette poésie, qui a beaucoup de charme, n'offre pourtant pas de très grandes ressources, et qu'après avoir servi de modèle, un siècle durant, à tous les poètes espagnols, une certaine monotonie, déjà apparente dans les œuvres les plus fraîches qu'elle ait inspirées, pourra paraître insupportable à certains et leur faire désirer une révolution poétique.

Herrera.

Avant même que la vogue du « pétrarquisme » soit épuisée, un autre poète, différent de Garcilaso par son origine et par son tempérament littéraire, le sévillan Herrera, va donner une autre direction à la poésie lyrique.

Il y a lieu de faire deux parts dans l'œuvre d'Herrera : celle

12. Les éléments dont se composent ces sortes de tableaux sont si indispensables que nous les trouvons jusque chez Ercilla, poète épique, lorsqu'il décrit, soit les environs de Saint-Quentin, soit un paysage espagnol quelconque :

Alli las *claras fuentes murmurando*
El deleitoso sitio atravesaban
Y los templados vientos respirando
La *verde yerba y flores alegraban* :
Pues los *pintados pájaros volando*
Por los copados árboles cruzaban
Formando con su canto y melodía
Una *acorde y dulcísima armonía.*

(*Araucana*, Edit. de la Real Academia, 1866, IIe parte, chap. XVII, p. 37.)

Voir un autre paysage du même genre au chapitre XVIII, p. 64.

de la poésie héroïque et celle de la poésie amoureuse. C'est au premier genre qu'appartiennent les compositions universellement reconnues comme des chefs-d'œuvre : les *canciones A. D. Juan de Austria, A la victoria de Lepanto, A la pérdida del Rey D. Sebastián.* Toutes se rapportent à des événements ou à des héros contemporains et, plus particulièrement, aux épisodes heureux ou malheureux de la lutte espagnole contre les Maures.

Pourtant, nous n'y trouvons presque aucun élément épique : pas le moindre souci de rapporter des faits plus ou moins conformes à l'histoire, pas de portrait physique ou moral des héros nationaux, pas d'allusions à leur vie. Le vrai sujet des *canciones*, c'est tantôt l'orgueil du triomphe national et chrétien sur les étrangers infidèles, tantôt la douleur de la défaite subie par les défenseurs du pays et de la religion nationale : c'est un sentiment, qui constitue le fond d'un poème d'Herrera.

Ce n'est pas un sentiment personnel. Bien au contraire, Herrera, poète héroïque, fait taire sa propre sensibilité pour n'être que le porte-parole de ceux de sa race; mieux encore, il épure sa poésie de tout sentiment éphémère et dépourvu de grandeur, fût-il partagé par la majorité de ses contemporains : par exemple, il n'y a pas trace, dans ses vers, de la haine contre l'ennemi du moment, haine un peu puérile en ses violences, qu'ont exprimée ceux qui, comme Lope de Vega et Góngora, ont célébré la lutte de l'Espagne contre l'Angleterre. En artiste soucieux de la durée de son œuvre, Herrera ne laisse passer dans sa poésie le sentiment national qu'après l'avoir élevé à la hauteur d'un sentiment universel. Ses tendances en ceci sont éminemment classiques.

Ce n'est pas seulement par sa qualité que le sentiment est, dans la poésie herrérienne, très différent de celui qui inspira celle de Garcilaso et des « pétrarquistes »; c'est aussi par sa dépendance à l'égard de certaines idées abstraites; la patrie et la religion. Certes, Herrera n'expose pas de principes philosophiques, ni même à proprement parler de croyances religieuses; mais sa poésie grave et grandiose ne chante pas non plus l'héroïsme pour lui-même : elle tend surtout à exalter la gran-

deur de la lutte qui se livre entre deux races et deux religions.

La *canción* ne comporte pas de cadre à la façon de l'églogue; la Nature, pourtant, y est évoquée et avec une incomparable grandeur, surtout par des comparaisons. Mais non pas tout entière, ni avec le caractère gracieux qu'elle a dans la poésie pastorale; seuls apparaissent ici les aspects grandioses et terribles de l'Univers : l'Océan, le ciel, les montagnes, les cèdres, la tempête. Rien n'est plus éloigné de la douceur des paysages de Garcilaso et pourtant, ici non plus, aucun réalisme. C'est que cette vision de la Nature n'est suggérée au poète ni par sa propre expérience, ni par la lecture de Virgile ou de Pétrarque. Elle vient directement de la Bible et nous reconnaissons dans les vers d'Herrera l'âpre grandeur des Psaumes[13] :

Sus escogidos principes cubrieron
Los abismos del mar y descendieron
Cual piedra en el profundo, y tu ira luego
Los tragó, como arista seca el fuego.
. . . .
Ocuparon *del mar los largos senos.*
en silencio y temor puesta la tierra
. . . .
sobre *derechos cedros y estendidos.*
sobre *empinados montes y crecidos...*

(*Cancion en alabança de la Divina Magestad por la victoria del señor don Juan*, dans *Algunas obras de F. de Herrera*, por A. Coster, Paris, 1908.)

Dans la *Canción por la pérdida del Rei Don Sebastián*, le poète évoque le cèdre robuste et sa chute, le gouffre marin (*el despeñadero*), la mer immense[14]

Ainsi que dans la Bible, la Nature est ici bien autre chose qu'un ensemble de lignes et de couleurs plus ou moins agréable : elle est le signe de la puissance du Dieu des armées : elle acquiert ainsi une sévère beauté qui ne contribue pas peu à la magnificence des odes. Mais elle n'est pas évoquée pour elle-même; comme transparaît sous le sentiment l'idée nationale et chrétienne, ainsi nous trouvons sous les images l'idée méta-

13. L'influence de la Bible sur Herrera, signalée par tous ceux qui ont étudié sa poésie, a été notée en détail par Lista, *Ensayos literarios y criticos*, Sevilla, 1844.
14. Edition Coster, p. 42-50, vers 66-91, 25, 103.

physique et plus particulièrement un des attributs divins : la puissance. Toute la poésie héroïque des *canciones* est donc dominée par des idées abstraites.

La poésie amoureuse d'Herrera, moins généralement admirée que sa poésie héroïque, a une importance au moins égale dans l'histoire littéraire. Les formes qu'elle adopte sont : le sonnet, la *canción* et l'élégie; le poète y chante une femme aimée, Luz, personnage en qui on a reconnu la comtesse de Gelves; il est d'ailleurs difficile de la reconnaître dans les vers d'Herrera, car, ainsi que l'écrit M. E. Bourciez, « il ne nous l'a jamais peinte qu'avec des traits extrêmement vagues..., si vagues qu'ils pourraient faire douter de son existence et de sa réalité[15] ». Nous ne connaissons d'elle, en effet, que ses yeux lumineux, ses cheveux, la blancheur de sa peau et il nous faut admettre, d'après le dire du poète, que la beauté de son âme est au moins égale à celle de son corps, mais aucune précision ne nous est donnée, sauf en ce qui concerne son insensibilité à l'égard de l'amour. Ses yeux, très souvent célébrés, n'ont généralement pas de couleur définie, mais ils sont éclatants comme les astres ou le feu :

Ojos no, mas *purísimas estrellas*
Rayos que el sol menor celoso mira.
(*B. A. E.*, t. 32, p. 314, sonnet LV, l. I.)

Bellas flechas del alma, *ardiente llama*
(Id., t. 32, sonnet XI, l. II.)

Tiernos y bellos ojos, *encendidos*
Rayos de amor
(Id., sonnet XXXII, l. I.)

Las *luces* do el amor su fuerza apura
Con el sereno ardor de sus *centellas*...
(Id., sonnet XXVII, l. I.)

Luces que al *estrellado y alto coro*
Prestais el bello *resplandor sagrado*
(Id., sonnet LX.)

Quant à ses cheveux, ils rutilent comme l'or et la flamme :

Ondoso cerco que purpura el *oro*
(Id., sonnet II.)

15. *Les sonnets de F de Herrera*, dans *Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux*, 1891.

El *oro* que al Ganges indo en su ancha vena
Luciente orna, y en hebras dilatado.
Con luengo cerco y terso ensortijado
Gentil corona en blanca frente adorna.
(Id., sonnet VIII.)

Lazos *purpúreos, lucidos manojos.*
En cuyo cerco Amor mi espirtu inflama...
(Id., sonnet XI.)

Ardía en varios cercos recogido
Del crispante cabello en torno el *oro*...
(Id., sonnet XX.)

El *oro* crespo, en mil sortijas bellas
De *rayos* coronado y *llama* pura...
(Id., sonnet XXVII.)

Ardientes hebras, do s'ilustra el *oro*
(*Algunas obras de F. de Herrera*, sonnet XXXIII.)

Les expressions *marfil, terso, nieve, púrpura en la nieve desteñida* reviennent à chaque instant sous la plume de Herrera, quand il s'agit de caractériser la blancheur du teint ou des mains de sa Muse.

Enfin l'âme de la comtesse de Gelves est, à l'en croire, d'une beauté toute céleste :

La celestial belleza de vuestra alma
Mi alma enlaza en sus eternas hebras...
(*B. A. E.*, t. 32, p. 264, Sextina II.)

lui dit le poète. Très fréquemment d'ailleurs, les mots *celestial, sagrado, excelso, divino*, sont associés à la beauté physique et morale de Luz. Est-ce là simple hyperbole du poète grandiloquent et somptueux? Nous croyons plutôt que cela se rattache à la philosophie amoureuse qu'Herrera exprime dans les sonnets et les *canciones*[16]. Il voit dans la beauté de Luz un reflet de la beauté divine et dans son amour, un guide vers la perfection suprême. Ici il définit l'objet de son culte poétique :

Un *divino* esplendor de la Belleza...

Et l'adjectif *divino* n'est pas simplement une galante hyperbole : les vers qui expriment la même idée ou qui attribuent

16. Cette philosophie est contenue tout entière, nous dit M. Coster (*Fernando de Herrera*, Paris, 1908), dans le fameux livre du comte Baldessare Castiglione intitulé *Il Corteggiano* (p. 236).

à Luz la mission de mener le poète jusqu'à la contemplation de la Divinité sont très nombreux [17]. Il entre dans l'amour d'Herrera une sorte d'égoïsme sublime qui lui fait utiliser l'être aimé en vue de son propre perfectionnement. Au fond, les sonnets d'Herrera ne sont érotiques qu'en apparence : en réalité, c'est le philosophe plutôt que l'amoureux qui les a composés.

Le poète est alors si convaincu que non content d'exprimer sa philosophie amoureuse, comme une chose personnelle, il

17. ¡ Oh Luz ! gloria de Hesperia y ornamento
Criada por *mostrarnos la belleza*
Del alto, claro y celestial asiento...

(*B. A. E.*, t. 32, *Elegia IV.*)

... la alma belleza que florece
Y *esparce lumbre* y *puro ardor del cielo.*

(Id., sonnet IV, l. I.)

Creía en vos del *sacro excelso coro*
Que el *esplendor se unía soberano*
Porque en sombra aunque bella y traje humano
No vió tal bien el orbe y tal tesoro.

(Id., sonnet XVII, l. I.)

Serena Luz, en quien presente espira
divino amor, qu'enciende i junto enfrena
el noble pecho, qu'en mortal cadena
al alto Olimpo levantar s'aspira;
Ricos cercos dorados do se mir"
tesoro celestial d'eterna vena;
armonía d'angélica Sirena,
qu'entre las perlas i el coral respira;
Cùal nueva maravilla, cual exemplo
de *la immortal grandeza nos descubre*
aquessa sombra del hermoso velo?
Que yo en essa belleza que contemplo,
(aunqu'a mi flaca vista ofende i cubre)
la immensa búsco i voi siguiendo al cielo.

(*Algunas obras de F. de H.*, éd. Coster, p. 75,
sonnet XXXVIII.)

Amor que me sustentas en tu llama.
Da fuerza al vuelo presto de mi alma,
Y del terreno peso alzando el cuello,
Inflamarás la *luz de sacras hebras;*
Que ya sin recelar la dura nieve,
Miro tu claridad con puros ojos.

(*B. A. E.*, t. 32, p. 264. *Sextina II.*)

Fué en mi luengo camino cierta guía
Mi Luz, y mi cuidado embebecido
Adestraba por ella el pensamiento.

(*Id.*, p. 266, *Canción II.*)

lui donne parfois l'apparence d'un dogme; c'est ainsi qu'il s'exprime dans l'Elégie I (*B. A. E.*, p. 258) :

No toca el puro fuego soberano
A quien no muere amando...

Mais, à côté de ces poèmes qui font de l'amour profane la forme première de l'amour divin, il en est d'autres qui dénoncent cette doctrine comme une erreur; tel est le sonnet CL (*B. A. E.*, p. 289) :

En este engaño siempre va, y se olvida
De quien cuidoso de su afan [18] la llama,
Y en conocido error cansa y porfía.

Certaines des œuvres dans lesquelles Herrera renie ainsi son passé semblent trahir des combats douloureux [19]; d'autres, au contraire, expriment une sérénité d'âme que seul peut éprouver celui qui, après avoir redouté de se perdre, est enfin sûr d'être sur la bonne voie. C'est ce qu'exprime fort nettement le sonnet XL :

Viví gran tiempo en confusion perdido,
i todo de mí mismo enagenado,
desesperè de bien; qu'en tal estado
perdí la mejor luz de mi sentido.
....
Aora que procúro mi provecho,
puedo dezir que vivo; pues soi mío,
libre, ageno d'Amor i de sus daños.
(*Algunas obras de F. de H.*, Coster, p. 78.)

Sans doute, on trouve à peu près la même évolution chez Pétrarque, mais Herrera manifeste des inquiétudes, il exprime parfois des réticences qui ôtent toute idée d'artifice littéraire ou de servile imitation :

i el mal, que ai, conviene ser callado,

18. « Qui pourrait appeler ainsi cette âme si ce n'est Dieu? ainsi l'amour humain qui devait mener le poète jusqu'à Dieu s'oppose maintenant à son élévation et d'autant plus qu'il persévère dans une *erreur reconnue.* »
Ne serait-ce pas la même erreur à laquelle il est fait allusion dans le tercet suivant :

No es justo no, que siempre quebrantado
me oprima el mal; i me deshaga el pecho
nueva pena d'antiguo desvario.
(*Algunas obras de F. de H.*, Coster, p. 40, sonnet XVIII.)

19. Coster, *Algunas Obras...*, sonnets XXX, XXXV, XL, LXVII, LXXVIII.

dit-il[20] à Don Juan Antonio del Alcazar; et à son ami Fr. de Medina :

> Voluntad diferente i pensamiento
> reina dentro en mi pecho, que deshaze
> el no *seguro i flaco fundamento.*

La discrétion même avec laquelle Herrera s'exprime sur ce sujet témoigne d'une sincérité profonde et donne à penser que le poète se repent de quelque chose de plus grave qu'une passion amoureuse très noble et probablement très chaste.

L'erreur, l'ancien égarement (*antïguo desvarío*), la base faible et incertaine, ne serait-ce pas plutôt cette philosophie qui prétendait mener l'homme de l'amour humain à l'amour divin? C'était là, à coup sûr, une doctrine bien éloignée de l'ascétisme chrétien. Si l'on admet qu'Herrera, vers la fin de sa vie, s'est converti à cet ascétisme (et certaines de ses œuvres semblent l'indiquer, telle l'Elégie VI où il s'écrie : « Cuan vana eres umana hermosura »), on comprend assez que le vieux poète ait pu considérer ses écrits de jeunesse et de maturité comme un peu hérétiques.

Quoi qu'il en soit, il demeure que la poésie d'Herrera, même la poésie érotique, exprime une philosophie

La poésie avec Herrera devient l'expression de la pensée, surtout métaphysique, alors que, chez Garcilaso, la poésie était l'expression du sentiment. Herrera a d'ailleurs trouvé dans sa philosophie même des ressources originales. C'est de sa conception platonicienne de l'amour que dérive son idéal de beauté : beauté vague, sans contours, mais éclatante. Du même coup, il découvre la poésie de la lumière, qui n'avait pas encore été célébrée en vers castillans, avec un enthousiasme aussi fidèle.

Au profit de la lumière, Herrera délaisse les douces images que se plaisaient à évoquer les poètes de la Renaissance : les lys, les roses, le lait, le chant du rossignol, n'apparaissent que très rarement dans ses sonnets ou ses *canciones;* les pierreries et les métaux précieux, les astres, la pourpre, la neige, tout ce qui brille, tout ce qui est somptueux et d'une froide splen-

20. Id., ibid., sonnet XXXV, p. 73.

deur convient mieux à ces ouvrages d'un écrivain qui préférait l'éclat à la grâce.

Dans le portrait, ou ce qui peut passer pour tel, les traits humains, réduits au simple rôle d'intermédiaires entre l'Idée, vrai sujet de cette poésie, et l'image, expression lumineuse et fidèle de l'Idée, peuvent disparaître, ou du moins n'être pas nommément désignés; de sorte que la langue d'Herrera rejoint parfois celle de Góngora, l'image pouvant y remplacer le mot propre ou la périphrase, comme dans le sonnet suivant où, sans les nommer, le poète célèbre les cheveux et la voix de sa Muse :

Ricos cercos dorados, do se mira
tesoro celestial d'eterna vena;
armonía d'angélica Sirena,
qu'entre las perlas i el coral respira.
(Edition Coster, sonnet XXXVIII, p. 75.)

Ce n'est pas ici simple recherche de rhéteur; c'est que vraiment, aux yeux d'Herrera, les traits humains n'ont de beauté que le reflet de la perfection suprême qu'ils évoquent dans l'esprit qui les contemple.

La Nature apparaît quelquefois dans la poésie amoureuse; elle n'y a plus invariablement l'aspect farouche et terrible qu'elle présente dans la poésie héroïque, mais elle garde de la grandeur et de l'éclat; ce qui est lumineux ou capable de refléter la lumière, voilà ce que nous trouvons, comme traits essentiels du paysage : les astres, la mer, le ciel. Peu de variété, mais une magnificence qui ne provient pas toujours de l'abus des ors; par exemple, il n'y a rien que de très discret dans le sonnet suivant :

En tu cristal movible la belleza
Veo, Nereo padre, figurada
De mi luz, que de rayos coronada,
Muestra alegre su gracia y su grandeza.

Tus ondas vibran y arden con la alteza
De la llama titania, y la rosada
Frente alabo, y de púrpura imitada
En ellas, y de nieve la pureza.

Si alzo al polo los ojos, donde junto
Te pinta *su* [21] color, presente miro
De mi lucero el dulce ardor florido.

Y dudoso del bien, al mesmo punto
Vuelvo, y en tu fulgente ponto admiro
Su esplendor, y en el cielo dividido.

(*B. A. E.*, t. 32, p. 260, sonnet XXII.)

Sa beauté vient de la majesté qu'y acquiert le visage humain par le voisinage de l'Océan et du ciel. Rien n'est plus caractéristique de la conception herrérienne de la beauté que cette assimilation; la beauté perceptible à nos yeux, en effet, ne peut jamais être que le reflet de la Beauté suprême; il n'y a pas à cet égard de différence entre les humains et les objets inanimés; tous, s'ils sont beaux, sont également évocateurs de la source de toute perfection qui les a créés.

Un autre aspect de la Nature apparaît de temps à autre dans les poèmes d'Herrera : c'est le paysage tourmenté, dévasté par la tempête. Comme le dit M. Bourciez, « Herrera... aime beaucoup à nous peindre je ne sais quelle course folle à travers les rochers et les ronces; il nous promène dans de fantastiques forêts où le vent souffle en rafales et le ciel s'étend tout enveloppé de ténèbres [22] ».

Pour M. A. Coster, il n'y a là qu'un effet de grossissement dû à l'imagination andalouse de l'auteur : le modèle de ces descriptions, « c'est simplement le riant passage de Gelves dont les modestes collines sont transformées en rocs sourcilleux bordés d'effroyables précipices [23] ». M. Bourciez, moins affirmatif, se demande « si nous sommes dans le rêve ou dans la réalité », pour conclure ainsi « la promenade que nous avions commencée avec lui dans quelque gorge des montagnes d'Andalousie, il nous la fait achever sans effort dans le monde intérieur de l'âme [24] ». Il n'est pas douteux qu'on aboutit toujours, en effet, au « monde intérieur de l'âme ». Peut-être y aurait-il lieu de remarquer que c'est là un procédé très familier aux poètes mystiques; c'est même là le paysage complémentaire de

21. Ne serait-ce pas plutôt : « Se pinta tu color »?
22. *Les sonnets de Fernando de Herrera*, p. 219.
23. *Fernando de Herrera.*
24. *Les sonnets de F. de H.*

la céleste lumière qui symbolise le séjour divin et l'union mystique : la nuit, la solitude, le voyageur égaré, les bêtes féroces, le vaisseau dans la tempête, tout cela se trouve à la fois chez Herrera et chez Fray Luis de Leon ou San Juan de la Cruz[25] Rien à cela d'étonnant, puisque les uns et les autres traitent le même sujet : l'ascension de l'âme vers la contemplation de la Suprême Beauté; le même sujet amène presque nécessairement les mêmes expressions. Seulement des influences littéraires probablement complexes (car on retrouve chez lui plus d'un trait qui peut venir aussi bien de Pétrarque ou de Dante que de Castiglione) ont fait d'Herrera un mystique païen.

Quoi qu'il en soit, sa conception de la Nature et de la beauté humaine aussi bien que sa philosophie sont imprégnées de la doctrine platonicienne. Ce que la Bible lui a donné pour la poésie héroïque : idées, sentiments et images, c'est la philosophie qui le lui donne pour la poésie amoureuse. Herrera tire tout de sa culture et personne n'a jamais mieux mérité le nom de *culto*.

La poésie lyrique du XVIIe siècle à ses débuts suit, presque sans aucun écart, les deux voies ouvertes par Garcilaso et Herrera : d'une part, le pétrarquisme sentimental et mélancolique du Tolédan; d'autre part, le platonisme vêtu de splendeur de l'Andalou. Mais, plutôt que le fond de la poésie herrérienne, c'est la forme qui fait des adeptes; ses images, surtout lorsqu'il s'agit de louer la beauté d'une femme, deviennent indispensables et bientôt banales. Ce sont elles, aussi bien d'ailleurs que celles venues de Garcilaso, qui provoqueront les railleries de Cervantes : « en una mejilla tenía el sol y en la otra la luna, la una es hecha de rosas y la otra de claveles y en entrambas hay también azucenas y jazmines... » (*La ilustre Fregona.*)

25. Dans le poème *A la Ascensión*, de Fr. Luis de Leon, on trouve :

Y dejas, Pastor santo,
Tu grey en *este valle hondo, escuro.*
. . . .
Aqueste *mar turbado*
Quien le pondrá ya freno? quién concierto
Al *viento fiero airado?*
Estando tu cubierto
Qué *norte guiará la nave al puerto?*
(*Parnaso esp.*, p. 56.)

Cf. Herrera, sonnets VI, XVIII, XXXIX, XCIII, *canción* II, III (*B. A. E.*, t. 32.)

C'est que, en effet, les magnificences d'Herrera, fort séduisantes en leur nouveauté, durent assez vite, surtout chez des poètes de moindre habileté, prendre l'apparence de faux brillants, et cela d'autant plus qu'on n'empruntait pas toujours à Herrera sa philosophie, qui justifiait cette splendeur de forme. Aussi, comme nous pouvons le constater en parcourant les *Flores de Poetas ilustres* de Espinosa, les disciples d'Herrera sont-ils précisément ceux qui cherchent le plus à renouveler par des hardiesses syntaxiques un genre presque épuisé déjà : Espinosa lui-même, Barahona de Soto, Agustín de Tejada, Luis Martín de la Plaza emploient les métaphores brillantes du Sévillan; et c'est aussi dans leurs œuvres qu'on peut relever les singularités où l'on a cru reconnaître les premières manifestations du gongorisme. En revanche, Garcilaso demeure le maître du genre pastoral, qui garde de la simplicité ainsi que le prouvent les élégies ou *canciones* publiées dans le même recueil.

Góngora imitateur.

Au début de sa carrière, Góngora a, comme tous ses contemporains, le culte de l'imitation : dans la poésie élevée, il traduit ou imite indifféremment les Latins, les Italiens, les Espagnols, et, dans les genres populaires comme le romance ou la letrilla, il se contente de suivre la tradition. Il cultive assidûment alors la poésie amoureuse dans le sonnet et la « canción »; or, il est très facile de discerner dans ces sortes de poèmes le modèle suivi par l'auteur.

Les uns, assez peu nombreux, sont marqués au coin d'une sensualité érotique, non habituelle à l'auteur et qui trahit une origine italienne [26].

D'autres, bien plus nombreux, expriment la douce mélancolie qui caractérise les églogues de Garcilaso : plaintes de l'amour dédaigné, comme dans « Suspiros tristes, lágrimas cansadas [27] »; douleur de l'absence dans « Si ya la vista de llorar cansada [28] »; sympathie de la Nature avec la peine de l'amant

26. Sonnets XI et CLXXXI, *B. A. E.*, t. 32, p. 431 et 448.
27. Sonnet LXII, *B. A. E.*, t. 32, p. 434.
28. Id., LV, p. 433.

dans « Ni en este monte, este aire ni este río[29] »; ce sont là des thèmes que le poète-guerrier avait traités et que Góngora ne cherche pas à renouveler. Au contraire, plus d'une fois l'expression rappelle le modèle de façon plus précise encore que le fond. Les traits descriptifs semés çà et là appartiennent bien à la Nature aimable que célébrait le poète des églogues. Ici aussi, il y a des oiseaux qui chantent et des prés verdoyants :

Sembraban su contento o su cuidado
Cual con voz dulce, cual con voz doliente.
Las tiernas aves con la luz presente
En el *fresco aire y en el verde prado.*
(Sonnet XLIX, *B. A. E.*, t. 32, p. 433.)

il y a aussi des ruisseaux au cours paresseux :

Oh claro honor del líquido elemento,
Dulce arroyuelo de luciente plata
Cuya agua entre la yerba se dilata
Con regalado son y paso lento.
(Sonnet LVII, *B. A. E.*, ibid.)

Nous trouvons aussi, disséminées çà et là, quelques allusions mythologiques, mais sans étalage d'érudition : les chênes d'Alcide[30], la lyre d'Orphée[31]; une chasseresse des rives du Duero permet d'évoquer celle de l'Eurotas, plutôt par galanterie que pour des motifs littéraires[32]; deux fois le poète s'adresse aux sœurs de Phaéton[33]. Rien en tout cela que d'accessible à une moyenne culture et aucune obscurité dans la forme.

Quelquefois, l'imitation est flagrante et d'ailleurs voulue : ainsi, la *canción* « Corcilla temerosa »[34] rappelle à la fois deux poèmes de Garcilaso : la *canción A la flor de Gnido*[35], par le thème et la métrique, et la seconde églogue par le personnage[36]. Les allusions mythologiques qui s'y trouvent sont de celles qui figurent dans les œuvres du modèle; telle idée secondaire, assez caractéristique pour que le seul hasard n'ait pas fait se

29. Id., L, 433.
30. Id., LXVIII, p. 435.
31. Id., LXIII, 434.
32. Id., XLVIII, p. 432.
33. Id., XLVI et LXV, p. 434.
34. *B. A. E.*, t. 32, p. 451.
35. *B. A. E.*, t. 32, p. 30.
36. Celui de Camila, la chasseresse dédaigneuse.

rencontrer les deux poètes, vient évidemment de la même source : par exemple, les poursuivants arrêtent ou modèrent leur course pour que les poursuivies s'arrêtent aussi [37].

Plus nombreux encore sont les poèmes où l'on reconnaît la manière d'Herrera : nous y trouvons le même type de femme aux cheveux et aux yeux lumineux et surtout, nous voyons reparaître les métaphores éclatantes : les astres, l'ivoire, la pourpre, la neige, le cristal. A ce genre appartiennent de nombreux sonnets tels que « Cual del Ganges márfil [38] », « De pura honestidad templo sagrado », « Lirio siempre real nací en Medina », « Al trasmontar del sol la ninfa mía », « Peinaba al sol Belisa sus cabellos », « En el cristal de tu divina mano », qui toutes s'échelonnent entre 1582 et 1609.

Si tous ces poèmes sont, quant à la forme, indiscutablement herrériens, ils ne le sont nullement quant au fond; Góngora n'a rien de platonicien, et l'éclat de ses métaphores est arbitraire; ce qui, chez Herrera, était expression étroitement fidèle de la pensée, marque d'une conception particulière de la Beauté, devient ici pure rhétorique.

Dans un genre plus grave, lorsque Góngora chante une cité ou un fleuve, nous retrouvons encore la manière du poète sévillan : mêmes personnifications, même mélange de détails matériels évocateurs de lumière et d'idées abstraites; le Guadalquivir a une « claire renommée et des eaux cristallines [39] »; Cordoue a des « sables sinon dorés, du moins nobles [40]; tous

37.
Dafne con el cabello suelto al viento,
Sin perdonar al blanco pie, corría
Por áspero camino tan sin tiento,
Que Apolo en la pintura parecía
Que, *porque ella templase el movimiento,*
Con menos ligereza la seguía,
(Garcilaso, *Egloga III.*)

Y en alta voz le digo :
« No huyas, ninfa, *pues que no te sigo* »
Enfrena, oh Clori, el vuelo,
Pues ves que el rubio Apolo
Pone ya fin a su carrera ardiente;
Ten de ti misma duelo...
(*B. A. E.*, t. 32, p. 451, *Canción II.*)

38. Sonnets LXI, LVI, CVI, LII, CLV, LIII (*B. A. E.*, t. 32, p. 433-445).
39. *B. A. E.*, t. 32, sonnet LXX, p. 435.
40. Ibid., CLIII, p. 445.

les fleuves sont personnifiés : le Bétis a le front couronné de pins, la chevelure ondée; quelquefois, il porte une urne[41]; et le Duero, avec son cortège de rivières[42], est couronné de peupliers.

Quelquefois, Góngora s'essaie à unir, à la façon d'Herrera, la beauté humaine et celle de la Nature, comme dans les sonnets : « Oh claro honor del líquido elemento[43] » et « Rey de los otros ríos caudalóso[44] »; mais, précisément parce que l'idée platonicienne qui domine la poésie de son modèle est absente de la sienne, il le fait avec peu de bonheur ou même tombe dans la mièvrerie; ainsi la chute du second de ces sonnets est tout à fait indigne de la majesté du début :

Dime si entre las rubias pastorcillas
Has visto que en tus aguas se han mirado
Beldad cual la de Clori o gracia tal.
(*B. A. E.*, t. 32, p. 435.)

Simple madrigal assez fade, d'où a disparu la vaste conception de la Beauté une à travers ses aspects différents qui faisait la grandeur du sonnet d'Herrera déjà cité « En tu cristal movible la belleza[45]... ».

Il arrive aussi à Góngora de prendre le sujet d'un poème chez un écrivain de la Renaissance et de le revêtir de la forme brillante mise à la mode par les disciples d'Herrera : ainsi, le thème des sonnets « Ilustre y hermosísima Maria » et « Mientras por competir con tu cabello », c'est le caractère éphémère de la beauté, thème classique et même banal qui a été traité notamment par Garcilaso dans « En tanto que de rosa y azucena »; selon la tradition, après un tableau de la splendeur de la jeunesse, Góngora termine sur le conseil épicurien qu'il faut « cueillir les roses de la Vie » lorsqu'elles sont dans leur première fraîcheur; mais à la différence de Ronsard et de Garcilaso, le Cordouan, pour exprimer cette idée, n'a plus recours à la rose : le soleil, l'or, la neige, l'aurore, la nuit, sont les

41. Ibid., CVIII, p. 439.
42. Ibid., XXX, p. 430.
43. Ibid., LVII, p. 433.
44. Ibid., LXX, p. 435.
45. Ibid., XXII, p. 260.

seuls termes de comparaison employés dans le premier de ces sonnets; et si dans le second apparaissent le lys et l'œillet, c'est sans doute parce que, dans le monde des fleurs, ils offrent les tons les plus extrêmes de blanc et de rouge[46].

A cette époque de sa vie, c'est-à-dire entre 1580 et 1610, Góngora ne cherche pas à montrer de l'originalité : dans ses poèmes érotiques, il imite ici Garcilaso, là Herrera, ou bien tâche de fondre des procédés empruntés à l'un et à l'autre; il en résulte parfois un divorce entre le fond et la forme, car l'éclat du style herrérien, seul capable d'exprimer fidèlement les conceptions de celui qui le créa, s'adapte moins parfaitement à celles de Góngora qui d'ailleurs sont propriété commune à tous les poètes du temps.

Dans le genre héroïque, Góngora n'a plus qu'un maître : Herrera. Sa *Canción a la Invencible Armada* en témoigne : le patriotisme et le sentiment religieux y dominent comme dans les œuvres de son modèle, quoique exprimés avec moins de noble sérénité; une profusion d'images, les unes splendides, les autres pathétiques, rappellent, sans les égaler, les *canciones A la victoria de Lepanto* et *A la pérdida del Rey Don Sebastián*. Le poète fait passer sous nos yeux, ici, la magnificence de l'Armada qu'il imagine victorieuse :

Al claro resplandor de sus espadas
Y a la de tus arneses fiera lumbre,
Con mortal pesadumbre
Ojos y espaldas vuelvan,

46. Ilustre y hermosísima María
Mientras se dejan ver a cualquier hora
En tus mejillas la rosada aurora,
Febo en tus ojos y en tu frente el día;

Y mientras con gentil descortesía
Mueve el viento la hebra voladora
Que la Arabia en sus venas atesora,
Y el rico Tajo en sus arenas cría;

Antes que de la edad Febo eclipsado,
El claro día vuelva en noche oscura,
Huya la aurora del mortal nublado.

Antes que lo que hoy es rubio tesoro
Venza a la blanca nieve su blancura.
Goza, goza el color, la luz, el oro.
(*B. A. E.*, t. 32, p. 432, sonnet XLIII.)

Y como al sol las nieves se resuelvan,
O cual la blanca cera desatados,
A los dorados luminosos fuegos
De los yelmos gravados,
No menos que de fe, de vista ciegos.
(*B. A. E.*, t. 32, p. 449.)

Plus loin, c'est la destruction des ennemis par les navires chrétiens :

Y aunque de lejos con rigor traídas
Ilustrarán tus playas y tus puertos
De banderas rompidas,
De naves destrozadas y hombres muertos.

L'imitation est faible, certes, et ne rappelle que de loin les beaux vers bibliques qui ont rendu fameux le désastre d'Alcazarquebir; mais elle est reconnaissable encore. Le ton est oratoire, ainsi que l'exige alors cette sorte de sujets. Le style ne s'écarte pas davantage des traditions; le vocabulaire est en grande partie abstrait (*noble saña*, *infamia eterna*, *tirano orgullo*); les termes concrets sont d'un symbolisme fort clair (*domando cuellos y ligando manos... el huso en vez del cetro...*); les adjectifs sont nombreux et en général peu expressifs; une seule tache de couleur, mais éclatante :

Teñirá de escarlata
Su color verde y cano
El rico de ruinas Océano.

On y trouve deux ou trois *agudezas* sans excessive recherche [47]; la syntaxe de cette composition n'est ni plus ni moins compliquée que celle alors en usage dans la poésie; une inversion un peu forcée, mais unique, attire l'attention [48]. On ne peut dire de cette œuvre qu'elle se distingue en quoi que ce soit de la production contemporaine.

Pas plus ici qu'ailleurs, Góngora ne s'est appliqué à faire œuvre originale : il a voulu seulement donner à son poème

47. No menos que de fe, de vista ciegos...
Ricos de fortaleza y de fe ricos.

48. El rico de ruinas Océano.

la dignité, la pompe même, exigées par le genre. Pour cela il a employé les procédés en usage, sans en créer aucun. Tant dans la poésie héroïque que dans la poésie amoureuse, le futur chef du gongorisme est donc au début de sa carrière un simple imitateur, d'ailleurs doué d'une particulière souplesse.

Ce n'est pas dans les genres élevés que l'on peut trouver la moindre trace de sa future originalité. En revanche, on trouverait peut-être un germe de sa personnalité dans ses œuvres légères : quelques-unes, en effet, contiennent, à côté du thème sentimental, un grain de scepticisme, une douce raillerie, voire des contrastes qui n'appartiennent ni au sujet, ni au genre. A travers la courtoisie de « l'Espagnol d'Oran [49] », nous percevons déjà une très légère ironie qui s'accentue dans « Famosos son en las armas [50] », dans les romances « Triste pisa y afligido [51] », « Noble desengaño » et « Agora que estoy despacio [52] » qui sont mi-partie sentimentaux, mi-partie burlesques. Sans doute la *letrilla*, genre essentiellement léger, et le *romance*, qui admet tous les tons, n'excluent pas l'ironie; mais alors que, d'ordinaire, les auteurs de compositions burlesques font une satire plus ou moins morale et s'attaquent à quelque travers des personnages ou à quelque vice de la société, Góngora s'en prend au sentiment lui-même, sans en examiner la qualité et quels que soient ceux qui l'éprouvent.

A n'en pas douter, les excès de la sentimentalité que les « pétrarquistes » avaient fait régner dans la poésie commencent à lasser notre poète, qui les raille là où la raillerie est permise, en attendant de s'élever contre eux par son exemple dans des ouvrages plus sérieux.

Mais si ces quelques traits sont l'indice d'un tempérament rebelle aux mièvreries, ils ne sauraient constituer à Góngora une originalité de chef d'école.

49. Porque con honra y amor
Yo me quede, cumpla y vaya,
Vaya a los Moros el cuerpo
Y quede con vos el alma.
(*B. A. E.*, t. 32, p. 507, *Romances, V*, 1587.)

50. Ibid., p. 505, 1590.

51. Ibid., p. 529.

52. Ibid., p. 528 et 531, *Romances LXVI et LXI*.

Période d'évolution (1607-1610).

Des signes beaucoup plus nets d'évolution se manifestent dans la période comprise entre 1607 et 1610.

A l'année 1607 appartient un sonnet adressé au fils du marquis d'Ayamonte[53] dont l'intérêt est grand pour plusieurs raisons. Tout d'abord, nous y trouvons, pour la première fois sauf erreur, le bel éphèbe « el garzón bello », qui figurera dans un grand nombre de poèmes postérieurs : dans le *Polifemo*, sous le nom d'Acis, dans les *Soledades*, spectateur anonyme, ou bien luttant dans des groupes de « valientes desnudos labradores ». Le personnage est assez rare jusque-là dans la poésie lyrique, surtout sans déguisement pastoral, pour que nous nous étonnions de l'y trouver. La facture de ce sonnet, où subsistent quelques images herrériennes, mais où l'on entrevoit aussi un art où l'élément plastique devient prépondérant est cependant dépourvue d'étrangeté. Le dernier vers retient plus particulièrement l'attention :

No sepas mas de celos ni de amores.

conclut le poète. Est-ce là un simple conseil de morale et de prudence? Ne serait-ce pas plutôt une sorte de devise littéraire que Góngora se propose à lui-même?

Pour le savoir il n'est que de comparer le nómbre des poèmes d'amour écrits avant cette date au nombre de ceux qui ont vu le jour plus tard, en mesurant, bien entendu, des périodes égales : ainsi, de 1580 à 1590 nous relevons 49 pièces à caractère nettement sentimental, tandis que de 1611 à 1621 nous n'en trouvons plus que 11[54]. La proportion est inverse si nous faisons le compte des compositions funéraires: pour la première période, 2 seulement, 24 pour la seconde.

Les circonstances, l'évolution des sentiments au cours de l'existence peuvent bien expliquer en partie cette disproportion; elles n'en rendent pas compte entièrement, surtout à une époque où le thème amour s'est emparé presque entièrement de la poésie lyrique. On peut être assuré que pareille différence ne

53. *B. A. E.*, t. 32, p. 440-441, sonnet CXVI.
54. Voir l'édition Foulché-Delbosc.

se trouve pas entre les productions de jeunesse de Lope de Vega et celles de sa maturité.

Plus significatif encore que le nombre est le caractère que prennent alors les œuvres érotiques. Entre 1607 et 1610, période d'évolution nous trouvons bien encore quelques poèmes de ce genre; mais, sauf deux[55], traités à la manière d'Herrera ou bien avec un certain conceptisme sentimental et galant[56], ils font a la description une place très importante[57]. Ce ne sont qu'évocations de fleurs (lys, roses[58], romarin[59]), de brises et de parfums, de voix de rossignols dans les verts peupliers[60], de montagnes au pied desquelles coule une rivière[61]; et le thème Amour, quoiqu'il serve de prétexte à ces descriptions, n'a plus guère d'importance. Le sonnet suivant montre assez quelle place secondaire il occupe désormais.

Los blancos lirios que de ciento en ciento
Hijos del sol nos da la primavera,
A quien del Tajo son en la ribera
Oro su cuna, perlas su alimento;

Las frescas rosas, que ambicioso el viento
Con pluma solicita lisonjera,
Como quien de una y de otra hoja espera
Purpúreas alas, si lascivo aliento;

A vuestro gentil pié cada cual debe
Su beldad toda; qué hará la mano,
Si tanto puede el pié, que ostenta flores?

Porque vuestro color venza su nieve,
Venza su rosicler, y porque en vano.
Hablando vos, espiren sus olores.

(*B. A. E.*, t. 32, p. 444, sonnet CXLVI.)

Le thème de ce sonnet l'apparente à ceux que traitait Góngora, à ses débuts, à l'imitation de Garcilaso; mais ici plus trace de sentiment, et aucun trait, même rudimentaire, qui évoque la femme ainsi célébrée; les seuls détails précis sont

55. En el cristal de tu divina mano. (*B. A. E.*, t. 32, sonnet LIII.)
56. Al sol peinaba Clori sus cabellos. (Ibid., sonnet XXXVI.)
57. Sauf ceux qui traitent d'art comme « Pintado he visto al amor... (Ed. Foulché-Delbosc, sonnet LXXVIII.)
58. Los blancos lilios... (*B. A. E.*, t. 32, sonnet CXLVI.)
59. La flore del romero... (Ibid., *Romance IV.*)
60. No son todos ruiseñores... (Ibid., *Letrilla IV.*)
61. Los montes que el pie se lavan. (Ibid., *Romance XXVIII.*)

ceux qui se rapportent à des fleurs : pétales pourpres de la rose effeuillés par le vent, lys qui croissent dans l'humidité des bords du Tage. Il est vrai que tout cela est utilisé dans une comparaison galante; mais malgré la préciosité de la forme, on pense plus aux fleurs décrites dans les deux quatrains qu'à l'inspiratrice à qui sont réservées les hyperboles banales des deux tercets.

Cette même année 1609, Góngora écrit un poème entièrement descriptif : « Del palacio de la primavera[62] ». Sans doute, il croit encore utile, pour relever l'intérêt de la composition, de la traiter à la manière conceptiste, en entourant la rose, supposée reine du printemps, de toute une cour de dames d'honneur, de courtisans, de *meninas* et même de bouffons[63], tous représentés par des fleurs. Bien que l'auteur ait, par ses allégories, atténué l'originalité de son poème, sa tentative n'en demeure pas moins intéressante. En effet, la description faite pour elle-même est extrêmement rare à cette époque. Or, l'un des traits les plus caractéristiques du *Polifemo* et des *Soledades* est précisément l'importance primordiale, et peut-être démesurée, accordée à la description. Les contemporains du chef des cultistes ne se font pas faute de le lui reprocher : Lope de Vega est parmi les protestataires; s'il ne souffle mot de cette particularité des œuvres gongoriques dans les critiques sérieuses qu'il en fait, il prend sa revanche en la parodiant dans des sonnets burlesques. Plus tard un des admirateurs de Góngora, Gracián, blâme les orateurs sacrés qui, à l'exemple des poètes, « dieron en descripciones y pinturillas[64] ». A l'époque où Gón-

62. *B. A. E.*, t. 32, p. 514, *Romance XXX.*

63. On peut soutenir que le poème en question est une simple satire de la cour; même dans ce cas, les fleurs, surtout dans la première moitié du romance, sont le principal sujet d'intérêt.

64. *B. A. E.*, t. 38, sonnets 231 et 234, p. 385 et 388. Voici quelques vers tirés du second où l'on reconnaît bien sous la charge la manière de Góngora :

Lazos de plata, y de esmeralda rizos
Con la yerba y el agua forma un charco
Haciéndole moldura y verde marco
Lirios morados blancos y pajizos
. . . .
Pero por Dios que se acabo el soneto
Perdona, Fabio, que probé la pluma.

(*B. A. E.*, t. 38, p. 388, sonnet 254.)

La critique de Gracián est citée par Coster (*Baltasar Gracián*, *Criticon*, *III*, 10, p. 276-77).

gora écrit ses premiers poèmes descriptifs, les écrivains continuent à considérer la Nature comme le cadre de la pastorale et de l'églogue, c'est-à-dire comme un décor et rien de plus; les quelques images qui paraissent lui être empruntées sont surtout des réminiscences littéraires. C'est donc une singularité que de s'intéresser à la rose, à l'œillet, au narcisse et aux autres fleurs en tant que fleurs; à plus forte raison aux pinières du Júcar, qui n'ont pas d'antécédents littéraires.

A la même époque appartiennent plusieurs sonnets adressés à de grands personnages de la noblesse ou du clergé et dans lesquels Góngora célèbre, non pas les talents ou les vertus de ses héros, mais leurs palais ou leurs collections d'œuvres d'art : tel est celui adressé, selon les uns à Don Antonio de Venegas, « obispo de Siguenza [65] », selon les autres à Don Sancho Davila, évêque de Jaen [66] : « Sacro pastor de pueblos ». La seconde strophe de ce sonnet semble contenir une théorie d'après laquelle il est éminemment digne de la poésie lyrique élevée de célébrer l'architecture et la sculpture :

Canten otros tu casa esclarecida
Mas tu palacio, con razón sagrado,
Cante Apolo de rayos coronado,
No humilde musa de laurel ceñida.
(*B. A. E.*, t. 32, p. 427, sonnet VI.)

Un autre, dédié à Don Fernando Núnez de Guevara : « Oh tú, cualquiera que entras, peregrino [67] » fait allusion à une galerie de peinture où étaient représentés les Papes et les Pères du désert. Une troisième composition, en *décimas*, a pour sujet le portrait de la marquise de Ayamonte. On peut considérer ces trois poèmes comme les premiers d'une série de compositions qui témoignent des préoccupations artistiques de l'auteur et de l'intention d'unir étroitement les arts plastiques à la poésie; de ce nombre sont le sonnet que Góngora a dédié au comte de Villamediana, « curioso en piedras preciosas, caballos y pinturas », et les nombreux sonnets funéraires postérieurs.

65. Selon M. Foulché-Delbosc.
66. *B. A. E.*, t. 32, p. 427, sonnet VI.
67. Ibid., p. 430, sonnet XXIX.

Ces derniers présentent cette particularité remarquable que l'auteur, au lieu de rappeler la vie et les mérites du défunt, s'attache plutôt à évoquer le sépulcre qui lui a été élevé ou bien à lui en ériger un de sa façon : ainsi les trois sonnets [68] écrits en 1611 à la mort de la reine Margarita portent le titre significatif de : « Al túmulo de la Reina, nuestra Señora », et, en effet, le poète s'adresse, soit à la « mélancólica aguja », soit à la « máquina funeral » qui recouvre les restes royaux ou bien fait allusion à « l'urne que le Bétis lui a majestueusement élevée »; il n'exprime nulle part ses sentiments de sujet et ne fait pas même entrevoir la personnalité de la morte. Le sonnet au Greco [69] contient, outre une brève description du tombeau, des allusions à l'art du peintre : aux couleurs, aux lumières, aux ombres, aussi chères à Góngora qu'à celui qui l'inspire. Dans le même esprit, l'auteur décrit la chapelle de « Nuestra Señora del Sagrario [70] » dans un style qui rappelle bien plutôt les grandes œuvres cultistes que les essais de la période comprise entre 1607 et 1610, mais où l'on reconnaît la même prédominance de l'élément plastique, prédominance qu'on n'observe pas dans des poèmes de la première manière de notre poète, même lorsqu'ils traitent un sujet analogue [71].

Ainsi nous entrevoyons, dans les productions qui ont vu le jour entre 1607 et 1610, déjà esquissés les caractères les plus originaux de l'art futur de Góngora : entre le sonnet « Deja el monte garzón bello », où il renie la poésie sentimentale de ses devanciers, et *La Canción A la Toma de Larache*, premier poème cultiste, son évolution nous paraît marquée par deux traits saillants : la place toujours plus réduite accordée au sentiment et la substitution, soit de la Nature, soit des arts plastiques, aux anciennes sources d'inspiration.

L. SALEMBIEN.

(*A suivre.*)

68. *B. A. E.*, t. 32, p. 438, sonnets XCVII, XCVIII, XCIX.
69. Ibid., p. 439, sonnet CII.
70. Ibid., sonnet C.
71. Cf. *Al Escurial* (*B. A. E.*, t. 32, p. 430, sonnet XXXI.)

VARIÉTÉS

La Chronique de D. Pedro Fernández de Velasco.

Il n'est peut-être pas tout à fait sans intérêt, pour l'histoire de l'historiographie espagnole, de faire connaître, au moins par un extrait, une chronique des rois asturiens léonais et castillans, depuis Pélage jusqu'à Henri III, qu'a laissée un grand personnage du xvie siècle, D. Pedro Fernández de Velasco, connétable de Castille, mort en 1559. Elle est restée, depuis, bien oubliée : Nicolas Antonio ne la signale point, en ayant ignoré, sans nul doute, l'existence.

Je l'ai examinée jadis au British Museum, où le Catalogue de Gayangos m'en indiquait la présence ; mais je voi que, dans la seconde édition de ses *Fuentes de la Historia Española* (1927), M. Sánchez Alonso a ajouté deux numéros (1027 et 1028) qui précisément paraissent correspondre au même ouvrage sous des titres différents : il s'agit des manuscrits 1233 et 10652, dont un figure, avec l'ancienne cote, à l'Index de cette Bibliothèque publié par Gallardo, index ici plein de confusions (que ne corrige malheureusement pas la note corrective de Gallardo) touchant notre D. Pedro, D. Juan et le D. Pedro du temps d'Henri IV, celui du *Seguro de Tordesillas*, connu sous l'appellation de *el buen conde de Haro*. Comme il s'agit seulement pour moi de signaler l'intérêt particulier de l'ouvrage et de le préciser, je laisse à quelque amateur de l'historiographie espagnole le soin de faire les collationnements et comparaisons nécessaires.

Quant à l'auteur, outre les renseignements qu'il donne sur lui-même et sur ses intentions dans son introduction ou déclaration initiale, et ceux que contient une note écrite sur une des feuilles de garde, nous pouvons consulter l'*Origen de las dignidades seglares de Castilla y Leon* du Dr Salazar de Mendoça (1618), f° 132 :

El nono Condestable fue Pedro Fernandez de Velasco, Duque de Frias, Conde de Haro, Camarero mayor de los Reyes de Castilla y de Leõ, cauallero de el Tuson de Borgoña. Succedió al Condestable su padre[1], por

1. « El octauo Condestable de Castilla fue Iñigo Fernandez de Velasco, segundo Duque de Frias, hermano de el Condestable Pedro, el primero de su linage, por merced de la Reyna doña Ioana. Fue Gouernador de estos Reynos por el Rey don Carlos, quãdo las comunidades, y cauallero de el Tuson de Borgoña. Casó con doña Maria de Touar, señora de Berlanga, y tuuo a Pedro Fernandez de Velasco, q le succedio. Murio en Madrid a diez y siete de setiẽbre, de mil y quinientos y veinte y ocho. Fueron enterrados marido y muger en el coro de Santa Clara de Medina de el Pomar » (Fol. 132).

merced de el Rey don Carlos. Casó con doña Iuliana Angela de Aragon, y Velasco, su prima, hija de su tio el Condestable Iñigo de Velasco[2], y no uvo succession. Por lo qual le succedio Iñigo de Velasco su sobrino. Es amado Padre de la Republica, como su gran defensor y bienhechor. Murio en Valladolid a doze de noviembre, año de mil y quinientos y cinquenta y nueue. Está enterrado en santa Clara de Medina.

Salazar de Mendoza explique aussi comment la connétablie était entrée dans la famille de Velasco, grâce à l'octroi de la charge à Pedro Fernández de Velasco, comte de Haro, par le roi Henri IV. Son fils D. Bernardino étant mort sans succession mâle, ce fut le frère de D. Pedro, D. Iñigo, père de notre D. Pedro, qui le remplaça. A ce dernier succédèrent D. Iñigo Fernández son neveu[3], puis D. Juan Fernández de Velasco, le défenseur de saint Jacques, ou du moins de la thèse qui admet sa venue et sa prédication en Espagne, contre Mariana[4], et du poète Garcilaso de la Vega contre son commentateur, le poète Herrera[5].

Avant de succéder à son père comme connétable. D. Pedro, comte de Haro, prit une part active à la lutte contre les *comuneros*. En septembre 1520, son père avait été nommé par l'empereur « virrey y gouernador destos reynos », et lui-même, « capitan y gouernador », nous dit Mejía, dans son *Historia de Carlos Quinto* (éd. Deloffre, dans *Revue hispanique*, t. XLIV, p. 167; voir les chapitres suivants). Il prit part à la bataille de Villalar (p. 239).

Le manuscrit, ai-je dit, se trouve au British Museum : c'est le ms. Egerton 292 (cf. Gayangos, I, p. 194). Pas de titre. Sur le dos : *El Duque de Frias Abreviacion de los reies de Leon i de Castilla.*

Je ne vois pas où Gayangos a pris le titre plus long qu'il donne.

Folio, papier. 148 fol. numérotés au crayon; CXLIIII à l'encre, à partir du début de la chronique, par le copiste même du ms., semble-t-il. C'est là probablement une mise au net corrigée par l'auteur lui-même[6].

Sur une des feuilles de garde:

este don Pedro de uelasco fue noueno condestable de castilla y quarto del linage de uelasco fue protector de los Reinos de Castilla y Leon, fabore-

2. Lapsus sans doute : lire *Bernardino.*

3. Fils de D Juan Fernández de Tovar, marquis de Berlanga, fils lui-même non de « el Condestable Pedro de Velasco, el segundo » comme dit Salazar de Mendoza, mais de D. Iñigo et de Doña María de Tovar.

4. Voir mon *Mariana historien*, p. 65 et 169.

5. Cf. *Bull. hisp.*, 1920, p 235. Voir, au surplus, *Fernando de Herrera, Controversia sobre sus Anotaciones a las Obras de Garcilaso de la Vega* (Sociedad de Bibliófilos andaluces, Sevilla, 1870). L'auteur de la *Bibliografía* qui vient en tête, José María Asensio, n'a pas de peine à écarter l'attribution des *Observaciones del Prete Jacopin* à D. Pedro Fernández de Velasco.

6. La préposition *a* est d'ordinaire jointe à son complément; de même parfois pour *en*, *de*, *por*, *con*.

çedor de los profesores de las buenas letras y diçiplinas casado con doña Juliana angela de aragon duquesa de frias nieta del Rei catolico don fernando. A este buen condestable alcançaron a conocer las gentes desta era y murio en el año de mil y quinientos y cinquenta y nueue, en la uilla de ualladolid, aujendo goçado la condestablia treinta años.

(Folio 3 [7]). yo don Pero hernandez de uelasco condestable de castilla duque de frias, conde de haro, capitan general de sa mag^tad y su camarero maior, i su iustiçia maior en castilla uieja señor de la cassa de los infantes de lara, hijo legitimo de Don Iñigo hernandez de uelasco conde stable de castilla, duque de frias, gouernador que fue destos reinos, i de doña maria de tobar duquesa de frias su legitima muger; uiendo quam poco se an dado a escriuir en estos Reinos acorde de haçer este libro abreuaçion delos reies, de leon i de castilla, desde el Rei Don pelaio, asta el Rei Don Henrique terçero rei deste nombre, que llamaron el doliente, i sacose esta abreuiaçion, de algunas historias de castilla, que io e leido, i principalmente se saco de la historia, que mando haçer el Rey Don Alonso, hijo del Rei Don Hernando, que gano a seuilla, i ansi como en este libro, se ba contando de los Reies, que se a dicho, se ba diçiendo de muchos linajes de grandes i señores, i caballeros destos Reinos todo lo que io supe, loque mas vuiere de cada dellos, sabranlo aquellos que deçienden dellos, que de raçon lo an de saber mui mejor que io, i deje de poner otros muchos linajes, mui principales, por que io no sabia nada dellos, ansi que lo que dexe de poner fue por no auello sabido, que lo que supe todo lo puse.

J'avais transcrit les pages consacrées au règne de Sanche II, mais presque tout se retrouve soit dans la Chronique générale (texte Pidal), soit dans la *Crónica del famoso cauallero Cid Ruy Diez campeador* (ou Chronique du Cid) publiée par Huber et reproduite par M. Huntington. Voici les seules particularités qui méritent d'être relevées :

Pour la bataille de Golpejar, un détail semble emprunté à la *Cronica del fam. cauallero Cid*... (Huber, p. 35, cf. *Bull. hisp.*, 1909, p. 272, note 4) : « ... que aunque eran treze y el solo esperaua en dios que les quitaria al Rey don Sancho (fol. 30) su señor ellos le dieron una lança y dizen que mato los onze y le huyeron los dos y liberto al rrey Don Sancho ». La Chron. gén. (Ocampo, fol. 210^d ; Pidal, § 825) diffère au moins pour les chiffres.

(Alphonse à Tolède) « ...y si viesen que tenia mojada la barba que era señal que dormia, el rey don alonso que lo oyo mojosela... ». Cela n'est ni dans le texte Pidal ni dans celui d'Ocampo, mais on en trouve l'équivalent dans la *Crón. del fam. cau. Cid* « ... si toviere baba, duerme, e si non, no duerme. E el Rey don Alfonso mojó todo el fazeruelo... » (p. 59 de Huber).

« ... y es burla lo que muchos dizen de que le echaron plomo de-Retido en la mano y que se la oradaron. » Rien de cela dans les chron. susnommées. On sait que ce roi fut appelé *el de la mano horadada*.

7. Numéroté au crayon.

Quand le Cid se dispose à prendre la route de l'exil, sur l'ordre de Sancho : « el Çid se fue otro dia y fueronse con el mill de cauallo. » Ce détail manque dans la Chron. gén. (Ocampo et Pidal), et se retrouve approximativement dans la *Crón. del fam. cau. Cid* (Huber, p. 26).

A propos de D. Diego Ordóñez de Lara, deux pages et demie sur les Laras, les sept infants, et la généalogie de la famille, le tout biffé.

Après l'enterrement de D. Sancho : « y dizen que el Cid peleo con quinze caualleros de camora, y venciolos y mato algunos dellos » ; ce qui provient, directement ou non, de la *Gesta Roderici Campidocti* éditée par Risco (p. XVII) et par A. Bonilla (*Revue hisp.*, n° 60, p. 419) : « tunc fortuna casu Rodericus Didaci solus pugnauit, cum XV militibus ex aduersa parte contra eum pugnantibus : VII autem ex his erant loricati, quorum unum interfecit, duos uero uulnerauit, et in terram prostrauit, omnesque alios robustos animo fugauit. »

« ... el riepto de Zamora el qual fue el primer domyngo de enero de myll y setenta y dos años. » Même mois et même quantième que dans la *Crón. del fam. cau. Cid* (Huber, p. 81), mais l'année diffère, car cette dernière chronique porte « en la Era de mill e ciento et siete años », soit 1069, erreur manifeste. La Chron. gén., texte Pidal, p. 516, indique « el primer domingo de junio » comme dans l'éd. d'Ocampo (f° 219[a]).

« El rey don Alonso hizo el juramento que le pidio el rrey de toledo el qual le yba deteniendo de dia en dia y jugando con el a las tablas. » Cf. *Crón. del fam. cau. Cid* (Huber, p. 79) : « E dize don Lucas de Tuy que jugando con él al axedrez, que le enojó tanto jugando, fasta que le mandó hy tres vezes que se fuesse. » Cf. *Suma de las Cosas marauillosas*, cap. XIV (dans *Revue hisp.*, n° 58, p. 346). Pas question d'échecs dans la Chron. gén.

Le serment de Santa Gadea : « se demudo el rrey et le dixo baron Ruy diaz *porque me afincades tanto que oy me tomades la jura cras me besareys la mano*[8]. El çid le respondio eso sera como me fizieredes el algo, que en Castilla sueldo dan al hyjo dalgo y asi hara a my quien me quisiere por vasallo. » Même détail dans la *Crón. del fam. cau. Cid* (Huber, p. 87) et dans la *Suma* (cap. XVIII, p. 352), mais non dans la Chron. gén. (textes d'Ocampo et de Pidal). « El rrey don garcia vino a estas vistas sin asegurarse del rrey don alonso el qual le prendio y tubole preso en el castillo de luna hasta que murio. » Cela n'est ni dans la Chron. gén. (textes d'Ocampo et de Pidal), ni dans la *Crón. del fam. cau. Cid*, mais se trouve dans la *Suma* (cap. XIX, p. 353). Voir *Bull. hisp.*, 1909, p. 267, n. 2. Sur la mort de ce roi cf. Chron. gén., f° 234[d] de l'éd. Ocampo et p. 546 de l'éd. Pidal.

Je préfère donner comme échantillon le chapitre consacré au règne de Ferdinand III (jusqu'à la prise de Cordoue, le reste du chapitre n'offrant rien de particulier). On notera la complaisance avec laquelle l'auteur s'arrête aux généalogies et à l'histoire des familles. C'était assurément pour lui très essentiel.

J'ai mis entre < > les passages dont je n'ai pas trouvé l'équivalent dans les chroniques de Luc de Tuy, de Rodrigue de Tolède, ni dans la Chronique générale (éd. Pidal). L'auteur déclare lui-même, on l'a vu, avoir utilisé surtout l'œuvre d'Alphonse X. Mais dans quelle rédaction? Vraisemblablement dans un ms. très étroitement apparenté au texte publié par Ocampo en 1541, car les passages que j'ai mis entre <>, sauf ceux qui ont un caractère généalogique, s'y retrouvent presque tous, au moins quant au sens. Les pages auxquelles je renvoie en ce cas sont celles, respectivement, du *Bull. hisp.*, 1917, et du tiré à part (*Appendices à la Chronique latine des Rois de Castille*, 1920), où j'ai reproduit le texte des mss portugais de Paris et de Lisbonne[9] avec les variantes de l'édition d'Ocampo.

(Fol. 680.)... el rey Don enRique El qual murio desde a poco en palençia desastradamente que andando jugando con otros mochachos cayo vna teja y diole en la cabeça y matole que no viuio sino < onze dias[10] > y la Reyna doña Verenguela ynbio a dezir al Rey de leon su marido que le ynbiase al ynfante Don herrando su hijo (,) que venia sobre ella su hermano el Rey Don enrique otra vez (;) y < avn que las otras hijas[11] que auia auido el rey don alonso de leon de otra muger le dixeron que era muerto el rrey don enRique que no ynbiase a castilla al ynfante don hernando su hijo sino que el se fuese a ser señor de Castilla > el rrey toda via acordo de ynbiar la y asi se vino a la Reyna su madre y fueron se a Vallīd y saliendo de alli supieron que por ynduzimiento del conde Don aluaro de Lara y de los condes don Gonçalo y don hernando sus hermanos venia el rrey don alonso contra su hijo y tornaronse la Reyna doña Verenguela y el a Valladolid donde vinieron todos los del Reyno a tomar a la Reyna por señora y la Reyna mando que tomasen por Rey al ynfante don hernando su hijo y asi le alçaron por Rey el qual fue tercero Rey deste nombre y era estonces de diez y ocho años. A este tiempo llego el Rey Don alonso de leon muy çerca de Valladolid y avn que los que estauan con ella querian salir a pelear con el la Reyna no lo consintio diziendo que nunca dios quisiese que el rrey don hernando su hijo pelease contra su padre y así ynbio a suplicarle que no le hiziese daño en la tierra pues auia de holgar de la mr̄d que dios le auja hecho. El rrey de leon ynbio a dezir a la Reyna < que tornasen a estar juntos y que serian Reyes de Castilla y de leon en su vida y despues de sus

9. Dont j'ai déjà montré l'affinité avec la Troisième Chronique générale.

10. De même le texte Ocampo et le texte portugais (p. 247 et 20).

11. Le texte d Ocampo et le texte portugais notent l'incident, p. 248 et 21, mais ne disent pas qu'il s'agit des filles d'Alphonse IX ; ils nomment seulement « dona aldonça » « et dona Sancha ».

dias seria señor de todo su hijo. la Reyna no salio a ello y visto esto[12] > fuese el rrey de leon camino de Burgos haziendo el daño que podia en la tierra (.) la Reyna ynbio con gente a don diego lopez de haro < y a Ruy diaz y a aluar diaz de los Cameros[13] >. el Rey se boluio a leon y la Reyna y el rrey don hernando se fueron a palençia Donde tubieron cortes y < les dieron moneda forera > y de alli se fueron a burgos y la Reyna ynbio a tariego porel cuerpo del Rey don enrrique su hermano y enterraronle en las huelgas de burgos y el rrey don herrando tomo de camino el castillo de muño. llegado a burgos fue luego sobre Velorado que era del Conde don aluaro de lara y no le dieron el castillo mas acogeronlos en el lugar y paso a nagera y a nauarrete y a otros lugares y tomolos y el conde don aluaro vino entre tanto al castillo de velorado y boluiose a herrera < de val de cañas > y el conde don hernando su hermano quedo en Castro[14] [.] buelto el rrey fueronse el y la Reyna su madre a palencia < y enbioles a dezir alli el rrey de leon conel obp̄o de ouiedo que se queria ver con ellos y que haria que el conde don aluaro de lara diese seguro al Rey Don hernando para andar por su tierra[15] > lo qual sintieron tanto la Reyna y los que con ella estauan que luego fueron a herrera de Val de Cañas < y fue preso de la gente del Conde don Ruy gonçalez giron[16] > y despues lo fue de la gente del rrey el Conde don aluaro < y en siendo el preso soltaron a don Ruy gonçalez giron > y encargo la Reyna a gonçalo Ruiz giron al Conde don aluaro hasta que entregase todos los castillos que tenia, y el Conde don hernando hermano del Conde don aluaro vino luego a seruir al Rey y desde a poco se quiso alçar contra el y del Rey le tomo los lugares que tenia < y el le dexo encomendados su muger y sus hijos[17] > y pasose a maRuecos donde murio. La Reyna ynbio por vna hija del Rey de Alemania y de doña maria hija del Emperador de Constantinopla que se llamaua doña beatriz y hyzo el Rey don herrando sus bodas conella en burgos enla qual ubo a Doña leonor que fue Reyna de yngalaterra y a don alonso que fue Rey de Castilla y de leon y a don fadrique y a don phelippe y a don enrrique y a don manuel. < y a don fadrique mato despues que fue Rey el rrey don alonso su hermano enel castillo de burgos y don enrrique y don felipe murieron sin dexar hijos legitimos. Don manuel tubo vn hijo que se llamo Don Juan manuel q̄ fue marques de Villena y señor de escalona y de peña-fiel y de otros lugares el qual se caso dos vezes la primera con hija del Rey don Jayme de aragon de quien vbo vna hija que se llamo Doña Costança que caso conel ynfante don pedro heredero de portugal y la segunda muger de Don Juan manuel fue Doña blanca dela çerda hija de don hernando dela çerda y de doña Juana de lara Desta ubo un hijo y vna hija Don Juan

12. Cela est dit plus au long dans Ocampo comme dans la rédaction portugaise, p. 249 et 22.

13. Cf. *Chron. lat.*, § 36 et *Chron. gén.*, texte Pidal, p. 714, l. 10. Il faut substituer à *Diego Lopez*, qui était mort (cf. *Chron. lat.*, § 28, n. 4), son fils Lope Díaz. Sur ces personnages, cf. *Chron. lat.*, § 32, notes.

14. Castrojeriz, cf. *Chron. lat.*, § 38, n. 5.

15. De même Ocampo et textes portugais, p. 253 et 26.

16. Rien de tel dans la *Chron. lat.* § 38, ni dans la *Chron. gén.* § 1031 (texte Pidal); mais Ocampo donne le détail, p. 253 note *d*, et p. 26.

17. Ni dans Ocampo ni dans les textes portugais (cf., p. 257 et 20).

manuel (.) la hija fue la Reyna doña Juana de Castilla muger del Rey don enRique el segundo y el hijo se llamo Don herrando de villena y ubo de doña Juana de espina su muger vna hija sola que se llamo Doña blanca de villena la qual murio sin dexar hijos (.) ubo Don Juan manuel dos hijos bastardos que fueron don enRique manuel y sancho manuel, de don enrrique vienen los manueles que agora ay en Castilla (.) tomaron por apellido el manuel que era nombre propio del ynfante don manuel (.) traen por armas vn escudo quarteado en los dos quartos leones en campo blanco y en cada vno de los otros dos quartos un braço con vna ala y vna espada en la mano en campo colorado. > estando el rrey en burgos supo que el Conde Don aluaro le hazia guerra de Valdenebro y fue sobre el. < el rey de leon le ynbio a dezir que no le tuuiese çercado su castillo y el rrey se levanto de sobre el y dexo por fronteros a don lope dias de haro y a don aluar díaz de las Cameros y a Juan Gonçalez de buxero y a garçi fernandez de Villamayor[18] > los quales se fueron a meter en el castillo de castrejon[19] porque supieron que queria venir sobre el el rrey de leon El qual hazia mucho daño en Castilla y visto esto el Rey don herrando ynbio a quexarse mucho a su padre delos daños que le hazia tan sin causa y el Rey don alonso de leon ynbiole a dezir < que lo que el hazia era por que le quedo deuiendo el rrey Don enrrique diez mill mr̃s los quales le mando pagar el rrey Don herrando su hijo y con esto se atajo la diferencia que tenia con su padre[20] > y desenbaraçado el rrey Don hernando desto fueron se el y la Reyna Doña Verenguela su madre y la Reyna Doña beatríz su muger a toledo y de ally hizo muchas entradas en tierra de moros y siempe ubo la vitoria y asi gano muchos lugares enel andaluzia y viniendo della murio el rrey don alonso de leon su padre al qual succedio enel Reyno de leon este Rey don hernando y despues que se juntaron en el estos Reynos de Castilla y de leon nunca mas se tornaron a partir que siempre los an heredado juntamente todos los otros Reyes que a auido despues aca (.) yban muy contino con el Don lope diaz de haro y don Ruy gonçalez giron y aluar perez de Castro et Don Guillem perez de guzman y garci fernandez de Villamayor. < Este linage de Villamayor[21] es el de los sarmyentos que por ser su naturaleza de villamayor cerca de burgos se llamaron algun tiempo este apellido y despues lo dexaron y se llamaron sarmyento. algunos dizen que la naturaleza delos sarmyentos es en asturias de ouiedo y que este don garci fernandez le llamaron de Villamayor porque hizo ally vn monesterio (.) traen por armas vn escudo que tiene el campo colorado y treze Roeles de oro enel. trae otras armas con estas el Conde de Salinas por casamyentos de mugeres mas las armas del linaje de sarmyento son las que se an dicho. los onbres de titulo que ay deste linaje son el Conde de Salinas y el conde de Ribadavia. > El rrey don hernando puso por capitan de la frontera en martos a don aluar perez de castro y don pero añez[22] de castro su hermano con los quales y con otros

18. De même dans Ocampo (cf p. 254, note, et page 27).
19. Cf. *Chron. lat.*, § 39, n. 2.
20. De même dans Ocampo (cf. p. 255, note *a*, et p. 28).
21. Ceci n'est pas dans le texte d'Ocampo.
22. Nuñez.

capitanes particulares auia mucha gente y hazian sus entradas entierra de moros y vn dia entraron a correr hazia Cordoua algunos caualleros que se juntaron y prendieron algunos moros de Cordoua y dixeron les que aquella ciudad estaua a tan mal recado que no se velaua que podrian tomar muy libianamente el axarquia que llaman que es el arrabal y sabido esto juntaronse algunos xp̄ianos y vna noche que ĥazia muy escuro llegaron a Cordoua y pusieron sus escalas y los primeros que subieron por ella fueron aluaro Colodro y benito de baños [23] y dieron se tal cobro que tomaron vna torre y vna puerta y tomaron todas las torres del aRabal y hizieron lo luego saber a don aluar perez de Castro y al Rey Don herrando hernando que era venido a castilla (.) don aluar perez de Castro fue luego a socorrer los (fol. 71) el Rey fue a las mayores jornadas que pudo y asi llego con poca gente a cordoua (.) el rey de Seuilla venia a socorrerla y tubo tal forma conel lorenço xuarez [24] que andaua desterrado de Castilla y estaua con los moros que no vino el rey de Seuilla a cordoua loqual fue gran bien para el Rey Don hernando por tener la poca gente que tenia por loqual perdono el Rey a lorenço xuarez y boluio a Castilla y visto por los de Cordoua que no tenian socorro ninguno dieronse al Rey Don herrando año de myll y Dozientos y treynta y quatro años. < de aluaro Colodro [25] que fue vno destos que primero subieron enel muro del axarquia de Cordoua dizen algunos que vienen los que se llaman de Cordoua y de ferran muñiz de temez [y] dizen ellos que este ferran muniz era pariente de don aluar perez de Castro y que caso con vna hija o nieta de domyngo muñoz que era capitan de benito de baños y aluaro Colodro que eran almogabares y que a este domyngo muñoz dio el Rey don hernando a guadalcaçar y las torres de Cañete donde agora es la villa que es señor della el marques de Pliego asi que de hernan muñiz de temez es de quien dyzen [26] que traen la decendençia de barones y que por muger vienen de aquel domingo muñoz y que fue hijo deste hernan muñiz don alonso hernandez alonso y deste gonçalo y deste don alonso hernandez y deste don pero fernandez que mataron los moros entre motlin y alcala y deste don alonso de Cordoua que llamaron don alonso de aguilar que mataron los moros enel Reyno de granada quando se levantaron los alpuxarras y dizen que se pudiera saluar si quisiera. deste fue hijo don pedro de Cordoua primer marques de pliego cuya hija es Doña Catalina de Cordoua marquesa de pliego que caso conel Conde de feria madre del conde de feria que agora es. fue hijo de don alonso de aguilar gonçalo hernandez de Cordoua que por su persona muy señalada le llamaron el gran Capitan. no dexo hijo baron sino vna hija que se llamo doña eluira de cordoua que fue duquesa de ses a y heredo todo el otro estado que el gran Capitan su padre tenia en ytalia y caso con don luys de Cordoua Conde de Cabra señor de baena que tanbien era onbre de estado y tiene juntas entramas casas Dexaron vn hijo que se llamo Don gonçalo hernandez de Cordoua que es duque de Sesa y quedaron le dos hermanas, Doña francisca de Cordoua, y Doña beatriz de Cordoua. ay otras

23. Mêmes noms dans les textes d'Ocampo (f° 375 *d*) et de Pidal (p. 730).
24. Cf. textes d'Ocampo, f° 377, et de Pidal, p. 732.
25. Ceci n'est ni dans Ocampo ni dans Pidal.
26. Sur un autre mot gratté.

casas del linaje de Cordoua que son el marques de Comares y alcaide de los Donzeles y el Conde de Alcaudete. las armas que traen son vn escudo con tres barras coloradas en campo de oro. El Conde de Cabra visabuelo deste duque de Sesa y el marques de Comares padre del que agora lo es traen en sus armas vn Rey con vna corona y vna argolla al perscueço y muchas vanderas el Rededor del escudo por que prendieron a vn Rey moro de granada que se llamava el Rey chiquito. »

Au moment où se prépare le Congrès international de généalogie nobilaire et héraldique de Barcelone, l'œuvre et le nom de cet aristocrate ne méritaient-ils pas d'être évoqués?

G. CIROT.

Encore les « Maris jaloux » de Cervantes.

Grâce à l'obligeance de M. Eugenio Mele, je puis connaître et consulter deux articles intéressants pour la question des sources de Cervantes dans *El celoso extremeño*. Le plus ancien est de M. Marco A. Garrone : « *Il Geloso d'Estremadura* » *di M. Cervantes e una novella di G. F. Straparola* (*Rivista d'Italia*, 1910, p. 505-508); le plus récent est du Dott. Arturo Speziale : *Il Cervantes e le imitazioni della novellistica italiana* (Messina, Tip. d'Angelo, 1914. 152 pages in-8°). Ce dernier reproduit ou résume les textes du *Libro dei sette Savi* (éd. D'Ancona), de Sercambi, du *Mambriano*, de Boiardo, et attire l'attention sur la nouvelle de Francesco Straparola, sans paraître savoir que Garrone l'avait déjà fait. Il s'agit de la Nouvelle I de la Neuvième des *Piacevole Notti* où l'on voit un roi d'Espagne, Galafro, d'âge avancé, épouser une jeune fille, Feliciana. Effrayé par les prédictions d'un devin, il la met dans une tour, gardée par des femmes qui lui tiennent compagnie, et à l'extérieur par des soldats. Mais Galeotto, fils de Diego, roi de Castille, se met en tête le projet d'arriver jusqu'à la belle : Galafro étant à la chasse, il s'habille en marchand, et s'approche de la tour ; à ses cris, Feliciana, désireuse de voir sa marchandise, le fait entrer, et se prête à ses désirs, sans d'ailleurs obtenir qu'il lui laisse au moins comme souvenir et remerciements un peu de sa pacotille ; il la menace même de tout révéler à son mari et refuse de récompenser les gardes. Une fois sorti, il se met à crier : « Je le sais, mais je ne veux pas le dire » et Galafro, qui l'entend, arrive auprès de Feliciana en répétant la même phrase. La pauvre se croit trahie, avoue spontanément, et Galafro lui pardonne; il fait raser la tour et se met à vivre joyeusement avec sa femme.

Sur quoi M. Garrone observe ceci :

In tutte le altre novelle, si ripetono, su per giù queste circostanze : la bella prigionera vien rinchiusa da sola, la porta non è vagliata da guardie,

l'amante s'introducce furtivamente e, per lo più pel tramite d'un foro aperto nel muro; lo sposo tradito non riconosce il suo errore e non perdona alla donna; mentre quasi tutti i particulari della novella dello scrittore di Caravaggio si trovano pure in quella del Cervantes.

Mêmes observations chez A. Speziale (p. 76-78):

In nessuna, però, delle novella, su riferita, noi troviamo delle donne, che facciano da compagne e custodi nello stesso tempo alla giovine sposa, nè delle guardie, poste a custodia della fortezza... Galeotto non entra nella torre, ove Galafro avea rinchiusa Feliciana, per mezzo di una via sotterranea, o per mezzo d'un forziere, ma vi entra sotto le spoglie di ricco mercante, dopo essere riuscito a corrompere le guardie, poste a custodia del castello, e ad eludere la vigilanza delle donne, compagne e custodi della giovine sposa... in tutte le altre novelle, lo sposo, tradito, o rimane profondamente addolorato, come nel racconto della « Storia dei sette Savi », o muore addirittura di dolore, come nel Sercambi, o si uccide, come nella novella del Mambriano, o pazzo di rabbia, vuol sapere dove si trovino gli amanti, come nel Boiardo; ma mai riconosce il suo errore e mai perdona alla moglie. Nella novella dello Straparola, Galafro riconosce appunto il suo errore, di aver, cioè, sposato, vecchio, una giovine e bella, e perdona alla moglie...

Cependant, pour ce qui est des gardes, ceux-ci sont représentés dans *Floire et Blanceflor* et les textes dérivés ou apparentés, comme dans le *Filocolo* (cf. ma note du *Bull. hisp.*, 1929, p. 138); et l'on se rappelle que là aussi la jeune femme est entourée d'un essaim de compagnes, à telles enseignes que Floire Florio-Flores tombe sur l'une d'elles au sortir de sa corbeille de fleurs[1]. Les remarques des deux érudits italiens sur ces deux points portent donc à faux, si du moins on met en ligne de compte, ce qui est assez indiqué, le fameux poème français et le conte non moins fameux de Boccace, ainsi que la rédaction espagnole.

La façon d'entrer dans la place est-elle plus semblable dans la nouvelle de Straparola qu'ailleurs à celle qu'a si plaisamment exposée Cervantes? Il y a un déguisement, c'est certain, moralement au moins, puisque le Galeotto tentateur pénètre en se faisant passer pour colporteur. Mais le stratagème de Floire-Flores-Florio me paraît, somme toute, aussi analogue, surtout dans le poème français[2].

Reste le repentir du mari. Cela, évidemment, c'est quelque chose. Mais c'est quelque chose dans la nouvelle de Cervantes, parce que c'est le repentir du chrétien (ou du sage) qui confesse sa faute et qui,

1. *Floire et Blanceflor*, p. 85 et 206 de l'éd. É. du Méril; *Il Filocopo*, p. 500 de l'éd de 1538 (f° 373 de la trad. de 1575); *Flores*, éd. Bonilla, p. 105.

2. Comparez l'apparition de Loaysa avec celle de Floire (p. 88):

De la corbeille salli hors.
Visage ot cler et gent lo cors
Onques nus plus biaus hom ne fu.

à son tour, pardonne. A cette fin, qui n'est pas loin de toucher au sublime, véritablement neuve dans la littérature, comment comparer la grossière conclusion de la nouvelle italienne : le bon Galafro, sur l'aveu de sa femme (« oh, gran bontà dei cavalieri antiqui ! » s'écrie à ce coup Garrone), sans s'étonner de rien, sans se démonter, faisant démolir la tour et reprenant gaîment, tout comme le *dottore* Anselmo de l'*Orlando furioso*, la vie commune avec sa femme ! Est-ce de cette insouciante et accommodante morale qu'a pu s'inspirer l'auteur des *Novelas ejemplares ?* Et avait-il besoin d'une telle inspiration, pour terminer l'histoire de son « Jaloux d'Estremadoure » ou celle de son « Curieux mal avisé » ? N'avait-il pas l'ambiance chrétienne, ou tout simplement philosophique et humaine dont Lope de Vega, à la fin et comme conclusion d'une de ses *Novelas*, *La prudente venganza*, exprime spontanément et sincèrement, du fond de son cœur d'homme, la morale, en opposition pourtant si directe avec le thème de la vengeance exploitée dans la *Comedia* à tant de reprises au cours du XVIIe siècle et par lui-même dans cette même *novela ?*

Bien pudiera contentarse la honra deste caballero con tres vidas, y si era mancha por las leyes del mundo ¿ qué más bien, lavada con tanta sangre ? Pues, señora Marcia, aunque las leyes por el justo dolor permiten esta licencia a los maridos, no es ejemplo que nadie debe imitar, aunque aquí se escriba para que lo sea a las mujeres que con desordenado apetito aventuran la vida y la honra a tan breve deleite, en grave ofensa de Dios, de sus padres, de sus esposos y de su fama. Y he sido de parecer que no se lava bien la mancha de la honra del agraviado con la sangre del que le ofendió, porque lo que fué no puede dejar de ser, y es desatino creer que se quita, porque se mata el ofensor, la ofensa del ofendido ; lo que hay en esto es, que el agraviado se queda con su agravio y el otro muerto, satisfaciendo los deseos de la venganza, pero no las calidades de la honra, que para ser perfecta no ha de ser ofendida. ¿ Quién duda que está ya la objeción a este argumento dando voces ? Pues aunque tácita, respondo que no se ha de sufrir ni castigar. Pues ¿ qué medio se ha de tener ? El que el hombre tiene cuando le ha sucedido otro cualquiera género de desdicha : perder la patria, vivir fuera della donde no le conozcan, y ofrecer a Dios aquella pena, acordándose que le pudiera haber sucedido lo mismo si en alguno de los agravios que ha hecho a otros le hubieran castigado ; que querer que los que agravió le sufran a él, y él no sufrir a nadie, no está puesto en razón ; digo sufrir, dejar de matar violentamente, pues por sólo quitarle a él la honra, que es una vanidad del mundo, quiere él quitarlos a Dios si se les pierde el alma.

Et, dans le *Persiles*, Cervantes ne disait-il pas exactement la même chose en moins de mots ?

Las venganzas castigan, pero no quitan las culpas ; las que en estos casos se cometan, como la enmienda no proceda de la voluntad, siempre se están en pié[3].

3. P. 637 *a* ; cité par A. Castro dans *El pensamiento de C.*, p. 363.

De là à dire que le mari n'a à s'en prendre qu'à lui-même de ce qui lui arrive, il n'y a que la distance des prémisses à la conclusion.

Mais cette attitude du mari acceptant la leçon, nous la trouvons, comme tout le reste, dans l'Histoire de Floire; car l'amiral, après avoir voulu les faire mourir, leur fait grâce[1], impressionné qu'il est du fait que le feu les a épargnés :

Li amirals a fait que prous :
Floire a la main prist, voiant tous,
E apres a fait grant franchise,
Par la main a Blanceflor prise,
Et Floire par la main reprent,
Apres parole franchement :
« Jou vous rent », fait-il, « vostre amie. »

Il fait même Floire chevalier : Carrizales ferait de Loaysa son successeur et en somme son héritier, si Leonora ne se dérobait, par un mouvement qui la relève et dont nous lui savons gré, à pareil dénouement.

Dans le *Filocolo*, tout se termine aussi heureusement, et non moins agréable est le dénouement de l'*Historia de Flores y Blanceflor*.

Mais l'analogie ne s'arrête pas là. Il y a d'autres détails.

Quand Cervantes, aussi bien dans sa première rédaction que dans la seconde, où il rajuste son histoire aux lois de la décence, montre ses deux héros endormis, ne se souvient-il pas de Floire et Blanceflor (p. 94)?

En baisant se sont rendormi.
Ensamble donnent bouche à bouche,
Que l'une face à l'autre touche.

Et c'est ainsi que l'amiral les trouve (p. 97) :

En la chambre entre a recelée.
Il a fait la fenestre ovrir,
Que li solaus puist ens venir :
Estroit accolé se tenoient;
Li enfant doucement dormoient
Bouche a bouche est chascun dormans...
Quant il les vit, tout fu maris.

De même dans le *Filocolo* (p. 518 de l'éd. de 1538) :

... et essendo ancora molto nuovo il sole se ne venne a la bella torre sopra la quale (si come tal volta suo costume era) subitamente sali senza alcun compagno, e giunto ne la gran sala a la camera di Biancofiore pervenne donde Gloritia poco avanti era uscita, et serratala di fuori. Questa aperta passo dentro, e ne la sua entrata corsogli l'occhio al letto di Biancofiore

1. *Floire et Blanceflor*, p. 98-116. Dans le poème populaire (p. 295) de même, mais Floire lui a rendu le service de vaincre l'*aumacor*.

uide lei cõ Philocopo dormire et abbraciati insieme, di che rimase tanto stordito che quasi di dolor mori...[5].

Comme Carrizales, l'amiral, dans le poème français, veut d'abord tuer les deux coupables ; mais ils se réveillent et il cède à la prière de Floire, qui demande à être jugé par la *cort* (p. 99)[6]. Dans le *Filocolo* (p. 519), il se retire sans les réveiller, à peu près exactement comme Carrizales :

... et queste parole dicendo trasse fuori la tagliente spada, et alzo lo braccio per ferirgli, ma nascosane la sua luce Venere stando presente non sofferse tanto male, et messasi in mezo recevette sopra lo impassibile corpo l'acerbo colpo, il quale sopra i dormenti amanti discendeva perche essi niente furono offesi, et lo pensiero si muto al ammiraglio parendogli uil cosa duo che dormisseno uccidere, et la sua spada bruttare di uil sangue, por que egli, trattala in dietro la ripuose, et senza destargli si parti da la camera...[7].

Il est à croire aussi que dans tous les esprits flottait le souvenir du roi Marc épargnant Tristan et Iseut endormis, parce qu'il s'est rendu compte que leurs bouches ne se touchaient pas et qu'une épée nue séparait leurs corps.

L'idée d'introduire l'amant sous le déguisement d'un marchand pourrait, comme l'indique Speziale (p. 101), avoir suggéré à Cervantes le jeu d'Hortigosa avec son *guadameci*, mais n'oublions ni la *sábana* de Pedro Alfonso et de Sánchez Vercial (cf. *Bull. hisp.*, 1929, p. 4), ni les *galanterías* de la *Lena* d'Alfonso Velázquez de Velasco *ibid.*, p. 13). Quant au déguisement de Loaysa, il me rappellerait plutôt celui de Tristan cherchant à apitoyer Iseut courroucée, tel que nous le montre J. Bédier (*Le roman de Tristan et Iseut*, p. 187) ou, comme je l'ai déjà dit (*Bull. hisp.*, 1929, p. 11) celui d'Adonis dans l'*Orlando furioso*.

Il ne reste donc pas en définitive grand'chose que l'on puisse dire exclusivement emprunté par Cervantes à Straparola. Un thème semblable, mais nous le retrouvons combien d'autres fois! Des détails analogues, soit! mais nous les repérons dans les diverses rédactions de l'histoire de Floire et Blanchefleur, si ce n'est ailleurs.

Dans le roman de Flamenca, par exemple, où l'héroïne, elle aussi, est enfermée avec deux de ses suivantes : le jaloux les surveille par un judas, ne les laissant sortir que pour aller à la messe les dimanches et jours de fête. Il est vrai qu'il tolère aussi les bains dans un établissement de la ville (la ville de Bourbon, dénommée depuis

5. Cf. *Le Philocopo* de 1575, f° 377.
6. Le second poème diffère quelque peu (p. 211), mais la situation ne change guère.
7. Dans le *Philocope*, f° 377), de même, mais il n'est pas question de Vénus.

Bourbon-l'Archambaut). Le stratagème compliqué, double en tout cas (comme celui de Loaysa), auquel a recours le jeune amoureux, le bourguignon Guillaume de Nevers, ne rappelle en somme celui de Floire que de loin, et annonce celui d'Ordauro dans l'*Orlando innamorato* et d'Antoniotto dans la Nouvelle de Sercambi, car c'est en faisant creuser un souterrain que Guillaume pénètre jusqu'à Flamenca pour la rencontre définitive; mais il a pu échanger avec elle un dialogue préalable à raison d'un mot ou deux par jour pendant trois mois, en prenant la place du clerc chargé de donner à baiser le psautier, à l'église. Pourtant voici les analogies avec *El celoso extremeño.* C'est parce que Guillaume a appris qu'une jeune femme est enfermée là qu'il a l'idée de la voir et de l'aimer. Loaysa ne sera d'aucune manière chevaleresque, mais son aventure commence à peu près de même. Le costume dans lequel Guillaume apparaît finalement à Flamenca est décrit d'une façon qui évoque d'autant plus celui de Loaysa qu'il est question aussi d'une chandelle qui éclaire le tableau, mais c'est Guillaume lui-même qui la tient :

El man portet una candela,
Camis e bragas ac de tela
de Rens, ben faita e ssotil
E per corduras e per fil,
Blisaut portet de cisclaton,
Ben fait e fronzit per razon
E tiran per lai on s'atain,
Et estet li mout avinen;
Li corregeta don s'estrein
Tro al som del blisaut atein.
Caussas hac de pali am flors
Obradas de mantas colors,
Tan ben e tan gen si causseron
Que disseras c'ab el nasquieron.
Un capell lini ben cosut
Ab seda, e moscat menut
Ac en son cap...
Fin 'amor l'a donat un pauc
De son tenc, mas non l'estet mal.
(v. 5824-44.)

Il n'est pas jusqu'à la scène où les deux compagnes de Flamenca se donnent du bon temps avec les deux amis de Guillaume (v. 6450). qui n'amorce la convoitise et la sarabande de la duègne et des autres compagnes de Léonora. Il me paraît aussi qu'il faut considérer le but de l'auteur, qui est de montrer le mal que fait la jalousie; du jour où Archambaut n'en est plus atteint, il redevient un chevalier sociable et courtois. Il est donc incontestable que ce roman, qu'on peut lire

dans l'édition de Paul Meyer (*Le Roman de Flamenca*, Paris, 1865), avec introduction et traduction, doit, comme tous ceux que j'ai cités, être rappelé à propos de la nouvelle de Cervantes. Il n'est pas, au surplus, sans quelque affinité (pour ne pas dire davantage, car je penserais presque à une parenté) avec *Floire et Blanceflor*, qui, on le sait, est plus ancien. Flamenca demande elle-même à sa suivante « le romanz de Blanceflor » (v. 4482). Avec le roman français et le poème provençal, avec le *Filocolo*, avec *Flores e Blanceflor* et tout ce que nous avons passé en revue, nous pourrions constituer les antécédents du *Celoso extremeño*, sans trop nous préoccuper de la nouvelle de Straparola.

Le rapprochement était pourtant à faire. Pour l'ensemble d'abord; pour certains traits ensuite, parmi lesquels je mettrais, plutôt que la bonasserie de Galafro en face du repentir de Carrizales (et d'Anselmo), l'attitude peu galante de Galeotto en regard de la *picardía* de Loaysa.

Les *Piacevole Notti* de Straparola parurent à Venise en 1550-1554; elles furent traduites par Louveau et Larivey.

Il n'est pas impossible que Cervantes les ait lues. Mais il suffit de l'analyse que j'ai donnée ci-dessus, d'après Garrone et Speziale, pour voir dans la nouvelle en question une variété de plus d'une histoire bien connue, avec quelques traits dont le hasard, aussi bien que l'imitation, peut nous expliquer la réapparition dans Cervantes, et pour admirer encore plus le *Celoso extremeño*, où le thème tant de fois traité déjà a trouvé son expression la plus plaisante, la plus vivante, la plus vraie.

La plus morale, ajouterai-je, malgré certaines apparences; et non seulement parce que le mari se repent, et parce que la femme, elle aussi, se repent; mais parce que pour la première fois peut-être, dans un conte, on voit la femme lutter vraiment devant la tentation d'amour (et non de luxure ou de cupidité) et l'auteur marquer quelque étonnement de sa chute : « Leonora[8] se rindió, Leonora se engañó, y Leonora se perdió... ».

Cet étonnement, c'est l'éveil de la psychologie moderne touchant la femme. Mais ceci nous ramène au *Curioso impertinente*. A. Speziale, qui lui consacre 47 pages, en montre, ce qui n'est pas nouveau, les affinités avec l'histoire du vieux *cavaliere* et celle d'Anselmo (cf. *Bull. hisp.*, 1929, p. 10-12 et 15-18) dans l'*Orlando furioso*, sans tenir compte de celles qu'avait indiquées M. Schevill, en 1910, avec le *Crotalón*.

« *Il curioso impertinente* », déclare-t-il en commençant, « e novella interamente italiana ». Mais il ne suffit pas, pour le prouver, d'accumuler, comme il le fait très utilement d'ailleurs, les points de rappro-

8. *Isabela*, bien entendu, dans la 1re rédaction (p. 343 de l'éd. Bonilla-Schevill).

chement; encore faudrait-il marquer, comme j'ai essayé de le faire, les différences, qui font, qui superposent un dessin tout autre et tout nouveau. Il faudrait surtout ne pas être inexact, sur un point aussi important que celui des bijoux. Qu'on relève l'exquise page où Cervantes décrit les dernières résistances de Camila et sa chute, et qu'on cherche où Lotario essaie de la séduire par des cadeaux, « promettendole doni e gioielli » (p. 147 148)! Mais j'en ai dit assez sur ce sujet, qui m'a paru essentiel.

Quant au repentir du mari, dans l'une et l'autre nouvelle de Cervantes, qu'il soit d'une autre nature que celui du *cavaliere* et de l'Anselmo de l'Arioste, je crois l'avoir indiqué aussi; et c'était presque plus essentiel encore.

G. CIROT.

UNIVERSITÉS ET ENSEIGNEMENT

Agrégation d'espagnol (concours de 1930).

Première question : L'idylle et la bucolique en Espagne :

1. Juan Ruiz, *Cánticas de Serrana* (Menéndez Pelayo, *Antología de poetas castellanos*, t. I, p. 35 à 42).

2. Juan del Encina, *Las Bucólicas, Eglogas*, 1, 3, 4 et 9 (*Antología de poetas castellanos*, t. VII).

3. Garcilaso de la Vega, *Eglogas* I y III.

4. Lope de Vega, *Serranas*, t. I de las *Poesías líricas* (*Clásicos Castellanos*); *La Arcadia*, t. II de las *Poesías líricas* (*Clásicos Castellanos*, p. 97-121).

5. Meléndez Valdés, *La Paloma de Filis.*

6. Gabriel y Galán, *Nuevas Castellanas.*

Deuxième question : Le mouvement des idées en Espagne au XVIIIe siècle :

1. Fr. Benito Feijóo y Montenegro, *Cartas* . Introducción de voces nuevas; Causas del atraso que se padece en España en orden a las ciencias naturales; Nueva potencia sensitiva; Ventajas del saber; Población de España.

2. J. Cadalso, *Cartas Marruecas.*

3. Gaspar Melchor de Jovellanos, Elogio de Carlos III; Oración sobre el estudio de la literatura y las ciencias; Memoria sobre los espectáculos y diversiones públicas de España (*segunda parte*); Informe sobre el libre ejercicio de las artes; Informe en el expediente de ley agraria, depuis la *Segunda clase* (Estorbos morales ó derivados de la opinión) jusqu'à la fin.

4. G. Mayans y Siscar, Lettres n°s 151, 152 et 153 (*B. A. E.*, t. 62, p. 154-166).

Troisième question : Le drame romantique en Espagne :

1. Duc de Rivas, *Don Alvaro o la fuerza del Sino.*

2. García Gutiérrez, *El Trovador* (actos I, III y V).

3. Hartzenbusch, *Los Amantes de Teruel* (actos I y V).

4. José Echegaray, *En el puño de la espada* (actes I et III).

5. Mesonero Romanos, *Escenas Matritenses* (El romanticismo y los románticos).

Auteur supplémentaire : Ramón Menéndez Pidal. *Estudios literarios* (Atenea, Madrid).

Auteur latin : Les Géorgiques, IV, v. 281-565.

Certificat secondaire d'espagnol (concours de 1930).

1. Garcilaso de la Vega, *Egloga I y III.*
2. Cervantes, *El licenciado Vidriera.*
3. Meléndez Valdés, *La Paloma de Filis.*
4. J. Cadalso, *Cartas Marruecas.*
5. Duc de Rivas, *Don Alvaro o la fuerza del Sino.*
6. Mesonero Romanos, *Escenas Matritenses :* El romanticismo y los románticos; La guía de forasteros; Contrastes.
7. José Echegaray, *En el puño de la espada* (actes I et III).
8. Gabriel y Galán, *Nuevas Castellanas.*
9. Ramón Menéndez Pidal, *Estudios literarios* (Atenea, Madrid).

BIBLIOGRAPHIE

Julián Ribera y Tarragó, de las Reales Academias Española y de la Historia, *Disertaciones y Opúsculos*, Edición colectiva que en su jubilación del profesorado le ofrecen sus discípulos y amigos (1887-1927), con una Introducción de **Miguel Asín Palacios**. Madrid, Impr. de Est. Maestre, 1928; 2 tomes de cxvi-637 et 796 pages in-8°. 30 ptas.

Une retraite volontaire et prématurée (1927) a enlevé le professeur D. Julián Ribera à l'Université de Madrid; mais le savant est resté en activité. Et son enseignement, au surplus, n'est pas interrompu, car il a surtout enseigné par le travail et l'exemple, ennemi de la pédagogie officielle et d'apparât. Plus que jamais, en fait, son action va se trouver efficace, grâce à cette publication de ses opuscules, jusqu'à présent disséminés pour la plupart sous forme de discours ou conférences soit académiques, soit universitaires, de contributions à des « Hommages », de prologues ou introductions, d'articles de revues.

Il n'est pas l'homme d'un livre, je veux dire l'homme qu'un livre a rendu célèbre; car celui qu'il a publié il y a sept ans sur *La Música de las cantigas* s'adresse au public restreint des musicologues; mais il est l'homme d'une idée, et je ne veux pas dire qu'il n'en est qu'une, mais c'est celle-là qui imposera son nom et la lecture de ses travaux : une idée révolutionnaire contre laquelle se dressait le *credo* de l'orthodoxie romaniste, orientaliste et hispaniste : à savoir que la poésie hispano-arabe (il s'agira naturellement de préciser cette appellation), lyrique aussi bien qu'épique, est un facteur essentiel et primordial dans l'histoire non seulement de la vieille littérature espagnole, mais aussi de la provençale, et de l'italienne, et de la française, et qu'il en est de même par rapport à la musique. C'est une théorie nouvelle et solide, avec laquelle le manuel tout récent de M. González Palencia [1] familiarisera nos étudiants; mais les deux tomes du recueil qu'on nous présente ici en permettront l'étude attentive et la discussion; et l'introduction de cent pages, si claire, si bien pensée et ordonnée, qu'a mise en tête D. Miguel Asín y Palacios (un maître, lui aussi, dont les recher-

1. Dont nous rendrons compte dans notre prochain fascicule.

ches et les travaux parallèles, sur le terrain philosophique, ont également bouleversé les idées acquises [2]), en facilitera singulièrement la compréhension tout en excitant la curiosité. Et certes, à tous points de vue, introduction et recueil constituent une bonne action, puisque, par l'une comme par l'autre, est mis en valeur un homme modeste; et en même temps c'est un grand service rendu aux érudits, aux hispanisants en particulier, qui peut-être n'avaient pas tous aperçu ou prévu, dès les premières publications de D. Julián Ribera, toute la portée du labeur entrepris.

Il faut dire aussi que la production vraiment transcendante de celui qui, après Codera, est devenu le maître des arabisants espagnols ne date guère de plus de vingt ans.

A la vérité, de nombreux articles de lui, tous assez courts, réunis dans le t. II de la présente collection sous la rubrique *Historia árabe valenciana* avec d'autres plus récents, avaient paru de 1886 à 1890 dans l'*Archivo*, imprimé à Denia; et l'un d'eux apporta une jolie trouvaille : l'identification de l'auteur de la fameuse élégie sur la prise de Valence, auquel la Chronique générale, d'après l'édition d'Ocampo, faisait allusion à plusieurs reprises, mais chaque fois sous un nom différent, avec l'alfaquí Abulgualid surnommé El Uacaxí (el de Huecas) dont parlent plusieurs biographes arabes; or c'est effectivement le surnom que M. R. Menéndez Pidal a relevé dans la Première Chronique générale publiée par lui depuis [3]. Et je ne cite cet article qu'à titre d'exemple de l'ingéniosité et de l'érudition du savant d'alors, qui n'avait pas atteint la trentaine. J'ajouterai que, depuis 1882 élève de Saavedra et de Codera, il avait collaboré à la *Bibliotheca Arabico-Hispana* de ce dernier et commencé en 1897 une *Colección de Estudios árabes*, qui comprend aujourd'hui neuf tomes; que de 1893 date son discours d'ouverture de l'année académique à l'Université de Saragosse (où il enseignait l'arabe depuis 1887) sur *La enseñanza entre los musulmanes españoles* [4]; de 1895, sa conférence intitulée *Bibliófilos y bibliotecas en la España musulmana;* et de 1898, une autre conférence sur les *Supersticiones moriscas;* qu'en 1897 il avait fait paraître un livre sur les *Orígenes del Justicia de Aragón*,

2. Je pense surtout à son discours de réception à l'Acad. de l'Histoire sur *La escatología musulmana en la Divina Comedia* (1919), mais son *Abenmasarra* (1914), son *Abenházam* (1924-1927) et son *Abenarabi* (1925-1926) lui ont acquis une réputation que peu d'Espagnols connaissent à l'étranger.

3. C'est du reste à M. Ribera lui-même que M. Menéndez Pidal a demandé son opinion sur le bizarre texte arabe de cette élégie, tel qu'on le trouve dans la Chronique générale, en même temps que la transcription en caractères arabes, pour l'article qu'il a publié sur cette élégie dans l'*Homenaje a D. Francisco Codera*, et dont une partie est reproduite dans le présent recueil (t. II, p. 286-291).

4. Dont on nous promet une contre-partie dans une *Historia de las instituciones de enseñanza en los imperios musulmanes de Oriente*, dont M. Ribera a réuni les matériaux.

où il combat vigoureusement l'opinion enracinée de l'autochtonie de cette institution, en démontrant péremptoirement l'origine islamique; et là il avait donné un de ces coups de bélier dont le monde savant résonnerait, s'il n'était protégé contre de tels bruits par toutes les couches isolantes qui en arrêtent la transmission, et elles sont assez denses quand il s'agit de l'Espagne. Pourtant la démonstration ne manquait pas d'importance par ses conséquences et par la loi historique qu'on pouvait en déduire, comme l'explique fort bien D. Miguel Asín, qui en enregistre avec satisfaction, non pas encore la diffusion, certes, du moins l'acceptation dans un mémoire étranger qui date de 1925, malgré les objections de Jiménez Soler.

Mais c'est dès lors que la poussée devenait puissante et large. Du côté de l'histoire de la philosophie, avec les *Orígenes de la filosofía de Raimundo Lulio* (1899), qui inaugure la voie où s'est engagé si heureusement l'abbé Asín. Du côté de l'histoire de la poésie, dans ses discours de réception à la Real Academia Española (1912), sur *El cancionero de Abencuzmán* (1912), à l'Académie de l'Histoire sur *La Epica andaluza romanceada* (1915), et outre le livre important[5] sur *La Música de las Cantigas* (1922), dans les Conférences, articles ou fragments publiés depuis 1921 (dont un dans l'*Homenaje à D. R. Menéndez Pidal*) et réunis ici sous la rubrique *Historia de la Música* : tout un ensemble d'où ressort avec évidence l'influence de l'Espagne musulmane sur toute la péninsule dans le domaine poétique et musical, influence qui s'explique par les circonstances historiques, par l'avance du Midi sur le Nord au point de vue littéraire et artistique, enfin par une homogénéité racique et linguistique beaucoup plus grande, entre envahisseurs et envahis, qu'on ne pouvait le supposer avant les observations ingénieuses et probantes présentées par le hardi et pourtant prudent érudit.

En ce qui concerne la lyrique[6], nous arrivons au contre-pied du

5. Non reproduit dans le présent recueil.

6. Les principales observations à ce sujet portent sur le mélange de la race arabe avec les indigènes, lequel aboutit en peu de temps à une très faible proportion de sang arabe; l'emploi familial et populaire, aussi bien chez les musulmans que chez les chrétiens, du roman qui s'était développé et continuait à se développer sur place (*mojazemas* ou *aljamiados*, ou *ajam*); la constitution du *zéjel*, d'origine arabe, mais transformé par une sorte d'hybridation et admettant, par le fait même de sa vogue parmi la basse classe, l'emploi de mots romans; l'existence probable d'une poésie encore plus populaire et plus simple, en roman, et peut-être autochtone, peut-être, en partie du moins, originaire de Galice; l'analogie entre cette lyrique andalouse, qui remonte au début du xe siècle, et la lyrique provençale, qui n'apparaît que deux siècles plus tard, avec cette particularité qu'au lieu d'être chorale, comme le *zéjel*, elle est devenue monodique, ce qui suffit à expliquer les modifications qu'elle subit alors sous un régime beaucoup plus libre et capricieux; partage d'influences entre la lyrique provençale et la lyrique andalouse, avec prédominance peut-être de cette dernière, sur celle des *Cantigas* d'Alphonse X, sur celle du *Libro de buen amor* de l'Archiprêtre de Hita et celle des poètes, courtisans ou populaires, du xve siècle et même du xvie (*Cancionero* de Barbieri). Voilà

jugement porté par Menéndez Pelayo : « De la poesía lírica nada pasó, ni pudo pasar en la Edad Media. » Comme il est sage de ne jamais nier ! Mais le grand savant n'avait point pensé qu'il ait pu exister chez les Arabes une poésie qui ne fût pas en arabe, et qui fût en roman; et c'est ce que M. Ribera, dans son Discours à l'Académie de l'Histoire, trois ans après en avoir risqué l'hypothèse, pouvait à nouveau affirmer, en produisant cette fois un témoignage historique, celui de Abenhassam († 1147-8) au sujet de Mocadem de Cabra († 912), avec de nouvelles preuves de l'emploi courant du roman dans l'Espagne musulmane [7].

Pour la poésie épique il est beaucoup moins affirmatif; mais les traces qu'il en trouve à l'époque la plus reculée de la domination arabe, et toujours dans le même milieu, musulman, sans doute, mais espagnol de race, l'autorisent à dire : « Cherchons ! » Peut-être en tout cas l'épopée castillane n'a-t-elle pas été sans influence sur l'épopée française [8]; et si l'épopée castillane n'a pas été elle-même sans relation avec une épopée andalouse (celle-ci fût-elle fragmentaire), la communication est établie, quoique la chaîne ne soit pas encore bien visible.

Les idées de M. Ribera concernant la musique ont été livrées au public à une date encore plus récente, et ce serait une raison pour y insister ici; mais c'est le cas de mettre en pratique le proverbe *Ne, sutor, supra crepidam.* Je me contenterai d'en relever, dans une seule citation, ce qui pourrait en être la conclusion générale :

... la marcha histórica del arte musical ha seguido exactamente la misma trayectoria que marcaron otras disciplinas clásicas : la Filosofía, la Matemática, la Medicina y otras ciencias y artes, las cuales se han transmitido sin solución de continuidad de Grecia à Roma, de Roma a Bizancio, a Persia, a Bagdad, a España, y de aquí a toda Europa [9]. Sería completamente

ce que M. Ribera a tiré de l'étude du seul *Cancionero* de Abencuzmán, dont la lyrique, pour lui, est « la clave misteriosa que explica el mecanismo de las formas poéticas de los varios sistemas líricos del mundo civilizado en la Edad Media » (p. 71). Sans compter la lumière que jette ce *Cancionero* dévergondé sur les mœurs et la vie du peuple gouverné par les Ommeyades et les Almoravides.

M. Menéndez Pidal, dans son *Discurso acerca de la primitiva poesía lírica española* (1919), admettait sans difficulté les constatations de M. Ribera : « La misma forma estrófica usada en este tiempo de Alfonso VII por el cordobés Abén Cuzmán, debía servir para los primitivos cantares de las fiestas religiosas y profanas de los Castellanos, ya que la misma esencialmente vemos que es la usada más tarde por el Arcipreste de Hita y parte la lírica popular posterior. » (p. 47; *Estudios literarios*, p. 300). De même en ce qui concerne Mocadem de Cabra (*Poesía juglaresca*, p. 11).

7. Il en fournit encore dans son travail sur *La Crónica de Aljoxaní* (1914).

8. Voir *Bull. hisp.*, 1928, p. 118.

9. Tout en admettant ce circuit, on peut d'ailleurs considérer aussi que l'Espagne a été une extension de Rome deux siècles avant l'ère chrétienne, et a donc participé à son hellénisation; que ses côtes tout au moins étaient visitées, habitées même par des Grecs comme par des Phéniciens; que, d'autre part, les danseuses de Gades étaient célèbres du temps de Strabon; et il n'y a pas de danse sans musique. Il faut donc tenir compte de la transmission antérieure à l'arrivée des Arabes.

anómalo que la música fuera una excepción... El hecho de que la musica no se haya conservado con los mismos caracteres en los pueblos musulmanes, mando éstos han caído en extrema decadencia en la Moderna Edad, es también fenómeno normal (t. II, p. 65).

Seulement l'imperfection, le caractère sommaire, imprécis, inadéquat, de la notation musicale, d'une façon générale, et le manque d'une notation spéciale, pour la musique non ecclésiastique, ont égaré les théoriciens et les historiens. Il a fallu qu'un Espagnol, à la fois érudit et musicien, familiarisé avec la musique populaire de son pays, se soit mis à étudier la question, comparant et rapprochant des éléments en apparence étranges et disparates, dans les chansons des Troubadours et des Trouvères et même des *Minnesinger*, comme dans les *Cantigas* d'Alphonse X, retrouvant partout cette *musica ficta* dont les musicologues du Moyen-Age affichaient le mépris et se refusaient à formuler les règles (*non debet falsa musica signari*), et dont pourtant leur fameux contrepoint ne serait qu'une imitation maladroite. En fait, nous dit M. Ribera, si on sait lire cette musique, en suppléant les signes nécessaires, suggérés par la connaissance de la musique andalouse, tout comme dans les manuscrits arabes des VII-VIII[e] siècles il faut suppléer les signes des voyelles, on arrive à une lecture vivante, expressive, et (compte tenu de la forme strophique) semblable à celle du *zéjel*, on est fondé à reconnaître là la musique hispano-arabe. Pour bien saisir l'argumentation, il faudrait naturellement être sous l'impression probablement très convaincante qu'a pu produire sur ses auditeurs l'exécution, préparée par le maître, des *Cantigas* d'Alphonse X et des chansons des *Minnesinger*.

Il n'en est pas jusqu'à la rime dont M. Ribera ne soit disposé à attribuer aux Arabes l'introduction en Europe.

J'ai parfaitement conscience de l'insuffisance de ces quelques notes, comme de leur inutilité pour tous ceux qui sont déjà au courant des travaux de M. Ribera. Mais si je puis suggérer à un plus grand nombre, en particulier à nos étudiants, le désir de les connaître et de les méditer, j'aurai rempli la tâche que je me suis proposee. Il y a là une œuvre très forte et très neuve, qui nous apprend beaucoup et qui nous oriente. Et je n'ai pas parlé de tous les sujets qu'a abordés M. Ribera dans d'autres domaines : pédagogie, théorie de l'histoire (*Lo científico en la historia*), politique, soit dans des journaux, soit dans une revue qui lui doit l'existence : car il fut, avec D. Eduardo Ibarra, le fondateur d'une revue provinciale qui ne passa pas inaperçue, tant s'en faut, mais qui ne vécut que six ans, la *Revista de Aragón*, dont *Cultura Española* fut en quelque façon une repousse plus étendue, mais de moins longue durée encore (de l'une et de l'autre notre Bulletin a donné, en 1901, 1903, et en 1910, soit le compte rendu analytique, soit le sommaire).

Au surplus, sur toute l'activité, sur toute la vie du maître, D. Miguel Asín nous renseigne avec ampleur et précision. C'est une figure bien sympathique d'Espagnol et de savant que nous voyons se dresser devant nous. Ces deux tomes valent mieux qu'une statue. Ils perpétueront l'œuvre, la pensée, l'homme même. Il était vraiment tout indiqué de les constituer avec les *opuscula minora* (*minora* au sens purement spatial) de celui qu'on voulait honorer, plutôt que par une suite hétéroclite d'articles d'amis et d'admirateurs. Cette dernière combinaison, jadis en honneur, doit présenter bien des difficultés pratiques aujourd'hui, si j'en juge par le temps que dans pas mal de cas actuels elle met à aboutir.

G. CIROT.

William J. Entwistle, *The « Cantar de Gesta » of Bernardo del Carpio* (From *The Modern Language Review*, XXIII, nos 3 et 4, 1928).

Exposé très serré de la question, à propos des conclusions de Théodor Heinerman dans *Untersuchungen zur Entschung der Sage von Bernardo del Carpio* (1927), qui écarte l'hypothétique épopée primitive de Bernard à Roncevaux, en réalité incident rattaché à la véritable épopée (histoire tragique du bâtard qui veut délivrer son père et ne le délivre que mort), mais incident grossi à la faveur d'un nationalisme susceptible et envahissant.

La conclusion de M. Entwistle est, en gros, qu'on peut admettre : 1° un *Cantar de Bernardo*, fils de Timbor, sœur de Charlemagne); 2° une *Estoria de Bernardo* [1], probablement en latin [2] et écrite dans l'intérêt du pèlerinage de Compostelle, laquelle substituait à Timbor Jimena; Luc et Rodrigue seraient postérieurs et auraient plus ou moins accepté les faits allégués, selon les intérêts de l'archevêché de Santiago ou de celui de Tolède. La Première chronique générale adopte les préférences de Rodrigue tout en citant Luc comme Rodrigue, et suit l'*Estoria*, accessoirement le Cantar. Quant aux romances, ils remontent en majorité à la prose des chroniques [3].

1. *Sic*, au début du ch. 621 de l'éd. Pidal.
2. « La estoria por el latin » (ch. 654, p. 373).
3. Il est noté avec justesse (p. 317) que les trois batailles auxquelles Bernardo fait allusion dans son discours au roi Alphonse III (éd. Pidal, p. 372) sont racontées dans le même ordre un peu plus haut (p. 370); mais le discours donne des détails particuliers qui ont trait à l'embarras où s'est trouvé chaque fois le roi, et c'est bien l'allure du *cantar*, comme c'est bien le *cantar* qui s'est imposé à l'historien dans son récit des faits. On en retrouve la substance dans le romance 11 de Wolf, où l'Horbi représente l'*Oruego*, comme le récit de l'embuscade (p. 373) se retrouve dans le romance 13, et le récit du combat contre Bueso (p. 371) dans le romance 14, et l'histoire de la partie d'échecs (p. 354) dans le romance 9, et celle de la reine intervenant auprès du roi (p. 371) dans le romance 10. Possible que ces romances aient été tirés de la Chronique; mais les passages auxquels ils correspon-

Il est impossible de discuter cette importante étude sans reprendre toute la question; mais il y a quantité d'observations intéressantes et justes. Ainsi, à propos de la chronique de Nájera (=léonaise), dont M. R. Menéndez Pidal a noté la tendance à s'occuper des héros nationaux, et non plus seulement des rois comme faisaient les chroniques précédentes :

The persons cited by the chronicler seem to me be fewer than the whole number of the national heroes : he is concerned only with reigning counts or kings of Castile..., and even in epics referring to them a chronicler's interest does not necessarily extend beyond the scenes or sections in which they play an important part (p. 312).

Il s'ensuit que le silence de cette chronique, par rapport à ce que raconte le Poème de *Mio Cid* ou au *reto* de Zamora, ne prouve point que ces *cantares* n'existassent pas encore. Au contraire, l'absence d'allusion à Bernardo del Carpio. dont l'histoire ou la légende touchait de près deux rois léonais, serait, d'après le même critérium, une forte présomption, si ce n'est une preuve, en faveur d'une date postérieure, pour ce *cantar*, à 1160, date admise pour la Chronique. Cependant, que l'on remarque, dans la même chronique (*Bull hisp.*, 1911, p. 397, p. 39 du tiré à part), cette addition au texte de Silos, addition qui paraît avoir échappé à M. Entwistle (puisqu'il ne cite, p. 438, que Luc à ce sujet) :

« habuit tamen in galliis sponsam nomine bertinaldam, ex genere regali orta, quam uidit nunquam. »

Elle ne dit du reste pas, comme la Chronique de Luc, que c'était la sœur de Charles.

Le fait n'est-il pas curieux? et n'implique-t-il pas l'existence d'un embryon de légende, d'idylle plutôt, au sujet d'Alphonse le Chaste, — une sorte de mariage blanc? L'idée, une fois lancée dans le public, a dû travailler les imaginations, mais n'en était qu'à sa naissance, peut-être, quand le chroniqueur l'a enregistrée comme il a enregistré d'autres légendes en formation. *Bertinalda* deviendra *Berta*, sœur de Charlemagne et par conséquent de Timbor, et sera le lien entre le Bernard espagnol et le Bernard du *cantar* primitif, celui qu'on peut appeler le Bernard français. Voilà, entre bien des conjectures, celle qui cadrerait le mieux avec la construction tracée par M. Entwistle.

G. CIROT.

dent sont sûrement d'inspiration épique. Toute cette armature provient du *cantar*, où des *cantares*, sans oublier la tragique scène finale où l'on présente à Bernard le cadavre de son père, à cheval.

4. P. 443. Luc et Rodrigue parlent aussi du tribut de jeunes filles imposé à Mauregato.

P. 445. Il n'est pas tout à fait exact de dire que la liste des pairs fournie par

a España del Cid, por **Ramón Menéndez Pidal**. Tomo I. Dibujos de **Pedro Muguruza**. Editorial Plutarco, Madrid, 1929. IV-450 pages grand in-8°. 25 ptas.

Il appartenait à l'éditeur du *Mio Cid*, et il n'appartenait qu'à lui, quelles que soient les compétences actuellement notoires, d'écrire une étude sur le Cid historique. La connaissance approfondie qu'il avait, et dont il nous a fait part, du Poème, des personnages mis en cause, des événements allégués, des institutions, du vocabulaire, était pour lui non seulement une préparation incomparable, mais une amorce et un excitant.

Il s'agissait à présent, non plus seulement d'éclairer le Poème par l'histoire, et non pas même seulement de montrer la concordance, fréquente au point de vue des faits particuliers, et fondamentale au point de vue moral [1], de l'un avec l'autre (ce dont l'occasion s'est offerte souvent à lui au cours du présent travail), mais de filtrer la matière épique à travers la documentation contemporaine ou quasi contemporaine.

La première condition était de s'affranchir de tout parti pris, et c'est celle qui a manqué à l'hypercritique Masdeu comme au passionné Dozy [2], l'un et l'autre exemple de ce à quoi peut aboutir une érudition qui, au lieu de partir des textes, ne s'en sert que pour appuyer une thèse. La seconde condition était de ne négliger aucun témoignage.

Sur ces deux points, nous pouvons être tranquilles : nous savons comment M. R. Menéndez Pidal a démêlé l'écheveau si embrouillé des manuscrits de la Chronique générale, et quelle est sa bonne foi foncière, dont il a donné mainte preuve en d'autres circonstances, en déplaçant, en transformant, en corrigeant spontanément ses idées au lieu de s'y enferrer, quand il trouvait sur son chemin des raisons de le faire.

Si donc il a repris comme base la biographie découverte, publiée

la 1re, la 3e et la 4e Chronique générale et par Lope Garcia de Salazar « is practically that of Carolingian heroes, given in the *Poema de Fernán González* », car elle n'en nomme que neuf sur les douze qui figurent dans celui-ci à la strophe indiquée, plus Belart; il y manque Valdouinos, Arnald et Estol (cf. *Bull. hisp.*, 1928, p. 117), en mettant hors de cause « el otro compannero » si on lit « otro su compannero » qui peut se rapporter à Salomon, la suppression de *su* étant le fait de Janer.

1. « En el *Poema de Mio Cid*..., los fundamentos que el autor busca para la acción épica, esto es, la envidia que persigue al héroe, el destierro, la lealtad inalterable del vasallo, su fortuna invencible, la conquista de Valencia y Murviedro, etc., todos resultan exactamente comprobados por la historia latina o musulmana. » (P. 56.)

2. Dans son ch. I, M. M. P. trace un très intéressant historique de la littérature relative au Cid depuis les origines. Il insiste naturellement sur Dozy, dont J. Puyol avait dénoncé en 1910 la partialité.

et commentée par Risco [3], il n'a négligé aucun moyen d'information [4], qu'il s'agît des diplômes ou de Ben Alcama et de Ben Bassam, témoins naturellement hostiles, et préférés de Dozy, ou du *Carmen* publié par Édelestand du Méril [5], ou du *Mio Cid* lui-même, tous textes antérieurs à 1150 [6], et constituant une première période historiographique; ou des chroniques, histoires ou biographies postérieures, telles que la *Crónica Najerense* et la double notice de Gil de Zamora, textes dont je ne pouvais, quand je les ai publiés, espérer une meilleure utilisation; ou de Luc de Tuy et de Rodrigue de Tolède; ou de la Chronique générale et de ses dérivés [7], des *Cronicones* publiés dans l'*España Sagrada*, de la Chronique de San Juan de la Peña, écrite dans un esprit aragonais, enfin d'autres textes cités incidemment [8] et dont nous aurons la primeur dans l'Appendice [9] : pour le moment, nous avons déjà en bas de pages « la más leal anotación », ainsi que l'a voulu et le déclare l'auteur (p. 60), qui a tenu, ajoute-t-il, à compléter à ce point de vue sa rédaction primitive, et a été amené en conséquence à la remanier par endroits.

Cette méthode, parfaitement objective, laisse au lecteur la peine et l'honneur de s'associer en quelque façon à l'élaboration du livre et lui fournit tous les moyens de discussion. Aussi bien, à part (p. 35-48) une réplique vigoureuse aux assertions de Dozy, n'est-ce pas un plaidoyer que nous entendons; c'est un dossier sincère et complet, aussi complet que possible, qu'on nous met sous les yeux. Non pas du reste que M. Menéndez Pidal prétende innover : d'autres travaux historiques ont été conçus dans le même esprit, tel le *Sancho el Bravo* de Mme Gaibrois de Ballesteros, pour ne citer que celui-là, un des plus récents; mais ici, il s'agit du Cid, dont la personnalité

3. Et en dernier lieu, en 1911, par A. Bonilla, qui, outre le A-189 de la R. Acad. de la Hist., a utilisé le G-1 de la même bibl. Cf. *Bull. hisp.*, 1911, p. 438.

4. « Es preciso recoger todas las memorias que hoy pueden descubrirse y ponerlas todas a contribución sin dejar perderse ninguna. Cualquier noticia que se omita puede ser, en biografía tan discutida, un resquicio o una grieta que debilite la solidez de la edificación nueva. La limitación es el defecto esencial de las anteriores biografías : el Cid de Risco es el de la cortísima visión de la *Historia Roderici;* el Cid de Dozy es una deformación del estilizado por Ben Alcama. » (P. 59.)

5. Bonilla l'a reproduit dans son édition des *Gesta*. Il est bien « en sáficos y adónicos », mais rythmiques.

6. Bonilla, se conformant à l'opinion de Dozy, donnait cette date comme la plus ancienne qu'on pût assigner aux *Gesta*. M. M. P. pense (p. 6) que l'auteur écrivait « unos quince años después de muerto el Cid », donc vers 1114. Quant au *Carmen*, il l'estime (p. 7) « escrito en vida del héroe ». Puisque, pour la Chr. *Najerense* (= léonaise), il admet la date de 1160, ne pourrait-on la faire entrer dans cette première période, la seconde ne commençant qu'en 1236, avec le *Chronicon* de Luc de Tuy?

7. Dozy ne connaissait ni la Première Chronique générale ni celle de 1344.

8. Tel un fragment de l'histoire des *Taifas* que doit publier M. Lévy-Provençal.

9. Les nombreuses gravures qui illustrent ce beau volume apportent, elles aussi, une précieuse documentation.

a évidemment plus d'importance encore que celle de Sanche IV, et qui a été l'objet de toutes les déformations imaginables, depuis celles que lui a fait subir la légende, jusqu'à celle que lui a infligée Dozy, sans parler de celles qui l'ont réduit au mythe ou même au néant. Comme il reste toujours quelque chose des thèses forcenées, ou simplement bruyantes, il y avait intérêt à reprendre toute la question, avec la sérénité qui convient à l'histoire et a la science. Si M. Menéndez Pidal prétend innover, c'est simplement par rapport à Risco, à Masdeu et à Dozy.

C'est peut-être d'ailleurs beaucoup insister sur la méthode suivie et sur les éloges qu'elle mérite, quand il s'agit d'un R. Menéndez Pidal. Mais, constater qu'elle n'avait pas été la même chez ceux qui s'étaient jadis occupés du Cid, c'est déjà faire place nette et prévoir de tout autres résultats.

Au surplus, voici encore qui touche à la méthode, et ce n'est pas moins essentiel. Il est clair qu'une biographie n'a de sens pour le lecteur qu'autant qu'il est capable de reconstituer le milieu et l'époque où elle est placée. La difficulté n'est-elle pas à peu près au maximum quand il s'agit d'un homme du XI[e] siècle, dont la mentalité nous est d'autant moins aisément accessible qu'elle est, dans une certaine mesure, pour ainsi dire frontière entre celle du chrétien et celle du musulman, et qu'en tout cas ses règles de moralité sont déterminées par une ambiance en somme peu connue et peu comprise jusqu'ici ? C'est tout un monde à découvrir, et où seule l'histoire des institutions peut nous guider [10]; sans négliger, cela va de soi, l'histoire politique, en un siècle où celle-ci change d'aspect rapidement : la Castille et la Navarre réunies sous le sceptre d'un Navarrais, Sancho el Mayor (1535), séparées après sa mort, la Castille devenant le lot de son fils Ferdinand, qui, deux ans après, devient maître de Léon et se proclame empereur; vingt-huit ans après, partage : la Castille a un roi à elle, mais pour sept ans seulement; puis nouvelle et non définitive union avec le Léon. A noter aussi, avec M. Menéndez Pidal, que l'année où Garcia de Navarre est vaincu par son frère Ferdinand et tué (1054, Atapuerca), Rodrigo de Vivar a onze ans : la Castille et la Navarre, après une union éphémère, purement

10. Ce qu'on peut appeler les grands concepts politiques de l'époque (*Hispania, imperator*, royauté et noblesse, Reconquête) fait l'objet (p. 70 sq.) de développements précis qui retiendront l'attention. De même et surtout pour le lien de vassalité (p. 221, 296), dont la compréhension exacte justifie largement le Cid : que son attitude vis-à-vis d'Alphonse VI ait toujours été correcte et noble, c'est le thème du *Mio Cid;* mais c'est aussi ce qui ressort des faits eux-mêmes. « Ca feziedes en ello derecho et lealtad » répond Alphonse III (dans la *Chr. gén.*, éd. Pidal, p. 374) à Bernardo del Carpio, qui s'excuse de lui avoir fait la guerre. Faut-il reconnaître là « la cerrada concepción germánica de relaciones personales entre rey y nobles », comme veut M. M. P.? L'affirmation est assurément bien appuyée.

personnelle, sont ennemies comme au temps du comte Fernán González; et Vivar est tout près de la frontière [11], et le père de Rodrigo a pris part à cette bataille! Enfin, les royaumes de *Taifas* entre lesquels s'est émietté l'empire du terrible Almanzor, et jusqu'au moment de l'invasion almoravide, ont accepté de payer tribut aux rois chrétiens qui les protègent, tantôt l'un, tantôt l'autre. Il est clair que tout cela devait nous être exposé; et c'est pourquoi l'auteur, tout en prenant le Cid pour protagoniste, a intitulé son livre *La España del Cid* [12]; mais il ne fallait pas seulement encadrer le personnage, il fallait le faire vivre, grandir, passer par les vicissitudes auxquelles est soumise toute grande destinée, et par conséquent montrer les événements en marche, avec les alternatives si précipitées et si amples qui les caractérisent à cette époque.

La complexité des événements n'a pas empêché l'auteur de nous en donner un exposé clair et bien ordonné, d'une lecture facile, grâce à la simplicité du style et à la brièveté des alineas comme des subdivisions de chapitres. On y voit et on s'y reconnaît; et on lit avec plaisir; et l'intérêt grandit toujours, à mesure qu'il se concentre sur le héros, aux dépens de l'autre protagoniste, Alphonse VI luimême, qui pourtant, à son actif, a la prise de Tolède.

Cette complexité n'était pas la seule difficulté du sujet. La principale tenait au choix des sources, car s'il était nécessaire de les connaître et de les étudier toutes, il fallait naturellement les disposer sur des plans différents, suivant leurs dates et leurs provenances respectives. L'épopée, commencée avec le *Mio Cid*, continue avec certains passages de la *Najerense*, où, dès 1909, je voyais l'inspiration de quelque romance (mettons quelque épopée pour ne pas être en désaccord avec M. Menéndez Pidal) et des emprunts à un poème latin [13]. L'historicité de cette littérature épique est hors de comparaison avec celle du *Roland*, et la façon dont la question se pose est dès lors toute différente. Personne n'aurait l'idée aujourd'hui de comprendre le poème français parmi les sources de l'histoire de Charlemagne. Par rapport au Cid, il en va tout autrement, tant du Poème du *Mio Cid* que de la *Najerense* [14] et de la Chronique générale (je parle de leurs parties épiques, assez aisément reconnaissables à

11. « Asi, el Cid fué desde su niñez un hombre de las fronteras, un hombre del peligro y de la lucha de vanguardia. » (P. 127.)

12. Sur la culture intellectuelle de l'Espagne chrétienne d'alors il y a des remarques importantes : caractère anticlassique de la réforme clunisienne et pauvreté du genre historique au XIe siècle, en opposition avec la production musulmane. (P. 92-3.)

13. Voir l'article de M. W. Entwistle dans le *Bull. hisp.*, 1929, n° 1.

14. Comme le remarque M. Entwistle (*Modern Language Review*, july 1928, p. 309), après M. M. P. mais en expliquant le fait d'une autre façon, il n'y a dans cette chronique aucun souvenir du *Mio Cid*, ni du *reto* de Zamora, auquel, du reste, M. M. P. ne fait pas place ici.

l'allure même du récit et indépendamment de ce que l'on retrouve du Poème dans cette dernière Chronique sous ses différentes formes). Nous avons là encore de l'histoire, mais déformée ou transformée par l'imagination des conteurs ou par la légende, et c'est pourquoi il convient de la mettre à part, comme a fait M. Menéndez Pidal, tout en l'utilisant [15], soit pour ce qu'elle peut renfermer de vérifiable et d'exact, soit pour ce qu'elle reflète des productions poétiques écloses au cours des quatre ou cinq générations postérieures aux événements [16].

Il y a donc comme deux dessins qui coïncident par endroits et qui apparaissent comme superposés, tissés l'un sur l'autre, sans que le lecteur puisse les confondre. Il y fallait une habileté extrême de technicien et une main d'artiste. L'admiration la plus franche ne peut manquer, encore cette fois, d'aller vers celui que tous les hispanisants reconnaissent comme un maître [17].

15. Il eût été dommage, au moins pour l'évocation poétique, de ne pas introduire la scène du départ et des adieux telle que la présente le *Mio Cid*. M. M. P. a été très bien inspiré de suivre ici (p. 298) le Poème. De même il a eu raison de faire place (p. 301) à l'anecdote de la femme du cuisinier racontée par Gil. Enfin la chronique latine ne connaît guère que son héros. Le Poème lui donne des amis, des vassaux, un entourage : il y a lieu de trier, sans doute, de vérifier, mais le Poème est, là, plus près de la réalité vivante ou vécue.

Et puis, quel fond de tableau que des vers comme ceux-ci (1657-60) :

Fincadas son las tiendas e parecen los alvores,
a una grand priessa tañien los atamores.

16. M. M. P. distingue les « mocedades fabulosas » des « mocedades históricas » (p. 138-146); il écarte le témoignage tardif de la *Crónica particular del Cid*, défendue (non sans raisons du reste) par Berganza, comme des *Mocedades de Rodrigo*, que Dozy s'est obstiné à prétendre antérieures au *Mio Cid*, et qui, pour M. M. P., « no pueden fecharse sino a fines del siglo XIV o acaso después ». (P. 56, cf. p. 263.) Il admet, par contre, « los escasos restos de la primitiva redacción del *Cantar de Sancho el Fuerte*. » (P. 58.)

17. Le tome II et l'Appendice me donneront sans doute l'occasion et le plaisir de revenir sur ce beau sujet. Pour le moment, voici quelques très menues réflexions suggérées par quelque détail, çà et là.

P. 73 et 97. M. M. P. montre la précocité de l'idée que l'Espagne chrétienne, malgré son morcellement, continue l'*Hispania* romaine et gothique, idée qu'on entrevoit déjà dans les chroniques les plus anciennes, comme celle d'Albelda et d'Alphonse III. Sur la permanence de cette idée chez les historiens postérieurs, voir mon étude *Les histoires générales d'Espagne entre Alphonse X et Philippe II* (1905), p. 19.

P. 101. L'expression « mille hominum millia », employée par Grégoire VII, peut-elle servir de base pour le calcul de la population de l'Espagne d'alors?

P. 103, je signalerai l'intéressante remarque que « esta contraposición entre el carácter jurídico de León y de Castilla se repite entre la Francia del Sur y la del Norte... » Même opposition symétrique au point de vue de l'évolution du parler roman.

P. 140. Les connaissances grammaticales du Cid sont prouvées par les documents en latin écrits de sa main, en lettres wisigothiques naturellement, avec quelques fautes d'orthographe qui n'ont rien de scandaleux pour le temps. Ce qui est plus curieux, c'est sa science du droit, droit d'ailleurs très particulier, que définit M. M. P. C'est peut-être parce qu'elle était notoire, autant que pour son au-

D'ores et déjà, on peut dire qu'il a atteint son but, bien que son tome I s'arrête avec octobre 1092. La figure du Cid apparaît dans une lumière vraie, qui est encore une auréole.

Le Cid de Dozy, le *condottiere*, est mort. Celui de Risco n'avait pas beaucoup vécu. Il y a maintenant celui de Pidal : celui-là vivra et restera.

G. CIROT.

torité personnelle, qu'il eut à recevoir le serment d'Alphonse à Santa Gadea (p. 217) et qu'il fut *procurador* de l'abbé de Cardeña (p. 223). Les quatre serments qu'il offre de prêter après Aledo, et dont il laisse le choix à Alphonse, en sont un témoignage typique (p. 395). Rodrigo de Vivar descendait, d'après les généalogies, des Juges de Castille : la science du droit (du droit castillan) était une tradition de famille.

P. 141 Que signifie au juste le qualificatif *Morzerzel* appliqué à la *silla?*

P. 174. *Campi doctor, campi doctus* sont des traductions imaginées par les érudits des XI-XIIIe siècles pour rendre et expliquer *Campeador*, qui me semble être tout simplement l'équivalent de « champion ».

P. 175. Gil de Zamora parle aussi du combat avec le Maure Hariz (devenu, dans un ms., *Flauyz*) : cf. *Bull. hisp.*, 1914, p. 83.

P. 187, 225-6. La *Najerense*, le *Liber Regum* (éd. Flórez) et Rodrigue s'accordent en effet pour écarter d'Alphonse VI, par prétérition, la responsabilité de l'emprisonnement (le second et définitif) de García, alors que la Chr. de Silos, en fait favorable à Alphonse VI pourtant, la reconnaît (comme Pélage et le *Chr. Compostellanum*, puis Luc), mais avec toutes sortes d'atténuations. (Voir mes notes au texte de la Chr. léonaise.)

P. 210. « Pero vivían por las fronteras una casta de espias, llamados en latín *initiatos* y en romance *enaciados*, esto es, « iniciados » en la lengua y en la vida islámica... » Pour les raisons que j'ai indiquées dans le *Bull. hisp.*, 1917, p. 259-64, je crois qu'il s'agit de Maures baptisés plutôt que de chrétiens islamisants.

P. 235. « Propter honorem virginitatis tuae » (dans la *carta de arras* du Cid en faveur de Ximena) : latin à part, c'est la même formule qui figure dans les contrats de mariage des Juifs espagnols et portugais de Bordeaux encore au XVIIIe s. Le tarif était fixe : 200 « sous ». Cf. mes *Recherches sur les Juifs espagnols et portugais à Bordeaux*, 1909, p. 165-7.

P. 317. La *Najerense* parle aussi de l'expédition malheureuse de Rueda, et avec des précisions, mais succinctement (§ 23).

P. 363. La même chronique distingue nettement deux batailles à Sagrajas (Sacralias) et à Badajoz : cela montre bien comment elle a été constituée, à savoir par des additions, sans doute d'abord marginales, à un texte antérieur (ici Pélage).

P. 365. Cette « unión cristiana » à laquelle pense et travaille Alphonse VI après Sagrajas pour tenir tête à la guerre sainte suscitée par les Almoravides, Alphonse VIII l'a réalisée plus complètement après Alarcos, sans que les secours venus de France lui aient été beaucoup plus utiles. Ce que dit M. M. P. sur la façon dont les croisés concevaient leur rôle et leur but a une grande portée.

P. 395. Gil aussi donne la formule des quatre serments du Cid à propos d'Aledo. Son texte est plus concis que celui de la *Gesta :* en est-il le résumé, ou le texte original?

P. 427. M. M. P. nous donnera dans son Appendice les pièces concernant le consentement obtenu des *infanzones* par Alphonse VI en vue du paiement, par eux comme par les *villanos* d'un tribut extraordinaire destiné à la guerre contre les Almoravides. Je suis curieux de savoir quels rapports a ce tribut avec la *pecha* réclamée aux nobles par Alphonse VIII.

Cuatro poemas de Berceo (Milagros de la Iglesia robada y de Teofilo, y Vidas de Sancta Oria y de San Millán). Nuevo manuscrito de la Real Academia Española. Edición de **C. Carroll Marden** (*Revista Filología de la Española*, Anejo IX). Madrid, Hernando, 1928; 109 pages in-8°, 10 ptas.

Au verso du faux-titre, une note de la *Revista de Filología Española* nous avertit que le « nuevo manuscrito de la Real Academia Española » utilisé par l'érudit et sympathique éditeur, a été découvert et donné par lui à ladite Académie. Joli geste, et noble exemple de générosité américaine.

M. Carroll Marden se contente, lui, de dire :

sabemos que se compró en una libreria de lance de Madrid y que el librero lo había obtenido en Logroño.

En tout 30 folios de parchemin; ils proviennent sans nul doute du ms. in-folio décrit par le P. Sarmiento comme un des deux anciens possédés par San Millán, et dont faisait également partie, ainsi que le suppose M. Carroll Marden, le ms. décrit au t. II (1900) du *Bull. hisp.* et utilisé par M. Fitz-Gerald pour son édition de la *Vida de S. Domingo de Silos.*

Après avoir reconstitué avec sagacité l'ordre des poèmes contenus dans cet in-folio, M. C. M. en étudie la langue d'après son fragment; il observe qu'elle est plus castillane que celle du principal original de la copie d'Ibarreta, cet original étant par conséquent le ms. in-4° possédé jadis aussi par le monastère de San Millán, tandis que « el otro codice » auquel se réfère cette copie n'est autre que l'in-folio. Mais un article du P. Justo Pérez de Urbel, que nous publierons prochainement, donnera toutes les précisions là-dessus en résumant cette question, d'ailleurs bien élucidée et mise au point par le professeur américain. En ce qui concerne les caractéristiques linguistiques, celui-ci se défend d'en faire une étude complète, mais il en expose l'essentiel dans un court chapitre sur « el dialecto riojano ».

Son ms. marque par deux points la césure; il les a supprimés dans son édition, quitte à en signaler l'absence ou la mauvaise place. Quant aux variantes de la copie d'Ibarreta, il les a mises en note, ainsi que celles d'autres mss., là où il en disposait. C'est aussi à la copie d'Ibarreta qu'il emprunte les onze premières strophes de *La Iglesia robada*, ainsi que seize de *la Vida de Santa Oria.* Il n'a pas tenté de corriger les vers défecteux (55 *b*, 59 *c* de San Millán, etc.), laissant cet exercice au lecteur. Il n'a voulu, en somme, que reproduire fidèlement le ms. en résolvant les abréviations, mais en gardant les *j* (pour *i*), qui, pour moi, sans parler du cas de *ij*, n'ont

d'autre raison d'être que d'éviter des confusions entre *i* et les traits constitutifs de *m*, *n*, *u*, ainsi que je l'ai noté dans mon édition de la *Vida de Santa Teresa* (*Bibl. romanica*), p. xxxv; il ne me paraît donc pas bien indispensable de s'astreindre à la fidélité, sur ce point, dans l'impression, où pareilles confusions ne sont pas à craindre. Néanmoins, l'éditeur a bien fait ici de reproduire exactement tout, même cela, puisque son but était l'exactitude, et que, au lieu de *j*, on trouve parfois *i* ou *y* (*cuydaua*, *S. M.*, 13 *d*, *fuyendo*, 67 *a*), sans doute par inadvertance du scribe ou par conformité à une orthographe traditionnelle dans l'emploi de *y*.

Merci à M. Carroll Marden de son utile et bon travail!

G. CIROT.

Antonio de Vasconcelos, *Inès de Castro*, 185 pages in-8°, avec 6 figures dans le texte, 1 plan et 79 planches hors texte Edit. Marquès Abreu, Porto, 1928.

La littérature inésienne compte sans doute parmi les plus riches qui soient au monde. Jusqu'à la fin du siècle dernier elle avait été, pour ainsi dire, monopolisée par les poètes, les romanciers et les dramaturges qui, sans jamais se lasser, répétaient les amours de Pedro et d'Inès en les parant de toutes les inventions de la légende; mais depuis une trentaine d'années les études inésiennes sont entrées dans le domaine de la critique : les travaux de Vieira Natividade sur l'Iconographie des Tombeaux d'Alcobaça, et ceux de Mme Carolina Michaelis de Vasconcelos sur la formation de la légende de la Fontaine des Amours avaient ouvert une voie nouvelle, bien timidement encore; on peut dire que le pas décisif vient d'être franchi avec le très beau livre de l'éminent historien de l'Université de Coïmbre, M. Antonio de Vasconcelos.

La première partie de l'ouvrage est consacrée à l'*Histoire* des amours de Pedro et d'Inès, et à leur tragique dénouement. A vrai dire, on doit reconnaître, et l'auteur le reconnaît volontiers lui-même, que son exposé n'est pas entièrement original. Le mariage de D. Pedro avec D. Constança, la sympathie de Pedro pour Inès, l'exil d'Inès et son rappel après la mort de Constance, les intrigues des courtisans jaloux de l'influence que prenaient les Castro sur l'héritier du trône de Portugal, les inquiétudes que causaient au vieux roi Alphonse IV l'introduction de nouveaux bâtards dans la famille royale et la politique de conjuration à laquelle D. Pedro se trouvait entraîné par les frères d'Inès en Castille, la condamnation à mort et l'exécution d'Inès décapitée dans une des salles du palais de la Reine Sainte à Coïmbra le 7 janvier 1355, la révolte armée de Pedro et sa réconciliation avec son père, le supplice des conseillers d'Alphonse IV

aussitôt après la mort de ce dernier, la révélation du mariage contracté avec Inès et la translation solennelle des restes de celle-ci à Alcobaça, tout cela était déjà dans l'ensemble, et souvent même dans le détail, parfaitement connu, et il n'y avait pas lieu d'y insister longuement; les seuls passages où l'auteur apporte des conclusions nouvelles sont ceux où il analyse avec profondeur les raisons qui amenèrent Alphonse IV à faire exécuter la maîtresse de son fils, et celles qui déterminèrent Pedro Ier à inventer de toutes pièces un mariage clandestin avec Inès : il s'agissait avant tout pour Alphonse IV de sauver l'indépendance de la nation portugaise compromise par la politique castillane de l'infant, et pour Pedro Ier d'assurer, par la légitimation des bâtards, l'avenir de la dynastie royale qui semblait devoir s'éteindre avec le chétif infant D. Fernando : dures raisons d'État qui étouffaient les impulsions des sentiments personnels. Mais le grand mérite de A. de V. provient surtout de ce qu'il a eu le premier le courage de nous donner une version purement historique de cette atroce aventure et de la dépouiller de tous les embellissements que lui avait prêtés la légende. Personne n'avait encore osé dissiper l'atmosphère romanesque, et presque romantique qui enveloppait la triste passion de Pedro et d'Inès; les auteurs les plus sérieux et les plus indépendants continuaient à placer les idylliques tendresses de Pedro et d'Inès dans le cadre champêtre de la Fontaine des Amours et déploraient l'assassinat d'Inès, percée de coups par les conseillers du roi sur le bord de la Fontaine des Larmes. C'était sacrifier la vérité à la fiction, et il faut remercier A. de V. qui, sans enlever aucun privilège à la fiction dans le domaine qui lui est propre, a su restituer à la vérité tous ses droits dans le sien.

Dans les deux autres parties du livre, consacrées aux *Tombeaux* et à la *Légende*, l'auteur est arrivé à des conclusions neuves, et sans nul doute définitives.

Complétant les recherches inaugurées, il y a vingt ans à peine, par Vieira Natividade, A. de V. s'est appliqué à découvrir le sens de toutes les scènes sculptées sur les deux tombeaux de Pedro et d'Inès, sauvagement mutilés en 1810 lors du pillage du panthéon d'Alcobaça, et depuis lors voués au plus lamentable abandon. Le tombeau d'Inès ne présente aucune difficulté d'interprétation : on reconnaît sans peine, sur les parois latérales et le chevet, la série traditionnelle de la Vie du Christ, depuis l'Annonciation jusqu'au Calvaire, couronnée par une frise où se détachent des musiciens et le collège des Apôtres, tandis qu'au pied du tombeau se déroule la scène harmonieuse et grandiose du Jugement dernier. Le tombeau de Pedro présente une iconographie beaucoup plus originale et, par conséquent, beaucoup plus délicate à déchiffrer : le registre inférieur des parois latérales est occupé par des épisodes de la Vie de saint Barthélemy d'après la

Légende Dorée, mais le même registre inférieur du pied du tombeau représente les derniers moments de D. Pedro recevant l'extrême onction et le viatique; quant au registre supérieur et à la grande rosace du chevet, ils offrent toute une suite de petites scènes intimes qui, ainsi que A. de V. l'a établi en rectifiant sur bien des points l'opinion de Vieira Natividade, rappellent l'histoire des amours de Pedro et d'Inès depuis l'arrivée d'Inès à la cour de Portugal jusqu'au châtiment des conseillers d'Alphonse IV, telle que Pedro lui-même dut la raconter aux moines d'Alcobaça qui surveillaient le travail des sculpteurs. Nous avons ainsi un témoignage pour ainsi dire officiel qui concorde exactement d'ailleurs avec les conclusions de la critique historique. Nous savions déjà qu'Inès n'avait pas été assassinée par les conseillers du roi et de fait nous la voyons décapitée de la main du bourreau; quant à la *Fonte dos Amores*, et à la *Fonte das Lagrimas* dont Vieira Natividade croyait pouvoir affirmer la réalité historique, il nous faut y renoncer définitivement, car les petites scènes de la rosace sur lesquelles il appuyait son argumentation ne représentent pas autre chose qu'un intérieur fort réaliste (Inès préparant un bain pour son nouveau-né) ou bien un troublant symbole (la douleur écrasant les deux amants séparés l'un de l'autre). L'exposé d'A. de V. est plein de finesse et d'intérêt. Je lui reprocherais cependant de n'avoir pas assez nettement reconnu que la rosace d'Alcobaça est une transposition des *roues de Fortune* de l'iconographie traditionnelle. Et puis, est-il bien vrai que la légende : *Aqui espero a fim do mundo* (car c'est ainsi qu'A. de V. lit la fameuse inscription A : E : AFIN : DOMVDO) renvoie au Jugement dernier du tombeau d'Inès où le sculpteur aurait représenté, accoudés à une fenêtre géminée percée dans la muraille du paradis, les deux amants contemplant l'élection des membres de leur famille et la damnation des conseillers d'Alphonse IV? Les identifications proposées me semblent bien arbitraires. Mais ce n'est pas ici le lieu de traiter cette ample question.

Enfin, M. A. de V. s'est efforcé de retrouver, après M[me] Carolina Michaëlis de Vasconcelos, les origines de la légende de Pedro et d'Inès, légende qui n'est pas sortie de l'âme du peuple, mais de l'imagination des chroniqueurs et des poètes. Il en décèle les premières traces chez Fernão Lopes, auteur de la *Chronique d'Alphonse IV*, plagié par Rui de Pina qui nous raconte comment Inès, pressentant le coup qui devait la frapper, alla avec ses trois enfants implorer la pitié du vieux roi et comment le roi, après lui avoir accordé la vie sauve, retomba sous l'influence de ses conseillers qui aussitôt la mirent à mort. Mais surtout il analyse la localisation de la légende dans les strophes de Camõens, qui place le théâtre des amours de Pedro et d'Inès non plus dans l'austère palais de la Reine Sainte, mais dans le

poétique paysage d'une fontaine connue depuis le milieu du XIVe siècle sous le nom de *Fontaine des Amours*, sans aucun rapport d'ailleurs avec l'histoire d'Inès, et qui, en souvenir des larmes versées par les filles du Mondego sur la mort de la maîtresse de D. Pedro, devait, 150 ans plus tard, s'appeler aussi la *Fontaine des Larmes*. Quant à la tradition macabre du couronnement du cadavre d'Inès et du baise-main, elle n'est pas d'origine portugaise : c'est en Espagne qu'elle a pris corps, dans le dernier quart du XVIe siècle; on ne la voit apparaître, en effet, que dans la *Nise Laureada* de Fr. Jerónimo Bermúdez, épilogue de la *Nise Lastimosa*, publiée à Madrid en 1577. Sans doute, serait-il intéressant de suivre pas à pas l'évolution et les enrichissements successifs de la légende, et notamment les efforts populaires que l'on devine à partir de la fin du XVIIIe siècle (par exemple les taches rouges du rocher de la fontaine qui seraient des traces du sang d'Inès). Mais ce travail de littérature comparée, et de folklore, remplirait à lui seul un gros ouvrage. D'ailleurs, et M. A. de V. l'a bien senti, ce qui importe avant tout, c'est de découvrir les origines des divers éléments de la légende, et il a eu parfaitement raison de s'en tenir là.

Cette remarquable étude, qui n'est autre que la rédaction d'un cours professé devant des étudiants, honore l'Institut d'Études historiques, la Faculté des Lettres et l'Université de Coïmbre tout entière.

L. BOURDON.

The Cid as a Courtly Hero : From the Amadis to Corneille, by **Barbara Matulka**, Institute of French Studies, Columbia University, 1928; 54 pages petit in-8°.

La phrase du début n'est plus admissible après *La España del Cid* de M. Menéndez Pidal :

> The Cid Campeador of history was hardly more than a border ruffian, a typical mediaeval freebooter, who sold his services now to the Christians, then to the Moors.

Mais cette petite étude est antérieure. En tout cas, abstraction faite de cette assertion péremptoire et d'ailleurs peu personnelle, et si l'on prend comme point de départ les Chroniques et le *Romancero*, pour aboutir aux *Mocedades* de Guilhen de Castro et au Cid de Corneille, l'évolution du héros est bien caractérisée et expliquée par l'influence de l'*Amadis*, ou plus exactement l'*Amadis de Grecia*, puis le *Florisel de Niquea* et ses suites. Il y a, en effet, des analogies entre la situation du Cid et de Chimène dans Guilhen de Castro et Corneille et celle de Florisel et de la reine Sidonia : « In both... the hero's punishment was demanded by the one who loved him, and in both, hatred yielded to love » (p. 31).

Une remarque pourtant : ce que Feliciano de Silva a imaginé dans

ces romans, c'est le thème de l'amour en face du *désir* de vengeance; dans les *Mocedades del Cid*, nous trouvons l'amour en face du *devoir* de vengeance. La reine Sidonia est partagée entre son amour pour Florisel et le dépit d'avoir été abandonnée par lui : elle promet la main de la fille qu'elle a eue de lui à l'homme qui lui apportera sa tête. Ce n'est pas tout à fait le cas de Chimène. Néanmoins, des thèmes secondaires (*the head-motive, the voluntary death of the heroine suggested, the vanquished champions sent back, the love-test motive, the living head motive, the sword-motive*) résultent les points de contact assez marqués de part et d'autre. Et il paraît réellement possible que le roman n'ait pas été sans influence sur la transformation du Rodrigue des Chroniques (il faudrait ici préciser lesquelles), et des romances, puisque ce Rodrigue-là est d'abord haï et poursuivi comme meurtrier, puis aimé ou tout au moins demandé (réclamé plutôt) en mariage, tandis que celui des deux dramaturges est d'abord aimé, puis en butte aux revendications.

Mais s'ensuit-il, se demande avec raison l'auteur, que Guilhen se soit inspiré directement de Feliciano da Silva? Pas nécessairement. Quoi qu'il en soit, ajoute-t-il, il y a deux œuvres antérieures à la *comedia* et qui ont avec elle des similitudes. C'est d'abord *Los famosos y heroicos hechos del invencible cavallero el Cid Ruy Diaz de Bivar* de Diego Jiménez de Ayllón (1568), poème épique en *octavas rimas* d'une platitude qu'heureusement relèvent et le sujet et l'intérêt de la question; il a été cité, mais non exploité, par E. Mérimée dans son édition des *Mocedades*. C'est ensuite la nouvelle de Du Perier, *La hayne et l'Amour d'Arnoul et de Clairemonde*, étudiée déjà par Van Roosbroeck, qui y a vu un antécédent du Cid, mais non discerné l'inspiration possible du *Florisel de Niquea;* la date, 1600, rend très peu probable la connaissance de la *comedia* de Guilhen par l'auteur.

On est là, comme dans beaucoup de cas analogues, en face de productions à peu près contemporaines que le hasard, peut-être, mais plutôt la fatalité des conjonctures a fait éclore, parce qu'elles répondaient aux préoccupations, aux goûts et aux lectures du public comme des écrivains. J'ai tenu à analyser ce travail, dont l'importance dépasse de beaucoup le mince volume. G. CIROT.

Las Fuentes narrativas de la Historia de España durante la Edad moderna (1474-1808), por **Rafael Ballester y Castell**. Fasc. I. *Los Reyes Católicos, Carlos I, Felipe II*. Valladolid (Miguel Iscar, 11), 1927; 204 pages in-8°, avec IX pages d'index provisoire, 7 ptas.

Vingt ans se sont écoulés depuis que M. R. Ballester a publié *Las fuentes narrativas de la Historia de España durante la Edad Media*

(1908). Le moment serait peut-être venu de les mettre au courant. En attendant, voici pour l'époque moderne un manuel qui ne fait pas double emploi avec les *Fuentes* de M. Sánchez Alonso et qu'il faut également avoir sous la main. C'est en somme une histoire de l'historiographie espagnole; sujet austère, mais que, vraiment, M. Ballester n'a pas présenté d'une façon rébarbative. Son exposé, fait avec clarté et brièveté, est plein d'intérêt pratique, comme il convient à une bibliographie; mais il nous donne aussi une idée de l'activité des chroniqueurs et des historiens (les deux appellations ne sont pas, on le sait, synonymes) du temps des Rois Catholiques, de Charles-Quint et de Philippe II : beau programme, réalisé en 200 pages, avec une aisance qui dénote une connaissance sérieuse des ouvrages passés en revue. On trouvera là bien des détails qui ne trouveraient guère leur place dans une histoire littéraire, à moins qu'elle ne prît les dimensions de l'œuvre d'Amador de los Ríos. Or, beaucoup de ces détails sont nécessaires à qui veut peser le témoignage d'un historien : pour Bernáldez, par exemple, chroniqueur par goût et vocation, et non de carrière, aussi bien que pour Pulgar, *cronista* officiel et salarié.

Qu'il y ait des lacunes, c'est inévitable. La Chronique des Rois Catholiques par Diego de Valera n'a été publiée qu'en 1927 (cf. *Bull. hisp.*, 1928, p. 258), et n'était signalée explicitement que dans Gayangos. Pour Padilla, toutefois, et son *Libro primero de las antigüedades de España*, d'ailleurs nommé en passant, il y avait autre chose, sinon mieux, que la citation de Cejador (p. 30), je veux dire l'article que j'ai publié dans le *Bull. hisp.* en 1914. Pour Pedro Mexía, ne pas dédaigner l'article posthume de René Costes (*Bull. hisp.*, 1920), qui devait servir d'introduction [1] à une édition critique, laissée toute prête entre mes mains : celle qui a paru dans la *Revue hispanique* sous le nom de J. Deloffre, faite, pour la partie principale, sur un seul manuscrit, ne l'a point rendue inutile, mais lui a enlevé l'intérêt de l'inédit, pour ce qui n'a pas été publié dans la *B. A. E.* Pour Ocampo et Páez, ne pas oublier l'article de M. Marcel Bataillon (*Bull. hisp.*, 1923, p. 33-58), où sont discutées et mises au point les assertions du P. Miguélez et les miennes propres. L'hypothèse de Foulché-Delbosc, au sujet des quatre morceaux de la *Guerra de Granada* qui auraient été tirés du poème de Juan Rufo, ne me paraît pas inattaquable (cf. *Bull. hisp.*, 1920, p. 157).

Mais mon intention n'est pas d'éplucher tout cet aperçu; elle est, au contraire, d'en proclamer l'utilité et la bonne conception.

G. CIROT.

1. Entre autres choses intéressantes, Costes y montre l'importance non soupçonnée encore des emprunts de Sandoval à Mexía.

C. Pérez Bustamante, *Españoles e ingleses en América durante el siglo XVII. El Conde de Gondomar y su intervención en el proceso, prisión y muerte de sir Walter Raleigh.* **Santiago, 1928, in-4°, LIII-151 pages, 3 planches.**

M. Pérez Bustamante publie cinquante-deux documents inédits, datant de 1616-1618, sur la mission de l'ambassadeur d'Espagne à Londres, D. Diego Sarmiento de Acuña, comte de Gondomar, et sur ses efforts pour entraver les projets du fameux pirate Walter Raleigh et obtenir sa condamnation. Il y a là toute une série de pièces fort curieuses, relatives à des faits assez mal connus jusqu'ici, et particulièrement utiles pour l'histoire des relations anglo-espagnoles et de l'Amérique espagnole au début du XVII[e] siècle. Le savant doyen de la Faculté des Lettres de Santiago les a fait précéder d'une substantielle introduction, qui se lit avec beaucoup d'intérêt.

ROBERT RICARD.

Pierre Paris, *La peinture espagnole depuis les origines jusqu'au début du XIX[e] siècle (Bibliothèque d'histoire de l'Art)*, **Paris et Bruxelles, G. Van Oest, 1928. Un volume in-4° de 48 pages et LXIV planches.**

Nous devions déjà à M. P. Paris une excellente monographie de Goya (dans la Collection *Les Maîtres de l'Art*, Paris [1928]). Cette histoire de la peinture espagnole l'a suivie de près. Bien qu'elle s'adapte au strict gabarit de la *Bibliothèque* Van Oest, le sujet n'est point écourté : M. Paris discerne avec esprit des caractères hispaniques, dès l'âge de la pierre taillée, sur les bisons d'Altamira, puis dans les compositions néolithiques de Cogul et d'Alpera. Pour les temps historiques, où il n'avait que l'embarras du choix, le choix est heureux : à côté des noms et des œuvres qui sont dans toutes les mémoires, on en trouve ici de moins connus, qui méritent citation ou reproduction, comme le retable de Jacomart à Rubielos de Mora, la *Sainte Famille* du duc de Montellano par Juan de Juanes, un Valdés Leal de la Collection Bonsor, etc. Bien entendu, il a fallu faire des sacrifices, et ceux-ci, sans doute, se justifient mieux dans l'ombre de Velazquez. Cependant il me semble que Mayno n'était pas indigne d'une mention, sa toile historique du Prado ayant des parties grandes et neuves. Sur Ribera, on estimera peut-être que le jugement, à se trop condenser, perd quelques nuances; j'aurais souhaité une reproduction de l'*Echelle de Jacob*.

M. P. Paris a finement apprécié l'inspiration mystique des trois grands peintres religieux de l'Espagne, Greco, Zurbaran et Murillo. On ne peut qu'applaudir aux observations qu'il avait antérieurement

présentées dans la *Revue de Paris* (15 juin 1927). Murillo a toutes les tendresses de la foi populaire, certes! N'est-ce pas ce qui rend son réalisme un peu superficiel? Autrement trempé, celui de Zurbaran vient pourtant du même filon. M. Paris a fortement marqué que Greco est aux antipodes. Je ne pense pas, du reste, qu'il juge son style, formé d'éléments hétérogènes et très personnel, moins espagnol pour cela. On doit avouer seulement que ce style, plutôt qu'à l'avenir immédiat, appartient au passé, à l'Espagne maniériste et orientalisante, éprise de mobile géométrie, de concepts raffinés et d'un idéal chevaleresque. C'est une greffe néo-byzantine sur la souche mudéjar.

L'histoire de la peinture espagnole est faite de ces contrastes; elle se compose de traits interrompus et discordants. Ses péripéties, que M. Paris a vigoureusement rassemblées, lui donnent l'allure d'un drame[1].

R. VALLOIS.

C. Parra-Pérez; *Bolívar; Contribución al estudio de sus ideas políticas*; Paris, Éditions Excelsior, 1928, in-8°, 347 pages.

Auteur d'un ouvrage important sur *Miranda et la Révolution française*, M. Parra-Pérez réunit, en ce nouveau volume, un certain nombre d'articles déjà parus dans diverses revues de l'Amérique latine sur le Libertador. Ces études retracent avec exactitude l'évolution de sa pensée politique, depuis le Manifeste de Carthagène, publié au lendemain des désastres de 1812 et pour en expliquer les causes, jusqu'au pronunciamiento de Bogotá et à la dictature plébiscitaire de 1828-1830. Nourrie de la tradition philosophique et révolutionnaire du XVIIIe siècle français, elle apparaît, dès le début, très réaliste et clairvoyante, hostile au fédéralisme, et favorable à un système de gouvernement constitutionnel, mais autoritaire et centralisé. Elle s'ébauche lors de l'établissement de la seconde République (1813-1814), se renforce, après les victoires de 1816 et la promulgation du Statut provisoire, puis, en 1819, inspire, au Congrès d'Angostura, le vaste effort d'organisation politique et législative qui aboutit à créer, de l'Équateur à la Guyane, le premier État de Colombie. L'œuvre de Bolívar ne cesse de s'élargir. Il collabore avec San Martín, puis avec Sucre, à la libération du Pérou; en 1826, il envoie au Congrès de Chuquisaca son projet de constitution pour la Bolivie. Cependant il conçoit l'idéal d'une puissante union de républiques latines, groupées autour de la Colombie, et réunit, au Congrès de Panama, leurs délégués. Il assiste avec douleur à l'échec de sa tenta-

1. Ajouter à la bibliographie Aug. L. Mayer, *Geschichte der Spanischen Malerei*; 1re éd. 1913; 2e éd. 1922; trad. espagnole, Madrid, 1928; du même auteur, *La pintura española*, trad. Manuel Sánchez Sarto, éd. Labor, Barcelona, 1926.

tive, au morcellement des États qu'il a fondés, voit le Venezuela et l'Équateur se séparer de la Colombie. L'auteur suit ces projets, ces efforts, où Bolívar dépensa tant de science politique et de diplomatie. On sent, à chaque page, une admiration affectueuse pour le Libertador et son œuvre, une connaissance approfondie de l'histoire locale, et, en même temps, une réflexion exercée, par la pratique de l'histoire européenne, à dominer le tumulte des événements dont l'Amérique espagnole fut le théâtre. A. RENAUDET.

Théodore Legrand; *Histoire du Portugal du XIe siècle à nos jours;* Paris, Payot, Bibliothèque historique, 1928, in-8°, 175 p.

Ce livre, conçu sur le même plan que l'*Histoire de l'Espagne* de M. Rafael Ballester, est un manuel dont la disposition générale ne déroutera personne. Trois parties : Moyen-Age, Temps modernes, Période contemporaine. A l'intérieur de chacune de ces divisions, l'auteur conte brièvement l'histoire du pays par règnes; après quoi, trois ou quatre chapitres décrivent, avec une égale brièveté, la civilisation, les institutions, racontent les découvertes et les entreprises coloniales. La période contemporaine est le plus sommairement traitée : huit pages suffisent à l'exposé des institutions, de la vie économique, sociale, intellectuelle et artistique du Portugal entre la mort de Joseph Ier et la proclamation de la République. Flaubert affirme que l'homme le plus prolixe devient concis quand la matière manque. Peut-être toutefois y aurait-il eu plus à dire; et la même impression se dégage de l'ensemble du livre : ni la nation portugaise, ni l'économie portugaise, ni la civilisation portugaise n'y revivent bien vigoureusement. Une bibliographie assez abondante (p. 165-173) rendra sans doute quelques services. A. RENAUDET.

B. Sánchez Alonso, *Fuentes de la historia española e hispano-americana.* Segunda edición, revisada y ampliada 2 vol. Madrid, 1927; XVI-633 pages et 468 pages in-8°.

Le sous-titre de cette bibliographie porte : *Ensayo de bibliografía sistemática de impresos y manuscritos que ilustran la historia política de España y sus antiguas provincias de ultramar.* Celui de la première édition (1919) ne mentionnait point les manuscrits et portait la mention *Excluidas sus relaciones con América.* Avec les additions concernant l'Espagne seule (jusqu'à l'année 1927), on comprend que le contingent américain et les manuscrits aient presque doublé le nombre primitif des articles (passé de 6.783 à 13.172). Le vol. II, relié du reste avec le I, est réservé au XIXe siècle, avec une notice sur sa bibliographie, et comprend les 203 pages d'index et de

table générale. Enfin, l'*Indice de asuntos* a été divisé en *biográfico*, *geográfico*, et *misceláneo*. Le nombre des chapitres est passé de sept à neuf, par suite de l'addition d'un chapitre consacré aux Histoires générales et du chapitre *Hispano-América*. C'est donc une refonte complète : entreprise aussi courageuse que le fut en son temps celle de la première édition (1919), œuvre toute personnelle et, par son ampleur déjà nouvelle, si l'on songe aux ressources rudimentaires dont disposait auparavant le chercheur : l'utile *Bibliografía de la Historia de España*, de Rafael Ballester, conçue, du reste, d'une autre façon, est postérieure (1921), et si *Las fuentes narrativas de la Historia de España durante la Edad Media* du même sont antérieures (1908), la suite, pour la période 1474-1808, a paru seulement en 1927.

Dans la Bibliographie de M. S. A., la partie discursive a été réduite au minimum. Les notices générales qui étaient en tête de chaque chapitre ont été conservées et modifiées au besoin, mais guère augmentées. Toutefois, naturellement, il en a été mis une en tête de chacun des deux chapitres nouveaux. Ainsi, à propos des histoires générales et des motifs qui les ont fait admettre dans la présente édition, il y a des observations très utiles et très justes; et pour la découverte et la conquête de l'Amérique, quelques pages préliminaires résument l'histoire de leur historiographie et indiquent les fonds, les collections, etc.

Quant au contenu bibliographique, je ne vois pas d'omission à signaler. J'avoue que je n'ai pas cherché à le prendre en défaut et que le triomphe serait au surplus bien mesquin [1]; mais je l'ai assez manié pour m'en déclarer très satisfait et (puis-je bien ajouter) très reconnaissant envers l'érudit patient et désintéressé qui n'a pas été rebuté par le côté ingrat de pareille tâche. Je doute, en effet, qu'il éprouve souvent le plaisir, accordé par lui à tant d'autres, de se voir cité en bas de page ou autrement.

Sauf exceptions relatives à des travaux très essentiels, ce n'est pas

1. Cependant je dois noter au n° 65 l'omission de l'édition de la *Crónica general de España* de Fray García de Enguí par G. Eyzaguirre Rouse, publiée dans les *Anales de la Universidad de Chile* (cf. *Bull. hisp.*, 1911, p. 237). La chronique léonaise ou *Najerense*, citée au n° 642, a droit à figurer parmi les histoires générales : c'en est une. — J'ai trouvé un renseignement utile à propos de D. Pedro Fernández de Velasco (cf. plus haut, p. 331). — Pour l'œuvre de V. Balaguer, *Los Reyes Catolicos*. M. Sánchez cite l'édition de 1892 (n° 2403), en ajoutant que « Entre las obras de Balaguer figura otra, con el titulo de « *Disquisiciones históricas* (*Reyes católicos*) », de la qual la citada debe ser ampliación. » Comme c'est cette seconde que je connais et non la première, je ne puis donner un avis, mais il me semble que simple réimpression ou refonte (l'auteur n'est mort qu'en 1901), la seconde a droit à la préférence. Ce n'est d'ailleurs pas un travail méprisable. M. S. A. n'a, du reste, pas cru nécessaire de dénombrer toutes les éditions d'un ouvrage. Ainsi pour le *Valerio de las historias* de Rodríguez de Almela, il ne signale que celle de 1487, quitte à dire qu'il y en eut dix éditions en un siècle.

une bibliographie critique . pareil caractère serait difficile dans un recueil de ce genre, et au surplus sujet à caution. Mais M. S. A. a marqué de nombreuses références aux comptes rendus dont les ouvrages indiqués ont été l'objet. Le chercheur peut donc savoir ce qui en a été dit.

Donc, instrument de travail précieux, que doit avoir à sa portée quiconque s'intéresse à l'histoire de l'Espagne ou de l'Amérique. Ceux qui se mettent aujourd'hui à la creuser ne se doutent pas des tâtonnements de l'initiation il y a trente ans. Il n'y avait alors que le maître (un maître comme Morel-Fatio) pour les rendre moins longs et moins décourageants. On n'a plus qu'une peine, à présent, celle de se procurer les ouvrages dont on a les listes copieuses pour tous les sujets [2]. G. CIROT.

Juli Just Gimeno : *Blasco Ibáñez i València* (Valencia, Col·lecciò « L'estel », Guillem de Castro, 35; Representaciò en Barcelona : « Editorial Barcino », Portaferrisa, 17. Subscripciò a 3 volums, 6 pessetes ; a 6, 12 pessetes).

Cette brochure de 121 pages, illustrée de 6 eaux-fortes de Tomás Fabregat (Esglesia dels Sants Joans; Porxe de Velluters; Pellería del Mur de Santa Ana; Ermita de Vera; Cementeri d'Alboraia; Barques en la platja), nous donne quelques lumières — à travers beaucoup d'inutile verbiage, de digressions superflues et d'élans lyriques inopportuns — sur les premières années valenciennes de Blasco Ibáñez, que les deux biographes du défunt romancier, consécutifs à l'auteur de ces lignes, laissaient — parce que nous n'en avions touché qu'un mot rapide — dans la même discrète pénombre. Nous faisons allusion aux deux volumes du jeune Valencien, Emilio Gascó Contell — *Los grandes Escritores : Vicente Blasco Ibáñez*, Paris, 1925 (*sic*, mais l'ouvrage a paru dans le printemps de 1926 et porte, à la page finale, la mention : « París, abril 1926 ») — et du plus jeune reporter madrilène, R. Martínez de la Riva — *Blasco Ibáñez, su vida, su obra, su muerte, sus mejores páginas* (Madrid, février 1929) — qui, l'un et l'autre, encore qu'à des degrés divers, n'ont fait que délayer et démarquer notre prose chaque fois que, n'ayant rien de mieux à dire, elle les dispensait de pousser plus avant une étude précipitée, encore que l'ouvrage du premier, soumis au contrôle de Blasco, ait été castré, rigoureusement, par lui. Nous avons vu, alors que M. Gascó était encore employé de la maison d'éditions espagnole du 222 du boulevard Saint-Germain, dans le bureau de ce jeune littéra-

2. On sait que M. S. A. nous a rendu le service d'éditer à nouveau la *Crónica del obispo don Pelayo* (Madrid, « Centro de Estudios historicos », 1924), avec une excellente introduction.

teur — aujourd'hui au service de la Librairie étrangère Truchy-Leroy —, le manuscrit original de son travail zébré de ratures et couturé de corrections et rectifications du maître de Menton, caprices auxquels, comme nous-même en notre temps, dut se plier l'auteur. Toutefois, ce que dit M. Gascó des origines de Blasco est plus complet que ce que nous en avions pu relater, Blasco s'étant opposé à ce que nous nous étendions le moins du monde sur cette période de sa vie, comme sur ses premières œuvres littéraires. S'il a permis à son second biographe d'être un peu plus prolixe, c'est qu'en 1925 il avait conçu le plan de composer des Mémoires de sa vie et qu'il leur ouvrait la voie par ces rapides aperçus sur ses premiers débuts dans l'existence. Mais on pourra — en comparant ce texte avec celui qu'a imprimé M. Gascó — juger de l'étroitesse des limites qui nous furent imposées quand nous aurons imprimé le manuscrit sur lequel Blasco aurait voulu que fût rédigé notre livre — manuscrit écrit de sa main, en espagnol et complété, à mesure que s'imprimait l'ouvrage, par une volumineuse série de missives au jour le jour, près d'une centaine. En attendant, relevons dans les pages valenciennes de M. Just Gimeno, quelques précieux détails, jusqu'ici inédits.

D'abord, le père. Blasco s'est toujours borné à dire que c'était un commerçant à l'aise, descendant d'une famille rurale indépendante « con tierras y rebaños de su pertenencia y cuya mentalidad excedía la del medio que la rodeaba, en sus riscos originarios ». Ses dispositions heureuses auraient été cause qu'un oncle *capellán*, frère de sa mère, frappé de sa précoce intelligence, lui aurait enseigné le latin, d'où il serait passé au séminaire de Teruel, puis, en présence de son manque de vocation, serait venu, comme tant d'autres compatriotes aragonais, chercher fortune — et la trouver — à Valence. « De modo — écrivait Gascó sous la dictée de l'intéressé — que los progenitores del futuro novelista... no conocieron las asperezas y servilismos de otros compatriotas, menos inteligentes y afortunados » (p. 15). Plus loin (p. 22) : « Sus padres... pertenecían a la pequeña burguesía española... » M. Just Gimeno — dont l'ouvrage, encore qu'apologétique et de « commémoration » du défunt (il parut à Valence lors de l'anniversaire de la mort de Blasco, le 24 janvier dernier), ne souffre plus de ce culte de latrie qui, la présence personnelle écartée, se mue vite en simple culte de dulie — n'a pas osé brimer effrontément le souvenir de tant de Valenciens qui savent et s'est borné à relater la simple vérité.

Celle-ci diffère sensiblement de la légende soigneusement concertée par l'intéressé. Né à Aguilar de Alfambre, petit village de la province de Teruel, « era molt petit quan el dugué son pare a Segorb ». Mais le commerce y étant languissant, le jeune gars n'y

resta que quelques mois et, n'y trouvant pas à gagner sa vie, passa à Castellón, où il ne fut pas plus heureux. Si bien qu'un jour — et en compagnie de son père — il s'en vint à Valence, où un épicier du Marché le prit à son service. Il fit là le métier que l'on sait, peinant tout le jour, durement, mal rétribué, exposé aux rebuffades de rustres des champs d'Alboraya et de Ruzafa, habituels clients de la maison, à l'ombre de cette église *de los Santos Juanes* et de l'antique *Lonja,* parmi le grouillement du *Mercado,* avec ses types uniques, chargés de la plus plantureuse abondance des fruits d'une terre féconde entre toutes. Cette boutique, d'ailleurs, subsiste encore et nous l'avons vue, l'été de 1928, en compagnie de notre cicerone à Valence, M. Pablo Michó Gadea, avec lequel, un beau dimanche de septembre, nous allâmes également visiter la Malvarrosa, après avoir savouré, près de ce « chalet » à prétentions, la plus délicieuse des paellas aux bords de la mer latine. C'est là que le père de Blasco, Don Gaspar Blasco Teruel, passa les meilleures années de sa jeunesse, ayant encore aux mains les durillons de ses premiers labeurs champêtres aragonais, sur la tête la *montera de peu* enfoncée jusqu'aux oreilles et, aux pieds, les rudes *abarcas* ibériques.

Mais le hasard voulut que, parmi les clients de la boutique, il remarquât une fille à l'air énergique, dont son cœur tomba vite amoureux. C'était, elle aussi, une *churra,* étant de Calatayud, à quelque 80 kilomètres de Saragosse, d'où l'avait fait venir une tante, Doña Vicenta Martínez — elle-même portait le nom de Ramona Ibáñez Martínez — que le libraire Don Merián Cabrerizo employait comme gouvernante. Blasco affectait de se donner pour descendant de Cabrerizo, ce qui est la plus grossière des inventions. Gascó, par exemple, écrit p. 18 : « Otro antepasado notable de Blasco Ibáñez — y que pone un antecedente cultural en su familia... — fué don Mariano Cabrerizo; un editor, célebre en sus tiempos, que popularizó en España, del año 1825 al 1860, todos los grandes escritores extranjeros de dicha época ». Puis, page 20 : « En su casa había muchos libros, muchísimos, unos regalados por su pariente don Mariano Cabrerizo, y otros adquiridos por don Gaspar, que fué siempre gran lector ». Le pauvre Gasparet avait bien autre chose à faire qu'à lire quand naquit Visantico — dont le prénom lui fut donné (et ici encore il mentait sur ce point) simplement « com a senyal de consideració a la seuá tiá i protectora, la qual va a esser la madrina » (Just Gimeno, p. 14). Rien donc du culte valencien à saint Vincent Ferrier, qui aurait imposé ce choix. Ce fut, d'ailleurs, grâce aux *duros* économisés un par un par donya Vicenta que notre humble *hortera* put convoler en justes noces et acquérir — pour mille piécettes! — un petit établissement d'épicerie sis au n° 8 de la rue de la Sabonería Nova, aujourd'hui rebaptisée : Flor de Maig, comme hommage à

Blasco. Pour mille autres piécettes, le jeune couple se vit maître du matériel de la boutique — cannelle, poivre noir, poivre rouge, etc. — un an après leur union. C'est là que naquit Blasco, le 29 janvier 1867, bien qu'une partie de sa prime enfance se soit écoulée dans la petite maison de campagne que possédait Cabrerizo sur l'Alameda, de l'autre côté du Turia, lieu alors écarté et solitaire dès que se couchait le soleil. Sa marraine l'y choyait, ainsi que la sœur de sa mère, Angela Ibáñez, venue, sur les instances de cette dernière, de Calatayud auprès de donya Vicenta, qu'elle ne quitta que lorsqu'à son tour elle se fut mariée.

La boutique de la rue de la Savonnerie Nouvelle, qui est une vieille artère du quartier populaire, n'est pas précisément luxueuse, ni même simplement confortable. Les pièces en sont obscures et basses, mal aérées et l'on comprend que l'enfant n'y ait pas été retenu. Son père, carliste, y avait accueilli un frère beaucoup plus jeune, venu du village natal pour chercher, lui aussi, fortune et qui, presque de l'âge de Blasco, se montra dans la suite son ardent soutien, contre l'opposition de ses parents. La tante de Blasco y vivait également. L'apprenti, ou commis, dans l'impossibilité de trouver une place dans cet étroit logement, dormait à la boutique. En 1871, ayant devant lui des économies, Don Gaspar acheta, cependant, une maison sise au n° 8 de la place Saint-Gil, à proximité, encore, du Marché. C'est là que tous allèrent habiter finalement, un peu plus à l'aise désormais. Le premier maître de l'enfant avait été un vieillard, ex-combattant d'Alicante, sous les ordres du général Chapalangarra, qui tenait une pauvre école primaire à l'un des étages d'un immeuble de la rue appelée aujourd'hui de José Guerrero, mais alors « de Carabasses », près de la rue des Mallorquins. Il n'y fut que peu de temps, et, âgé de 5 ans, fut ensuite envoyé à l'école de Don Joaquím Gimeno, devant le couvent des Repenties de la rue du Tour de Saint-Grégoire. De là, après deux ou trois années de constante indocilité et de fréquentes punitions, on le mit — sa mère, pour lui assouplir le caractère, ne lui ménageait pas les taloches, ni l'emprisonnement dans une chambre noire : mais en vain — chez les Frères de la Doctrine chrétienne espagnols, aux *Escoles Píes*, d'où il fut chassé pour indiscipline.

La régularité n'était pas son fort. Il avait fait, chez Gimeno, la connaissance d'un certain Ricard Asensi, fils d'un ex-marchand de vins à Marseille et à Lyon, marié en Amérique à une Italienne de « Piana dei Greci » — nous ne garantirions pas cette orthographe — et dont le républicanisme endoctrina l'enfant, qui fréquentait assidûment cette demeure, rue « de les Magdalenes ». C'est là que Blasco fit ses premières lectures et qu'il reçut l'empreinte de ce milieu spécial de fédéralisme à la Pi y Margall, dont il fut si long-

temps — avant le départ d'Espagne, qui renouvela sa mentalité — le champion. M. Just Gimeno, qui nous reproche, page 35, de n'avoir rien dit de cette influence d'Asensi et de son milieu, n'aurait sans doute pas exprimé ce blâme, s'il eût su qu'à deux reprises Blasco nous menaça d'arrêter l'impression de notre volume, aux ateliers de sa maison de Valence, parce que nous enfreignions ses consignes et touchions, en passant, un mot rapide sur des sujets par lui déclarés tabous... Cependant, les parents de cet enfant rebelle ne désespéraient pas de le réduire à l'obéissance. Ils l'avaient, en désespoir de cause, placé chez un prêtre, don Josep Renau, directeur du Col-legi Valentí, place de la Pilota. Installés alors dans leur logement de la place Saint-Gil, ils se sentaient assez riches pour vivre de leurs rentes et avaient cédé leur boutique à Joseph et à Raphael, frères de don Gaspar. Le petit rejeton de ces braves épiciers ne fut, au Collège Valencien, pas différent de ce qu'il avait été dans les précédentes écoles. Ses goûts littéraires, déjà avérés par un amour ardent de la lecture, s'y manifestèrent, outre que par l'assidu commerce avec toute sorte de romans d'aventures, par la composition d'une sorte de journal manuscrit, où il déposait les fantaisies de sa jeune imagination, récits prodigieux autant que naïfs. L'assiduité du collégien restait plus que médiocre. Ses fréquentations allaient aux en-dehors, aux révoltés, aux illuminés.

Passé ensuite à l'Instituto de Valence, que dirigeait un ancien marin, don Antonio Suárez, ses parents caressèrent l'espoir d'en faire un marin. Blasco a redit à qui voulait l'entendre qu'il eût été, en effet, marin, si la résistance de sa mère, d'une part, et, de l'autre, sa totale incapacité d'apprendre les mathématiques n'y eussent mis un insurmontable obstacle. La version que donne M. Just Gimeno est, cependant, tout autre, p. 52. D'après lui, l'unique motif pour lequel il dut abandonner cette carrière, ce fut la conviction, qu'on finit par lui imposer, qu'un plébéien comme lui ne pouvait songer à faire figure dans un corps aristocratique. D'où une « cruelle désillusion », qui « l'affirma de plus en plus dans ses idées ». Son républicanisme aurait donc, en somme, été à base d'orgueil blessé. L'explication est bien dans la nuance du caractère de Blasco, tout de fausse bonhomie et de secrète, inflexible, barbare volonté d'orgueil. Ne pouvant faire figure dans la marine de son pays, il se rejeta alors dans l'agitation démocratique et l'on sait suffisamment où elle l'a mené. Le futur franc-maçon, inscrit au groupe anarchisant *Clarté* — voir Jean Maxe, *Cahiers de l'Anti-France* (Paris, 1924, p. 1086 [1] — a pu, un temps, croire à sa mission de rédempteur bourgeois des plèbes espagnoles : ce n'était qu'un rêve d'ambitieux. La nature de

1. Cf. notre *Tartarin révolutionnaire* (Paris, 1925), p. 28, note.

ses instincts démocratiques devait apparaître sous son vrai jour lorsque, enrichi par l'afflux des dollars américains venus de la chance de la guerre, il adopta le genre d'existence que l'on sait, sur la Côte d'Azur et si l'échec de la campagne antimonarchiste scella irrémédiablement ses destins politiques, Blasco ne laissera pas pour autant, tout en se proclamant démocrate, de faire risette à tous les aristocrates que le prestige de son nom et surtout de son argent attirera du côté de la Villa Fontana Rosa.

Nous ne suivrons pas davantage le livre de M. Just Gimeno, qui s'arrête d'ailleurs au mariage de Blasco, au retour de Paris, en 1891, avec donya María Blasco del Cacho, dont la triste histoire devait, à Paris, nous être contée, avec une multitude d'autres détails incroyables, par le propre compagnon des luttes de Blasco à Valence, devenu son mortel ennemi, Rodrigo Soriano, au retour de l'exil de Fuerteventura, en compagnie d'Unamuno. M. Just Gimeno énumère les premiers romans de Blasco, où apparaît à nu le genre de son talent de feuilletoniste. On sait que la *Gaceta Literaria* du 1er décembre 1928 s'est demandé si « l'esprit de Blasco Ibáñez écrivait ». L'organe de M. Giménez Caballero avait été frappé par l'apparition de 14 volumes de romans jusqu'alors inconnus et signés du nom de Blasco — le 15 janvier la *Gaceta* en annonçait 4 autres, parus dans la première quinzaine de janvier. Mais, dans l'intervalle, une firme de Madrid et de Paris — « Editorial Cosmópolis », Apartado 3 030 » — avait appris aux lecteurs de ce journal que ces volumes par elle publiés et vendus par la « Sociedad General de Libreria » de la rue Ferraz, n° 21, étaient simplement les prémisses de l'œuvre littéraire de Blasco, remontant aux années 1888-1894. Nous avons voulu connaître enfin ces livres, que Blasco nous avait interdit d'analyser et dont trois viennent d'être traduits en notre langue, par les soins de la firme susdite. Ils forment la bagatelle de 18 volumes — *¡Por la Patria!; El Conde de Baselga; El Padre Claudio; El Señor Avellaneda; El Capitán Alvarez* (2 tomes); *La Señora de Quirós; Juventud a la sombra de la Vejez; En París; El Casamiento de María; El Conde Garci-Fernández; Fantasías; En el Cráter del Volcán; La hermosa Liejesa; La Explosión; Guerra sin Cuartel.* Ces volumes se vendent 5 pesetas l'un. En outre, « Cosmópolis », dans sa série mensuelle : *El Libro de Todos*, publiait, à partir de juin 1927 — n° 3 —, une série de réimpressions de contes de Blasco datant de ces lointaines époques — *Mademoiselle Norma; El adiós de Schubert* (n° 11, février 1928); *La Misa de Media Noche* (n° 18, septembre 1928); *Leyendas y Tradiciones* (n° 25, avril 1929). Ces fascicules ne coûtent qu'une peseta, bien qu'il y ait là, dit l'éditeur, pour 5 pesetas de littérature. Quand sera-ce le tour des publications de Barcelone, postérieures, elles, au retour de Paris et au mariage de

Blasco, où l'auteur, abandonnant ses thèmes antérieurs à la Fernández y González, exploite le filon anticlérical et « républicain »? De l'*Historia de la Revolución Española* — qui remonte encore à l'époque de l'exil à Paris, Gascó avait répété, page 41, qu'elle parut par fascicules, avant de former « trois gros volumes ». Laissons ces élucubrations indigestes, comme, plus haut, nous avons laissé *Romeo el Guerrillero*, où Blasco n'est pas tendre pour les Français de Napoléon — pour ne demander que la seule réimpression de cette *Araña Negra*, où le *Juif Errant*, d'Eugène Sue, habillé à l'espagnole, eut le don — nous dit M. Just Gimeno, p. 112 — d'émouvoir fortement la plèbe de Valence et de conférer à son adaptateur « molt de renom ». Notre garant ajoute : « Els seus correl-ligionaris el llegien en lès vetllades d'hivern, en les seues cases, en veu alta, davant la dona i els fills reunits a voltant del llegidor, posant de tant en tant un viu comentari al relat ».

M. Gascó, qui connaissait, lui aussi, vaguement ces livres introuvables, en disait, page 26 : « Y no por boca suya, que ya lo ha olvidado casi totalmente, sino por cariñosos amigos que los conservan como reliquias, he podido conocer la existencia de volúmenes que el novelista excluyó despiadadamente de su obra, considerándolos como pecados literarios de juventud, extendiendo este parricido hasta donde buenamente pudo llegar, que no se quedó corto. » On sait, au demeurant, que le défunt Julio Cejador en donnait une liste incomplète et, l'ayant trouvée là, nous avions demandé à Blasco de nous en faciliter au moins les plus curieux. Il nous répondit, en date du 25 février 1921, Nice : « Lo único que escribí en el Barrio Latino fué una Historia de la Revolución Española. Todo lo demás que V. cita, lo escribí después en España. Pero es conveniente no analizar esas obras, ni *Araña Negra*, ni otras. Indíquelas ligeramente en un pasaje y baste. Son libros que hice para ganar dinero (aunque sólo gané para comer, escasamente) y que no valen nada. No quedan ejemplares, nadie se acuerda de ellas, son indignas de mí... Deje esto para lo futuro, si algún erudito quiere buscarlas. Ahora yo estoy vivo aún y debe V. hacer un libro vivo, sobre lo mío que merece vivir. Esos libros fueron obras de propaganda republicana, únicamente. Con este fin traduje también la *Historia de la Revolución*, de Michelet [2], que se vendía muy barata,

2. On ne sait guère que Blasco traduisit également, vers la même époque — ce fut, croyons-nous, l'un des premiers ouvrages de cette « Editorial Democrática » qu'il venait de fonder avec Senent en plein quartier catholique (Carrer de Cadirers) et qui précéda la fondation du *Pueblo* — Voltaire, avec prologue de Victor Hugo et portrait de Voltaire par Condorcet. Ajoutons qu'en ces lointaines époques, il tenta le théâtre, avec un drame : *El Juez*, dont la première et dernière représentation eut lieu à l'*Apolo*, par la troupe de Wenceslao Bueno, dont D. Fernando Díaz de Mendoza était jeune premier et dont la mort de la mère de l'auteur interrompit le succès.

creo que a 10 céntimos el fascículo, lo mismo que un periódico. La *Araña Negra* fué una novela tremenda contra los Jesuítas. Todo por propaganda y sin que yo sacase ganancia alguna ».

Il fallait, cependant, que fussent réimprimés ces ouvrages pour que, d'une part, on se fît une exacte idée de la longue période d'obscurité de Blasco à Valence — d'où le tira Soriano, qui le fit connaître à Madrid, où il rédigeait alors la feuille littéraire du fameux *Imparcial*, publiée, comme on sait, chaque lundi et alors célèbre — et que, de l'autre, on apprît enfin à connaître la nature vraie de son talent, qui n'est pas d'autre essence que d'un habile feuilletoniste. Quant à la forme d'abord, — sauf en certaines pages où la vision, admirablement rendue, des aspects de la nature, en particulier de la mer, reste unique — mais surtout quant au fond, d'une indigente psychologie, d'un simplisme enfantin, d'une absence totale de ces nuances qui constituent la vraie création d'un caractère. Peintre des formes extérieures, il reste incapable de pénétrer le secret des âmes. Ennemi de tout raisonnement un peu raffiné, il fut, écrivain, ce qu'il était, causeur : abondant au sein de la plus extrême superficialité. Virtuose du verbe, maniant la phrase parlée avec la même incorrection naturelle que la période écrite, il ne comprenait pas du tout les suprêmes voluptés d'une analyse raffinée, d'une construction artiste. Il voyait toute chose simplement et lourdement, enveloppant sa vision d'un halo d'optimisme systématique, qui dissimulait assez adroitement une impossibilité congénitale d'approfondir. Et, sur la fin de sa vie, alors qu'il se flattait ingénument d'avoir renouvelé le genre du roman, ce qu'il faisait, en vérité, ce n'était que revenir à sa première manière, au feuilletoniste, à l'élève de Fernández y González, que, tout au début de sa carrière bruyante et agitée, il avait été. Qu'on relise son *Papa del Mar*, ses *Borgia* et surtout son *Colomb*. Ce dernier roman, fruit — nous dit-il à cette étrange post-face que l'on eût comprise en tête du volume, comme naturelle *Introduction* — de dix-huit ans de labeurs (p. 367 de *En busca del Gran Kan* (Valencia, « Prometeo », 1929), n'est qu'un vague recueil de ragots pris dans Marius André surtout, mais aussi dans les sources courantes d'historiographie moderne — anti-colombienne, s'entend : d'Aaron Goodrich, Fernández Duro, Ispizua, etc. aux autres auteurs que l'on trouve cités au tome I de l'*Historia de América Española* de l'historien mexicain Carlos Pereyra (Madrid, « Calleja », 1920). Nous avons suffisamment eu l'occasion de démontrer le mécanisme de Blasco lors du roman sur Benoît XIII pour que pas ne soit besoin d'y revenir. Postérieurement à la publication — dans l'A B C du 10 avril 1929 — d'un article du généralement plus clairvoyant Salaverría, M. Quintillano Saldaña a, dans le même journal, protesté contre l'unilatéralisme de la thèse adoptée par Blasco uniquement parce qu'elle flattait certain chauvinisme de

mauvais aloi et que, n'ayant pu conquérir les sympathies de la majorité de ses compatriotes avec son pamphlet sur Alphonse XIII et ses tentatives de soulèvement dans le genre de celui de Vera, il avait imaginé de se faire pardonner ce pas de clerc en entreprenant une suite d'apologies grossières et de falsifications historiques dont les trois derniers romans parus nous permettent de juger de la valeur : véritable « captatio benevolentiae » dont on s'étonnerait qu'ait pu être dupe un historien comme M. Rafael Altamira — (voir *Los Escritores Españoles, In memoriam, Libro-Homenaje al inmortal novelista V. Blasco Ibánez*, Valencia « Prometeo, 1929, p. 150 [3]) —, si on ne songeait qu'une vieille amitié de jeunesse peut expliquer et justifier bien des faiblesses. Mais Blasco, écrivain rapide, se soucie comme d'une guigne du respect des sources. Son *Colomb*, fabriqué selon la mode du jour, devait se compléter, nous apprend-il, d'un autre volume, où aurait-été exposée la suite de la vie du célèbre aventurier. Nous ne connaîtrons jamais cette œuvre, mais ce qui nous est offert suffit amplement à justifier ce que nous disions plus haut : que Blasco, comme le chien de l'Ecriture, revenait, sur ses vieux jours, à son vomissement. Avec cette différence, toutefois, que si les truculentes narrations de jeunesse apparaissent débordantes d'énergie et d'action, ce récit sénile traîne, et l'idylle imaginée pour en corser la fable sans vie est d'une pauvreté navrante, en son intrigue de fausse chasteté réticente. Ces deux éphèbes dont l'un, femme, se déguise en garçon pour, en allumant la salacité d'un des compagnons de l'Amiral, causer sa mort, n'ont rien de ragoûtant en leurs attouchements périodiques, jusqu'à la scène finale d'amour — sans cesse promise et, avec une complaisance comme sadique, sans cesse différée (cf. p. 103, pour les amours languissantes de Colomb et de Béatrice) — jusqu'à la possession finale, dans cette forêt vierge qui n'est qu'une réminiscence de celle de la Dehesa, dans « *Cañas y Barro* », car il n'y manque pas même le fameux serpent — presque le « serpent de mer » classique, encore que laissé, cette fois, anonyme, alors qu'on l'appelait « Sancha » dans le roman de l'Albufera (cf. p. 262-273). Un critique de *El Sol*, qui signe B. A. A. — n° du 18 avril 1929 — avoue que « para llamar *novela* escuetamente al volumen *En Busca del Gran Kan*, le falta al libro dosificación novelesca ». Nous compléterons, en ajoutant avec Carlo Boselli, qui n'a pourtant pas l'habitude d'abuser de la férule critique, que « come romanzo, non è romanzo, poichè pur avendo l'autore inserito un idillio nella trama pseudo-storica del libro, questo manca della necessaria dosatura romanzesca, e, come storia, ci sembra una copia del famigerato volume « La véridique aventure de

3. Page 150 : « España tiene una deuda de gratitud con el gran novelista por su obra más reciente, las novelas históricas, en las que tan brillantemente vuelve por el prestigio y la gloria de la patria. »

Christophe Colomb » di Marius André, che Dio l'abbia in gloria ». Blasco n'en avait pas moins touché pour ce médiocre livre « la cantidad mayor que hasta ahora se ha pagado en Europa », laissant — nous empruntons l'affirmation au livre de Martínez de la Riva, documenté naguère par le romancier — loin en arrière les sommes payées, aux Etats-Unis, à d'autres romanciers mondiaux, *p. ex.* Wells et Kipling (p. 139). Qu'est-ce à dire, sinon que le snobisme yankee n'est pas une mesure équitable de valeur littéraire et qu'en citer les taxations — même lorsqu'elles émanent de Hearst et de son chef d'éditions, Ray Long — ne représente qu'un snobisme de plus? Mais, sur ce chapitre, on sait surabondamment que Blasco, mauvais donneur et pingre jusqu'à un point inimaginable, excellait au moins autant que dans l'art de la réclame et du bluff : toutes choses, d'ailleurs, éminemment américaines et qu'il possédait bien avant sa fameuse randonnée aux Etats-Unis.

CAMILLE PITOLLET.

P. Fabra, *Abrégé de Grammaire catalane.* Paris, Belles-Lettres, 1928.

C'est une très heureuse idée que cette collection « Raymond Lulle » due à une cordiale entente entre J. Estelrich et la Société des Belles-Lettres et qui promet merveilles. Nul ne pouvait mieux mener à bout l'entreprise qui consistait à mettre à la portée du public français et international les rudiments de la langue catalane. Président de la section philologique de l'Institut d'Etudes catalanes, auteur d'une belle *Grammaire* catalane, d'un *Dictionnaire orthographique*, d'innombrables articles philologiques, M. Pompeu Fabra est à lui seul une Académie tout entière. Il a puissamment contribué à réglementer et parfaire la langue de son pays, dont il a fait un excellent instrument de culture et d'art. Son livre, écrit par lui en français, est une bonne phonétique et une excellente morphologie. Il contient l'essentiel sous une forme concentrée, précise et sobre; quelques confrontations avec la langue française, des traductions, des exemples choisis illustrent parfaitement les règles grammaticales. Ce petit livre, bien présenté, est à la fois une œuvre de science, de science droite et ferme, comme son auteur, et un geste d'amitié à la langue française et à la France, qui vaut un bien affectueux remerciement.

J.-J.-A. BERTRAND.

CHRONIQUE

~ Nous avons appris avec émotion la mort de M. Charles Hirschauer, conservateur de la Bibliothèque de Versailles. En lui, A. Morel-Fatio avait trouvé un collaborateur et un ami pour l'installation de ses livres dans les salles qui, dans cette splendide bibliothèque, lui avaient été attribuées. Archiviste paléographe, ancien membre de l'École française de Rome, docteur ès lettres, il joignait à une culture très poussée une parfaite éducation et un charme juvénile qui avaient conquis l'homme très bon et très sensible qu'était le grand hispanisant. Fidèle à la mémoire du maître, et plein d'admiration pour sa vie comme pour son œuvre, il avait accepté de rédiger la bibliographie de ses travaux, publiée par nous en 1925 et 1927, ainsi que sa notice nécrologique, si bien renseignée et si pleine de cœur, parue seulement dans notre *Bulletin* au début de 1928, avec un retard dont il a lui-même expliqué certains motifs, mais dont les principaux étaient l'excès de besogne et l'état de sa santé.

C'est des suites d'une maladie contractée aux armées qu'il est mort, à Versailles, le 22 août dernier, à l'âge de quarante et un ans, laissant une veuve et cinq enfants.

Il était fils du général bien connu et gendre de l'amiral Prat.

~ Cecil Roth, *New Light on the Resettlement* (Reprinted from vol. XI of the Transactions of the Jewish historial Society of England, p. 112-142), Spottiswoode, Ballantyne, 1, New Street Square, London, E. C. 4, 1929. Lettre en portugais par laquelle Menasseh ben Israel d'Amsterdam annonce à toutes les K. K. son départ pour l'Angleterre où il compte demander la permission de fonder une *Beth Keneseth* (5415=1665) au « principe, sua Altezza é senhor Protector » (Cromwell). Reproduction phototypique de la lettre et de l'inscription funéraire de Menasseh (en hébreu et en espagnol).

~ C. Pitollet, *Paul Groussac* (*Mercure de France*, 15 sept. 1929). Nécrologie, en termes très sympathiques, de l'ancien directeur de la Bibliothèque Nationale de Buenos-Ayres, dont on fait ressortir le mérite et les services.

~ *La Virgen prudente, novela*, de Concha Espina (Madrid, « Renacimiento », 1929, 5 ptas) aura certainement les suffrages de tous les admirateurs de *La Esfinge Maragata* et d'*Altar Mayor*.

La « Virgen prudente », ce n'est pas, comme on pourrait le croire a priori, l'intellectuelle enthousiaste et désintéressée, femme quand même, mise au premier plan de cette étude; c'est celle qui, à

travers les avatars d'une oisiveté sans idéal, arrive au but vers lequel elle tendait : le mari, quel qu'il soit, mais un mari. Pessimisme peut-être fondé encore; mais une ironie supérieure en est la revanche. Quoi qu'il en soit, la plus noble inspiration, comme toujours, avec un sens très aigu et peut-être nouveau de la psychologie féminine; sans aucune des grossièretés du naturalisme, une peinture vraie, non appuyée, mais étonnamment vivante et en relief, d'un milieu, d'une société (celle d'un intérieur bourgeois madrilègne et de son ambiance); un style qui, sans être maniéré, n'est pas le style de tout le monde, avec ses expressions, ses images qui arrêtent, mais qu'on approuve et qu'on goûte ensuite; enfin cette façon plastique de poser les personnages en des attitudes qui restent dans le souvenir, comme celles de la scène : il y a réellement là un talent qui attire et séduit. On comprend que Concha Espina ait provoqué des enthousiasmes comme celui de l'éditeur de son récent recueil de contes et nouvelles *El principe del Cantar*, où il y a de très belles choses : Figarola Maurin, qui vient sous l'anagramme Mauro Fría Lagoni de réunir une étude intitulée *Concha Espina y sus críticos* (1929, 8 ptas).

On nous annonce une traduction française de *La Esfinge :* il y a longtemps qu'elle aurait dû voir le jour; le roman a paru en anglais, en allemand, en suédois et en russe. Il semble que l'éditeur de Toulouse est tout indiqué pour ce lancement.

Il est un peu tard, mais toujours temps, pour signaler *Talín y otros cuentos*, de la même *escritora* (nous n'avons pas de mot en français pour désigner une femme qui écrit, pas plus que pour une femme qui enseigne), avec introduction, notes et vocabulaires, par S. L. Millard Rosenberg et Marion A. Zeitlin (New York, Alfred A. Knopf, 1927). Une anthologie du même genre, pour laquelle on pourrait puiser dans *El príncipe del Cantar*, renouvellerait un peu le matériel un peu suranné, parfois même un peu ridicule, de nos livres de classe pour l'espagnol.

~ Publications récentes :

C. H. Grandgent, profesor de lenguas románicas en la Universidad de Harvard, *Introducción al latín vulgar*. Traducción del inglés, adicionada por el autor, corregida y aumentada con notas, prólogo y una antología, por Francisco de B. Moll, Madrid, 1928 (Centro de Estudios históricos), 384 pages et 2 cartes.

Américo Castro, *Santa Teresa y otros ensayos*. « Historia Nueva », 1929; 279 pages petit in-8°, 5 ptas.

Enrique de Gandía, *Historia crítica de los mitos de la conquista americana*, Juan Roldán, Florida. 359, Buenos Aires, 283 pages in-8°, 4 pesos.

TABLE ALPHABÉTIQUE

PAR NOMS D'AUTEURS

TABLE ANALYTIQUE

DES MATIÈRES

I. Articles de fond

II. Variétés, Notes, Chroniques.

III. Bibliographie.

J. Gudiol y Cunill, *La pintura mig-eval Catalana* (**E. Lambert**, p. 79; — P. Groult, *Les Mystiques des Pays-Bas et la littérature espagnole du XVIe siècle* (**G. Cirot**), p. 80: — H. Bedarida, *Les premiers Bourbons de Parme et d'Espagne* (**A. Renaudet**), p. 83; — R. E. V. Holmes, *Bibliographical... description of the rarest books in the Oliveira Collection* (**G. Le Gentil**), p. 84; — E. Gómez de Baquero (Andrenio), *Pirandello y Cia* (**C. Pitollet**), p. 85; — Feliu Elías, *L'escultura Catalana moderna* (**E. Lambert**), p. 88.

Georges Marçais, *Manuel d'Art musulman* (**E. Lambert**), p. 151: — E. Ahlenstiel-Engel, *Arte Arabe* (**E. L.**), p. 153; — F. Almela y Vives, *La Catedral de Valencia* (**E. L.**), p. 153; — Mercedes Gaibrois de Ballesteros, *Sancho IV de Castilla* (**G. C.**), p. 156; — Menéndez Pidal, *Flor nueva de romances viejos* (**G. C.**), p. 160; — Luis de Camões, *Os Lusíadas* (**Marcel Bataillon**), p. 162; — J. F. Montesinos, *Juan de Valdés, Diálogo de la lengua* (**M. B.**), p. 163; — Rebecca Switzer, *The Ciceroniane Style in Fr. Luis de Granada* (**G. C.**), p. 167; — Fernando de los Ríos, *Religión y Estado en la España del siglo XVI* (**M. B.**), p. 170: — J. Cuvelier et J. Lefèvre, *Correspondance de la cour d'Espagne sur les affaires des Pays-Bas au XVIIe siècle*, tome II (**G. C.**), p. 171; — Fidelino de Figueiredo, *Historia de la literatura portuguesa* (**Georges Le Gentil**), p. 172.

Anuario de Historia de Derecho español (**G. C**), p. 275; — J. Mª Ramos y Loscertales, *Fuero de Jaca* (**G. C.**), p. 276; — Anfós Par, *Curial y Guelfa* (**Edouard Bourciez**), p. 277; — C. Pérez Bustamante, *Los origenes del gobierno virreinal en las Indias españolas* (**Robert Ricard**), p. 279; — Eloy Bullón y Fernández, *Un colaborador de los Reyes Católicos, El Dr Palacios Rubios, y sus obras* (**G. C.**), p. 280; — Arturo Farinelli, *Italia e Spagna* (**G. C.**), p. 282.

J. Ribera y Tarragó, *Disertaciones y Opúsculos* (**G. C.**), p. 349; — W. J. Entwistle, *The « Cantar de Gesta » of Bernardo del Carpio* (**G. C.**), p. 354; — R. Menéndez Pidal, *La España del Cid* (**G. C.**) p. 356; — C. Carroll Marden, *Cuatro poemas de Berceo* (**G. C.**), p. 362; — A. de Vasconcellos, *Inès de Castro* (**L. Bourdon**), p. 363; — Barbara Matulka, *The Cid as a Courtly Hero* (**G. C.**), p. 366; — R. Ballester, *Las Fuentes narrativas de la Historia de España* (**G. C.**), p. 367; — C. Pérez Bustamante, *Españoles e ingleses en América durante el siglo XVII* (**R. Ricard**), p. 369; — P. Paris, *La peinture espagnole* (**R. Vallois**), p. 369; — C. Parra Pérez, *Bolívar* (**A. Renaudet**), p. 370; — Th. Legrand, *Histoire du Portugal* (**A. Renaudet**), p. 371; — B. Sánchez Alonso, *Fuentes de la historia española e hispano-americana* (**G. C.**), p. 371; — Juli Just Gimeno, *Blasco Ibáñez i València* (**C. Pitollet**), p. 373; — P. Fabra, *Abrégé de grammaire catalane* (**J.-J.-A. Bertrand**), p. 382.

---

4 novembre 1929.

LA RÉDACTION : P. PARIS; G. CIROT, *secrétaire;*
G. RADET, *directeur-gérant.*




BOUND BY